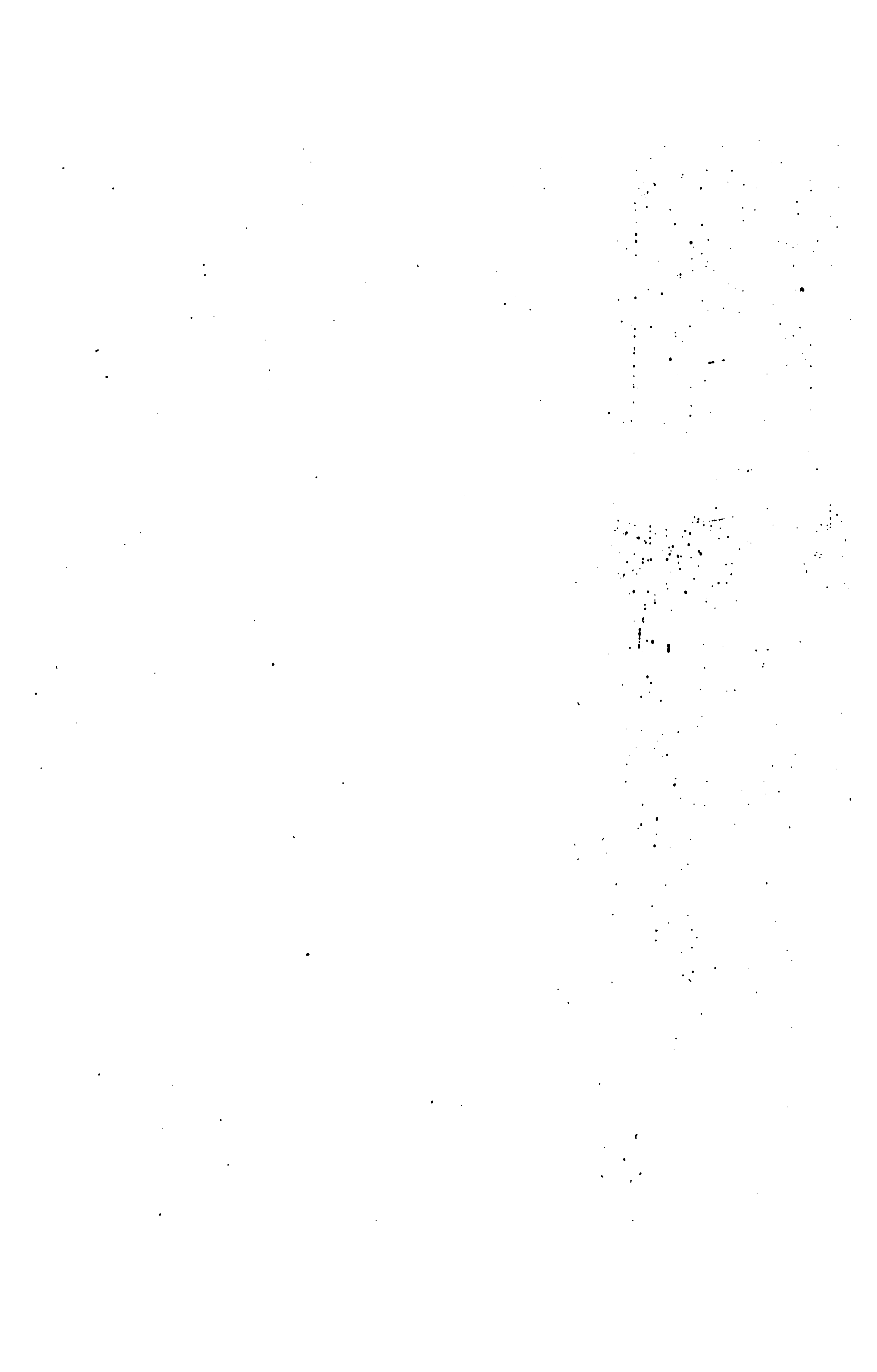



Polybius



HISTOIRE

DE

POLYBE.

TOME III.

HISTOIRE
DE
POLYBE,

NOUVELLEMENT TRADUITE DU GREC

Par Dom VINCENT THUILLIER, *Bénédictin de la Congregation de Saint Maur.*

AVEC UN COMMENTAIRE
OU
UN CORPS DE SCIENCE MILITAIRE,

ENRICHI DE NOTES CRITIQUES, ET HISTORIQUES,

OU TOUTES LES GRANDES PARTIES DE LA GUERRE, soit pour l'Offensive, soit pour la Défensive, sont expliquées, démontrées, & représentées en Figures.

Ouvrage très-utile non seulement aux Officiers Généraux, mais même à tous ceux qui suivent le parti des armes.

Par M. DE FOLARD, *Chevalier de l'Ordre Militaire de Saint Louis, Mestre de Camp d'Infanterie.*

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM,
Chez Z. CHATELAIN ET FILS,
M. DCC. LIII.



PRÉFACE.

JE me vois plus que jamais dans l'obligation d'accompagner chaque Volume de cet Ouvrage d'une Préface, comme je l'avois promis dans celle du premier, j'en avois de grandes raiſons. J'en ai mis une à la tête du ſecond; & je ſuivrai la même méthode dans les ſuivans, puiſque d'ailleurs ces ſortes de Piéces ne déplaiſent point. Je prévoiois aſſez que la multitude des matiéres, que mon Commentaire renferme, & où le texte ſe trouve comme noié, ne me permettroit pas d'en uſer autrement. Mon Auteur lui-même, qui n'écrit qu'une Hiſtoire, où il ſembloit qu'une ſeule Préface eût dû ſuffire, en a compoſé pluſieurs, où non ſeulement il rend compte du plan de conduite qu'il a ſuivi dans la deſcription de chaque guerre; mais il va encore plus loin que les anciens Ecrivains n'avoient accoûtumé dans ces ſortes de Piéces préliminaires. Pour avoir négligé de rendre un compte exact du deſſein de ſon ouvrage, ou pour avoir oublié ce qui auroit pû être mis à la tête du Livre, il ſe trouve ſouvent obligé, lorſqu'il ſe voit le plus engagé dans le fil des matiéres ou de la narration, de recourir à des digreſſions fort incommodes. Il eſt tombé dans ce défaut en bien des endroits. C'eſt preſque la ſeule choſe qu'on puiſſe lui reprocher avec raiſon, comme je l'ai dit ailleurs.

Les Anciens ne craignoient-ils pas que ces Piéces préliminaires ne dégoûtaſſent & ne dépluſſent à leurs Lecteurs? Je le croirois aſſez, puiſque les nôtres ſont très-rarement goûtées. La plûpart ne les liſent point, dans l'opinion où ils ſont qu'elles ſont peu conformes à la vérité & au bon ſens, très-ennuieuſes, & telles que le Pére Malebranche les repréſente dans ſa Recherche de la vérité; ce qui n'a pas peu aidé le public à s'en dégoûter: tant il ſe trouve peu d'Auteurs qui aient fait chef-d'œuvre ſur ce point-là, peu qui n'aient débité des menſonges, qui n'aient promis beaucoup au-delà de ce qu'ils étoient aſſûrés de ne pas tenir, & qui n'aient diviniſé leur Auteur dans l'eſpérance du retour.

Tout ce que je viens de dire m'a ſervi d'inſtruction pour éviter les

 fautes

fautes des autres, & me ſauver des piéges de la vanité, où l'on tombe quelquefois malgré qu'on en ait, & ſouvent ſans le ſçavoir. J'ai cru que le mieux que je pouvois faire étoit de me tenir conſtamment ſur mes gardes, de crainte de tomber dans les défauts où les faiſeurs de Préfaces ſe précipitent à l'exemple les uns des autres, ſans ſe corriger. Rien de plus aiſé que de ſe ſauver du reproche de vanité & d'immodeſtie. Il n'y a qu'à dire la vérité, & à ne s'en jamais départir. J'ai tâché de le faire dans mes Préfaces comme dans le reſte. N'eſt-ce pas cette vérité que tout le monde aime, qui gagne ſi fort l'eſprit, & qui ſupplée à ce qui me manque d'ailleurs pour me faire lire avec plaiſir?

Mon Auteur, dans ſes Préfaces, jette le ſel à pleines mains ſur un nombre d'Ecrivains mal inſtruits, paſſionnés ou flateurs. Ses Préfaces ne ſont pas les ſeuls endroits qu'il a choiſis pour champ de bataille, il les attaque par tout où il peut trouver quelque endroit foible. J'ai encore plus de raiſon de l'imiter dans mes Piéces préliminaires. Je concevois aſſez, ſans qu'il fût beſoin de m'en avertir, que j'allois m'attirer ſur les bras mille Critiques: je les ſouhaitois même, pourvû qu'ils fuſſent bons. Juſques ici aucun de ceux-là n'a paru ſur la ſcéne, à moins qu'on ne veuille regarder comme tel un Officier de Marine, Chef d'Eſcadre des Galéres du Roi, qui l'année paſſée s'eſt aviſé de faire imprimer à Marſeille un *in folio* fort plat, qui m'a fort ennuié. C'eſt tout ce que j'en puis dire. On ne ſçait ni d'où il vient, ni où il va, ni ce qu'il ſe propoſe. J'y ai vû mes *Nouvelles Découvertes* citées en quelques endroits, mais critiquées nulle part. Car critiquer c'eſt raiſonner avec connoiſſance de cauſe, & mes *Nouvelles Découvertes* ne traitent pas de Marine. Il me permettra de lui dire qu'il n'eſt point aſſez en garde contre les mauvais procédés, & qu'il eſt trop libéral en invectives. Cela ne convient nullement à un homme de ſon caractére & de ſon âge, qui approche fort du vénérable, puiſqu'il court ſon ſeiziéme luſtre. „ Une critique outrageuſe & emportée eſt indigne d'un hom-
„ me d'honneur, diſoit le grand Condé ; la répréhenſion d'elle-même
„ eſt aſſez odieuſe ſans la rendre de plus mauvais goût par les termes
„ dont on l'aſſaiſonne.

L'Auteur de la Critique n'en a pas été chiche à mon égard, j'aurois fort ſouhaité qu'il eût un peu mieux raiſonné qu'il n'a fait. S'il eût lû mon Livre, ou qu'il l'eût entendu, il eût écrit ſinon bien, du moins avec plus d'équité, de ſageſſe & de modération. Il ſe juſtifie ſur les douleurs qu'il ſouffre, qui lui aigriſſent l'humeur & l'eſprit, & qui ne lui permettent pas de goûter le moindre repos. Cette nouvelle eſt intéreſſante pour le public. Un Chef d'Eſcadre ſouffre de la goute. C'eſt en effet une maladie douloureuſe, à ce que l'on dit, car je n'en ai jamais rien ſenti. Il ne fait pas bon pour la goute chez un Fantaſſin comme moi. Quoiqu'il en ſoit, je lui en fais mes complimens de condoleance. Mais après tout je n'en peux mais, & ce n'étoit pas à moi qu'il

qu'il devoit s'adresser pour se décharger de sa mauvaise humeur. Une autre raison devoit encore le retenir. Il a pû remarquer que ses brochures, dont il a inondé Marseille & les bastides des environs, pour être trop vives & trop violentes, sans que son stile en soit moins pesant pour cela, ont eu le malheur, lorsqu'elles ont passé plus loin, de ne rencontrer ni Lecteur ni Réponse. Je me garderai bien de repliquer après celle-ci, quand même sa mauvaise humeur devroit augmenter. Nous imiterons Démosthéne, qui excité à disputer contre certain personnage à peu près semblable à notre Officier de Marine, répondit qu'il n'aimoit pas à s'engager dans un combat, où le victorieux est toujours le pire.

On est un peu surpris de voir qu'une brochure en maniére de Lettre, adressée à je ne sçai quel Baillif, ait pû paroître avec tous les ornemens & les atours d'un Livre de conséquence. Trois énormes Vignettes, ce qui fait rire, dont la plus agréable représente le feu Roi assis sur son Thrône, & auquel l'Auteur explique un ordre de bataille de quarante Galéres sur trois lignes; M. le Comte de Pontchartrain & le Pére Confesseur de l'autre côté tiennent chacun un des bouts du papier; mais comme les Lecteurs se trouveroient embarrassés, s'ils ne sçavoient quels sont les personnages, on a pris le soin, pour une plus grande exactitude, de les désigner par des lettres numérales. Il paroît une table à côté du Thrône, sur laquelle on voit deux Livres: sur l'un on lit: *A Madame de Maintenon, Conquête de la Hollande par Louis le Grand.* On voit écrit sur l'autre, *Science des Galéres.* Graces à l'Auteur, si la guerre de terre est un pur méchanisme, celle des Galéres est une science parfaite & très-réelle, car l'on ne peut pas dire que l'expérience soit nécessaire pour la bien sçavoir. Personne n'ignore qu'il y a près de deux siécles que les Galéres n'ont combattu en bataille rangée, depuis celle de Lépanthe on n'a point ouï parler de ces sortes d'actions. Quelques cent ans après on vit un combat sur les côtes de Génes entre quinze Galéres de France contre autant d'Espagne. Depuis ce tems-là il n'est parlé dans notre Histoire d'aucun combat de Galéres. Cependant à entendre l'Auteur de la brochure, toutes les forces de la France & son salut sur mer est renfermé dans le port de Marseille.

Je n'entre point dans le différend de mon Censeur & des deux Jésuites sur leurs sentimens touchant les Trirémes. Chacun sçait que le premier n'est pas plus heureux que ses deux Antagonistes, au jugement d'un autre Jésuite beaucoup plus sensé, qui leur a fait voir qu'ils n'avoient débité que des réveries. Nous n'avons garde de le nier: du moins les deux derniers ne prétendent pas absolument qu'on prenne ce qu'ils disent comme des vérités démontrées. Mais mon Critique, comme plus habile & plus expérimenté dans ces sortes de choses que les deux Jésuites, en effet il devroit l'être, ne le prétend pas ainsi. Et en cela il se trompe dans son Systéme, puisqu'il est absolument contraire à ce que

les Auteurs de l'antiquité nous en disent. Il n'a pas même pris garde que son Triréme est un vrai liburne, ou peu s'en faut. Il se trouveroit fort embarrassé si on lui demandoit, je ne dis pas un Vaisseau à dix rangs de rames, mais un Quinquiréme selon son principe: je suis persuadé qu'il n'en viendroit jamais à bout. Il eût pû aisément se tirer d'embarras dans son Triréme, s'il en avoit changé la forme, & en le faisant à peu près semblable à nos Galéres. N'auroit-il pas lû Plutarque? Cet Auteur dit que les Athéniens furent les premiers qui firent des Galéres à peu près comme les nôtres. Cela se trouve dans la Vie de Cimon. Citons le passage.

„ Il fit voile des ports de Cnide & de Triopium avec deux cens „ Galéres, que Thémistocle avoit fait faire très-légéres & très-pro- „ pres à tourner & à manier avec une extréme agilité, & qu'il élar- „ git alors, en faisant sur chacune avec des planches un pont qui „ débordoit des deux côtés; afin que tenant un plus grand nombre „ de combattans, elles fussent plus redoutables, & fissent un plus „ grand effet contre l'ennemi". A l'aide de ce pont qui saillit en dehors de chaque côté & le long des bords du Vaisseau, il eût pû aisément former un Triréme, & diminuer considérablement les rames du rang d'en haut; au lieu que son prétendu Triréme peut être solidement réfuté par l'autorité des anciens Auteurs. Tout cela a fait éclorre sa Lettre Critique sur les Vaisseaux des Anciens, & pour un plus grand ornement il y fourre la Critique de mon Livre, comme y aiant un très-grand rapport. La maniére dont il l'accroche aux matiéres qu'il traite, n'est guéres moins agréable que ses raisonnemens. Il eût été plus circonspect, s'il se fût donné la peine de réfléchir un peu plus mûrement sur la querelle qu'il entreprenoit de me faire. Car dequoi est-il question entre nous? Je dis dans un endroit que *pour exceller dans la science, il faut exceller dans le métier*; & dans un autre, que *la science de la guerre est plus spéculative qu'expérimentale*. Mon Censeur applaudit à la premiére proposition; mais il prétend qu'elle ne peut s'allier avec la suivante dans un même ouvrage, que l'une renverse l'autre, qu'en un mot je suis en contradiction avec moi-même. Il voudroit que je disse que l'expérience forme les grands Capitaines, & que la science les perfectionne; au lieu de dire comme je fais que c'est la science qui les forme, & l'expérience qui les perfectionne. De toutes ces subtilités je conclus premiérement, que j'ai eu raison d'assûrer que la science étoit nécessaire, & que sans elle un Général d'armée ne pouvoit devenir un grand Général. De sçavoir maintenant quel rang ces deux choses doivent tenir entre elles, si la science doit suivre l'expérience ou la précéder, est-ce une question qui valût la peine de fatiguer Marseille & les bastides d'un *in folio?* Qu'un jeune Seigneur, après les études de Collége, lise les principaux Historiens de chaque nation, qu'il étudie quelques Auteurs dogmatiques, ou prenne des leçons

leçons de quelque Officier habile, & qu'ensuite il fasse quelques campagnes pour se familiariser par l'usage les préceptes qu'il aura appris dans le Cabinet; ou que, renversant cet ordre, il commence par faire plusieurs campagnes & finisse par l'étude; ou bien qu'il mêle la pratique avec la théorie, & qu'il passe l'Eté dans le métier & l'Hiver dans la science; ou encore qu'il pratique & étudie tout ensemble pendant ses campagnes; toutes ces méthodes sont bonnes, chacun peut choisir celle qui est le plus de son goût. Il m'est fort indifférent que l'on se déclare pour la seconde ou pour la premiére, pourvû que l'on m'accorde ce que j'ai prétendu établir, & ce que je crois avoir démontré, que la Guerre n'est pas un métier, que la routine seule ne peut faire que des ignorans, que l'on peut être heureux sans la science, mais que sans elle on ne sera jamais grand Capitaine, que l'on doit par conséquent appliquer à l'étude la jeune Noblesse destinée au commandement des armées, au lieu de la laisser croupir, comme l'on fait, dans la mollesse, le jeu, la crapule & la débauche.

Sur ce que j'ai dit que *la Guerre est une science plus spéculative qu'expérimentale*, mon Critique s'échauffe comme si j'eusse voulu dire par là, qu'il n'appartient qu'à la science de former les grands Capitaines, & il ramasse contre cette erreur imaginaire tout ce qui se trouve répandu dans mes *Nouvelles Découvertes* contre l'opinion de ceux qui mettent toute leur confiance dans la routine. Si par cette critique, notre Officier de Marine s'est voulu donner la réputation d'homme judicieux, il s'y est mal pris. Que devoit-il donc faire pour décréditer ma maxime? Il n'avoit qu'à prouver solidement que dans l'art de la Guerre on apprend plus de l'expérience que de la science. C'étoit là prendre le contrepié de ma proposition. C'étoit là raisonner. Mais aussi c'étoit entreprendre de prouver que le tout est moins grand que la plus petite de ses parties, c'étoit attaquer un chapitre plein de raisonnemens solides, & mon Censeur ne vouloit ou ne pouvoit attaquer que le titre.

Toutes les autres objections qu'il me fait sur d'autres matiéres où il n'est pas plus exercé, sont peu dignes d'un examen sérieux & d'une réponse exacte: aussi je ne m'y arrêterai pas. Je lui ferai seulement remarquer qu'il est allé un peu bien vîte & sans beaucoup de réflexion sur ce que j'ai dit dans mon Livre que les Anciens étoient peu habiles dans la Marine. Il dit là-dessus qu'il seroit *fort curieux de voir ce que j'ai écrit sur cette matiére* dans mon Commentaire, dont il doute encore de l'existence, quoiqu'il y ait déja deux Tomes répandus dans le public. „ Je juge, dit-il, qu'il se sera surpassé par un trait que j'ai vû „ dans sa Préface, lequel me paroît très-favorable à montrer que la „ science est fort inutile pour bien parler d'une profession dont on n'a „ point d'expérience". Ce qui paroît surprenant, c'est que ce trait qu'il cite ne prouve en aucune maniére que je veuille parler ni traiter

de la Marine. „ Ce trait ſingulier, dit-il enſuite, (qui n'eſt rien moins que ſingulier,) „ a augmenté la curioſité que j'aurois de voir „ ce que ce ſçavant homme a écrit ſur cette matiére. Je juge que faute „ d'expérience il aura bien de la peine à ſe garantir du naufrage ordi- „ naire à tous les Sçavans ſpéculatifs. Je ne m'arrête point au trait „ que je viens de rapporter; mais je ſuis perſuadé que tous les Marins „ en riront". Ce ne ſera ſûrement pas à Toulon qu'on en rira, ce ne ſeront pas les Officiers des Galéres de qui j'ai l'honneur d'être connu, & avec leſquels j'ai ſervi en Italie & en Flandres. J'ai fait pluſieurs voiages ſur mer, & j'y ai même fait naufrage, comme je l'ai dit dans mon Livre; mais je n'ai point vû de combat. Notre Officier commande ſur les Galéres, en a-t-il plus vû? Combien y a-t-il de tems que ces ſortes de Bâtimens n'ont point combattu? Et comme il n'a pas ſervi ſur les Vaiſſeaux, il ne ſçauroit guéres mieux parler que moi d'*une profeſſion dont il n'a point d'expérience.* Nous voilà donc tous deux au même niveau ſur la Marine.

Le Pére Hote Jéſuite a fait un excellent ouvrage de *l'Art des armées navales, ou Traité des évolutions navales*, où il donne encore la *Théorie de la conſtruction des Vaiſſeaux.* Au jugement des plus habiles Marins, ſon Livre eſt d'une inſtruction merveilleuſe, & je l'ai lû avec plaiſir. Je n'ai pas moins lû les ouvrages manuſcrits de feu M. Simonet, Capitaine de Vaiſſeau, qui m'avoit expliqué ſa Tactique navale, qui eſt dans la Bibliothéque du Maréchal d'Eſtrées. Je n'ai pas peur de faire naufrage dans ce que j'ai à dire de la Marine. Il ne ſera donc permis qu'à notre Officier de Galéres d'en raiſonner. Les Marins de Toulon n'en conviendront pas; & peut-être s'il raiſonnoit des Vaiſſeaux avec eux, que ſçai-je s'ils ne le trouveroient pas tout auſſi peu exercé que moi dans cette ſcience? Je ſerois fort trompé ſi le Critique parloit auſſi bien de la Marine que le Pére Labat Dominicain dans ſes Voiages, & que tant d'autres qui n'ont pas l'avantage d'avoir vieilli dans le corps des Galéres.

O infelices chartæ, cur tam male, tam miſere periiſtis!

Je renvoie mon Critique à la Lettre XII. de Patin à M. Spon. Il me permettra ſeulement de lui dire à l'égard d'un autre article, qu'un galant homme comme lui auroit dû s'abſtenir de toucher un reproche faux & calomnieux qui m'a été fait. Rien ne m'a plus ſurpris dans un homme de ſon caractère, & auquel je n'ai fait nul mal, & ceux qui ont lû mon Livre ne l'ont pas moins été, tant la calomnie eſt ridicule pour des gens d'eſprit, car elle ſe détruit par le Livre même. Mon Critique l'a empaumée à pur & à plein. „ Ce ſeul aveu", (dit-il, en citant quelques-unes de mes paroles,) „ auroit dû ce ſemble l'obliger à parler „ avantageuſement d'une grande & très-utile victoire *, qui a décidé „ de la fortune d'un grand Roiaume, & de l'honneur du Souverain & „ du repos de ſes ſujets". Il eſt triſte à un honnête homme d'être livré

* Denain.

livré à de telles plumes. Peut-on rien imaginer de plus faux que cette accusation, & de plus contraire à la vérité & à la bonne foi? Il falloit que cet Ecrivain cherchât l'endroit dans mon Livre, mais inutilement l'auroit-il cherché. Après cela peut-il dire l'avoir lû? Je ne veux point le croire pour son honneur; mais cela n'empêche point qu'un tel reproche ne fasse très-grand tort à un homme de son caractére & de son âge. De bonne foi est-ce là faire bonne guerre? Lorsqu'on est hors d'état de se défendre, c'est foiblesse que d'attaquer, & sur tout un homme qui ne nous a fait aucun mal. Une telle conduite honore-t-elle beaucoup les armes? Embellit-elle une profession toute pleine de franchise & d'honneur, & où la mauvaise foi est une tache qui ne s'efface jamais? Non, ce reproche est trop injuste pour ne pas citer le passage, où je parle de l'action célébre de Denain.

„ Nous combattîmes, dit-on, par Colonnes à l'affaire de Denain, „ & sur les mêmes principes de ce grand Capitaine (le Prince Eugéne;) „ mais cette maniére de se ranger & de combattre n'est point celle que „ je traite ici. On ne sçauroit appeller Colonne un nombre de batail- „ lons disposés à la queuë les uns des autres sur quatre ou cinq de „ hauteur, à une distance de vingt-cinq à trente pas. Si l'on a com- „ battu dans cet esprit à Denain, ce que je ne voudrois pas assûrer, „ quoiqu'il paroisse un Plan gravé de ce combat, où l'infanterie est „ ordonnée de la sorte; supposé que cela soit, & qu'il faille croire „ ceux qui l'ont confirmé, on me permettra de dire que cette méthode „ ne me semble pas fort bonne: je la tiens au contraire sujette à une „ infinité de défauts, & par conséquent mauvaise & dangereuse dans „ une affaire de rase campagne, quoiqu'elle le soit moins dans une in- „ sulte de camp retranché. Dans cette affaire s'agissoit-il d'autre chose que de l'insulte d'un camp? D'ailleurs cette maniére de combattre étoit toute nouvelle dans nos armées. C'est beaucoup que d'avoir fait connoître par cette disposition qu'il y avoit quelque chose d'imparfait & de foible dans notre Tactique, par ce qu'on avoit vû pratiquer à M. le Prince Eugéne à Turin & à Malplaquet, où il a fait voir qu'il voioit un peu plus loin que Mylord Marlborough dans ses lignes redoublées, qui n'ont eu de succès que parce qu'il opposoit le nombre & la valeur à cette valeur accablée par le nombre. Le Général de l'Empereur, plus profond dans l'infanterie que l'autre, ne nous a donné qu'une idée imparfaite de mon principe des Colonnes, dont la découverte est dûe aux Anciens, & l'on peut dire qu'Epaminondas l'a perfectionnée, s'il n'en est pas l'inventeur. J'ai tâché d'enchérir sur lui avant que j'eusse appris par la lecture de l'Histoire qu'il eût combattu de la sorte. Je louë M. le Prince Eugéne de cette façon de combattre, & celui-ci l'auroit bien changée, s'il eût pensé à celle de Gustave-Adolphe. J'ai reconnu pourtant qu'elle valoit infiniment plus dans l'attaque d'un camp retranché que notre méthode ordinaire, & je prouve plus bas que cette Co-

Nouv. Découv. sur la Guerre pag. 147. Ed. de Paris.

lonne

lonne disjointe eſt ſujette à des défauts très-dangereux, par l'oppoſition de mon principe qui s'en trouve exemt, & par des faits & des raiſonnemens contre leſquels il n'y a point de replique. Quelle bonne foi de faire dire à un homme ce qu'il ne dit & ne penſe point, & de trouver étrange que j'écarte l'éloge d'un Général dans une action que je ne fais qu'indiquer, & dont je ne parle que par rapport à l'ordre, ſans entrer dans le moindre détail.

Mais laiſſons là enfin M. Barras de la Penne & ſa critique, pour paſſer à d'autres plaintes que l'on pourroit faire contre moi, & qui, pour n'être pas plus juſtes, ne laiſſeroient pas d'avoir pour certains eſprits quelque choſe de plus ſpécieux. J'ai déja tâché de les prévenir dans mon premier Tome. Mais j'ai ſi fort à cœur de n'offenſer perſonne, que je ne ſçaurois prendre trop de précautions pour éviter ce malheur.

Il m'eſt revenu de quelques endroits que l'on m'accuſoit de n'épargner perſonne dans mes paralléles, morts, ni vivans, & de donner tout au travers de la médiſance, c'eſt-à-dire que je rapporte les fautes & les foibleſſes de mes acteurs dans les faits ou dans les portraits que j'en donne, ſans aucun détour ni cérémonie, tout ſimplement & en vrai Gaulois. Mais ai-je penſé à autre choſe qu'à me rendre utile au public, en lui découvrant la vérité autant qu'il eſt permis de le faire ſans choquer perſonne? Pervertirois-je cette vérité pour ſi peu de choſe?

A quoi me ſerviroit d'avoir été le témoin de la plûpart des événemens les plus mémorables des deux derniéres guerres, ſi je ne les rapportois tels qu'ils ſont, & ſi j'opprimois la vérité pour plaire à un très-petit nombre d'Acteurs que j'améne ſur la ſcéne, & ſi je m'attirois le blâme de toute la terre & de la poſtérité, qui m'accuſeroit de menſonge, de mauvaiſe foi & de flatterie? Quelle honteuſe ſervitude ne m'impoſeroit-on point, s'il ne m'étoit pas permis de faire obſerver dans certains Acteurs eſtimables d'ailleurs, & deſquels je ne céle ni les bonnes qualités, ni les affaires où ils ont réuſſi, des défauts & des fautes à l'égard de la guerre, dont aucun grand Capitaine ne fut exemt? Ne diroit-on pas que ceux qui prennent leur fait & cauſe, prétendent que ces Officiers ont été choqués de ce que je ne les ai pas dépeints comme infaillibles? Ils ſont trop raiſonnables pour l'avoir penſé. Le grand Turenne, de qui M. de Montécuculi diſoit qu'il faiſoit honneur à la nature humaine, dans ſes propos de table, ou dans ſes entretiens ordinaires, ſe faiſoit une eſpéce de plaiſir de faire remarquer aux Officiers les fautes où il étoit tombé en certaines occaſions, plutôt que de leur faire part de ce qu'il avoit fait de grand & de beau en une infinité d'autres. Il eſt certain que nous trouvons de plus utiles inſtructions dans les fautes des grands hommes, leſquelles ſont une ſuite de l'infirmité humaine, que dans la proſpérité de leurs entrepriſes. Ils ſont faits comme les autres, ils s'oublient aſſez ſouvent. Eſt-ce que ceux dont je

parle

parlé ne s'oublient pas aussi ? J'aurois trop à faire si je voulois, je ne dis pas celer, car cela seroit infame, du moins pallier les fautes où ils sont tombés. Ils seront grands Capitaines tant qu'il leur plaira ; mais qu'ils ne se plaignent point si nous les trouvons en défaut quelquefois, & si nous disons qu'ils sont tombés, les uns de plus haut, les autres de plus bas, sans que pour cela leur honneur en souffre. M. de Turenne l'avouoit bien, & qui plus est en plaisantoit : le grand Condé tout de même. Gustave-Adolphe en faisoit-il mystére ? Quels hommes pourtant que ces gens-là ! Quelqu'un prétend-il se mettre au-delà ? Cela seroit trop vain. Je reconnois en quelques-uns des qualités extraordinaires ; mais ils me permettront de leur dire franchement, que les plus grands Capitaines anciens & modernes n'ont pas été éxemts non plus qu'eux de faire des fautes. Je les renvoie à la maxime du Cardinal Mazarin, qui disoit que les plus habiles gens sont comme les victimes, qui pour exactement qu'elles eussent été choisies, avoient toujours quelque chose de mauvais quand on en examinoit les entrailles.

Je rapporte les faits tels que je les ai appris de gens irréprochables & dignes de foi, & qui ont été les témoins de la plûpart. Je n'ai garde d'oublier ceux où je me suis trouvé. Ne me sera-t-il point permis de les raconter tels qu'ils se sont passés, & non pas tels que tant d'autres bien moins par faute d'être instruits, que pour le plaisir de se faire des amis, en opprimant la vérité par de basses flatteries, ou par la crainte de s'attirer des affaires, content les choses tout autrement qu'elles ne sont arrivées. Si je les produisois comme des Héros qui tiennent plus du divin que de l'humain, incapables des moindres fautes, de la moindre inadvertance, & que ceux contre lesquels ils ont eu affaire ne fussent représentés que comme des hommes foibles, où en serois-je, puisque ces hommes ont remporté sur eux des avantages considérables, & que ces Héros sont sortis honteux & vaincus d'entre les mains de leurs ennemis ? Faudra-t-il, pour me tirer de cet embarras, avoir recours à quelqu'une de ces machines d'Homére, qui fait intervenir un plus grand Dieu ou quelque Déesse plus puissante, éprise des charmes du Général victorieux, & faire voir que le mauvais succès n'a pû arriver sans quelque prodige semblable ? car une bataille ou un combat ne se perd point sans cause. Je me deshonorerois si je ne disois pas vrai dans ce qu'il est permis de dire.

Polybe est sans difficulté un très-grand Maître, & le modéle des bons Historiens. „ Il est d'un honnête homme, dit-il, d'aimer ses „ amis & sa patrie, de haïr ceux que ses amis haïssent, & d'aimer „ ceux qu'ils aiment. Mais ce caractére est incompatible avec le „ métier d'Historien. On est alors obligé de louër ses ennemis, „ lorsque leurs actions sont vraiment louables, & de blâmer sans

„ ménagement ſes plus grands amis, lorſque leurs fautes le méritent.
„ La vérité eſt à l'Hiſtoire ce que les yeux ſont aux animaux. Si l'on
„ arrache à ceux-ci les yeux, ils deviennent inutiles, & ſi de l'Hiſtoire
„ on ôte la vérité, elle n'eſt plus bonne à rien. Soit amis, ſoit enne-
„ mis, on ne doit à l'égard des uns & des autres conſulter que la juſ-
„ tice. Tel même a été blâmé pour une choſe, qu'il faut louër pour une
„ autre, n'étant pas poſſible qu'une même perſonne viſe toujours droit
„ au but, ni vraiſemblable qu'elle s'en écarte toujours. En un mot il
„ faut qu'un Hiſtorien, ſans aucun égard pour les auteurs des actions,
„ ne forme ſon jugement que ſur les actions même".

Il n'y a aucun homme ſur la terre, nul Prince, nul homme d'Etat, nul Héros qui ſoit louable ou blâmable en tout. Ils ne réuſſiſſent pas toujours dans ce qu'ils entreprennent, ils n'échouent pas toujours non plus. Ceux auſquels j'ai attribué des fautes, ſe trouvent blâmés en certains endroits & loués en d'autres. Je n'ai pas épargné M. d'Albergotti dans ſes fautes; mais comme je l'ai donné pour un homme de grand courage, on le verra tel dans la deſcription de la bataille de Caſſano, & d'une conduite admirable dans ce qu'il fit. Peut-être que nous le trouverons en défaut en d'autres endroits, ſans qu'on puiſſe nous accuſer de n'être pas d'accord avec nous-mêmes.

J'entens encore que l'on m'accuſe non ſeulement de donner un mauvais tour à toutes les actions dont je parle; mais encore de diminuer la gloire de certaines entrepriſes, ou du moins d'en diſtribuer une ſi petite portion aux Acteurs, & d'être ſi chiche dans les éloges qu'ils méritent, que ſouvent l'honneur des actions les plus remarquables tombe plus ſur les autres que ſur le Chef. On fonde ce reproche ſur ce que j'ai dit de la bataille d'Almanza dans la Préface de mon premier Tome. Cela mérite d'être relevé, quoique je m'en ſois aſſez juſtifié dans celle du ſecond. Je parle là d'une action d'un Officier Général qui commandoit la gauche de la cavalerie. J'avouë qu'elle eſt belle & très-ſçavante, & que la victoire ſe déclara par cette gauche, & par conſéquent par lui. Je louë ſon action, je lui rends juſtice, & je blâme un Hiſtorien peu exact & flateur de n'avoir non plus parlé de cet Officier Général que s'il n'avoit jamais été au monde: étoit-ce là le lieu & la place de louër le Général de l'armée, à qui la gloire d'une journée heureuſe eſt toujours rapportée? Selon mes gens c'eſt un crime qui ne ſe pardonne pas aiſément. Qui a dit à mes Cenſeurs que dans un paſſage de deux lignes, où il ne s'agit d'autre choſe que d'un reproche fait à un Hiſtorien qui écarte l'action d'un Officier Général, je dûſſe y placer un éloge de ſix lignes? Quel eſt le devoir du Général? C'eſt de mettre ſon armée en bataille le plus avantageuſement qu'il lui eſt poſſible, avec plus ou moins d'art, ſelon ſa capacité, & ſelon la diſpoſition de ſon ennemi. Il donne ſes ordres aux Officiers Généraux, chacun

ceux au poste où il lui a plû de le mettre, avec le pouvoir d'agir selon les occurrences, & les choses changeant de changer les ordres. Et comme son poste est par tout, son attention principale est d'avoir l'œil, & de s'approcher non des endroits où il y a le moins à craindre, où il y a les meilleures troupes, où le poste est plus avantageux, & où sont les meilleurs Officiers Généraux; mais où il y en a de moins expérimentés, où il est le plus foible, soit par le desavantage du terrein ou la foiblesse de ses troupes. Si les affaires réussissent à un aîle, il n'aura garde de s'y porter, mais il courra où les affaires périclitent: semblable aux Médecins, qui n'ont que faire d'aller voir les sains, mais les malades, & les plus malades, pour tâcher de remédier à leurs maux. S'il faisoit autrement, il se deshonoreroit sans ressource. A cette bataille le centre fut enfoncé, & l'on vit le moment où il alloit être entiérement séparé de ses aîles; le Général y accourut, y amena du secours, & s'exposa aux plus grands périls pour rétablir ce centre, lorsque la gauche victorieuse changea la face des affaires. Un Général d'armée poste-t-il ses Officiers, leur donne-t-il ses ordres pour les faire battre, ou pour leur ôter tout moien d'acquérir de la gloire? N'est-ce pas à la sienne propre qu'il travaille, en faisant en sorte par ses soins que chacun en acquiere autant qu'il dépend de lui? Je donne ailleurs un détail de cette bataille. Peut-on trouver étrange que je dise que l'Officier Général de la gauche fit un coup d'habile & de vieux routier? La bataille a été gagnée par la gauche ou par la droite, ou par le centre, dit-on communément; doit-on inférer de là qu'un Général qui ne s'est pas trouvé en cet endroit-là, n'a pas gagné la bataille? Ce seroit fort mal raisonner. Je ne sçai quel est l'Ancien qui a dit, *Penes quem auspicia sunt is victor est*. Ce Général peut-il être fâché, & trouver mauvais que dans un récit détaillé de l'action, on louë tels & tels qui ont contribué à la victoire, & combattu sous ses ordres? Il seroit peu raisonnable, & manqueroit d'équité.

Dans la bataille que César donna contre ceux de Hainault & de Cambresis, où la victoire fut si longtems disputée, & les Romains prêts à succomber, ce grand Capitaine donna toute la gloire du succès à Labienus, un de ses Lieutenans. A la journée de Rocroi en 1642, qui fut si glorieuse à M. le Prince, M. de Gassion, qui n'étoit alors que Maréchal de Camp, fit un mouvement tout semblable à celui de M. d'Avarey à Almanza. Il renversa la gauche de la cavalerie de l'armée ennemie. Bien loin de se mettre à ses trousses, comme c'est l'ordinaire aux Généraux imprudens & malhabiles, il se replia sur ce qui restoit en entier, ce qui fut la cause du gain de la bataille. M. le Prince fut-il fâché qu'on inserât cette belle action de Gassion dans les rélations qui parurent de cette bataille? Il en fut charmé, & le loua publiquement. Ce grand Capitaine ne fut pas moins glorieux, moins loué & moins

admiré de toute la France, ni moins l'Auteur de cette mémorable journée.

Venons à un autre reproche. On prétend encore qu'il y a plus de malignité & de médisance que d'amour du vrai dans les faits que je rapporte, & dans les portraits que je fais de mes Acteurs. Mais y a-t-il quelque Historien qui ne soit en plein droit de dire quelques vérités chagrinantes, & qu'on ne sçauroit regarder comme des médisances? Qu'on me juge. De tous ceux que je transporte sur la scéne, disent-ils, morts ou vivans, grands ou petits, à m'entendre il n'y en a pas un de parfait, & qui sçache médiocrement la guerre. Outre que le nombre des parfaits, ou du moins de ceux qui en approchent est fort rare, je serois curieux de sçavoir de ces Messieurs où ils ont trouvé tout cela dans mon Livre des *Nouvelles découvetes*, & dans mon Commentaire sur Polybe. Je ne sçaurois m'empêcher de leur dire qu'il n'y a rien de plus faux que cela. Je parle en général, je n'attaque point le particulier, & je ne fais aucune allusion à personne. J'ai avancé que la guerre d'aujourd'hui est bien moins un art & une science qu'une routine, que nous n'avons ni principes ni systéme; qui est-ce qui en disconvient? Je n'en demeure pas là, je le démontre par l'exhibition nûë & simple des principes des Anciens heureusement découverts, si longtems oubliés par la barbarie des tems, & je les produis. Cette vérité une fois posée, je puis dire sans craindre de me tromper, & sans choquer personne, que nous ne sçavons rien ou fort peu de chose; mais je n'ai eu garde de ne point nommer les grands hommes parmi nos Modernes qui ont connu ces principes, ausquels ils ont dû toutes leurs victoires. Que conclure de tout ce que je dis ici, & de ce que j'ai avancé plus haut, sinon que l'objection générale de malignité & de médisance est fausse & injuste? Je croiois l'avoir suffisamment prévenuë dans mes Préfaces précédentes, & me voici obligé à une troisiéme contremarche.

Quelques personnes m'ont reproché, non pas sans quelque apparence de raison, que je parlois quelquefois un peu trop de moi, & que cela faisoit beaucoup soupçonner un très-fort penchant à l'immodestie. Il est raisonnable de satisfaire ces personnes-là, & je les satisferai de maniére à les faire penser plus avantageusement qu'ils ne pensent. S'ils en sont contens, j'aurai lieu de croire qu'ils n'auront pas eu un juste sujet de prendre scandale de ma conduite.

Ceux qui me connoissent sçavent bien que je suis dans la nécessité de rendre bon témoignage de ma personne pour une bonne fin. Je déclare à mes Lecteurs que je ne prens ce parti qu'à regret. S'il y a quelque chose qui puisse déplaire dans cette conduite forcée, qu'on ne s'en prenne pas à moi; mais à ceux qui me forcent par leurs mauvais discours d'être mon propre Panégyriste, dans quelques endroits où je parle de mes services, puisque tout ce qu'il peut y avoir de mal en cela

doit nécessairement retomber sur ces sortes de gens, comme ils le méritent. Les autres Ecrivains qui ne sont pas dans ce cas-là, n'ont que faire de m'imiter, n'y aiant rien de plus vain & de moins supportable que de se louër soi-même. Il n'en est pas ainsi de moi. Il me doit être permis d'en user de cette maniére. On doit même applaudir à ces louanges, non pas parce qu'elles sont fondées & soutenuës de la vérité, car cette seule raison ne me délivreroit pas du reproche de vanité & d'immodestie; mais parce qu'elles sont nécessaires dans le cas où je me trouve, & qu'il m'importe extrémement de détourner de dessus ma tête le mal que certaines gens m'ont déja fait, & qu'ils tâchent encore d'aigrir & d'augmenter, s'il leur est possible, pour m'accabler, sans leur avoir fourni le moindre sujet. Si je me louë, je le fais ce me semble avec modestie; ne me tournant que du côté du cœur & des services.

Si la sagesse de Cimon a été attaquée par la malice de ses ennemis & de ses envieux, qui le vouloient perdre, & couper court à sa fortune, en le faisant passer pour un homme dont la cervelle n'étoit pas des mieux cimentées, il ne fut pas longtems sans les couvrir de honte & de confusion, par la sagesse de sa conduite en tout ce qui regardoit le bien de sa patrie. C'est pourquoi, dit Valére-Maxime, il força ceux qui l'avoient fait passer pour insensé de s'accuser eux-mêmes de folie.

Un grand Capitaine de nos jours, & l'un des plus sages & des plus honnêtes hommes qui aient paru depuis longtems, s'acquit une semblable réputation par l'adresse & la bassesse de cœur de certaines gens jaloux de sa gloire, qui se liguérent contre lui, comme l'on fit contre Cimon. Je n'ai garde de comparer ma sagesse à celle de ces deux Sages; mais cela ne laisse pas de consoler un honnête homme, auquel on a tendu de semblables piéges. Mon Livre m'a pleinement justifié, & fait connoître la malice de certaines gens.

Mais ce n'est pas là la seule chose qui devoit servir à ma justification. Ce n'est point se louër que de parler de soi, lorsqu'on ne peut faire autrement, & qu'il s'agit de répondre à des reproches & des calomnies sur mon peu d'expérience. Périclés se vante dans Thucydide, & Périclés s'y voit forcé. Epaminondas, le Bias, le Turenne de son tems, s'est loué lui-même, sans que la postérité & ceux qui l'écoutoient l'accusassent d'immodestie. Scipion en fait de même, & Scipion faisoit bien. Polybe, autre Bias, parle souvent de lui. Sans cela son Traducteur se fût trouvé fort embarrassé dans la Vie de ce grand Historien, où il a si bien réussi. Il rapporte lui-même qu'il s'est trouvé à bien de grandes entreprises qu'il avoit projettées, & qu'il en avoit exécuté quelques autres. Cela me semble très-permis & fort innocent.

D'où vient qu'on ne blâme pas cet Historien aujourd'hui ? Qui est-ce qui l'a blâmé en son tems ? Aucun : on est donc moins équitable en ce tems-ci qu'on ne l'étoit en ce tems-là ? S'il n'avoit rien dit de ce qui le regarde, nous n'en sçaurions rien en celui-ci. Il importe pour le tems où nous vivons, comme pour la postérité, que ceux qui sçavent les choses dont ils ont été les témoins, se hâtent de les publier, dit un Auteur : car autrement la peine de remonter à leur première origine devient très-grande, & souvent on y perd son tems. Ce reproche qu'on me fait tient un peu trop de la morale sévére. „ L'on ne choque pas „ toujours la bienséance en parlant de soi & de ses actions ou de ses „ services, lorsqu'on ne sort point des termes de la vérité, (dit un „ Auteur dont j'ai oublié le nom,) & qu'on cite une infinité de té„ moins qui vivent encore, sur tout en la profession des armes, où „ l'on pratique des vertus plus sincéres, & qui se trouvent assez bien „ récompensées lorsqu'on ne dérobe pas à leurs Auteurs la gloire de „ leur nom.

Peut-être me blâmera-t-on du détail un peu trop étendu que j'ai donné du blocus ou du siége de Modéne. Ma conscience me reproche un peu là-dessus, il faut que je l'avouë : je n'ai d'autre excuse, sinon qu'il est bien difficile de presser sa marche dans une affaire que je puis dire être la source de mon peu d'avancement & de bien des chagrins. Le récit des maux soulage, & endort la douleur. On ne bride pas aussi aisément la nature qu'on s'imagine. C'est souvent un défaut que de s'y laisser aller, j'en conviens : le plus grand nombre est de cet avis, les autres qui aiment ces sortes de détails ne se plaignent pas. On n'écrit point pour un seul ordre d'hommes ou de Sçavans, il y a toujours de quoi apprendre dans ces sortes de faits comme dans bien d'autres que j'ai rapportés ; les uns m'en remercient, & les autres m'en font la mine. Que faire ? Si vous vous mettez à corriger ou à retrancher, dit un Auteur de nos jours, ce que celui-ci & celui-là ne goûtent pas, il ne vous restera rien : vous serez réduit à la carte blanche, ou à fort peu de chose, & peut-être au plus mauvais de votre ouvrage. Quelques-uns se plaignent que je suis trop diffus : je me suis déja accusé de ce péché dans ma Préface du premier Tome, & je trouve qu'ils ont raison, sans aucun dessein de m'en corriger ; parce que j'en vois un bon nombre d'autres qui font équilibre, & qui m'assûrent que je me fais lire. Continuez sur ce ton, me disent-ils, ce défaut qu'on vous reproche ne nous a jamais déplû, tout au contraire il nous plaît fort. Si ç'en est un, & que ces gens-là s'abusent, j'y consens ; est-ce que je suis infaillible ? Non : encore moins corrigible dans ce qui ne dépend pas de moi. Je souhaiterois fort, sinon d'être l'un, du moins l'autre. Prétend-on que mon ouvrage sorte tout parfait de la presse ? Ce seroit trop exiger. Quand même j'écrirois & que je raisonnerois comme un

Ange, je trouverois à qui parler : on ne me réfuteroit peut-être pas, mais je me verrois chargé de beaucoup d'injures.

On prétend qu'on m'attaquera sur mon Systéme. J'avertis par avance ces gens-là, qu'ils ne sont pas assez fermes sur l'étrier pour mettre à fin une telle avanture. Ils y reboucheroient infailliblement. Je ne leur conseille pas de s'y jouër : car en m'attaquant ils attaqueront l'évidence, le bon sens & les régles de la guerre. Je doute que qui que ce soit s'en avise sans éprouver une rude mortification.

Quant aux faits que je rapporte, & dont je n'ai pas été témoin, je me suis assez expliqué dans ma Préface & par tout ailleurs, qu'on me trouvera toujours rempli de reconnoissance pour les personnes qui m'auront tiré d'erreur, s'ils trouvent que je ne les rapporte pas selon l'exacte vérité, & que je serai toujours prêt de les écouter avec toute la docilité d'un honnête homme sans nulle honte de retractation, lorsque ce seront des gens dignes de foi & témoins oculaires. L'occasion s'est présentée, & je l'embrasse avec plaisir, à l'égard du passage du Var en 1707. Un Officier de mérite m'a fait voir, que je n'avois pas été bien informé à l'égard de ce qui se passa sur cette riviére; que M. de Sailly, Lieutenant Général, n'y avoit pas marché avec un grand corps de troupes, comme je l'avois cru; qu'il n'avoit d'abord que deux bataillons & trois ou quatre escadrons, & que le régiment de la vieille Marine le joignit sur cette riviére, lorsque les ennemis commencérent à l'approcher & à tenter le passage. En voilà bien peu pour oser tenter de la défendre : qu'il ne laissa pourtant pas malgré sa foiblesse de faire quelque résistance, quoique le poste ne fût pas tenable & que la riviére fût guéable par tout, comme je l'ai dit; que les ennemis aiant commencé à passer, nous nous retirâmes en gens de cœur; qu'il y eut même un petit combat en deçà, où l'Officier qui commandoit une troupe de cavalerie fut pris prisonnier. Il me semble qu'il avoit fait assez voir, que quand même M. de Sailly auroit été à la tête d'un grand corps de cavalerie & d'infanterie, il n'auroit pû défendre cette riviére; qu'il fit ensuite sa retraite sans être suivi que d'un corps de Houzards, soit que M. le Prince Eugéne craignît de s'engager dans un païs inconnu, ou qu'il crût que nous fussions en forces, & que nous eussions dessein de l'attirer dans quelque embuscade. Quoiqu'il en soit, M. de Sailly se retira en homme de guerre; mais tout cela ne prouve pas qu'il n'eût pas écrit à la Cour, & au Maréchal de Tessé, qu'il étoit suivi de toute l'armée ennemie, & qu'elle n'étoit qu'à une marche de lui.

Le Sieur Bernard, Officier de mérite, & Aide de Camp de M. le Comte de Grignan, lui manda que l'ennemi étoit encore à cinq marches de Toulon. Comment accorder cela avec la lettre de M. de Sailly? Il est pourtant certain que ce Général se trompa. Cependant la Cour reçoit trois lettres le même jour, & l'on sçut fort mauvais gré à M.

M. le Comte de Grignan de ce que sa lettre n'étoit pas conforme à celles de M. de Sailly & du Maréchal de Tessé. Cependant les avis du Comte étoient véritables, & la Cour lui a rendu justice. J'ai appris ceci de lui-même.

On prétend que M. de Sailly avoit de grandes raisons d'avancer de quatre jours l'armée des Alliés, parce qu'il craignoit un secours que M. le Marquis de Goesbriand commandoit au camp devant Toulon ; & qu'en mandant que l'ennemi n'étoit qu'à deux pas on le laisseroit commander dans ce poste, qu'il vouloit défendre. Cette ruse n'eut aucun effet : M. le Marquis de Goesbriand y arriva, & par une sortie générale il chassa les ennemis de tous leurs postes, les battit bien, leur fit lever le siége, & sauva la Provence sous les auspices du Maréchal de Tessé, qui eut tout l'honneur de cette campagne, comme il le méritoit.

Il ne me reste plus qu'à rendre raison des matiéres que j'ai traitées dans ce troisiéme Volume. Elles sont d'une instruction peu commune, outre qu'elles sont peu connuës, & que jusques ici personne ne s'est avisé de le traiter : je parle ici de la défense des Places des Anciens. Cette partie de la guerre est beaucoup plus agréable & plus intéressante que l'attaque, où nous sommes plus exercés, & elle a beaucoup de rapport à celle des Anciens dans ses principes, bien qu'elle exige plus de connoissances que la nôtre n'en demande, non seulement à cause de leurs machines de guerre, qui n'étoient pas comparables aux nôtres depuis l'invention de la poudre, mais encore à cause de leurs travaux souterains & des autres ouvrages du dessus, beaucoup plus considérables que ne sont les nôtres. D'ailleurs leur façon d'attaquer étoit beaucoup plus profonde & plus sçavante, par cela seul que la défense l'étoit infiniment, & bien autrement rusée que ne sont les nôtres, ce qui ne demandoit pas peu d'esprit, de sçavoir & de prévoiance, puisqu'il ne falloit pas moins exceller dans l'une que dans l'autre de ces deux parties : car l'ignorance de l'une nous rend peu capables de l'autre.

J'ai dit en une infinité d'endroits que les Modernes excelloient particuliérement dans l'attaque, & les Ingénieurs François plus que ceux des autres nations, & qu'on devoit la perfection de cette admirable partie de la guerre au Maréchal de Vauban. Quant à la défense, on en voit quelques-unes fort belles & fort sçavantes, mais de loin à loin: car on ne juge point & on n'appelle point une défense belle & glorieuse ; parce qu'elle a été longue & longtems soutenuë, puisqu'il arrive assez souvent que l'ignorance ou la mollesse des assiégeans fait toute la gloire des assiégés. Il faut des observations pour juger du mérite d'une attaque & d'une défense. On verra dans cette seconde partie combien la méthode des Anciens dans la défense étoit admirable, profonde & rusée. Je ne vois pas qu'on puisse dire, du moins il me le semble

ainsi

ainſi, que nous en aions aucune : le Lecteur le comprendra aiſément par celle des Anciens, que j'oppoſe aſſez ſouvent à nos pratiques.

Je prie les gens de guerre de lire avec attention cette ſeconde partie, il y a plus de profit à faire qu'on ne penſe : car bien qu'il ſemble que je traite uniquement des réſiſtances des Anciens d'une façon hiſtorique, le dogme pour les nôtres s'y trouve envelopé avec tout l'art & tout l'agrément qu'il m'a été poſſible d'y mettre. Il eſt certain qu'un homme du métier qui lira avec ſoin, & méditera bien cette partie de la défenſe des Anciens, apprendra ce que nous avons ſi longtems ignoré dans nos défenſes ; il comprendra que ces grands hommes de l'antiquité étoient infiniment au-deſſus de nous dans cette partie de la guerre, & la ſçaura parfaitement, hors certaines choſes que je découvrirai dans les autres Volumes, ſelon l'occaſion. Les Sçavans qui ne ſont pas guerriers, ne prendront pas moins de goût à lire cette partie de la ſcience de la guerre. Il s'en faut bien que je croie que ce qui regarde les gens de guerre paſſe leur compétence. La guerre eſt une ſcience qu'on peut fort aiſément apprendre, indépendamment de l'expérience, qui ne fait que perfectionner. Il faut qu'ils la ſçachent s'ils veulent écrire l'Hiſtoire, ou traduire les Hiſtoriens de l'antiquité ; outre qu'ils trouveront dans cet ouvrage une infinité de remarques & d'exemples qui peuvent être d'un fort grand ſecours pour une plus grande intelligence des Auteurs de l'antiquité, & qui ne font que trop connoître que nos Traducteurs ont marqué beaucoup de négligence en bien des endroits de leurs textes : la plûpart ſont tombés dans des bévûes ſi énormes, que cela n'eſt pas concevable. Je les débrouille autant que j'en ſuis capable, de peur qu'on ne m'accuſe en ne le faiſant pas que je les attaque ſans preuves. Je ſuis toujours ſur mes gardes & dans une perpétuelle défiance, ſans craindre de faire un jugement téméraire. Je ſens les fautes, ſans ſçavoir ſi le texte Grec cloche plutôt que le Traducteur ; & lorſque j'ai recours au ſçavant Dom Thuillier pour me l'expliquer, rarement me trouvé-je en défaut. Comme les Grecs étoient plus habiles guerriers que les Romains, je m'apperçois aſſez qu'ils y tombent moins que les Latins. Au reſte, ſi je reléve quelquefois nos Traducteurs & nos Auteurs qui ont écrit l'Hiſtoire des anciens tems, je n'ai pas la préſomption de me comparer à ces grands hommes ; ils ſont fort au-deſſus de moi par leur eſprit & par leur ſçavoir. Je me crois fort au deſſous d'eux, & je me rends juſtice ; mais ils me feront celle de croire qu'une longue expérience, jointe à une étude perpétuelle de mon métier, & à celle de certaines connoiſſances qui en dépendent, m'ont mis en état de découvrir & de débrouiller bien des choſes de la guerre des Anciens. Si Lipſe, le Pére Daniel, & un nombre d'autres, qui ont couru avant

moi dans cette carriére, eussent servi aussi longtems que j'ai fait, & mis tout leur loisir à l'étude de l'antiquité militaire, il ne faut point douter que leurs progrès n'eussent été plus grands, parce qu'ils avoient infiniment plus d'esprit & de sçavoir que je n'en ai apporté dans cet ouvrage.

Un des Péres Journalistes de Trévoux, que j'estime infiniment par les ouvrages qu'il a donnés au public, a trouvé un peu étrange que j'aie si peu ménagé Lipse & le Pére Daniel dans ce qu'ils ont écrit de la milice des Anciens & leurs machines, qu'ils n'ont pas mieux entenduës. Je ne vois pas qu'il y ait là un fort grand sujet de se plaindre: la critique est toujours permise lorsqu'elle est honnête, & que l'on a évidemment raison dans ce que l'on reprend. Je trouve dans ces deux Auteurs, comme dans tous les autres qui ont traité de la milice des Anciens, des fautes en si grand nombre & si considérables, que j'eusse très-mal fait de les laisser en repos. Le dernier a presque tout copié de Lipse, même dans les exemples qu'il cite & dans ses machines tout-à-fait imaginaires; il auroit dû s'en défier, & les laisser là plutôt que de les faire graver d'après lui; mais ce ne sont pas là les fautes les plus grandes qu'on puisse reprocher à ces deux Auteurs: elles y sont en si grand nombre, qu'on en est tout surpris. Ne nous sera-t-il donc pas permis de les faire connoître pour le profit de chacun? Nous nous trouverions bien réduits si nous n'étions pas en droit de le faire. Dans ce que ce sçavant Jésuite a écrit de notre milice, il y a beaucoup à reprendre, & cependant je ne l'ai pas fait. Je ne laisse pas que de le louër de son entreprise. Son Livre est bon, je ne le nie pas; mais il est tout comme les autres sujet à révision & à correction, & prête d'autant plus le flanc à la critique, que l'Auteur s'est trouvé hors de son orbe. Je me trouve dans le mien en traitant les mêmes matiéres, où j'avouë qu'il a beaucoup fait de tenter l'avanture. Si je ne l'ai pas mise à fin, j'ai du moins avancé beaucoup sans faire naufrage; j'ai vû des Isles & découvert de nouvelles terres: un autre plus habile que moi découvrira le continent, sans que je m'en fâche.

Chacun souhaite que je revienne à mes paralléles, c'est-à-dire aux Notes & aux Observations sur le texte & sur les événemens que mon Auteur rapporte. M'y voilà embarqué jusqu'à la fin de cet ouvrage. Je traite ici plusieurs grands événemens & quatre grandes actions, qui me fournissent une infinité de choses curieuses, d'exemples rares & de secrets historiques. La bataille de Mydionie entre les Illyriens & les Etoliens, est fort intéressante: on la prendroit pour une avanture de roman, ou du tems des Croisades. J'entre ensuite dans la guerre des Romains contre les Gaulois Insubriens. La bataille que Flaminius donna contre ces peuples sur les rives de l'Adda, est célébre dans

l'Hiſtoire Romaine: je la mets en parallèle avec celle de Caſſano en 1705. Je trouve un tel rapport entre celle-ci & l'autre, dans un grand nombre de circonſtances, que j'ai cru qu'un récit complet de cette action ne déplairoit pas au Lecteur: car l'une & l'autre ne ſe ſont pas ſeulement données ſur la même riviére; mais par l'examen que j'en ai fait, l'endroit où il y a apparence que Flaminius combattit les Gaulois, ne ſe trouve qu'à une lieuë au deſſous de Caſſano.

Les Romains, qui prévoioient peut-être la guerre d'Annibal, cherchoient depuis longtems à ſe ſoumettre ces peuples, pour ne les avoir pas ſur les bras; mais ceux-ci leur ſuſcitérent les Gaulois d'en-delà les Alpes, qui entrérent en Italie, & l'inondérent de leurs forces, & aiant trouvé les Romains & toute l'Italie en armes, ils furent battus à Télamon. C'eſt une des plus grandes défaites que les Gaulois aient jamais éprouvé dans ce païs-là. On auroit de la peine à croire qu'il y ait des exemples dans l'Hiſtoire de pareilles batailles: car les Gaulois ſe trouvérent enfermés entre deux armées Romaines, & la fortune ou le hazard fit en faveur des deux Conſuls ce qu'il y a apparence que toute leur habileté n'auroit pû faire. Ce fut la derniére careſſe que les Romains reçûrent de cette fortune: car la guerre d'Annibal, qui ſuivit de près celle des Gaulois fut pour eux un terrible revers de médaille, & un ſi grand ſujet de honte & d'humiliation, que mes Lecteurs ne les reconnoîtront plus dans le troiſiéme Livre de mon Auteur, où l'on verra que les armées, quelque aguerries & bien diſciplinées qu'elles puiſſent être, ſont fort peu à redouter, ſi elles ne ſont conduites par des Généraux habiles & entreprenans. On y verra encore ce que peut l'art & la ſcience d'un Chef d'armée excellent contre le nombre & la valeur, où l'ignorance ſe trouve à la tête.

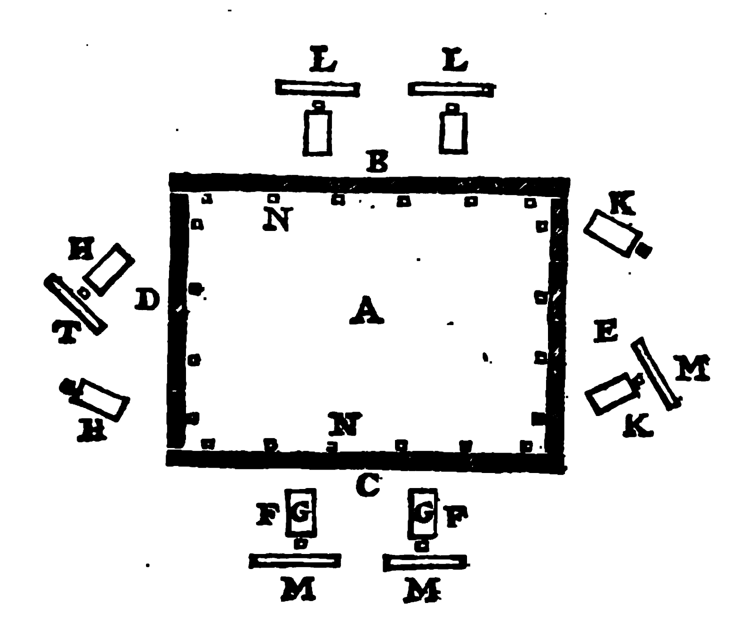
L'inſulte du camp de Cléomene par Antigonus ſur l'Oeta & l'Olympe, qui forment la valée de Sélaſie, ſera la clôture du ſecond Livre de Polybe. Cette action eſt d'autant plus illuſtre & plus mémorable, que la guerre n'offre rien de plus ſçavant & de mieux conduit, & que les deux Capitaines les plus célébres de la Gréce, l'un dans les précautions & le choix de ſon poſte, & l'autre dans la diſpoſition & la diſtribution de ſes troupes, s'y ſont ſignalés. Polybe s'eſt ſurpaſſé dans le narré de cette bataille, on voit bien qu'il ſort d'une main de Maître. J'aurois fort ſouhaité de me ſurpaſſer moi-même comme ce grand Hiſtorien; mais quand j'en ſerois venu à bout dans mes Obſervations ſur cet événement, cela ne ſignifieroit pas pourtant que j'approchaſſe de cet Hiſtorien. Je me ſuis peut-être ſurpaſſé à ma maniére, c'eſt-à-dire, qu'on me lira avec quelque plaiſir. Quoiqu'il en arrive, du moins ne m'ac-

m'accusera-t-on pas d'avoir manqué à l'égard de l'instruction : je n'ai rien oublié de ce côté-là. L'attaque des armées retranchées, & la guerre des montagnes, sont deux parties où je me suis le plus appliqué, & que j'ai étudiées avec plus de soin & d'application, & particuliérement la derniére, que j'ai longtems pratiquée.

C'est dans cette grande journée qu'Antigonus vit le moment de sa perte, & qu'il se vit en telle extrémité, qu'il fut obligé de doubler sa phalange, & de se ranger sur trente-deux de profondeur, c'est-à-dire en Colonne renversée, ou sur un quarré long très-épais. Mais il ne faut pas qu'on s'imagine que ce quarré long soit celui qui a paru comme un nouveau phénoméne dans les camps qu'on a formés en différens endroits de nos frontiéres, qui à mon sens, comme à celui des gens éclairés, est tout ce qu'on peut produire de plus foible & de moins solide par rapport à mon Systéme, mais fort bon contre tout autre. Je trouve à propos, puisque l'occasion s'en présente, car je ne la trouverois pas ailleurs, de tirer de l'erreur ceux qui pourroient ne l'avoir pas examiné avec toute l'attention qu'il mérite. Si on l'avoit formé à centre plein, il eût été plus supportable sans l'être beaucoup. S'il est vrai qu'il fût composé de vingt bataillons à huit de file & quatre aux petits côtés, ce qui est trop, deux suffisoient, j'avouë que cette épaisseur est un correctif qui me fait sentir que l'on commence à reconnoître que l'on doit combattre de la sorte plutôt que sur quatre de file. Voici donc le quarré long rangé sur ce principe, & cependant il ne me paroît point capable de résister contre ma méthode de combattre, comme je l'ai dit. C'est ce qu'il importe de démontrer de telle sorte, que huit bataillons de six cens quatre-vingt hommes chacun, sur autant de Colonnes de vingt files de front, & sur vingt-neuf de profondeur, fraizées de pertuisannes, & soutenuës de six escadrons, puissent rendre bon compte de ce quarré long. Quelqu'un ne prendra-t-il pas ceci pour un paradoxe? Je ne lui conseille pas de le prendre pour tel avant que de m'avoir écouté.

Je suppose ce corps ainsi rangé A, suivi de toute une armée, & harcellé seulement dans sa marche par les six bataillons en Colonnes & les six escadrons. Je le fais attaquer en B, C, D, E, les deux F. le prendront par le côté B, & les deux autres G. par C, & celles qui sont en H. & K. en D, E. la cavalerie L. M. soutenant chaque Colonne. Je demande s'il est bien possible que des gens rangés sur huit de file, resistent contre le choc & la pesanteur de six Colonnes sur vingt-neuf de profondeur, fraisées & hérissées d'armes de longueur? Sans doute que non : si elles percent & pénétrent ce quarré en six endroits, soutenuës chacune d'un escadron

cadron qui les suit en queuë, je demande ce que deviendra ce grand corps rangé de la sorte, coupé & ouvert à ses quatre faces?



Mais, dira-t-on, les vingt compagnies de grenadiers N. sont inserées dans le vuide, à la queuë de chaque bataillon, pour servir de réserve. Je l'approuve fort: mais je ne vois pas qu'elles puissent réparer le desordre que l'entrée de ces Colonnes y aura fait, elles se trouveront la plûpart enfermées entre les Colonnes. Pour moi je ne comprens pas comment il est possible de s'imaginer qu'un corps rompu & attaqué de la sorte puisse jamais se tirer d'affaire, ni qu'on puisse y apporter du remède. Voilà comme le petit nombre bien conduit & bien ordonné bat le grand, qui combat sur une ordonnance plus foible, & dont les armes sont beaucoup moins avantageuses. On a beau alléguer le feu des côtés, on ne l'essuie pas longtems, puisqu'il n'a plus lieu lorsqu'on se joint.

J'ai parlé du quarré long & vuidé dans mon Traité de la Colonne; j'ai déclaré qu'il étoit le moins mauvais, mais je n'ai pas dit qu'il fût bon. J'ai parlé de celui de Xénophon dans sa retraite des dix mille. Il avouë franchement que le quarré parfait ne vaut rien, qu'il est sujet à mille défauts, & il a raison. Que fit-il? Il forma un quarré long de toute son infanterie; & quel étoit, je vous prie, ce quarré? C'étoient

deux Colonnes de seize de front sur plus de deux cens cinquante de profondeur, & le bagage au milieu, & un corps de pesamment armés qui fermoient les deux petits côtés lorsqu'on se trouvoit attaqué par tête ou par queuë. Voilà le quarré long de Xénophon, bien différent de celui dont je parle. Si je demandois à l'Auteur de ce bataillon, que j'approuve fort, pourquoi il l'a mis sur huit de profondeur, il me répondroit sans doute, & je serois de son avis, qu'il ne l'a fait que pour résister contre un effort de cavalerie ou d'infanterie. Je lui applaudis: il faut donc qu'il convienne que la force de l'infanterie consiste dans l'épaisseur de ses files, & que le plus ou le moins fait plus ou moins d'effet. Il s'ensuit donc de là, qu'on ne doit pas moins embrasser cette méthode dans un bataillon tel que le sien que dans tous les autres, & dans les batailles rangées comme dans les autres actions de la guerre. Nos péres ont toujours combattu sur une fort grande profondeur. Ne remontons pas fort haut, Henri IV, le Prince Maurice, Gustave-Adolphe, & tant d'autres grands Capitaines, ont toujours combattu sur dix & sur douze de file, & même sur plus. Du tems de Louïs XIII. l'infanterie combattoit sur huit de file. On n'a qu'à lire le Maréchal de bataille de Lostelnau, Sergent Major des Gardes Françoises, qui est un assez bon Livre; tous ses bataillons sont sur huit. On combattoit encore sur autant de files vers le commencement de la guerre de Hollande; mais comme tout se gâte & se pervertit, lorsque les Princes ou leurs Ministres élévent aux honneurs les plus éminens de la guerre des sujets tout-à-fait incapables de s'acquitter de leurs emplois, il arrive ordinairement qu'ils changent & bouleversent tout; leur peu d'esprit, le manque d'expérience, ou les mauvais conseils de ceux ausquels ils s'adressent, qui sont souvent plus ignorans qu'eux, sont la cause d'une infinité de changemens ruineux dans la discipline militaire comme dans la façon de combattre: car sur la fin de la guerre on ne combattit plus que sur six de file. Quelqu'un trouva que cinq suffisoient, il fut écouté. Un autre qui vouloit du feu enchérit sur cette sottise, & prétendit que quatre suffisoient: on le crut, & nous en sommes demeurés là. Nos voisins ont renchéri sur nous, & se sont rangés sur trois pour avoir plus de feu, & pour l'augmenter d'un tiers ils ont supprimé les piques. On ne pouvoit rien imaginer de plus ridicule. Ceux qui sont entêtés de ce feu n'ont eu garde de se ranger du parti de la raison, ils ont au contraire trouvé fort mauvais que j'aie diminué mon feu d'un cinquiéme, que je remplace par mes pertuisannes. Seroient-ils contens que je le diminuasse d'un septiéme? Il y a lieu de les satisfaire. Deux Officiers de mérite, & d'une application extraordinaire à leur métier, m'ont fait connoître qu'un septiéme de pertuisannes me suffisoit, & que j'en avois même au-delà. Je suis

bien aise de leur faire honneur de cette découverte. Le prémier qui me l'a fait voir est M. de Robert, Capitaine-Lieutenant de la Mestre de Camp du Régiment de Picardie ; & l'autre M. de Vadicourt, Mousquetaire du Roi de la premiére Compagnie. Ces deux Messieurs ont trouvé par la recherche d'une nouvelle méthode, qu'il n'en falloit pas davantage pour le fraisement de mes Colonnes. Ils ont travaillé de concert & longtems à cette recherche, & ils ont heureusement réussi. Je ne vois rien de plus beau, de plus simple, de plus net & de plus subit, & en même tems de plus rusé que cette évolution. Je l'ai admirée. Peu de gens sont capables d'une telle découverte, on la produira en son tems.

On m'allégue encore sur la méthode que nous suivons aujourd'hui, que je cherche à anéantir par les défauts que j'y remarque, l'autorité de plusieurs grands hommes morts ou en vie. Je répondrai à cela que ces grands hommes ont applaudi quelquefois à certains usages dont l'expérience nous a enfin fait reconnoître le faux. On les a changés de leur tems, & eux-mêmes y ont concouru, sans qu'ils fussent pour cela moins habiles & moins éclairés. Si ces gens-là avoient bien examiné les principes des grands Capitaines dont j'ai parlé plus haut, qui doute qu'ils n'eussent reconnu qu'ils étoient plus sçavans qu'eux dans l'infanterie, & qu'ils en connoissoient mieux la force? S'ils m'allégueent de bonnes autorités, il n'y a qui que ce soit qui ne convienne que je retorque par de meilleures.

Mais quelle est donc cette autorité dont ces gens-là font si fort bouclier? La prendrons-nous, la puiserons-nous dans les pratiques de nos péres, dans leur discipline militaire, dans l'art de se ranger & de combattre sur certains principes? Transportons nous bien avant dans les siécles; ne poussons pas plus loin que leur siége de Rome, examinons leur conduite & leurs usages? C'étoient des Barbares, & nous ne le sommes point. Retrogradons de trois ou quatre siécles: le sont-ils moins? Ce sont les mêmes coûtumes, les mêmes erreurs dans leur façon de combattre & dans leurs armes. Quatre siécles après c'est la même chose. Descendons jusqu'à César, il leur apprend par leurs défaites perpétuelles qu'ils ne sont que des enfans, & que leur courage, leur audace & la supériorité des forces ne peuvent rien contre la science d'un Chef habile & d'une discipline excellente. Si nous descendons encore quelques années plus bas que ce grand Capitaine, nos péres deviennent des Maîtres & égalent leurs vainqueurs, armés & dressés dans leur discipline, & se les soumettent enfin.

Je termine ce troisiéme Volume par une Dissertation sur les Mines, & les avantages que l'on en peut tirer pour la défense des

Places.

Places. Un de mes amis me la communiqua il y a quelques années. Je n'eus pas de peine à reconnoître la main d'où elle venoit. Elle eſt d'un Officier Général * célébre dans la ſcience des armes, & particuliérement dans cette partie qui regarde les Mines. Cette Diſſertation n'eſt tout au plus qu'une idée de cette branche de la ſcience des armes ſi ſçavante & ſi curieuſe ; mais comme tout ce qui nous vient des génies extraordinaires, quelque peu étendu qu'il puiſſe être, eſt toujours précieux, j'ai cru devoir en faire part à mes Lecteurs.

* *M. de Valiére, Maréchal des Camps & Armées du Roi, & Capitaine Général des Mineurs.*

Fin de la Préface.



TRAITE

TRAITÉ
DE L'ATTAQUE
ET
DE LA DE'FENSE DES PLACES DES ANCIENS.

SECONDE PARTIE.

TABLE DES ARTICLES

Contenus dans le Traité de la Défense des Places des Anciens.



AVANT-

AVANT-PROPOS.

J'Ai dit quelque part dans la premiére Partie de cet ouvrage, que les Anciens excelloient particuliérement dans l'art d'attaquer & de défendre les places, & que les Modernes n'ont jamais porté si loin qu'eux ces deux grandes parties de la guerre.

Nous sommes assez avancés à l'égard de l'attaque, peut-être s'en est-il bien peu fallu que le Maréchal de Vauban n'en ait vû le bout. Il est mort, & avec lui la gloire de ce qu'on apelle génie en France tout comme ailleurs; il nous a laissé encore des découvertes à faire.

La nature se seroit-elle épuisée pour ce grand homme? Déclineroit-elle aujourd'hui à cet égard-là? Car enfin sa perte nous a laissés sur le même terrain, & les Ingénieurs les plus habiles y sont restés comme les plus ignorans; & bien que nous soions sur celui de la vérité, où il nous a mis, & qu'il n'y ait qu'à marcher pour découvrir de nouvelles choses, on ne voit pas que qui que ce soit remuë, comme si c'étoit un champ consacré à quelque Divinité, & qu'il ne fût permis à personne de le défricher.

Comme ce grand homme a porté fort loin cette partie de la guerre qui regarde l'attaque, (car pour la défense nous ignorons quel étoit son savoir là-dessus,) & qu'il nous y laisse assez peu à désirer, il faut espérer que quelqu'un bien fourni de science & d'esprit inventif, qui peut-être est encore à naître, sera plus heureux s'il n'est plus habile. Cela n'est point difficile autant que j'en puis juger, & à cet égard nous pouvons égaler & même surpasser les Anciens; la route n'est-elle pas toute tracée? Pourrions-nous espérer d'aller aussi loin dans la défense que nous avons fait dans l'attaque? Franchement nous ne sommes encore que des enfans dans la premiére, & fort avancés dans cette derniére, & dans toutes les deux les Anciens sont nos Maîtres : on ne le niera pas peut-être. En effet nous ne saurions faire aucun pas dans la science des armes, nulles découvertes, nuls moiens de perfection, que nous ne trouvions ces Maîtres en notre chemin. Les preuves que j'en ai données ailleurs sont démonstratives. Je laisse le débat à l'égard de leur mérite dans les autres sciences aux sectateurs de Perrault, ou aux esprits superficiels qui les méprisent, & aux génies solides & de goût exquis qui les admirent : car pour ce qui regarde la guerre, je me crois assez competent pour décider qu'ils sont autant au-dessus de nous sur ce point, que ceux qui les méprisent dans le reste sont au-dessous d'eux.

Qui le croiroit? Nous avons nos esprits Perrault dans le militaire; ils seroient plus raisonnables & moins entêtés en faveur de notre méthode & de nos pratiques dans les siéges, s'ils n'étoient très-ignorans dans la milice des Anciens. Ils ne disconviennent pas,

du moins les plus raiſonnables, qu'ils ne fuſſent des Maîtres; mais ils veulent que l'invention de la poudre aiant changé tout l'ordre de la guerre, il a fallu néceſſairement changer dans les principes & dans la méthode des Anciens, & les laiſſer là avec leurs préceptes pour en prendre d'autres, particuliérement dans l'attaque & dans la défenſe des places, ainſi que dans les fortifications. Je leur paſſe ce dernier chef, où nous ſommes bien autrement habiles que les Anciens ne l'ont été; mais dans le reſte ſont-ils ſenſés? Je ne le vois pas.

L'invention de la poudre, qui a produit nos canons, nos mortiers, & tant de diverſes bouches à feu, nos mines, nos fourneaux, n'a rien changé, ni ne nous a rien appris des réſiſtances & des attaques Je me ſuis aſſez expliqué ſur celle-ci dans la premiére Partie de ce Traité. Nos pratiques ſont pourtant les mêmes que celles des Anciens. Nous allons avec plus de précaution aux ouvrages & au corps de la place, nous remuons plus de terre, nous nous terriſſons plus profondement dans nos approches que les Anciens ne faiſoient, à cauſe de la violence de nos machines; c'eſt tout ce que nous voions de nouveau: car pour ce qui eſt de la méthode, elle eſt par tout la même. Qu'on ne ſe méprenne pas à l'égard de ce mot d'*Anciens* que je lâche par tout, j'entens par là non ſeulement les Grecs & les Romains, mais encore les peuples de l'Aſie, les Egyptiens & les Carthaginois mêmes: car ces Grecs & ces Romains tant vantés, & pour leſquels nous ſommes ſi prévenus, ne ſont pas les inventeurs des arts & des ſciences: elles étoient connuës & cultivées chez les autres très-longtems avant qu'ils ſçûſſent ce que c'étoit qu'arts & ſciences. L'on reconnoît aſſez par leurs Hiſtoriens que la barbarie régnoit dans toute la Gréce pendant que la politeſſe, les ſciences & les beaux arts fleuriſſoient en Aſie & dans l'Egypte. On prétend que la ſcience de la guerre eſt ſortie toute parfaite de la Gréce, c'eſt une erreur. J'ai aſſez fait voir le contraire dans ma premiére Partie.

La tactique Romaine eſt unique, du moins je ne la vois nulle part que chez eux; mais celle qu'on attribuë aux Grecs n'eſt pas d'eux. Ils l'ont tirée des Aſiatiques; & à l'égard de l'attaque & la défenſe des places & de l'art de les fortifier, les machines de guerre de toute eſpéce & les plus admirables; tout cela eſt puiſé dans la même ſource: les Livres ſacrés en font foi, puiſque toutes ces choſes étoient connuës plus de ſix cens ans avant qu'ils en connuſſent l'uſage. C'eſt l'Ecriture qui nous l'apprend, quelle plus grande autorité!

Les Grecs peuvent avoir perfectionné; mais qui nous aſſûrera qu'il y eût du défaut dans les pratiques des autres, puiſqu'il ne nous reſte rien des Auteurs Aſſyriens, Chaldéens, Perſes, Phéniciens, & de tant d'autres qui ont écrit des guerres de leur païs, de leur gouvernement politique & de leurs loix militaires, puiſque tout eſt enſéveli dans l'oubli

bli & dans les ruines des tems aussi bien que leurs langues : car s'il en étoit échapé un certain nombre, nous rabattrions sans doute beaucoup de l'idée magnifique que nous nous formons de ces Grecs & de ces Romains.

L'Ecriture nous fournit des siéges très-mémorables, & sur tout des résistances qui ne le cédent guéres à celles de Lilybée, d'Abyde, d'Egine, de Syracuse, & de tant d'autres pas moins célébres que Polybe rapporte. Ce que j'admire dans les Anciens, c'est qu'ils n'étoient pas moins habiles & moins profonds dans l'attaque que dans la défense; au lieu que nous n'excellons que dans la premiére, & que nous ignorons presque entiérement l'autre, où il y a beaucoup plus d'art & de profondeur, comme il sera aisé de le reconnoître par les choses que je vais traiter dans cette seconde Partie, qui ne sera pas moins instructive, moins curieuse & moins intéressante que la premiére.

Ce qui me surprend le plus, & qui devroit sans doute produire la même surprise dans les autres qui ont quelque expérience & quelque teinture de la fortification moderne, c'est que notre méthode dans cette partie de la guerre est infiniment au-dessus de celle des Anciens, non seulement par les ouvrages de dehors que nous séparons du corps de la place, & qui rendent l'attaque plus difficile & plus dangereuse; mais encore par cet avantage, que tous se défendent par eux-mêmes, qu'ils se protégent & se flanquent réciproquement: c'est-à-dire qu'ils tirent leur défense les uns des autres, & que le corps de la place domine sur tous, & qu'on ne peut venir à celui-ci que par la ruine des autres. Ce qu'il y a de plus à considérer, & même de plus admirable, c'est qu'il ne s'en trouve aucun qui n'offre mille chicanes à faire & mille retraites, où l'on peut tenir bon lors même que l'ennemi s'est planté & logé dans le corps de l'ouvrage, & qu'on peut disputer le terrain de la maniére du monde la plus facile & la plus aisée. Il semble que tant d'avantages auroient dû nous conduire au plus haut point de perfection où l'on puisse pousser les résistances, & cependant nous voions le contraire, ce qui n'est pas concevable : car avec ces avantages que l'art de fortifier nous fournit, il sembleroit qu'elles devroient être plus longues, & mille fois plus opiniâtrées & plus disputées que celles des Anciens, qui n'avoient à défendre que leur fossé & le corps de la place. C'est dans celui-ci qu'ils faisoient le capital de leur défense, au lieu que la prise de nos dehors nous réduit à nous rendre où nous devrions tenir plus longtems, parce qu'en effet c'est le plus fort de la place. D'où viendroit cela? Aurions-nous dégénéré? Sommes-nous moins braves? Avons-nous moins d'esprit qu'eux & que nos ancêtres? Non sans doute : à quoi donc attribuër une si misérable conduite, si timide & si peu ferme? J'aime mieux croire que c'est à notre ignorance dans cette partie de la guerre, & à des régles fausses & mal fondées.

Les tours des Anciens ne pouvoient guéres se soutenir lorsqu'elles étoient

étoient ouvertes, il falloit les abandonner & se retrancher derriére par un nouveau mur en rentrant dans l'intérieur de la ville; au lieu que nos bastions peuvent chacun soutenir un siége par les coupures & les chicanes infinies qu'on peut pratiquer dedans, comme cela s'est vû dans quelques-uns de nos siéges, chose rare pourtant : encore n'a-t-on pas fait la moitié de ce que la science nous enseigne de faire, ce qui est une preuve que nous manquons moins de courage que de principes & de méthode dans cette sçavante partie de la guerre.

Voilà un assez long exorde, je l'ai cru nécessaire pour faire connoître combien les Anciens excelloient dans la défense des places avec des avantages beaucoup moindres dans leurs fortifications que les nôtres, qui sont infinis.



TRAITE'



TRAITÉ DE L'ATTAQUE ET DE LA DÉFENSE DES PLACES DES ANCIENS.

SECONDE PARTIE.

DE LA DÉFENSE.

ARTICLE PREMIER.

De l'Architecture militaire des Anciens.



ON feroit bien embarraffé de trouver l'origine des fortifications des Anciens. Les Livres facrés des Hébreux font l'unique fource, où nous puiffions voir bien loin au-delà de ce que les Hiftoriens profanes nous apprennent des tems les plus reculés, & cependant nous ne découvrons rien qui puiffe nous fatisfaire fur ce point-là. On remontera auffi loin qu'on voudra, & l'on trouvera des villes fortifiées comme elles l'étoient du tems des Grecs & des Romains, & comme nous les voions encore aujourd'hui, avec leurs foffés, leurs courtines & leurs

tours, hors nos places de guerre, qui sont bâties selon les régles de l'architecture militaire moderne, qui n'a guéres plus de deux siécles & demi d'antiquité. Zisca est, dit-on, le premier qui donna la premiére idée de notre façon de fortifier; il bâtit une nouvelle ville, à laquelle il donna le nom de Thabor. Varillas dit qu'il *l'environna des meilleures fortifications qui fussent alors en usage, & il y en ajouta tant d'autres de son invention, qu'elles servirent depuis de modéle à celles que l'on voulut bâtir le plus réguliérement en Europe.* Mais je crois que c'est Achmet Pacha, qui aiant pris Otrante, ville de la Pouille au Roiaume de Naples, en 1480. y *fit faire des ouvrages à sa maniére*, dit Guillet dans son Histoire de Mahomet II. *mais avec tant d'art & de méthode, que longtems après ils donnérent de l'admiration à Jacques Trivultio, fameux Capitaine Italien, & lui firent dire, qu'ils devoient servir de modéle aux Ingénieurs de la Chrétienté.* En effet il y fit faire de bons bastions, qui subsistent encore; ce qu'on n'avoit pas encore vû, & je crois que c'est là l'époque de notre architecture moderne, si perfectionnée aujourd'hui, au lieu que les Anciens ne firent presque aucun changement à la leur.

Varil. Hist. des Hérésies.

Leurs meilleures places étoient sur des hauteurs, on les environnoit quelquefois de deux & de trois enceintes de murailles. Cette sorte de situation en rendoit l'attaque plus difficile, parce qu'on ne pouvoit rien faire qui ne fût dominé des murs de la ville, & rendoit les tours ambulatoires & les terrasses inutiles, à cause de la hauteur du mur & de l'avantage du lieu.

Vitruve traite en fort peu de mots de la construction des places de guerre de son tems. Il dit que *les tours doivent s'avancer hors le mur, afin que lorsque les ennemis s'en approchent, ceux qui sont à droit & à gauche leur donnent dans le flanc.* Je trouve cette méthode nouvelle chez les Anciens, car l'on voit dans Thucydide que les tours avançoient autant en dedans qu'en dehors, & qu'il y avoit deux portes à chaque tour pour communiquer des unes aux autres, au lieu qu'il n'y a qu'une seule porte A, & que les tours B. ne tiennent presque pas aux courtines C.

La figure d'une place, continue-t-il, *ne doit être ni quarrée, ni composée d'angles trop avancés; mais elle doit faire simplement une enceinte, afin que l'ennemi puisse être vû de plusieurs endroits: car les angles avancés sont mal propres pour la défense, & sont plus favorables aux assiégeans qu'aux assiégés.* Il paroît que Vitruve s'entendoit beaucoup mieux en architecture civile qu'en la militaire. Cela se découvre manifestement non seulement dans cet article, mais encore dans son dixiéme Livre: ce qui me fait beaucoup douter de son expérience, quoiqu'il nous veuille persuader qu'il en a beaucoup. Continuons, quoiqu'il ne dise rien de nouveau pour son tems.

Les espaces d'entre les tours doivent être tellement compassés, qu'ils ne soient pas plus longs que la portée des traits & des fléches; afin que les assiégeans soient repoussés étant battus à droit & à gauche, tant par les scorpions que par les autres machines que l'on a pour lancer des fléches.

Il faut de plus qu'au droit des tours le mur soit coupé en dedans de la largeur de la tour, & que les chemins ainsi interrompus ne soient joints & continués que par des solives posées sur les deux extrémités sans être attachées avec du fer, afin que si l'ennemi s'est rendu maître de quelque partie du mur, les assiégés puissent ôter ce pont de bois: car s'ils le font promtement, l'ennemi ne pourra passer du mur qu'il aura occupé aux autres, ni dans les tours, qu'en se précipitant du haut en bas. Ce qui n'étoit pas un petit avantage contre les escalades, parce que les murailles n'étoient point terrassées.

Les tours doivent être rondes, poursuit-il, *& à plusieurs pans, parce que celles qui sont quarrées sont bientôt ruinées par les machines de guerre, & les béliers en rompent aisément*

sément les angles; au lieu qu'en la figure ronde les pierres étant taillées comme des coins, elles résistent mieux aux coups, qui ne les peuvent pousser que vers le centre.

J'approuve fort les tours poussées au dehors, car il paroît qu'il ne les propose pas comme une chose nouvelle; mais je ne suis pas de son avis à l'égard du second article. Mon autorité n'est pas d'un grand poids; mais je suis persuadé qu'on s'en tiendra à celle de Végéce, qui est tout opposé au sentiment de notre Architecte: car il dit formellement que les Anciens vouloient que les murs de leurs villes eussent des sinuosités, afin qu'ils ne prêtassent pas directement le côté dans une si grande étenduë, c'est-à-dire, qu'ils fussent en angles saillans & rentrans, afin que le bélier n'eût aucune prise, ou qu'il ne pût heurter que d'une maniére oblique. Outre qu'en les construisant de la sorte, les assiégeans ne pouvoient faire que des bréches peu larges & peu étenduës, à moins qu'ils ne s'engageassent dans le rentrant, ce qui ne paroissoit nullement pratiquable à Végéce, sans s'exposer & sans être vûs par les tours des angles & des deux murs rentrans qui joignoient aux tours. Végéce dit formellement que telle étoit la méthode des Anciens. Voici le passage: *Ambitum muri directum veteres duci voluerunt, ne ad ictus arietum esset dispositus; sed sinnosis anfractibus, jactis fundamentis, clausére urbes.* Notez que Végéce est un Auteur de la moienne antiquité. Il paroît clairement par ce passage, que ces sortes de fortifications dont je fais grand cas n'étoient pas en usage de son tems. Je conclus de là qu'elles ne l'étoient pas non plus chez les Anciens, car nous ne voions aucun Auteur qui parle de cette sorte de structure. Je lui demanderois volontiers où il a trouvé qu'ils construisissent ainsi leurs murailles? Vous verrez qu'il l'aura lû dans Tacite, qui marque expressément que les murailles de Jérusalem avoient été construites sur ces principes, sans que cela empêche que ce qu'il dit ne soit aussi imaginaire que ce qu'il nous débite de la réligion des Juifs, tant il est bien instruit des événemens de son tems, ou du moins d'un tems dont il n'étoit pas bien éloigné. Rien ne l'empêchoit d'ailleurs de s'informer de ces sortes de choses à ceux qui avoient vû Jerusalem debout & dans sa gloire, ou à ceux qui s'étoient trouvés à ce fameux siége.

Végéce devoit sçavoir que l'ancienne Jérusalem n'étoit pas fortifiée comme Tacite le prétend, elle ne l'étoit pas non plus de la sorte du tems de Joséphe. Il est vrai que Vite, ville bâtie sur la frontiére de la Mésopotamie, étoit bâtie en angles saillans & rentrans, s'il en faut croire Ammien Marcellin dans son vingtiéme Livre; mais cela ne conclut pas en faveur de Végéce. La ville étoit bien ancienne, mais ses murs n'étoient pas anciens. Je doute fort de la sincérité d'Ammien, mais l'erreur de Tacite à l'égard de Jérusalem est toute visible. Voici la description qu'il nous donne des fortifications de cette ville infortunée. *La place*, dit-il, *outre l'avantage de sa situation, étoit bien fortifiée, & assise sur un double roc d'une hauteur extraordinaire, avec des murailles en angles saillans & rentrans pour la commodité de la défense, avec des tours de soixante pieds de haut aux lieux les plus élevés, & de six-vingt dans les vallons, agencées avec tant d'artifice qu'elles paroissoient de loin toutes égales.* Le texte de Tacite semble faire entendre que ces sortes de fortifications n'étoient pas communément pratiquées, & que c'étoit une nouveauté.

Joséphe, Auteur contemporain, & qui a écrit en Grec l'Histoire de la guerre des Juifs contre les Romains, avoit été témoin oculaire de tous les événemens qu'il rapporte, où il avoit eu très-grande part, & fait des actions extraordinaires; cet Historien ne pouvoit être inconnu à Rome. Si Tacite l'eût consulté, il eut vû que l'Auteur Juif fait une description bien différente des murs de Jérusalem. La langue Gréque n'étoit pas inconnuë à Rome, non plus que dans les armées, on la parloit presque par tout, comme le François en Europe. Tacite l'auroit-il ignorée? Il le faut bien, puisqu'il

romanise sur les Juifs & sur leur ville, ce qui n'est guéres pardonnable à un Historien de sa force. L'Auteur Juif mérite plus de créance sur ce qu'il écrit de sa nation, comme sur bien d'autres choses, qu'aucun Historien Romain, & que nul autre de son tems & des siécles mêmes plus reculés. Rapportons en peu de mots ce qu'il nous apprend des murailles de cette capitale célébre de la Judée; nous pouvons hardiment ajouter foi à ce qu'il nous dit sans aucun scrupule, & ne rien croire des autres qui sont appointés contraires.

Arnaud d'Andilly, dans Joséphe Hist. de la guerre des Juifs contre les Rom. Liv. V. c. 13.

La ville de Jérusalem, dit cet Historien, *étoit enfermée par un triple mur, excepté du côté des vallées, où il n'y en avoit qu'un, à cause qu'elles sont inaccessibles. Elle étoit bâtie sur deux montagnes opposées, & séparées par une vallée pleine de maisons. . . . La ville basse est assise sur l'autre montagne qui porte le nom d'Acra, & dont la pente est égale de tous côtés.*

Le plus ancien des trois murs, dit-il plus bas, *pouvoit passer pour imprenable, tant à cause de son extrême épaisseur, que de la hauteur de la montagne sur laquelle il étoit bâti, & de la profondeur des vallées qui étoient au pied. . . .* Le second mur n'étoit pas d'une si grande étenduë, il ne regardoit que le côté du Septentrion pour se rendre à la tour Antonia.

Le troisiéme étoit plus considérable, & embrassoit un plus grand terrain que ne faisoit le second. L'Auteur dit que c'étoit *un ouvrage du Roi Agrippa, qui l'avoit entrepris pour enfermer cette partie de la ville où il n'y avoit point autrefois de bâtimens.*

Une quatriéme montagne nommée Béséthа, qui regardoit la forteresse Antonia, commençoit déja d'être habitée, des fossés très-profonds faits tout autour, qui empêchoient qu'on ne pût venir au pied de la tour Antonia, ajoutoient beaucoup à sa force, & faisoient paroître ces tours beaucoup plus hautes. On enferma encore cet endroit-là d'une forte muraille, qui ne fut pas entiérement achevée, par la crainte que l'on eut que l'Empereur Claudius ne prît quelque soupçon de révolte. On l'éleva pourtant jusqu'à la hauteur de vingt coudées, son épaisseur étoit de dix coudées, c'est deux coudées de plus que Vitruve ne demande. On l'eût élevée beaucoup plus, si l'on n'eût craint que les Romains n'en prissent quelque ombrage. Joséphe dit que la ville eût été imprenable, si cet ouvrage eût été mis en sa perfection : *car les pierres avoient vingt coudées de long sur dix de large, ce qui le rendoit si fort qu'il étoit comme impossible de le sapper ni de l'ébranler par des machines.* Tout cela étoit flanqué de tours d'espace en espace d'une épaisseur extraordinaire, & bâties avec tant d'art qu'on ne sçauroit rien imaginer de semblable. *Ces tours*, ajoute-t-il, *étoient plus hautes que le mur de vingt coudées.* Je renvoie le Lecteur à la description qu'il donne de ces tours, qui sont au-dessus de tout ce que les Romains ont jamais entrepris: car il y en avoit une octogone de soixante & dix coudées; & *lorsque le Soleil étoit levé, on pouvoit de là voir l'Arabie, & découvrir jusqu'à la mer & jusqu'aux frontiéres de la Judée*, à cause de la hauteur de la montagne sur laquelle elle étoit bâtie.

Il y en avoit encore deux autres d'une structure & d'une forme encore plus admirable que la premiére: *car ce n'étoient point des pierres ordinaires, & que des hommes pûssent remuer*, dit-il, *mais c'étoient des piéces de marbre blanc de vingt coudées de long, dix de large & cinq de haut, si bien taillées & si bien jointes, que l'on n'en appercevoit pas les liaisons, & que chacune de ces tours sembloit n'être que d'une seule piéce.* Le Temple n'étoit pas moins fort que la ville, autant par l'art que par la nature; il étoit enfermé d'une triple enceinte. Les pierres étoient bien autrement grosses, c'étoient des quartiers du même marbre, bien travaillées, & dont la plûpart avoient quarante-cinq coudées de long, cinq de haut & six de large. Voilà une description des

murailles qui n'est nullement conforme à ce que Tacite nous en apprend. A l'égard des murailles de Jérusalem, comme des autres places de la Judée, il faut distinguer les tems: car cette ville a été plusieurs fois détruite & rasée; mais cela n'empêche pas que les régles que Vitruve donne pour la fortification des places de guerre n'aient été aussi bien connuës des peuples de l'Asie & des Hébreux que des autres peuples du monde, & que les premiers, comme les plus anciens, n'aient été les inventeurs de cette maniére de fortifier. Je ne vois pas même qu'aucun Auteur nous en ait donné l'origine; Homére ne nous l'apprend pas, & l'on ne voit rien de cela dans l'Ecriture. Nous la trouverions aussi difficilement que celle du tien & du mien.

Nabuchodonosor environna Babylone d'un triple mur d'une force & d'une élevation surprenante: je tire ceci de Joséphe dans son Histoire des Juifs, & celui-ci de Berose. Ceux qui cherchent le merveilleux dans les fortifications des places de guerre des Anciens, le trouveront plutôt chez les peuples de l'Asie que dans tout autre du reste du monde. Celles de Syringe, dont Polybe nous donne la description dans son dixiéme Livre, sont dignes d'avoir place ici. Parlant de l'expédition d'Antiochus contre Arsaces, qui fut le premier fondateur de l'Empire des Parthes, il dit que celui-ci aiant été forcé dans les pas des montagnes du mont Labute, la plus grande partie de ceux qui étoient échapés de la défaite se jettérent dans Syringe, place forte & munie de toutes les choses nécessaires pour soutenir un long siége, car elle étoit la capitale d'Hyrcanie. Antiochus résolu d'en faire le siége, se campe devant, & commence le siége. *La plûpart de ses approches consistoient en tortuës pour mettre à couvert les travailleurs. Car la ville étoit entourée de trois fossés, larges chacun de trente coudées, & profonds de quinze, sur les deux bords desquels il y avoit double retranchement, & au-delà une forte muraille.*

Hist. des Juifs. L. x. ch. 11.

Les places à deux ou trois enceintes sont beaucoup moins rares aujourd'hui qu'elles ne l'étoient du tems des Anciens, je ne sai si l'on a fait cette remarque. La ville de Malthe peut être mise au nombre des forteresses à plusieurs enceintes. La cité Valette en a deux en quelques endroits par où la mer l'environne; en rigueur elle en a plus de quatre au front des Floriannes, où tout est hérissé d'ouvrages les uns sur les autres. La Cotonére en a deux, & trois même du côté du port.

La citadelle de Marseille est fortifiée de trois murs qui ne sont pas terrassés, ce qui vaut moins que rien: c'est de quoi personne ne doute. La citadelle de Tournai en a deux, la première aiant passé en titre de fausse-braie: car pour corriger le défaut de la seconde, on ajouta l'autre; mais comme tout est contreminé, cela corrige le défaut des doubles & des triples murs qui seront construits de la sorte, quoiqu'un seul suffise, quelque mauvais qu'il puisse être, tant qu'on sera maître du dessous, & qu'on aura soixante pieds de terre, & même la moitié, un homme comme M. de Valiére y tiendroit dix ans.

Dans le fond nos places de guerre ont tout au moins trois enceintes soutenuës les unes par les autres. Le chemin couvert en vaut bien une, lorsqu'on en connoît le mérite. Le Marquis de Goesbriand le fit assez voir au siége d'Aire, car ce ne fut pas l'Ingénieur Roblin qui lui apprit à le bien défendre: personne ne l'en accuse. Nos dehors ne sont pas moins respectables qu'une seconde enceinte. Il le faut bien, puisque c'est presque toujours le dernier retranchement des assiégés, & que la prise de ces dehors est le signal pour se rendre au corps de la place, dont la grandeur & la force des ouvrages qui la flanquent, n'empêchent pas que le Gouverneur ne capitule le plus souvent avec une bréche assez médiocre, ou du moins lorsqu'il sent le comblement ou la descente du fossé à demi faite, & cependant le corps de nos places de guerre est tout ce que nous avons de capable d'être bien & longtems défendu, bien que par les loix de la guerre

un Gouverneur doive soutenir trois assauts dans toutes les formes, si je ne me trompe, il y est engagé par son serment. Si cette loi est encore en usage, il y a donc bien des parjures de cette espéce.

Les Anciens ne terrassoient pas leurs murailles. Cela se remarque dans presque tous leurs siéges & dans les plus mémorables de l'antiquité. La raison que j'ai donnée dans ma premiére Partie pour justifier cette méthode des Anciens, que les Auteurs militaires n'approuvent pas, n'est pas une assez bonne preuve qu'ils ne dûssent pas les terrasser. J'ai dit que leurs balistes & leurs catapultes ne pouvoient être placées sur le rempart sans être vûës des assiégeans, qui les eussent démontées par les leurs en un instant; qu'à l'égard de celles-ci on auroit pû fort bien se dispenser de les mettre sur les remparts, & tirer au bas: mais qu'à l'égard des autres, il falloit les pointer comme nos canons; ce qu'il n'étoit pas possible de faire derriére un parapet, qui n'eût pû les cacher & les mettre à couvert contre les coups de ceux du dehors. Pour éviter cet inconvénient, on les plaçoit au bas & derriére le mur, où l'on pratiquoit des crénaux pour lancer de gros traits, & même des pierres; de sorte que n'étant pas vûës des assiégeans, ils ne pouvoient les démonter.

Les balistes d'Archiméde, au siége de Syracuse, tiroient derriére & au bas du mur; Polybe & Plutarque le disent formellement. S'il eût été terrassé, il est aisé de voir que ces machines n'eussent pû être posées dessus sans être démontées, ni être mises en batterie au bas du parapet. Il falloit qu'elles fussent appliquées contre le mur, & qu'elles tirassent à travers des crénaux, du moins celles qui lançoient des bouts de poutres de douze à quinze pieds de longueur, & leur grandeur empêchoit le terrassement des murailles de guerre: car les petites, qui lançoient des traits de deux ou trois pieds de long, & souvent un faisseau de plusieurs ensemble, étoient posées sur le parapet & sur les tours. Cette raison peut être bonne; mais il y en a une autre qui emporte tout: c'est que les escalades ou les insultes des villes haut à la main étoient fort ordinaires chez les Anciens, & même du tems de nos péres. Ces sortes d'entreprises sont si rares en celui-ci, qu'il y a peu d'Officiers qui en aient vû en leur vie. Je puis me vanter de m'être trouvé à une, c'est à celle de Modéne en 1707. par un grand corps de troupes Impériales que le Général Wallis commandoit. Nous fûmes escaladés de toutes parts, & par tout où l'on pouvoit poser des échelles; les portes ne furent pas non plus négligées, & ce fut là le plus grand effort. Nous n'étions qu'un seul bataillon * dans cette grande ville, nous fûmes emportés en deux heures de tems, sans qu'il plut à celui qui commandoit dans la place, & qui s'étoit jetté dans la citadelle, de nous donner le moindre secours, quoiqu'il eût pû le faire: homme plus propre à rouler un chapelet dans sa main, sans être dévot, & à faire le métier de bouffon & de plaisant auprès des Dames de la ville, que de commander dans une place, & à y faire le devoir homme d'honneur.

* Le second bataillon de Véxin.

Les murailles n'étant point terrassées chez les Anciens, les attaques d'insulte devenoient plus dangereuses: car bien que l'ennemi eût gagné quelque endroit du dessus, il ne pouvoit pas toujours s'assûrer d'être le maître de la ville. Il falloit descendre, & se servir d'une partie des échelles par lesquelles l'on étoit monté; ce qui n'étoit pas une petite affaire & une chose bien sûre, & l'on ne descend pas avec le même avantage que l'on monte. Il faut en descendant tourner le dos à l'ennemi, qui nous attend en bataille en bas, si la tête ne lui tourne pas. Il faut ajouter encore que ceux qui ont gagné le haut du mur C. sont vûs en flanc des tours B, qui étant toujours plus hautes que la courtine ne pouvoient être escaladées: de sorte que ceux qui étoient dessus se trouvoient entre deux tours, de flanc, de revers, & accablés d'une grêle de pierres & de fléches, autant de ceux d'en haut que de ceux d'en bas. Cette derniére raison est,

je pense, la meilleure : celle-ci comme les autres ne sauroient être appuiées d'aucun témoignage des Auteurs, & sont des conjectures de ma façon : car ni Onozander, ni Vitruve, ni Végéce, ni aucun Ecrivain militaire, ne nous disent nulle part les raisons pour lesquelles les Anciens ne terrassoient point leurs murailles, quoique les plus expérimentés sentissent bien qu'il n'y avoit rien de meilleur à faire pour une bonne défense. Cela se voit dans Tacite : car il dit que Spurina, qui suivoit le parti d'Othon, Général expérimenté, & qui commandoit dans Plaisance, craignant d'y être assiégé, se résolut à une vigoureuse défense ; & comme il vit que les murs ne sauroient résister long tems contre l'effort des machines, il *fit terrasser les murs de la place, hausser les tours, dresser des flancs, & joignit au soin des armes celui de la discipline, qui est la seule chose qui manquoit à ce parti, assez plein de courage & de valeur.* Tacit. L. II.

Vitruve & Végéce, parmi les maximes qu'ils donnent pour bien fortifier les places, prétendent qu'il n'y en a pas de meilleure que celle de les terrasser, & la méthode qu'ils proposent est celle que nous pratiquons aujourd'hui. Je ne cite que Vitruve, que Végéce semble avoir copié dans son quatriéme Livre. Veget. de re milit. Lib. IV. cap. 3. Vitruv. L. I. ch. 5.

„ Il n'y a rien, dit-il, qui rende les remparts plus fermes, que quand les murs tant „ des courtines que des tours sont soutenus par de la terre : car alors ni les béliers, „ ni les mines, ni toutes les autres machines ne les peuvent ébranler. Toute-fois les „ terrasses ne sont nécessaires que lorsque les assiégeans ont une éminence fort proche „ des murs sur lesquels ils peuvent entrer de plein pied.

Vitruve ne fait ce qu'il dit dans ce dernier article. Je m'étonne que Perrault son Traducteur, d'ailleurs si éclairé, ne l'ait pas remarqué. Jamais endroit n'a mieux mérité d'être relevé, ou éclairci par une note. Vitruve fait voir ici comme ailleurs où il parle de la guerre, qu'il ne s'y entendoit guéres, & qu'il se connoissoit peu en fortification : car enfin le Traducteur a fort bien rendu son texte sans le comprendre. Quoi les terrasses ne seront nécessaires que lorsque les assiégeans auront une éminence si proche du mur, qu'ils pourront par ce moyen entrer de plein-pied dans la ville ? Remarque-t-on bien cette sottise ? Est-ce qu'on ne pratiquoit pas de bons fossés, un mur & des tours fort élevées vis-à-vis les hauteurs qui dominoient sur la ville ? A entendre Vitruve, on croiroit d'abord qu'on laissoit tout ouvert de ce côté, & qu'il n'y avoit ni fossé, ni tours, pas le moindre obstacle pour empêcher les assiégeans d'entrer de plein-pied dans la place. Ce passage n'est point corrompu, mais obscur. Il veut dire qu'aux endroits où il étoit commandé à la portée du trait ou des machines, on pratiquoit un contremur ou un cavalier qui pût dominer sur l'éminence voisine. C'est ce que l'Auteur a voulu dire. Pouvoit-il penser autrement ? Et quand même on n'auroit pas fortifié cet endroit-là de la façon qu'il l'explique, il n'eût pas moins fallu de travaux & de cérémonies aux assiégeans pour entrer dans la place de ce côté-là, que par les autres : à la vérité avec un peu plus d'avantage du côté des assiégeans, & de perte des assiégés, qui se voioient dominés & battus des machines de jet plantées sur la hauteur ; mais cette hauteur ne les faisoit pas aller de plein-pied dans la ville.

ARTICLE II.

Que les fortifications des places de guerre des Modernes ſont infiniment au-deſſus de celles des Anciens, autant par la force que par la beauté & le nombre des ouvrages. Des murs de Carthage, du Pirée & de Byſance. Des remparts de terre des Anciens. Machine qui fit prendre Delie.

DAns preſque tous les ouvrages les plus grands & les plus ſuperbes qui regardent l'architecture, ſoit civile ou militaire, il nous eſt plus ordinaire d'admirer ce qui n'eſt plus, ou ce qui n'offre à nos yeux que des ruines & des débris des tems antiques, que ce que nous voions en entier de grand & de magnifique des monumens modernes: j'écarte ici ceux qui n'ont aucun rapport à mon ſujet, pour me borner uniquement à ceux qui regardent l'architecture militaire des anciens tems. Ces murs de Babylone, tant vantés, dont les Hiſtoriens nous donnent des deſcriptions ſi pompeuſes, quoiqu'il n'y ait autre choſe que de la brique en quantité, cimentée avec du bitume ſans aucun autre art; ces murs, dis-je, ſont-ils bien, à l'égard de leur grandeur & de leur magnificence, au-deſſus de ceux de nos villes de guerre les plus fortes & les plus grandes de l'Europe? de Lille, de Strasbourg, de Tournai, de Valenciennes, &c. La hauteur ne fait rien, mais bien plutôt le nombre des ouvrages qui environnent la premiére enceinte. Il y a bien plus d'eſprit dans les fortifications de ces villes qu'il n'y en avoit dans celles des Anciens, & dans ces murs célébres de Babylone. Les nôtres le ſont-ils moins, & moins dignes d'admiration, quelque prévenu que l'on ſoit en faveur des Anciens? Encore un coup, on ne pourra s'empêcher de convenir que nos villes fortifiées à la moderne, ſurpaſſent en tout celles des Anciens.

Ces arbres qui paroiſſent ſur nos remparts, qui forment des allées autour, & ces petits boſquets plantés ſur nos baſtions, ſont mille fois plus charmans, plus magnifiques & plus agréables que ces murailles ſi chantées des Babyloniens, car ces ſortes de magnificences ne paroiſſoient que dans les palais de ſes Rois.

Les murailles de Jéruſalem, ſi l'on y prend garde, étoient infiniment plus belles & plus ſuperbes que celles de Babylone, autant par la grandeur de l'entrepriſe que par tout ce que l'art a de plus grand & de plus achevé. Je renvoie mon Lecteur à Joſéphe, car tout ce que j'en ai dit ailleurs eſt fort peu de choſe; l'antiquité ne nous offre rien de ſemblable, & qui puiſſe être comparé à ces murs célébres.

Les longs murs du Pirée qui joignoient la ville d'Athénes au port, ſont fort remarquables. Nous voions dans Appien qu'ils avoient quarante coudées de haut, c'eſt-à-dire plus de ſoixante de nos pieds. Thucydide nous apprend qu'ils étoient d'une telle épaiſſeur, que deux chariots y pouvoient aiſément paſſer de front, ſans être liés enſemble de mortier ni de ſable, (a) mais bâtis ſeulement de gros quartiers de pierre attachés par dehors avec du plomb & du fer.

Arrien

(a) *Sans être liés enſemble de mortier ni de ſable.*] Les Anciens bâtiſſoient avec un artifice qu'on ne ſauroit trop admirer. M. Perrault nous l'apprend dans les notes de ſa belle traduction de Vitruve du Livre II. chap. 8. „ Il y a des ſtructu„ res fort anciennes, dit-il, dans leſquelles de très„ gran-

Arrien parlant du siége de Tyr par Aléxandre le Grand, dit que les assiégés avoient dressé des tours sur le mur du côté de la digue, & que ce mur étoit haut de cent cinquante pieds, & large à proportion, & tout bâti de grandes pierres liées ensemble avec du plâtre.

Les murailles de Bysance n'étoient pas moins admirables que celles du Pirée. Dion & Hérodien nous en donnent la description avant la prise de cette opulente & superbe ville par l'Empereur Sévére après un siége de trois ans. M. de Tillemont m'épargne la peine de recourir à Dom Thuillier, lorsqu'il y a du Grec en campagne. „ Bysance étoit très-bien fortifiée, dit-il, d'une muraille dont les pierres étoient jointes ensemble avec des crampons d'airain, & si bien taillées qu'elles sembloient n'en faire qu'une seule, & la muraille étoit soutenuë par un grand nombre de tours qui s'entredéfendoient toutes. Entre ces tours on en remarque sept qui se portoient des unes aux autres, d'une maniére très-distincte, tout le bruit qui s'étoit fait dans la premiére. *Elle fut prise & ruinée l'an 196. de J. C.*

Appien nous donne un détail fort circonstancié de la ville & des fortifications de Carthage. Il paroît quelques négligences dans celles-ci, & quelques endroits un peu obscurs, par la maniére dont il s'exprime, qui demandent d'être éclaircis, & où il est besoin même de recourir aux conjectures, que mon Lecteur prendra, s'il lui plaît, sur ce pied, ne connoissant aucun Auteur qui puisse autrement me tirer d'affaire. Je ne sai pas même si j'en ai besoin, tant la chose me semble approchante de la conviction. Appien dit donc que le côté d'entre la mer & l'étang étoit fermé d'un triple mur de trente coudées de hauteur, à la distance de quatre cens quatre-vingt pieds l'un de l'autre, chacun flanqué de ses tours pour la commodité de la défense, que l'espace d'entre chacun de ces trois murs étoit rempli de magasins qui formoient comme quatre ruës. Il est assez étrange qu'il ne parle point de fossé; mais par ce qu'il dit ailleurs il dissipe bientôt cette méprise: car l'on voit que les Romains aiant attaqué la premiére encein- *Appian. de b l. Lyb.*

„ grandes pierres ont été posées immédiatement les unes sur les autres sans mortier ni sans plomb, dont les joints n'ont point éclaté, & sont demeurés presque invisibles par la jonction des pierres, qui ont été taillées si justes, qu'elles se touchent en un assez grand nombre de parties pour avoir empêché que rien n'éclatât, ainsi qu'il arrive lorsque les pierres sont démaigries, c'est-à-dire, plus creuses au milieu que vers l'extrémité, ainsi que l'on a de coûtume de le pratiquer, afin de pouvoir rendre les joints fort serrés; parce que les pierres venant à s'approcher & à se joindre lorsque le mortier qui est dans le démaigrissement commence à se sécher, & ne portant que sur l'extrémité du joint, ce joint n'est pas assez fort pour soutenir le faix, & ne manque jamais de s'éclater. . . . . .

„ A l'Arc de triomphe qui se bâtit hors la porte Saint Antoine, on pratique cette maniére de structure, dont j'ai dit que les Anciens se servoient, qui est de poser les pierres à sec & sans mortier: & c'est une chose curieuse à savoir, que les soins que l'on prend à tailler, polir & poser ces pierres, qui sont très-dures, & qui aiant dix à douze pieds de long sur trois à quatre de large & deux d'épaisseur, ont une pesanteur qui les rend très-difficiles à remuer. Cependant elles sont maniées par le moien d'une machine fort commode & fort simple, de la même maniére qu'on manieroit une pierre de six à sept pouces: or la facilité de ce maniement est nécessaire, parce que pour faire que les joints soient assez droits, afin que les pierres se touchent également par toutes leurs parties, leur grande longueur ne les mette pas en danger d'être cassées par l'énorme pesanteur de l'édifice; l'on n'a point trouvé d'expédient plus sûr que de les frotter l'une contre l'autre, jettant de l'eau entre deux: & c'est une chose remarquable que ces pierres, quoique très-dures, sont dressées & polies presqu'en un moment, à cause de la force extraordinaire avec laquelle leur pesanteur fait qu'elles sont frottées, cette force étant telle qu'il ne faut pas la dixiéme partie du tems pour les polir, qu'il faudroit pour en polir de petites.

„ L'avantage de cette structure est, ainsi qu'il a été dit, la durée & la beauté: car il est certain que les édifices bâtis de grandes pierres périssent à cause du mortier, qui tasse & s'affaisse en un endroit plus qu'en l'autre, qui produit des plantes & se changent en terre; ce qui fait que les murs sortent de leur à plomb, & tombent bientôt en ruine.

enceinte, commencérent par combler son fossé pour dresser leurs batteries de béliers sur le comblement, & battre le mur en bréche.

Voilà cette difficulté levée, mais en voici une autre qui n'est pas sans quelque embarras. Ces trois murs, dit-il, étoient profonds dans terre de trente pieds. Il ne faut pas douter un seul instant qu'il n'ait voulu dire par là, que ces murs s'élevoient de trente pieds depuis le fond du fossé jusqu'au rés de chaussée, & de trente coudées au-dessus; c'est-à-dire, que le fossé de chaque enceinte avoit trente pieds de profondeur, & cela ne sauroit être autrement: car si chacune n'avoit eu que trente coudées de hauteur en tous sens, il se fût trouvé si bas après le comblement du fossé, qu'il n'eût pas été difficile aux assiégeans de le brusquer sans autre cérémonie, au lieu qu'il fallut l'attaquer dans toutes les formes & fort sérieusement; il fallut le battre, & longtems, & donner plusieurs assauts avant que de s'en rendre les maîtres.

Ces magasins, dont j'ai parlé, qui formoient plusieurs ruës, & ceux qui étoient appuiés contre & derriére les murs, avoient plusieurs étages & de grandes caves au dessous, où non seulement il y avoit pour loger trois cens éléphans, mais encore des endroits où l'on avoit enfermé les provisions nécessaires pour leur subsistance. Au-dessus de ces souterrains on avoit élevé des écuries pour quatre mille chevaux, au-dessus ou à côté desquelles étoient des endroits pour les fourrages. Sur ces écuries régnoit un corps de cazernes ou des chambres pour loger vingt mille hommes d'infanterie, & quatre mille cavaliers. Les autres endroits servoient de magasins pour enfermer toutes sortes de munitions de guerre & de bouche en cas de siége, ou pour le service des armées. Voilà l'affaire instruite, & je crois qu'il s'en faut tenir là comme à la chose la plus probable, outre que l'attaque de ces murs dans le commencement du siége comme dans ses suites le prouve manifestement, & d'une maniére que je ne pense pas que qui que ce soit s'avise d'y trouver matiére de glose.

Les villes de guerre des Anciens n'étoient pas toujours fortifiées de murs de maçonnerie, on les fermoit quelquefois de bons remparts de terre, qui ne le cédoient point aux nôtres en force & en hauteur. Le gazonnage ne leur étoit pas inconnu, non plus que l'art de soutenir les terres par des fascinages assûrés & retenus par des piquets, & d'armer le haut du rempart d'une fraise de palissades qui régnoit autour, & d'une autre sur berme, toutes choses que nous tenons des Anciens, & souvent ils en plantoient dans le fossé pour se défendre contre les attaques d'insulte. Homére dans son Iliade nous répresente le camp des Grecs devant Troie, fortifié à peu près de la sorte, hors la fraise dont il ne fait aucune mention.

Je crois cette maniére de fortifier les villes d'un fossé & d'un rempart de terre, plus ancienne que les murs de maçonnerie.

Ceux qu'on faisoit de poutres étenduës en long & traversantes les unes sur les autres, avec quelques espaces entr'elles en maniére d'échiquier, & dont les vuides étoient remplis de terre & de pierres, sont si anciennes qu'on auroit bien de la peine d'en trouver l'origine.

Les Grecs s'en sont servis dans leurs siéges, & avant eux les peuples de l'Asie, & les Hébreux mêmes. César dans ses Commentaires, parlant des murailles de Bourges, semble nous faire entendre que cette sorte de fortification lui étoit nouvelle, & qu'aucun autre peuple avant les Gaulois ne l'avoit connuë.

Thucydide cite plusieurs éxemples de murs intérieurs ou de retranchemens construits sur de tels principes dans sa guerre du Péloponése, & une foule d'Historiens Grecs & Latins nous donnent même des descriptions fort circonstanciées de ces sortes d'ouvrages, soit dans la construction de leurs terrasses ou cavaliers, soit dans celle des murs intérieurs, comme je l'ai dit en plusieurs endroits de mon Traité de l'Attaque. Nous en

dirons

dirons encore quelque chose après avoir parlé des villes fortifiées & fermées d'un rempart de terre, revêtu & soutenu d'une envelope de gazons, ou d'un fascinage, & de longs pieux plantés en terre entrelassés d'un claionnage d'osier ou de seps de vignes, qu'ils retenoient par des clefs pour empêcher le poids & la poussée des terres qui appuioient contre. Voici ce que dit Thucydide en parlant du siége de Délie par les Béotiens, qui étoit un vieux Temple d'Apollon tout ruiné près de Tanagre, poste avantageux & fort important, où les Athéniens se fortifiérent, pour avoir un lieu de retraite & tenir en bride le païs, & où ils avoient dessein de porter la guerre.

„ Cependant Hippocrate, dit-il, après avoir mis le peuple d'Athénes sous les armes, „ tant citoiens qu'étrangers, se rendit à Délie comme les Béotiens étoient de retour „ de Siphes, & s'y étant campé, fit tirer un fossé autour du Temple, & de son encein- Thucyd. L. IV. „ te, & de la terre en fit un rempart sur lequel il ficha des pieux entrelassés de seps de „ vignes, dont il y avoit quantité aux environs. Il se servit aussi pour se remparer „ des pierres & des briques des maisons voisines qui étoient ruinées, mettant tout en „ œuvre pour élever sa fortification le plus haut qu'il pourroit, avec des tours de bois „ pour la flanquer. Mais tout cela ne servit de rien: car les Athéniens s'étant retirés après l'avoir fortifié, & garni suffisamment de troupes pour défendre ce poste, ils furent attaqués dans leur retraite, battus & mis en fuite. Après cette victoire les Béotiens marchérent à Délie pour en faire le siége. „ Entre les autres machines qu'ils dressérent „ pour la battre, dit-il, ils se servirent de celle-ci, qui fut cause de la prise. C'étoit Thucyd. L. IV. „ une longue piéce de bois coupée en deux, puis creusée & jointe de sorte qu'elle ne „ ressembloit pas mal à une flute. A l'un des bouts étoit attaché un long tuiau de fer „ où pendoit une chaudiére, si bien qu'en soufflant avec de grands soufflets à l'autre „ bout de la piéce de bois, le vent porté de là dans le tuiau allumoit un grand brasier „ qui étoit dans la chaudiére, avec de la poix & du souffre. Cette machine apportée „ sur des chariots jusqu'au rempart, à l'endroit où il étoit revêtu de pieux & de fasci- „ nes, causa un si grand embrasement, que le rempart étant aussi-tôt abandonné & la „ palissade consommée, il fut aisé de se rendre maître de la place. Cette machine est unique dans son espéce. Il me semble qu'il n'étoit pas fort difficile d'en empêcher l'effet, quoique Thucydide ne le dise pas. Je ne doute point que la longue piéce de bois ne fût suspenduë dans une tortuë, pour être à couvert des machines de ceux du fort. Cette chaudiére suspenduë ou attachée au bout du tuiau de fer passeroit aujourd'hui pour une sottise, si quelqu'un s'avisoit d'en proposer une semblable pour mettre le feu aux fascines & à la fraise d'un de nos remparts de terre, ou à toute autre chose. Revenons à notre sujet, dont nous ne nous sommes que peu écartés.

Il y a une foule d'Historiens de l'antiquité même la plus reculée, qui parlent de villes fortifiées de terre. Arrien entr'autres dans son Histoire des guerres d'Aléxandre, dit que ce Conquérant *étant arrivé devant Gaze, fit aussi-tôt planter les échelles & donner l'assaut. Car comme le mur*, dit-il, *n'étoit pas fort élevé, & n'étoit fait que de terre, il étoit facile à attaquer.* L. IV. Ces sortes de fortifications n'étoient pas moins en usage dans l'Asie que dans les Indes, puisque le même Auteur dit qu'Aléxandre aiant attaqué certain château où les habitans s'étoient retirés après la prise de leur ville; comme il vit, dit encore l'Auteur, que les ennemis se mettoient en défense, & que pendant que les uns s'attachoient à percer le mur, les autres apportoient des échelles; Aléxandre voiant qu'ils tardoient trop à son avis, en arrâcha une à un soldat, & commença à monter lui-même à couvert de son bouclier...... Comme il eût gagné le haut, il se vit tout d'un coup en butte à tous les traits des ennemis, sans qu'il vît encore personne pour le soutenir, à cause que ceux qui montoient de l'autre côté craignant pour sa personne, se hâtérent un peu trop sur les échelles, qui rompirent sous le poids; mais comme le danger où se trouvoit le

Prince ne pouvoit être plus grand, outre qu'il étoit déja blessé, *les Macédoniens qui avoient essaié tous moiens de monter arrivérent, une partie s'étant guindée en haut avec des pieux qu'ils avoient fichés dans le mur, qui n'étoit fait que de terre.*

Dans la guerre contre Mithridate, les Romains marchérent contre Uspe, qu'ils investirent, dit Tacite; elle *étoit assise sur une colline, & ceinte de fossés & de terrasses, qui n'étant soutenuës que par des fascines, n'étoient pas capables de résister à l'effort des assaillans. D'ailleurs on avoit élevé des tours plus hautes que ces défenses, d'où on lançoit tant de feux & de dards, que si la nuit ne fût survenuë le siége n'eût duré qu'un jour.*

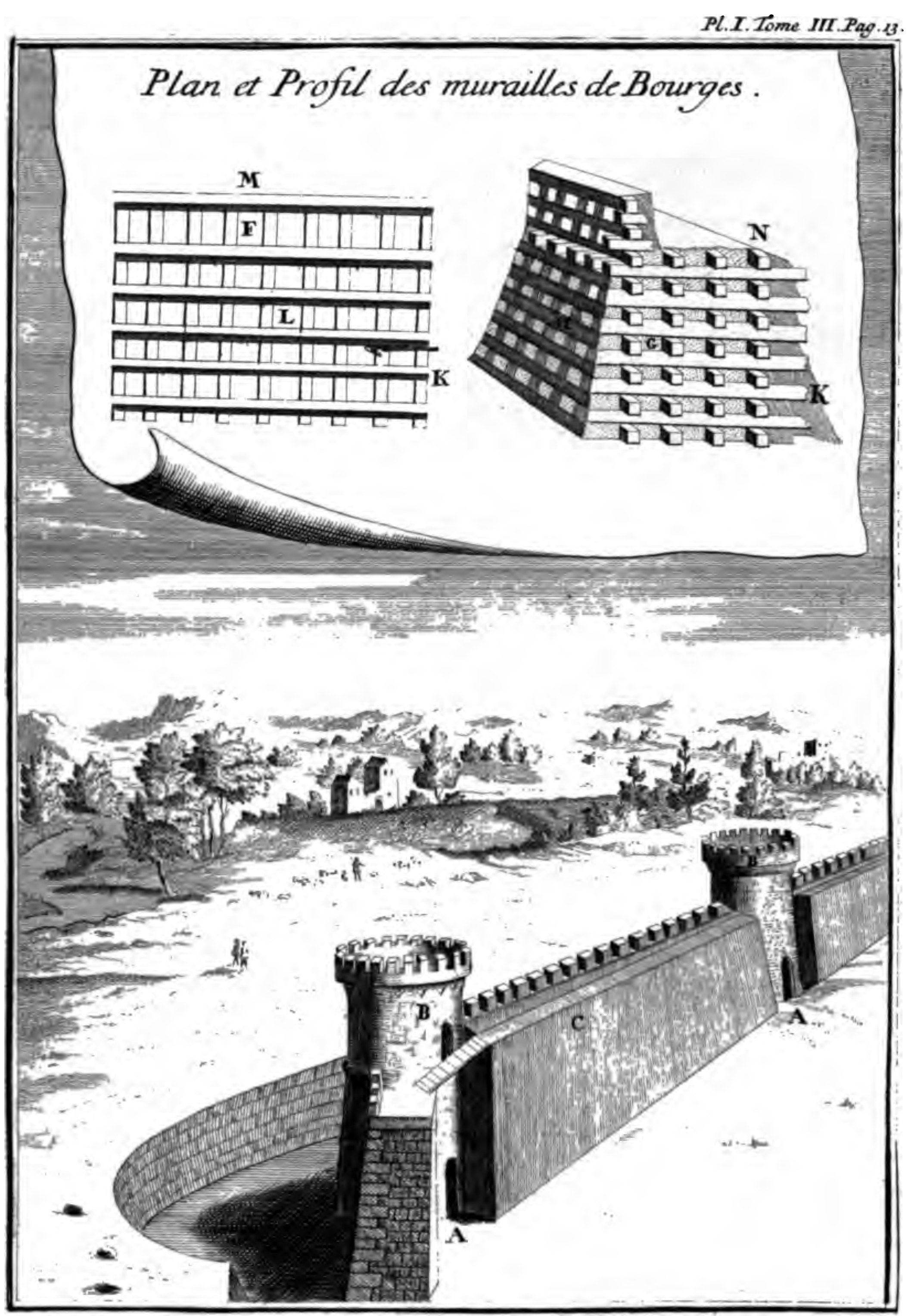
Nos fortifications de terre ne sont guéres meilleures ni moins insultables que celles des Anciens, qui les fortifioient d'une fraise & d'une palissade sur berme, comme nous faisons aujourd'hui, si l'on n'en excepte nos ouvrages qui rendent l'attaque plus difficile: car si en laissant ces régles nous attaquions l'épée à la main & de toutes parts, après avoir rasé ces fraises & ces palissades en quelques endroits, je suis persuadé qu'on emporteroit la place, & que l'on perdroit moins de monde que dans un siége régulier, parce que l'on peut couler autour fort facilement & se prendre aux fascines pour monter dessus, à cause de la grande pente qu'on est obligé de donner aux murs des terrasses. Car s'ils n'étoient talutés extraordinairement, les terres s'ébouleroient bien vîte, outre qu'il faut y laisser une berme très-considérable, sur laquelle, comme j'ai dit, on fiche une palissade au pied debout, ou inclinée vers la campagne.

César nous donne une description des murailles de Bourges dans son septiéme Livre de sa guerre des Gaules, si bien & si clairement détaillée, que je m'étonne que de tant d'Auteurs qui en ont donné le plan & la figure, & ajouté même des raisonnemens, aucun ne l'ait encore comprise. Il faut voir si nous serons plus heureux, je pense qu'ouï: car si nous la décrivons conformément au texte de l'Auteur, elle sera vraie, & par conséquent très-différente des autres qui ont paru. Vigenére prétend que Jucondo, qui a donné une figure de ces murs célébres, n'a produit que des imaginations creuses & des réveries. Il a sans doute raison; mais Vigenére seroit bien surpris s'il revenoit au monde, si nous lui faisions voir qu'il ne nous a pas moins régalés des siennes, où il y a même beaucoup moins d'esprit & de sens que dans celles de l'autre; & ce lui seroit un sujet de mortification d'autant plus chagrinant, que tous les Auteurs qui ont écrit après lui sur cette matiére, & donné la figure de ces murailles, ont été de son avis, & l'ont fidélement copié, entr'autres Lipse, le Palladio, Perrault dans son Vitruve, le César de Londres, le Pére Daniel dans son Histoire de la Milice Françoise, & je ne sçai combien d'autres, & cependant Vigenére s'est trompé fort grossiérement.

César est clair, si je ne me trompe, & d'Ablancourt son Traducteur, comme Vigenére lui-même, ont très-bien rendu le texte: rien ne les empêchoit de rendre la figure conforme à leur traduction. Celui-ci est trop décrepit dans son langage pour le copier, d'Ablancourt en vaut mieux la peine. Voici le passage.

Les murailles de Bourges *étoient faites de la sorte que je vais décrire*, dit-il, *comme presque toutes celles du païs; c'étoient des piéces de bois étenduës par terre tout de leur long, qui ne présentoient que le bout, & étoient rangées à deux pieds l'une de l'autre, & liées ensemble par des traverses. Leur distance étoit remplie par dedans de terre & de fascines, & par dehors de gros quartiers de pierre, sur lesquels on mettoit d'autres poutres comme les premiéres, & l'on continuoit ainsi l'ouvrage jusqu'au haut; les pierres posant toujours sur les poutres, & les poutres sur les pierres en forme d'échiquier. Ces rangs ainsi entrelassés rendoient l'ouvrage agréable à la vûe, & très-fort pour la défense; parce que le*

bois



PROFIL ET ÉLÉVATIONS DES MURAILLES DES ANCIENS.

bois résistoit à l'effort du bélier, & les pierres à celui du feu: & le mur aiant quarante pieds d'épaisseur, qui est ordinairement la longueur des poutres, ne pouvoit être ni enfoncé ni demoli.

Vigenére, comme les autres Auteurs qui l'ont copié, n'a pas éxaminé avec assez d'attention la description que César nous donne des murs de Bourges. Il dit que ces piéces de bois ou ces poutres F. de quarante pieds de longueur, étoient couchées de plat & tout de leur long sur terre à deux pieds de distance les unes des autres, que ces distances étoient remplies par dedans de terre & de fascines G, & par dehors de gros quartiers de pierres H. Voilà le premier lit, sur lequel on remettoit d'autres poutres en travers, selon que César le décrit.

Les poutres du second n'étoient donc pas couchées en long sur le premier, mais traversantes K. l'on remplissoit de même les intervalles L. comme ceux de l'autre; de sorte que les poutres posées sur un lit & de travers sur l'autre, & ainsi consécutivement jusqu'en haut, représentoient la figure d'un échiquier, sur le parement comme par dessus: rien n'est plus aisé à comprendre, comme on peut voir en M. N.

César ne dit-il pas formellement que ces poutres couchées de long étoient liées ensemble par des traverses? De cette maniére les pierres posent sur les poutres, & les poutres sur les pierres. Selon Vigenére, Lipse & tant d'autres, il n'y auroit aucune liaison entre les poutres & les pierres, & d'une assise à l'autre; au lieu qu'elles se trouvent mutuellement engagées les unes entre les autres, selon qu'on le voit dans ma figure & dans le texte.

Vigenére, n'admettant point de poutres traversantes non plus que les autres, quoique César nous l'assûre, tombe dans une très-grande absurdité: car son mur est un composé de plusieurs autres, ou lits perpendiculaires appuiés les uns contre les autres sans aucune liaison entr'eux. Je ne vois rien de plus ridicule que cela, qui rendroit ridicule César lui-même, s'il avoit donné une description de ces murs conforme à la figure que Vigenére nous en donne.

Je ne sçai si mon Lecteur se contentera de trois cens vingt années d'antiquité, dans un ouvrage tel que celui-ci; mais comme j'ai donné des éxemples du quinziéme siécle dans ma premiére Partie, celui-ci, que je vais citer, tout-à-fait extraordinaire, & qui fait à mon sujet, passera peut-être comme les autres plus récens de quelques années. Je le tire de l'Histoire de Timur-Bec, ou du grand Tamerlan, que M Petit a traduite d'un Auteur Persan & contemporain. Voici ce qu'il dit des murailles d'Hagi-Tercan, ou Astracan, ville assise sur le Volga. „ Les murailles de cette ville, dit-„ il, sont contiguës à la riviére qui tourne autour de son enceinte, par le dedans des „ fossés de la ville, en sorte que l'eau lui sert de rempart d'un côté; & comme la „ riviére se géle l'hiver, ils construisent ordinairement une muraille de glace aussi „ ferme qu'une de brique: la nuit ils jettent de l'eau dessus, afin que le tout s'in-„ corpore ensemble & s'affermisse, en sorte qu'il ne devienne qu'un seul morceau, & „ ils y font même une porte.

Vers la fin de la guerre de 1688. me trouvant commander dans un poste fortifié de terre sur le bord de la riviére de Sambre pendant un hiver fort rude, je fus averti que les ennemis avoient dessein sur mon poste dès que la glace de mon fossé auroit serré de sorte qu'on pût passer dessus. Je me précautionnai en cet endroit là; mais j'avois beau la faire rompre, elle reprenoit un moment après. Je perdis patience, lorsqu'il me vint dans la pensée de faire jetter de l'eau de tems en tems sur le retranchement, qui forma bientôt un mur revêtu de glace si fort & si difficile à grimper & à rompre, que je me vis hors de toute insulte, & je laissai là mon fossé, sans m'en mettre plus en peine

que de l'ennemi, qui perdit l'envie de me venir voir, l'entreprise ne lui aiant pas paru pratiquable.



ARTICLE III.

De la défense des places attaquées d'emblée, où par escalade.

ON ignore en quel tems l'on commença d'enfermer les villes d'une muraille avec ses tours & son fossé pour en empêcher l'abord. Les Historiens sacrés qui montent jusqu'à l'origine du monde, n'en disent pas un seul mot: car tout ce que les autres nous en apprennent sont des imaginations tirées de leur cerveau, ou des fantaisies des Poëtes; de sorte que je ne conseillerois à personne d'ajouter foi à ce qu'il leur plaît de nous dire. Ce qu'il y a de certain, & cela ne peut être autrement, c'est qu'on ferma les villes dès que la guerre entra dans le monde, & je ne sai si elle est beaucoup moins ancienne. Lorsqu'elles se trouvérent ainsi fermées, il fallut avoir recours à des expédiens pour s'en rendre les maîtres; mais comme l'on avance peu à peu & par de foibles accroissemens dans les arts & dans les sciences, celle de la guerre eut le même sort; & comme elle est plus profonde, elle alla un peu moins vîte, & elle n'est encore que sur la voie de la perfection.

On bloqua d'abord les villes. On ne connoissoit pas d'autre moien de les prendre, on se fortifioit autour, & l'on attendoit tranquillement, ou plutôt fort ennuieusement que la famine fît ce qu'on ne pouvoit faire par l'art des siéges en forme, que l'on n'a connu que fort tard: car sans cela Sardanapale célébre Roi d'Assyrie, au jugement de Diodore de Sicile, n'eût pas tenu sept ans dans Ninive; mais on ignoroit alors ce que c'étoit que béliers, ce que c'étoit que sappes, que balistes & que catapultes, & les autres artifices pour battre & approcher les murailles, quoiqu'à cet égard nous soions très-persuadés que Diodore se trompe; ne dit-on pas que Psammetichus fut vingt ans au siége d'Azoth? Nous ne citerons pas le siége de Troie, qui ne fut jamais que dans l'imagination d'Homére, au moins bien des gens le pensent ainsi.

Diod. L. II.

Les blocus furent les premiers en vogue pour prendre les places; mais comme cette méthode n'étoit pas assez abrégée, & qu'on étoit un tems infini à prendre les villes, parce que les habitans faisoient des amas de vivres pour plusieurs années, & comme il étoit rare qu'il n'arrivât quelque changement en faveur des assiégés, avant qu'on pût en être le maître, on chercha quelques autres expédiens pour finir plutôt, & l'on inventa les escalades. Végéce nous dit gravement que Capanéus fut le premier qui inventa les échelles pour ces sortes d'entreprises, & qu'il fut tué par les Thébains d'un coup de machine, & qu'on crut longtems que Jupiter s'en étoit mêlé. Quelle vision! Comme s'il falloit quelque chose de plus que les armes des hommes pour en tuër un autre. Disons vrai, nous ignorons qui fut le premier qui tenta d'emporter les villes d'emblée ou par escalade, & nous ne sommes pas plus savans dans le reste: ces choses sont trop avant dans les ténébres des tems antiques. Toutes ces pratiques subsistent pourtant encore. Les blocus des villes tiennent bon, & les escalades deviennent tous les jours plus rares. Serions-nous moins hardis & moins entreprenans, ou plus habiles que les Anciens dans l'art de les rendre inutiles & sans effet, ou moins savans dans celui de les faire réussir? C'est ce que je ne saurois dire. Quoiqu'il en soit, elles ne sont

font plus à la mode, sans en savoir la raison : car nos fortifications, qui ont été portées si loin, ne les rendent pas impossibles, puisque ces sortes d'attaques tiennent beaucoup de la surprise ; & lorsqu'elles sont environnantes, supposant un fossé, on ne sauroit, sans une très-grande imprudence dans une attaque subite & imprévûë, ne pas faire son capital de la défense à son corps de place, & sans penser à garnir ses dehors, si ce n'est ceux qui couvrent les portes : car tous les autres seroient bientôt emportés d'insulte & pris par les gorges, tant on va vîte & violemment dans ces sortes de desseins, outre que nos fortifications sont rasantes, & par conséquent peu élevées.

Il est certain que les escalades étoient plus difficiles du tems des Anciens, à cause de la hauteur extraordinaire de leurs murailles, & leurs tours étant plus hautes elles se trouvoient hors d'insulte ; de sorte qu'on n'étoit pas peu empêché : ajoutez encore que les murs n'étant pas terrassés, si l'ennemi se rendoit le maître de quelque courtine, il falloit d'autres échelles, ou tirer celles par lesquelles on étoit monté pour les passer de l'autre côté du mur pour descendre dans la ville, ce qui étoit plus difficile & encore plus dangereux que de monter : car lorsqu'on a affaire à de braves gens, l'on n'a souvent rien fait lors même que la victoire s'est déclarée. Que ce soit moi ou un autre qui soit l'auteur de cette maxime, elle n'est pas moins vraie de quelque face qu'on l'envisage, par mille exemples répandus dans les Historiens anciens & modernes, & dans ce qui s'est vû de nos jours.

Les escalades étant donc fort communes dans l'antiquité reculée comme dans la moienne, & même du tems de nos péres, on peut bien juger qu'on se précautionnoit extraordinairement contre ces sortes d'attaques, contre lesquelles l'expérience & le bon sens nous font assez voir qu'il n'étoit pas fort difficile de résister dès qu'on avoit assez de monde pour border les murs de la ville dans une attaque environnante ; mais ces sortes d'entreprises sont hérissées d'infinis obstacles très-difficiles à surmonter, & d'infinis avantages du côté de ceux qui sont attaqués pour peu de tems qu'ils aient à se préparer, puisqu'il ne faut que celui de s'armer & de courir chacun à son poste.

On ne s'en tenoit pas seulement à une simple escalade, on emploioit encore d'autres moiens pour faire diversion des forces de ceux de la ville, afin qu'ils ne sûssent où courir, & craignissent en allant d'un côté qu'on ne les accablât de l'autre par de attaques qui succédoient aux premiéres : car lorsqu'on rencontroit des gens qui ne s'épouvantoient pas aisément, & qu'on sentoit une conduite peu ordinaire dans la résistance, on attaquoit en même tems toutes les portes ausquelles on tâchoit de mettre le feu ; rarement emportoit-on la place par ces endroits, car c'étoit là où les précautions étoient les plus grandes, comme nous le dirons bientôt.

Il faut avoir une particuliére attention aux portes des villes dans les attaques d'insulte, dit Végéce, on doit les couvrir de fer & de peaux cruës, de peur que l'ennemi ne se mette en tête de les brûler ; mais comme cet obstacle n'est pas capable d'en empêcher l'effet, les Anciens imaginérent un expédient beaucoup meilleur & plus sûr pour la défense des portes. Ils y firent mettre une herse au devant, c'est-à-dire une porte de fer faite en treillis *, qu'on suspendoit en haut par le moien de deux cordages ; & lorsque l'ennemi vouloit entrer après avoir enfoncé les portes, on la faisoit tomber par une coulisse pour fermer le passage à ceux qui vouloient s'y jetter ; & s'il en étoit entré quelques-uns, on les poignardoit sur le champ. On doit en même tems pratiquer une saillie au-dessus de la porte, avec des ouvertures dessous, par le moien desquelles sans être vû on puisse jetter de l'eau sur le feu que l'ennemi pourroit allumer.

* Cataracte.

Les Modernes ont conservé longtems l'usage des herses telles que Végéce les représente ; mais comme on s'apperçut qu'on pouvoit en arrêter l'effet par le moien de deux pié-

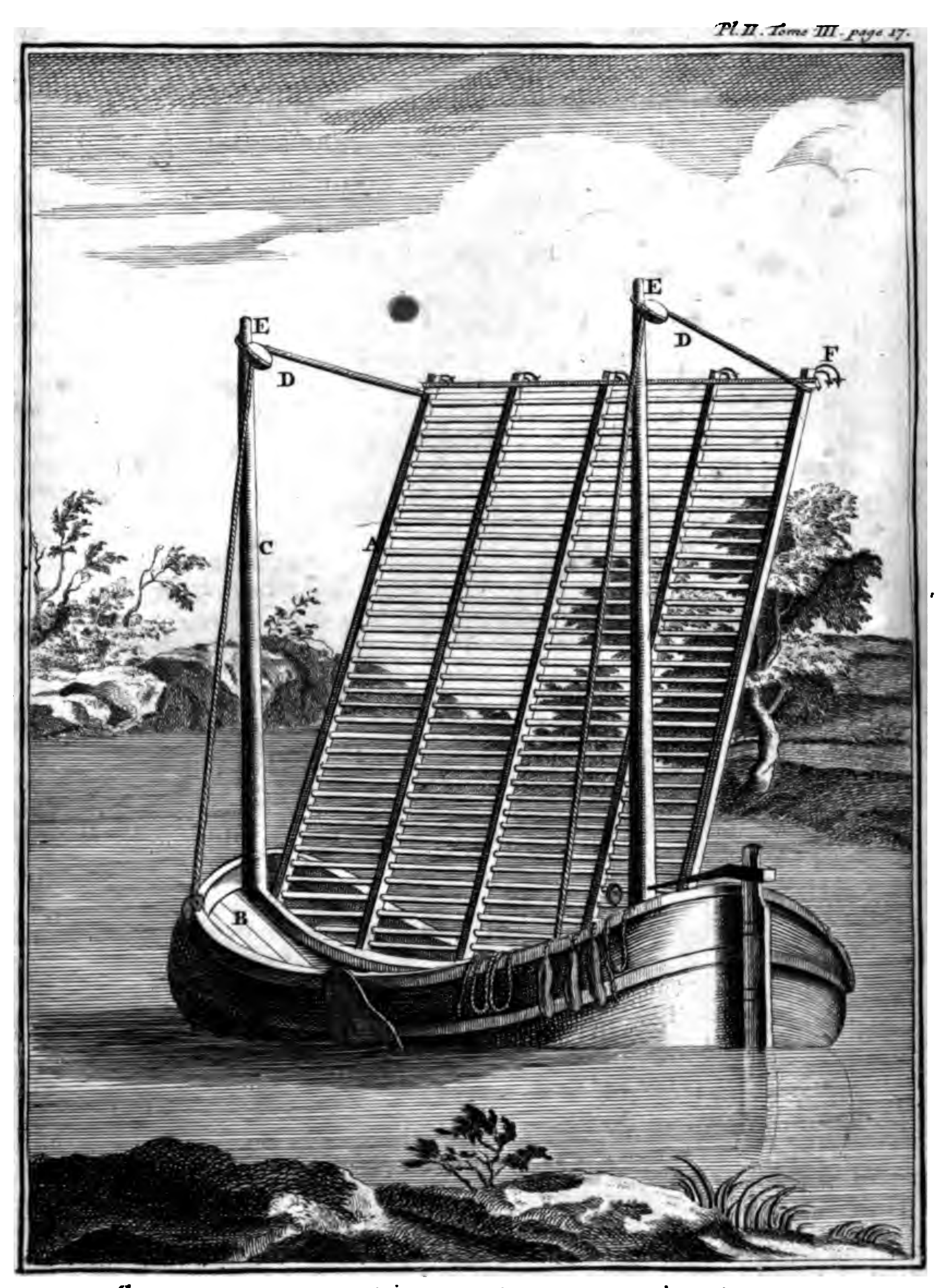
piéces de bois ou d'un chevalet de chaque côté de la coulisse, on inventa les orgues, qui sont composés de plusieurs longues piéces de bois de chêne équarries de quatre à cinq pouces de grosseur, & distantes environ autant les uns que les autres, armées de grosses bandes de fer & d'une pointe à leur extrémité, & toutes ces piéces de bois n'étant pas treillissées, c'est-à-dire que n'étant point attachées par des traverses comme les herses, on les laisse tomber d'en haut sans que l'ennemi y puisse apporter aucun obstacle.

J'ai dit ci-devant que les escalades étoient dangereuses, & que la difficulté de la descente de l'autre côté du mur qui n'étoit pas terrassé, surpassoit infiniment celle qu'il y avoit à monter : car bien que les assaillans bordassent la contrescarpe de leurs archers & de leurs fron leurs pour nettoier les défenses, & empêcher qu'aucun ne parût pendant qu'on appliquoit les échelles, cet avantage étoit pourtant peu de chose : car dès qu'ils étoient arrivés au haut des échelles les archers & les frondeurs étoient inutiles, ainsi que les autres machines de campagne qu'on faisoit avancer aux insultes des villes. Les assaillans trouvoient alors à qui parler, & des périls tout assûrés & inévitables, pour peu que la garnison sentît la grandeur de ses avantages, car il n'étoit pas mal aisé de repousser de pied ferme des gens qui sont chancellans sur le haut d'une échelle sur laquelle il faut pourtant qu'ils combattent, & qu'on peut renverser aisément en voulant gagner les derniers échellons pour franchir le rempart; ce qu'on ne sauroit faire & se défendre en même tems contre les coups qu'on nous porte, qu'on ne sauroit guéres éviter, ni fraper avec avantage; & si l'on se dispense de se prendre au parapet, ou au bout de l'échelle qui le surpasse, il faut du moins une violente secousse & beaucoup d'adresse pour monter dessus. Ceux qui se défendent n'ont affaire qu'à un seul soldat, qui est le premier monté au plus haut de l'échelle, & celui-ci ne peut être soutenu ni défendu de son camarade qui monte derriére lui, de sorte qu'on ne peut se servir du nombre dans les escalades. Tous ces défauts, à mon avis, sont tels, & les avantages de ceux qui se défendent si grands, que je ne puis revenir de mon étonnement lorsque je vois qu'on se laisse emporter avec de tels avantages, sans me faire beaucoup soupçonner leur conduite ou leur bravoure : car c'est céder à des gens qui ne peuvent leur faire du mal, comme il est aisé d'en juger par ce que je viens de dire.

Il y a des résistances dans l'Histoire contre des escalades qu'on ne sauroit trop admirer, autant par la hardiesse du dessein que par la conduite dans toutes les deux; mais, encore une fois, je ne saurois revenir de mon étonnement, lorsque je lis que des villes ont été emportées, lorsque rien n'y manquoit, & que les garnisons sont assez puissantes pour faire tête & résister de tous côtés.

Polybe nous fournit une infinité d'éxemples d'escalades qui me paroissent très-instructives; il donne même des préceptes pour ces sortes d'entreprises, si ordinaire chez les Anciens, & si dangereuses. Végéce dit que pour les rendre moins périlleuses, les assaillans se servoient de la sambuque ou des tellenons. Cette derniére machine étoit d'une si petite ressource, que je suis persuadé que les Anciens n'en faisoient pas grand compte, puisque je ne vois pas qu'ils s'en soient jamais servis dans les attaques d'emblée, ni qu'elle ait jamais contribué à la prise d'aucune place.

La machine dont Végéce parle, étoit une machine bien autrement redoutable que le tellenon & que les échelles ordinaires, & dont nous donnerons la description dans nos Observations sur le siége de Syracuse par les Romains : aussi entend-il par ce terme les ponts appliqués aux tours, & soutenus avec des cordes comme un pont-levis, qui servoient aux assiégeans pour passer de leurs tours de bois sur les murs de la ville, ou sur les décombres des bréches. Ce n'étoit pas là la véritable sambuque, quoique les Grecs lui donnent ce nom comme les Latins.



SAMBUQUE DE L'INVENTION DE L'AUTEUR.

Je vais donner la figure de celle que je proposai pour l'escalade du fort de la Kenoque en 1712. après que celui qui y commandoit s'y fût laissé prendre par soixante hommes seulement, qui y entrérent sans résistance par la porte & dans le plein jour. Cette sambuque étoit composée d'une échelle A. de près de trente pieds de largeur. A l'égard de la hauteur, je me réglois sur celle de la muraille. Elle étoit posée debout & sur le milieu du pont d'une belandre B, qu'on pouvoit conduire par le canal d'Ypres jusques dans le fossé du fort. Cette échelle étoit attachée à deux mâts C. aux deux extrémités de chaque belandre, (car deux suffisoient pour cette expédition,) par deux cordages D. qui passoient chacun par deux poulies E. Je ne vois rien de plus simple que cette machine : car lorsqu'on est arrivé au pied du mur, on lâche les deux cordages, & l'échelle tombe sur le haut du parapet; les deux extrémités sont armées d'agraffes de fer ou de pattes d'ancres F, ce qui empêche que le poids des hommes qui montent dessus ne pousse le bâtiment en arriére.

M. le Chevalier de Langeron, brave & déterminé, aujourd'hui Grand-Croix de l'Ordre de Malthe, s'étoit chargé d'escalader d'un côté pendant que j'en ferois de même de l'autre. Jamais entreprise ne fut plus sûre & plus aisée dans l'exécution; mais l'Officier Général qui commandoit sur la frontiére, à qui il fallut s'adresser, pensant peu avantageusement de ces sortes d'entreprises brusques & haut à la main, voulut assembler le Conseil de guerre, & s'en tenir à la pluralité des voix; c'est-à-dire, au sentiment des moins expérimentés, & sur tout à celui de l'Ingénieur, aussi peu capable de donner son avis dans ces sortes d'affaires que le moins entreprenant de tous : hors trois ou quatre, dont M. le Blanc, aujourd'hui Ministre de la Guerre, étoit un, tout le reste se tourne du côté de l'Ingénieur, gens dont l'imagination étoit d'une fécondité admirable dans ce qu'il faut éviter, & fort stériles en raisons dans ce qu'il faut suivre pour l'exécution d'une entreprise qui ne peut manquer, lorsqu'on démontre la facilité d'en surmonter les obstacles, qu'ils augmentoient visionnairement, bien loin de les diminuer; ce qu'un vrai courage ne fait jamais : soit qu'ils fussent peu hardis, ou qu'ils voulussent faire voir la force de leur dialectique à prouver que les choses les plus aisées ne le sont pas, ils l'étalérent toute entiére de telle sorte, que ceux qui les écoutoient ne pûrent s'empêcher d'en être surpris. Ils alléguérent que nous serions accablés de grenades, dont les soldats se soucient fort peu, & cependant il n'y en avoit pas une seule dans le fort, tant celui qui s'y étoit laissé surprendre étoit homme de précaution. M. le Blanc prit le soin de les en avertir. On répondit aussi-tôt qu'on se verroit exposé à une grêle de coups de fusil, comme si avant ce tems-là on ne se fût battu que pour rire, & que le feu de soixante hommes qui venoient de surprendre ce fort, où trois cens hommes eussent eu bien de la peine à se défendre, étoit capable de se faire respecter dans une insulte environnante. Chacun admira cet excès de prudence, vertu assez à la mode en ce tems-là : de sorte que cette entreprise fut abandonnée à la pluralité des voix. Revenons à nos sambuques.

On résistoit difficilement contre ces sortes de machines, parce qu'on y montoit comme en bataille. Les sambuques à pont étoient encore plus redoutables, parce qu'on alloit de plein pied sur le rempart ou sur la bréche. Végéce n'a pas pris garde, en parlant de l'attaque en couronne, que les fléches, les pierres, & toute arme de jet n'ont plus lieu, lorsque ceux qui escaladent sont arrivés vers le haut des échelles, & qu'ils sont prêts de monter sur le mur. Il donne seulement des remédes pour les rendre sans effet, ou pour empêcher qu'on attache aisément l'escalade : il faut puissamment munir les villes de guerre de toutes sortes d'armes défensives, dit-il, comme cuirasses, cuissards, brassards, casques, & des boucliers à toute épreuve. L'on pratique aussi des mantelets, ou des rideaux * de gros drap, qu'on tient suspendus au-

* Ciliciaque tenduntur.

 devant

Veget. de re milit. L. IV. c. 6. devant des parapets en guise de double défense qu'on laisse en butte à l'ennemi, & contre lesquels les fléches perdent toute leur force. On use encore d'un autre expédient qui n'est point mal pensé, ce sont de longs paniers d'osier qu'on remplit de pierres qui avancent tout autour au plus haut des défenses des murailles : ceux qui vouloient monter dessus rencontrant ces paniers, les saisissoient pour tacher de franchir dessus ; on les lâchoit tout aussi-tôt sur ceux qui montoient, qui se trouvoient accablés du poids de ces machines, qui coulant le long des échelles emportoient tous ceux qui étoient dessus, & n'accabloient pas moins les autres qui étoient en bataille dans le fossé tout prêts à monter.

Les Auteurs de la moienne antiquité font souvent mention de ces rideaux de gros drap, suspendus au-devant des parapets des villes attaquées d'emblée. Les marins se servent de ces sortes de blindes, qu'ils appellent des *bastingues* ou paniers, afin de cacher ce qui se passe sur le pont & se couvrir des coups du fusil, qui ne peuvent percer, parce qu'on garnit ces rideaux entre les deux étoffes. L'escalade de Parysabora est digne des tems antiques, Ammien Marcellin en donne la description. Dès que l'Empereur Julien eut campé devant cette place, dit-il, il s'avança en bataille devant ses murailles, qu'il environna de toute son armée sur trois lignes, à l'imitation des Anciens, c'est-à-dire, en couronne ; & pendant qu'on faisoit pleuvoir une grêle de fléches & de pierres, & jouër les machines pour favoriser l'escalade & empêcher que personne ne parût sur la défense, on attaquoit en même tems les portes pour tâcher d'entrer par différens endroits, & occuper les assiégés de tous les côtés, & les affoiblir en partageant leurs forces. Ceux-ci mirent en usage tout ce que le courage & la guerre peuvent fournir pour se bien défendre ; ils se couvrirent de toutes parts contre l'orage des pierres & des traits, & contre l'effort des machines, & tendirent des réseaux & des couvertures tissuës de poil au devant des parapets des murs de la ville, où les coups lancés par les machines, les traits & les fléches venant à donner, tomboient sans effet ; & bien qu'ils combattissent couverts de leurs boucliers, ils ne laissoient pas d'être armés de toutes piéces, & leurs armes étoient si bien jointes & ajustées sur leurs corps, qu'on les eût pris pour des hommes de fer. Amm. Marc. Lib. XXIV.

Ce qu'il y avoit de plus dangereux contre les escalades, c'étoit de grosses & longues poutres cilindriques qu'on jettoit d'en haut, qui coulant & roulant sur les échelles menoient en bas tous ceux qui étoient dessus, & les écrasoient dans le fossé, emportant en même tems tout ce qu'elles rencontroient en leur passage. Ils se servoient encore de tonneaux remplis de terre, qui coulant sur les échelles tomboient dans le fossé avec un fracas épouvantable, sans qu'on pût les éviter.

Tacite nous fournit deux escalades fameuses, celle de Crémone dont j'ai parlé dans ma premiére Partie, & celle du château de Voland par Corbulon ce grand Capitaine, qui parut dans un tems où il n'y avoit plus de vertus au monde, & que les honneurs de la guerre étoient la récompense de l'ignorance, de la lâcheté, de la flatterie & des vices les plus bas & les plus énormes ; ce grand homme, dis-je, aiant partagé son armée en plusieurs corps, fit insulter les garnisons de plusieurs places en un même jour, & se reservant lui-même celle de Voland, comme la plus forte & la plus considérable, l'attaqua par une escalade si vigoureuse, dit l'Auteur, qu'elle fut emportée en un jour : car ces sortes d'entreprises ne sont pas une affaire de quelques heures, *il divisa son armée en quatre corps ; les uns couverts de leurs boucliers sappent le mur & le renversent : les autres plantent les échelles, ceux-ci lancent des feux & des dards avec des machines, & les frondeurs un peu éloignés écartent à coups de pierres les barbares pour les empêcher de s'entresécourir. L'ardeur des soldats fut si grande, qu'avant la troisiéme* Tacit. L. XIII.

par-

partie du jour le rempart fut abandonné, les portes forcées, & les Romains maîtres de la place.

Les siéges qu'Aléxandre le Grand entreprit me paroissent infiniment plus recommandables que les batailles qu'il a données. Les connoisseurs ne m'en démentiront pas, s'ils les éxaminent en gens du métier. L'analyse que j'en ai faite en fort peu de mots dans mon premier Tome, en est une assez bonne preuve. Celui de Tyr est son chef-d'œuvre. Ceux de Milet & d'Halicarnasse ne sont pas moins dignes d'admiration; Memnon, seul capable d'arrêter la fougue & la fortune du vainqueur de l'Asie, défendit ces deux derniéres places avec toute la conduite & la valeur imaginables. Aléxandre s'écarta un peu plus des régles d'un siége en forme contre Milet, à la vérité les béliers y furent emploiés; mais il ajouta à l'attaque des bréches une escalade tout en même tems. Arrien passe légérement sur ce siége, ainsi que les autres qui ont écrit des guerres de ce Conquérant. Je ne vois que Diodore qui s'y soit un peu arrêté.

Après le combat du Granique les Macédoniens tirérent de ce côté-là. Memnon s'étant jetté dans cette place avec un grand nombre des siens échappés de la défaite, se résolut de se bien défendre. Aléxandre qui ne vouloit point perdre de tems, la fit insulter de toutes parts & planter par tout des échelles. L'escalade fut des plus vigoureuses, & également bien soutenuë, quoiqu'Aléxandre y envoiât des gens frais qui se succédoient les uns aux autres sans cesse & à tout moment, & cela dura plusieurs jours; mais comme il vit ses gens repoussés de quelque côté qu'ils donnassent, & que la place ne manquoit d'aucune chose pour un long siége, il mit toutes ses machines en œuvre, de sorte qu'il ouvroit la place en plusieurs endroits. Les Macédoniens attaquent les bréches & escaladent sur nouveaux frais. Les assiégés soutinrent bravement toutes ces attaques; mais comme ils virent qu'elles ne discontinuoient point, ils craignirent d'être emportés, ils capitulérent en gens reduits aux derniers périls. Diod. L. XVII.

L'escalade de Selinunte jointe aux assauts perpétuels qui y furent donnés, est bien autrement extraordinaire que celle de Milet. Il ne s'en est guéres vû de semblables. On y emploia tout ce que l'art antique avoit de plus fort & de plus terrible. L'affaire ne finit que par la destruction de cette malheureuse ville & de ses habitans, qui se défendirent en desespérés. Si je ne craignois prolixité, je rapporterois cette escalade célébre, tant Diodore y a pris goût. Les Carthaginois n'eurent pas seulement à se défendre contre les hommes, mais ils trouvérent des femmes qui leur firent éprouver que leur séxe n'est pas toujours si foible : car elles assommérent une infinité de ceux qui étoient entrés dans la ville au dernier assaut, & cet assaut comme l'escalade dura neuf jours.

Les escalades que Polybe rapporte, ne sont guéres moins recommandables que celles dont j'ai parlé, car pour celle de Selinunte je n'en vois aucune qui puisse lui être comparée. Les Historiens sont tous parsemés de ces sortes d'éxemples. Celles dont Joséphe parle sont dignes de la curiosité des Lecteurs. Les Livres sacrés ne sont pas moins féconds en entreprises de cette nature. Si l'on n'y voit pas l'origine des attaques en couronne, du moins voit-on qu'elles étoient connuës des peuples de l'Asie & des Hébreux plusieurs siécles avant qu'on fît la moindre mention de ces Grecs & de ces Romains, qui s'attribuent tout ce qu'il y a de beau & d'admirable dans la science des armes, quoiqu'il soit manifeste qu'ils ont tout pris & tout tiré des autres, jusqu'à leur phalange.

ARTICLE IV.

Que les Historiens de l'antiquité comme les modernes, confondent les assauts avec les escalades. Exemples de ces sortes d'entreprises.

ON ne sauroit raisonnablement blâmer les Historiens de l'antiquité Grecs & Latins, de ne mettre aucune différence entre le terme d'*assaut*, & celui d'attaque d'insulte ou par escalade, parce qu'ils manquoient de termes faits pour l'un & pour l'autre, & qu'un seul étoit souvent le nom de plus d'une chose. Aussi voions-nous dans nos Traducteurs les plus habiles des méprises épouvantables. Ces deux termes sont si différens, qu'il y a lieu de s'étonner qu'on puisse les confondre ensemble, comme s'ils ne disoient que la même chose. Il s'en faut bien que les gens de guerre s'y trompent & les appliquent à tout autre sens qu'à celui qui a rapport au sujet qu'on traite. Je laisse là les Anciens, je l'ai dit en plusieurs endroits : leur langue étoit si pauvre & si dénuée de termes militaires, qu'ils ne pouvoient faire autrement que d'en emploier souvent qui n'étoient pas toujours attachés aux choses qu'ils vouloient dire: de sorte qu'il faut souvent deviner, & cela n'est pas difficile, si l'on fait attention à toutes les circonstances des faits qu'ils rapportent, & que l'on consulte ce qui précéde & ce qui suit, & si l'on prend garde à ce qui leur convient mieux de penser sur la nature même du sujet qu'ils traitent, pour éviter de leur faire dire quelque absurdité, & d'en dire soi-même.

Veget. *de re milit.* Lib. IV. cap. 22. Végéce nous donne un chapitre des escalades, dont voici le titre : *Quid faciendum cum primo impetu venitur ad muros?* On voit bien qu'il veut traiter des insultes des places par escalade ; quoique cela puisse signifier une attaque de bréche tout à la chaude, le mot d'*impetus* est équivoque : il signifie un assaut, & mille autres choses très-différentes. Que veut dire Végéce par ce mot d'*impugnatio*, qui n'est joint à aucun autre terme? Ce terme peut avoir divers sens comme l'autre. J'excuse pourtant les Anciens, & particuliérement les Latins, qui n'ont point de terme propre pour exprimer ni assaut ni bréche ; mais je ne saurois le pardonner à nos Historiens modernes, & à nos Traducteurs des ouvrages des Anciens, de se servir indifféremment d'*assaut* & d'*escalade*, comme si ces deux mots étoient synonimes. J'ai remarqué cela non seulement dans les choses les plus difficiles, mais même dans les plus aisées : notre langue étant plus abondante que la Latine à l'égard de la guerre, pourquoi se servir du terme d'*assaut* dans une escalade? Si l'on s'en rapporte à nos meilleurs Auteurs qui ont écrit en François des guerres des Grecs ou des Romains, comme des nôtres, aux Dictionnaires mêmes dans le mot d'*assaut*, on croiroit qu'ils n'ont pas tort, & qu'ils ont de fort bons garants, comme on le voit en effet ; mais cela n'empêche pas qu'ils n'aient emploié des termes qui ne signifient rien moins que ce qu'ils veulent dire. Ce n'est ni aux Auteurs les plus célébres, ni aux Dictionnaires les plus approuvés, ni à l'usage même, qui consacre souvent les plus grandes sottises, de nous en imposer là-dessus. Chacun doit être cru dans son art. Nos faiseurs de Dictionnaires ne doivent donc pas décider sur nos termes militaires, & donner à des choses différentes un même nom, faute de les connoître. Encore une fois, celui d'assaut & celui d'attaque d'emblée, tout en arrivant & à la franquette, comme on dit, ne sont pas les mêmes. Qu'on cherche *assaut* dans le premier Dictionnaire qui tombera sous la main, on verra qu'il signifie *une attaque à*

force

force d'armes, d'un camp ou d'un poste pour tâcher de s'en rendre le maître. Ce n'est point cela, nous sçavons tous, du moins les gens du métier, que l'idée d'*assaut* renferme une attaque vive & violente faite à une bréche des murs d'une ville, soit par le bélier, soit par la sappe à la maniére des Anciens; soit par le canon, par les mines, ou par tout autre moien. Cependant nos Ecrivains les plus hupés se servent du terme d'*assaut*, & le mettent à tout sans aucun scrupule; ce qui forme une idée confuse des choses. On s'en prend au texte, & le texte est souvent très-clair.

Insulter une armée dans son camp, c'est lorsqu'elle est retranchée: si elle ne l'est pas, c'est une surprise; si elle a le tems de se former, & qu'elle soit avertie, c'est une bataille.

Les Romains campoient toujours, & leur camp étoit aussi bien fortifié qu'une ville de guerre. On les escaladoit souvent avec les mêmes cérémonies & la même méthode, & l'on s'y défendoit tout de même. On les assiégeoit quelquefois dans les formes, & les béliers n'étoient pas oubliés; si l'on faisoit bréche, & qu'on l'escaladât en même tems de toutes parts, c'étoit une escalade accompagnée d'un assaut, comme celle du Pirée par Sylla, qui escalada cette fameuse muraille à différentes reprises pendant qu'il donnoit par les bréches. César nous fournit quelques éxemples de ces sortes d'entreprises dans ses Commentaires, & Tacite, comme bien d'autres, nous en fournit un assez bon nombre, où il s'explique fort clairement, quoique la langue Latine, comme je l'ai dit, n'ait pas l'avantage d'ôter les équivoques & les sens ambigus comme la nôtre. Arrian. *de bel. Mithrid.*

J'ai regret que d'Ablancourt se soit servi du mot d'*assaut* en mille endroits de sa traduction, où il faudroit emploier un tout autre terme. Cette erreur a sauté d'un Traducteur à l'autre: disons vrai, ils y sont tous tombés comme dans un piége fait pour ceux qui n'ont jamais fait la guerre. On accuse M. Arnaud d'Andilly d'avoir bronché furieusement dans sa traduction de Joséphe, cela pourroit être; mais il n'est pas sûr de trouver des gens qui écrivent si bien qu'a fait ce grand homme. Quoiqu'il en soit, il est tombé souvent dans l'erreur que je reproche aux autres. Je me contente d'un seul endroit fort remarquable qu'il traite d'assaut, bien que ce soit une escalade dans toutes les formes, & c'est celle de Jotapat.

Le lendemain on commença de battre la ville, dit Joséphe dans son Traducteur, *& les Juifs se contentérent de résister aux Romains, qui avoient avancé leurs logemens près des murailles. Vespasien commanda ensuite à tous ses archers, ses frondeurs & autres gens de traits: & lui même avec son infanterie donna du côté d'une colline où l'on pouvoit battre la ville; mais Joséphe & les siens soutinrent courageusement leurs efforts, & firent des actions de valeur si extraordinaires, qu'ils repoussérent bien loin les Romains. . . . . Tout le jour se passa de la sorte, & il n'y eut que la nuit qui les sépara.* Le Traducteur m'a tout l'air d'avoir mal rendu son texte, je ne vois point ici un détail militaire d'un homme tel que Joséphe. Il n'y avoit point de bréche, & il ne pouvoit y en avoir, puisqu'on quitta cette façon d'attaque pour venir aux béliers & aux machines de toute espéce, & l'on emploia même beaucoup de tems pour en faire une un peu raisonnable; & c'est alors qu'on joignit l'assaut à l'escalade, comme cela paroît dans les chapitres suivans. Joséphe Hist. de la guerre contre les Rom. Liv. III. ch. 11.

Les assiégeans, continue le Traducteur, *donnérent le lendemain un nouvel* ASSAUT, *& il se fit de part & d'autre des actions de courage encore plus grandes que les premiéres, par la hardiesse que donnoit aux Juifs ce qu'ils avoient contre leur espérance soutenu le premier* ASSAUT. . . . . *Cinq jours se passérent en de semblables* ASSAUTS, *les assiégeans redoublant toujours leurs efforts, & les assiégés ne les soutenant pas seulement, mais faisant des sorties, sans que d'aussi grandes forces que celles des Romains*

étonnassent les Juifs, ni que d'aussi grandes difficultés que celles qui se rencontroient dans ce siége ralentissent l'ardeur des Romains.

Que des Historiens célébres tombent dans les erreurs dont je viens de parler, soit que l'usage les autorise, ou faute de connoître les choses que mille autres avant eux avoient ignorées, quoiqu'il n'y ait rien de plus aisé, on les supporte avec moins de peine que celles où tombent assez souvent les gens de guerre qui écrivent des choses qui sont de leur competence. Un grand nombre de ceux-ci sont tombés dans les mêmes absurdités, non seulement dans le terme d'*assaut*; mais ce qui est de pis, dans celui de *siége*, ils s'embarrassent dans des équivoques & le confondent souvent avec le blocus des villes. Il y a plus, un Officier d'artillerie s'est beaucoup mépris dans le terme de *siége*, sans songer peut-être à ce qu'il disoit. Cela paroît dans sa *Méthode de tirer les bombes avec succès*, où l'on voit qu'il ne met aucune différence entre un siége dans les formes & un bombardement. Il entre dans des observations assez communes, dans un Livre qui ne doit renfermer que des nouveautés, sur les défauts où l'on tombe dans la chasse ou le jet des bombes, qu'il réduit à vingt-cinq. Pour y remédier & *les corriger autant que faire se peut, voici ce que j'ai pratiqué*, dit-il, aux SIEGES de Nice, Alger, Génes, Tripoli, Roses, Palamos, Barcelonne, Alicant, *& nombre d'autres places que j'ai bombardées.* Qui ne croiroit en lisant cela, qu'Alger, Génes & Tripoli ont soutenu un siége, & ces siéges sont imaginaires, du moins de son tems. Ces trois villes furent bombardées par mer, & personne ne mit pied à terre: c'est donc improprement qu'il se sert du terme de *siége* lorsqu'il s'agit d'un bombardement, confondant ainsi l'un avec l'autre; ce qui est pis que de confondre l'assaut avec l'escalade.

Mem. de l'Académie Roiale des Sciences an. 1716.

L'entreprise de Beauvais par Charles Duc de Bourgogne en 1472. que nos Historiens qualifient du nom de siége & d'assaut, fut une insulte, ou une escalade dans toutes les formes. Ecoutons Mézerai.

C'est une chose mémorable qu'à un assaut général qui s'y donna le Jeudi neuf de Juillet, dit-il, *les hommes étant sur le point d'être enfoncés, les femmes conduites par une Jeanne Hachéte, firent merveilles pour repousser les ennemis à coups de pierres, de feu grégeois & de plomb fondu dans de la résine bouillante. On y voit encore l'effigie de cette femme dans l'Hôtel de ville, tenant une épée à la main, & il se fait une procession le dix Juillet, qui est le jour que le siége fut levé, à laquelle les femmes marchent les premiéres, & les hommes après.* Mézerai, comme le Pére Daniel, moins éxact encore, saute par dessus les circonstances les plus capitales d'une si belle entreprise, qu'ils n'auroient pas dû négliger. Déja la place ne fut point assiégée, ni investie, puisqu'il y entra un grand secours de cavalerie & de toutes sortes de munitions; & bien que les ennemis y eussent amené du canon, on n'en tira que quelques volées contre la porte, qui ne faisant pas grand effet, on y mit le feu. On l'attaqua en même tems qu'on attacha l'escalade. Ce qu'il y eut de fâcheux, c'est que la plûpart des échelles se trouvérent trop courtes. Ajoutez à cela la valeur & l'obstination de ceux de la ville: car l'on vit les cotillons border les remparts aussi bravement que les hommes, & ceux-ci redoubler de courage & d'ardeur par la crainte d'être surmontés par ces nouvelles amazones. Le Duc de Bourgogne fut repoussé honteusement, avec une perte infinie de ses gens, & se retira dans son camp, enragé d'avoir si mal réüssi dans son entreprise, & d'avoir trouvé des femmes en son chemin qui valoient ses hommes, sur lesquels il comptoit si fort. On ne s'en tint pas là dans la ville, le Capitaine Selazard sortit le lendemain de la ville avec l'élite de sa garnison, & vint fondre sur les ennemis, qu'il surprit dans leur camp du côté du parc de leur artillerie, où il mit le feu, battit, & fit main basse sur tout ce qui fit résistance. Non content

tent de cette besogne, il se saisit d'une partie de leur canon, qu'il amena dans la place.

L'escalade d'Andrinople par les Goths est une des plus fameuses dont l'Histoire fasse mention. Les trésors de l'Empereur Valens enfermés dans cette ville, leur servirent d'un puissant motif pour l'attaquer. Ceux de la ville sentirent bien qu'un pareil butin redoubleroit leur ardeur, & les porteroit à des efforts extraordinaires : aussi prirent-ils toutes les précautions imaginables pour n'être pas emportés. Ils ne bordérent pas seulement leurs remparts de leurs balistes & de leurs catapultes, ils songérent à murer & barricader leurs portes. Les Goths, animés par le sac de la ville, l'environnent de toutes parts, y plantent l'escalade, & font en même tems une attaque aux portes; mais ils furent si bien reçûs par tout où ils donnérent, & les machines dressées sur les remparts en firent un si grand meurtre, à cause de leur nombre, qu'il n'y eut pas un coup d'inutile : car tandis qu'on tiroit contre ceux d'en bas, ceux qui étoient sur le haut des échelles étoient renversés sur leurs compagnons qui les suivoient en queue, qui rouloient en bas, & se trouvoient écrasés par les masses énormes qu'on jettoit du haut des murailles. Cette seconde tentative n'aiant pas mieux réussi que la premiére, les Goths se retirérent après avoir laissé un nombre infini de leurs morts, tant ces sortes d'entreprises sont difficiles & dangereuses, & tant il est aisé de les réduire à rien, pour peu qu'il y ait de conduite & de courage dans une garnison.

Végéce nous fournit un chapitre dans son quatriéme Livre des moiens que l'on emploioit pour s'empêcher d'être emporté dans ces sortes d'attaques brusques & d'emblée ; il s'en faut pourtant bien qu'il nous apprenne tout ce que les Anciens pratiquoient ordinairement dans ces sortes d'affaires.

L'Histoire fait mention de plusieurs escalades environnantes qui ne finissent que par la prise de la place, les attaques s'enchaînant les unes les autres perpétuellement & sans relâche; c'est-à-dire, que de nouvelles troupes prennent la place de celles qui sont repoussées; & comme ceux qui se défendent n'ont pas le même avantage, il faut qu'ils succombent, ne pouvant être rafraîchis par de nouveaux combattans qui prennent leur place. L'escalade du vieux camp des Romains par Civilis est fort remarquable, par la conduite & l'habileté des chefs des deux partis. Je vais citer le passage sur la version de d'Ablancourt. *Les ennemis*, dit-il, *viennent à l'attaque en deux corps, les Allemans d'un côté & les Hollandois de l'autre, pour redoubler leur valeur par l'émulation. Après avoir fait leur décharge sans effet contre les tours & les crénaux du rempart, où leurs javelots demeuroient attachés; comme ils se virent blessés d'en haut par les Romains à coups de pierres, ils vinrent à l'attaque avec de grands cris, les uns portant des échelles, les autres serrés en un gros bataillon, avec leurs boucliers sur leur tête. Quelques-uns commençoient déja à monter, lorsqu'ils furent repoussés à coups d'épées, & par le choc des corps & des armes, puis assommés avec des leviers & des halebardes. Ils tinrent quelque tems sur l'espérance du butin; outre que les premiers efforts des barbares sont violents, ils roulérent un pont * qu'ils avoient fait à l'aide de leurs prisonniers, d'où ils combattoient comme dessus un rempart, tandis que d'autres, par dessous, sappoient la muraille à couvert. Mais cette informe machine fut bientôt renversée par l'effort des nôtres, & leurs mantelets d'osier brûlés avec des feux d'artifice.* Voilà un exemple qui renferme presque tous les artifices & les ruses dont on se servoit dans les attaques d'emblée & par escalade, car les Anciens mettoient tout en œuvre dans ces sortes d'entreprises, joignant à l'escalade l'attaque de toutes les portes & la sappe par le moien de la simple tortuë d'hommes, car ils n'emploioient la surmontée que lorsqu'on pouvoit monter au haut des remparts par ce moien-là.

Tacit. Liv. IV.

* Une sambuque, ou un pont attaché avec des cordes en haut d'une tour.

Tacite dit que Civilis n'aiant pû réussir dans cette entreprise, tourna son attaque en blocus pour prendre le camp par famine. Mais comme il eut nouvelle que les Romains s'assem-

s'assembloient de toutes parts pour venir au secours, contre la crainte d'un changement, qui n'arrive que trop souvent dans les entreprises de longue haleine, il songea à l'attaquer sur nouveaux frais. Il laisse *aux Hollandois le soin des travaux & des machines, & fait faire une attaque générale par les autres nations qui la demandoient, & après avoir été repoussés, les fait revenir au combat, sans se soucier de la perte, à cause de la multitude de ses troupes, ni de mettre fin au combat par la venuë de la nuit. Car il avoit fait allumer des feux à l'entour; & tandis que les uns beuvoient, les autres venoient aux mains, échauffés du vin & de la débauche. Mais ils ne faisoient pas grand effet dans l'obscurité, & étoient blessés à la clarté de leurs feux par les nôtres; de sorte que si-tôt qu'il en paroissoit quelqu'un d'illustre, il étoit choisi par nos soldats, & percé à coups de trait. Civilis aiant remarqué ce défaut, fit éteindre les feux & recommencer l'attaque, où la valeur servit peu parmi les ténébres, & le hazard domina par tout: car personne ne pouvoit ni éviter ni fraper un coup bien sûrement, & les plus vaillans étoient terrassés par les plus lâches. Chacun tournoit la tête du côté qu'il oioit le bruit; mais comme la valeur des barbares est plus étourdie, & celles des Romains plus sage, ceux-ci ne portoient pas leurs coups en vain, ni ne rouloient pas leurs pierres à l'avanture, mais couroient où ils sentoient battre le mur & appuier les échelles. Ils repoussoient les ennemis avec leurs boucliers & leurs armes, & poignardoient ceux qui étoient entrés.*

J'ai pensé oublier un éxemple d'escalade où il me paroît quelque nouveauté : c'est celle d'Oringe en Espagne. Tite-Live le rapporte avec beaucoup plus d'éloquence que ne fait le bon Du Ryer dans sa version; la mienne seroit-elle meilleure si je tentois ce passage? Je me garde bien de m'y hazarder. Scipion, qui avoit envie de se rendre maître de cette place, dont il connoissoit l'importance, fit sonder les habitans; mais comme il vit que cette voie étoit inutile, & qu'il n'avoit aucun tems à perdre, aiant toutes les forces de Carthage à son visage, il se résolut de l'emporter d'insulte & haut à la main. Il se précautionna d'abord par deux lignes environnantes. Cette besogne étant faite, „ il divisa son armée en trois, afin qu'il y en eût une qui attaquât „ toujours, tandis que les deux autres se reposeroient. Lorsque la premiére partie at„ taqua, le combat fut grand & douteux, & l'on eut beaucoup de peine à porter les é„ chelles auprès des murailles, à cause de la quantité de traits que l'on lançoit de tous „ côtés. Ceux qui avoient planté leurs échelles, & qui pensoient y monter, en é„ toient tout aussi-tôt renversés avec des fourches que l'on avoit faites exprès; & l'on „ jettoit d'en haut sur les autres des crochets * de fer, comme pour les attirer sur „ les murailles quand on les auroit accrochés.

* Corbeaux à griffes.

„ Lorsque L. Scipion eut remarqué que le petit nombre des siens étoit cause que „ l'ennemi leur étoit égal, & que même il étoit déja le plus fort, parce qu'il combat„ toit de dessus une muraille, il fit revenir de l'assaut cette partie de l'armée qui avoit „ attaqué la premiére, & y envoia les deux autres ensemble. Cela donna tant d'épou„ vante aux assiégés, qui étoient déja las d'avoir combattu avec les premiers, que „ les habitans abandonnérent les murailles par une fuite inopinée; & les Carthagi„ nois craignant que la ville n'eût été trahie, quittérent les lieux qu'ils défendoient, „ & se ralliérent tous ensemble en un endroit. Ensuite les habitans, qui appré„ hendérent que si l'ennemi entroit dans la ville, il ne tuât indifféremment tous „ ceux qu'il rencontreroit, Carthaginois & Espagnols, en sortirent en foule par „ l'une des portes, tenant leurs boucliers au devant eux, de peur d'être blessés par „ les traits qu'on pouvoit leur jetter de loin, & montroient leur main droite nuë, „ afin que l'on reconnût par là que l'on avoit quitté les armes. On ne sait pas „ si l'on prit garde à ce signal, parce qu'on en étoit trop éloigné, ou si l'on

„ ap-

„ appréhender quelque tromperie. Quoiqu'il en soit, on courut sur eux comme „ sur des ennemis, & on les tailla en piéces, comme s'ils eussent fait quelque ré- „ sistance ". Tous les Carthaginois furent pris, & l'on rendit le bien à ce qui „ resta d'habitans.

Il y a des moiens infinis & fort simples pour rendre inutiles les escalades les plus vives & les mieux conduites, pour peu de tems que l'on ait pour s'y préparer, & fort peu pour s'en assûrer le succès. Ne seroit-ce pas cela qui nous en dégoûte? Car ce ne sont pas nos fortifications, qui ne sont pas si avantageuses qu'on diroit bien contre ces sortes d'entreprises, qu'on ne tente aujourd'hui que lorsqu'il s'agit de surprises, & si l'on est découvert l'on se retire sans rien tenter : aujourd'hui qu'on n'y est pas accoûtumé, il nous seroit plus aisé de réussir que dans le tems qu'elles étoient en vogue. Je sçai gré à M. le Duc de Noailles au dernier siége de Gironne, d'avoir donné l'escalade à un bastion de la ville pendant qu'il donnoit l'assaut d'un autre côté où la bréche étoit pratiquable. Il en usa de même à Céthe en 1710. dont les Anglois s'étoient emparés : car aiant marché au secours, il prépara promptement des échelles, & fit escalader le fort par d'Ausé, Capitaine au régiment d'Artois ; ce qui surprit les ennemis, qui ne croioient pas qu'on allât si vîte, & qu'on n'eût aucun tems à perdre pour les chasser d'un poste de conséquence, par rapport au Vivarais & aux Cévénes. L'entreprise étoit aussi rare, qu'il est peu ordinaire à des Anglois de marquer si peu de courage : car ceux qui les escaladérent leur étoient infiniment inférieurs.

Je vais terminer cette affaire-ci par un éxemple d'escalade qui est unique dans son espéce, car je n'ai jamais rien lû de semblable, ni ouï parler que les assiégés après la perte de leurs dehors se fussent mis en tête de les escalader, & de les reprendre. Il n'y a qu'un homme comme le Général Comte de Schoulembourg capable d'une action si hardie & si vigoureuse. Cet excellent Chef de guerre étant assiégé à Corfou, après avoir fait tout ce qu'on peut attendre de la valeur & de l'expérience, se vit réduit à l'extrémité par la perte de ses dehors, que les Turcs attaquérent de toutes parts avec une vigueur extraordinaire. Dans un état si pressant, cet Officier aussi actif que brave & rusé, songe à reprendre ce qu'il venoit de perdre. Il ne vit point d'autre moien que de reprendre l'ouvrage le plus capital, d'où dépendoit absolument le salut de sa place, avant que les assiégeans s'y fussent entiérement établis. Il fait préparer des échelles, & s'étant mis à la tête de ce qu'il y avoit de soldats d'élite de sa garnison, il marche à l'ouvrage, y plante l'escalade, s'en rend le maître, & taille en piéces tout ce qui étoit dedans : tant il est vrai qu'il n'y a rien dans la guerre que la nécessité, le courage & l'intelligence ne portent à entreprendre.

ARTICLE V.

Que les contrapproches des assiégés sur les assiégeans ont été inconnuës aux Anciens. Approches de ceux de Syracuse contre les deux lignes environnantes des Athéniens qui en faisoient le siége ; leur camp se trouve coupé en deux, & la communication separée.

JE ne vois nulle part dans les Historiens de l'antiquité, que dans les siéges des villes où les garnisons étoient grosses & vigoureuses, bien conduites & bien ménées, & souvent même aussi fortes que les ennemis du dehors ; je ne vois nulle part, dis-je, que ces garnisons aient poussé des contrapproches aux travaux des assiégeans pour en interrompre le cours. Ce seroit donc chez les Modernes qu'il faudroit chercher l'origine de ces sortes de pratiques & de chicanes hardies & savantes. S'il falloit s'en tenir aux Gazettes, aux Mercures, & aux ouïs dire de certaines gens, & aux lettres mêmes de certains Officiers, ces sortes de travaux auroient réussi merveilleusement à la défense de Maience par le Marquis d'Huxelles, depuis Maréchal de France, un des hommes de l'Europe le plus savant & le plus profond dans l'infanterie dont on ait ouï parler. Il n'est pourtant pas vrai qu'il ait poussé des contretranchées sur l'ennemi dans ce siége, il falloit être plus fort qu'il n'étoit, & dans une place un peu moins mauvaise & de moins grande garde que celle qu'il défendit avec tant de bravoure, d'esprit & de conduite. Toutes les défenses où l'on a dit que les Gouverneurs étoient allés par contrapproches aux assiégeans, sont des imaginations écloses dans les caffés, quoiqu'il y ait des résistances qui fournissent quelques ouvrages assez approchans.

On a quelques éxemples où les assiégés, pour chicaner les ennemis, se sont servis d'une rangée de tonneaux, de balots, de fascines, ou de gabions farcis, qu'on poussoit à la faveur de la nuit depuis l'angle saillant de la contrescarpe, en s'avançant dans la campagne à cent ou quatre-vingt pas, afin d'enfiler le matin la tranchée, retarder les travaux du jour, & détruire même ceux de la nuit, en logeant derriére ces tonneaux un bon nombe de fuseliers, & quelques petites piéces de campagne. La chose est d'autant plus facile, que les assiégeans n'oseroient guéres tenter de s'en rendre les maîtres sans s'exposer au feu de toute une place, & que les assiégés n'ont rien à craindre du canon des assiégeans, dont les embrazures ne sauroient être tournées de ce côté. Je tire tout ceci de M. Goulon dans ses Mémoires pour l'attaque & pour la défense d'une place.

On peut quelquefois par une vigoureuse sortie s'emparer d'une parallèle & la tourner à son avantage, le revers pouvant servir de parapet en s'avançant des flancs aux deux extrémités, & y loger du canon. On peut bien en rigueur donner le titre de contrapproches à ces sortes de chicanes, elles sont infiniment meilleures que toutes les contrapproches du monde au sens littéral, où nous allons revenir.

S'il n'y a aucun éxemple de contretranchées depuis cinquante ans, ou un siécle, si l'on veut, il ne faut pas croire qu'il n'y en ait aucun, si l'on remonte plus haut. Le siége de Belgrade par Mahomet II. en 1456. nous fournit un éxemple de ces sortes de travaux. Ce siége est mémorable, fort beau & fort admiré des experts par la vigou-

goureuse résistance d'Huniade, & non pas du Pére Jean Capistran, qui s'en attribua tout l'honneur dans une lettre écrite au Pape. Ce grand Capitaine mit en œuvre tout ce que l'art des résistances a de plus fin & de plus nouveau contre une attaque pas moins profonde ni moins nouvelle pour ce tems-là. M. Guillet dans la Vie de Mahomet II. entre dans les circonstances les plus intéressantes de ce siége. Il dit que *la garnison sans se contenter de conserver ses postes, alloit à ceux de l'ennemi par des contrapproches, & faisoit de fréquentes sorties avec succès.* Voilà ce que j'avois à dire des contretranchées, dont tout le monde parle comme on parleroit de la chose la plus communément pratiquée, & cependant je ne trouve qu'un seul fait fort approchant de la moienne antiquité, puisqu'il y a près de trois cens ans que l'on n'a vû pratiquer ces sortes de choses, quoique dans un tems où l'on se sentoit encore de la barbarie. Passons maintenant à une chicane encore plus rare; je n'ai qu'un éxemple à donner, & celui-ci est tiré des siécles les plus reculés, puisque Thucydide me le fournit.

Cet Historien célébre, qui nous donne un détail fort circonstancié du siége de Syracuse par les Athéniens, dit que les Syracusains poussérent un travail depuis la ville jusqu'à la contrevallation, & de là à la circonvallation des assiégeans, pour couper l'une & l'autre en deux, & rompre par ce travail la communication de leur camp, & le séparer de ses aîles, dont les extrémités aboutissoient à la mer des deux côtés : ouvrage extraordinaire & qui n'a point d'éxemple dans l'Histoire, car je ne me souviens pas d'avoir rien lû de semblable. J'ai consulté des Savans, auprès desquels je ne suis qu'un Pigmée, car je me défie beaucoup de mon savoir dans l'Histoire, qui m'ont assûré qu'ils n'avoient rien lû de pareil dans aucun autre Historien que dans celui que je cite. Il s'est pourtant trouvé d'autres gens encore plus habiles qui m'ont dit, que ce fait n'étoit pas unique, mais aucun ne m'a sçû apprendre dans quel Auteur je pourrois trouver quelque autre éxemple de même nature. Ils s'en sont pris au défaut de leur mémoire, je le croirois assez : car il faut étre homme de guerre pour ne point oublier ces sortes de choses, qui n'intéressent point ceux qui s'appliquent à un tout autre genre de littérature que la mienne. Cet éxemple suffit, quoiqu'il ne soit pas unique, la rareté nous le rendant plus recommandable, aussi bien que l'Historien de qui je le tire. Je n'en connois point de plus grave dans l'antiquité, ni aucun qui se distingue davantage par tous les endroits qui assûrent la vie éternelle dans ce bas monde.

Lorsque les Syracusains entreprirent l'ouvrage dont je viens de parler, les deux lignes projettées pour bloquer la ville du côté de la terre n'étoient pas encore achevées; il n'y avoit que le côté du Nord où l'on travailloit, pour finir ensuite par l'autre. Hermocrate proposa aux assiégés, dit Thucydide, d'interrompre l'ouvrage par la construction d'un retranchement, qui empêcheroit & romproit la communication de leur circonvallation qui terminoit à la mer par les deux côtés. Ils palissadérent les avenuës, de peur qu'ils ne vinssent fondre sur eux avec toutes leurs troupes, résolus s'ils en envoioient seulement quelques-unes, de leur en opposer d'autres. Ils tirérent donc un retranchement depuis leur ville jusqu'à la circonvallation des Athéniens à travers le port de l'Olympie, dont ils coupérent les oliviers, & le flanquérent de tours de bois (*a*) d'espace en espace afin de le pouvoir défendre. . . . Lorsque les Syracusains eurent achevé leur mur

(a) *Le flanquérent de tours de bois.*] Ce n'étoit donc pas une muraille, mais un retranchement, un mur de maçonnerie n'étant pas un ouvrage de quelques jours, outre qu'il seroit absurde de flanquer une muraille de ces sortes de tours lorsqu'on en peut faire de même matiére. Le terme Grec est équivoque, & signifie également un mur & une fortification de terrasses. Les Traducteurs tombent dans des fautes grossiéres à cet égard, du moins il me semble ainsi. Je voudrois me servir du mot de retranchement lorsqu'il s'agit d'ouvrages de campagne.

mur & leur paliſſade, ſans que les Athéniens les en empêchaſſent, pour ne point interrompre leur travail, parce qu'ils euſſent été trop foibles en ſe partageant ; ils laiſſérent un corps d'infanterie pour le garder, & rentrérent dans la place. Les Athéniens s'apperçûrent bientôt combien ce retranchement leur étoit incommode, ils reſtérent pourtant en repos tant qu'il leur reſta quelque ouvrage à faire pour s'aſſûrer les autres endroits ; mais lorſqu'ils s'apperçûrent que ceux qui étoient à la garde du retranchement & de la paliſſade dont ils l'avoient bordé, la faiſoient avec négligence, ils les firent attaquer par trois cens hommes d'élite & quelque infanterie légere, tandis qu'une partie de l'armée s'approcha de la ville pour faire diverſion des forces des aſſiégés, & les occupérent en différens lieux pour empêcher le ſecours.

L'attaque des trois cens ſoldats fut d'autant plus heureuſe qu'elle étoit imprévûe. Ils forcent la paliſſade, & chaſſent ceux qui la gardoient juſqu'au retranchement qui enfermoit le Téméniſe ; & entrant péle-mêle avec eux, ils furent repouſſés par ceux de la ville avec perte. Après cela l'armée retournant démolit le retranchement, & les ſoldats aiant arraché la paliſſade l'emportérent avec eux, après avoir dreſſé un trophée.

Les aſſiégés ne ſe rebutant point par cette diſgrace, tentérent un autre travail tout ſemblable à l'autre à travers un marais en commençant depuis la ville, afin que les Athéniens ne pûſſent conduire leur circonvallation juſqu'à la mer. La choſe étoit de trop grande conſéquence pour que les aſſiégeans demeuraſſent les bras croiſés ; ils attaquérent cet ouvrage comme ils avoient fait l'autre, & ne furent pas moins heureux. A ce premier combat en ſuccéda un ſecond un moment après, où ils eurent du pire au commencement ; mais ils eurent enfin l'avantage. Les aſſiégés voiant qu'ils ne pouvoient couper la circonvallation du côté de la mer, abandonnérent cette entrepriſe ſans perdre l'eſpérance de revenir à l'autre ſur nouveaux frais, ce qu'ils firent en effet ſans que Thucydide nous l'apprenne : car ce n'eſt qu'après le ſecours d'Athénes qu'on voit que les Syracuſains avoient rétabli l'ancien ouvrage, & coupé la circonvallation comme auparavant.

Démoſthéne, qui commandoit ce ſecours, tout étonné de voir cet ouvrage qui coupoit la circonvallation, & laiſſoit aux aſſiégés la campagne libre, laiſſa le bon Nicias pour ce qu'il valoit ; & aiant remarqué du défaut dans le retranchement de ceux de la ville, le fit attaquer, réſolu de l'emporter ou de lever le ſiége ſi l'iſſuë ne répondoit pas à ſes eſpérances, il l'attaqua donc avec des machines ; mais voiant ces machines brûlées, & ſes gens repouſſés aux différentes attaques, il abandonna ſon entrepriſe, & tenta inutilement ſur d'autres poſtes, de ſorte que les aſſiégés en demeurérent les maîtres, ce qui fut la cauſe de la perte des Athéniens. Le Lecteur curieux peut aiſément ſe ſatisfaire & voir la fin de ce ſiége mémorable dans Thucydide, qui s'eſt ſurpaſſé dans la deſcription qu'il en fait.

ARTICLE VI.

De la défenſe des places à l'égard de la deſcente, ou du paſſage du foſſé.

LEs Anciens avoient une particuliére attention à retarder & à chicaner le paſſage ou la deſcente du foſſé des places aſſiégées. Ils avoient des moiens infinis & des ruſes ad-

admirables pour exercer la patience des ennemis. Je remarque tout le contraire dans nos résistances modernes, du moins à cet égard-là. Quelle en peut être la cause ? Je ne la trouve pas du côté du cœur, nous les valons bien. Prenons-nous-en donc à notre peu d'application & à notre incapacité dans la partie de la guerre la plus rusée & la plus profonde.

Les Historiens de l'antiquité nous fournissent des exemples en foule que le passage des fossés secs, comme celui des fossés plein d'eau, étoit très-difficile & très-dangereux, & qu'on n'avançoit pas beaucoup lorsque ceux de la place se mettoient en tête d'y apporter des obstacles, qu'on ne surmontoit qu'avec des précautions & une perte de tems qui tournoit toujours à l'avantage des assiégés; ce qui produisoit souvent le salut de la place, parce qu'on donnoit le tems de la sécourir, ou du moins les ennemis y perdoient tant de monde qu'ils ne pensoient plus à de nouvelles entreprises, s'ils en étoient une fois les maîtres, ou changeoient d'attaque. Sans chercher des éxemples trop éloignés, il ne faut pour s'en convaincre que les obstacles que le Marquis de Goesbriand fit trouver aux assiégeans au dernier siége d'Aire, que ce Général défendit avec tant de valeur & d'intelligence : car l'ennemi aiant tenté vainement le passage du fossé, après s'être rendu maître d'une redoute, il trouva la chose si importante, qu'il ne fut pas en repos qu'il ne l'eût reprise; & comme il vit qu'il étoit attaqué en cet endroit par le côté le plus foible, & que son salut dépendoit de chicaner son fossé, où les assiégeans avoient jetté un pont, il leur donna tant d'affaires, & les chauffa si bien, qu'il détruisit leur pont par son canon & par des artifices, & les réduisit enfin à abandonner une attaque qui le tenoit dans une grande inquiétude; & si les deux autres n'étoient pas du côté le plus fort, elles ne se trouvoient pas du moins dans l'endroit le moins foible: & ce qui prouve encore mieux combien ces sortes d'entreprises sont difficiles & scabreuses, c'est que les assiégeans ne se virent pas moins embarrassés à l'attaque de la droite, où le comblement du fossé leur parut encore plus difficile; voiant qu'ils avoient affaire à un homme déterminé qui vouloit défendre l'abord des bréches faites au corps de sa place, les ennemis qui s'attendoient à voir enfin un assaut, & qu'ils alloient s'exposer à une affaire terrible que qui que ce soit n'avoit encore vûë, se précautionnérent autant qu'il leur fut possible pour déboucher & attaquer la bréche sur un grand front, toute la face du bastion se trouvant ruinée : car ils désespérérent qu'il voulût se rendre, puisqu'ils sçavoient qu'il avoit reçû trois ordres du Roi de capituler. Car s'il eût reçû la derniére lettre par laquelle le Roi lui mandoit de tenir bon, puisqu'il jugeoit qu'il étoit en état de le faire, il eût certainement soutenu l'assaut. Mais cette lettre aiant été ouverte autre part que chez l'ennemi, on crut que ce seroit une extréme imprudence de la lui adresser, tant on s'ennuioit de camper encore; on l'envoia toute décachetée à celui qui commandoit à Saint Omer, qui la garda précieusement pour la remettre au Marquis de Goesbriand après la reddition de la place toute telle qu'il l'avoit reçûë. Quelqu'un m'apprendroit-il pourquoi cette lettre ne fût pas renduë ? car le Roi n'en sçut jamais la destinée. Quoiqu'il en soit, si cette lettre eût été envoiée, les ennemis eussent échoué dans leur entreprise.

Il me vient un scrupule, j'ai peur qu'on ne me soupçonne de débiter une fable ou un secret de caffé ou de corps de garde; je prie mon Lecteur de se guérir de ce soupçon-là, lorsqu'il sçaura que j'ai pour garans de ce secret historique des gens dignes de foi à l'égard de la derniére lettre du Roi : car pour les ordres de se rendre, je les ai lûs, & je ne pense pas que qui que ce soit les ignore : les Généraux ennemis eux-mêmes en étoient informés, avant même que le Marquis de Goesbriand en eût la moindre nouvelle. A l'égard du reste de l'histoire, j'ai pour garans les Généraux ennemis, & entr'autres le Prince Eugéne & Milord Marlborough, qui déclarérent au Marquis de Goesbriand l'étrange

trange & désespérée résolution qu'ils avoient prise de ne point quitter partie qu'après une attaque environnante de toute leur armée, où ils ne pouvoient manquer d'échouer & de faire périr une partie de leurs troupes, & de laisser leur canon dans les bouës: car ils dirent au Marquis de Goesbriand, & je suis persuadé qu'il ne le désavouëra pas, qu'ils avoient résolu avant que de lui dire adieu de donner sur toutes les bréches, d'attaquer & de pétarder les portes tout en même tems, & d'escalader la courtine du côté du ruisseau du Ternois, où il y avoit une espéce de fausse braie, où l'on pouvoit appliquer cent échelles, & de ne point quitter que l'affaire ne fût finie, ou de lever le siége, si elle ne réussissoit pas. C'est à quoi vous deviez vous attendre, leur dit froidement le Marquis de Goesbriand, j'avois fait des fourneaux sous les débris des bréches pour vous faire sauter; & à l'égard des portes, comme je m'étois préparé à tout événement, la reception auroit été encore plus incommode. Pour vos échelles, je n'en eus fait aucun compte, & vous auriez été reçûs également bien par tout. Si quelques uns trouvent que j'ai fait une digression un peu longue, ils se plaindront d'une chose dont le plus grand nombre me remerciera. Je reviens à mon sujet.

Les chicanes des Anciens dans le fossé étoient infinies: je parle ici des fossés secs, & ce sont ceux-là qui en fournissent le plus, si quelque habile homme se mêle de les défendre, quoique les autres ne soient pas moins capables d'être disputés. Comme je ne trouve rien de fort remarquable dans les Historiens de l'antiquité à l'égard de ceux-ci, non plus que dans les Modernes, qui ne les défendent jamais, comme s'il n'y avoit aucun rémede, & qu'il ne fût permis qu'aux Anciens d'avoir de l'esprit. Il est pourtant vrai que les Anciens se servoient de mille expédiens & de chicanes infinies à la défense des fossés des places assiégées. Je laisse ceux qui étoient pleins d'eau pour m'attacher aux autres, où les assiégés comme les assiégeans faisoient des travaux immenses & fort surprenans, comme on a pû voir dans ma premiére Partie. Ceux-ci n'entroient pas toujours dans le fossé par des routes souterraines qui les conduisoient jusqu'au revêtement de la contrescarpe qu'ils perçoient, comme nous le pratiquons quelquefois lorsqu'on ne juge pas à propos de la renverser en dedans pour la joindre aux décombres de la bréche. Ils les combloient plus solidement que nous ne le faisons aujourd'hui, à cause du poids prodigieux des tortuës béliéres qu'on faisoit avancer dessus pour battre le mur. On peut bien juger que les assiégés ne s'endormoient pas. Ils avoient différentes méthodes non seulement pour arrêter l'ouvrage & empêcher que rien n'avançât, & d'autres encore pour rompre l'effort du bélier; mais ils faisoient encore jouër les catapultes, qui jettoient des roches entiéres & d'autres masses énormes pour enfoncer les combles des tortuës.

On n'emploioit pas moins les balistes de toute espéce, qui lançoient des faisseaux de fléches enflammées & des traits d'une grosseur extraordinaire garnis d'artifices, & souvent des barres de fer rougies, qui s'attachant & pénétrant dans la charpente des tours ambulantes, des tortuës, & des autres ouvrages pratiqués sur le comblement, causoient un désordre épouvantable, tandis qu'on jettoit d'en haut toutes sortes de matiéres combustibles pour accroître l'embrasement. Cet orage de feux joint aux autres artifices lancés par les catapultes, rendoit l'abord des murs très-difficile & très-dangereux : ajoutez les sorties qu'on faisoit sans cesse sur le travail. Les assiégés venoient souvent par le dedans du fossé par la droite & par la gauche à la faveur des tours & des défenses du rempart; & pendant qu'on sortoit par les bréches, ils attaquoient le comblement de front & par les deux côtés. Les Historiens qui nous apprennent ces sortes d'attaques, ne sont pas en petit nombre : car jamais nos Modernes n'ont sû chicaner le passage du fossé comme les Anciens, & je ne vois pas par nos Historiens, & je ne crois pas même que jusqu'ici aucun homme soit parvenu

venu à ce degré de connoissance : car ce que j'ai dit du siége d'Aire n'embrasse pas tout, parce que les ennemis abandonnérent l'attaque après la prise de la redoute & l'incendie de leur pont, & qu'on ne vit aucune chicane au comblement de la droite, le Marquis de Goesbriand aiant été obligé de capituler par ordre du Roi. Nous n'avons donc rien vû encore dans l'art de chicaner le passage de nos fossés, négligence dont on ne sauroit être trop étonné, & bien que M. le Maréchal de Vauban n'ait rien oublié des adresses de l'art & de son esprit pour réduire les Gouverneurs des places assiégées à défendre le passage du fossé des places fortifiées selon sa méthode, je ne vois pas qu'aucun de nos jours en ait profité, ni fait l'usage qu'il eût dû faire.

Ces sortes de défenses ne sont pas celles d'un ignorant ou d'un esprit médiocre, autant dans les fossés secs que dans ceux qui sont remplis d'eau : car notre façon de combler ceux-ci, où l'on n'emploie que des fascinages, est très-avantageuse aux assiégés par la facilité qu'il y a d'y mettre le feu, & l'on ne voit pas qu'il soit venu à la pensée de presque aucun de nos défenseurs de tenter une chose aussi aisée, & d'en faire leur capital : si quelqu'un s'en est avisé, il s'y est si mal pris, & avec une si petite provision de matiéres combustibles, qu'il ne paroît pas qu'aucun ait réussi ; quoique ce soit, encore une fois, la chose du monde la plus aisée & la plus simple, & celle qui se présente le plus naturellement à l'esprit, & si pourtant nous l'avons bouché sur ce point-là. Les Anciens, qui voioient tous les jours par l'expérience cette facilité de brûler un pont, s'avisérent de combler le fossé avec des pierres, des terres, des troncs d'arbres & de fascinages péle-mêle ensemble, ce qui empêchoit l'effet des artifices dont ceux de la ville les accabloient.

Mais voici l'intelligence toute entiére, & ce que l'art a de plus profond. Ils ouvroient plusieurs galeries souterraines par dessous le fossé jusqu'au comblement pour en enlever la terre, qu'ils se donnoient de main en main jusques dans la ville ; ce qui faisoit que l'ouvrage n'avançoit point, parce que les assiégés en enlevoient autant que l'on en mettoit. Voilà ce qu'ils pratiquoient ordinairement, mais ce n'est pas là ce qui me paroît le meilleur, ce sont les chambres souterraines qu'ils pratiquoient sous le travail : car après avoir ôté une partie des terres par dessous sans qu'il y parût ; ils soutenoient le reste par des étais ou des poutres debout, qu'ils enduisoient de matiéres grasses & de godron. Ils remplissoient ensuite le vuide d'entre les poutres de bois sec, & de toutes sortes de matiéres faciles à s'enflammer, & ausquelles ils mettoient le feu ; de sorte que les poutres venant à rompre, tout fondoit comme dans un gouffre avec les tortuës, les béliers & les hommes qui les servoient, & l'incendie augmentoit d'autant plus, que la flamme trouvoit des issuës par l'ouverture des terres, qui augmentoit par l'embrasement des machines qui étoient dessus, & des feux qu'on jettoit du haut des remparts.

Souvent les assiégeans pour se garantir de ces ruses & se conserver le dessus, se précautionnoient au dessous par des contregaleries ; mais comme ces sortes d'ouvrages ne se font pas en un jour, & que les assiégés sont toujours les plus plus proches, ils perdoient beaucoup de tems en chicanes, dont les assiégés profitoient.

Il y a un passage dans Thucydide qu'il nous importe de débrouiller, & qui fait assez voir que quelque habileté que nos Traducteurs fassent paroître dans le Grec & dans le Latin, ils sont en état de broncher à chaque pas, s'ils se mêlent de traduire les Historiens qui ont écrit dans ces langues, sans avoir quelque expérience de la guerre, sans laquelle je ne vois pas qu'ils puissent les bien comprendre & démêler les faits qu'ils rapportent, & se servir de termes propres & dans le sens le plus éxact. Le fait mérite d'être rapporté, je le tire du siége de Platée par les Lacédémoniens & leurs alliés, sans crain-

dre

dre que l'on m'accuse d'user de redite, puisque dans l'endroit où je l'ai déja cité dans la première Partie de cet ouvrage; il s'agissoit de toute autre chose que celle que je traite ici, puisque ce fait renferme deux cas différens. Le premier, dont je n'ai que faire dans cet Article, regarde les plateformes, ou cavaliers construits sur le bord de la contrescarpe pour voir ce qui se passe sur le parapet, dominer les défenses, & empêcher qu'aucun n'y paroisse; & l'autre la descente ou le comblement du fossé. L'Historien Grec est assez clair à l'égard de la plateforme, quoiqu'il ne soit pas sans quelque embarras. Mais quant au comblement, le Traducteur, si ce n'est le texte, donne tout à travers dans cet endroit-là, comme un vaisseau sur un banc de sable, erreur que les Traducteurs se transmettent des uns aux autres. Je passe le cavalier élevé sur le bord de la contrescarpe, non pas sans quelque doute; mais il seroit absurde de ne pas croire qu'après cet ouvrage les assiégeans n'eussent pas entrepris de combler & de passer le fossé, d'y faire avancer les tortuës béliéres pour battre en bréche, puisqu'en effet Thucydide nous dit formellement qu'on battit le mur & qu'on fit une grande bréche, & c'est ce comblement & la batterie dressée dessus qui rendent ce siége autant célébre qu'aucun de l'antiquité: car les assiégés, qui virent que leur salut dépendoit d'empêcher l'établissement des béliers, firent des travaux surprenans pour empêcher que le comblement ne fût poussé à la portée des béliers.

D'Ablancourt qui a traduit l'Historien dont je viens de parler, s'éloigne de la vérité historique en confondant la plateforme avec le comblement, pour n'avoir pas fait attention aux termes Grecs qui sont équivoques, & qu'il eût dû discerner & écarter en méditant un peu plus dessus, car la langue Gréque n'en est guéres moins chiche que la Latine. Cela fait qu'on ne comprend pas trop bien ce qu'il nous veut dire. Les Traducteurs d'Appien tombent dans le même défaut que les autres dans la description du siége d'Athénes par Sylla. Les Lecteurs, qui ne savent ce que c'est que la guerre pour ne l'avoir jamais faite, s'imaginent faussement que la description de ce siége est toute brillante de lumiére; mais les gens du métier se trouvent dans les ténébres les plus épaisses, & ne savent où ils en sont. Ils ne sont pas assez stupides pour croire qu'on plaçât les béliers sur un cavalier plus haut que les murs de la ville, comme Lipse & tous ceux qui le suivent en queuë nous l'assûrent. Quelle folle imagination! Venons au passage.

Comme le détail des chicaneries des assiégés nous méneroit trop loin, & qu'il est hors de notre sujet, je ne prendrai que ce qui m'est nécessaire des circonstances que l'Auteur rapporte. Les assiégés, qui s'apperçûrent que le cavalier dressé sur la contrescarpe n'étoit fait que dans le dessein de favoriser les batteries plantées sur le comblement, pour nettoier les défenses & démonter les machines plantées dessus; les assiégés, dis-je, ne laissérent pas l'ennemi sur un tel avantage; ils élevérent un cavalier construit de poutres en long & en travers, dont ils remplirent les vuides des démolitions des maisons voisines, & ce cavalier fut planté vis-à-vis de l'autre. Ils minérent ensuite sous terre jusqu'à celui-ci, & commencérent d'en retirer les terres & les autres matériaux dont il étoit composé, qu'ils se donnoient de main en main jusques dans la ville. Les assiégeans s'en étant enfin apperçus par l'affaissement des terres & par le travail, qui diminuoit bien loin d'avancer, ils y mirent remede; ce qui fit que ceux de la ville abandonnérent un si grand ouvrage, à cause de leur petit nombre contre une multitude qui travailloit nuit & jour sans interruption. *Sans s'amuser à cela*, continuë d'Ablancourt dans sa version, *ni à élever davantage le mur du côté de la plateforme opposée, ils se contentérent d'en construire un autre en dedans en forme de croissant, qui tenoit des deux côtés de la muraille, qui servit de retraite en cas que l'on fût forcé, & obligeât l'ennemi à un second travail; cependant les assiégeans ruinérent une grande partie du nouveau mur*

Thucyd. Liv. II.

mur par le moien des machines qu'ils plantérent sur la plateforme, & dressérent encore des batteries ailleurs, ce qui étonna fort les assiégés : mais ils rompoient l'effort du bélier avec des cordes qui en détournoient le coup.

Il faudroit recourir au texte pour éxaminer si d'Ablancourt ne s'est point trompé dans ce passage de Thucydide. Je soupçonne fort son intelligence sur ce point-là, du moins à l'égard des termes équivoques qui n'auront peut-être pas répondu au sens de l'Historien Grec. S'il avoit éxaminé le passage, il auroit vû cela avec la derniére évidence: car il est visible qu'il ne s'agit pas ici de la plateforme, mais du comblement du fossé, sur lequel les assiégeans firent avancer le bélier, puisqu'il dit formellement qu'ils *ruinérent une grande partie du nouveau mur par le moien des machines qu'ils plantérent*, non pas sur la *plateforme*, comme dit le Traducteur, mais sur le comblement du fossé; à quoi, je vous prie, auroient servi les béliers sur une élevation de terre dressée sur la contrescarpe aussi haute que les murs de la place ? Cela ne peut venir à l'esprit d'un homme sensé. Nous avons fait voir le ridicule de cette opinion dans notre premiére Partie. On avançoit les béliers sur le comblement; & comme les assiégeans craignirent d'être emportés, ils construisirent un rentrant ou un second mur dans l'intérieur de la ville. Je suis assez persuadé que les assiégeans dressérent un cavalier pour soutenir le travail qu'ils firent dans le fossé pour l'établissement de la batterie, & battre le mur. La prise de la place dépendoit uniquement de celui-ci, ce qui me fait croire que les galeries souterraines furent poussées sous le comblement, & non sous le cavalier : cela est démonstratif. Ceci m'a paru d'une instruction merveilleuse pour faire voir combien il importe à ceux qui s'appliquent à l'étude des Historiens de l'antiquité, comme aux autres qui veulent les faire parler en leur langue, de les lire avec une extréme attention, & d'être bien en garde sur les termes & les expressions dont ils se servent à l'égard des choses de la guerre : car il est aisé de voir que les pratiques des tems antiques, & quelques-unes des nôtres, ne sont pas toujours attachées aux mots qui en expriment l'usage. Un homme du métier, avec quelque connoissance de la milice des Anciens, les discernera facilement; mais un autre qui n'est jamais sorti du tourbillon de son cabinet, court risque de donner dans le ridicule. Le meilleur dans ces cas-là est de consulter les gens de guerre, s'il ne se sent pas assez de lumiéres pour se tirer d'embarras.

J'ai expliqué les différentes méthodes des Anciens dans le passage du fossé des places assiégées, & j'y ai donné toute l'étenduë dont je suis capable. Je n'ai pû m'empêcher de dire quelque chose de la défense. J'ai expliqué en même tems les raisons qui obligeoient les assiégeans de combler le plus ordinairement les fossés secs comme ceux qui étoient pleins d'eau. A l'égard de ceux-ci, on ne sauroit faire autrement : mais il semble d'abord qu'ils n'auroient pas dû en user ainsi à l'égard des autres puisqu'il leur étoit plus aisé d'y descendre par des conduits souterrains comme nous le pratiquons aujourd'hui, & percer ensuite la contrescarpe pour entrer dedans. C'étoit la pratique ordinaire lorsqu'on vouloit renverser les murs par la sappe, d'attaquer la bréche & d'insulter en même tems la ville par une escalade environnante, ou par tout autre moien. Il n'étoit pas aisé ni même possible de se servir du bélier & de lever des tortuës dans le fossé, il eût falu un trop grand espace, & l'on ne voit pas qu'ils fussent assez larges pour ces sortes d'opérations.

Denys d'Halicarnasse dans son neuviéme Livre, dit que les fossés de Rome avoient cent pieds de profondeur sur autant de largeur. Cet espace n'étoit pas suffisant pour le bélier, outre le danger d'élever les tortuës si près des murs de la ville, & dans un endroit où les sorties des assiégés étoient d'autant plus dangereuses, qu'ils pouvoient venir des deux côtés sous la protection des murailles de la ville. Je ne me souviens pas d'avoir lû qu'on eût battu la ville dans le fossé, & que les Historiens nous l'aient fait remar-

remarquer d'une maniére assez claire pour nous le faire comprendre, quoiqu'il le semble d'abord, tant ils sont embarrassés dans tout ce qu'ils nous apprennent de leurs siéges. Les fossés de Rome, dont j'ai parlé plus haut, sont les plus grands & les plus profonds dont l'Histoire fasse mention. Arrien dit que ceux d'Halicarnasse, assiégée par Aléxandre le Grand, quoiqu'une des plus fortes places de l'Asie, n'avoient que quarante-cinq pieds de largeur sur vingt-deux de profondeur.

Dès qu'on étoit entré dans le fossé, on élevoit une galerie composée d'une forte charpente à comble aigu qu'on poussoit jusqu'à la muraille, sous laquelle l'on travailloit à couvert: ce qui ne se faisoit pas sans danger par les masses énormes qu'on jettoit dessus, qui écrasoient souvent le comble & les sappeurs qui étoient dessous. Ils joignoient à cela des feux de toute espéce en si grand nombre, qu'il étoit difficile de s'en garantir; ce qui étoit ordinairement suivi d'une grande sortie de la bréche sur le comblement, où il étoit difficile de faire tête. La galerie de charpente de César au siége de Marseille, fut poussée sur le comblement; mais on ne voit pas qu'elle l'ait été dans le fossé. Les assiégeans ne se servoient pas toujours des galeries de charpente, ils alloient souvent au mur entre deux terres, ou sappes couvertes. Les assiégés ne manquoient pas de miner par dessous, & de couper la communication, ce qui n'étoit pas difficile, & cela obligeoit souvent les assiégeans d'abandonner ces sortes d'attaques. Ils combloient alors le fossé, comme cela arriva au siége de Lilybée. Polybe paroît nous l'insinuer.

Vitr. Liv. X.

ARTICLE VII.

De la défense contre le bélier. Moiens dont les Anciens se servoient pour le rendre inutile & de nul effet.

JE l'ai dit dans ma premiére Partie, & je demeure ferme dans mon opinion, ce que huit piéces de canons de batterie ruineront en douze heures, six béliers de bonne taille feront la besogne en six. Si l'on trouvoit le secret de suspendre un bélier de telle sorte que la charpente ne donnât aucune prise à nos machines modernes, je préférerois une batterie de béliers à une de canons: car la poutre béliére ne donne aucune prise, il n'y a qu'un coup de hazard qui puisse l'endommager. Je n'emploirois mon canon que pour raser les défenses & ruiner le flanc opposé. Cependant ce bélier si renommé cédoit à un rien, qui l'arrêtoit dans sa course la plus rapide; c'est ici le moucheron de la fable qui déclare la guerre au lion le plus redoutable d'une forêt, sonne la charge & le réduit à crier merci. Quel est donc ce rien qui réduit le bélier au point de céder à la moindre chose? une corde, une pince, quelques matelats, quelques balots de paille ou de laine qu'on lui oppose. C'est ce que nous allons voir.

Végéce donne un chapitre entier des moiens de se couvrir contre les efforts du bélier; mais il s'explique d'une maniére si vague, si serrée & si concise, qu'il n'y a rien qui puisse satisfaire la curiosité des Lecteurs. Il y a, dit-il, plusieurs remédes contre la violence & le choc du bélier pour en empêcher l'effet. On remplit quelquefois des balots de laine ou de plumes, que l'on oppose à la machine, ce qui rompt la force des coups. On se sert encore de cordes à lacs courans, avec lesquels on tâche de saisir le bélier, & de le tirer ensuite à côté à force de bras à droit ou à gauche, & de le mettre ainsi

Veget. Liv. IV. ch. 23

ainsi hors de batterie, & de renverser les poteaux de soutien sous lesquels il est suspendu. On se sert encore d'une maniére de ciseaux courbes & dentelés attachés au bout d'un cordage avec lesquels on pince le bélier, en le détournant à droit ou à gauche. Cette machine, qu'on appelloit un *loup*, faisoit le même effet que les lacs courans.

Cette méthode d'expliquer en cinq ou six lignes ce qu'on auroit de la peine à faire comprendre en trente, est permise à un Abréviateur tel que Végéce, parce qu'il écrivoit en un tems auquel toutes ces choses étoient connuës ; mais dans celui-ci elle est un peu trop abrégée pour être entenduë. Si nous en demeurions là, je laisse à penser si mes lecteurs seroient bien au fait. Il faut donc expliquer quelles sont ces sortes de moiens que Végéce nous donne à la façon des oracles. Les Historiens ne nous laissent rien à désirer sur cette matiére, ils nous expliquent tous ces expédiens avec toute l'éxactitude possible. Polybe n'est pas moins éxact à nous les apprendre. Nous n'avons garde de les insérer ici, de peur qu'on ne nous accuse de remplir ce Livre du Livre même.

Les figures des machines dont parle Végéce, ont été insérées dans mon premier Tome dans mes Observations sur les Corbeaux. Le Loup étoit moins en vogue, moins simple & moins sûr que les lacs courans, qui tenoient au bout d'un Corbeau à bacule ou d'une longue piéce de bois suspenduë en équilibre à une autre comme la branche d'une balance, où il y avoit plusieurs cordes attachées au bout comme en trelingage. Plusieurs soldats en tenoient chacun une, & faisoient en sorte que la tête du bélier pût s'engager dedans ; ils tiroient alors la corde, & ceux qui étoient à la bacule baissant d'un côté, la piéce de bois s'élevoit de l'autre & le bélier en même tems : de sorte que les assiégeans étoient quelquefois obligés de couper le cable auquel il étoit suspendu, & d'abandonner le bélier aux assiégés, qui ne manquoient pas d'y attacher des artifices pour le brûler. Ils attachoient quelquefois par les deux bouts une grosse poutre avec de longues chaînes de fer, qui tenoient aux deux extrémités à deux materaux, comme les deux fléches d'un pont-levis, qui panchoient sur le parapet de la muraille ; & lorsque le bélier venoit à jouër, ils levoient la poutre en l'air, & la laissoient ensuite tomber sur la poutre béliére, ce qui la rendoit sans effet.

Au siége de Jotapat, qui est un des plus célébres & des plus savans de l'antiquité, Joséphe qui défendit cette place, dit qu'aiant *prévû que le mur ne pourroit longtems résister à l'effort d'une machine si rédoutable, il avoit trouvé un moien d'en diminuer l'effet. Il fit emplir de paille quantité de sacs, que l'on descendoit avec des cordes du haut du mur à l'endroit où le bélier avoit frappé : & ainsi les coups qu'il donnoit ensuite, ou ne portoient pas, ou perdoient leur force en rencontrant une matiére si molle & si facile à s'étendre.*

Cette invention, continuë-t-il, *retarda beaucoup les Romains ; parce que de quelque côté qu'ils tournassent leur bélier, il y rencontroit ces sacs pleins de paille qui rendoient ses coups inutiles. Mais enfin ils y remédiérent en coupant avec des faux attachées à de longues perches les cordes où ces sacs étoient attachés. Ainsi le bélier faisant son effet, & ce mur, qui étoit nouvellement bâti, ne pouvant résister davantage, le feu étant le seul reméde auquel Joséphe & les siens pouvoient désormais avoir recours, ils assemblérent en trois divers lieux tout ce qu'ils pûrent amasser de matiéres combustibles, y mêlérent du bitume, de la poix & du souffre, y mirent le feu en même tems, & brûlérent ainsi en moins d'une d'heure toutes les machines & tous les travaux, qui avoient coûté aux Romains tant de tems & tant de peine, quoiqu'il n'y eût rien qu'ils ne fissent pour tâcher de l'empêcher ; mais des tourbillons enflammés qui voloient de toutes parts,* ren-

Hist. de la guerre des Juifs contre les Rom. L. III. c. 15.

rendoient cet embrasement si grand, que l'on ne pouvoit s'en approcher sans courir fortune de périr.

Je n'ai pû m'empêcher de citer tout le passage de Joséphe, qui me paroît remarquable, car presque tout ce que l'on pouvoit opposer contre l'effort du bélier s'y trouve fort clairement expliqué. Si ces balots de paille avoient été suspendus à des chaînes plutôt qu'avec des cordes, les faux des Romains eussent été inutiles. Le feu fut sa derniére ressource, ce fut aussi celle d'Imilcon à la défense de Lilybée : car après avoir souffert les derniéres extrémités, une sortie générale le tira d'affaires, & ces béliers, dont il n'avoit pû éviter la force redoutable, furent brûlés en un instant avec les tours & les tortuës. Les Romains perdirent leurs machines & la patience tout en même tems. Il n'en fut pas ainsi à Jotapat, ils tinrent bon malgré leur infortune. Joséphe fut emporté d'assaut sans être moins habile & moins glorieux qu'Imilcon.

Les Tyriens, au rapport de Diodore, opposérent de grands sacs de cuir double contre le bélier pour en arrêter la violence, & par là ils rendoient les coups inutiles & de nul effet. Ils poussérent plus loin l'artifice; car Aléxandre aiant, par un art admirable, joint plusieurs galéres à côté les unes des autres, & planté dessus ses béliers pour approcher des murailles, pour les battre en bréche, les assiégés par un plus grand art firent avancer des galéres dont le bout des antennes étoit armé de faux, dont ils coupérent les cables avec lesquels les béliers étoient suspendus; ce qui obligea les assiégeans de pousser la digue jusqu'au pied du mur, sur laquelle on établit les batteries des béliers & les autres machines de jet.

Que veut dire Polyen dans ses stratagêmes avec ses masses ? On ne l'entend pas trop bien. *Athenocles*, dit-il, *étant assiégé dans une ville*, qu'il ne nomme pas, *opposa aux béliers & aux tarriéres* * *des poutres de plomb, qu'il fit poser en travers sur les crénaux des murs, afin que les machines se rompissent en frapant contre.* C'est tout ce que j'ai pû tirer des ténébres du commencement des stratagêmes dont Athenocles se servit dans ce siége, car tous les autres sont incompréhensibles. Si ce que je viens de citer ne l'est pas absolument, du moins mérite-t-il d'être éclairci. Le bon homme Polyen n'étoit pas du métier, on s'en apperçoit assez. Les béliers ne pouvoient battre aux défenses, à moins que les murailles de la ville dont il parle ne fussent bien basses. Je veux qu'ils pûssent y atteindre, se peut-il que ces poutres de plomb posées en travers sur les parapets fussent capables de briser la machine ? Qui doute que ce plomb ne soit moins dur que les pierres ? Ce passage mérite correction, il eût dû s'expliquer autrement, & dire que ces masses de plomb étoient suspenduës par des cordes à leurs extrémités, & qu'on les faisoit tomber sur le bélier pour en rabattre les coups & en empêcher l'effet. Quant à ses tarriéres, on voit bien qu'il veut parler du bélier non suspendu. Or le bélier non suspendu n'agissoit pas par vibrations, mais en ligne droite. Il ne pouvoit donc pas atteindre le haut des défenses. Tout cela prouve que cette machine étoit toute semblable à la poutre suspenduë à une bacule ou corbeau, comme les fléches d'un pont-levis.

Polyen L. III. ch. 3.
* Terebra.

Le siége d'Amide est un des plus célébres de la moienne antiquité, qui nous en fournit un grand nombre. Il vaut bien ceux de la plus reculée. Je remarque que l'attaque des places, au contraire de la tactique, ne se sent nullement de la barbarie de ces siécles-là. Ce qu'il y a de bien surprenant, c'est que les Historiens Arabes qui ont écrit des guerres de Gingis-Can & de Timur-Bec, nous font voir des défenses & des attaques qui ne le cédent en rien à celles des Anciens : car tout ce que l'art a de plus grand & de plus profond s'y trouve emploié. On tombe en admiration en lisant ces sortes de défenses, & nous cessons d'admirer celles de notre tems.

C'est l'Empereur Constance qui assiégea les Perses dans cette place. Ammien Mar-

cellin

cellin nous en donne la description. Il me faudroit plusieurs pages si je voulois rapporter tout ce que les assiégés firent pour sauver leur ville & les divers artifices qu'ils emploiérent contre le bélier. Celui dont l'Auteur parle, étoit renommé par sa grandeur énorme. Les Perses s'en étoient servis pour prendre Antioche. La vûe de cette formidable machine, que l'Empereur avoit fait venir de Carras, où elle étoit restée, consterna les assiégés, qui connoissoient sa puissance ; mais comme ils savoient leur devoir, & ce qu'ils devoient à leur Prince, ils se résolurent à souffrir les derniéres extrémités. Ce bélier les tenant en cervelle, ils emploiérent d'abord les nœuds courans & les autres machines en foule pour en empêcher l'effet ; mais comme ils virent qu'il faisoit son chemin sans qu'on pût l'arrêter dans sa course, ils eurent recours aux feux lancés par leurs machines. Ce fut encore inutilement, les assiégeans s'étoient si bien précautionnés à leur bélier comme aux autres machines, qu'il n'y avoit pas moien de réussir. Les sorties furent leur derniére ressource, qui ne réussirent pas toujours. Ils en tentérent une générale, & celle-ci fit enfin le coup : car ils vinrent en si grand nombre l'épée & le flambeau à la main, favorisés encore des artifices qui pleuvoient du haut des remparts pour aider aux autres, qu'on vit enfin l'incendie se répandre de toutes parts aux tours & aux tortuës béliéres avec tant de violence, qu'il ne fut pas possible de l'arrêter ; & comme le grand bélier étoit le sujet de tous ces faits d'armes, ce fut là aussi où se fit le plus grand effort. Il fut seul sauvé de l'embrasement, & l'on s'en servit encore sans grand effet : car la perte de Constance fut si grande, & la résistance si opiniâtrée, que l'Empereur fut obligé de lever le siége après divers assauts inutiles & toujours malheureux. Ammi. Marcel. L. XX.

Je ne sçai que penser du siége de Marseille par César, car on diroit en lisant la description qu'il en fait dans ses Commentaires, qu'il n'a rien négligé des circonstances les plus capitales de ce siége. Voici Vitruve pourtant qui nous apprend qu'il y avoit une infinité de conduits de mines que les assiégeans poussérent de toutes parts, & que les assiégés rendirent inutiles par leurs contregaleries. César n'en fait pas la moindre mention, & encore moins des béliers qui servirent à faire bréche. Ecoutons ce fameux Architecte. *De plus*, dit-il, *les assiégeans aiant élevé un rempart au droit de la muraille avec plusieurs arbres coupés & entassés les uns sur les autres, les habitans brûlérent tout le travail en y jettant avec des balistes plusieurs barres de fer rougies. Lorsque la tortuë s'approcha pour battre la muraille, ils descendirent une corde avec un nœud courant, dans lequel ils prirent le bélier, & lui levérent la tête si haut par le moien d'une roüe appliquée à un engin, qu'ils empêchérent qu'il ne pût fraper la muraille : & enfin à coups de brûlot & de balistes, ils ruinérent toute la machine.* Perrault dans Vitruve, L. X.

ARTICLE VIII.

De la défense contre les tours ambulantes.

LA défense contre les tours mobiles étoit encore plus abondante en ruses & en artifices que les autres machines dressées contre la ville. Les Tyriens, assiégés par Alexandre, emploiérent une infinité de moiens pour les brûler, ou pour les rendre de nul effet. Si l'on ramassoit tout ce que les Auteurs en disent, l'ouvrage seroit fort curieux, & d'une instruction merveilleuse pour les gens de guerre. Quinte-Curse a écarté un grand nombre de circonstances de ce siége, qu'il eût, ce me semble, dû

garder, quelque court qu'il eût voulu être, & qui manquent à la description qu'il en fait. Plutarque dit encore moins, disons plutôt qu'il ne dit rien. Arrien est plus éxact, mais Diodore n'en laisse échaper aucune. Le Lecteur en sera bientôt convaincu, & fort aise de les apprendre; mais ce ne sera qu'après un passage d'Arrien, qu'il faut que je cite, où il s'agit de la défense contre les tours mobiles, où les Tyriens nous font voir la subtilité de leur esprit, & ce que peuvent l'art & l'industrie : car ces trois choses ne parurent jamais tant qu'aux trois tours de bois que les assiégeans avoient fait avancer à la tête du travail de la digue, *à la faveur desquelles*, dit d'Ablancourt dans sa version, *on continua l'ouvrage après avoir tendu des peaux tout autour pour couvrir les ouvrages, & n'être point endommagé du feu. Contre cela ils s'avisérent de ce stratagême. Ils prirent un vaisseau de charge, & l'aiant rempli de sarment & d'autre matiére séche & légére, firent une large enceinte vers la proüe, où ils enfermérent toutes ces choses avec du souffre & de la poix & le reste, qui prend feu aisément. Au milieu ils plantérent deux mâts, ausquels ils attachérent deux antennes, où pendoient des chaudrons pleins d'huile & d'autres liqueurs semblables. Ils chargérent ensuite le derriére du navire de pierres & de sable pour faire lever la proüe*, pour approcher de plus près; *& aiant choisi un vent propre* le remorquérent *en mer avec leurs galéres. Comme ils furent près des tours, ils mirent le feu au brûlot, & le tirérent à la pointe de la digue. Cependant les matelots qui étoient dedans se sauvent à la nage, & la flamme se prend aux tours avec grande violence, & les antennes venant à rompre versent l'huile dans le feu, qui accroît l'embrasement; & de peur que les Macédoniens n'accourussent pour l'éteindre, les galéres Tyriennes tiroient continuellement vers les tours, de sorte qu'on n'en osoit approcher.*

Arrien L. II.

Les Tyriens usérent encore d'autres inventions aussi ingénieuses contre les tours de bois d'Aléxandre, c'est Diodore qui me le fournit. Il nous dit donc que les Macédoniens aiant approché leurs tours d'une hauteur égale à celle des murs de la ville, ils firent tomber sur les défenses des ponts de planches qui se baissoient à la maniére de nos ponts-levis, sur lesquels ceux qui étoient dans ces tours passoient pour se jetter dans la ville. Les Tyriens, qui s'y étoient attendus, leur alloient au-devant dessus le pont même, ou leur lançoient de gros traits, dont le bout du côté de la détente étoit attaché à une longue corde : ces traits rencontrant les boucliers de ceux qui vouloient passer, s'y enfonçoient avec tant de force qu'il étoit impossible de les détacher, ceux qui les avoient tirés tenant ferme l'autre bout de la corde les tiroient à eux : de sorte qu'ils étoient obligés d'abandonner leur principale arme, & de combattre tout à découvert, ce qui les rendoit moins hardis; ou s'ils s'opiniâtroient à retenir leurs boucliers de peur d'infamie, ils tomboient souvent du haut de leur pont en bas. A cette ruse les assiégés en joignirent une autre tout aussi dangereuse. Parmi ceux qui combattoient, il y en avoit qui s'étoient munis de rets de pêcheur, qu'ils jettoient sur ceux qui vouloient passer, & en les envelopant ils s'y empêtroient de telle sorte, qu'ils se trouvoient hors d'état de se servir de leurs bras & de leurs armes, & les attirant à eux ils les poignardoient ou les précipitoient en bas.

L.XVII.

Rien ne me persuade davantage que les Hébreux se servoient de ces sortes d'armes que ce passage de Diodore, l'Ecriture emploiant certaines expressions qui marquent visiblement que c'est de ces sortes de filets qu'elle veut parler : car puisque les Tyriens s'en servoient, doutera-t-on que les Juifs en connussent l'usage dans les combats? Les Perses, les Grecs, les Alains se servoient de ces sortes de filets, qu'ils jettoient à leurs ennemis avec beaucoup d'adresse, qu'ils égorgeoient, après les avoir mis hors d'état d'attaquer & de se défendre. Toutes les expressions de l'Ecriture marquent visiblement cette façon de combattre.

Héro-

Hérodote parlant des Sagarces ou Nomades, peuple de l'Asie, dit qu'ils ne se servent d'aucune *arme de cuivre ou de fer, excepté du cimeterre*, & que lorsqu'ils vont au combat ils *se servent de rets, dont ils attirent à eux les hommes ou les chevaux qu'ils atteignent, & les tuent dans ces rets.* Puisque la disgression est en faveur de ceux qui pourroient douter qu'on peut prendre les hommes comme des poissons, je vais citer un Auteur stratagématique où je puise quelquefois. *Un combat singulier*, dit-il, *devoit décider, entre Pittaque, un des sept Sages de la Gréce, & Phrynon, le différend qu'ils avoient ensemble sur la possession de Sigée. Ils étoient convenus de se battre à armes égales, & véritablement il n'y avoit pas de différence quant à l'extérieur; mais Pittaque avoit caché sous son bouclier un filet, dont il se servit pour embarrasser Phrynon, & le tua. Ainsi l'on peut dire qu'il prit Sigée d'un coup de filet. C'est la même invention dont se servent encore les gladiateurs dans leurs combats singuliers, & Pittaque est le premier qui se soit avisé de cette ruse.* Polyen se trompe, elle étoit connuë longtems avant qu'il y eût de Pittaque au monde; & ce Pittaque, tout Sage qu'il est, use là d'une perfidie très-indigne d'une homme d'honneur & d'un vrai courage. Reprenons nos tours.

Lib. VII.

D. Lobineau, version MS. de Polyen, Liv. I. ch. 25.

Le reméde le plus sûr contre ces sortes de machines étoit le feu, on n'en venoit guéres à bout par d'autres moiens. Plusieurs Auteurs prétendent qu'il y avoit des tours incombustibles, & que le secret consistoit à les frotter d'alun. C'est un conte que cela. Je ne crois nullement que l'alun & le vinaigre, car les Anciens mettent encore cette liqueur en ligne de compte, aient une telle vertu. Je suis de l'avis de Bayle à cet égard-là, qui se moque de cet alun dans son Dictionaire; mais il me permettra, de remarquer, avec tout le respect dû à son profond savoir, qu'il blâme à tort *Quadrigatius* d'avoir dit que l'alun avoit une si grande vertu, & qu'il est le seul Historien qui en ait parlé d'une maniére si précise, pendant que le silence de tous les Historiens de l'antiquité est tout manifeste sur ce point-là. Il n'entend pas seulement parler de cette tour de bois d'Archélaus pour empêcher que les Romains ne brûlassent cette tour, qui défendoit le Pirée, assiégé par Sylla, mais de toutes les autres frottées de cette drogue. J'ai regret que sa mémoire lui ait joué un fort mauvais tour en cet endroit-ci. Pouvoit-il ignorer qu'Ammien Marceliin nous rompt perpétuellement la tête de cet alun, qu'il prétend avoir la vertu de rendre les tours & les tortuës incombustibles lorsqu'elles en sont frottées? Il prétend encore que le vinaigre n'est pas moins doué de cette vertu. Enée encore plus ancien nous assûre la même chose dans son Traité *de Tolerandà obsidione.* Concluons de là que la critique de Bayle n'est pas orthodoxe sur les tours incombustibles frottées d'alun, quoique nous soions très-persuadés que cette drogue n'empêchoit nullement que le feu n'allât son chemin. Il s'agissoit seulement de savoir que les Historiens en ont parlé.

Les tours couroient un grand risque lorsque les garnisons étoient fortes & vigoureuses, car on ne pouvoit guéres réussir que par les sorties. On les battoit quelquefois à coups de machines, les catapultes du premier rang qui chassoient des corps de cinq ou six cens pesant tout au moins étoient capables de les mettre en piéces; on minoit quelquefois dessous, comme on faisoit sous les cavaliers: car si elles étoient une fois renversées, il n'y avoit plus moien de les relever. Les assiégés se servoient quelquefois du bélier. César nous en donne une éxemple dans sa guerre d'Aléxandrie. Tacite le confirme encore dans son quatriéme Livre, où il parle de la guerre de Civilis contre les Romains. Il dit que dans l'attaque du camp de Mummius Lupercus, qui commandoit deux légions, *les Hollandois avoient roulé une tour de deux étages vers la principale porte du camp, mais elle fut*, dit-il, *renversée à coups de béliers & de poutres lancées par des machines, avec grand meurtre de ceux qui étoient dessus.*

Vé-

Végéce dit que les assiégés se servoient d'un moien fort simple pour arrêter l'abord des tours auprès des murailles, de crainte que l'ennemi ne jettât un pont sur le parapet. Ils avançoient, dit-il, des poutres fort longues armées d'une pointe de fer, pour empêcher que la tour ne pût avancer, & qu'on ne pût baisser le pont, contre lequel le bout de la poutre alloit appuier. Cette machine me paroît d'autant plus ingénieuse, qu'il étoit impossible de se délivrer de la poutre, ni d'empêcher qu'on ne la poussât contre la tour. Dans les autres endroits où l'Auteur parle de la défense contre les tours béliéres, il ne voit pas d'autres remédes que les sorties & le feu; mais lorsqu'on n'a pas assez de courage pour tenter les unes, dit Végéce, on a recours aux grosses, dont les traits sont garnis d'artifices pour les brûler, ou du *malleol*, qui est une fléche garnie de matiéres propres à s'enflammer, ainsi que la *phalarique*, qui est une sorte de dard qui produit des effets semblables.

Lib. IV. c. 20.

Anne Comnéne, dans la Vie de l'Empereur Aléxis son pére, rapporte un éxemple fort remarquable des moiens dont on se servoit contre les tours, pour empêcher qu'elles n'abordassent trop près des murs de la ville, & qu'elles n'y jettassent leurs ponts. Voici comme cette Princesse s'explique dans le Président Cousin, touchant la ville de Duras, devant laquelle Robert de Lombardie avoit mis le siége, & que Paléologe défendoit. Elle dit donc que celui-ci *sçachant que Robert mettoit sa principale espérance dans une tour qu'il avoit fait construire avec grand soin, en avoit fait dresser une autre pour l'opposer à celle-là; qu'il avoit emploié une nuit à éprouver si une poutre, qui étoit attachée à sa tour, étoit suspenduë justement à l'endroit qu'il falloit pour fermer le pont de la tour des ennemis; que le jour suivant Robert avoit fait entrer dans sa tour cinq cens hommes pesamment armés, & l'avoit fait conduire jusqu'au pied de la muraille; que quand on avoit voulu baisser le pont pour entrer dans la ville, on y avoit appliqué la poutre à force d'hommes & de machines, & qu'ainsi la tour des ennemis étoit demeurée sans effet. Que Paléologe avoit fait tirer incessamment sur les François qui étoient dedans, de sorte qu'ils avoient été obligés de se cacher; qu'à l'heure même l'on avoit jetté quantité de feux d'artifice, dont la tour avoit été embrasée, que ceux qui étoient en haut s'étoient précipités pour éviter la violence des flammes, & que ceux qui étoient en bas avoient ouvert la porte; que les plus vaillans de la garnison les avoient poursuivis, que d'autres avoient brisé avec des haches le bas de la tour que le feu avoit épargné, & qu'ainsi elle avoit été toute ruinée.*

Si le miroir ardent d'Archiméde n'étoit pas la plus grande chimére qui puisse entrer dans la tête d'un homme qui extravague, il n'eût pas été besoin d'autre chose pour rendre immortelles les attaques & les résistances des villes. Ni les tours, ni les tortuës, ni les béliers, ni les machines de jet si redoutables, qui nous font voir les Anciens comme des astres lumineux qui ne peuvent souffrir d'éclipse, rien de tout cela n'eût pû tenir un instant contre ces miroirs. Je voudrois bien que quelqu'un m'apprît sur quel agréable narcotique les Auteurs qui en ont parlé avoient mis le pied, lorsqu'ils assûrent qu'Archiméde avoit imaginé un miroir qui avoit une telle vertu qu'il brûla une flotte tout entiére. L'impossibilité de l'effet se trouve dans l'impossibilité du miroir. Il ne s'agit pas ici d'un miroir de verre convéxe qui brûle de haut en bas, à moins qu'on n'eût prié l'Amiral de se mettre sous les murailles pour se faire brûler plus commodément. Il falloit sans doute que le miroir eût un foier par refléxion. S'ils nous eussent avertis de cela, la vision eût été moins folle.

Hist. de l'Acad. Roiale des Sciences, année 1708.

Un de mes amis qui a traduit Aristophane, m'avoit appris, avant que M. de la Hire eût donné ses remarques sur les verres ardens des Anciens, que cette belle invention n'étoit pas moderne, & qu'elle se trouvoit dans les *nuées* du Poëte comique Grec : c'est autant de pris sur la secte des admirateurs des Modernes. Si Archiméde, si plein de

sa

sa Géométrie, ne faisoit aucun cas de ces admirables machines de jet qu'on lui attribuë, & dont il ne fut jamais l'inventeur, il n'eût sans doute pas méprisé le prodige de son miroir imaginaire. Ce prodige doit être laissé en propre aux faiseurs de poëme épique, ou à ces sortes d'écrivains à Fées, ou à Mille & tant de nuits, ou tant de quarts d'heures. Je m'étonne qu'ils ne se soient pas avisés de parer leurs Livres de cette folie, qui eût amusé les Lecteurs fort agréablement.

La tour roulante des Turcs au siége de Malthe, coupée en deux d'un coup de canon chargé de chaînes de fer, approche fort du conte à Fées, ou tout au moins du miroir ardent d'Archimède. Je ne sçai comment l'Abbé de Vertot a pû adopter cette chimére sans quelque correctif. Je ne doute nullement de l'éxistence de la tour; mais qu'elle ait été coupée en deux de la façon qu'il rapporte, on ne peut s'empêcher d'en rire. Citons l'éxemple.

Le Bacha qui commandoit dans ce siége voiant qu'il échouoit à chaque pas qu'il faisoit, & ne sachant quel parti prendre; *il assembla tous les Ingenieurs* de son armée, & les exhorta *à inventer une machine qui facilitât un nouvel assaut & qui mît fin à une entreprise si longue, si difficile. Ces Ingénieurs lui répondirent qu'ils avoient jusqu'alors épuisé tous les secrets de leur art, que le reste dépendoit du courage & de la valeur de ses troupes. Cependant pour le contenter, ils firent construire une tour de bois, qu'à force de rouleaux on poussa jusqu'au pied de la bréche du fort Saint Michel. Cette tour semblable à ces anciennes machines, dont avant l'invention du canon on se servoit dans les siéges, avoit plusieurs étages. Le plus haut, & qui voioit à découvert dans la place, étoit rempli d'arquebusiers qui foudroioient tout ce qui se découvroit; & pour mettre ce dernier étage hors d'insulte des batteries du château, si-tôt que les Infidéles avoient fait leur décharge, par le moien des roues qui étoient en dedans de la machine, & peut-être par la pesanteur des contrepoids, & le secours des poulies, le haut de cette tour s'abaissoit, & se trouvoit à couvert par la muraille même de la place contre laquelle elle étoit appuiée : mais un charpentier Malthois, appellé* André Cassar, *habile dans son art, aiant examiné la construction de cette tour, fit ouvrir dans la muraille, & directement vis-à-vis de ce château de bois, une canoniére, où il plaça une coulevrine chargée de chaines de fer; & au moment que les Turcs faisoient remonter cette machine, il fit mettre le feu au canon, qui la prit par le milieu & la mit en piéces : en sorte que les soldats qui étoient au plus haut étage furent précipités en bas, ou écrasés sous ses ruines & ses débris.* L'Auteur, de qui l'Abbé de Vertot a pris cela, a cru debiter une merveille par ce coup de coulevrine. Quand elle eût été chargée d'un boulet de quarante-huit, elle n'eût jamais pû ruiner cette tour d'un seul ni même de plusieurs coups : à plus forte raison étant chargée de chaînes, qui ne peuvent être de quelque effet que dans un combat de mer pour couper les manœuvres d'un vaisseau; mais contre une tour de bois composée d'une grosse charpente, un coup de canon chargé de chaînes ne feroit que blanchir.

Histoire de Malthe, L. XIII.

ARTI'CLE IX.

De la défenſe contre les baliſtes & les catapultes. Moiens dont les aſſiégés ſe ſervoient lorſque les cordes des machines venoient à manquer.

LEs machines de jet des Anciens n'étoient pas à beaucoup près ſi violentes dans la chaſſe des corps que le ſont les nôtres. Des deux les plus redoutables, il n'y en avoit qu'une contre laquelle ils avoient trouvé pluſieurs moiens pour s'en garantir, & rompre la force des traits énormes qu'elle lançoit. On comprend aſſez que c'eſt la baliſte que j'ai en vûë; car à l'égard de la catapulte, les Anciens s'en ſervoient, non pour battre les murailles, mais pour chaſſer les corps, pour tomber enſuite de leur mouvement naturel à l'endroit où ils tiroient, comme nous le pratiquons aujourd'hui avec nos mortiers dans le jet des bombes. Rarement battoient-ils de but en blanc, bien que Diodore parle d'une tour de bois qui fut miſe en piéces par les catapultes énormes de Sylla au ſiége d'Athénes, qui jettoient vingt boulets de plomb; mais ces éxemples ſont rares dans l'Hiſtoire. Contre celles qui chaſſoient les corps en haut, il n'y avoit aucun autre reméde pour les aſſiégés que les ſouterrains, & ces ſouterrains n'étoient pas moins ſolides chez les Anciens que le ſont les nôtres, puiſque leurs catapultes chaſſoient des corps bien autrement lourds que ne ſont nos bombes, comme je l'ai dit dans ma premiére Partie. Nous n'avons pas autre choſe à dire contre la violence & le poids des maſſes jettées par les catapultes, mais nous ne demeurerons pas court quant aux baliſtes.

J'ai déja parlé des rideaux compoſés de gros drap tiſſu de crin de cheval & de poil de chévre, piqués & remplis de bourre ou d'herbe marine entre des étoffes, que les aſſiégés tendoient & ſuſpendoient devant les parapets ou ſur les bréches, pour rompre la violence des fléches & des traits lancés par les baliſtes ou catapultes-baliſtes. Ceux de la moienne antiquité les appelloient *cilices*. *Defenſores obtentis* CILICIIS *latebant intrinſecus*, dit Ammien, *ne conſpicerentur ab hoſtibus*. C'eſt ainſi que nous appellons encore aujourd'hui *cilice* ces mêmes étoffes, dont on fait des ceintures ou des camiſoles à l'uſage des dévots & des dévotes, qui les portent ſur la peau nuë pour amortir les traits de la concupiſcence.

Ces ſortes de mantelets me paroiſſent d'auſſi vieille date que les machines de jet de toute eſpéce; car à méſure que les hommes avancent dans l'art de ſe détruire réciproquement par de nouvelles inventions, il s'en trouve tout auſſi-tôt d'autres qui cherchent des remédes pour s'en garantir, & l'on peut dire que la découvette de l'origine des unes nous méne infailliblement à la ſource des remédes qui les ſuivent de près. Aléxandre le Grand trouva ces rideaux tout établis au ſiége de Tyr, il paroît même par l'Ecriture que les Hébreux en connoiſſoient l'uſage. Ceux qui ont écrit de ce ſiége célébre parlent de ces rideaux, qui étoient communs aux aſſiégeans comme aux aſſiégés. Les Hiſtoriens de la premiere antiquité comme ceux de la moienne, nous fourniſſent une infinité d'éxemples des mantelets de gros drap & de tiſſus de cables contre l'effort des machines. Héron nous donne pluſieurs remédes pour en rompre les coups, enfin toute l'Hiſtoire en eſt remplie. Voici un éxemple que je tire de Diodore qui m'embarraſſe un

un peu. Parlant du siége de Tyr, il dit qu'*Aléxandre aiant fait avancer les machines qui chassoient de grosses pierres, continuoit à battre les murs en bréche avec ses béliers, pendant que ses grosses balistes lançoient une grêle de traits & de fléches, & que du haut des tours mobiles on ne cessoit de tirer contre ceux qui paroissoient aux défenses des murs de la ville. Pour se couvrir contre une attaque si incommode & si meurtriére, les Tyriens avancérent des quartiers de marbre au-devant des défenses par le moien de quelques engins, contre lesquels les gros traits alloient donner & se briser, ou les faisoient ganchir de telle sorte qu'ils rendoient les coups inutiles.* Pourquoi, je vous prie, ces quartiers de marbre d'un poids excessif contre des traits? Les mantelets dont j'ai parlé plus haut, n'auroient-ils pas fait le même effet? D'ailleurs ces masses empêchoient qu'on ne pût tirer sur l'ennemi, pourquoi opposer des poids si énormes & si difficiles à remuer? Les défenses étoient de pierres comme les murs, & ces traits si redoutables n'auroient pas rebouché contre. Il y a quelque chose dans ce passage qui ne me paroît pas sensé. Je croirois plutôt que les assiégés garnirent le parapet du nouveau mur de gros quartiers de pierre, contre lesquels les traits des grosses balistes aloient fraper. Il étoit difficile aux Historiens de l'antiquité de s'empêcher de ne pas succomber à la tentation, lorsque l'occasion se présentoit de fourrer du merveilleux lorsque les faits leur paroissoient un peu trop communs & trop simples. Tite-Live est le grand patron du merveilleux. On ne voit rien de tout cela dans Polybe, qui se moque assez plaisamment de ces Historiens qui se plaisent si fort à parer les faits de choses si ridicules.

Rotas marmoreas. Je me sers du terme de quartiers de marbre; car pourquoi des meules de marbre? Est-ce que la figure ronde a plus de vertu? Je ne sçai si le terme équivalent se trouve dans le Grec.

Le meilleur expédient que les assiégés pûssent prendre, consistoit dans le grand nombre des machines qu'ils mettoient en batterie pour opposer à celles des assiégeans. Les plus grosses étoient sans doute les meilleures. Les balistes étoient d'un grand effet, comme je l'ai fait assez voir; mais les catapultes du premier rang, c'est-à-dire, celles qui chassoient des poids d'un millier, étoient capables de renverser ou de ruiner les tours de bois les plus solides, telles que celles d'Archiméde à Syracuse, qui lançoient des roches entiéres de douze à quinze cens pas, que l'on pouvoit tirer de point en blanc. Les assiégés en connoissoient assez la conséquence. J'ai remarqué plus d'une fois dans les Historiens que les cordes leur manquoient. Végéce semble avoir fait la même remarque. *Il faut*, dit-il, *avoir une particuliére attention que les cordes ne manquent pas. Les balistes & les catapultes, & les autres machines de jet ne seroient d'aucun effet, si les cordes qui en font toute la force n'étoient faites de nerfs. Il y en a qui sont d'opinion que celles qui sont faites de crin de cheval sont très-propres pour les balistes, du moins il est certain que les cheveux de femmes dans une urgente nécessité ne sont pas moins bons que les autres, comme l'expérience le fit assez voir à Rome au siége du Capitole: car les cordages aiant manqué par le continuel usage, les Dames Romaines coupérent leurs chévelures* (a) *pour le service des machines.* Je ne sçai si Végéce étoit fort expérimenté en fait de machines. J'en doute, puisqu'il croit que le crin tiré de la queuë des chevaux fût propre pour les machines: il s'en faut bien que le crin fasse ressort. Mais à l'égard des cheveux des femmes, c'est une autre chose; ils sont beaucoup meilleurs, & plus capables de soutenir l'effort du bandage que les cordes à boïau. Aussi l'Histoire nous fournit-elle mille éxemples des cordages faits de cheveux. Nous nous bornerons à quelques-uns des plus remarquables.

Veget. L. IV. cap. 9.

Polyen rapporte dans ses stratagêmes, que *les Thasiens se trouvant assiégés, construisirent*

(a) *Les Dames Romaines coupérent leurs chévelures,*] Le Sénat fit pour cela bâtir un Temple sous le nom de Vénus la chauve. L'on trouve encore une médaille avec l'image d'une femme chauve.

MS. L. VIII. c. 67. *firent des machines pour se défendre; mais comme les cordages leur manquoient, les Thasiennes s'en étant apperçûës, se rasérent tout aussi-tôt, & donnérent leurs cheveux, dont on fit des cordes pour les machines.*

Cæs. Comm. de bel. civ. Lib. III. César rapporte qu'Octavius n'aiant pû détourner les habitans de Salone de son alliance, ni par promesses, ni par ménaces, se résolut de les assiéger. *Cette ville*, dit-il, *est située en un poste avantageux, mais fortifié: de sorte qu'ils se remparérent aussi-tôt avec des tours de bois; & comme ils virent qu'ils étoient en trop petit nombre pour se défendre, enfin après plusieurs blessures ils mirent en liberté tous les esclaves qui étoient en âge de porter les armes, & emploiérent jusqu'aux cheveux de leurs femmes pour faire des cordages aux machines.*

Au siége d'Aquilée par l'Empereur Maximin, & à celui de Bysance par Sévére, les femmes ne se contentérent pas seulement de donner leurs cheveux pour faire des cordes aux machines; mais elles aidérent encore à la défense, en s'exposant à tous les dangers péle-mêle avec les hommes.

ARTICLE X.

Méthode des Anciens dans les sorties sur les travaux de places assiégées.

N'Aurions-nous pas épuisé la matiére à l'égard des sorties des places assiégées, si tant est qu'elle soit épuisable pour un Auteur tel que je suis? J'en ai traité assez amplement dans ma premiére Partie, mais cet *assez* ne prouve point que j'aie tout dit à l'égard de l'ordre & de la conduite des assiégés dans ces sortes d'entreprises. J'en ai donné une légére notion pour l'intelligence de la défense des assiégeans qui se trouvent attaqués eux-mêmes dans leurs travaux. Mais on va voir dans cet Article que je n'en ai pas assez dit, & qu'à l'égard des sorties les Anciens étoient infiniment plus habiles & plus éclairés que nous ne le sommes, ou pour mieux dire dans toutes les parties renfermées dans l'art de défendre les places.

Leurs sorties étoient toujours grosses, & souvent générales; ils étoient trop habiles pour ne pas s'appercevoir qu'il ne pouvoit pas y avoir de milieu entre une grosse & une petite sortie. On ne sauroit trop répéter cette maxime au tems où nous vivons. Les sorties générales de toute une garnison, du moins des deux tiers, nous sont aujourd'hui inconnuës, quoiquelles aient été assez communes du tems de nos péres. Je n'en reconnois que trois ou quatre dans nos Historiens, c'est-à-dire, dans l'espace d'environ trois siécles. Celle de Belgrade, défenduë par Huniade, & celle de Siget par le Comte de Serin. Quel espace entre ces deux-ci & les deux derniéres qui se sont passées depuis peu en Perse? On sent bien que je veux parler de celle d'Ispahan contre le Rebelle Méréwis, & la derniére au siége de Tauris contre les Turcs: l'une malheureuse par la trahison d'un Grand de la Cour, & l'autre plus encore par l'étourderie de ceux de la ville. L'Europe si féconde en grands événemens, & moins paisible que l'Asie, ne nous offre rien de semblable. Il y a là quoi s'étonner.

Par ce que nous apprenons des Historiens de l'antiquité la plus reculée, & même de ceux de la moienne qui ont écrit des guerres de leur tems, il y a un art dans ces sortes d'entreprises qu'on ne sauroit trop admirer, pour peu qu'on les lise avec attention. Si elles ne sont pas toujours heureuses, c'est que les assiégeans ne se précautionnoient pas

moins

moins pour les faire manquer que les assiégés pour vaincre tous les obstacles qu'on leur opposoit. Une partie de l'armée étoit aux travaux tandis que l'autre restoit au camp, outre que campant plus près de la place que nous ne faisons, on emplojoit moins de tems pour courir où il étoit besoin, au lieu que nous sommes obligés de nous éloigner à la portée du canon de la place, ce qui est un désavantage que nous ne considérons pas assez : si l'on en ajoute un autre qui ne seroit pas moins favorable aux assiégés, s'il leur arrivoit de le reconnoître, c'est que la garde de la tranchée dans nos siéges est très-médiocre, & souvent très-foible contre une garnison, qui se trouve presque toujours supérieure aux troupes qui sont aux travaux, marque évidente qu'elle ignore sa force & ses avantages.

Les Anciens dans la garde de leurs travaux se trouvoient toujours plus forts que ceux de la ville, ce qui rendoit les sorties difficiles & dangereuses. Il falloit aussi dans les assiégés une plus grande conduite & un plus grand art pour les faire réussir, & surmonter les efforts des assiégeans. César dit dans ses Commentaires, qu'il y avoit toujours deux légions à la garde des travaux aux siége de Bourges, tandis que les deux autres travailloient. Voilà déja dix mille hommes de garde à la tranchée, & tout autant de travailleurs, & ces travailleurs étoient bien différens des nôtres. Ils étoient toujours armés, soit dans les travaux d'un siége, soit dans ceux d'un camp, en tems de paix comme en tems de guerre, pour être tout prêts à combattre comme les autres, & à laisser là la pelle & la pioche, car c'étoit un crime capital de travailler sans l'épée. L'Histoire est tellement remplie de ces sortes d'éxemples, qu'il seroit surperflu de dire ce qu'aucun de ceux qui ont un peu lû ne peut ignorer. Nos travailleurs dans les siéges ne réconnoissent point cette discipline, & personne jusqu'ici ne s'est avisé de la leur inspirer & de l'introduire dans les armées. Comme ils vont aux travaux sans aucune arme qui les mette en état de se défendre, ils s'enfuient à la premiére allarme, comme de misérables païsans qui n'ont que leur pelle & leur pioche; c'est la faute des Généraux plutôt que de leurs Officiers, qui n'ont pas le pouvoir de détruire une si méchante coûtume, ce qui fait tout le mérite des petites sorties nocturnes de dix ou vingt hommes, qui suffisent pour déranger tout le travail d'une nuit, & pour mettre en fuite trois cens travailleurs, qui laissent là l'ouvrage, qu'il faut remettre à la nuit suivante; ce qui fait perdre beaucoup de tems, dont les assiégés profitent.

Comme les Anciens travailloient armés, les assiégés ne connoissoient point ces sortes de sorties à dupes qui n'eussent dupé aucun de leurs travailleurs, qui laissoient là leurs outils pour prendre leurs armes. Encore une fois, je ne vois point que ces sortes de petites sorties fussent en usage ni chez les Grecs, ni chez les Romains, ni chez aucun autre peuple des tems antiques. Les assiégés sortoient toujours en grand nombre avec cette même impétuosité, & cette violence, si naturelle dans ces sortes d'actions.

Si nous comparons nos sorties avec celles des Anciens, nous y trouverons une fort grande différence. Il ne s'agit pas moins ici du nombre que de l'ordre dans ces sortes de combats. Ils sortoient toujours unis & serrés, & sur plus de hauteur que de front, c'est-à-dire en Colonne, comme je l'ai prouvé dans ma premiére Partie; mais comme je n'ai pas tout dit, & que je n'écris pas à l'ombre d'une seule preuve, nous en trouverons encore de reste pour couper court aux contradictions dans cet Article, comme dans celui de la défense contre les assauts, rien n'étant plus certain qu'une forme & une façon d'attaque capable d'un grand effort par la pesanteur, par la célérité & la violence de son choc, n'est pas moins propre & moins avantageuse dans l'attaque que dans la défense : car en suivant une méthode différente, c'est-à-dire moins solide, ce seroit opposer le foible contre le fort, des bataillons minces contre des Colonnes. Cependant

on emploie ces bataillons ſur un grand front, même dans les ſorties. N'eſt-ce pas être bien ſenſé ? Ce qui fait qu'on eſt ſouvent repouſſé, & que les aſſiégeans ſe trouvent toujours les plus forts : car tandis que ceux de la ville ſe jettent ſur une paralléle, leur foibleſſe fait qu'ils ſe trouvent toujours débordés par le côté qu'ils n'attaquent pas, de ſorte qu'il eſt aiſé de les prendre en flanc ; & lorſqu'ils s'apperçoivent du moindre mouvement à droit & à gauche, ils ſe retirent au plus vîte, de peur d'être envelopés & coupés par la multitude : au lieu qu'en attaquant en Colonne on ſe ſoucie fort peu que ce malheur arrive, parce qu'il eſt auſſi aiſé de percer en avant que de pénétrer ce qui nous coupe retraite.

Ces ſortes de ſorties, où les aſſiégés ſe trouvent pris, coupés & envelopés de toutes parts, ne ſont pas ſans éxemples dans l'Hiſtoire. Il s'en trouve une infinité, ce ſont ſouvent des piéges que les aſſiégeans nous dreſſent par des fuites ſimulées. Il arrive ſouvent auſſi que le bon ſuccès d'une ſortie générale, la fuite des ennemis & l'abandon même de ſes travaux, nous précipitent dans le plus grand de tous les malheurs par un trop grand déſir de vaincre : car les forces des aſſiégeans étant toujours ſupérieures, il eſt toujours dangereux & fort imprudent de pourſuivre ſes avantages au-delà de certaines bornes, de peur qu'en s'éloignant trop de la ville les ennemis ne tournent viſage, ſoit par la honte, ſoit par le voiſignage de leur camp, qui leur reléve le courage, ou de deſſein prémédité : car en s'éloignant trop de la ville, on ne ſauroit éviter d'être envelopé.

L'Hiſtoire nous fournit une infinité de ces ſortes d'éxemples. Polybe en rapporte de très-remarquables. L'Ecriture n'en eſt pas moins remplie. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt qu'on eſt toujours nouveau dans les ruſes les plus ſurannées & les plus groſſiéres, car celles-ci ne ſont pas des moindres. Joſué prit Haï de la ſorte ; car aiant fait cacher cinq mille hommes en un endroit auprès de la ville, il parut à un autre ſur le point du jour, & s'étant approché des murailles de la ville avec toute ſon armée, comme à deſſein de la prendre d'inſulte, toute la ville ſortit en armes pour le combattre. Il feint de prendre la fuite, voilà tous les habitans, les troupes & le Roi à leur tête qui ſe mettent à ſes trouſſes, tant qu'il les eût atttirés aſſez loin des murs. Alors Joſué aiant donné le ſignal aux troupes de l'embuſcade, elles ſe lévent derriére eux, & courent droit à la ville, qu'elles trouvent toute ouverte, s'en ſaiſiſſent, & y mettent le feu. Les habitans voiant monter la fumée s'étonnent d'un événement ſi extraordinaire, lorſque les Iſraëlites font volte-face, les attaquent de toutes parts & les taillent en piéces. Frontin eſt l'Auteur ſtratagématique le mieux fourni en matiére de ſorties générales malheureuſes, il eût pû nous en apprendre qui ne l'ont pas été. Je me charge de cette beſogne ſans me mettre en trop grands frais, quoique ces ſortes de faits, quelque bien ou mal qu'ils tournent, ne ſoient pas moins inſtructifs & moins agréables aux gens du métier.

Scipion s'étant retiré en déſordre d'une place qu'il aſſiégeoit en Sardaigne, & les aſſiégés le pourſuivant vivement & en vrais étourdis, ſans s'appercevoir qu'il ſe retiroit par une retraite fauſſe & ſimulée, & qu'il y avoit une embuſcade toute préparée en certain endroit auprès de la ville, elle attendit le moment, & ſortant tout d'un coup elle ſe ſaiſit de la ville, qu'elle trouva vuide de combattans. Frontin pour être trop court, eſt obſcur & ſouvent je l'éclaircis ſans craindre que l'on m'en blâme, & ſans qu'on m'accuſe d'y ajuſter des circonſtances de ma façon en faveur du ſujet que je traite, mais celles ſeulement qui naiſſent néceſſairement des faits que l'Auteur rapporte, ſans que cela puiſſe être autrement. Voici un piége, qui ſeroit digne de l'Annibal qui fit tant de honte au nom Romain, ſi Frontin n'avoit ſottement confondu celui-ci avec l'Annibal qui tenta la conquête de la Sicile, & qui fit les trois ſiéges ſi célébres

Front. *ſtratag.* L. III. c. 9.

bres dans Diodore, de Selinonte, d'Himére & d'Agrigente. Je ne sai où il a pris le stratagême de cette derniére ville. Diodore le raconte tout autrement. Elle fut attaquée dans les formes & prise d'assaut., & non par stratagême. La sortie générale des Himériens eut si grand succès, & fut conduite avec tant d'ordre, que les dix mille hommes qui étoient sortis de la place firent un carnage épouvantable des assiégeans; ils les poursuivirent jusques dans leur camp, leur tuérent vingt mille hommes; & si Annibal ne fût survenu, & qu'il n'eût rallié un corps de troupes, c'étoit fait de son armée. Il répoussa les victorieux, qui se retirérent en désordre, hors trois mille des plus braves qui furent taillés en piéces. Il y a un espace du moins de quatre-vingts ans entre l'Annibal, qui porta la guerre en Sicile, & celui qui passa en Italie. Il ne fut jamais de ville d'Himére en Espagne, ni les Carthaginois n'ont jamais emploié un tel stratagême contre aucune ville de ce païs-là. Je vais le rapporter à tout hazard, laissant liberté entiére à mes Lecteurs d'en croire ce qu'il leur plaira, en me permettant tout d'un tems celle que j'ai accoûtumé de prendre toutes les fois qu'un passage de Frontin me tombe sous les yeux, car sans supplement il n'y a pas moien de sortir d'affaire.

Ce Capitaine célébre, autant par ses ruses que dans l'art de les faire réussir, aiant assiégé Himére, y trouva tant de résistance, qu'il ne vit pas d'autre expédient pour la prendre que de tendre un piége aux habitans. Il embusqua un corps de troupes en certain endroit, sans craindre que les soldats s'y ennuiassent, à cause des fréquentes sorties de la garnison. Comme elle fut sortie à l'ordinaire, Annibal fit mine d'avoir grand' peur, céde peu à peu, lâche enfin le pied jusqu'à son camp, qu'il laisse là comme s'il eût été hors d'état de le conserver; & comme toute la ville fut accouruë au passage, les troupes de l'embuscade s'étant levées prirent ces habitans, & rétorquérent par un autre pillage, pendant qu'Annibal fait volte-face & revient sur ses pas, rentre dans son camp, & taille en piéces tous ceux qui étoient dedans. Qu'on prenne bien garde au dernier que je vais citer, qui n'est pas trop conforme à Tite-Live, qui s'est égaié aû siége de Sagonte, sur lequel Polybe ne fait que passer. *Une autre fois*, dit le même Auteur, *pour tirer les Sagontins hors de leur ville, il s'approcha de la muraille avec quelques troupes, & prit la fuite à la premiere sortie; mais comme les assiégés s'emportoient trop loin, ils furent coupés par le gros de l'armée, & taillés en piéces.* Cet *une autre fois* démontre encore plus l'ignorance de Frontin à cet égard-là; il commet trois péchés au lieu d'un, sans qu'aucun Critique s'en soit apperçû.

La maxime de Tite-Live prise de Polybe de mot à mot, que *certaines entreprises paroissent téméraires d'abord qui ne sont dans le fond que hardies*, est très-vraie. Celle-ci en enfante une autre qui ne l'est pas moins, de laquelle je me déclare le pére, si quelqu'un n'a pris le devant sans que je le sçûsse. Je suis persuadé qu'il n'y a de téméraire à la guerre que ce qui est réellement impossible. A cela près je tiens toute entreprise hardie, & qu'il n'y a point de témérité où la possibilité de la chose se rencontre par quelques faces, pourvû que le tems, les conjonctures, les occasions y prêtent la main, & qu'on fasse penser l'ennemi, auquel l'on a affaire, comme nous penserions si nous étions en sa place, sans être plus habile & plus prévoiant. Encore une fois, la témérité n'est que dans l'impossibilité de l'éxécution, & il n'y a aucun chemin fermé à l'intelligence & à la valeur. Sur ce pied-là cette témérité, dans le sens que nous l'entendons, & que tout le monde doit l'entendre, seroit moins un vice qu'une vertu, quelque chose de divin & d'inspiré d'où la prudence n'est pas chassée.

L'Histoire ancienne & moderne dans les batailles comme dans les siéges, nous démontre en mille endroits, par mille éxemples d'un éclat surprenant, la vérité de ma nouvelle maxime. La défense des places nous en fournit une plus grande abondance,

car

car c'est dans cette partie de la guerre où l'on remarque les bons coups de la nécéssité & de la résolution désespérée, le plus souvent en apparence, car il y en a où le désespoir & le dessein de périr se trouve visible; mais il ne s'agit pas de cela. Il n'y a rien qu'une garnison vigoureuse ne puisse entreprendre, lorsqu'elle prend des mesures justes pour s'empêcher d'être coupée & envelopée, & qu'elle se ménage une retraite sans se laisser emporter par un trop grand désir de vaincre, & qu'elle profite de ses avantages sans perdre de vûë la route qu'elle a prise à venir, & qu'elle la conserve pour le retour; outre que la méthode des Anciens dans l'ordre de leurs sorties, leur donnoit la facilité de se retirer & de percer tout ce qui s'opposoit à leur passage par l'extrême profondeur de leurs files.

J'ai dit quelque chose du siége de Salone à l'égard d'une circonstance dont j'avois besoin, que j'écarte ici. Octavius aiant assiégé cette place, qui tenoit pour le parti de César, & voiant que les assiégés n'étoient pas d'humeur à se rendre, *se campa autour de la place en cinq quartiers différens, sans discontinuer son attaque, tellement que les assiégés dépêchérent vers César pour implorer son secours, à cause qu'ils manquoient de vivres, étant bien résolus, du reste, de se défendre jusqu'à l'extrémité. Sur ces entrefaites, l'ennemi s'étant relâché, à cause de la longueur du siége, ils prirent leur tems sur le midi, & faisant venir leurs femmes & leurs enfans sur le rempart, pour tenir leur place, afin de mieux de couvrir leur dessein, ils coururent tous attaquer le premier quartier : & l'aiant emporté, en firent autant au second, & ensuite de tous les autres. Octavius fut contraint de se sauver sur ses vaisseaux, & se retira vers Pompée à Dyrracchium, à cause que l'hiver approchoit, après avoir perdu une grande partie de ses troupes.*

D'Ablancourt dans César Com. Liv. III. guer. civ.

Les sorties générales pour l'attaque d'une circonvallation divisée par quartiers, où l'on tâche de tomber sur quelqu'un lorsque la garnison est un peu forte; ces sortes de sorties, dis-je, doivent se faire au commencement du siége; & lorsque la place n'est ni ouverte ni le fossé comblé, ces sortes de sorties sont rarement malheureuses. Il est encore plus rare que les ennemis ne soient pas surpris, ne pouvant pas se persuader qu'on ose ce qu'on ne nous croit pas capables d'oser : sur cette opinion on fait peu de résistance. Cette maxime a toute la force d'un axiome, & particuliérement dans la défense des places, où il s'offre mille occasions dans une nécessité pressante de laisser là la prudence, & la raison même en apparence, pour n'avoir recours qu'à cette nécessité, qui est la plus forte & la plus ingénieuse de toutes les armes. Ceux de Salone n'écoutérent que celle-ci, & s'en trouvérent bien, sans compter l'avantage que les assiégeans leur fournirent pour avoir divisé leur armée en plusieurs quartiers, sans penser que la défaite d'un seul pouvoit fort bien entraîner celle de tous les autres, ce qui est assez ordinaire dans les surprises : car j'ai remarqué plus d'une fois dans l'Histoire, que ceux des quartiers éloignés songent bien moins à couper la retraite aux assiégés, qu'à courir au secours de ceux qu'on attaque. Ce qu'il y a de surprenant dans cette action, que César rapporte, c'est qu'elle s'est éxécutée dans le plein jour; ce qui est assez rare dans des coups de cette nature, où la nuit est toujours la plus favorable, & la retraite plus assûrée; parce qu'on ne sait où courir, qu'on s'imagine que l'attaque vient bien moins des ennemis du dedans, qu'on croit trop foibles pour un tel dessein, que de ceux du dehors : ce qui rend les assiégeans incertains & suspendus sur le parti qu'ils ont à prendre. Je conclus de là qu'il n'y a point de témérité d'entreprendre sur le plus fort, bien que nous soions le plus foible, sauf à se retirer si le succès ne répond pas à nos espérances.

L'Abbé de Vertot me fournit un éxemple d'une sortie générale & nocturne dans son Histoire de Malthe, qui mérite d'avoir place ici; mais il me permettra de lui dire en pas-

passant, avec tout le respect dû à sa plume, qu'il n'a pas conservé cette noble & grave simplicité qui convient au caractére historique ; il marche avec une telle pompe & tant d'ornemens de rhétorique dans les faits qu'il rapporte, que je ne saurois me dispenser de les déparer pour être plus court.

Saladin Sultan d'Egypte, aiant battu les Chrétiens dans une grande bataille par la trahison du Comte de Tripoli, ne trouvant plus rien qui l'arrêtât dans ses entreprises ensuite de cette victoire, marcha droit à Acre pour en former le siége. *Le Roi* * *en avoit confié la défense aux deux Grands-Maîtres, qui s'avancérent au-devant de l'ennemi avec un grand nombre d'Hospitaliers & de Templiers : l'Etat n'avoit point de ressource plus assurée*, dit l'Auteur. *Les deux Grands-Maîtres aiant fait prendre les armes à la garnison & à tous les habitans, sortirent la nuit de la place. Les Chrétiens tenant d'une main leur épée, & du feu* (a) *de l'autre, surprennent les Infidéles, entrent dans leur camp, abattent les tentes, coupent la gorge à tous ceux qu'ils trouvent endormis, mettent le feu par tout. La terreur & la consternation se répandent dans l'armée ennemie ; mais le jour qui commença à paroitre, & la présence de Saladin les rassûra. Chaque corps se rangea sous ses enseignes, & on en vint à un combat réglé. On cherche à enveloper les Chrétiens.* Mais en vain les envelopent-ils par la supériorité de leur nombre, ils trouvent des gens qui leur font face des deux côtés ; ils pénétrent & se font faire large par tout où ils donnent, & s'attachent principalement au corps qui s'étoit rallié. Le cheval du Grand-Maître (*b*) des Hospitaliers aiant été tué sous lui, ce brave homme est percé de mille coups. Le combat dura encore longtems, & ne *cessa que par l'épuisement des deux partis, & il n'y eut que la retraite de Saladin qui fit présumer que la plus grande perte étoit tombée de son côté.*

* Gui de Lusignan.

(a) Apparamment des flambeaux allumés.

(b) Frére Roger Desmoulins.

Je me suis assez expliqué sur les grandes sorties. Je suis persuadé qu'il n'y a rien de mieux à faire pour se tirer d'embarras que de s'en tenir à cette méthode ; mais je voudrois commencer par les petites, bien moins par les avantages qui en reviennent, que pour aguerrir les soldats, & les accoûtumer à ces sortes d'actions, pour être un peu moins nouveaux dans les grandes. Je le répéte encore, elles ne sauroient être trop grosses. Celle de Salone en est une bonne preuve, elles sont souvent décisives & d'un grand effet. Polyen, qui nous fournit un bon nombre de ces sortes d'entreprises, m'en apprend une qui me semble fort singuliére, & qui tient un peu du désespéré.

Les Béotiens, dit-il, *assiégeoient Elatée ; Onomaque, qui la défendoit, se voiant à l'extrémité, ne vit pas d'autre parti à prendre que celui d'une sortie générale, mais de celles où il ne reste ame vivante dans la ville, il met tout dehors, les troupes, les habitans ; & aiant fait murer les portes, il fit un corps, premiérement des enfans & des femmes, puis les méres, & ensuite les péres, & à la tête de tout les troupes en bataille. Pelopidas voiant ces désespérés dans le dessein de vaincre ou de mourir, ne jugea pas à propos de combattre, & se retira.*

Polyen. Liv. II. c. 38.

Les sorties de Jotapat, que Joséphe défendit avec tant de courage & de conduite, sont d'une instruction admirable pour les gens de guerre. Un Gouverneur est sans doute heureux, qui se trouve à la tête d'une garnison intrépide & nombreuse, deux avantages qui le mettent en état de tout oser & de tout entreprendre. Il dit lui-même qu'il mit *sa principale force en ce que le désespoir où il la voioit, la rendoit capable de tout entreprendre.* Je voudrois un Gouverneur un peu éloquent, & qui parlât souvent à ses troupes pour les animer à bien faire, & leur inspirer du courage. C'étoit l'usage des Anciens, c'est celui de tous qui a duré le plus longtems, & même chez les peuples les plus barbares. On a laissé perdre une si bonne coûtume, non seulement dans les siéges, mais dans les batailles. Henri IV. avoit accoûtumé de haranguer ses soldats avant le combat en vrai Guerrier, en vrai Chef Lacédémonien ; c'est-à-dire, qu'il y

avoit plus de pensées que de paroles dans ce qu'il disoit, ce qui faisoit un effet surprenant dans ses troupes. Joséphe nous régale quelquefois de ces sortes de harangues militaires dans son Histoire. Celle qui précéda sa grande sortie sur les travaux des Romains au siége de Jotapat, mérite d'être rapportée. Il n'y a pas de quoi s'ennuier, & moins encore dans le récit qu'il fait de cette sortie. Il leur dit *que le tems étoit venu de combattre plus courageusement que jamais, puisqu'il ne leur restoit aucune espérance de salut; & que rien n'étoit plus glorieux que de préférer l'honneur à la vie, en mourant les armes à la main après avoir fait des actions de valeur si extraordinaires, que la postérité n'en pût jamais perdre le souvenir.* Qui auroit dit à Joséphe que le souvenir de sa harangue & de sa sortie, seroit encore aussi frais après quinze ou seize siécles, qu'il l'étoit du tems de Vespasien? Il en eût été fort étonné. Sa harangue militaire fit un bon effet sur des gens, qui n'en avoient pourtant guéres besoin pour combattre. Il fit donc sa sortie avec tout ce qu'il avoit de gens d'élite, *poussa les gardes Romaines, força leurs retranchemens, donna jusques dans leur camp, renversa les peaux sous lesquelles les soldats étoient huttés, & mit le feu dans leurs travaux.*

Hist. de la guerre des Juifs contre les Rom. Liv. III. ch. 14.

On va voir une action bien autrement hardie & vigoureuse que celle-là. Il n'y a personne qui ne la prenne au premier coup d'œil pour imprudente & fort inconsidérée; mais pour peu qu'on y réfléchisse, on avouëra qu'elle est le résultat d'un profond raisonnement & d'une intelligence peu commune. C'est Tite-Live qui nous l'apprend, & Du Ryer nous expliquera le fait dans sa version, qui n'est pas fort éloquente. Philippe aiant assiégé Apollonie, les habitans, qui ne vouloient point quitter l'alliance Romaine, envoiérent au Préteur M. Valérius, pour lui représenter qu'ils seroient obligés de se rendre s'il ne marchoit à leur secours. „ Il leur promit ce qu'ils „ demandoient, & envoia mille hommes d'élite dans de longs vaisseaux à l'embou- „ chure du fleuve, sous la conduite d'un Capitaine des alliés, appellé Nonius Cris- „ pus, homme hardi & savant dans le métier de la guerre. Crispus aiant fait dé- „ barquer ses soldats, & renvoié les vaisseaux à Origne, d'où il étoit parti, les „ mena assez loin du fleuve par un chemin qui n'étoit point occupé par les gens „ de Philippe, & entra la nuit dans la ville, sans que les ennemis s'en apperçûssent. „ L'on s'y rafraîchit le lendemain tout le long du jour, & cependant le Capitaine „ fit la revûë de la jeunesse d'Apollonie, & considéra les armes & les forces de la „ ville. L'aspect de toutes ces choses lui donna l'espérance du succès, & en même „ tems aiant sçû de ses espions combien il y avoit de non-chalance & de désordre „ parmi les ennemis, il sortit de nuit de la ville, caché par les ténébres & par le „ silence, & entra dans le camp des ennemis, où il trouva toutes choses si peu dé- „ fenduës, que plus de mille hommes avoient gagné les retranchemens avant que per- „ sonne s'en apperçût, & l'on eût pû passer aisément jusqu'à la tente du Roi, si l'on „ ne se fût point amusé à tuer. Mais le carnage de ceux qui étoient les plus pro- „ ches de la porte, réveilla les autres, & tout le monde prit l'alarme & l'épouvante „ de telle sorte, que non seulement il n'y eut pas un soldat qui courût aux armes, „ & qui se mît en devoir de repousser l'ennemi; mais le Roi même aiant été réveil- „ lé en sursaut, s'enfuit nud avec un habit, qui n'étoit pas digne d'un simple sol- „ dat, & gagna la riviére, où beaucoup d'autres se rendirent en même tems. Il y „ eut près de trois mille hommes tués ou pris dans le camp, néanmoins l'on en prit „ davantage que l'on n'en tua. Le camp fut pillé. Les Apolloniates se saisirent de „ toutes les machines qu'on avoit déja préparées pour donner l'assaut, & les firent „ transporter dans la ville.

Tit. Liv. L. IV. dec. 3.

Voilà ce qu'on retire des grandes sorties faites à propos, j'ai honte de dire que nous ne voions rien de semblable dans les nôtres. Ce n'est pas la coûtume, dit-on, de faire

de grosses sorties. Voilà justement la raison de leur peu de succès, car je n'ai jamais vû ni ouï dire qu'aucune ait jamais décidé, & qui n'ait été inutile, ou presque inutile. Rarement pousse-t-on jusqu'au canon, & rarement on l'encloüe, & cependant nos sorties devroient viser là ; mais le moien, lorsqu'on sort en si petit nombre, & dans un ordre qui fait pitié?

Les Anciens alloient droit aux batteries béliéres, aux machines, aux tours & aux tortuës. Je ne vois rien de plus hardi & de plus audacieux que celle des Carthaginois assiégés par Scipion. Celui-ci s'étant rendu maître du Mole, dressa d'abord dessus une batterie de béliers contre les murailles de la ville, qui aboutissoient à cet endroit-là, qu'il renversa en peu de tems. Comme c'étoit là l'endroit le plus foible de la place, les assiégés, craignant d'être emportés avant qu'il eussent le tems de se fortifier par un nouveau mur derriére, prirent la plus étrange de toutes les résolutions. Ils attendirent la nuit pour sortir sur les travaux des Romains ; mais comme ils s'apperçûrent que tout chemin leur étoit fermé du côté de la bréche, qu'ils ne pouvoient arriver aux batteries que par mer, & qu'ils manquoient de bâtimens propres pour une telle entreprise, ils se dépouillérent nuds, la torche éteinte à la main, ou liée sous leur aisselle, pour n'être pas apperçûs ; & se jettant en grand nombre à la nage, prirent terre en certain endroit, allument leurs artifices, fondent tout d'un coup sur les machines des Romains sans se soucier de leurs blessures ; & pénétrant à travers les armes, ils abordent les machines, & y mettent le feu. Voilà des enragés, dira-t-on, des téméraires insensés, je le veux ; mais on ne sauroit disconvenir que tout acte de témérité est un acte de prudence lorsqu'on peut réussir, & qu'il n'y a rien de téméraire que l'impossible.

Je me souviens d'une sortie que Polyen rapporte d'une espéce toute extraordinaire, & qui n'est pas la marque d'un petit courage. Il dit que Callicratidas *aiant été assiégé dans Magnésie pendant que les ennemis faisoient approcher les béliers, il démolit une partie de la tour, d'un côté où il n'y avoit aucune attaque ; & aiant observé le tems que les ennemis relevoient la garde des travaux, il sortit, & faisant le tour du mur, il tomba sur les derriéres des ennemis, en tua beaucoup, & fit un nombre considérable de prisonniers. Après cette action il fit rebâtir ce qu'il avoit démoli.* Polyen L. II. c. 28.

Je ne traiterai pas ici des sorties que l'on fait en vrais désespérés, en gens qui veulent périr courageusement & les armes à la main, plutôt que de tomber dans un état pire que la mort, c'est-à-dire dans un rude esclavage, ou qui désespérent de leur salut contre un ennemi irrité, sans foi & barbare. Ces sortes de sorties ne sont pas rares dans l'Histoire ancienne, mais elles ne peuvent être d'aucune instruction. Je n'en parlerois point même, si je n'avois pas succombé à la tentation au souvenir de la sortie de ceux du fort de l'Isle de Gelves, défendu par environ cinq mille Espagnols en 1559. & un fait qui tient le milieu entre la moienne antiquité & le moderne, intéresse & plaît infiniment plus que les vertus militaires de deux mille ans. L'Abbé de Vertot me fournit l'éxemple dans son Histoire de Malthe.

„ Les Turcs, *dit-il*, assiégeoient le fort & le battoient avec dix-huit canons. Ce „ n'étoient pas les seuls ennemis ausquels de Sande, *Officier célébre par sa valeur & son habileté*, eût à résister. Pendant trois mois de tems qu'il soutint ce siége avec „ un courage invincible, il eut à combattre non seulement contre les hommes, mais „ encore contre la faim, la soif, & pour ainsi dire contre tous les élémens. L'eau „ manquoit dans les citernes, & il n'y avoit pas même de bois dans la forteresse pour „ cuire les alimens. La plupart des soldats, plutôt que de mourir de soif, désertoient „ par bandes, & alloient se rendre à l'ennemi. De Sande voiant son canon démonté, „ les ouvrages de la place ruinés par celui des Turcs, & se trouvant sans eau, sans bois, „ & ce qui lui restoit de soldats, malades, exténués & languissans, résolut par une

„ généreuse sortie de s'ouvrir un passage & de mourir honorablement l'épée à la main.
„ Après avoir représenté à ses soldats que leur salut dépendoit de leur courage, il se
„ mit à leur tête, & sortit dans une heure où il croioit surprendre les Infidéles; mais
„ les Turcs avertis par des transfuges, l'attendoient en armes. A peine fut-il sorti,
„ qu'il se vit environné & accablé par différens corps de troupes qui tombérent sur lui.
„ Il n'eut pas même la consolation de mourir les armes à la main. Il fut pris & mis à
„ la chaîne par ces barbares, avec ce qui lui restoit d'Officiers & de soldats.

L'Auteur n'a pas pris garde que de Sande n'avoit rien à représenter à ses soldats pour leur salut : car quand ils auroient percé, où seroient-ils allés ? L'Isle étoit petite & toute ennemie; où aller ? Où est la retraite ? J'aurois voulu effacer les deux endroits où il est parlé de percer & de se sauver, & dire qu'ils voulurent bravement mourir, & vendre chérement leur vie. Il eût donné par là un plus beau lustre à l'action de ces braves gens, & elle est telle en effet.

Je ne finirois pas si-tôt si je voulois épuiser & couler à fond cette partie de la défense des places des Anciens; elle n'est pas si abondante & si intéressante dans les Modernes: car la routine, qui en fait tout l'essentiel, n'instruit point, & ennuie beaucoup. Nous ferons donc une pause pour reprendre la matiére dans l'Article suivant, pour faire connoître à mes Lecteurs que la méthode des Anciens dans leurs sorties est très-vraie, très-sûre, très-excellente, & qu'elle est fausse & très-mauvaise parmi nous.

ARTICLE XI.

Des sorties faites par mer. Description de celles de Rhodes & de Carthage. Tortuës & batteries flottantes de Démetrius à l'attaque du port de l'une. Jettée surprenante de Scipion pour masquer l'entrée de l'autre. Prodigieux travail des assiégés, qui percent leur Mole en un autre endroit pour le passage de leur flotte, & donner entrée aux secours de vivres.

JE me suis assez étendu dans ma premiére Partie sur la défense des assiégeans contre les sorties, par rapport à celles de Lilybée : car l'on peut dire que ce siége, un des plus savans de l'antiquité dans l'attaque & dans la défense, renferme tous les cas différens qui peuvent arriver dans l'une comme dans l'autre. J'avouë qu'à l'égard des sorties l'Histoire ancienne ne nous en fournit guéres de semblables à celles de Lilybée, car pour peu qu'on les lise avec attention, & qu'on éxamine le combat dans toutes ses circonstances, dans le commencement comme dans ses suites, on n'aura nulle peine à comprendre la méthode qu'on observoit dans la disposition des troupes dans l'attaque comme dans la défense, & l'on verra que l'on combattoit sur une très-grande profondeur. Je ne sai si le siége de Rhodes, qui fut attaquée avec autant d'art & de valeur qu'elle fut défenduë; je ne sai, dis-je, s'il n'est point au-dessus de celui de Lilybée. Franchement je n'en vois guéres de plus admirable que celui-là. Il me semble qu'il y a plus d'esprit que dans aucun autre dont l'Histoire fasse mention : car les ouvrages & les travaux opposés les uns aux autres, & la maniére dont ils sont conduits, passent l'intelligence ordinaire, ce qui fait un très-grand plaisir; les chicanes, qui sont infinies, en font encore beaucoup, à cause de leur nouveauté.

Les

Les sorties sont belles, bien ménagées, & faites à propos; mais elles ne sont pas si fortes ni si grosses que celles de Lilybée. Nous voions bien des gens qui sortent en grand nombre avec un courage surprenant ; mais je ne vois rien de l'ordre sur lequel l'on combat de part & d'autre, au lieu que cela se remarque dans celles de Lilybée que Polybe décrit; c'est le défaut des Historiens qui ne sont pas militaires de laisser là ces sortes de circonstances, ou d'y marcher comme ils feroient sur de la braize. Les siéges des places maritimes plaisent & amusent infiniment davantage que les autres, lorsqu'on attaque par mer & par terre. Voilà ce qui fait que les siéges de Tyr par Aléxandre, de Rhodes, de Syracuse par les Atheniens & par les Romains, de Carthage par Scipion, & d'autres, même quelques-uns de la moienne antiquité, nous paroissent beaucoup plus beaux par la diversité des attaques & des événemens, parce qu'il est besoin de plus d'esprit & de connoissances, & que les sorties qu'on fait par mer sont bien différentes de celles qui se font par terre & qu'il y a moins d'art dans ces derniéres que dans les autres. Imilcon, qui défendit Lilybée, ne tenta rien de ce côté-là, parce qu'il manquoit de vaisseaux; au lieu que les Rhodiens n'en manquant point, ils s'en servirent avec avantage. Ils avoient affaire à Démétrius Poliorcétes, le plus grand Prince de son siécle : car il fit voir en lui, plus qu'aucun de l'antiquité, toutes les parties différentes qui peuvent composer un grand Capitaine dans l'art de prendre les places. Il ne battit pas moins Rhodes par mer qu'elle étoit battuë par terre. Celle-ci, comme Tyr, Syracuse & Carthage, & Bysance même, assiégée par l'Empereur Sévére, nous fournissent de bonnes sorties par mer. Les deux premiéres furent battuës sur cet élément dans toutes les formes, & les machines de toute espéce, de jet & suspenduës, étoient plantées sur les vaisseaux, & des sambuques sur d'autres pour tenter l'escalade, ou pour les rabattre sur les bréches en guise de pont ; mais les sambuques ne paroissent qu'au siége de Tyr, & dans celui de Bysance.

Celui de cette premiére a fait une telle figure dans cet ouvrage, & j'en ai rapporté tant de traits selon le besoin que j'en avois dans les divers cas qui regardent l'attaque & la défense des places des Anciens, que je me vois ici dans la nécessité de me taire, de peur de tomber dans des répétitions éternelles; parce que ce qui me feroit nécessaire dans le sujet que je traite ici, se trouve enchâssé dans les mêmes éxemples déja cités; & bien que je n'en eusse nul besoin, je ne pouvois les supprimer & les détacher de la narration sans me rendre inintelligible.

L'Histoire des successeurs d'Aléxandre le Grand, dont je fais un très-grand cas à l'égard des choses, renferme un détail très-circonstancié du siége de Rhodes par Démétrius. Seissel est l'Auteur de cet ouvrage, qu'il a tout tiré de Diodore de Sicile. Comme ce Livre tomboit de vieillesse, & qu'il commençoit à parler gaulois, un Officier de guerre, qui ne dit pas son nom, le mit en bon françois, à ce qu'on dit dans la Préface, & ce françois n'est guéres meilleur pour être plus nouveau, & n'a pas moins besoin de Commentaire pour être bien entendu de ses lecteurs, ainsi que Seissel & Diodore lui-même. Je les laisserai tous les trois là pour me faire un peu mieux entendre, en y ajoutant quelques circonstances qui ont échapé à l'Auteur Grec.

J'ai dit plus haut que Démétrius ne pensa pas moins à attaquer Rhodes par terre que par le côté de la mer, pour se rendre maître du port & des tours qui en défendoient l'entrée. C'est ici le chef-d'œuvre de ce grand homme, & la plus grande marque de son esprit fécond en ressources & en inventions : car je ne vois nulle part dans l'Histoire qu'aucun avant lui ait entrepris de si grandes choses, ni rien peut-etre produit de semblable à ce que je vais dire.

Il fit construire deux tortuës sur deux bâtimens plats pour approcher de plus près des endroits qu'il vouloit battre. On peut appeller ces deux machines *tortuës flottantes* (2), l'une

l'une pour se couvrir des masses énormes que les assiégés faisoient tomber du haut des tours & des murailles, ou par le moien des grosses catapultes plantées dessus. L'autre (3) étoit couverte par dessus d'une charpente un peu moins solide, pour se mettre à l'abri des fléches & des traits lancés par les grosses balistes. Ces deux tortuës étoient à côté l'une de l'autre, à une certaine distance. Il y avoit encore deux bâtimens ou *prames* qui précédoient les deux tortuës, sur chacun desquels il fit dresser une tour béliére (4) à quatre étages, qui surpassoient en hauteur les deux qui défendoient l'entrée du port, pour les battre en bréche, pendant que ceux des étages d'en haut tiroient sans cesse sur les défenses contre ceux qui osoient s'y montrer. Je doute un peu, pour le dire en passant, que ces batteries flottantes soient le fruit des méditations & de l'esprit inventif de Démétrius, puisqu'Aléxandre le Grand s'en servit au siége de Tyr pour battre la ville. Sapor s'en souvint plusieurs siécles après à celui de Nisibe, ville de la Mésopotamie: car voiant que ses attaques du côté de la terre alloient à rien, il en fit une du côté du Tigre par le moien de quelques vaisseaux, sur lesquels il dressa plusieurs batteries de béliers, qui ne réussirent pas mieux que les autres, de sorte qu'il échoua de tous les côtés.

Comme la plûpart des Historiens de l'antiquité, du moins ceux qui ne sont pas militaires, sont d'une inéxactitude impardonnable à l'égard des faits qu'ils rapportent, & qu'ils coupent court aux circonstances autant qu'ils peuvent; il ne faut pas être surpris s'ils sont si obscurs & entendus de peu de personnes, & de ceux mêmes qui les lisent avec le plus d'attention, pour leur instruction, ou pour celle des autres, lorsqu'ils ont dessein de les tourner en leur langue. Qu'on ne se plaigne donc pas des hardiesses de certains Traducteurs, qui se donnent la liberté d'user du privilége de porter la lumiére où ils ne voient que ténébres, & de suppléer aux circonstances qui manquent pour redresser la narration, & la mettre à portée des Lecteurs les moins attentifs. Diodore ne s'y trouveroit pas en bien des endroits, si je le suivois à la lettre, ce que je n'ai garde de faire. Je ne travaille que pour m'instruire & pour mon plaisir. C'est là tout ce que j'avois à dire pour justifier mes libertés, & le sujet de ma digression.

J'ai dit que ces quatre machines flottantes étoient destinées, du moins les tours béliéres, à battre les deux tours qui défendoient l'entrée du port. Cela ne pouvoit être autrement; mais comme Démétrius espéroit d'entrer dans la ville par le port, & d'insulter les deux branches du Mole par leurs revers, il vit bien qu'il falloit des troupes toutes prêtes & en grand nombre pour cette entreprise. Voici ce qu'il fit, rien de mieux imaginé.

Il commanda un nombre de vaisseaux (5) du dernier rang, les plus forts de sa flotte, qu'il mit en travers ou à côté les uns des autres, sur une même ligne, & à une certaine distance, sur lesquels il fit construire une galerie couverte (6), avec des poternes tout le long & des deux côtés pour entrer & sortir par différens endroits de la galerie, qu'il garnit d'un grand nombre de troupes & de quantité d'archers, qu'on pouvoit remplir incessamment des soldats des autres vaisseaux de l'armée navale à mesure qu'elle se désempliroit, si l'on pouvoit emporter le Mole.

La vûe d'une chose si surprenante ne découragea pas ceux de la ville; ils eurent du tems de reste pour prendre les précautions que l'on pouvoit opposer à une entreprise aussi sérieuse que celle-là. Ils avoient des galéres & des navires de guerre tout armés dans leur port, & des hommes qui n'étoient pas moins subtils en inventions & en ressources que cet Archiméde de la Gréce & de l'Asie, puisqu'un rien avoit fait évanouir & tourner en risée cette hélépole redoutable, qu'on regardoit auparavant comme une chose contre laquelle rien ne pouvoit résister, & qui n'eût pas plutôt paru devant

devant les murailles, qu'elle devint le jouët de l'esprit & de l'habileté d'un seul homme, qui la rendit inutile & de nul effet.

Une entreprise si bien concertée par des préparatifs si extraordinaires, promettoit sans doute un succès avantageux, mais elle tourna tout autrement que l'on n'auroit cru : car à peine Démétrius se fût avancé pour attaquer le port avec ses machines & ses béliers, que les Rhodiens s'avancérent avec leurs galéres les mieux armées, & des brûlots qu'ils avoient préparés, droit aux bâtimens plats, où le combat fut des plus violens & d'un détail extraordinaire, où je me dispense d'entrer. Démétrius fut repoussé, & obligé de se retirer par le nombre de ses blessés, & par une grêle de traits & de pierres dont les assiégés l'accablérent.

Bien que les Rhodiens eussent tenté vainement de brûler & de rompre les hérissons pratiqués à l'avant des bâtimens plats, & que le grand & le petit port, & que tout le front de leur ville du côté de la mer ne formât qu'une seule attaque, ils se défendirent avec tant de valeur & de conduite, & leurs machines furent si bien servies, que les assiégeans se virent obligés d'abandonner cette entreprise, autant par lassitude que par une tempête qui s'éleva, & qui dissipa la flotte ennemie; mais comme elle fut de peu de durée, Démétrius se remit en mer à la faveur de la nuit: & s'étant approché à vogue sourde vis-à-vis d'une hauteur près du port, où les assiégés avoient une batterie de machines qui rendoit l'entrée plus difficile, il mit du monde à terre, qui s'en saisirent & s'y fortifiérent, ce qui fut le sujet d'une seconde attaque & de plusieurs autres. On rattaqua le Mole & les tours, qui furent battuës avec tant de violence, qu'on ne désespéra pas d'emporter la ville de ce côté-là. Comme il y avoit bréche, il s'attacha un combat qui ne finit que par la faute de Démétrius, qui tira la plus grande partie des troupes de sa flotte pour renforcer celles qui attaquoient le Mole du côté de la hauteur, sans prendre garde qu'en se fortifiant en un endroit il s'affoiblissoit de l'autre. Les assiégés s'en étant apperçûs, sortirent avec toutes leurs galéres, suivis de quelques brûlots, mirent le feu aux navires ennemis qui se trouvérent là, & dissipérent le reste. Démétrius ne se rebutant point, attaqua sur nouveaux frais, avec toute la conduite & la valeur possible. Je renvoie à Diodore le Lecteur qui se plaît aux actions extraordinaires.

Les Rhodiens voiant que les attaques ne finissoient point, que leurs tours étoient abattuës, & que leur port ne tenoit presque à rien, armérent trois de leurs meilleures galéres commandées par Exaceste, Officier expérimenté, & capable d'une entreprise vigoureuse. Il vogue droit aux machines qui bouchoient le port, attaque les hérissons, qui servoient comme de barriére, s'ouvre un passage tout au travers, passe outre; & revirant un instant après, il fond sur le flanc des bâtimens qui portoient les deux tours, & les heurtant de l'éperon, il les coule à fond. Les assiégeans, qui craignent pour les deux autres, accourent au secours, les font remorquer au plus vîte, & les sauvent à peine. Cette action d'Exaceste rendit la mer libre aux Rhodiens, & les délivra d'un ennemi très-dangereux & très-redoutable après un siége d'un an.

Il s'en faut bien que ceux de Carthage, assiégés par Scipion, aient été aussi heureux que les Rhodiens dans leurs sorties de mer, quoiqu'ils eussent plus de navires, & des gens en plus grand nombre pour les monter. Ils ne manquoient pas non plus de courage ni de patience, & pouvoient lasser leurs ennemis, s'ils eussent un peu mieux connu leurs forces, & fait un meilleur choix qu'ils ne firent des Officiers capables de conduire ces sortes d'entreprises. Car bien que leur défense du côté de la terre paroisse admirable & fort déterminée, on juge assez qu'ils tombérent dans de grandes fautes, & qu'ils firent le moins lorsqu'ils pouvoient le plus, & qu'ils emploiérent

des

des gens d'une intelligence fort médiocre. A l'égard de la mer, leur ignorance est aussi peu concevable que le peu de hardiesse, disons plutôt la lâcheté de celui à qui ils confiérent le commandement de leur flotte. Ils firent très-mal lorsqu'ils étoient en état de faire d'aussi grandes actions sur mer qu'ils firent paroître de courage & de conduite sur terre. Si la premiére sortie, où il n'y eut point de combat, & qui eut pourtant un succès admirable, comme je le vais dire, avoit été suivie coup sur coup de deux autres, les Carthaginois se fussent ouverts la mer, d'où leur salut dépendoit absolument, au lieu qu'ils donnérent le tems aux assiégeans de remettre leur flotte. La seconde auroit peut être fait le coup, les Romains s'étant trouvés surpris, & la troisiéme les trouva sur leurs gardes: de sorte que tous leurs desseins allérent à rien par l'ignorance des Chefs. Appien est d'une éxactitude admirable dans le détail de ces trois sorties. La premiére eut un très-grand succès, comme je l'ai dit. L'Auteur Grec s'étend moins sur celle-ci, mais il n'écarte aucune des circonstances capitales.

La flotte Romaine s'étoit plantée du côté de l'étang pour favoriser l'attaque de ce côté-là; mais comme cet étang qui communiquoit à la mer exhaloit une odeur insupportable dans les plus grandes ardeurs de l'été, les murs de la ville empêchant que les vents ne soufflassent de ce côté-là, Censorinus fit retirer la flotte, & la fit passer du côté de la pleine mer, où elle jetta l'ancre. Les Carthaginois s'en étant apperçûs, pensérent à une ruse qui leur réussit. Ils préparérent un grand nombre de petits bâtimens, qu'ils remplirent d'artifices & de matiéres propres à s'enflammer, sans que les Romains se doutassent de leur dessein. Ils attendirent le vent favorable, & ce vent n'aiant pas tardé de souffler, les assiégés vinrent fondre sur la flotte ennemie à force de voiles, & s'étant engagés dedans avec leurs brûlots, ils y mirent le feu, de sorte que la plus grande partie de cette flotte fut consumée par les flammes.

Après cette action les assiégés ne tentérent plus rien sur mer; mais lorsqu'ils sentirent que la faim les pressoit, & que Scipion avoit pris le commandement du siége, qui réussissoit si mal à Censorinus, ils se réveillérent de leur profond assoupissement. Scipion n'ignoroit pas l'extrémité où la place se trouvoit par le défaut de vivres; mais il ne pouvoit empêcher, malgré les précautions qu'il prit à son armée navale, qui la bloquoit du côté du port, qu'il n'y entrât tous les jours des bâtimens, qui se servant de l'avantage du vent & de la nuit, passoient au travers de la flotte sans qu'il fut possible de les atteindre, à cause de leur légéreté; il ne vit pas d'autre reméde que de tirer une digue depuis la terre jusqu'au Mole pour en fermer l'entrée, ouvrage surprenant & à peine concevable. Il en vint pourtant à bout, quoique les assiégés regardassent cette entreprise comme une chose impossible; mais l'événement leur fit voir le contraire, & leur ruine toute assûrée. Mais comme la nécessité est ingénieuse, ils s'avisérent d'un expédient qui leur réussit, & qui leur rendit la mer libre comme auparavant, ce qui ne surprit pas moins les Romains que les autres l'avoient été de leur jettée. Ils firent non seulement une nouvelle entrée à leur port du côté du Levant, malgré la grandeur du travail; mais ils ajoutérent encore à celui-ci la construction d'un grand nombre de vaisseaux & de galéres dont ils manquoient. Tout cela fut conduit avec tant de secret & de diligence, qu'on fut tout surpris de voir sortir tout d'un coup une flotte de cinquante navires de guerre, & que tout cela eût été fait en si peu de tems. Les Romains, qui s'étoient relâchés, comme s'il n'y avoit plus rien à craindre, & qui ne s'attendoient à rien moins qu'à être attaqués, se trouvérent dans une situation où ils ne pouvoient se retirer sans honte, ni demeurer sans être défaits, sans soldats, sans matelots, sans aucun des préparatifs nécessaires pour se défendre, sans avoir le tems de faire revenir la plus grande partie de l'équipage qui étoit à terre; enfin dans une surprise extré-

me-

me, & l'ennemi sur les bras. Cependant cet ennemi, après avoir paru en présence dans un si grand appareil de guerre, se retira tout doucement & sans rien faire, comme s'il ne fût sorti que pour faire montre de ses forces sans en donner aucune de son courage, quoique le nombre de ses vaisseaux, & l'intrépidité de ses troupes, le rendissent capable de tout oser & de tout entreprendre, & qu'il eût affaire à des gens surpris & épouvantés d'une chose si imprévûë.

Il fallut trois jours pour réduire l'indigne Général à une seconde sortie, ou pour en choisir un autre qui valût un peu plus que lui, car Appien ne nous en dit pas le nom. A cette derniére les Carthaginois trouvérent les Romains en bonne posture, & en état de leur résister à forces égales, après leur avoir laissé le loisir de se préparer. Il y parut. Car à peine furent-ils en mer, que les Romains allérent tout droit à leur rencontre. Appien donne une grande description de cette sortie, comme de la derniére action qui devoit décider du salut ou de la destruction de Carthage. Il y paroît par l'ardeur & l'obstination des deux partis: car les vaisseaux des deux flottes s'approchérent de droit fil pour s'enferrer par leurs éperons, chacun tâchant de se couler bas, ou de s'aborder, avec un courage qui alloit jusqu'à la fureur, & un meurtre terrible de combattans. Le combat dura toute la journée. En de pareilles affaires, où la liberté est le prix de l'audace & de la valeur des uns, & la gloire le partage des autres, il y a toujours quelque nouveauté dans la façon de combattre des premiers. Qu'on se souvienne bien de ce que j'ai dit plus haut, & en bien d'autres endroits, que la nécessité affine l'esprit, & qu'elle le porte à inventer de nouveaux moiens pour attaquer auparavant inconnus. Cela parut dans cette action: car les Romains qui croioient n'avoir à se défendre que contre les navires & des galéres de guerre d'une force égale aux leurs, se trouvérent tout d'un coup investis & harcelés d'une foule de grosses chaloupes ou de brigantins, armés & montés par les plus braves de l'armée Carthaginoise, qui se coulérent d'abord par dessous les avirons des galéres Romaines, qu'ils coupoient à coups de hache pour retarder la manœuvre, & empêcher les navires de se mouvoir: les autres les tournant de toutes parts, les accabloient d'une gréle de traits & de fléches, dont ils souffrirent extrémement, sans qu'on pût se défendre contre, ni aller après à cause de leur légéreté. Le combat aiant duré tout le jour, & la nuit étant survenuë, les Carthaginois pensérent à la retraite sans pourtant s'avouër vaincus, non plus que les autres; mais comme pour gagner le port il falloit entrer à la file, la chose paroissoit un peu délicate à la vûë de l'ennemi, qui viendroit fondre sur une partie de la flotte lorsque l'autre seroit entrée. Il fallut pourtant se résoudre à la retraite avec ce desavantage. Les petits bâtimens se mirent en devoir de la faire en assez bon ordre d'abord; mais comme chacun s'empressoit d'être des premiers, assûré que les derniers ne le feroient pas sans risque, à cause de leur foiblesse, & qu'ils ne pouvoient avoir du secours des premiers entrés; cela engendra une grande confusion, & produisit un nouveau combat contre les Romains, qui étoient sur leur queuë, & ce combat fut assez bizarre & fort singulier. Appien en donne un détail tel que le Lecteur curieux peut le souhaiter, & auquel je le renvoie.

Les sorties navales de ceux de Syracuse, assiégés par les Athéniens, sont célébres dans l'Histoire. La description que Thucydide en fait est admirable, & digne de la grandeur des événemens qui se suivent en foule les uns les autres. Jamais siége n'en a tant produit: ce ne sont pas des combats sur mer, mais des batailles. Les Athéniens, presque toujours victorieux sur terre, après quelques actions sur mer, qui bien que grandes ne décidoient rien, en éprouvérent une qui décida, & qui les envelopa dans le plus grand de tous les malheurs. Les Syracusains voiant que les affaires traînoient en longueur, craignant que quelque autre secours n'arrivât d'Athénes, se résolurent à un

promt effort. Ils arment tout ce qu'ils avoient de vaisseaux & de galéres dans leur port, & en construisirent de nouvelles, & se mettant tout à coup en mer, cinglent contre l'armée navale d'Athénes, l'attaquent avec tant de courage & de conduite, qu'après un combat qui dura une partie de la journée, les Athéniens furent vaincus & battus de telle sorte, qu'ils perdirent toute leur flotte; une partie fut prise ou coulée à fond, & l'autre aiant donné à terre, fut entiérement brûlée. Après un si grand malheur, le Général Athénien songe à lever le siége, & à se retirer dans quelque ville alliée; mais pour être parti trop tard, il fut joint dans sa retraite, & taillé en piéces. Ceux qui pûrent échaper tombérent entre les mains des Syracusains, qui les firent esclaves.

La guerre d'Aléxandrie par César, du moins dans le commencement, semble imprudente & téméraire. Je ne le pense pas ainsi, je le penserois de tout autre qui ne seroit pas César. Ce grand homme s'enferma dans Aléxandrie avec fort peu de troupes. Comme la ville étoit de trop grande garde pour des forces si médiocres, & qu'il alloit avoir sur les bras toutes les forces Egyptiennes, il se saisit d'un quartier qui bordoit le port, qui renfermoit les arsenaux de la Marine & le palais du Roi. Il se fortifia du mieux qu'il put, ne doutant pas que tout le reste de la ville & l'armée ne se soulevassent contre lui, & qu'ils ne vinssent l'assiéger avec tout ce qu'ils avoient de forces. César commença par brûler tous les vaisseaux de l'arsenal, & ne conserva que les siens, manquant de monde pour monter les autres. Comme il lui arrivoit à tout moment du secours pendant le siége, & qu'il se trouva même en état de donner une bataille en pleine mer, il songea à se rendre entiérement maître de la ville, en faisant une sortie, pour se rendre maître de l'Isle & de la digue qui séparoit le petit port du grand port, & d'entrer par là dans le quartier qui lui paroissoit le plus commode au dessein qu'il avoit d'attaquer la ville ensuite de la prise de cette digue.

César Comm. de bel Alex.

Cette résolution prise, César fit entrer dans des barques & des chaloupes dix cohortes, avec la fleur de son infanterie légére & les plus braves de la cavalerie Gauloise, & cingla vers l'Isle, après avoir commandé à ses galéres de faire une attaque de l'autre côté pour faire diversion. . . . Les ennemis soutinrent l'attaque avec avantage égal, les uns combattant du haut des maisons, les autres sur le rivage, dont l'abord étoit fermé; outre qu'il étoit defendu par des chaloupes & par cinq galéres avec beaucoup d'adresse, vû la petitesse du lieu. Mais comme on eut sondé le gué, & découvert les endrois plus faciles à aborder, quelques-uns des nôtres aiant pris terre, furent suivis de leurs compagnons, & donnant sur ceux qui défendoient le rivage, ils les mirent en fuite. Ceux-ci repoussés abandonnent la garde du port, & attachant leurs vaisseaux entrent dans les logis pour s'y défendre, mais en vain; quoique la hauteur des tours, qui étoient jointes ensemble, comme dans Aléxandrie, tînt lieu de rempart, & que les nôtres n'eussent ni claies, ni échelles, ni les autres choses nécessaires pour attaquer. Toutefois comme la fraieur reláche les forces de l'homme, & lui trouble la raison, ceux qui avoient défendu le rivage à découvert, étonnés de la fuite des uns, & de la mort de quelques autres, n'eurent pas l'assûrance de tenir ferme dans des maisons qui avoient trente pieds de haut, & se jettant de la digue en bas dans la mer, gagnérent à nage la ville, qui étoit éloignée d'un quart de lieuë; de sorte qu'on en tua plusieurs, & l'on fit six cens prisonniers.

Cette belle sortie de César fut suivie le lendemain d'une autre, après s'être rendu maître du pont qui joignoit l'Isle à la digue; mais comme il y en avoit un autre du côté de la ville beaucoup meilleur, il le fit attaquer, & l'emporta avec le même bonheur qu'il avoit fait l'autre. C'est ce pont qui produisit ce grand combat dont César fait la description, & où il eut du pire, & où je renvoie Lecteur.

Je

Je reviens aux Rhodiens, que les deux sorties de César m'ont fait oublier. Ils furent plus fins & plus rusés que les Carthaginois dans les leurs; car rien n'empêchoit ceux-ci de tapisser de chemises souffrées les galéres ennemies, ou de garnir d'artifices quelques chaloupes pour mettre le feu dans la flotte, plutôt que de s'amuser à couper des rames, ou d'ouvrir & percer les navires pour les faire couler à fond : ce qui n'est pas une chose aisée, & fort difficile à empêcher. J'écarte ici plusieurs éxemples célébres des sorties faites par mer, cela me méneroit trop loin. Toute l'Histoire est remplie de ces sortes de faits de mer & de terre. La moienne antiquité nous en fournit d'admirables. Passons à une autre matiére, qui ne sera pas moins instructive que curieuse & amusante.

ARTICLE XII.

Moiens dont les Anciens se servoient pour la réparation des bréches.

JE l'ai dit quelque part dans cet ouvrage, & j'y reviens encore, l'art des siéges dans l'attaque est un pur méchanisme, ou peu s'en faut; l'expérience d'un ou de deux siéges, car il n'est guéres besoin de plus à un homme qui aime tant soit peu à s'instruire, peut le mettre au fait de cette partie de la guerre. L'esprit y entre pour peu, il y a pourtant des attaques où il en faut, même du plus subtil, tel celui de Gibraltar. C'est dommage que cet esprit soit aujourd'hui sans emploi, comme il y paroît par les nouvelles qui nous en viennent. Si les Espagnols réussissent par les principes méchaniques par lesquels ils vont, j'en serai fort surpris, & je n'aurai pas une meilleure opinion de l'habileté des Anglois, quelque résistance qu'ils fassent. Il faut donc plus de talens, plus d'art, plus de génie, de lumiéres, d'intelligence & de valeur même dans la défense que dans l'attaque.

Ce qui rend celle-ci célébre & recommandable, c'est une défense vigoureuse, savante & profonde, à laquelle on répond, & avec laquelle on attaque inutilement & sans fruit. Si l'assiégé se trouve avantagé d'un terrein favorable pour gagner le dessous par des galeries poussées au loin par ses mines, & par ses fourneaux, il est maître du dessus, à moins que l'assiégeant pour lui enlever cet avantage n'ouvre des contregaleries pour aller à lui. Voilà la science dans l'attaque, chose rare pourtant. Chacun néglige aujourd'hui autant qu'il peut cette façon de guerre, rarement en fait-on le capital d'une attaque & d'une défense. Cette belle méthode ne nous est pourtant pas inconnuë; mais c'est que ceux, qui seroient capables de soutenir un siége sur ces principes, ne sont pas toujours emploiés, & les places ne sont pas toujours bâties sur de tels terrains pour fournir ces moiens d'attaque & de résistance. Les Anciens ne les ont pas ignorés, j'en ai donné d'assez bonnes preuves. Ils en avoient d'autres pas moins profonds pour pousser les défenses beaucoup au-delà des nôtres, où ils excelloient particuliérement, & où il étoit besoin de plus de courage & d'une grande résolution. Nos chicanes dans nos dehors sont quelque chose, lorsqu'on n'en néglige aucune pour les bien défendre, c'est ce qu'on voit très-rarement. Mais il est surprenant que nous aions oublié les pratiques de nos péres, qui, à l'imitation des Anciens, faisoient le capital d'une défense au corps de la place, ou ils capituloient après plusieurs assauts & mille chicanes

canes sur les bréches, & derriére même, par des retranchemens, ou de nouveaux murs, qu'il falloit battre, & qu'on soutenoit avec une opiniâtreté surprenante, qu'on poussoit quelquefois jusqu'au point de se défendre de ruë en ruë; c'est ce que nous avons vû de nos jours aux siéges de Girone & de Barcelone.

Les loix qui obligeoient les Commandans des villes assiégées de soutenir les bréches au corps de la place, sont plus vieilles que le régne de Henri II. on auroit de la peine d'en trouver l'origine. Le Pére Daniel, parlant de la défense de Térouanne, assiégé par les Impériaux, nous apprend *que la coûtume étoit alors plus qu'aujourd'hui de se défendre jusqu'à la derniére extrémité, lors même qu'il n'y avoit point d'armée en campagne pour le secours, & c'étoit à prendre ses précautions, à éventer les mines, à faire des retranchemens dans la place, que consistoit le devoir d'un Commandant; mais l'habileté requise pour cela ne s'aquiert guéres que par une longue expérience, que Montmorenci*, qui défendoit la place par la mort du Sieur Dessé, *n'avoit pas.* L'Auteur eût pû dire qu'il manquoit de théorie, qui apprend les devants qu'il faut prendre, & la méthode de se retrancher lorsque l'attaque est une fois déclarée: c'est à quoi les Anciens ne manquoient jamais: car ils faisoient des amas prodigieux des choses nécessaires pour couvrir les bréches, ou pour se retrancher derriére.

Histoire de Franc. Henri II.

Pour bien connoître la grandeur & la nature des obstacles qu'on peut opposer sur les bréches, ou derriére, on peut lire les Historiens de l'antiquité qui ont écrit des siéges des villes les plus mémorables. Il y avoit différens moiens de fortifier les bréches pour en disputer l'entrée qui nous sont inconnus, ou pour mieux dire que peu de gens ignorent; mais que la paresse, le peu de fermeté, ou le manque de matériaux nécessaires pour ces sortes d'ouvrages, nous empêchent de mettre en œuvre. Parlons franchement, ce n'est plus la mode de défendre & de se présenter sur les bréches à corps découvert, & même d'y présenter des obstacles tels que faisoient les Anciens: car lorsqu'ils manquoient de choses nécessaires, ou qu'ils n'avoient pas assez de tems pour les réparer, ou pour se retrancher derriére, Tite-Live dit qu'ils s'y présentoient de fort bonne grace, & faisoient rempart de leurs corps.

Les choses nécessaires pour ces sortes d'ouvrages étoient préparées de longue main. On se servoit ordinairement d'arbres coupés, dont on épointoit le bout des branches, qu'on brûloit ensuite pour rendre leurs pointes plus dures & plus fortes. On les étendoit tout de leur long sur tout le front de la bréche fort près-à-près les uns des autres, pour que les branches s'entrelassassent ensemble; ce qui formoit comme une haie impénétrable qu'on ne pouvoit aborder sans témérité. Les troncs tenoient les uns aux autres par de fortes lambourdes; de sorte qu'il étoit impossible de séparer ces arbres, & de les détruire même par le feu, ou par les machines, & encore moins aisé d'en approcher, le derriére étant garni d'une foule d'archers & de gens armés de piques & de longues pertuisannes.

Ces sortes d'obstacles, qu'on opposoit sur les bréches, n'étoient pas ordinairement pratiqués dans les siéges des villes considérables, & attaquées avec un grand appareil de machines & de tours béliéres, où il y avoit des ponts ou des sambuques, pour jetter sur les bréches & sur ces arbres en hérissons, ce qui les rendoit inutiles & de nul effet. Les assiégés se servoient encore d'un autre expédient pour couvrir leurs bréches. Ils avoient un grand nombre de longues poutres qu'ils descendoient debout sur les débris, qu'ils posoient à côté & près-à-près les unes des autres, & qu'ils lioient ensemble par un fort lambourdage de plusieurs solives chevillées ou clouées fortement. Ces poutres rangées de la sorte, & souvent sur plusieurs rangs, resistoient aux coups de béliers, mais ces nouveaux murs n'étoient pratiquables qu'aux villes où les murailles étoient terrassées

sées, les poutres appuiant sur la terrasse ou sur le revêtement lorsqu'on vouloit empêcher qu'il ne fondît entiérement. Les Turs ont conservé ces sortes de murs de poutres pour couvrir les bréches. Quelqu'un au dernier siége de Lille proposa cette méthode, qui eut le succès qu'on attendoit : car les assiégeans avouérent que ce nouveau mur étoit beaucoup meilleur & plus fort que n'étoit le revêtement.

Les bréches étoient quelquefois faites avec tant de promtitude, soit par les sappes du dessus, soit par celles pratiquées au dessous des fondemens par galeries souterraines, que les assiégés se trouvoient tout d'un coup ouverts lorsqu'ils y pensoient le moins. Ils recouroient alors à un reméde fort simple pour avoir le tems de se reconnoître, & de se remparer derriére la bréche, ou de se présenter en meilleur ordre, & avec plus de résolution qu'on n'en fait paroître dans une surprise, où les hommes les plus déterminés n'ont souvent ni force ni courage dans les choses imprévûes & tout-à-fait extraordinaires; les assiégés, dis-je, jettoient au bas & sur les décombres de la bréche une quantité prodigieuse de bois sec & de matiéres combustibles ausquelles on mettoit le feu; ce qui causoit un tel embrasement, qu'on avoit soin d'entretenir, qu'il étoit impossible aux assiégeans de passer à travers la flamme, & d'approcher de la bréche. L'Histoire ancienne & moderne nous apprend un grand nombre d'éxemples de ces sortes de stratagêmes, non pas seulement dans les siéges, mais encore dans les retraites d'armées faites dans des défilés ou sur des chaussées.

L'Auteur de l'Histoire de Mahomet II. nous eût fait un très-grand plaisir de nous apprendre par quel art & par quels moins ceux de Constantinople, assiégés par cet Empereur, réparérent la bréche faite à la tour *Bactatinea*, & comment cet ouvrage fut fait en si peu de tems. Je suis persuadé que les assiégés la rétablirent avec des poutres, car il n'est point parlé d'un second mur. L'Historien se contente de dire que Mahomet admira cet ouvrage, & fit là-dessus l'éloge des Ingénieurs d'Occident, *car aiant été observer les ruines que son canon de douze cens de boulet avoit faites à la tour Bactatinea, & trouvant que ce debris combloit le fossé de la fausse braie, il alla donner ses ordres pour l'assaut; lorsqu'éxaminant un peu mieux la bréche, & la voiant réparée avantageusement, il changea de pensée, & dit tout haut que ce n'étoit pas là l'ouvrage des Grecs, mais des Francs qui combattoient avec eux:* tant cette nation étoit tombée dans le mépris en ce tems-là même. Guillet. Hist. de Mah. II. L. II.

L'Auteur de l'Ecole de Mars, qui est un assez mauvais Livre, & rien moins qu'une Ecole de guerre, blâme à tort M. d'Hermand, Mestre de camp d'infanterie, d'avoir proposé un semblable moien de couvrir une bréche au dernier siége de Lille en 1708. Cela ne paroît pas de son goût; parce, dit-il, que les Anciens l'ont pratiqué autrefois, comme si en effet les Anciens étoient des pécores & des vieux radoteurs. On voit bien par son Livre qu'il ne les a jamais connus. Quoiqu'il en soit, M. d'Hermand, Officier ingénieux, plein de ressources & fort appliqué à son métier, fit jetter beaucoup de buches & de matiéres inflammables au-devant de la bréche, ausquelles on mit le feu : ce qui fit un fort bon effet, & obligea les ennemis de faire un grand dégât de leurs bombes pour écarter ces buches & éteindre l'incendie. Ces sortes de pratiques n'ont d'autre avantage que d'éloigner un assaut de deux ou trois jours, à moins que ce ne soit à dessein de gagner du tems pour se retrancher derriére une bréche : car s'il falloit continuer à fournir plusieurs jours de matiéres, tout le bois d'une forêt & tout le godron du monde ne suffiroit pas. L'Auteur de l'Ecole prétenduë dit gravement que cette invention ne fit d'autre effet que d'accélérer la prise de la place. On ne convient pas de cela, puisque la place tint encore deux mois, ou peu s'en faut. Ces sortes de reproches sont peu honnêtes, lorsqu'on ne se fait pas remarquer par des services plus importans; mais ce n'est pas dans ce seul fait que l'Auteur guerrier manque

d'exactitude à l'égard de quelques-uns, où il auroit besoin d'autres témoins oculaires & d'autres garans que lui-même pour être cru, & sur tout lorsque l'on a presque toujours servi dans un corps que l'Etat conserve précieusement & éternellement dans les places pour les garder, à moins qu'on ne les assiége.

L'expérience qu'il dit avoir été faite sur l'Oglio, où il marque qu'il étoit présent, est une pure imagination. Elle fut faite à vingt lieues de là, en présence du Marquis de Goesbriand, du feu Comte d'Angennes, & de quelques Officiers. C'étoit des peaux de bouc enflées, & l'on vouloit sçavoir si quatre jointes ensemble pouvoient supporter le poids de quatre hommes. J'en fis l'épreuve moi-même, & je tombai le premier dans l'eau, la machine aiant fait calote à cause de sa légéreté. On y plaça ensuite les quatre hommes, & l'on trouva qu'on ne s'étoit point trompé. L'on prétendoit se servir de ces peaux enflées pour les mettre sous des radeaux pour passer le Pô, & un plus grand nombre de soldats.

Ceux d'Haliarte, assiégés par les Romains, se servirent d'un semblable stratagême pour éloigner les assiégeans de la bréche, & pour avoir le tems de se retrancher derriére. Tite-Live nous apprend ce fait selon sa coûtume, c'est-à-dire admirablement bien, lorsqu'il puise dans les bons Auteurs. Le Préteur Lucrétius avoit renversé deux tours à coup de béliers, & *toute la muraille qui étoit entre ces tours; afin qu'en même tems qu'il tâcheroit d'entrer par-dessus les ruines & par la bréche, & que ceux de la ville se porteroient de ce côté-là pour le défendre, on pût de l'autre côté escalader les murailles abandonnées de tout secours. Cependant les assiégés ne se préparérent pas avec moins de courage à repousser l'effort qu'il faisoit contre eux; car aiant jetté des fascines de sarment sec sur les ruines par où l'on devoit les aller attaquer, ils se tinrent sur la bréche avec des flambeaux allumés & tout prêts à mettre le feu à ces fascines, afin d'avoir le loisir de faire un autre mur en dedans, tandis que la flamme les défendroit. Mais un accident rompit leur entreprise; car il tomba en même tems une si grande pluie, qu'on ne put facilement allumer le feu, & qu'il s'éteignit aussi-tôt qu'il fut allumé. C'est pourquoi l'on se fit aisément un passage parmi ce bois, qui fumoit encore; & pendant que l'on étoit occupé à la défense d'un seul endroit, l'on monta en même tems par plusieurs autres sur les murailles.*

Polyen. Liv. II. c. 22.

Polyen me fournit un fait qui me paroît fort singulier, puisqu'il s'agit d'un siége où le Gouverneur de la ville fait lui-même une grande bréche à la muraille, pour épargner ce soin aux assiégeans; il étoit donc bien éloigné de penser à la réparer lorsque sa place seroit ouverte.

Iscolaus étoit assiégé à Drys par l'armée de Chabrias. Comme il vit qu'il approchoit ses béliers pour battre la ville, il le prévint & fit abattre un grand pan du mur. Il avoit deux vûës dans cette action, dit l'Auteur; *la premiére, d'obliger ses soldats à se défendre d'autant plus vigoureusement, qu'ils ne se verroient plus couverts de ce mur; & la seconde, de faire voir aux ennemis qu'il méprisoit tout cet appareil de machines de guerre. Les assiégeans furent si surpris de cette démolition volontaire, qu'ils laissérent là le siége, & se retirérent.*

ARTICLE XIII.

Des retirades, ou nouveaux murs pratiqués derriére les bréches.

NOus allons parler maintenant des retirades des Anciens, ou des nouveaux murs pratiqués derriére les bréches. L'habileté de ces grands hommes ne paroît nulle part dans un si beau jour que dans leurs chicanes : car là où nous capitulons aujourd'hui, c'est-à-dire, à la bréche du corps de la place, sans l'avoir défenduë, ni même marqué qu'on en eût la moindre envie, c'étoit là où les Anciens faisoient le capital de leur défense. Si l'on m'allégue deux ou trois faits où l'on ait disputé les retirades dans l'espace de plus d'un siécle, ces faits ainsi de loin-à-loin ne sont pas une preuve qu'on ait conservé l'usage de ces sortes d'actions, & la loi qui obligeoit un Gouverneur de soutenir trois assauts, faute dequoi il étoit déclaré infame. Ne serions-nous pas bien embarrassés de citer quelque action de cette espéce depuis le dernier siége de Metz, défendu par M. de Guise ? Encore son dernier mur ne fut que battu sans être insulté. Nos Officiers & nos Ingénieurs, j'entens ceux qui n'ont aucune connoissance de l'antiquité militaire, s'imaginent faussement que les retranchemens pratiqués dans le corps d'un ouvrage, ou derriére, sont une invention moderne, & que ces sortes de chicanes étoient inconnuës aux Anciens. Ils le prétendent ainsi, ce qui marque une ignorance extréme, puisque l'Histoire ancienne est toute remplie de ces sortes de faits, & que cela va jusqu'aux siécles de la barbarie, & sans interruption jusqu'à nos péres en descendant même jusqu'au quinziéme siécle, où l'ancienne valeur & la vertu expirante donnent de tems en tems quelques signes de vie. Nous la ferons voir dans sa fleur dans cet Article, par des éxemples qui méritent d'y avoir place : car on ne sçauroit s'instruire plus agréablement, & revenir aux principes perdus que par les résistances les plus mémorables, accompagnées d'observations & de remarques fort peu communes. L'on verra par là le besoin que nous avons des leçons de l'antiquité, pour tâcher de nous remettre sur la route de cette partie de la guerre oubliée & anéantie. Nos Auteurs qui traitent de l'attaque & de la défense, parlent des retirades derriére les bréches ; mais cela ne va pas plus loin que du corps d'un bastion, ou à sa gorge, & cela d'une maniére assez vague, & comme d'un usage qui tombe de decrépitude. Qu'on me fasse connoître un Officier de vieille guerre qui l'ait vû pratiquer ? Il dira peut-être qu'il a vû dans certains siéges couper un bastion à sa gorge ; mais il se gardera bien d'avancer qu'on ait soutenu un assaut au bastion, & ensuite au retranchement pratiqué derriére.

Il y a plus de soixante ans que nous n'avons ouï parler d'assauts donnés sur les bréches du corps d'une place, & encore moins de retranchemens derriére, ou dans la gorge du bastion, & qu'on ait en un mot défendu ceux-ci comme le reste. Cela me paroît surprenant ; car enfin un espace de soixante années n'est pas si reculé, qu'il puisse nous faire perdre la mémoire des loix qu'on observoit encore en ce tems-là à l'égard de la défense des places, & n'y en aiant pas eu de contraires, on doit être surpris que la plûpart de ceux qui ont défendu nos meilleures forteresses dans la derniére guerre de 1701. n'aient pas poussé la résistance jusqu'à ce point-là, quoiqu'un Gouverneur soit obligé par serment même de se défendre jusqu'à la derniére extrémité, & de soutenir trois assauts au corps de sa place, lors même qu'on n'espére aucun secours, comme c'étoit la coû-

coûtume sous le régne de Henri II. Nous allons voir un Espagnol qui observa parfaitement cette loi. Monglat m'en fournit l'éxemple dans ses Mémoires. Il n'y en a pas pour un. Je me contenterai de celui-ci, quoiqu'en remontant plus haut il s'en trouvât de plus remarquables; mais les plus récens sont toujours plus d'impression dans le cœur des jeunes gens qui vont nous succeder.

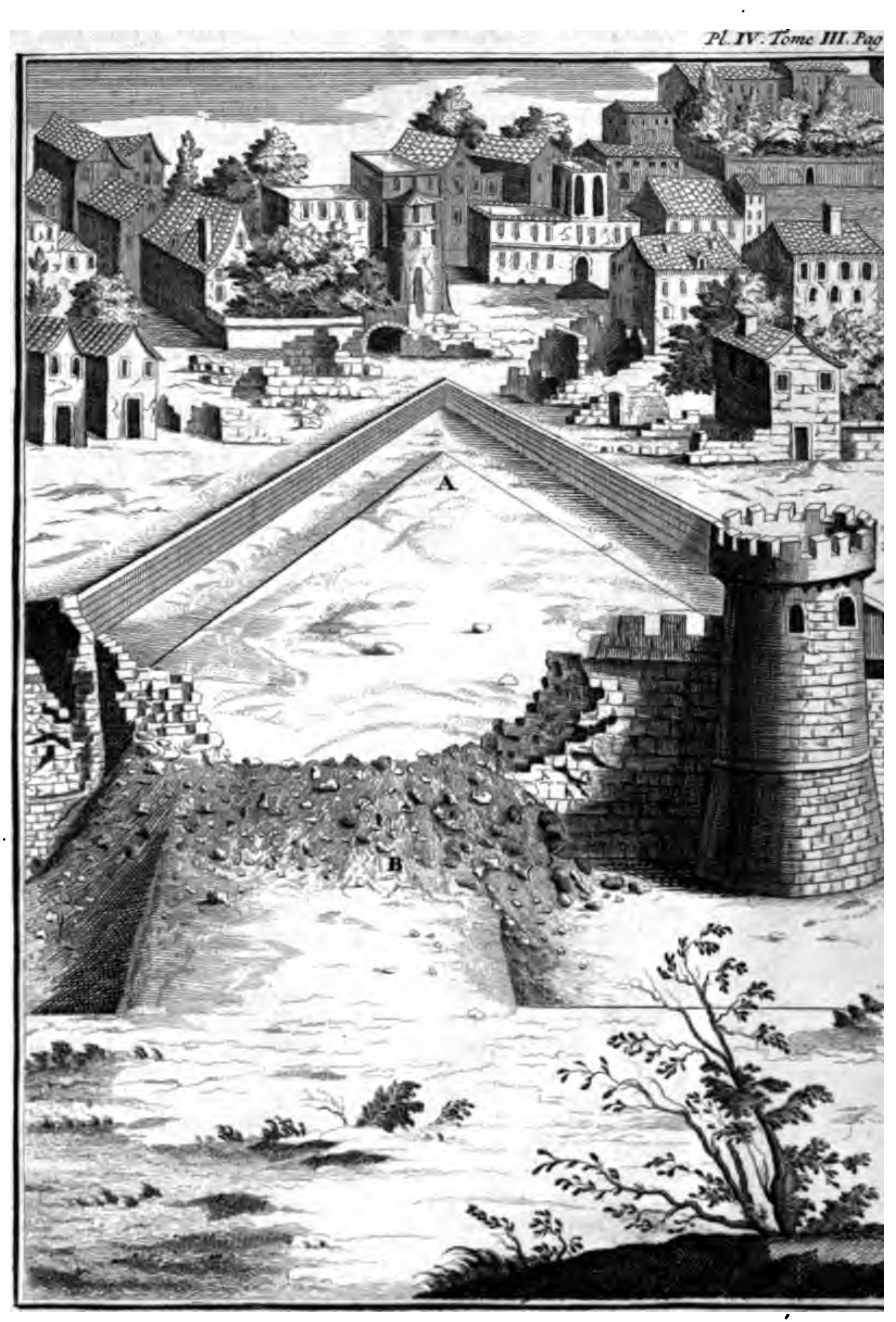
Les Ducs de Modéne & de Mercœur s'étant résolus au siége de Valence, où commandoit Dom Agostino Signado, l'investirent le 27. de Juin 1656. ils l'attaquérent avec toute la vigueur possible. Ils trouvérent à qui parler, une obstination surprenante, des chicanes à faire perdre patience, & des sorties si vigoureuses qu'on ne sçavoit de quel côté se tourner, outre l'armée Espagnole qui circuloit autour des lignes, qui tenoit perpétuellement les assiégeans en cervelle, & donnoit encore plus de chaleur aux assiégés. On mit en œuvre tout ce que l'art des siéges peut inventer de ruses & de précautions. Après le passage du fossé, & une bréche considérable au corps de la place, on s'imagina que le Gouverneur penseroit à sa conscience, selon la louable coûtume pratiquée en ce tems-ci; mais ce n'étoit pas celle de ce tems-là, il fallut donner un assaut.

Les Espagnols, dit Monglat, *se défendirent si bien qu'il fallut faire une seconde mine, laquelle fit l'ouverture plus grande, & la resistance se trouva si forte, que tout ce que les François pûrent faire, fut de se loger à moitié de la bréche. Valavoir monta jusqu'au haut; mais ceux de la ville par leur grand feu, & à coups de piques & de halebardes, renversoient les assiégeans & les empêchoient de passer le cordon. Le 25. la mine de Mercœur joua, qui fit grande bréche; mais le logement ne fut fait qu'au pied. Le 27. les François donnérent un assaut à la bréche de Modéne, & emportérent le bastion; mais ils trouvérent un retranchement dans la gorge qui les arrêta tout court, & les obligea de l'attaquer dans les formes. Les deux partis étoient si proches les uns des autres, qu'ils ne se battoient qu'à coups de pierres & de grenades. Le Duc de Modéne voiant l'opiniâtreté des assiégés, fit monter par la bréche au haut du bastion deux piéces de canon de batterie qui rompirent les défenses du retranchement; & comme ils étoient tout au haut ils voioient par dessus, & découvroient tout à clair les ruës de la ville, dans lesquelles personne n'osoit paroître, & il n'y avoit plus de maisons à couvert du canon. . . . . . Le 10. Septembre on attacha le mineur au retranchement de la gorge du bastion. Dom Agostino Signado voiant cela, ne voulant point exposer la ville au pillage, demanda la composition, qui lui fut accordée.*

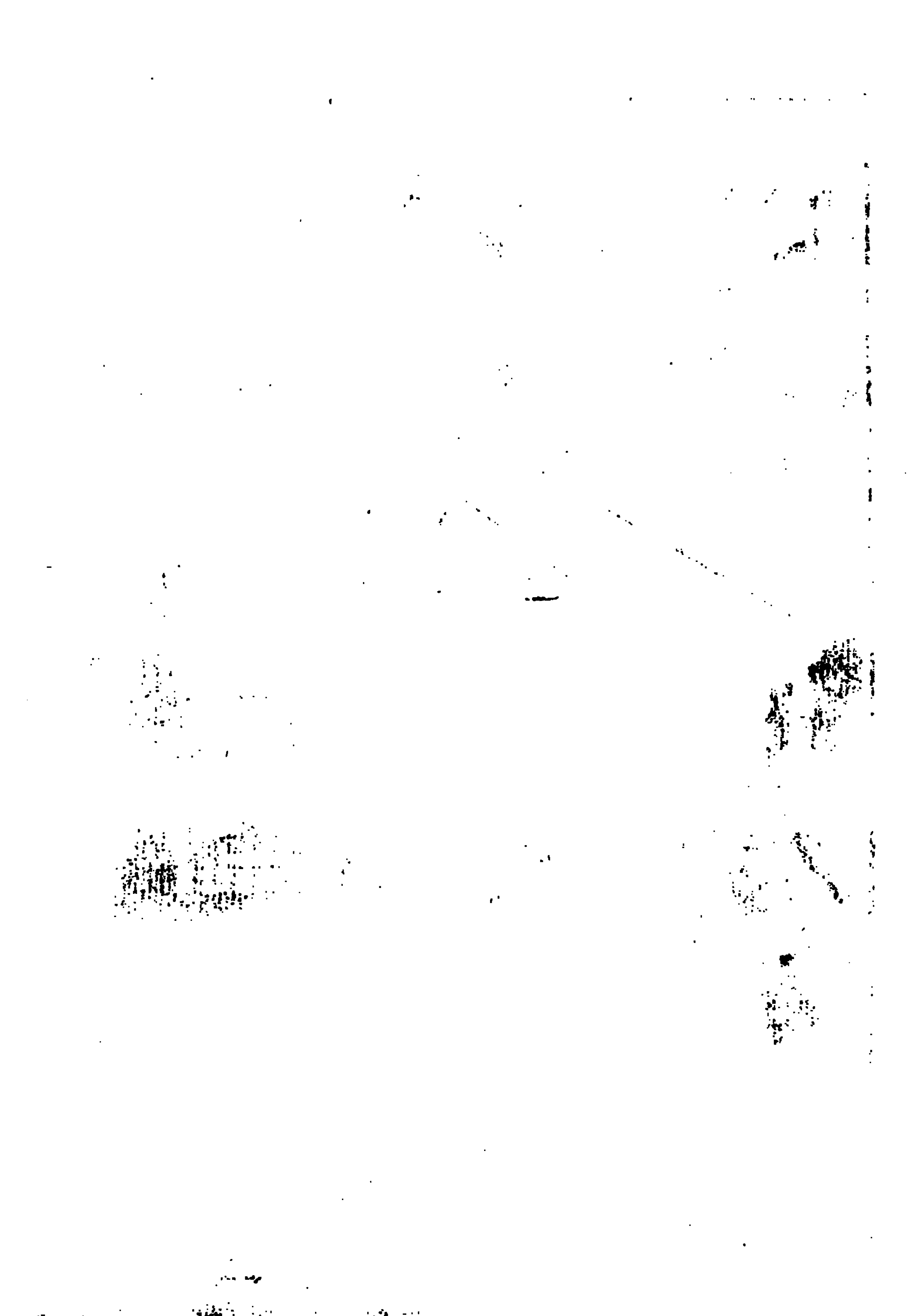
M. le Maréchal de Vauban s'est éxercé à faire des tours bastionnées, comme on les appelle, cela est fort bien : quelle résistance n'eût-on pas fait, si ces coupe-gorges eussent été défendus? Car ç'en sont en effet, sans prétendre que le grand homme qui s'est appliqué à la perfection de ces sortes d'ouvrages en ait vû le bout. A-t-on remarqué dans les quatre siéges que Landau a soutenu, qu'on ait poussé la résistance jusqu'à ces tours, & qu'on les ait battuës dans le bastion? Ne s'est-on pas rendu après la prise des dehors bravement soutenus? Nous allons voir que les Anciens faisoient un meilleur usage de leurs retranchemens intérieurs, qu'ils les soutenoient comme leurs bréches avec une vigueur & une obstination merveilleuse, & qu'ils en ajoutoient souvent d'autres derriére les premiers, de sorte que les assigéans ne tenoient rien lors même que leurs travaux portoient fort avant dans la ville : chose admirable! & cependant cet admirable se trouve par tout chez les Grecs, chez les Romains, chez les peuples de l'Asie, & même parmi les plus barbares.

La défense de Lilybée est sans doute célébre par ces sortes de chicanes; mais combien en voit-on qui le sont encore plus? Polybe lui-même nous fournit des éxemples

encore



RETRANCHEMENS DES ANCIENS DERRIERE LES BRÉCHES.



encore plus éclatans; mais nous les écartons, puisque le Lecteur est sur le chemin de les lire. Il faut qu'il voie ce qui ne s'y trouve point. J'aurois pû me passer de cet éxorde, & même de traiter cette matiére, car elle ne sert qu'à prouver qu'il est jour dans le plein Soleil. Ceux qui fréquentent un peu les Anciens le savent bien; mais ce n'est pas à ceux-là ausquels je la consacre, c'est aux doutans, c'est à ceux qui regardent l'antiquité comme une vieille radoteuse, & qui ont besoin de se mon pour se délivrer de la tyrannie de l'usage & d'une routine sotte & ridicule qui les deshonore, car c'est le but principal de mes travaux que de battre en ruine cette routine & les préjugés.

Le quatriéme Livre de Végéce roule uniquement sur l'attaque & la défense des places. A l'égard de celle-ci, il écarte tout ce qui regarde les assauts & les retranchemens pratiqués derriére les bréches. Cette négligence n'est guéres pardonnable dans un Auteur dogmatique, parce que ces sortes d'ouvrages étoient encore en usage de son tems, & plusieurs siécles après. Onozander, plus ancien, tombe dans le même défaut. Enée qui a écrit plusieurs siécles avant celui-ci, & qui a traité de la défense des places, ne dit pas un seul mot d'assaut ni de bréche. Me voilà donc réduit à recourir aux faits que l'Histoire me fournit en très-grand nombre, que je tournerai sans peine en principes & en méthode, si cela n'est pas presque épuisé en plusieurs endroits de cet ouvrage.

Les retirades, que les Anciens appellent nouveau mur derriére la bréche, n'étoient jamais ou presque jamais paralléles à la muraille ruinée. Ils tiroient un rentrant dont les deux extrémités tenoient des deux côtés, qui restoient encore en entier. Ce nouveau mur étoit ordinairement composé de poutres couchées de plat, & rangées en échiquier les unes sur les autres, & de terre mêlée avec des pierres entre les vuides qu'elles laissoient, comme les murailles de Bourges dont parle César dans ses Commentaires, & Joséphe dans son Histoire de la guerre des Juifs contre les Romains, qui parle en plusieurs endroits de ces retranchemens de retraite. J'en ai expliqué ailleurs la construction, de sorte qu'il ne nous reste autre chose à faire que de donner la figure de ces sortes d'ouvrages, comme on voit en A, qui est le rentrant, & B. le logement des assiégeans sur les décombres de la bréche, qu'ils applanissoient quelquefois, pour donner passage aux tours ou aux tortuës béliéres pour battre ce nouvel ouvrage, souvent plus fort que le revêtement des murs les mieux construits & les mieux cimentés. Il ne faut pas être fort clairvoiant pour le comprendre après ce que j'en ai dit. Ils les faisoient quelquefois de terre soutenuë par des fascinages au défaut de poutres. Ils ne manquoient pas de creuser un fossé très-large & très-profond devant, pour obliger les assiégeans de l'attaquer avec tout l'attirail des machines & des cérémonies qu'on pratiquoit contre les murailles les plus fortes.

Ils les construisoient quelquefois de gros quartiers de pierre, sans chaux ni sable. Je ne sai ce que veut dire Diodore de ce second mur de maçonnerie des Tyriens, assiégés par Aléxandre le Grand. Comme ils virent que la chaussée que les Macédoniens tiroient au travers de la mer jusqu'à la ville en approchoit beaucoup, & craignant d'être battus de ce côté-là, ils élevérent, dit-il, un nouveau mur à la distance de cinq coudées derriére le premier, auquel il donnérent dix coudées d'épaisseur, & ils remplirent l'entre-deux de terre & de pierres. Le premier fut battu & ruiné par les batteries flottantes d'Aléxandre, qui ne trouva point d'autre expédient pour le battre avant que la chaussée eût été poussée jusqu'à la ville, que de joindre plusieurs galéres les unes près les autres, sur lesquelles il dressa des béliers; & les aiant mises en travers le long & tout près de la muraille, il la battit si rudement, qu'il fit une bréche de plus de deux cens vingt pieds; mais il ne paroit pas que le second mur eût été battu. On donna plu-

plusieurs assauts à cette bréche dès que la digue fut achevée, mais sans nul effet avec grand meurtre même des assiégeans. Arrien ne dit pas un mot de la nouvelle muraille, cela ne prouve pourtant pas que les Tyriens n'en eussent point bâti une autre derriére; ce qui me fait croire que le premier fut ruiné, que le second subsista & qu'il ne put être battu, c'est qu'on fit avancer des tours à sambuques ou à ponts pour les abattre sur le parapet de la muraille, qu'on ne pouvoit battre.

Le retranchement de ceux de Massada, assiégés par Sylva, me paroît assez obscur pour être bien entendu, & je ne sai s'il faut s'en prendre au texte de Joséphe, ou à son Traducteur. Je l'ai cité quelque part, j'ai toujours crû que les assiégés pratiquérent un rentrant composé de grosses poutres en maniére de coffre, au moins il le sembleroit ainsi, si le Grec ne disoit que cet ouvrage étoit à l'épreuve du bélier : or un coffre formé de poutres & de madriers ne pouvoit longtems soutenir l'effort du bélier, je crois plutôt que c'étoit un mur de poutres comme celui de Bourges. Voici le passage de Joséphe dans M. Arnaud.

Ce mur étoit construit de cette maniére, dit-il, *ils mirent deux rangs de grosses poutres emboîtées les unes dans les autres, qui avec l'espace qui étoit entre-deux avoient autant de largeur que le mur : remplirent cet espace de terre ; & afin qu'elle ne pût s'ébouler, la soutinrent avec des poutres. Ainsi l'on auroit pris cet ouvrage pour quelque grand bâtiment, & les coups de machines ne s'amortissoient pas seulement, mais pressoient & rendoient plus ferme cette terre, qui étoit argilleuse.* Ce passage est de la nature des éclairs dans la nuit la plus obscure, qui éblouissent, & nous laissent ensuite dans les ténébres les plus épaisses. Si cet ouvrage étoit composé de poutres emboîtées les unes dans les autres, & les terres entre les vuides qu'elles laissoient, il ne falloit pas ajouter, qu'afin que ces terres ne s'éboulassent pas, on les soutint avec des poutres : cela tire extrémement sur le galimatias. Je doute que Joséphe se soit expliqué de la sorte. Encore une fois, c'étoit un mur construit dans l'esprit de celui de Bourges, contre lequel toute la puissance béliére ne prévaloit pas.

La défense de ceux de Rhodes contre Démétrius Poliorcétes, répond admirablement à l'attaque, c'est-à-dire qu'on ne sauroit rien imaginer de plus beau, de plus savant & de plus chicané. Les assiégés voiant qu'un endroit qu'on battoit commençoit à menacer ruine, & craignant que l'assaut ne suivît de près, si le mur venoit à tomber, ils en élevérent un second derriére en maniére de croissant, au-devant duquel ils creusérent un large & profond fossé; & pour rendre le passage de la bréche plus difficile, & empêcher que les assiégeans ne passassent d'abord dans le rentrant pour le battre & le ruiner par leurs machines, ils tirérent un fossé perdu paralléle à la bréche qui aboutissoit aux deux branches du rentrant qui tenoient à la muraille.

Le siége d'Embracie, par les Romains, n'est pas moins célébre que celui de Rhodes. Peu s'en faut qu'il ne soit au-dessus, à cause du grand nombre de ses attaques, & des furieux assauts que les Etoliens soutinrent, où les assiégeans rebouchérent presque toujours. Ce fut le dernier effort de la vertu Gréque à l'égard de la défense des places. Cette ville fut assiégée avec une telle puissance de machines, qu'on n'en lit guéres de semblable. Elle fut ouverte de tous côtés, & néanmoins les Romains ne pûrent jamais entrer dans la ville, dit Tite-Live : car à mesure qu'on abattoit quelque partie de la muraille, on en dressoit tout aussi-tôt une nouvelle derriére, avec la même promtitude que l'autre avoit été abattuë.

Saint-Evremont prétend, je ne sai sur quel fondement, qu'Annibal étoit fort malhabile en siéges, c'est-à-dire, qu'il n'y entendoit rien. Je voudrois bien lui demander où il a appris cela? Est-ce parce qu'il a échoué devant Spolette après le succès de Trasiméne? Est-ce pour avoir manqué son coup contre une bicoque, un peu avant la jour-

journée de Cannes ? En bonne foi cela eſt-il une preuve qu'il ignorât cette partie de la guerre, puiſque ce grand Capitaine manquoit de tout pour ces ſortes d entreprifes ? Point de pl ces où il pût établir des magaſins, & par conſéquent point de ſubſiſtance dans ſon armée, point de machines; enfin rien des choſes néceſſaires pour l'attaque des places, point d'argent, point de ſecours de Carthage; ainſi manquant de tout, il ne pouvoit faire que ce que fait un Général dont la puiſſance eſt toute dans ſon armée, très-propre à donner des batailles pour ſe conſerver la campagne, & à les gagner, & à ſe morfondre devant de bonnes places faute de moiens, ou à les attaquer par inſulte ou par trahiſon; c'eſt tout ce que peut faire un Capitaine tel qu'Annibal, qui eſt capable de tout, & à qui malheureuſement tout manque.

Saint-Evremont avoit-il oublié combien Annibal avoit aſſiégé & pris de villes en Eſpagne? J'aurois voulu lui demander ce qu'il penſoit du ſiége de Sagonte. Cette entrepriſe étoit-elle d'un homme malhabile & peu entendu dans l'attaque des places ? Se peut-il rien imaginer de plus ſavant & de mieux conduit ? Il trouva une réſiſtance ſurprenante & des chicanes ſans nombre, qu'il fallut autant ſurmonter par l art & par l'eſprit que par le courage, travaux ſouterrains, tours, tortuës, batteries de toute eſpéce, aſſauts donnés ſur les bréches, où des cohortes entiéres entrérent de front après des efforts ſurprenans : c'eſt Tite-Live qui m'apprend tout ceci. Il dit encore que les Carthaginois entrérent dans la ville, & que s'étant ſaiſis d'un poſte avantageux, ils s'y retranchérent, & s'en ſervirent comme d'une citadelle, où ils dreſſérent pluſieurs batteries de machines. Les Sagontins ne s'épouvantérent pas, quoiqu'ils viſſent les aſſiégeans dans leur ville. Ils ſe retranchérent en dédans, & élevérent de nouveaux ouvrages derriére ceux qu'ils venoient de prendre. Enfin, dit Tite-Live, les uns & les autres faiſoient toutes ſortes d'efforts, & ne négligeoient rien pour ſe fortifier & pour ſe défendre; mais à force de ſuppléer à un mur perdu & emporté par un autre pratiqué derriére, les Sagontins ſe trouvérent de plus en plus à l'étroit & reſſerrés dans leur ville, qui devenoit tous les jours plus petite.

Les éxemples des murs intérieurs ſont infinis dans l'Hiſtoire ancienne, la moienne antiquité ne nous en fournit pas moins abondamment. J'y vois des réſiſtances admirables, & dignes de l'ancienne vertu. Cela ne ſe remarque pas ſeulement chez les peuples de l'Occident, mais encore dans ceux de l'Aſie, que nous appellons barbares : il s'en faut bien qu'ils le ſoient à cet égard-là. Trouve-t-on beaucoup de défenſes qui puiſſent être comparées à celle d'Otrar, aſſiégée par Genghis-Can en 1219? Ce Conquérant la battit avec les mêmes cérémonies & les mêmes machines que les Grecs & les Romains emploioient à l'attaque des places les plus redoutables, les mieux & les plus opiniâtrement défenduës. Qui dit un Conquérant, dit un homme qui ne marche qu'avec un appareil de toutes les choſes néceſſaires qui facilitent les conquêtes & les entrepriſes les plus difficiles. Celui-ci trouve devant Otrar une réſiſtance des plus fúrieuſes. Il met en œuvre tous ſes béliers, fait une large bréche, & trouve des gens qui lui réſiſtent avec un courage intrépide. Il l'emporte à la fin; il trouve de nouvelles barriéres qui l'arrêtent, & qu'il faut battre & attaquer avec la même réſolution, de nouveaux retranchemens reparoiſſent après la priſe des premiers. Il ſe trouve enfin au milieu de la ville ſans l'avoir priſe; il rencontre des chicanes & des coupures à chaque ruë, & dans les maiſons mêmes, & les obſtacles qui ſe préſentent en ces endroits lui paroiſſent plus difficiles à ſurmonter que les murailles de la ville, parce que le courage s'accroît de l'extrémité; & lorſque cette extrémité eſt pouſſée aux derniéres bornes, il n'y a plus de milieu entre périr les armes à la main, & ſe ſauver par les armes, parce que toute eſpérance dans la clémence de notre ennemi nous eſt enlevée, & que de mourir & ſe mettre à ſa diſcrétion eſt la même choſe.

Genghis-Can trouva la même opiniâtreté & la même fureur dans ceux de Carizme, disons plutôt le même désespoir, puisqu'ils se précautionnérent d'avance, & qu'ils fortifiérent & coupérent toutes les ruës par divers retranchemens les uns derriére les autres, avec des communications qui perçoient à travers les maisons pour aller d'une ruë à l'autre; de sorte que la ville formoit diverses enceintes, pour les défendre les unes après les autres jusqu'à la derniére, où ils s'étoient résolus de tenir bon jusqu'au dernier homme. On peut juger quelle dût être la résistance, & les chicanes que les assiégés pratiquérent aux murailles de leur ville, qu'ils défendirent jusqu'à la derniére extrémité, pour faire la même chose à chaque ruë; c'est ce qu'on vit en effet. Un homme qui voudroit faire le paralléle de nos résistances avec celles des Anciens jusqu'au douze ou treiziéme siécle, n'en viendroit sûrement pas à bout, bien qu'il y en ait de fort belles, sans leur être comparables.

Relat. du siége de Metz par Salignac.

Au siége de Metz, attaqué par l'Empereur Charles V. en 1552. M. le Duc de Guise ne vit pas plutôt l'attaque déclarée, qu'il se précautionna d'abord, sans attendre l'extrémité. Il fit élever un nouveau mur derriére celui qu'on battoit. Les assiégeans après leur bréche faite, se trouvérent surpris de voir un second mur derriére le premier, où ils trouverent une résistance surprenante. Comme ils virent qu'il falloit revenir encore sur nouveaux frais, le découragement s'empara du cœur des soldats. L'Empereur s'en étant apperçû, désespéra de prendre la place. Il se vit obligé de lever le siége par la brave résistance de M. de Guise.



ARTICLE XIV.

Méthode des Anciens dans la défense des bréches.

DE toutes les actions de la guerre, je ne pense pas qu'il y en ait de plus meurtriéres & d'une plus difficile éxécution que les assauts des places assiégées. Je m'étonne que ces sortes d'entreprises ne soient pas aussi communes aujourd'hui qu'elles l'étoient du tems des Anciens, & même de celui de nos péres, à cause de l'extraordinaire avantage des assiégés sur les assiégeans dans la défense des bréches. Il est tel qu'il y a de quoi s'étonner qu'on ne s'apperçoive de cet avantage. Les Anciens, qui le connoissoient, ne se croioient pas en péril, lorsqu'ils avoient assez de monde pour défendre la bréche, & ils n'avoient garde d'y manquer; outre que c'étoit une loi qu'il n'étoit guéres permis d'enfreindre sans se deshonorer, & sans passer pour infames: car ceux à qui l'on commettoit la garde d'une ville, devoient non seulement la défendre de toutes les maniéres imaginables, & jusqu'à ce qu'ils se vissent sur le point d'être inévitablement passés au fil de l'épée avec toute leur garnison; mais on éxigeoit encore, comme je pense l'avoir dit ailleurs, de ne capituler que lorsque leurs soldats n'auroient pas la force de se servir de leurs armes. Voilà la loi: ainsi ce n'étoit pas une entreprise de petite importance que d'assiéger des places où il se trouvoit des hommes capables de suivre la loi à la lettre.

Les Lacédémoniens, tous braves & déterminés qu'ils étoient, avoient une opinion à l'égard des assauts & des siéges qui ne me paroît pas trop orthodoxe, pour des gens qui ne connoissoient d'autre état ni d'autre profession que celle des armes, & qui ne voioient rien au-delà qui fût plus digne de gens d'honneur: car Plutarque parlant de Lysan-

Lysandre, qui fut tué dans une sortie contre ceux d'Haliarte, dit qu'il mourut comme un *enfant perdu & comme un avanturier, & que par sa mort il rendit ce témoignage aux anciens Spartiates, qu'ils avoient grande raison de ne vouloir jamais combattre contre des murailles.* Tout ce qu'il débite ensuite pour applaudir à ce sentiment est faux, & peu sensé: car c'est dans ces sortes d'entreprises où la valeur paroît dans son plus beau lustre, & cependant ils les regardoient comme téméraires, à cause des avantages infinis que les assiégés avoient par dessus les autres dans l'insulte & l'attaque des bréches. Aussi n'étoient-ils propres que pour combattre en pleine campagne, comme les soldats d'Annibal. Je laisse à penser si ce n'est pas là le plus grand de tous les défauts dans des troupes, de n'être propres que dans les batailles, & de ne valoir rien dans les siéges. Sur ce pied-là les bicoques les plus misérables leur seroient des Acrocorinthes, toutes les fois qu'elles s'aviseroient de les assiéger. Aussi les Lacédémoniens en trouverent par tout, & ne firent tant de conquêtes que par l'opinion de leur courage, qui ne parut jamais sur aucune bréche.

J'ai avancé quelque chose des résistances contre les assauts dans ma premiére Partie. On peut bien croire qu'il me reste encore beaucoup à dire sur cette matiére, sans que je promette de l'épuiser dans cet Article; parce qu'elle renferme divers cas non seulement dans l'attaque, mais encore dans la défense, beaucoup plus étenduë & plus profonde. Nous ne parlerons ici que des méthodes différentes des Anciens dans cette derniére, que nous admirons, bien loin d'y trouver à redire. Ailleurs que dans cet ouvrage nous traiterons ces deux parties de la guerre par rapport aux Modernes, où nous trouverons beaucoup à reprendre.

J'ai dit que les Anciens attaquoient les bréches en Colonne, c'est-à-dire, serrés & unis, & sur une très-grande profondeur, les soldats faisant la tortuë; c'est-à-dire, qu'ils mettoient leurs boucliers sur leurs têtes, qu'ils unissoient les uns aux autres: ce qui formoit une espéce de toît, sur lequel les pierres, les traits & les fléches qu'on tiroit d'en haut ne faisoient que glisser. Pour résister au choc d'une telle masse, les assiégés se présentoient sur la bréche dans le même ordre. Plusieurs Historiens nous le disent, & les autres le supposent. Quant même nous n'en sçaurions rien, il est aisé de comprendre que cela ne pouvoit être autrement: car il faudroit être bien ignorant dans les choses de la guerre, pour ne pas dire bien stupide, pour prétendre qu'on peut soutenir une attaque sur une hauteur beaucoup moindre que celle qui nous seroit opposée. Ce que je dis ici est favorable à mon systême, & ne regarde pas moins les assauts, ou l'insulte des bréches, que les actions de campagne. Il n'y a que des entêtés & des gens sans nulle expérience, qui puissent soutenir qu'il ne faut pas opposer Colonne à Colonne en tout & par tout: car de soutenir que des corps aussi minces, aussi foibles, & aussi misérables que les bataillons de nos jours, résisteront contre une Colonne ou un bataillon de profondeur double, c'est supposer que ceux à qui l'on parle n'ont pas l'usage de la raison.

Comme toutes les actions de siéges sont toujours violentes, vives & impétueuses, on peut bien juger qu'on usoit de grandes précautions dans l'attaque & la défense des bréches. Dans celle-ci les assiégés opposoient ordinairement des armes de longueur,* & ces armes étoient assez semblables à nos pertuisannes; mais plus longues, plus fortes, & le fer beaucoup plus large & plus long que celui du *pilum* des Romains. Thucydide, Polybe & Tite-Live, parlent en plusieurs endroits de leur Histoire de ces sortes d'armes dont on usoit dans la défense des bréches, & je n'ai nul doute que ces armes étoient les mêmes dont on se servoit aux combats de mer, & Végéce s'en est souvenu; ce qui augmentoit la résistance & la difficulté de pénétrer au travers des armes si redoutables, & dont on ne voioit pas le fond.

* *Pila muralia.*

Celui qui a la hauteur sur son ennemi, & qui lui oppose un bon nombre de telles armes parmi celles de jet, combat sans doute avec beaucoup d'avantage; mais si celui-ci est attendu sur le haut d'une bréche escarpée, & qu'il ne puisse se rendre maître de la bréche, & forcer ceux qui la défendent, qu'en combattant sur un tas prodigieux de ruines & de décombres, où l'on ne sçait où mettre le pied, ni se tenir ferme, il faut qu'on m'avouë qu'on ne sçauroit attaquer ni combattre sans un desavantage manifeste, & sans être battu, lorsqu'on a affaire à des gens résolus & qui connoissent leurs forces, & les obstacles qu'il faut surmonter pour aller à eux: on s'en convaincra soi-même pour peu qu'on fasse d'attention aux éxemples que les Historiens en rapportent. Je ne vois rien à la guerre de plus terrible & de plus dangereux, ni rien de plus aisé, que de défendre une bréche qu'on attaque d'insulte. Les Anciens, & particuliérement les Romains, toujours violens dans leurs entreprises, & dans le désir de finir bientôt, se logeoient rarement sur les bréches; ils les brusquoient dans le moment. Il ne faut pas être surpris s'ils étoient souvent repoussés, pour peu qu'ils trouvassent de résistance. Les éxemples de ces sortes de disgraces se trouvent sans fin non seulement dans les Historiens de l'antiquité la plus éloignée, mais encore dans ceux de la moienne, & du tems même de nos péres.

Le siége de Selinonte par Annibal, Général Carthaginois, est célébre dans Diodore, & Diodore est, selon mon sens, l'Historien de l'antiquité qui écrit avec le plus d'éxactitude dans la description des siéges qu'il rapporte. Jamais place ne fut plus opiniâtrément défenduë, ni attaquée avec un plus grand appareil de machines de toute espéce. Il fit avancer plusieurs tours de bois qui surpassoient la hauteur des murs de la ville, & dressa plusieurs batteries de béliers qui en renversérent une grande partie. Les Carthaginois coururent tout aussi-tôt à la bréche. La vigilance des assiégés se trouva surprise en cet endroit-là; ils y avoient laissé fort peu de monde, & cependant ce peu ne laissa pas que de se présenter sur la bréche pour la défendre, & d'y tenir bon quelque tems; mais comme le nombre des ennemis grossissoit toujours, & que l'espérance du sac de la ville les portoit à toutes sortes d'efforts, ils renversérent bientôt tout ce qui s'opposa à leur passage, & pénétrérent jusques dans la ville. Dans ce tems-ci une ville est prise dès qu'on fait tant que d'entrer dedans. Il n'en étoit pas ainsi chez les Anciens, l'espérance de leur salut ne les quittoit point tant qu'ils avoient assez de force pour soutenir leurs armes, & pour s'en servir. Au bruit de cette attaque on y accourt de toutes parts, & le nombre des assiégés grossissant, on fait meilleure contenance, on ne branle plus, & l'on tient ferme; une plus grande troupe arrivant, & d'autres successivement. Les assiégés, qui ne faisoient que se defendre, attaquent alors avec une audace surprenante; ils repoussent les assiégeans, les rejettent sur les ruines de la bréche; & à mesure qu'ils reculent, ils se trouvent toujours plus mal postés & plus mal à leur aise. Ils sont enfin chassés, & obligés de tout abandonner, & de prendre la fuite.

Diodore nous apprend la cause du peu de succès de cette entrepise étourdie, & nous fait voir combien les attaques des bréches sont dangereuses & hérissées de périls, & très-difficiles à vaincre. Il dit qu'il ne faut pas s'étonner si les Carthaginois furent repoussés avec une perte si grande de leurs gens, qu'ils eussent dû attendre qu'on eût donné une pente réglée & plus douce aux décombres qui formoient la bréche, ce qui fut la cause que les assaillans combattirent avec un très grand desavantage, ne pouvant monter en bon ordre, encore moins en grand nombre, ni tenir ferme sur cet amas escarpé & prodigieux de ruines, qui rendoient la bréche presque impraticable: ce qui causa leur malheur. Annibal connut bientôt à quelles gens il avoit affaire; & de peur que ses troupes ne se rebutassent, si elles étoient encore une fois repoussées, il fit dresser plusieurs batteries de béliers pour élargir la bréche, derriére laquel-

quelle on se logea, pour la rendre plus accessible, & afin qu'on pût y monter en bataille & sur un grand front; il commanda en même tems tout ce qu'il y avoit de troupes d'élite, dont une partie tomba sur la bréche, pendant qu'il livra une escalade de toutes parts pour faire diversion des forces des assiégés, & les occuper en différens endroits. Cet assaut est très-remarquable, & très-digne de l'attention des gens du métier. Les assiégeans se rafraîchissoient sans cesse, ceux qui avoient longtems combattu & les blessés cédoient la place aux nouveaux venus, qui recommençoient un nouveau combat. Jamais assaut ne fut plus effroiable, jamais résistance n'a égalé celle des Selinontins. Ces braves gens recrus, las de tuer, & n'en pouvant plus, accablés du nombre & d'une attaque qui ne finissoit plus, sans qu'ils pûssent espérer du secours d'ailleurs, cédérent un peu de leur terrein : *car de les rompre & de les enfoncer*, dit l'Auteur Grec, *c'étoit une chose impossible, tant ils combattoient courageusement & en bon ordre.* Ce qu'il y a de surprenant, c'est que ces assauts ne finissoient que la nuit, pour recommencer dès que le jour venoit à paroître. Quoiqu'il en soit, il fallut neuf jours pour avoir raison de ces hommes déterminés ; ils furent enfin emportés. Les Carthaginois entrérent en foule dans la ville, où ils trouvérent de nouvelles affaires & de la besogne toute préparée, les assiégés avoient pratiqué des coupures dans les ruës. Il fallut livrer de nouveaux combats pour s'en rendre les maîtres ; & pendant qu'on les chicanoit de ruë en ruë, les femmes & les enfans montant sur le couvert des maisons, accabloient les victorieux d'une tempête effroiable de pierres & de tuiles, pendant qu'une partie des hommes enfermés dans les étages plus bas les perçoient d'en haut à coups de traits, de fléches & de dards, dont pas un coup ne portoit en vain. Cela finit par un massacre général de tout ce qui restoit encore en vie, & par la ruine de cette ville infortunée.

Il paroît que l'Annibal qui prit Selinonte étoit de l'avis d'Aléxandre le Grand, qui répondit à Parménion, qui lui conseilloit dans la derniére bataille qui décida de l'Empire des Perses, de les attaquer la nuit, qu'il seroit aisé de les défaire dans la surprise & dans les ténébres. Ce conseil n'étant pas du goût du Conquérant Grec, il lui répondit qu'*il ne vouloit point dérober la victoire, ni rougir de son triomphe.* Je passe cette morale sévére à l'égard des batailles dans un Héros qui est assûré de vaincre contre des Perses efféminés; mais contre des troupes braves, aguerries & bien menées, il est permis de se relâcher, sans craindre que notre triomphe nous fasse rougir. Les actions nocturnes à l'égard des assauts étoient ordinaires chez les Anciens, & je crois, comme je l'ai dit dans ma premiére Partie, que c'est l'heure la plus commode. Cependant Annibal attaque Selinonte dans le plein jour. Il en usa de même au siége d'Himére, qui fut attaquée avec tout l'art & le courage qu'il est possible d'imaginer. Annibal faillit à être défait dans une sortie générale des assiégés, qui non contens de l'avoir repoussé dans un assaut, sortirent en foule, & le poursuivirent jusques dans son camp. Diodore est d'une éxactitude admirable dans les circonstances de ce siége, & des assauts qui y furent donnés. Ils durérent trois jours, & la ville fut emportée au troisiéme. Elle éprouva toutes les horreurs de la guerre, elle fut pillée, les habitans passés au fil de l'épée, & ensuite brûlée & rasée jusqu'aux fondemens. On reconnut dans ces deux siéges, comme dans une infinité d'autres, la perfidie, l'ingratitude, & la méchante politique des Carthaginois, dont la cruauté & la barbarie leur faisoient trouver par tout, jusques dans les moindres bicoques, une résistance furieuse & désespérée.

On remarque quelquefois, & ces éxemples sont fort rares dans les Historiens de l'antiquité, comme dans les nôtres, certaines résolutions des assiégés à l'égard de la défense des bréches qui me paroissent admirables, & qui jettent je ne sai quelle terreur dans l'ennemi, qui n'ose attaquer des gens, qui bien loin de se porter sur la bréche pour la défendre, laissent à l'assiégeant, tout prêt de fondre sur eux, un passage libre & un

champ ſpacieux au-delà pour ſe former, pendant qu'ils l'attendent en bataille à l'entrée des ruës de la ville. Ce qu'il y a de bien ſingulier & de fort ſurprenant, c'eſt que celui qui ſe fût porté bravement ſur la bréche pour la défendre, reſte interdit, ſans force & ſans mouvement, quoique perſonne ne paroiſſe que dans un endroit plein & uni, ſans autres obſtacles à oppoſer que ſon corps & ſes armes: tant les grandes réſolutions, & particuliérement celles qui ont peu d'éxemples, dans un petit nombre de ſoldats déterminés contre une multitude de gens qui ne ſont pas moins braves qu'eux; tant, dis-je, ces choſes étonnent & ſurprennent les plus courageux. Appien n'eſt pas le ſeul qui nous fourniſſe de ces ſortes d'actions remarquables, nous en citerons quelques autres après avoir rapporté celle des Carthaginois à la défenſe de Carthage contre les Romains.

Cenſorinus, qui commença d'abord ce ſiége, y trouva des embarras inſurmontables. Après avoir reconnu par une eſcalade imprudente, où il échoua, qu'il falloit s'y prendre autrement; il l'attaqua dans les formes avec un appareil extraordinaire de machines, il dreſſa des batteries de béliers, des tours & des tortuës, avec toutes les précautions néceſſaires pour réſiſter contre les ſorties coup ſur coup redoublées des aſſiégés, qui brûlérent pluſieurs fois les machines. Il s'approcha enfin des murailles, qu'il battit vigoureuſement, & où il fit large bréche. Les Romains y coururent tout auſſi-tôt; mais ils y trouvérent tant de réſiſtance, qu'ils furent obligés de ſe retirer. Les aſſiégés penſérent à la réparer; mais on n'eut garde de leur en donner le tems: on revint à cette bréche ſur nouveaux frais, dans l'eſpérance d'emporter la ville. Les Carthaginois, qui virent cette réſolution, ſans ſonger à la défendre, l'abandonnérent abſolument, bien moins par crainte & par foibleſſe que par audace & grandeur de courage, & laiſſent un grand eſpace de terrein entre la bréche & eux, s'y mirent en bataille ſur une grande profondeur, les peſamment armés formoient les premiers rangs, & les autres armés de différentes ſortes d'armes de longueur & de jet ſoutenoient derriére; tout cet eſpace étant bordé & environné des maiſons de la ville, on les garnit de monde juſqu'au-deſſus des toits pour accabler les aſſiégeans d'une grêle de pierres & de tuiles, s'ils entroient dans la ville par cette bréche.

Cette réſolution des Carthaginois ſurprit extrémement les Conſuls. Scipion qui ſervoit dans ce ſiége en qualité de Tribun, & qui fut chargé peu de tems après de cette entrepriſe, trop difficile pour des Chefs ignorans & malhabiles, qui faiſoient tout conſiſter dans le courage contre des gens qui leur oppoſoient une valeur & une audace égale, & qui les ſurpaſſoient en habileté & en bonne conduite; Scipion: dis-je, fit appercevoir aux Conſuls qu'il n'y avoit rien à gagner contre des hommes qui prenoient un tel parti, & qu'il y auroit de l'imprudence de ſe précipiter dans un coupe-gorge ſi bien préparé, qu'il falloit plutôt ſe loger ſur la bréche, ſans paſſer au-delà. Cet avis aiant prévalu, on en reconnut bientôt la ſageſſe par l'événement: car les Carthaginois s'étant apperçûs qu'on s'étoit rendu maître de la bréche, qu'on s'y fortifioit, & que Scipion la faiſoit occuper par divers corps poſtés avantageuſement, ne lui donnérent pas le tems de s'y établir; ils s'en approchérent pour s'en reſſaiſir; mais comme Scipion s'y étoit attendu, il les reçut de ſi bonne grace, qu'ils furent obligés de quitter partie, & de rentrer dans la ville.

Il me vient un éxemple d'une inſtruction merveilleuſe qui renferme pluſieurs cas, outre celui dont il s'agit ici. J'aurois pû le placer peut-être plus commodément ailleurs, à propos de l'extréme profondeur des files que les Anciens donnoient à leurs troupes dans la défenſe des bréches. J'avois lû cela dans Tite-Live, je me ſouvenois bien du fait, mais non pas du nom de l'Auteur, ni de certaines circonſtances. Le Lecteur militaire ne peut que me ſavoir gré de l'avoir inſeré ici. Les autres le paſſeront s'ils veulent; mais je crois qu'ils n'y penſeront pas. Le paſſage eſt un peu long, il ſeroit court

court par le plaisir qu'on auroit de le lire, si un d'Ablancourt plutôt qu'un Du Ryer l'eût tourné à sa façon; nous ne laisserons pas que d'y changer quelque chose qui sente un peu mieux le militaire.

Le Consul T. Quintius, après avoir pris plusieurs villes dès l'entrée de sa campagne, crut qu'il ne seroit pas moins heureux à celle de Cenchrée; il y marcha pour en faire le siége. Il y échoua misérablement, pour avoir trouvé des gens qui n'étoient pas de l'humeur des autres, & de si facile composition. En effet il croioit qu'il n'y avoit qu'à battre le mur, le renverser, & se faire un passage dans la ville par cette ouverture, & qu'il y entreroit avec toutes les horreurs de la guerre, comme il arrive dans une ville prise d'assaut. „ Néanmoins, dit Tite-Live, lorsqu'une partie de la muraille eut „ croulé & tombé par terre, par l'effort des béliers, & que ses gens se présentérent sur „ les ruines & les débris de la bréche pour entrer dans la ville, on leur fit trouver des „ obstacles ausquels ils ne s'étoient pas attendus: car les Macédoniens, qui étoient en „ bon nombre dans la place, presque tous gens d'élite, estimant que ce leur seroit une „ grande gloire, s'ils défendoient la ville plutôt par les armes & par leur courage que „ par la force des murailles, parurent sur la bréche en un seul corps serré & condensé, „ & sur une grande profondeur; & lorsqu'ils virent que les Romains s'efforçoient à „ l'envie de monter par dessus les ruines, ils les repoussérent facilement, tant l'endroit „ étoit difficile & embarrassé, & la retraite aussi peu aisée. Le Consul chagrin de ce „ desavantage, & voiant bien que cette honte étoit d'importance, non seulement pour „ ce siége, mais pour le reste de la guerre, dont les succès dépendent souvent de peu „ de chose, fit tout aussi-tôt applanir & ranger les décombres de la bréche, pour faciliter le passage d'une tour ambulante à plusieurs étages, remplie de gens de guerre, „ & d'une hauteur extraordinaire, qu'il fit avancer dessus, & commanda en même „ tems plusieurs cohortes l'une après l'autre, pour tâcher de rompre cette masse de Macédoniens qui leur faisoit tête, qu'ils appellent (a) phalange. Mais la bréche n'étoit „ pas assez large, & le genre des armes & la façon de combattre étoit avantageuse aux „ assiégés. Car lorsque ceux-ci serrés ensemble eurent baissé leurs piques, qui étoient „ extrémement longues, les Romains aiant inutilement lancé leurs traits, & mis l'épée „ à la main, ne pouvoient s'en approcher de plus près, ni couper ces longues piques; „ & si par hazard ils en coupoient quelques-unes, les tronçons mêlés parmi les autres „ ne laissoient pas que de présenter une pointe, & de contribuer à remplir cette espéce „ de hérisson, qui n'étoit pas moins impénétrable aux armes des Romains. D'ailleurs „ les deux côtés de la muraille qui tenoient à la bréche restant en entier, ceux qui „ étoient dessus voioient de flanc & de revers sur ceux qui montoient à la bréche; „ ce qui augmentoit le danger de l'attaque & rendoit la retraite plus difficile, & „ mettoit le trouble & la confusion dans les rangs & dans les files, comme il est „ assez ordinaire dans ces sortes de combats. D'ailleurs un cas imprévû releva les „ espérances de ceux de la ville: car tandis qu'on faisoit avancer la tour sur le

„ pont,

(a) *Qu'ils appellent phalange.*] Tite-Live sçavoit parfaitement bien ce que c'étoit que *phalange*. Je ne crois pas non plus que les Lecteurs l'ignorent. Il n'y avoit point de phalange dans la ville, un corps de deux mille hommes pesamment armés ne peut être appellé de ce nom. Par ce terme l'Auteur veut dire que ceux de la ville se rangérent sur une grande profondeur & peu de front, c'est-à-dire, qu'ils formérent une Colonne parfaite. Cet éxemple démontre évidemment combien les armes de longueur sont avantageuses dans ces sortes d'actions, & sur tout lorsqu'on a l'avantage de la hauteur. Le feu est fort peu de chose dans les assauts, il n'est pas même possible de s'en servir, ni dans aucune attaque où il est besoin de percer & de se faire un passage à travers l'ennemi. Il faudroit conclurre de là que le feu est la chose du monde la plus méprisable contre des gens qui cherchent à joindre l'ennemi, & à finir bientôt une affaire.

„ pont, ou le comblement du fossé, la terre ne se trouvant pas assez ferme pour
„ en soutenir le poids, une des rouës s'enfonça si profondement dedans, & pencha
„ de telle sorte, qu'ils crurent qu'elle alloit tomber. Ceux qui étoient dessus en
„ furent si fort épouvantés, qu'ils en perdirent le courage. Le Consul, désespéré
„ de voir que cette entreprise alloit tout au contraire de ses espérances, s'en prit à
„ ses troupes, & à la façon de leurs armes, trop foibles pour être opposées à cel-
„ les des autres; il voioit d'ailleurs que la saison étoit trop avancée pour espérer de
„ prendre si-tôt la ville, & de subsister loin de la mer dans un païs ruiné par le sé-
„ jour des armées; ce qui le détermina à se retirer, & à abandonner une entreprise si
„ malheureuse.

Il faut un peu mêler le moderne avec l'antique, & faire part à mes Lecteurs en cette occasion d'un événement qui a fait beaucoup de bruit, & comblé de gloire le feu Maréchal de Boufflers : car il est bon de faire voir que nous valons bien les Anciens, & que nous vaudrons même plus, lorsque nous trouverons des hommes capables de nous conduire, étant certain qu'il n'y a que cela qui nous manque. Je vais donc parler de l'assaut de Namur, assiégé en 1695. par le Prince d'Orange Roi d'Angleterre; j'en abrégerai le récit, ne pouvant faire autrement dans un ouvrage tel que celui-ci. Cette place si redoutable plutôt par la force de son château dans une situation avantageuse, que par celle de la ville, souffrit un siége, qui est un des plus mémorables que nous aions vû de nos jours. M. le Maréchal de Boufflers s'étoit jetté dedans pour la défendre. On sait quel homme c'étoit que ce Maréchal, un des plus intrépides guerriers que la France ait jamais eu. Nous ajouterons à cet éloge, sans craindre que qui que ce soit le révoque en doute, qu'on trouvoit en lui l'honnête homme & l'excellent Citoien. Celui qui l'assiégea eût perdu son tems & ses peines, s'il se fût contenté de bloquer cette forteresse pour la réduire par la famine. On l'avoit si puissamment amunitionnée de toutes choses, qu'on vit bien qu'il n'y avoit rien à espérer de ce côté-là. On l'attaqua avec tel appareil de munitions de guerre, de canons & de mortiers, que cela est à peine concevable.

La ville fut violemment battuë, sans qu'il s'y passât pourtant rien de fort mémorable; elle tint assez, & s'étant renduë, toute la puissance ennemie se réunit contre le château. Rien ne manquoit au Maréchal, sinon un Callimaque. L'espéce de ces gens n'est pas moins rare dans ce siécle-ci que dans les autres : car à l'égard de sa garnison, il en avoit une tout aussi intrépide que lui, & plus forte qu'il n'auroit desiré; mais, comme je l'ai dit, il lui falloit un Callimaque. Avec cela les ennemis échouoient devant : car il manqua de tout ce qui lui étoit nécessaire pour chicaner les bréches, des poutres en grand nombre & des arbres entiers avec toutes leurs branches. Un bon Ingénieur qui fait sa défense, se munit de ces sortes de choses dans un terrein tel que celui du château de Namur. N'aiant rien trouvé de tout cela, cette disette rend sa défense encore plus admirable : car il falloit que ses troupes fissent rempart de leurs corps & de leurs armes. On n'a jamais ouï parler d'un feu si terrible de canon, & d'un tel orage de bombes & de pierres; & cela continua avec tant de fureur & de violence, que le château se trouva ouvert; & les défenses rasées de toutes parts. Il s'y passa plusieurs actions fort vives, & toujours heureuses aux assiégés.

L'assaut général qui se donna le 30. du mois d'Octobre, peut être mis entre les plus terribles & les plus affreux qu'il y ait peut-être jamais eu. La vie s'y perdoit de part & d'autre pour la paie d'un jour, & pour moins du côté des assaillans, tant on en faisoit bon marché, comme s'ils eussent cru revenir au monde pour la paie d'un mois. Les assiégeans y perdirent infiniment plus de soldats qu'ils n'auroient fait dans une bataille rangée; ils en convinrent eux-mêmes, & c'est de leurs Officiers Généraux

que

que je l'ai appris. Le signal de cet assaut fut donné par le feu qu'on mit à un baril de poudre, afin qu'il pût être vû de tous les quartiers. Tous les forts, toutes les bréches & le chemin couvert furent insultés tout en même tems ; enfin tout donna ensemble. Jamais face d'assaut ne fut plus effroiable. Tout s'y passa à la franche guerre, nul artifice, nul art sous les bréches, ni dessus. Il n'étoit pas possible que le front du chemin couvert du côté de l'attaque pût jamais tenir, se trouvant entiérement rasé par le canon. On le soutient pourtant avec une audace surprenante. Nos gens en furent enfin chassés, & les bréches à l'instant attaquées, avec un meurtre effroiable des ennemis. On pénétra en quelques endroits, pour être incontinent taillés en piéces par les troupes de réserve qui les attendoient au passage, comme dans un coupe-gorge. Enfin cet assaut, qui peut être mis en paralléle entre les plus fameux des Anciens, dura depuis les onze heures du matin jusqu'à quatre heures après midi. Les ennemis repoussés de toutes parts, furent trop heureux de s'établir dans le chemin couvert, résolus de tenter encore la fortune ; mais comme les assiégés ne se trouvoient pas en état d'en soutenir un second, ils capitulérent. Les assiégeans y perdirent un monde infini, & toute l'élite de leurs troupes.

La défense d'Athénes, assiégée par les Romains, & celle du Pirée, qui tenoit à la ville par une longue muraille jusqu'à la mer, est remarquable par les chicanes & les assauts qui y furent donnés, & par l'impiété de Sylla, qui faisoit ce siége : car ne sachant plus où trouver des fonds pour fournir aux frais immenses d'une si grande entreprise, il eut recours aux trésors du Temple de Delphes, sans se faire conscience d'en priver le Dieu qu'on y servoit, & fit voir par cette action , que son pouvoir & sa vengeance étoient la chose du monde la moins redoutable , que le sort des Gaulois étoit une fable, & que s'ils y avoient été ils eussent tout emporté sans nulle mauvaise avanture.

Appien entre dans un détail fort circonstancié de ce siége. Il paroît qu'il étoit fourni d'excellens mémoires, de beaucoup d'esprit & d'éloquence militaire, c'est-à-dire, de cette éloquence qui se fait comprendre, que l'expérience du métier & le monde fournissent abondamment. Je ne rapporterai que la substance des choses, pour éviter prolixité. Sylla aiant renversé à coups de béliers une grande partie du mur du Pirée, il fit tout aussi-tôt attaquer la bréche, où il s'engagea un combat très-furieux & très-obstiné, & qui fut également soutenu de part & d'autre; mais comme ceux de la ville avoient l'avantage de la hauteur, les Romains furent étonnés de leur résistance, à laquelle leur Général ne s'étoit pas attendu, il fit sonner la retraite ; émerveillé, dit l'Auteur Grec, de la grandeur du courage & de l'audace furieuse des assiégés, qui profitant du relâche qu'on leur donnoit par cette retraite, tirérent promtement un second mur derriére la bréche, & dans un endroit fort avantageux. Sylla s'en étant apperçû, fit avancer ses machines pour le battre , jugeant bien qu'étant tout fraîchement fait, il ne pourroit longtems résister contre leur violence; il en vint à bout sans beaucoup de peine, & tout d'un tems il fit monter à l'assaut. L'action fut vive & vigoureuse, comme cela arrive toujours. Il fut enfin repoussé, avec grand meurtre de ses gens. Il reconnut alors son desavantage par la situation du lieu où il combattoit, trop resserré pour le grand nombre de ses troupes, qui sert de peu contre le petit qui lui résiste sur un front égal; outre qu'il se trouvoit engagé dans un rentrant composé d'hommes d'élite en bataille, rangés sur une grande profondeur au-delà de la bréche & à côté, c'est-à-dire, que ceux de la ville formoient une courbe ou un croissant, dont les deux cornes ou les aîles aboutissoient des deux côtés à la muraille. Cette résolution des assiégés , leur opiniâtreté & leur ordre, étonna le Général Romain. Il voioit d'ailleurs ses troupes rebutées par tant d'attaques inutiles, & prêtes à fuir dans celle-ci; il les fit retirer, & ne pensa plus à

de nouvelles attaques, mais à bloquer la ville de toutes parts, & la famine fit ce que ses armes n'avoient pû faire.

Cet éxemple de Sylla m'engage à quelques réfléxions importantes, qui pourroient aisément m'échapper si je ne les plaçois ici, & qui me paroissent d'une très-grande instruction pour les Princes ou leurs Ministres & les Généraux d'armées, qui s'attachent étourdiment & sans réfléxion aux siéges des grandes villes, défenduës par de puissantes garnisons, où rien ne manque pour une résistance vigoureuse. Telle étoit Athénes, dont le siége coûta des sommes immenses; mais ce qu'il y a de bien déplorable, c'est que Sylla y perdit plus de monde qu'il n'auroit fait dans deux batailles rangées, lorsqu'avec un peu de patience, sans exposer la vie d'un seul homme, il s'en rendoit le maître, c'est-à-dire, par un blocus par mer & par terre, puisque la force ne lui servit de rien, & que la famine en eut elle seule la gloire, & qu'il emploia autant de tems à l'assiéger qu'il en falloit pour s'en rendre le maître sans coup férir, & sans sortir de son camp.

Les Anciens avoient coûtume de munir prodigieusement de vivres les places fortes & menacées d'un siége, non pas pour trois ou quatre mois, mais pour trois ou quatre années tout au moins. Deux raisons les y obligeoient, la crainte d'être bloqués, & la loi inviolable de se défendre jusqu'à la derniére extrémité. Les Modernes se précautionnent moins à l'égard des vivres, comme dans le reste; ils croient qu'il suffit d'un approvisionnement de trois ou quatre mois dans les villes les plus fortes & les plus importantes, cela fait pitié. Je conviens que la loi des résistances au dégré le plus extréme, est une chimére en ce tems-ci; on la renvoie aux Anciens & à nos péres, qui radotoient; mais on devroit considérer, que l'ennemi bien informé de l'état des choses, mesurant la force de la place aux vivres qui sont dedans, & calculant la perte des hommes en l'attaquant, & la dépense d'un long siége, il aimera mieux, & gagnera plus, s'il est raisonnable, à la prendre par un blocus que par un siége dans les formes; il sera du moins assûré de s'en rendre le maître en trois ou quatre mois, faute de vivres, car le siége peut durer tout autant par la résistance des assiégés.

Une ville, comme Lille en Flandres, comme Bergues, qui sont deux places hors de la ligne de communication de notre frontiére dans ce païs-là, ne sauroient être trop pourvûës de vivres. Un Ministre sage & prévoiant les pourvoira au moins pour dix-huit mois, parce qu'elles peuvent être aisément bloquées. Il en est presque de même d'un Strasbourg & d'un Landau. Celle-ci n'a jamais été approvisionnée que pour trois ou quatre mois; quelle imprudence de l'assiéger, lorsqu'on peut la prendre en aussi-peu de tems qu'on a mis à l'assiéger, avec une perte infinie de braves gens, & une dépense effroiable!

J'ai vû un Mémoire envoié à un Ministre, qui contenoit un long détail des vivres & des munitions de guerre nécessaires pour la défense d'une place très-forte & très-importante; on n'en demandoit pourtant que pour trois mois, au cas qu'elle fût attaquée. Je n'eus que faire de m'informer du nom de l'Auteur, je jugeai bientôt par son Mémoire qu'il ne connoissoit pas beaucoup sa place. Apparemment qu'avec cela il prétendoit faire merveilles, ou que quelque autre se distinguât sous sa conduite. Encore une fois, cela marquoit un homme qui se contentoit d'une résistance fort au-dessous du médiocre, par rapport à la force de la place & à celle de la garnison qu'il demandoit; n'étoit-ce pas là avertir l'ennemi de bloquer la ville pour trois mois seulement? Et cependant cette forteresse en peut tenir six de tranchée ouverte, sans qu'une résistance telle que je dis ici puisse passer pour fort mémorable. Ces raisons, & beaucoup d'autres que j'alléguai, surprirent d'autant plus, qu'elles étoient démonstratives. On me demanda mon sentiment, je répondis qu'il falloit pour une année de vivres; & qu'à l'égard des munitions de guerre, il pouvoit les doubler sans craindre aucun blâme;

qu'il se trouveroit peut-être un tel homme pour la défendre qui n'en auroit pas de reste; qu'il falloit se défier de ces sortes de gens, qui bornent une résistance à si peu d'espace, & qui mesurent les entreprises les plus grandes à la médiocrité de leur génie & de leur courage. Finissons cet Article, sans changer pourtant de matiére dans le suivant.

ARTICLE XV.

Suite de l'Article précédent.

J'Ai lû quelque part, mais je ne sçaurois dire dans quel Auteur de l'antiquité, un fait remarquable, & qui me paroît tout autrement hardi & resolu que les deux derniers que j'ai rapportés dans l'Article précédent. Il est si singulier, qu'il est surprenant qu'il ait échapé à ma mémoire; abandonner une bréche, laisser à l'ennemi un espace assez grand pour se former au-delà de cette bréche, & l'attendre en bataille pour le combattre dans un avantage égal de terrain, cela marque une grande resolution & un courage peu ordinaire, & sur tout lorsqu'on est le plus foible en nombre; mais je ne sçaurois m'empêcher d'admirer davantage un homme, qui voiant sa place toute ouverte, prépare un champ libre à l'ennemi, applanit lui-même la bréche pour la lui rendre plus pratiquable & de plus facile accès, & qui n'a pas moins soin de rendre plein & de niveau le dessus, & d'en ôter tous les obstacles, comme il a fait ceux d'en bas; il y a là je ne sçai quoi qui me paroît au-dessus de la résolution des autres, par cela seul qu'il fait paroître un plus grand mépris de l'ennemi, en lui applanissant le chemin pour venir à lui, bien que les autres ne lui disputent point les avantages d'une bréche dont ils pourroient se servir, & qu'ils abandonnent, pour l'attendre au-delà dans un espace de terrain également avantageux pour le combat. Cet éxemple nous fait voir la vérité de cette maxime d'Agésilaus, que la force d'une ville ne consiste pas dans les murailles, mais dans la valeur de la garnison, & dans l'habileté de celui qui commande.

La résistance des Saméens contre le Consul M. Fulvius, en est une bonne preuve, quoiqu'il y ait mille éxemples de cette vérité dans l'Histoire. Je ne cite pas la défense de Platée, j'en ai trop souvent parlé; je viens aux Saméens, dont la résistance n'est pas moins célébre dans Tite-Live. Le Consul n'aiant pû les résoudre aux conditions qu'il leur imposoit, *fit approcher les béliers des murailles, & les autres machines dont il s'étoit servi au siége d'Ambracie, & on les battit par deux endroits; mais les Saméens n'oubliérent rien de toutes les choses par lesquelles ils pouvoient ou repousser les ennemis, ou empêcher leurs travaux. Néanmoins ils résistoient principalement par le moien de deux choses; l'une, qu'ils élevoient toujours par le dedans une muraille aussi forte, & même plus forte que celle qu'on abbattoit par le dehors; l'autre, qu'ils faisoient sans cesse des sorties inopinées, tantôt sur les travaux des assiégeans, & tantôt sur leurs corps-de-garde, & le plus souvent ils avoient de l'avantage.* Les Romains ne trouvérent d'autre reméde que de leur opposer un corps d'excellens frondeurs, ce qui les incommoda extrémement. Cela n'empêcha pas qu'ils ne soutinssent quatre mois d'un siége régulier, malgré le petit nombre de leurs gens: ce qui semble à peine croiable contre deux fortes attaques.

Les Modernes nous fournissent quelques faits fort extraordinaires de ces sortes d'ac-

d'actions, mais on ne les voit que de loin à loin; au lieu que l'Histoire ancienne en est toute pleine. Il y a quelque chose dans le dernier assaut du siége de Barcelone qui tient un peu de l'ancienne vertu: car bien que nous fussions dans la ville, nous ne tenions encore rien; les habitans s'étant retranchés dans les ruës, où ils capitulérent. Mais tout cela est peu de chose, & ne sçauroit entrer en comparaison avec l'assaut de Belgrade, assiégée par Mahomet II. an 1456, & défenduë par Huniade, un des plus grands hommes de son siécle. La confiance que les soldats avoient au courage & à la grande habileté de ce grand Capitaine, fut la principale machine qui les porta à combattre avec l'intrépidité & le courage qu'ils firent paroître à la défense de cette place.

Dès le matin du troisiéme d'Août, dit l'Auteur de l'Histoire de Mahomet, *les deux partis se mirent en état d'agir, & cette grande action fut aussi remarquable par les stratagêmes & les contreruses, que par la force ouverte. Mahomet aiant crû cacher le dessein de l'assaut aux Chrétiens, & leur faire expliquer mal le tumulte & les mouvemens passés dans son camp pendant la nuit, avoit fait courir le bruit d'un grand détachement qu'il devoit envoier dès le matin en Hongrie, pour ravager le païs dénué de gens de guerre. Huniade averti de ce qui se passoit, contrefit le crédule: & comme s'il n'eût pas apprehendé l'assaut pour ce jour-là, il fit retirer à une petite distance de la bréche les troupes destinées à la défendre, les tenant sous les armes dans les postes les plus proches. Pendant ces artificieuses & réciproques négligences, la pointe du jour parut, & les assiégés virent avec effroi le Sultan qui faisoit avancer ses Janissaires en bon ordre, animant les plus braves & frapant les plus paresseux. Capistran, secondé d'un autre Réligieux Cordelier nommé Jacques Picentin, & suivi des plus zélés du Clergé, couroit dans les rangs des Chrétiens, & le Crucifix à la main, les exhortoit à faire leur devoir. Les Turcs crurent en effet les avoir surpris, car la bréche fut défenduë mollement; de sorte que beaucoup de ces Infidéles trouvérent moien de se jetter dans les ruës, où ils se dispersérent en désordre, s'imaginant courir à un pillage assûré. Mais le vigilant Huniade, les voiant engagés, coupa leur marche, faisant avancer d'un côté la garnison du château, qui se fortifia sur la bréche, tandis que d'autre part les troupes de la ville les enfermoient, en chargeant les uns de front & prenant les autres en queuë. Les Turcs combattoient avec obstination, & firent changer plusieurs fois de face à la fortune; ils plantérent plusieurs fois leurs drapeaux en plusieurs endroits. . . . Cependant les plus prudens d'entre les Turcs s'étant rallíés, se retranchérent sur le rempart, & donnérent à Mahomet l'occasion d'un nouveau stratagême: car il envoia de nouvelles troupes au combat, avec ordre de plier, si elles trouvoient beaucoup de résistance, & d'attirer l'ennemi par une fausse fuite dans un poste caché, où il mit un corps considérable.* Guillet, sur la foi apparemment de quelque Auteur Cordelier, donne toute la gloire à Jean de Capistran, d'avoir prévû ou découvert le piége que Mahomet tendoit à Huniade; il en avertit, ce qui fut le sujet de cette fameuse sortie générale dont j'ai fait mention ailleurs.

Guillet, *Hist. de Mahomet* II. Liv. III.

Ce stratagême de couper en deux un corps de troupes, qui entrent en foule par une bréche qu'on abandonne par une retraite simulée, est une manœuvre bien délicate & fort hazardée. Cela n'appartient qu'aux courages & aux génies du premier ordre en l'art militaire, lors même que la bréche est peu pratiquable & de difficile accès. Je dis qu'elle est très-délicate & très-hazardée, non pas à cause des obstacles qu'on rencontre en la montant, car les assiégés ne seroient pas moins assûrés de réüssir quand elle seroit d'un abord facile; mais parce que ces entreprises n'étant pas ordinaires, le soldat s'épouvante de voir l'ennemi dedans. Je ne doute nullement qu'Huniade ne leur eût fait connoître leur avantage, & le piége qu'il vouloit tendre à l'ennemi avant que de les em-

barquer dedans. Il y a toute sorte d'apparence que la montée de la bréche étoit roide & raboteuse, & qu'Huniade ne craignoit pas de hazarder beaucoup. Il n'est pas difficile de défaire ceux qui ont gagné le haut, qui se trouvent aussi-tôt en desordre que ceux qui montent. Il faut avoir de bonnes troupes pour s'embarquer dans ces sortes de manœuvres, qui ne sçauroient manquer de réussir lorsqu'on prend ceux qui entrent à droit & à gauche, & qu'on a un bon front d'hommes qui reçoit ce qui est entré. Cet exemple est digne d'attention pour des Chefs qui se défendent sur de grandes pensées, & qui comptent sur la valeur de leur garnison. Je crois cet exemple unique dans son espéce, & par conséquent il devoit réussir, puisqu'il est rare de voir manquer les stratagêmes les plus surannés, les hommes s'y trouvant presque toujours nouveaux; & comme les assauts sont de toutes les actions les plus rares de la guerre en ce tems-ci, je suis persuadé de l'infaillibilité des piéges dans ce cas-là, toutes les fois que des assiégés voudront bien les tendre.

J'avois promis de ne citer aucun des faits que mon Auteur rapporte, quelque besoin que j'en eusse; parce que mes Lecteurs sont sur la route, ou l'ont déja passée, & que je puis reprendre les matiéres déja traitées qui ont rapport à ces faits en arrivant à ces endroit-là, pour les approfondir davantage. Je vais cependant en citer un qui quadre assez bien, à quelques circonstances près, à celui de la bréche abandonnée de Carthage, que les Romains n'osérent pourtant attaquer, & dont j'ai parlé plus haut. Si je le mets trop bas, c'est que j'en trouve un presque paralléle arrivé de nos jours, & qui mérite d'avoir place ici: ces sortes d'exemples mis en regard plaisent & amusent par leur singularité. Je tire le premier du cinquiéme Livre de Polybe. Le voici.

Tout étant prêt pour le siége de (Palée,) Philippe place ses batteries de balistes & de catapultes aux endroits d'où l'on voioit mieux sur les assiégés, harangue ses Macédoniens, & fait approcher les machines; on commence à creuser sous les murailles, & l'ardeur des Macédoniens est telle, qu'en peu de tems la mine est poussée à deux arpens. Alors le Roi s'approchant de la ville, exhorta les habitans à la paix. N'en étant point écouté, il fit mettre le feu aux morceaux de bois dont le mur percé étoit soutenu, & cette partie des murailles étant tombée tout à la fois, l'infanterie légérement armée, que commandoit Léontius, eut ordre d'entrer la première par cette bréche. Trois jeunes soldats l'avoient déja franchie. Mais Léontius, fidéle à la parole qu'il avoit donnée à Apelles, les détourna de passer plus avant. Comme il avoit aussi gagné & corrompu les premiers Officiers, & que lui-même, loin d'agir avec vigueur, vouloit qu'à sa maniére de combattre les assiégés crussent qu'il avoit peur, il fut battu & repoussé avec grand meurtre de ses gens, dans l'occasion du monde la plus belle de finir glorieusement cette entreprise. Le Roi voiant les Chefs épouvantés, & ses soldats tous criblés de blessures, leva le siége.

La trahison est toute manifeste à l'égard des Officiers, qui vouloient satisfaire la passion d'un Ministre contre son Maître au préjudice de leur honneur. Il y a une infinité d'exemples dans l'Histoire ancienne & moderne de ces sortes d'infamies, qu'on ne sçauroit trop détester. Il se pourroit aussi qu'il y eût quelque défaut de courage ou de mauvaise volonté dans les troupes, & qu'elles fussent rebutées des combats continuels de cette espéce, où Philippe les exposoit tous les jours. Polybe est un peu obscur dans le récit qu'il fait de cette action. Il paroît assez que les assiégés ne se présentérent pas d'abord sur la bréche, ne s'étant pas attendus à la chute de leurs murailles, & qu'il n'y eut aucun combat. On va voir dans l'exemple que je vais citer, qu'hors la trahison, le cas est assez semblable. Je le tiens d'un vieux Officier Espagnol qui s'étoit trouvé dans cette action: elle ne me parut pas si antique, que je ne pûsse m'informer de ceux qui pouvoient s'y être trouvés, afin de ne rien écrire sur la foi d'un seul. Le Général n'étoit

n'étoit pas tout-à-fait au goût des troupes. Car les troupes ont quelquefois leurs bisarreries. Une bagatelle est capable de les dégoûter d'un Officier Général. Un air un peu trop févére, quelques fiertés à contretems, la moindre apparence de hauteur suffit souvent pour les changer à l'égard de leur Chef.

Ce Général aiant marché à Denia, petite ville dans le Roiaume de Valence, la garnison, qui étoit assez peu nombreuse, & à laquelle les habitans se joignirent, eut la hardiesse de soutenir un siége avec toutes les cérémonies accoûtumées, d'attendre même les derniéres extrémités. On fit une large bréche, sans que qui que ce soit parlât de se rendre : de sorte qu'il ne restoit autre chose à faire que d'insulter cette bréche. Ce qu'il y eut de surprenant, c'est qu'il ne parut personne pour la défendre.

Les troupes commandées pour l'assaut étoient toutes prêtes à marcher, il sembloit que, pour les mettre en mouvement, il ne fallut plus qu'une petite harangue, qui commençât par les exhorter à bien faire, & qui finît par leur promettre le sac de la ville pour prix de leur valeur ; mais le Général plus laconique se contenta de leur dire séchement de marcher. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il s'apperçut qu'il parloit à des sourds, & que personne ne remuoit de sa place ? Il n'avoit qu'un parti à prendre, qui étoit de se mettre à la tête des soldats commandés pour monter à la bréche. Il ne manquoit point de valeur pour faire un tel coup, il craignit peut-être d'y aller tout seul. Sur cette opinion il prit la résolution de lever le siége, & de s'en aller, à l'imitation de Philippe. Mais celui-ci ne pouvoit lui servir de modéle, parce que le cas étoit différent ; puisqu'il s'agissoit d'une trahison, qu'il sentit fort bien. Je ne prétens pas m'ériger ici en Censeur. L'Officier dont je parle est fort au-dessus des conseils que je pourrois donner. Il est fort aisé de voir du coin de son feu ce que l'on auroit pû faire dans telles ou telles circonstances. Mais quand on s'y trouve en effet, on ne voit pas toujours si clair.

Si celui-ci croioit que le parti, dont j'ai parlé plus haut, étoit inutile pour engager ses troupes à le suivre, du moins rien ne l'empêchoit de se loger sur la bréche, puisqu'il n'y avoit personne pour la défendre, pousser ses travaux en-delà, percer les maisons les plus proches, & y mettre le feu. S'il eût pris ce parti, il se rendoit le maître de la ville, & s'épargnoit le chagrin d'avoir échoué devant une misérable bicoque. Voilà ce que j'ai appris de cette avanture, je ne sçai si l'homme est mort ou vivant.

Les Anciens poussoient quelquefois les résistances aux derniéres extrémités, sans sortir pourtant des bornes raisonnables, lorsqu'ils avoient à leur tête des Chefs habiles & éclairés. Il y a des gens qui ont un génie excellent pour la défense des places, & qui joignent à ce génie fécond en ruses, en artifices & en expédiens une valeur toute extraordinaire : car sans elle toutes les qualités acquises & naturelles dans la science des armes ne servent de rien, la tête tourne, la crainte des dangers nous ôte le jugement. Un Chef de guerre poltron à la tête d'une armée, ou dans une place assiégée, doit être mille fois plus poltron qu'un autre, parce qu'il court moins de dangers, & qu'il doit s'y exposer le moins : car ce ne sont pas les mains qu'on leur demande, mais la tête. D'où vient donc que des Généraux habiles & entendus, laissent échaper les plus belles occasions sans en profiter, & que des Gouverneurs de places, qui seroient en état de faire lever un siége & de tenir six mois, se rendent au premier ou au second mois ? Car de toutes les parties de la guerre, il est certain que la défense des places fournit, plus qu'aucune autre de la guerre, des moiens infinis de chicanes. L'étude des Historiens de l'antiquité nous fournit des instructions sans nombre dans la défense des places. L'Histoire de nos péres ne doit pas non plus être négligée, il y a mille belles choses à apprendre sur cette partie de la science des armes : on y voit les mêmes ruses & les mêmes artifices qui ont été prati-

pratiqués avant eux. Nous n'avons pas dégénéré peut-être à l'égard du courage & de l'esprit, nous en avons autant qu'eux; mais l'étude & les principes nous manquent, l'un & l'autre dépendent de nous. Le mal vient du Prince, ou de ses Ministres, qui n'attachant point de récompenses à ceux qui s'appliquent, font tomber l'émulation. Les Grecs & les Romains étoient si attentifs à connoître les différens esprits militaires, qu'ils se trompoient rarement dans le choix qu'ils en faisoient, pour les emploier selon leurs talens. Nous voions cela dans la défense des places, & ces sortes d'esprits alloient jusqu'au bout de cette partie de la guerre, comme on l'a pû voir dans le petit nombre d'exemples que j'ai cités.

On ne se mettoit pas autrement en peine, lorsqu'on étoit emporté d'assaut, après avoir résisté longtems sur la bréche, l'assiégeant ne tenoit encore rien. Un Gouverneur savoit bien qu'il pouvoit être forcé, aussi se précautionnoit-il d'avance par les rentrans qu'on pratiquoit derriére, où il se défendoit encore avec un courage & une obstination surprenante. Falloit-il céder enfin, on trouvoit encore d'autres obstacles à surmonter; les assiégés fermoient quelquefois l'entrée des ruës par des retranchemens, qu'ils faisoient & palissadoient sur berme, avec un fossé très-profond, devant lesquels ils pratiquoient souvent des coupures en maniére de fossé perdu, garnies d'une palissade par dedans, ou de pieux brûlés par le bout, pour émousser la premiere fougue des assiégeans, qu'un premier avantage emporte souvent dans les plus grands dangers.

Ils armoient de parapets le haut des maisons, qui joignoient des deux côtés les coupures & les retranchemens, qu'ils créneloient au dessous, après avoir terrassé le bas contre l'effort des béliers qu'on faisoit avancer pour les battre, les percer, les brûler, & passer d'une maison dans une autre. Et de peur que l'ennemi ne retournât le long des murs, ils tiroient deux retranchemens à droit & à gauche, depuis les maisons jusqu'à la muraille qui n'étoit pas ruinée; de sorte que l'attaque de ces endroits resserrés étoit très-difficile & très-dangereuse, parce qu'on ne pouvoit se fourrer dans les ruës & le long des maisons en delà & autour de la bréche, défenduës par un fossé, qu'on ne fût vû en flanc & à dos des deux branches qui tenoient à la muraille, & qui étoient bordées de gens de guerre & d'un grand nombre de machines : outre qu'on se trouvoit encore en butte à une grêle de traits, de flêches & de pierres, qu'on faisoit pleuvoir d'en haut des maisons qui flanquoient les branches. Ajoutez encore qu'on étoit vû & battu des machines des murs & des tours qui étoient des deux côtés de la bréche, dont l'ennemi ne pouvoit être le maître.

Dans ces sortes d'actions, comme dans les autres où il s'agissoit d'un puissant effort, la coûtume des Anciens étoit de choisir l'élite de toute une armée par la force & par le courage. Le Gouverneur d'une place, dit Végéce, qui se trouve ouvert, & l'ennemi prêt à monter à la bréche, doit mettre à la tête tout ce qu'il a d'hommes & d'Officiers de valeur dans sa garnison, & particuliérement ceux qui se sont trouvés en pareilles affaires, car ce sont les têtes qui décident en tout. Ceux qui sont derriére ne font que soutenir, & ne sont pas moins utiles; ils donnent le branle & le mouvement aux trois ou quatre premiers rangs, dont le choc seroit plus ou moins violent, selon le plus ou moins de profondeur dans les files : car c'est là en quoi consiste la force de l'infanterie, peu de front & beaucoup de hauteur; c'est là le secret pour vaincre. Ceux qui ne sont pas de cette opinion, & qui font tout consister dans le feu, ne connoissent point l'infanterie; elle veut beaucoup de profondeur, & cette profondeur rend les flancs aussi forts & aussi redoutables que les têtes : car bien que le bois ou le manche d'une coignée ne coupe point, il sert pourtant à la faire couper.

L'attaque de Lacédémone par Pyrrhus, Roi des Epirotes, est un exemple des plus re-

L'an de Rome 480. le 3. de la 126. Olymp.

remarquables de l'antiquité. Il s'approcha de la ville avec des troupes nombreuses dressées de sa main, c'est-à-dire, braves, aguerries & bien disciplinées. Nous appellons un village toute ville, quelque grande qu'elle puisse être, lorsqu'elle n'est point fermée; cette ville ne l'étoit point, de sorte qu'on y pouvoit entrer de toutes parts. Les meilleures fortifications, ce sont les hommes; on le savoit longtems avant que Lycurgue nous l'eût appris. Pyrrhus y arriva à l'entrée de la nuit; & lorsque la jeunesse de la ville en étoit sortie pour une expédition, il l'auroit prise d'emblée, s'il eût écouté le conseil de Cléonyme de l'attaquer tout à la chaude; mais il remit la partie au lendemain, par le mépris qu'il fit de la grande foiblesse de ses habitans, & par la crainte qu'il eut qu'elle ne fût pillée s'il y entroit de nuit. Ceux de la ville, étant revenus du trouble où ils se trouvérent à la vûe d'un ennemi si redoutable, à la venuë duquel ils ne s'étoient pas attendus, eurent le loisir de se fortifier par un retranchement peu digne d'une armée comme celle du Roi des Epirotes, accoûtumée aux occasions; mais excellent pour des Lacédémoniens, qui se croioient bien autrement braves, & qui n'étoient pas gens à vouloir survivre à la destruction de leur ville.

Plutarque semble dire que ce retranchement étoit paralléle au camp des ennemis, & qu'il étoit composé de chariots enfoncés jusqu'au moieu des rouës bout à bout les uns des autres, avec un fossé de six coudées de largeur & quatre de profondeur. Je crois ce fossé & ces chariots; mais je ne saurois m'imaginer que ce retranchement fût hors de la ville. Je crois plutôt, & le bon sens le veut ainsi, que les Lacédémoniens bouchérent l'entrée des ruës de la ville par ces chariots & le fossé qui joignoient aux maisons des deux côtés: car sans cela Pyrrhus, si puissamment fort, débordant cette ligne, qui n'étoit que de 800. pieds, eût replié à droit & à gauche, pendant qu'il l'eût insultée de front : il faut croire, & je demeure ferme dans mon sentiment, que les habitans se fortifiérent, comme je l'ai dit. Il est aisé alors de comprendre que cet ouvrage pouvoit être fait dans une nuit.

Les femmes eurent pour leur tâche la troisiéme partie de l'ouvrage, & se comportérent en vraies Héroïnes en cette action; quand elles auroient combattu, mes Lecteurs n'en seroient pas étonnés. Plutarque prétend qu'elles ne servirent qu'au travail, à encourager les hommes & à leur porter des armes, & je ne pense pas qu'il y ait de meilleur encouragement, car il n'y avoit que les braves qui fussent dignes de leurs faveurs. Celles d'aujourd'hui ne sont pas moins de cette opinion. A peine le jour commença à paroître, que Pyrrhus s'apperçut qu'il ne faut pas remettre au lendemain ce qu'on peut faire à l'instant qu'on arrive : faute qui a été souvent répétée, & qui ne souffre aucune excuse, quand même elle seroit suivie du meilleur de tous les succès. Pyrrhus, qui ne s'attendoit pas d'échouer dans une entreprise si facile, trouva des gens si résolus & si fermes, qu'il fut battu & repoussé par tout où il donna. Ce qu'il y eut de pire, c'est qu'il se vit tout d'un coup pris à dos par une sortie, à laquelle il ne se seroit jamais attendu : de sorte qu'il fut obligé de faire une retraite peu heureuse, puisqu'il fut chargé à son arriére-garde par les troupes d'Aréus, qui accouroient au secours de la ville. Ptolomée son fils fut tué dans cette action, où il fit voir une valeur toute extraordinaire, sans justifier ou réparer la honte de sa mauvaise conduite.

L'on ne voit pas aujourd'hui dans la plupart de nos défenses tant vantées & si célébrées dans les Historiens qui ont écrit des guerres de notre tems, des chicanes pareilles à celles que je viens de rapporter. Aussi ne faut-il pas en faire grand cas, ou du moins faut-il les louer avec un peu plus de modération qu'on ne le fait ordinairement. Elles n'eussent passé chez les Anciens que pour médiocres, ils n'en eussent fait aucun compte, & les eussent laissées là sans le moindre éloge.

AR-

ARTICLE XVI.

Des Capitulations des Anciens.

GRotius soutient, & la chose est évidente, que généralement toutes les conventions que l'on fait avec l'ennemi doivent être gardées avec une fidélité inviolable, *sans dol ni malice, & selon le vrai sens qu'on donne ici aujourd'hui à ces paroles.* C'est Tite-Live qui dit cela dans la formule des alliances, c'est-à-dire, qu'il faut les prendre selon toute la signification qu'elles ont dans l'usage ordinaire; & si elles ont plusieurs sens, dit encore Grotius, il faut prendre celui qui est le plus étendu. Cependant cet Auteur célébre, comme les autres qui ont traité du droit de la paix & de la guerre, quoiqu'il semble qu'ils aient épuisé cette matiére, ne l'ont pas fait à l'égard des conventions ou capitulations des places assiégées. Cela me surprend un peu, il faut que je l'avouë: car il y a mille questions difficiles qu'il étoit besoin de résoudre. Un chapitre suffisoit, & ce chapitre ne se trouve pas. Je n'ai garde de suppléer à ce défaut, je ne suis pas assez habile pour cela, ou du moins je ne suis pas d'un poids à faire recevoir mes décisions, & leur donner force de loi; outre que cela me méneroit où je ne veux pas aller, du moins dans cet ouvrage. Nous nous bornerons à peu de chose, à une idée seulement, & rien au-delà.

Il est certain que les Anciens étoient plus réligieux que nous ne le sommes dans la foi des Traités, & beaucoup plus dans les redditions ou les capitulations des villes, des postes attaqués, ou des armées réduites au point de capituler, lorsqu'elles se trouvoient engagées dans quelques mauvais pas, comme cela est arrivé plusieurs fois aux Romains. On gardoit cette foi si inviolablement, qu'il étoit rare qu'on usât de supercherie; je dis rare, du moins chez les Romains & les peuples de l'Asie, & particuliérement chez les Hébreux. Cela se remarque dans l'Ecriture. Les Grecs n'étoient pas beaucoup contraints sur cette foi, ils usoient souvent des fourbes de la rhétorique, & se contentoient des apparences.

La régle de l'interprétation des paroles, dit le même Grotius, *s'établit sur la présomption de la volonté tirée d'indices les plus probables qu'il est possible. Ces indices sont de deux genres, les paroles & les autres conjectures, ou séparément d'avec les paroles, ou conjointement avec elles.*

S'il n'y a aucune conjecture qui détourne les paroles, il faut les entendre dans le sens qui leur est propre; non selon la Grammaire, en s'attachant à leur étymologie, mais selon l'usage populaire. Quoi de plus extravagant que le détour des Locréens pour couvrir leur perfidie, *lorsque s'étant obligés de garder le Traité autant qu'ils seroient, disoient-ils, sur cette terre, & qu'ils auroient la tête sur leurs épaules, ils jettérent de la terre qu'ils avoient mise dans leurs souliers, & des têtes d'ail qu'ils portoient sur leurs épaules, comme s'ils avoient pû par ce moien se dégager de leurs sermens.* Polybe rapporte le fait dans les Fragmens de son douziéme Livre, auquel je renvoie le Lecteur, ne s'agissant pas ici de ces sortes de Traités.

Il y a une chose fort en usage parmi nous, qui n'est pas pourtant sans éxemple dans les Historiens de l'antiquité, à l'égard des capitulations violées par un acte de représaille, sous prétexte qu'on a usé ailleurs de mauvaise foi. En rigueur je doute que ces sortes de représailles soient selon les loix de l'honnête & d'un cœur généreux, sans que je

 pré-

prétende qu'elles soient absolument contraires à celles de la guerre; mais je voudrois un peu plus de délicatesse à l'égard de la foi donnée. Le Maréchal de Villeroi aiant pris Deinse & Dixmude en 1695. on prétendit qu'il manqua à remplir les articles de la capitulation de ces deux places. Le Roi Guillaume, qui assiégeoit alors Namur, que le Maréchal de Boufflers défendit avec tant de valeur & de courage, se résolut d'user de représaille, s'il venoit à prendre la place. Il n'y manqua pas, il fit arrêter le Maréchal à la tête de sa garnison, & il ne fut rendu qu'après qu'on eût renvoié les troupes qui avoient été faites prisonnieres de guerre à la prise de ces deux places. Ce qui me surprend, c'est que tous ceux généralement qui se rendent par capitulation, négligent d'y insérer un article important, que le Gouverneur, tous les Officiers des troupes, & celles-ci elles-mêmes, & tout ce qui est au service du Roi, sortira un tel jour, & que tous généralement ne seront point sujets à aucun acte de représaille de quelque nature qu'il puisse être, & sous quelque prétexte que ce soit.

La perfidie d'Aléxandre le Grand à l'égard de certains Indiens dont il prit la ville, n'est pas moins extravagante que celle des Locréens, ni moins indigne d'un grand Capitaine. Polyen est assez fourni de ces sortes d'éxemples. *Aléxandre*, dit-il, *aiant assiégé un poste très fort dans les Indes, ceux qui le défendoient, soit par foiblesse ou par nécessité, demandérent à parlementer. Aléxandre leur permit de se retirer avec leurs armes. Ils sortirent donc, & la premiére journée ils allérent camper sur une hauteur, où ils posérent des sentinelles. Le Grec les sachant là, tira avec son armée du côté où les Indiens s'étoient campés, & les investit de toutes parts. Ces pauvres gens criérent à l'injustice, & lui opposérent la parole donnée; Aléxandre leur répondit*: il est vrai que je vous ai donné sûreté pour vous retirer d'où vous étiez; mais je ne vous avois pas promis de cesser de vous poursuivre. Peut-on rien imaginer de plus perfide que cela, que de donner une telle interprétation à ces paroles?

Liv IV. c. 5.

La sortie d'une ville, lors qu'*une garnison se rend & capitule, doit s'entendre en sorte*, dit Grotius, *qu'il y ait sûreté par les chemins, & non pas de la maniére qu'Aléxandre l'interprête; & dans un* partage de navires, *la moitié doit s'entendre de navires entiers, non pas sciés en deux, ainsi que l'expliquent les Romains. On doit faire le même jugement dans de pareilles choses. . . . . Il faut avoir recours aux conjectures lorsque les mots & les phrases reçoivent plusieurs significations. . . . . De même il faut se servir de conjectures lorsqu'il y a apparence de* contradiction *dans les articles d'une convention, afin de les concilier & de les accorder, s'il est possible, les uns avec les autres. . . . Or dans tous ces cas l'obscurité manifeste des paroles oblige de recourir aux conjectures, & quelquefois même ces conjectures sont si évidentes, qu'elles se présentent d'elles-mêmes contre la signification des paroles la plus reçuë par l'usage.*

Grotius L. II. c. 16.

Les Carthaginois perdirent leur ville, faute d'avoir entendu un mot de la capitulation faite avec les Romains. Ce mot étoit, qu'ils se rendroient *salva civitate*, par où ils entendoient leur ville. Les Romains tout le contraire, l'entendoient de *civibus*, c'est-à-dire, que les Citoiens de Carthage signifioient la ville. Je vais expliquer ceci, & mettre dans le plein jour la tromperie de ces Romains tant vantés, & dont on faisoit sonner si haut les vertus & la fidélité dans les promesses. Je les trouve Carthaginois en bien des occasions, où il seroit difficile de les justifier. Voici le fait, que je tire de M. Courtin dans sa Table de Grotius.

Les Romains avoient accordé aux Carthaginois par un Traité, qu'ils seroient libres, & ils l'avoient exprimé par ces mots : Carthage sera libre, *stipulant de leur part que les Carthaginois leur donneroient trois cens ôtages, & qu'ils rendroient les armes. Les Carthaginois aiant éxécuté le Traité, les Romains leur ordonnérent quelque tems après de ruiner leur ville de Carthage, & d'en transporter les maisons, c'est-à-dire, la nouvelle*

Salva civitate.

le ville, à dix mille pas de la mer. Les Carthaginois alléguoient pour s'en défendre leur Traité, par lequel ils étoient déclarés libres: les Romains chicanoient le mot de Carthage, *& l'Auteur dit que c'étoit une pure supercherie de la part des Romains; parce que le mot de* Carthage, *qu'ils prétendoient ne devoir signifier que les Bourgeois, & non pas la ville ou les maisons, (puisqu'on ne dit pas des maisons qu'elles seront libres,) signifioit effectivement, selon l'usage ordinaire de ce terme, & la ville & les habitans, lesquels aiant été déclarés libres, ne pouvoient pas être forcés à changer leur ville d'assiette.* Appien avoit très-grande raison de dire que la surprise étoit manifeste. En vérité cette perfidie vaut bien celle des Locréens. Il n'y a point de Sophiste qui osât alléguer de pareilles choses pour se tirer d'affaire sans se faire moquer de lui, & les Romains ne l'ont pû faire sans indigner tout le monde contre eux par un acte d'infidélité & de mauvaise foi si grossier & si marqué.

Il faudroit laisser aux gens de chicane l'art frauduleux d'emploier les termes ambigus & équivoques selon le besoin, & celui en même tems des conjectures, pour rencontrer le vrai sens des mots. Les gens de guerre doivent ignorer ces sortes de fraudes, & ces termes qui ont différentes significations pour tromper ceux avec lesquels ils traitent dans une composition. L'art des conjectures leur seroit alors inutile. Celui-ci est bien plus difficile à apprendre que l'autre, qui consiste dans l'équivoque. Je ne vois rien de plus infame & de plus contraire à la bonne foi, que d'user de supercherie, & sur tout dans une capitulation. Je voudrois toujours qu'on finît ces sortes de Traités, en disant que les termes seront pris dans leur sens propre & naturel, & le plus favorable aux assiégés.

Polyen rapporte l'éxemple d'une capitulation dans ses stratagêmes, car il est tout plein de ces sortes de fourberies, lequel mérite d'être copié par sa singularité. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il étoit difficile aux assiégés de se tirer du mauvais pas où ils se précipitérent, sans une infraction manifeste au Traité, & sans qu'ils pûssent se plaindre que les ennemis eussent usé de fourberie & de mauvaise foi. *Les Samnites par un Traité fait avec leurs ennemis*, dit l'Auteur, *promirent par serment de mettre fin à la guerre, & de se contenter en abandonnant leur entreprise d'ôter un seul rang de pierres tout autour des murs de la ville. Les assiégés ne trouvérent pas que ce fût grand'-chose, ils y consentirent. Les Samnites ôtérent la premiére assise d'en bas, par ce moien le mur fut renversé.* Il est surprenant que parmi tant de sots, il ne s'en soit pas trouvé un seul qui le fut moins que les autres, & qui leur fît connoître que la premiére assise des pierres d'une muraille étoit celle d'en haut, & qu'il ne s'agissoit pour satisfaire à la condition du Traité que de la renverser. L. VI. c. 14.

Voici un éxemple qui vaut bien celui des navires sciés en deux, Polyen est inépuisable sur pareille matiére. Il dit que *les Campaniens, par un Traité avec leurs ennemis, arrêtérent qu'ils leur donneroient la moitié de leurs armes. Pour éxécuter le Traité comme ils l'entendoient, les Campaniens coupérent les armes par la moitié, & ne laissérent à leurs ennemis que les moitiés retranchées.* Voilà un bel éxemple du grand pouvoir de la dialectique. Sur ce pied-là je défie qu'on trouve un seul article d'une capitulation qu'on ne puisse très-bien détruire, à l'aide de la chicane. Ibid. L. XV.

Il y a des cas où l'on ne sçauroit user de trop de rigueur dans la représaille d'une capitulation violée, telle est celle des Samnites contre les Romains au siége de Cluvie. Les premiers aiant assiégé cette place, où il y avoit une puissante garnison, dit Tite-Live, y trouvérent tant d'embarras & une si forte résistance de la part des assiégés, qu'ils perdirent patience. Il leur importoit trop de prendre la place, qui se trouvoit enclavée dans leur païs; ils firent résolution de tourner ce siége en blocus, espérant de l'emporter par famine. Ce parti leur aiant réussi, & les Romains aiant capitulé faute de vivres; à peine furent-ils hors de leurs murailles, que les Samnites les firent battre à coups

de verges, avec toutes sortes d'indignités, contre la foi donnée, & ne se contentant pas de cela, ils les firent tous égorger sans miséricorde.

Le Consul Junius, vivement touché d'une inhumanité si furieuse, inconnue alors aux Romains, prit à cœur le siége de cette place pour en tirer vengeance; il y marche, la prend d'emblée tout en arrivant, & fait tuër tous les jeunes hommes au-dessus de quatorze ans.

On ne voit pas que le Consul ait poussé au-delà des bornes d'une juste représaille, quoiqu'il eût été plus honnête de chercher le moien de ne point confondre l'innocent avec le coupable: car tous ceux qui eurent part à une action si infame, ne pouvoient être dans la place, & il importe de distinguer ceux-là des autres, pour les punir du même supplice. Quoiqu'il en soit, ces sortes de représailles sont nécessaires pour apprendre à ceux qui viendront après de faire meilleure guerre, & leur faire voir que tôt ou tard on aura la pareille.

Bien que les loix de la guerre permettent au vainqueur de faire ce qu'il lui plaît d'une garnison qui se rend à discretion, je crois qu'il y a de la lâcheté d'user de tout son pouvoir en pareille occasion. Les loix de la guerre à cet égard-là sont injustes & cruelles: car ce mot de discretion ne veut pas dire qu'il faille les faire tous périr sans miséricorde, mais seulement quelques-uns des principaux. Cela me fait souvenir d'un exemple que je vais citer. Edouard Roi d'Angleterre assiégeant Calais en 1347. & la place aiant tenu au-delà des régles prescrites, parce qu'on attendoit du secours, les assiégés *se voiant enfin sans aucune espérance d'être secourus, demandérent à capituler. Une capitulation différée jusqu'à la derniére extrémité, ne pouvoit pas être fort avantageuse. Aussi Edouard refusa-t-il aux assiégés toutes sortes de conditions, à la réserve de la vie qu'il voulut bien accorder, tant aux soldats qu'aux habitans. Encore excepta-t-il de ceux-ci, six des principaux Bourgeois, pour les sacrifier à sa vengeance, laissant aux habitans le soin de choisir eux-mêmes les victimes. Cette rigueur causa une extréme consternation dans la ville. Il n'étoit pas facile de faire le choix de ces six personnes, & cependant il n'y avoit point de tems à perdre. L'Histoire ne doit pas passer sous silence la généreuse action* d'Eustache de S. Pierre, *l'un des principaux habitans de cette ville. Ce bon Citoien voiant la crainte & le desespoir peints sur les visages de ses compatriotes, s'offrit volontairement d'être l'un des six que le Roi d'Angleterre demandoit. Une magnanimité si peu commune toucha tellement le reste des habitans, qu'il s'en trouva bientôt cinq autres, qui, à l'éxemple de celui-ci, se dévouérent pour le salut de leurs Citoiens. Ces six illustres Bourgeois résolus d'appaiser la colére du vainqueur par le sacrifice de leur vie, sortirent pieds nuds, en chemise, la corde au cou, & allérent lui présenter les clefs de la ville. Ils le trouvérent tellement irrité, que, malgré l'intercession du Prince de Galles, & des principaux Seigneurs de sa Cour, il ordonna qu'on les menât au supplice. Mais s'il eut assez de fermeté pour refuser cette grace aux instantes priéres de son fils, il ne put trouver dans son cœur la même dureté pour la Reine. Cette bonne Princesse, touchée de l'infortune de ces misérables, s'étant jettée à ses pieds, les yeux baignés de larmes, lui demanda la grace au nom de Jesus-Christ. Quelque résolution qu'il eût prise, il ne put voir à ses genoux une épouse qu'il aimoit si tendrement, sans sentir amollir son cœur; & malgré la fermeté dont il s'étoit armé, il se laissa vaincre à ses priéres.*

Rapin Toyras, *Histoire d'Angl.* L. X.

Saluste prétend que c'est une action contre les loix de la guerre, c'est-à-dire, contre l'équité naturelle, & contre l'usage reçû parmi ceux qui vivent avec quelque humanité, que de faire périr des gens qui se rendent à discretion. Il dit cela à propos de la guerre contre Jugurtha, où toute la jeunesse après s'être renduë à discretion avoit été passée au fil de l'épée. Je suis fort de l'avis de cet excellent Historien, & j'approuve

fort

fort ce que dit Lactance dans Grotius: *l'on pardonne aux vaincus, & la clémence trouve place au milieu des armes.* Diodore appelle une *loi générale* de pardonner à ceux qui se sont rendus, & dit que ceux qui en usent autrement péchent sans contredit. Le même Grotius cite un beau mot d'Aristide, *c'est aux hommes de notre naturel de forcer par les armes ceux qui leur résistent; mais aussi de traiter humainement ceux qui se rendent.* Nos loix militaires sont infiniment plus équitables & plus dignes d'un cœur généreux que ne l'étoient celles des Anciens à l'égard des prisonniers de guerre, & de ceux qui se rendent, & qui demandent quartier au milieu des armes & dans la chaleur du combat. Ces Romains, dont on éléve si haut la douceur & l'humanité à l'égard des vaincus, s'éloignoient souvent de cette douceur & de cette humanité. Il y a même beaucoup à reprendre dans leurs loix militaires. Se peut-on rien imaginer de plus barbare, que dans les prises des villes qui se rendoient à discretion, ils fissent esclaves tous les gens de guerre, & souvent les habitans mêmes? Tite-Live parlant de la victoire que les Romains emportérent sur les Antiates & sur les Volsques, dit qu'il y eut quatre mille d'entre les vaincus qui se jettérent dans Sutricum. Ils furent surpris de la trouver hors d'état de soutenir un siége, & craignant d'être emportés d'insulte, ils se rendirent à discretion. La ville fut pillée, ensuite brûlée & rasée. Je n'ai rien à reprendre à la destruction de la ville, qui coupoit court aux révoltes perpétuelles de ces deux peuples. *On ne compta point entre le butin*, dit Tite Live, *les quatre mille hommes qui s'étoient rendus. Quand le Consul triompha, il les fit mener en pompe devant son chariot, & ensuite les aiant fait vendre, il en revint dans l'épargne une grande somme de deniers. Il y en a qui ont écrit que tous les prisonniers étoient esclaves, & pour moi je le croirois plus facilement que de croire qu'on ait vendu des personnes qui s'étoient renduës d'elles mêmes.*

L'Historien Romain eût dû citer quelqu'un d'entre ces Auteurs qui avoient écrit que ces prisonniers étoient esclaves, puisqu'il ne peut croire qu'on en ait usé de la sorte à l'égard de gens qui se sont rendus à composition; sans penser que toute son Histoire est remplie d'éxemples semblables, fort opposés à l'idée qu'il nous donne de l'équité & de la vertu Romaine. Il sent bien que c'est une action qu'on ne sçauroit guéres colorer de raisons, & là-dessus il recourt à des Auteurs imaginaires qu'il n'a garde de nommer.

Il faut, dit Grotius, donner quartier à ceux qui demandent la vie, ou dans un combat, ou dans un siége. Arrien parlant des Thébains, qui avoient fait main basse sur des gens qui s'étoient rendus, dit que *cette boucherie n'étoit pas Gréque*, c'est-à-dire, selon l'usage des Grecs. De même Thucydide l'exprime en ces termes. *Vous nous avez mis sous votre puissance de notre propre mouvement, & vous tendant les bras: & cela étant, vous sçavez que ce n'est pas la coûtume des Grecs de tuër ceux qui se sont ainsi rendus.* L'on verra bientôt qu'Aléxandre le Grand, si fort admiré, oublioit souvent cette coûtume. Les Sénateurs de Syracuse parlent aussi en mêmes termes dans Diodore de Sicile, disant *que c'est une action digne d'un grand courage de pardonner à ceux qui se jettent à nos pieds;* & Sopater, que *l'usage de la guerre est de donner la vie aux supplians.* Je tire tout ceci de Grotius. J'ai regret qu'il ait écarté mille sujets de reproches à faire à Aléxandre le Grand, qui marquoient plus de cruauté & de bassesse, que plusieurs actions de sa vie ne marquent de grandeur d'ame: car il ne se faisoit pas beaucoup de scrupule de violer une capitulation, & d'en pervertir le sens comme un misérable Sophiste. L'équité nous ordonne non seulement de remplir réligieusement & de bonne foi les articles & les conditions d'un Traité, mais encore de pardonner à ceux qui se soumettent à la générosité du vainqueur, & qui se jettent à ses pieds pour implorer sa miséricorde. *Tuër ceux qui se rendent*, dit Tacite, *c'est une grande cruauté.* L'on peut bien

bien dire d'Aléxandre ce que Ciceron disoit des Romains, qu'ils passoient les bornes de l'équité par la sévérité qu'ils éxerçoient dans la victoire. Personne n'ignore l'action de ce Conquérant à l'attaque du rocher d'Arimazes Sogdien, l'exemple mérite d'être copié.

Aléxandre le fit escalader à l'insçû de ceux du dedans, un petit nombre de ses gens gagna le haut, qui dominoit l'endroit où Arimazes s'étoit fortifié; Aléxandre, qui sentoit bien que si l'ennemi s'appercevoit de la foiblesse de ceux qui étoit dessus, il ne manqueroit pas de les en chasser, & de les précipiter du haut du rocher en bas.
„ Aiant fait appeller Cophes, *dit Quinte-Curce dans Vaugelas*, par lequel il avoit sondé la volonté des Barbares, il l'envoia pour la seconde fois les exhorter de prendre au „ moins à cette heure un meilleur parti; & s'ils s'opiniâtroient sur la bonté de la place, „ qu'il leur fît voir à leur dos ceux qui tenoient le sommet de leur rocher. Cophes „ fit ce qu'il put pour résoudre Arimazes à s'accommoder, lui représentant *qu'il gagneroit les bonnes graces du Roi, s'il ne l'arrêtoit pas davantage devant un roc, au préjudice des grands desseins qui l'appelloient ailleurs.* Arimazes lui parla en des termes „ encore plus fiers & plus superbes qu'auparavant, & lui commanda de se retirer; mais „ Cophes le prenant par la main, le pria *de sortir avec lui hors de la caverne;* ce que „ le Barbare lui aiant accordé, il lui montra les Macédoniens logés sur sa tête, & se „ moquant de son orgueil, lui dit *que les soldats d'Aléxandre avoient des aîles.* On „ oioit cependant de tous côtés sonner les trompettes dans le camp des Macédoniens, „ & toute l'armée pousser en l'air des cris d'allegresse & de victoire. Cela comme „ plusieurs autres choses vaines qui arrivent à la guerre, fit rendre les Barbares; parce „ que saisis de fraieur, ils n'eurent pas le sens de considérer le petit nombre de ceux „ qui étoient montés: de sorte qu'ils rappellérent incontinent Cophes, qui les avoit „ laissés dans cette épouvante, & envoiérent avec lui trente des principaux d'entr'eux „ pour remettre la place, *à condition de sortir tous la vie sauve;* encore qu'il craignît „ que les Barbares ne s'apperçûssent du petit nombre de ses gens, & ne les fissent sauter „ dans les précipices, néanmoins se fiant en sa fortune, & irrité d'ailleurs de l'audace „ d'Arimazes, il refusa de les recevoir à aucune composition. Arimazes qui croioit „ ses affaires désespérées, quoiqu'elles ne le fussent point, descendit avec ses parens, „ & la principale noblesse du païs, dans le camp d'Aléxandre, qui les fit tous battre de verges, puis attacher en croix au pied même du rocher. La multitude „ qui s'étoit renduë, fut donnée avec tout le butin aux habitans des nouvelles villes bâties en ces quartiers-là, & Artabaze laissé Gouverneur du roc, & de toute la Province d'alentour.

Quinte-Curse, Liv.VII.

Cette action d'Aléxandre est-elle digne d'un cœur généreux & selon les régles de la guerre & de l'équité? Ces gens étoient-ils des rebelles ou des voleurs, qu'il dût faire mourir si cruellement? Ils ne s'étoient défendus que pour garder la foi qu'ils devoient à leur Prince, & pour une cause honnête. Aléxandre n'avoit rien à craindre d'Arimazes, ni des Officiers de sa suite, qui venoient implorer sa miséricorde, & se soumettre généreusement à ce qu'il lui plairoit d'ordonner de leur destinée. Il eût fallu pour les traiter avec une telle barbarie, *qu'un crime précédât, & tel même qu'un juste Juge le crût digne de mort, ainsi que nous voions arriver quelquefois, lorsqu'on fait passer par le fil de l'épée des prisonniers de guerre & autres que l'on a pris à discretion, ou que l'on refuse de recevoir à condition de la vie; parce que, par exemple, encore qu'ils fussent persuadés eux-mêmes de l'injustice manifeste de la guerre, ils n'auroient pas laissé de demeurer sous les armes, parce qu'ils auroient déchiré la réputation de leur ennemi avec les derniers outrages; ou parce qu'ils auroient violé leur serment, ou quelque droit des gens, comme seroit celui des Ambassadeurs; ou enfin parce qu'ils seroient transfuges,*

Grotius, Droit de paix & de guer. Liv. III. ch. 12.

fuges, ou fugitifs. Mais rien de tout cela dans Arimazes. S'il eût arrêté une armée roiale en s'opiniâtrant à la défense d'un poulalier, bien qu'il eût mérité la vie par sa valeur, il étoit digne de mort par les loix de la guerre, qui, en ce cas-là, me paroissent peu équitables, puisque tout est bon à des gens de cœur; mais cet homme se trouve dans une place qu'on regardoit comme imprénable.

Les loix militaires des Grecs ne différoient guéres de celles des Romains. Aléxandre ne pouvoit ignorer qu'on faisoit une distinction à l'égard des places fortes & des bicoques avant que le bélier eût battu la muraille. César, selon cette maxime, fait savoir à ceux de Namur, qui demandoient à capituler sous certaines conditions, *qu'il leur pardonnoit, moins par raison que par coûtume, & qu'il leur eût accordé leur demande, s'ils se fussent rendus avant que le bélier eût frapé le mur; mais qu'il n'y avoit maintenant d'accord qu'en rendant les armes.* Nous pratiquons la même maxime aujourd'hui, & nous savons faire la différence entre une place forte & une bicoque, & l'on ne reçoit à composition que celles qui sont capables d'une longue résistance, & après plusieurs assauts, quand même la place seroit ouverte de toutes parts, même au milieu des ruës; mais à l'égard des autres qu'on ne sauroit défendre sans témérité, on les prend à discretion, & l'on fait quelquefois punir celui qui commande, quoique nous regardions cette action comme indigne d'un cœur généreux, & même injuste, puisqu'il ne nous est pas permis de rendre un dépôt qui nous a été confié sans l'avoir défendu jusqu'à la derniére extrémité. Nous ne nous deshonorons pas moins à remettre un dépôt de dix écus, à un homme qui n'y a aucun droit, qu'un autre de cent mille, & celui qui capitule après une médiocre résistance est digne de mort.

Cæsaris Comm. de bel. Gal. Lib. II.

Quelques Jurisconsultes prétendent qu'on ne doit point punir du dernier supplice un Gouverneur qui rend une place par lâcheté, lorsqu'il est en état de faire une longue & vigoureuse résistance, qu'il ne mérite même aucun châtiment s'il s'est rendu quelques jours plutôt qu'il n'auroit dû faire. Ce sont des Jurisconsultes de fait & de profession; laissons-les dans cette erreur-là. Mais que des gens de guerre pensent tout comme eux, il y a lieu d'en être surpris. Nous en avons une bonne preuve dans le Conseil de guerre qui fut tenu en 1636. contre un Officier qui avoit rendu lâchement Circk. Le Roi eut raison de vouloir qu'on lui coupât le cou. Un Gouverneur ne peut rendre sans crime un poste qu'on lui confie; c'est un bien qui n'est pas à lui, & qui par conséquent lui doit être sacré: il ne doit l'abandonner qu'à la derniére extrémité. La poltronnerie n'est pas un crime dans ceux qui ne professent pas le métier des armes. Il dépend de nous de le laisser là, lorsque nous ne nous sentons pas assez de vertu & de courage pour l'éxercer; mais dès que nous faisons tant que d'embrasser un état si noble, nous devons remplir nos devoirs: & toutes les fois que nous y manquons, nous sommes dignes de châtiment, plus ou moins grand selon les fautes. Celui qui rendit Goito dans le Mantouan, en 1706. après quelques misérables volées de canon à boulets rouges, dans le tems qu'il étoit averti qu'on marchoit à son secours, ne fut point puni d'une action si indigne. Celui qui défendit la citadelle de Modéne en 1707. ne fit guéres mieux, personne ne signa la capitulation; il fut pourtant récompensé. Il n'en fut pas ainsi d'un autre, qui pour ses péchés défendit Exiles en 1708. Il pouvoit tenir un bon mois de tranchée ouverte, il se rendit au bout de trois jours prisonnier de guerre. Il importoit de faire un éxemple. Il fut dégradé des armes, & on ajouta à ce deshonneur des circonstances pires que la mort. Celui-ci étoit moins criminel que les deux premiers, tous les trois cependant méritoient le dernier supplice. Cet écart étoit nécessaire. Revenons à Aléxandre, qui n'est pas toujours si grand que l'on diroit bien.

Aléxandre tenoit un peu des maximes de son pére, qui *se faisoit une coûtume*, dit

Pausanias dans Grotius, *de se moquer de son serment, & de manquer de parole en toutes occasions, en sorte que personne n'a jamais fait moins de compte de la bonne foi que lui.* Tous les deux furent mêlés de bien & de mal, & tous les deux grands hommes de guerre; mais en matiére de mauvaise foi, bien loin que le fils surpassât le pére, il se corrigea de ce défaut par le conseil de ses amis, qui lui firent voir le tort qu'il se faisoit par plusieurs capitulations violées, & par plusieurs barbaries qui n'étoient pas ordinaires aux Grecs. Car aiant fait faire main basse, dit Grotius, sur tous ceux qui avoient passé l'âge de l'enfance dans certaine ville qui s'étoit bien défenduë; cette action le fit passer parmi les Indiens, pour un homme qui faisoit la guerre à la maniére des voleurs de grands chemins; ce qui fut cause que ce Prince, craignant de s'attirer cette mauvaise réputation, commença à user par la suite plus modérément de la victoire. Il agit en effet plus généreusement une autre fois, donnant quartier *aux Milésiens*, parce qu'il les avoit reconnus braves & fidéles à leur parti, *selon les termes d'Arrien.*

Polyen, Liv. IV.

Je voudrois bien demander à Valére-Maxime, je le demanderois aussi à Tite-Live, & à mille autres Auteurs Latins, si Annibal étoit bien digne des invectives & des reproches qu'ils lâchent sur ce grand homme? Que cela est petit, & indigne d'Historiens, qui ne devroient dire que la vérité! Valére-Maxime, aussi peu équitable que les autres, dit donc d'Annibal, *qu'il avoit déclaré la guerre au peuple Romain & à l'Italie*, (sans penser que cette guerre étoit juste & solemnelle,) *mais qu'il la faisoit avec plus d'animosité que de bonne foi, ne prenant plaisir qu'au mensonge & à la tromperie, comme si ç'eût été d'excellens moiens pour réussir. Aussi est-il arrivé*, continuë-t-il, *que ce Capitaine, qui sans cela auroit laissé une mémoire glorieuse de sa personne, laisse au contraire à douter, si on doit le tenir pour le plus grand, ou pour le plus méchant homme de son siécle.* Il est hors de doute qu'il fut le plus grand; mais les connoisseurs & les gens équitables ne conviendront jamais sur l'article du méchant homme. Je demande si les Romains, en pareille occasion, où se trouva Annibal au siége de Salamanque, eussent fait ce que fit ce grand homme? L'éxemple mérite d'être rapporté, c'est Polyen qui nous l'apprend. Plutarque le rapporte, mais un peu différemment.

Valere Maxime dans Grot. L. III. c. 19.

Ce célébre Chef d'armée *assiégeoit Salamanque en Ibérie, ville considérable, il traita avec les habitans, & promit de lever le siége, pourvû qu'on lui donnât trois cens talens d'argent & autant d'ôtages: ils n'éxécutérent point la convention. Annibal revint y mettre le siége, dans le dessein de la prendre d'insulte. Les Barbares épouvantés d'une telle résolution, suppliérent qu'il leur fût permis de sortir avec un seul habit & leurs femmes, à condition de laisser leurs biens, leurs armes & leurs esclaves. Les femmes sortirent avec les hommes. Elles avoient caché des épées dans les plis de leurs robes. Les soldats d'Annibal se mirent à piller la ville; les femmes donnérent les épées à leurs maris, & quelques-unes mêmes s'en servirent courageusement, & attaquérent conjointement avec leurs maris les Carthaginois acharnés au pillage. Il y eut de ces habitans de pris, & d'autres qui furent mis en fuite, & un bon nombre de tués péle-mêle avec leurs femmes. Annibal admira le courage de ces femmes, les rendit à leurs maris, & laissa aux uns & aux autres leur patrie & leurs biens.*

Polyen, L. VII. c. 48.

Les Anciens étoient très-fidéles à observer les articles des capitulations des places assiégées. Nous ne le sommes pas à beaucoup près tant qu'eux. Un Gouverneur de place ne sauroit être trop *exact à peser les termes, pour n'y laisser aucune équivoque qui puisse donner lieu au Général ou au Commandant de chicaner dans l'éxécution*, dit le Pére Daniel dans son Histoire de la Milice Françoise. *Dans l'article où l'on marque le lieu auquel la garnison doit être conduite, après la reddition de la place, on ne manque point de marquer qu'elle y sera menée par le plus court chemin, ou par un autre que l'on spécifie.*

Ce qui arriva, continuë-t-il, *en* 1638. *sous régne de Louis XIII. durant le siége de Saint-Omer, que faisoient les Maréchaux de la Force & de Châtillon, a fait qu'on a été toujours depuis très-attentif sur ce point. M. de Manicamp, Maréchal de Camp, & M. de Bellefond, Mestre de Camp, furent attaqués dans le fort du Bac proche Saint-Omer par le Général Picolomini : ils soutinrent plusieurs assauts, où ils tuérent neuf cens hommes aux assaillans; enfin ne pouvant plus tenir, ils capitulérent. Un des articles de la capitulation, étoit qu'ils seroient conduits en France. Il fut observé. Mais on les conduisit à travers les Païs-Bas par le Luxembourg : ils s'en plaignirent; mais on ne donna point d'autre réponse, sinon que ceux qui donnent la loi ont droit d'interpréter les articles indéterminés, & qui ne sont point assez éclaircis.* La générosité éxigeoit qu'on n'usât point de supercherie à l'égard de gens qui s'étoient bien défendus. Je ne disconviens pas qu'il ne faille rendre la pareille, si l'on en a mal usé en pareilles rencontres; mais Picolomini ne pouvoit rien produire qui pût justifier sa conduite : car si ceux qui donnent la loi ont droit d'interpréter à leur fantaisie les articles d'un Traité, il n'y a point de capitulation à laquelle on ne puisse donner des sens détournés, pas même un seul mot. Je finirai cet Article par un fait dont les circonstances sont fort singuliéres, & qui prouve combien on alloit simplement & à la franche guerre en matiére de capitulation.

„ Le Duc de Normandie assiégeant Angoulême en 1346. le Gouverneur, nommé „ Jean de Norwic, après une assez longue & très-vigoureuse défense, se trouva fort „ pressé & fort embarrassé, parce que les vivres commençoient à lui manquer. Dé- „ sespérant de sauver la place, il pensa à sauver la garnison, & sa propre personne. Il „ usa pour cela d'une ruse, & ne communiqua son dessein à qui que ce fût. La „ veille de la Purification de la Vierge, il parut sur les crénaux tout seul, & fit un „ signal avec son chaperon au corps-de-garde du camp. On lui envoia un Officier, „ à qui il dit qu'il seroit bien aise de parler au Duc de Normandie, ou à l'un des „ deux Maréchaux. Le Duc y alla lui-même. Le Gouverneur lui aiant fait une pro- „ fonde révérence, ce Prince lui dit en riant : Je vois bien, Monsieur le Gouver- „ neur, que vous voulez vous rendre. Point du tout, Monseigneur, reprit Norwic, „ mais sachant que vous avez, aussi bien que moi, beaucoup de dévotion pour la sainte „ Vierge, j'ai pensé à vous prier de m'accorder une suspension d'armes seulement „ durant la Fête de demain, & qu'il ne soit permis ni à vos soldats, ni aux miens, „ de tirer l'épée pendant tout ce saint jour les uns contre les autres. Le Duc le lui „ accorda volontiers.

„ Norwic aiant tiré cette parole du Prince, fit charger pendant la nuit tous ses ba- „ gages sur des chariots, & le lendemain matin sortit à la tête de sa garnison mar- „ chant vers le camp. Aussi-tôt les assiégeans se mettent sous les armes, croiant qu'il „ venoit les attaquer. Il fit signe qu'il vouloit parler au Commandant du quartier, & „ lui dit qu'il ne venoit point pour se battre, mais qu'il se servoit du privilége de la „ tréve accordée pour ce jour-là par le Duc de Normandie; qu'il étoit bien aise de „ se promener hors la place, où il étoit renfermé depuis si longtems, & qu'il étoit „ persuadé que le Prince ne violeroit pas la parole qu'il lui avoit donnée le jour d'au- „ paravant. Les Commandans ne laissérent pas de l'empêcher de passer outre, avant „ qu'on eût reçû de nouveaux ordres du Prince. On l'alla aussi tôt avertir. Cela le „ fit rire. Ils m'ont trompé, répondit-il, mais *laissons les aller de par Dieu*, conten- „ tons-nous d'avoir la ville. Dès le lendemain les Bourgeois demandérent quartier, „ on le leur accorda. Le Duc mit dans la place pour commander Antoine de Villiers, „ avec une garnison.

ARTICLE XVII.

Des Conjurations, ou cabales secrétes pratiquées dans les places assiégées.

JE ne sai si quelqu'un l'a dit ou pensé avant moi; mais quand je serois le premier qui l'eût dit, il ne seroit pas moins évident & moins véritable que de toutes les conspirations qui regardent l'Etat & la liberté de la patrie, ou le salut du Prince, il n'y en a point de plus basses & de plus indignes, qui portent plus sur l'honneur, & qui donnent un plus violent soupçon, ou pour mieux dire, qui démontrent davantage la lâcheté & la poltronerie, que celles qui se forment & qui se trâment dans les places assiégées. Qu'on fasse bien attention à ce que j'avance. Qu'on se retrace tout ce qu'on a lû dans l'Histoire de ces sortes de pratiques, ce qu'on en a vû, ou ce qu'on en a ouï dire, l'on sera pleinement convaincu que ceux qui en ont été les auteurs, ou ceux qui s'en sont mêlés, ou qui enfin les ont sûës ou soupçonnées sans en avertir, sont tous ou presque tous des gens de même trempe, & indignes de porter l'épée. Ce seroit une espéce de prodige s'il se trouvoit quelqu'un, parmi ceux qui se mêlent de ces sortes d'intrigues, qui ne fût tel que je le représente ici : car dans la plûpart des autres conjurations contre l'Etat, il n'appartient qu'aux courages du premier ordre, aux hommes de grand cœur, aux esprits fermes & résolus de les former, de les ménager, de les conduire & de les mener à leur fin. Il y entre souvent dans quelques-unes d'un certain genre une force d'esprit & une grandeur d'ame qu'on ne sauroit trop admirer. Mais dans celles qui se trâment dans les places assiégées, l'on peut avancer hardiment, sans crainte de se tromper, que la couardise nous les inspire & nous y porte pour éviter des périls certains, qu'il faut courre pour ne pas s'exposer à une lâcheté manifeste, & à une infamie éternelle.

Il est pourtant presque impossible que ces sortes de machinations aient l'effet qu'on en espére, car elles ne peuvent s'éxécuter qu'avec le tems. Il faut y faire entrer plusieurs Officiers, & ceux d'entre les soldats qui sont capables d'entrer dans un complot, & qu'on fait en estime parmi leurs camarades, à moins que ces Officiers ne soient bien assûrés de la volonté de tous, & de leur soumission à tout ce qu'il leur plaira de leur ordonner. Parmi un si grand nombre, il s'en trouve toujours quelqu'un qui réfléchit sérieusement sur l'énormité du crime, qui craint une mort infame, s'il est découvert. De l'autre part l'espérance d'être amplement récompensé, les remords de la conscience, l'assûrance d'obtenir son pardon : tout cela joint ensemble fait trouver quelque faux frére qui découvre la méche, & qui va nous dénoncer, & souvent la crainte d'être prévenu fait qu'on se hâte à dénoncer les coupables. De cent conspirations, à peine s'en trouve-t-il trois qui puissent parvenir à terme, celles-là mêmes qui nous illustrent, c'est-à-dire, où il y entre de l'honneur & de la vertu à les entreprendre, & que tout le monde désire. On peut juger si ceux qui forment une trahison dans une place assiégée sont bien assûrés de leur fait. Car pour en venir à l'éxécution, ou en se défaisant du Gouverneur, ce qui est horrible & criminel de quelque côté qu'on se tourne, ou en l'obligeant à se rendre, ou en abandonnant les postes les plus importans sans aucune résistance, il faut un grand nombre de complices ; & comme je l'ai dit plus haut, il est besoin de quelques soldats, ou de quelque Sergent qui ait quelque esprit, il s'en trouve de reste, & sur tout des bréteurs, qui sont ordinairement les plus mu-

mutins, & toujours les plus lâches dans les occasions de la guerre. Ils peuvent se vanter de n'être jamais des derniers à fuir, & ceux-là sont merveilleux dans une conjuration de cette espéce. Il est rare que ces sortes de gens remplissent les différentes sortes de valeur dont Polybe parle.

Je ne sçai de quelle espéce étoient ceux qui complotérent de rendre la place aux Romains au siége de Lilybée. Notre Auteur nous donne le détail de ce complot infame. Imilcon, si célébre par la défense de cette place, eut besoin de mettre en mouvement tout ce qu'il avoit d'esprit, d'adresse & d'intrigues pour conjurer une telle tempête prête à fondre sur lui : car les conspirations formées par des soldats mercénaires, qui sont la principale force d'une garnison, sont très-dangereuses, & difficiles à dissiper : ceux-ci sont plus volontaires, & par conséquent plus mutins, lorsqu'ils se mêlent de l'être; un seul Officier de ces sortes de troupes est capable d'allumer en peu de tems un grand incendie. Un Gouverneur de place doit avoir toujours l'œil sur ces gens-là, se faire des amis particuliers des Officiers qu'il croira avoir plus d'esprit & de valeur : car les véritables braves sont toujours les plus fidéles, & par conséquent on peut être informé à tems lorsqu'il se trâme quelque chose. S'il se trouve quelques braves soldats parmi eux, on doit les caresser, leur faire de tems en tems quelques petites libéralités, & récompenser amplement les actions où ils se seront distingués, & sur tout les Officiers; on ne doit rien négliger de tout ce qui peut les animer à bien faire. Il paroît qu'Imilcon avoit pris d'avance des moiens si sages & si salutaires. Il fut averti au moment de l'éxécution; mais comme il étoit habile & éclairé, il mit ce moment à profit pour remédier à un si grand mal; il ne pouvoit être plus grand, puisque les auteurs de cette conjuration étoient les principaux d'entre les Officiers des troupes étrangéres. Il ne s'agissoit de rien moins dans celle-ci que de livrer la ville aux Romains. Je ne crois pas pouvoir me dispenser de rapporter le passage. Il est trop important & trop instructif pour ne pas l'inserer ici, pour épargner à mes Lecteurs la peine de sortir de leur place pour l'aller chercher dans le premier Tome.

Ceux qui avoient conjuré contre le salut de la ville, *persuadés de la soumission de leurs soldats*, dit mon Auteur, *passent dans le camp des Romains, & font part au Consul de leur projet. Un Achéen, nommé Aléxon, qui autrefois avoit sauvé Agrigente d'une trahison que les troupes à la solde des Syracusains avoient tramée contre cette ville, aiant découvert le premier la conspiration, en alla informer le Commandant des Carthaginois. Celui-ci aussi-tôt assemble les autres Officiers, il les exhorte, il emploie les priéres les plus pressantes & les plus belles promesses, pour les engager à demeurer fermes dans son parti, & à ne point entrer dans le complot. Il ne les eut pas plutôt gagnés, qu'il les envoia vers les soldats étrangers, Gaulois & autres. Pour aider à persuader les premiers, il leur joignit un homme qui avoit servi avec les Gaulois, & qui par là leur étoit fort connu. C'étoit Annibal, fils de cet Annibal qui étoit mort en Sardaigne. Il députa vers les autres soldats mercénaires Aléxon, qu'ils considéroient beaucoup, & en qui ils avoient de la confiance. Ces Députés assemblent la garnison, l'exhortent a être fidéle, se rendent garans des promesses que le Commandant faisoit a chacun des soldats, & les gagnent si bien, que les traîtres étant revenus sur les murs pour porter leurs compagnons à accepter les offres des Romains, on eut horreur de les écouter, & on les chassa a coups de pierres & de traits. C'est ainsi*, ajoute mon Auteur, *que les Carthaginois trahis par les soldats étrangers se virent sur le point de périr sans ressource, & qu'Aléxon, qui auparavant par sa fidélité avoit conservé aux Agrigentins leur ville, leur païs, leurs loix & leurs libertés, fut encore le libérateur des Carthaginois.*

Il est rare qu'un homme de courage, habile d'ailleurs & expérimenté, tel qu'étoit le Commandant de Lilybée, ne prenne des mesures d'avance pour être promte-

ment averti de ce qui se passe dans sa garnison : il doit de plus tâcher de connoître le caractére des Officiers principaux de chaque corps. On descend ensuite aux particuliers, pour se servir d'eux selon le besoin ; on tâche de connoître ceux qui ont quelque réputation par leur courage, & les autres par leur esprit. Un seul de chaque corps avec lequel on se lie d'amitié, & auquel l'on marque quelque confiance, nous instruit d'une infinité de choses qu'il importe beaucoup de sçavoir ; ceux-ci nous donnent la connoissance de plusieurs autres qui nous éclairent encore plus. Ces précautions sont sur tout nécessaires dans une garnison où il y a un corps considérable de troupes étrangéres, sur la conduite desquelles on ne sçauroit être trop attentif, & sur tout dans une place assiégée.

Il ne faut point douter qu'Imilcon n'eût prévû ce qui lui pouvoit arriver, & qu'il ne se fût précautionné contre les cabales. Celle qui se forma dans sa place n'étoit pas des plus aisées à découvrir, puisqu'il n'y entra qu'un fort petit nombre des principaux Officiers des soldats mercénaires. Comment Aléxon découvrit-il cette trâme ? C'est ce que je ne sçaurois dire. Il falloit que les conjurés se fussent ouverts à lui : car il paroît, par ce qu'en dit Polybe, que cet Officier étoit aimé & considéré parmi ces troupes, & que les soldats avoient beaucoup de confiance en lui.

La conduite d'Imilcon dans une extrémité si pressante, est admirable, & d'une grande instruction. C'est dans ces occasions, plus que dans toute autre, qu'il importe à un Gouverneur d'assembler promtement un Conseil de guerre, & d'y faire entrer, non seulement les principaux de la garnison, les Chefs de chaque corps ; mais encore un ou deux Capitaines, & ceux particuliérement dont on soupçonne la fidélité, si on le peut faire sans risque, & sans qu'ils puissent se douter qu'on ait rien découvert de la trahison, & que l'on cherche les moiens qu'il y auroit à prendre pour remédier à un si grand mal. On reconnoît d'abord la contenance de chacun de ceux qui serônt appellés dans cette assemblée, en leur faisant part de ce qu'on a appris & de ce qui se passe : car s'il s'y trouve quelqu'un de la cabale, il sera bien difficile qu'il puisse se conserver dans son assiette naturelle de telle sorte, qu'on ne connoisse point, soit par son peu d'assûrance, soit par ses discours ou par ses sentimens, si on les lui demande, s'il ne trempe pas dans un dessein si lâche & si criminel. On doit empêcher autant qu'il est possible, que plusieurs ne raisonnent & ne donnent leur avis ensemble ; chacun doit parler à son tour, ou selon qu'il plaira au Gouverneur de s'adresser aux uns plutôt qu'aux autres. Par ce moien ceux qui n'ont pas la conscience bien nette, n'ont pas le tems de se rassûrer, comme si tous ou plusieurs parloient ensemble.

Si l'on étoit averti qu'il y eût quelques-uns des conjurés qui fussent parmi ceux de l'assemblée, ou que les connoissant on les eût appellés tout exprès, & mis dans la liste de ceux qu'on auroit choisis pour y assister ; je ne vois nul meilleur parti, nul moien plus assûré & plus salutaire, que celui de les faire arrêter secrétement dans la maison du Gouverneur, les séparer les uns des autres pour les éxaminer séparément, & leur donner tout sur le champ les méches, s'ils font les rétifs. Il est impossible qu'il ne s'en trouve quelqu'un à l'aspect de cette gêne militaire, qui n'est pas des moindres, que l'espérance du pardon n'oblige à tout découvrir ; ce qui me semble d'autant plus sûr & plus aisé, que ces sortes de trahisons & de lâches négociations ne sçauroient guéres entrer dans l'esprit & dans le cœur d'un homme de courage ; & comme il n'y a que de misérables poltrons qui puissent être capables de ces sortes de brigues, on ne doit rien espérer de ferme & de résolu dans une affaire où il y va de leur vie, & où la crainte des périls qu'on court dans un siége les a seule poussés à une action si infamante.

Celles qui se font contre l'Etat, & pour exciter une révolte générale, sont de très-grands crimes, & des actions très-criminelles ; mais non pas l'ouvrage de personnes dé-

pour

pourvûës des qualités qui forment les plus grands hommes, autant du côté de l'esprit que de celui du courage, car il faut infiniment de l'un & de l'autre pour réussir dans de semblables intrigues. Il y en a beaucoup qui s'y laissent aller par des motifs qu'ils croient bons, moralement; mais il est rare que des lâches s'en mêlent, & que les auteurs de ces sortes de méchancetés les recherchent pour les avoir dans leur parti. Mais il n'en est pas ainsi des conjurations formées dans une place assiégée, & pendant le cours d'un siége. Encore une fois, les hommes véritablement courageux n'ont garde d'entrer dans un tel mystére d'iniquité.

Je suis persuadé que le plus grand nombre de mes Lecteurs, qui ont lû tout ce qui s'est passé pendant le cours du régne de Louis le Grand, trouveront une grande conformité entre la conjuration de Lilybée & celle de Tréves. S'il y a quelque différence entre celle-ci & l'autre, c'est que la premiére alla à rien, par la sagesse & la bonne conduite du Général Carthaginois: au lieu que le Maréchal de Créqui, qui se jetta dans Tréves après son infortune de Taverne, se conduisit si mal dans la trahison formée par Boisjourdan, que toute la garnison, Officiers & soldats, du moins la plus grande partie, se laissérent entraîner par des motifs ridicules à un attentat presque sans éxemple dans l'Histoire. Comme je n'ai d autre but que de tirer des faits les plus remarquables l'instruction & les préceptes, & de mettre en regard l'ancien avec le moderne, je vais citer le fait. L'Auteur anonyme d'où je le tire, se trouve entiérement conforme dans les circonstances les plus capitales à ce que j'ai appris d'un Officier qui s'y étoit trouvé. Il l'a décrit avec beaucoup d'étenduë, je m'assûre que le Lecteur prendra plaisir à sa façon de narrer toute militaire.

Les Princes de Lunebourg assiégeoient Tréves l'année 1675. où étoit le Duc de Lorraine, qui ne commandoit point l'armée, comme la plupart le prétendent. Le Maréchal de Créqui marcha au secours, quoiqu'il n'eût que huit mille hommes contre dix-huit mille. Les assiégeans n'avoient point de meilleur parti à prendre pour s'en rendre les maîtres, que d'aller au-devant de cette poignée de monde: aussi n'y manquérent-ils pas. Ils le surprirent, & le battirent si bien auprès de Consarbick, ou à Taverne, qu'ils mirent une partie de sa petite armée sur le carreau, & le reste fut dissipé ou pris prisonnier. Le Maréchal désespéré d'une défaite si honteuse, car celle qui vient d'une surprise ne trouve jamais d'excuse, il prit le parti de la fuite; mais pour la rendre plus honorable & plus utile à son Prince, il gagna Tréves, où il se jetta lui quatriéme, résolu de la défendre jusqu'à la derniére extrémité. Il y fit des merveilles, il en fit trop pour ne pas faire connoître qu'il y avoit plus que d'une dose de désespoir dans sa conduite. Les assiégeans, tantôt battans & tantôt battus, n'alloient pas moins leur train, & se virent bientôt en état d'attaquer la contrescarpe.

Mem. du Marquis de Beauvau. p. 450.

„ Le Maréchal au désespoir que tous ses efforts fussent inutiles, étoit cependant „ jour & nuit sur pied, *dit l'Anonyme*, à exciter les Officiers à périr plutôt que de „ souffrir que les ennemis s'emparassent de la place. Mais un nommé Boisjourdan, „ Capitaine dans la Marine, défaisoit en un moment ce que le Maréchal avoit fait, re- „ montrant à ses camarades pourquoi il étoit si acharné à les vouloir faire périr: & en- „ fin il en persuada la plupart, qui se montrérent meilleurs ménagers de leur vie. „ Tellement que les ennemis aiant attaqué la contrescarpe, l'emportérent après une „ médiocre résistance. Cet événement redoubla la furie du Maréchal de Créqui; „ & lui, qui ne donnoit de l'argent que rarement, en donna aux soldats pour les „ exciter à reprendre la contrescarpe. Des Officiers, qui n'étoient pas encore „ gagnés par Boisjourdan, entreprirent de les mener contre les ennemis, & le dé- „ tachement étant fait, ils attaquérent de si grande force, qu'ils firent plier tout „ ce qui se présenta devant eux: mais les ennemis s'étant ralliés en même tems,

„ &

„ & étant soutenus par des gens frais, ils retournérent à la charge, & regagnérent le
„ terrain qu'ils avoient perdu.

„ Cette action, qui avoit coûté aux François plus de quatre cens hommes, avec
„ quelques Officiers, donna sujet à Boisjourdan de recommencer ses brigues; & aiant
„ insinué à plusieurs, que l'obstination du Maréchal les feroit tous périr, s'ils n'y
„ donnoient ordre, il leur dit qu'il falloit traiter avec les ennemis, sans se laisser amu-
„ ser davantage; qu'ils avoient assez montré qu'ils ne manquoient pas de courage, s'é-
„ tant défendus comme ils avoient fait dans une méchante place; qu'une plus longue
„ résistance tiendroit du désespoir, ce qui ne plairoit pas à la Cour, qui vouloit bien
„ que l'on fût brave, mais non pas téméraire; qu'en un mot cela étoit bon pour un
„ Maréchal de Créqui, qui venoit de perdre une bataille; mais que pour eux, qui
„ avoient toujours fait leur devoir, il leur suffisoit d'avoir fait ce qu'ils avoient fait.
Voilà un bon modéle de harangue pour faire des prosélites en matiére de lâcheté & de trahison, tant il est à remarquer combien la peur est sujette aux illusions les plus déplorables dans ces sortes de cas: car à peine est on rendu & hors d'une place, & délivré de la peur, qu'on en reconnoît la honte & l'infamie. Revenons à notre Anonyme.

„ Ces raisons, jointes aux efforts que les ennemis faisoient tous les jours pour se
„ rendre maîtres de la place, portérent la plûpart des Officiers à consentir aux expédiens
„ que Boisjourdan leur proposoit, qui étoient de députer aux Princes de Lunebourg,
„ & de capituler avec eux. En effet Boisjourdan leur aiant envoié un tambour, on
„ se donna des ôtages de part & d'autre, tout de même que s'il eût été Gouverneur,
„ & il promit de rendre la place, à condition qu'on laisseroit sortir la garnison sans
„ armes, excepté la cavalerie & les dragons, qui emporteroient leur épée.

„ Le Maréchal de Créqui, aiant quelque vent de ce qui se passoit, fut trouver
„ Boisjourdan sur le rempart, & feignant d'ignorer la chose, lui dit que comme il
„ avoit beaucoup de confiance en lui, il le prioit de concourir avec lui de tout son
„ mieux à la défense de la place; que les choses n'étoient point encore désespérées; qu'il
„ sçavoit de bonne part que le Roi leur envoioit du secours, & que si la place étoit à
„ l'extrémité, il eût eu soin de faire sa composition. Mais Boisjourdan sans lui don-
„ ner le tems d'en dire davantage, lui répondit qu'il avoit fait tout ce qu'il avoit pû
„ tant qu'il y avoit eu de l'espérance; que maintenant voiant qu'il n'y en avoit plus,
„ il avoit cru devoir faire la composition, voiant qu'il s'obstinoit à les faire périr dans
„ une méchante place; que ses camarades en étoient d'accord, & qu'ils alloient bientôt
„ livrer la porte de la ville, selon le Traité qu'ils avoient fait avec les Princes de Lune-
„ bourg. Le Maréchal de Créqui perdant patience à ces paroles, mit l'épée à la main,
„ & courut sur lui pour le tuër, sur quoi un soldat de la compagnie de Boisjourdan
„ le coucha en jouë; mais le Maréchal lui présentant la pointe de son épée, le soldat
„ prit la fuite, & Boisjourdan de même, qui sauta dans le fossé. Il se sauva de là dans
„ le camp des ennemis: mais n'aiant pas trouvé qu'on eût pour lui toute la considera-
„ tion qu'il espéroit, il voulut passer en Allemagne; mais aiant été reconnu à Stenai,
„ il fut arrêté, & transferé à Mets, où il fut mis au Conseil de guerre, qui le condamna
„ à perdre la tête: supplice bien doux pour un si grand crime que le sien, car il étoit
„ inouï jusqu'alors, & sur tout parmi les François, qu'un simple Capitaine d'infante-
„ rie se fût révolté contre son Chef, & encore contre un Maréchal de France. Mais
„ ce qu'on peut dire à cela, c'est que le malheur de Boisjourdan lui avoit fait croire
„ qu'il seroit avoué de la Cour, en quoi il se trompoit grandement: car quand même
„ il auroit eu toutes les raisons du monde, elle n'avoit garde d'autoriser une désobéis-
„ sance dont il se seroit ensuivi trop d'inconvéniens.

La ville fut renduë en vertu de la capitulation de ces mutins. Le Maréchal ne l'aiant

pas

pas voulu signer, fut fait prisonnier de guerre. Je coupe court pour venir à la catastrophe. „ La garnison de Tréves fut conduite à Mets, où l'on fit le procès aux Officiers „ qui étoient complices de la capitulation de Boisjourdan, & il y en eut qui eurent le „ cou coupé, d'autres qui furent dégradés de noblesse, eux & toute leur postérité. „ L'on décima aussi les soldats, parce que le Maréchal s'étant adressé à eux ensuite de la „ révolte de Boisjourdan, ils avoient refusé de lui obéir.

Il est bon d'avertir mes Lecteurs, que l'Anonyme de qui j'emprunte le détail de cette affaire, n'est pas toujours vrai dans une infinité de faits qu'il rapporte, sans compter une honnête quantité d'anacronismes qu'on peut fort bien lui reprocher, & quelques portraits qui ne sont pas toujours ressemblans; mais on ne sauroit trouver à reprendre à ce qu'il dit du Maréchal à l'égard des Officiers de toute espéce qui servoient sous ses ordres. Il dit nettement qu'ils eussent fort souhaité que la honte de Consarbick eût renversé toute sa fortune, tant il avoit pris soin avant son malheur de s'en faire haïr, *à cause de sa gloire* & de son air méprisant qui déplaisoit à tout le monde. C'étoit là son défaut dominant, qu'on doit supporter dans les grands hommes, tel qu'étoit celui-ci, & non pas dans ceux de petite corpulance à tous égards, qui sont dûment convaincus de ce défaut. Sa disgrace, & ce qui se passa depuis à Tréves, lui firent assez connoître la cause du peu d'amitié des troupes, & que la grande machine pour s'en faire & s'acquerir leur confiance, qui aide beaucoup à la victoire, étoit une grande modestie, & beaucoup de politesse & d'honnêteté. Ces vertus sont assez ordinaires aux gens de naissance; mais on ne les trouve guéres dans des hommes nouveaux qui sont montés à une grande fortune, souvent à la honte de ceux qui les ont aidés à cette escalade. Le Maréchal eut besoin de cette disgrace, qui lui fit connoître que les jugemens qu'on faisoit de lui n'étoient pas favorables. Il en sçut profiter pour l'avenir, après en avoir essuié la honte. Il sçut trouver le moien de regagner ce qu'il avoit perdu de l'estime des gens de guerre; il changea tellement d'humeur & de maniéres, qu'on fut surpris de le voir par la suite tout autre qu'il n'étoit auparavant. Avec tout cela malgré ses grands talens pour la guerre, on ne peut s'empêcher de dire que sa conduite à l'égard de la conspiration de Tréves ne fut jamais celle d'un homme ferme, entendu, & capable d'une résolution promte & hardie. Comme il étoit peu aimé, & fort resserré lorsqu'il s'agissoit de récompenser de sa bourse, il eut le malheur de ne trouver personne qui lui révélât ce qui se trâmoit contre la place. Cela tient presque du prodige. Pourra-t-on jamais croire que toute une garnison ait concouru à favoriser une action si infame? Encore une fois, il se trouva si deserté de tous ceux qui eussent dû l'avertir, qu'il n'en eut pas la moindre nouvelle, sinon au moment de l'éxécution, lorsque toute la ville en étoit imbuë. Quand on éxamine attentivement la chose, il est difficile de s'empêcher d'entrer en une très-grande défiance de la fidélité des Officiers de la tête comme de ceux de queuë. Ce silence si réligieusement gardé parmi cette multitude de conjurés, & parmi les autres, qui ne pouvoient l'ignorer, & qui les voioient agir sans aucun ménagement, rend suspect presque tout ce qu'il y avoit d'Officiers & de soldats dans la garnison: cela va même à la conviction. Je conclus de tout ceci, qu'ils étoient mille fois plus criminels que leurs soldats, puisque ceux-ci ne furent pas les auteurs d'une trahison si lâche & si infame.

J'ai ouï dire à un vieux Officier Général, qui connoissoit beaucoup le Maréchal, que ses maniéres, son air décisif, & la bonne opinon qu'il avoit de lui-même, faisoit qu'il n'écoutoit qu'avec dédain tous les avis & les conseils qu'on lui donnoit, ce qui rebutoit tout le monde. On ne l'avertissoit de rien, parce qu'on supposoit toujours qu'on le feroit en vain. Ce défaut n'est ordinaire qu'aux Généraux du commun, qui ont le plus de besoin d'avoir auprès d'eux des gens qui les guident; au lieu que le Ma-

réchal étoit un homme du premier ordre, qui prenoit aussi bien son parti qu'homme du monde, hors dans cette affaire-ci, où il échoua comme contre un banc de sable.

J'ai dit quelque part dans cet ouvrage, qu'il ne faut pas attendre de preuves mathématiques d'une trahison lorsqu'il s'agit du salut d'une place, & sur tout lorsqu'elle est toute formée & sur la fin de l'amorce; il suffit qu'on en ait de fortes conjectures, outre les avertissemens qu'on nous en donne, l'insolence des soldats, leur mauvaise volonté dans les ordres qu'on leur donne, les mauvais discours de certains Officiers; toutes ces choses ensembles sont des marques assez certaines, & un puissant préjugé qu'il se trâme quelque chose dans une place contre le service du Prince.

Rien n'est capable de justifier le Maréchal, il étoit pleinement convaincu des pratiques de Boisjourdan; pourquoi l'aller chercher sur un rempart? Il falloit s'en défaire promtement, du moins en cachette, s'il craignoit qu'un supplice d'éclat ne fît soulever la garnison. Rien ne lui étoit plus aisé. D'où vient qu'il néglige d'assembler un grand Conseil de guerre, où il eût appellé les Officiers principaux de la garnison, & quelques Capitaines de chaque corps, sous le prétexte de vouloir entrer en composition avec l'ennemi: Boisjourdan n'eût pas manqué de s'y rendre, s'il eût été nommé; tous généralement n'étoient pas du nombre de ses complices, quoiqu'ils n'ignorassent peut-être aucune de ses allures. Il ne paroît pas qu'aucun Colonel, ou Lieutenant-Colonel, aient été accusés d'avoir eu part à un tel complot. Un Maréchal de France est toujours un homme dont on doit respecter la dignité, il inspire toujours de la vénération & de la crainte dans un Conseil assemblé par son ordre, & où l'honneur du Roi & celui de tous est intéressé.

Cela devoit suffire au Maréchal pour espérer de ne trouver personne qui osât le contredire en rien de ce qu'il s'étoit résolu, ou qu'il devoit faire. Il ne manquoit point d'esprit & d'éloquence pour faire comprendre à l'assemblée la nécessité de remédier promtement au mal, & pour faire voir à chacun l'énormité du crime des conjurés, & ce qu'il s'ensuivroit s'ils ne concouroient pas tous à remettre chacun dans son devoir, qu'ils seroient tous regardés comme complices d'une action si lâche.

Ce que fit Imilcon étoit une affaire bien autrement difficile à conduire que celle que le Maréchal avoit à ménager lui-même, la plus grande partie de la garnison de celui-là étoit composée de soldats étrangers & mercénaires; il falloit beaucoup de ménagemens, la rigueur pouvoit aigrir le mal: au lieu que le Maréchal étoit en état de tout entreprendre, & d'user de tout son pouvoir. Que devoit-il donc faire dans un état si pressant, & dans des circonstances où le retardement étoit mille fois plus dangereux que l'éxécution? Pas autre chose, sinon d'assembler un Conseil de guerre, & d'avoir le bourreau caché chez lui, & tout prêt à l'éxécution de ses ordres. Il eût ensuite appris à tous ceux de l'assemblée tout ce qu'il savoit de la conspiration, & des brigues de celui qui en étoit le principal auteur, & de la plûpart de ceux qui étoient entrés dans le complot. Il eût dit qu'il les avoit fait assembler pour leur apprendre ce complot, s'ils l'ignoroient, & non pour juger autrement qu'il n'étoit résolu de juger lui-même, qu'il les croioit trop gens d'honneur pour y trouver à redire, qu'il vouloit qu'ils fussent les témoins du châtiment du Chef d'une si infame entreprise; que l'évidence du crime & le salut de l'Etat devoient être préférable à l'observation des formalités; que le mal pressant trop pour user de remise, on ne délibéroit pas sur des choses de l'éxécution desqu'elles notre gloire & notre salut dépendoit. Il eût fait entrer à l'instant le bourreau, & fait pendre ou étrangler, sans autre cérémonie, tous ceux d'entre les coupables qui se seroient trouvés dans le Conseil, & qu'on eût attiré par adresse & sous quelque prétexte, & cela en présence de l'assemblée. Il les eût fait ensuite exposer aux

aux fenêtres de son logis. Une action si hardie, & en même tems si nécessaire, eût donné de la terreur. Il eût dû en même tems faire prendre les armes à la garnison; & après l'avoir assemblée, ensuite d'un Conseil de guerre, faire empoigner les soldats & les Officiers les plus coupables, & les faire éxécuter sur le champ. Je suis persuadé que pas un seul n'eût branlé. La multitude, dit je ne sai quel Auteur, n'est pas susceptible de honte; mais en récompense elle est très-sujette à la crainte : ainsi la rigueur fait sur elle ce que l'aiguillon de l'honneur fait sur les particuliers. C'étoit le seul parti, & le plus sûr que le Maréchal pouvoit prendre, & que je conseillerois à tout homme qui se trouveroit en pareil cas. Je ne laisserai pas échaper un éxemple que j'emprunte de Polyen, & qui fait parfaitement à mon sujet. Il dit qu'*Iphicrate, faisant la guerre en Thrace, fut averti que deux de ses Capitaines méditoient une trahison. Il convoqua les principaux Chefs de l'armée, & leur ordonna, quand il manderoit les deux Capitaines, de se saisir de leurs armes, & de celles de leurs soldats. Tout cela aiant été éxécuté, & Iphicrate aiant convaincu ces deux Officiers de trahison, les fit incontinent mourir; quant à leurs soldats, il les dépouilla, & les chassa du camp comme des misérables, indignes de porter l'épée.* Revenons au Maréchal. Chap. IX. art. 56.

Lequel valoit mieux, je vous prie, d'attendre que la place se perdit par une telle infamie, ou de la sauver par un coup de fermeté & de grand éclat? Pour moi je n'hésite point à croire que le parti qu'il prit étoit digne de blâme, puisqu'il n'y avoit rien encore de désespéré. La capitulation de Boisjourdan se trouvant nulle & de nul effet, pourquoi se rendre en vertu de cette capitulation? Je ne comprens rien dans la conduite d'un homme tel que le Maréchal, mais son malheur, qui lui étoit commun avec les plus grands Capitaines, l'avoit si fort changé, & lui avoit tellement abattu l'esprit, sans lui abattre le courage, qu'on auroit dit qu'il ne pensoit plus, & qu'il ne voioit rien des ressources & des remédes que le seul bon sens pouvoit lui fournir. Il y a peu d'éxemples dans l'Histoire de pareilles infamies. Paul Erizo se conduisit d'une toute autre sorte au siége de Négrepont, assiégé par Mahomet II. en 1456. Ce siége est remarquable par la résistance des assiégés. Il se trouva un traître, & cela suffit souvent pour tout perdre : car on ne tente jamais en vain une garnison qui souffre d'un siége meurtrier, si l'on n'y met promtement remède; en un mot, on ne peut trop vîte se déterminer.

Mahomet voiant qu'il rebouchoit à tous les assauts qu'il donnoit, pensa *à joindre l'intrigue à la force, & à pratiquer dans la place Thomas Schiano, qui y commandoit l'artillerie, & un corps de cinq cens fantassins Italiens. Celui-ci promit d'introduire les Turcs par le poste qu'il défendoit, & emploia dans cette lâche négociation son neveu Luc de Cortulia. Tous deux furent apperçûs plusieurs fois sur les murailles de la ville conférant avec les Turcs. Ils entretenoient aussi leur correspondance par des fléches chargées de lettres, & tirées réciproquement du camp dans la ville; mais enfin il en vint tomber une aux pieds d'une jeune fille, qui l'aiant portée aux Magistrats, servit à avérer la trahison. Sur le bruit qui s'en répandit, le perfide Schiano eut la hardiesse de s'en plaindre comme d'une calomnie, & faisant mettre sa compagnie sous les armes dans la grande place de la ville, menaça de passer au fil de l'épée ceux qui soupçonneroient son innocence. Mais sa fureur prête à éclater, fut prudemment adoucie par la modération du Provéditeur Erizo, qui pour lever toute défiance vint sans suite l'aborder d'un air affable, & d'un front qui n'étoit chargé d'aucun ombrage, ni capable d'en donner. Erizo lui toucha dans la main, & l'invita si obligeamment de venir dîner chez lui, qu'il l'y attira : mais aussi-tôt il le fit pendre par un pied aux barreaux d'une fenêtre.* Guillet, Hist. de Mahomet II. Liv. VI.

On ne voit pas que les cinq cens hommes se soient soulevés après l'éxécution de ce misérable, ils demeurérent en repos, ce que devoit attendre le Maréchal d'une garnison

qui n'étoit composée que de François. Il manqua de jugement pour cette fois-là, sans que sa faute puisse tirer à conséquence contre son courage & sa capacité, dont il avoit donné des marques si éclatantes. Je ferai voir dans le cours de cet ouvrage, qu'il a été un des grands Capitaines de son siécle. Décidons franchement après tant d'autres, un Gouverneur qui n'est pas en humeur d'imaginer, de soutenir ou d'embrasser une résolution vigoureuse qu'on lui propose, lorsqu'il s'agit de tourner les événemens sinistres en bonheur & en gloire, n'est pas digne de commander. On ne peut blâmer le Maréchal, que de n'avoir pas imaginé: car quant au reste, tout son mal vint en partie de l'infidélité de ceux qui eussent pû l'avertir d'une trahison qui ne pouvoit leur être inconnuë; il crut le mal trop grand pour y apporter du reméde. Il paroît assez par la narration de l'Anonyme, qu'il se trompa. Il y étoit encore à tems lorsque Boisjourdan se sauva. Il fit voir par là qu'il reconnoissoit la grandeur de son crime. C'étoit assez pour la faire reconnoître aux autres : car en promettant le pardon, il rétablissoit toutes choses, sans que l'ennemi pût se plaindre qu'on eût manqué à la foi donnée.

ARTICLE XVIII.

Quels peuvent être les moiens d'empêcher les trahisons dans une place assiégée, & les remédes qu'on peut apporter lorsqu'elles sont sur le point d'éclore.

SI l'on avoit les yeux de l'esprit assez ouverts pour aller au-devant de l'avenir, combien d'infortunes, de soins & de peines ne s'épargneroit-on pas, lors même que les maux ausquels l'on s'est préparé commencent à se faire sentir ? Il est certain qu'on peut aller au-devant de cet avenir, le pressentir & le prévoir, & couper court au mal qui peut arriver. Il y a des moiens généraux qui préparent les desseins de loin, comme il s'en trouve qui les écartent, ou qui les empêchent de venir à maturité. Les plus faciles sont ceux qui peuvent étouffer une conspiration, & en ôter même la pensée à ceux qui seroient capables de complotter; cela dépend d'une certaine conduite, & de la sagesse de celui qui commande dans une place. Le premier expédient est de connoître sa garnison, cela n'est pas difficile. Autant de corps, autant d'esprits différens; les uns sont bons & bien disciplinés, les autres le sont moins. Cela dépend des têtes; il faut les connoître, & c'est la chose du monde la plus aisée & la plus facile. Un Gouverneur qui ne cherche qu'à s'enrichir comme un misérable Bourgeois, aura plus de peine qu'un autre, & se fera mépriser, bien loin de se faire des amis; une table abondante sans être trop délicate, est un grand moien pour s'acquerir l'amitié de chacun : c'est là sa premiére démarche, & le fondement de l'union & de la bonne intelligence entre le Chef & les membres. Personne ne doit être exclus de sa table, les simples Officiers comme les autres y doivent avoir leur place, & sur tout ceux qui ne sont pas à leur aise, dont il doit demander un état pour les aider dans leurs besoins. Quel meilleur moien pour s'attirer le cœur & l'estime de tous les Officiers de sa garnison ! Un Gouverneur qui en use de la sorte a tout à espérer de leur valeur & de leur fidélité; & comme il y en a qui s'attachent plus à lui les uns les autres, soit par reconnoissance, & ou par inclination, il ne lui sera pas difficile, pour peu qu'il les honore de sa confiance, d'apprendre les dif-

différens caractéres & les talens de chacun, & d'être en même tems averti de tout ce qui se passe dans sa garnison. Il doit être doux, affable, bienfaisant, poli, & d'un abord agréable à tout le monde, & sur tout aux soldats. Mais cela ne suffit pas, s'il ne s'attache principalement les principales têtes des corps, ce qui n'est pas moins aisé que le reste; il faut leur marquer de l'estime & de la confiance, sans s'ouvrir pourtant à eux de ses desseins, qu'autant qu'il les jugera capables de l'aider de leurs conseils dans l'éxécution. Les hommes ne sont pas malaisés à connoître, il n'y a qu'à les bien étudier. La table a cette vertu, comme l'on y est avec plus de liberté de parler, on juge aisément des sentimens par les discours que chacun tient sur certaines matiéres, & celles de la guerre doivent toujours faire le capital à la table d'un Général d'armée, ou d'un Gouverneur de place, qui se voit au moment d'être attaqué. La défense doit perpétuellement occuper celui-ci, il doit ouvrir plusieurs propos sur les parties qui la composent, & particuliérement sur les chicanes au corps d'une place, & sur les assauts. En écoutant ceux qui raisonnent là-dessus, & ce qu'ils pensent de ces sortes d'actions, il jugera bientôt de leur capacité & de leur expérience, & s'ils sont d'humeur à soutenir les derniéres extrémités: s'ils ne semblent pas approuver une résistance capable de mettre tout en péril, il aura lieu de s'en défier.

Ces qualités dans un Chef de guerre, ou dans un Gouverneur de place assiégée, sont sans doute estimables; elles sont la base & le fondement de toutes les autres vertus militaires: mais il y en a d'autres sans lesquelles les premiéres sont inutiles & ruineuses même, si elles ne sont accompagnées de celles qui portent les hommes au respect & à l'obeissance par la sévérité & par la crainte du châtiment. Il doit être infléxible & intraitable même, lorsqu'il s'agit de l'éxécution des loix militaires. Sans cette vertu, cette estime & cette amitié, qui naissent des premiéres, se tournent en une espéce de mépris; & comme il doit être prêt à faire du bien, & à récompenser les belles actions, il ne doit pas moins punir les mauvaises, & les fautes contre le service. Elles sont d'une plus grande conséquence dans une place assiégée que dans une armée. Il s'en commet plus là où l'on pardonne, dit Tacite, & la désertion y est plus fréquente que là où l'on châtie sévérement dès la premiére faute où l'on tombe, & que l'on n'attend pas la récidive.

Ceux qui commandent sur un tel systême de conduite, ne perdent rien, & gagnent beaucoup dans la pratique des qualités fondamentales qui nous gagnent le cœur de tout le monde, & nous conservent celles qui ne sont pas moins raisonnables. C'est, si je ne me trompe, le plus grand moien d'empêcher les brigues, d'y couper cours, & d'en ôter même la pensée. La sévérité, une justice éxacte & scrupuleuse dans le bien comme dans le mal, une attention toute particuliére à récompenser ceux qui font leur devoir, & encore plus ceux qui vont au-delà, & qui cherchent les occasions de se distinguer, & de se rendre utiles. C'est de ces vertus jointes ensemble que naissent le respect, l'estime, la vénération & la confiance; le soldat & l'Officier, tout enfin concourt à une défense vigoureuse.

Ce Gouverneur de place auquel je demande tant de choses, qui dépendent de lui sans qu'il soit besoin d'un fort grand effort, ne doit pas moins s'appliquer à connoître les soldats de sa garnison, il doit pour cela assembler les Majors des régimens qui la composent, & leur demander un état des soldats qui leur paroissent au-dessus des autres par leur valeur & par leur courage ou qui se sont distingués par quelque action à la guerre, & que l'on appelle soldats de bonne volonté, ce qui dit tout ordinairement. Il lui importe extrémement de les connoître, cela ne suffit pas; il doit les faire venir chez lui, tantôt l'un, tantôt l'autre, & les recevoir avec amitié & d'un air riant, les caresser & leur marquer qu'on lui a rendu un compte avantageux de leur mérite,

qu'il eſt bien aiſe de les connoître & de les emploier dans l'occaſion, & qu'il n'oubliera rien pour les faire paroître & leur faire mériter les graces du Roi : que quant à lui, il ſçaura bien leur tenir compte de leurs ſervices & les récompenſer ſi bien qu'ils auront lieu d'être contens. Après ces promeſſes, il les renvoira avec quelque petite gratification ; car quand il y auroit cent hommes de cette eſpéce, une piſtole à chacun, n'eſt pas une ſomme qu'on doive regretter. On ſe les attache par-là, & rien ne touche plus un brave homme que ces ſortes de faveurs ; ce qui fait un effet ſurprenant dans le cœur de ſes camarades : ils en ſont plus conſidérés, & l'émulation s'augmente; outre qu'en s'attachant ces gens-là, il en peut tirer de grands ſervices & être informé de ce qui ſe paſſe dans ſa garniſon pendant le cours d'un long ſiége, car l'ennemi & les dangers engendrent ſouvent des complots. Il eſt rare qu'il ne ſe forme pas quelque intelligence dans une défenſe difficile & opiniâtrée, & ſur tout dans les mauvais ſuccès ; car bien qu'on ne pouſſe pas les trahiſons auſſi loin que celles de Lilybée & de Tréves : il ſe trouve toujours des gens qui tiennent certains diſcours, qui ſont que les ſoldats ſe rebutent & agiſſent avec moins de vigueur ; en un mot en tout ou preſqu'en tout on eſt ſouvent plus traître à ſon Prince qu'on ne penſe, nous l'avons aſſez vû dans les ſiéges où nous nous ſommes trouvés, & encore plus dans les armées: de bons eſpions, ou pour mieux dire de bons Citoiens, des gens d'honneur nous avertiſſent ſur le champ de ces ſortes de diſcours qu'on ne doit pas laiſſer impunis. Sur la fin du ſiége d'Aire il ſe trouva bon nombre de ces ſortes de gens, que celui qui défendit ſi glorieuſement cette place, connoiſſoit parfaitement. L'inſtruction demande que je faſſe encore quelques obſervations importantes ſur une matiére que perſonne n'a encore traitée, & qui mérite de l'être.

Un homme deſtiné pour la défenſe d'une place, doit voir ſouvent ſa garniſon ſous les armes, & profiter du tems avant l'inveſtiture de ſa place. Il doit l'éxercer lui-même, & faire comprendre aux ſoldats les avantages de celui qui ſe défend derriére des murailles, lors même qu'elles ſont renverſées ; il doit les piquer d'honneur, leur expliquer tout ce qu'ils doivent faire, les exciter à leur devoir par l'amour de l'honneur, & moins par la crainte du châtiment que par celle du blâme ; tout cela fait impreſſion ſur le ſoldat, & produit la confiance, qui naît de l'eſtime qu'on fait de nous.

M. le Duc de Guiſe, ſi célébre par ſa défenſe de Metz contre l'Empereur Charles V. qui y vit échouër ſa gloire, ſe trouva très-bien de cette méthode. M. de Salignac, qui nous en a donné une relation, dit que *M. de Guiſe arrivant à Metz, faiſoit faire l'éxercice à ſa garniſon, & tirer au blanc. Il fit pluſieurs loix ſur la maniére de vivre des ſoldats, & pour gagner l'amitié des Bourgeois, en fit une contre les quérelleurs, ſous peine d'avoir le poing coupé.* Il entend parler des breteurs, qui étoient fort en vogue en ce tems-là, & qui ſont regardés en celui-ci comme la lie & le deshonneur des troupes, & toujours les premiers à lâcher le pied dans les occaſions. *Pour éviter les maladies, il s'étoit précautionné de tombereaux pour nettoier la ville des immondices, & la tenir propre, avec un très-grand ſoin des Hôpitaux pour les malades & pour les bleſſés : car il en faut un pour ceux-ci ſéparé de l'autre. Après cela il fit le département des poſtes.*

Voilà un homme qui voit de loin, & de grande prévoiance. On s'épargne bien des ſoins & de mauvaiſes avantures par cette méthode. De tous les éloges dont les Généraux d'armées, ou un Gouverneur de place ſe rendent dignes, celui de ménager la vie & la ſanté des ſoldats n'eſt pas ſans doute le moindre. Rien ne leur gagne davantage le cœur, & ne les porte plus à la reconnoiſſance & à la fidélité. Le dirai-je ? Cette reconnoiſſance paroît beaucoup plus dans le ſoldat que dans l'Officier, elle eſt infiniment

plus

plus pure & plus généreuse à l'égard d'un Chef qui compâtit à leurs maux & à leurs peines, qui les partage avec eux, & qui les traite en pére. Alors ils s'exposent librement aux plus grands dangers, plus par gratitude que par gloire, quoiqu'ils en soient aussi susceptibles que les autres lorsqu'ils sont bien disciplinés.

Ceux qui sont à la tête d'une armée ou d'une garnison, sans cesse exposée aux plus grands périls, doivent imiter l'Empereur Trajan, ne se point épargner non plus que le moindre de leurs soldats, & donner les premiers l'éxemple, passer les nuits entiéres sur les remparts, visiter les postes les plus dangereux, sans trop s'exposer, si ce n'est dans l'extréme nécessité, pour relever le courage de leurs soldats. Deux choses aideront le Gouverneur à le rendre absolument maître de sa garnison, & la mettront en état de tout oser & de tout entreprendre. Premiérement, l'honnêteté & la douceur, qui rendent les fatigues supportables, & même agréables, lorsqu'on fait connoître aux soldats qu'on sent leurs peines, qu'on les partage avec eux, & qu'on ne croupit pas dans un souterrain. La seconde est de secourir les soldats & les Officiers lorsqu'ils sont malades ou blessés, les visiter plusieurs fois par jour, les voir panser, les consoler, leur demander si l'on a soin d'eux, goûter lui-même les bouillons en leur présence, & châtier sans miséricorde les friponneries, qui ne se pratiquent que trop dans les Hôpitaux; séparer, comme faisoit M. le Duc de Guise, les blessés d'avec les malades. S'il s'est passé quelque action où il y ait eu beaucoup de blessés, il se transportera à l'Hôpital. Comme il n'y a rien de plus précieux que la vie, dit le Commentateur Espagnol de Commines, il n'y a point aussi de bienfait dont les hommes aient autant de reconnoissance que de celui de ménager leur santé & leur vie, & sur tout les soldats, qui sont exposés à plus de dangers que tout le reste du genre humain. Ce que dit le Commentateur, de ménager la vie des soldats, est toute autre chose que la santé: s'il ne s'est pas expliqué là-dessus, il importe de le faire pour finir cette matiére importante par un article que j'ai à cœur, pour passer à une autre.

Il y a un art de ménager la vie des soldats, le grand Turenne le possédoit parfaitement. Comme la théorie de cet art est d'elle-même assez difficile, & qu'elle suppose des connoissances dans les armes, dont les principes doivent être rapportés de loin, je n'ai garde de m'y embarquer: nous trouverons une autre occasion de traiter cette matiére, étant trop profonde, trop importante & trop étenduë pour être inserée dans ce Volume, nous nous contenterons d'en dire deux mots.

Le ménagement des hommes dans une défense, doit faire la principale attention du Gouverneur: le soldat & l'Officier sentent parfaitement par ce ménagement le plus ou le moins de capacité dans celui qui les commande. Prodiguer la vie d'une garnison sans nécessité, & exposer ses troupes sans qu'on en puisse rien attendre de décisif, c'est manifester son ignorance, ou sacrifier tout à sa réputation. Mais il en arrive quelquefois un effet tout contraire. Un Commandant donne lieu par là de beaucoup soupçonner son courage: car un homme qui fait ainsi périr tout son monde, fait présumer qu'il a plus d'envie de capituler que de tenir longtems, afin d'avoir un prétexte honnête de se rendre par raison de foiblesse. Il faut nécessairement que l'une ou l'autre de ces deux raisons y entre. De là le mécontentement de sa garnison, de là les mauvais discours, de là les cabales. Mais lorsqu'on s'apperçoit qu'on ne hazarde rien inutilement, & sans une raison évidente, qu'avec beaucoup de sagesse & de prudence, & qu'un Gouverneur conserve son monde pour les grands coups, son autorité devient plus respectable. Les troupes ne craignent rien sous lui, elles s'exposent avec une plus grande volonté, elles augmentent de courage, & tout va du même branle.

Rien n'est plus véritable que cette maxime de M. de la Rochefoucault, que *quel-*

que

que éclatante que soit une action, elle ne doit pas passer pour grande lorsqu'elle n'est pas l'effet d'un grand dessein. Elle ne sçauroit être trop répétée. Une telle conduite, qui est apperçûe & remarquée de tous, ne laisse aucune ouverture aux mauvais discours, chacun pense à bien faire. Voilà ce qui augmente l'amitié, la reconnoissance & la confiance des troupes. Un Gouverneur qui en use de la sorte, tirera de sa garnison au-delà de ce qu'on peut s'imaginer, sans rien craindre des complots qui se trâment assez souvent dans les places assiégées. La matiére est inépuisable, il faut l'avouer. On peut toujours y ajouter. Je le vois assez par l'oubli de certaines choses, que j'aurois pû placer ailleurs plus commodément, & que je ne puis m'empêcher d'inserer ici.

Il y a des conspirations qui sont quelquefois conduites avec tant d'art, de secret, de finesse, & si sourdement pendant le cours d'un siége, qu'il est très-mal aisé de les découvrir & de les éventer, à moins que le hazard ne nous favorise. Quel moien de s'en démêler! Je n'en vois aucun que de vivre dans une perpétuelle défiance, & cette défiance n'est point mauvaise, puisqu'elle nous porte à une infinité de moiens & de précautions qui dérangent toutes les machines de ceux qui s'en mêlent. Ces sortes de trahisons sont celles où il y entre peu de personnes, une seule peut faire le coup. Un Officier peut aisément livrer son poste, il est rare que des soldats se chargent de cette besogne. Les éxemples de cette nature sont infinis dans l'Histoire.

La coûtume ordinaire des Anciens, car je ne trouve nulle part qu'elle fût générale, étoit de fixer les postes pour tout un siége. Je l'ai remarqué dans certains siéges, en d'autres tout le contraire. La méthode de nos Modernes est beaucoup meilleure, & rend ces sortes de pratiques presque impossibles, ou du moins fort hazardeuses, & très-délicates. Nous changeons souvent le mot, c'est quelque chose; les rondes sont fréquentes, & toujours extraordinaires dans un tems de soupçon, ou contre un ennemi pressant & audacieux: on y ajoute alors de fortes patrouilles le long des remparts. Tout cela étoit connu des Anciens. Ils changeoient quelquefois les gardes, & surtout la nuit, deux ou trois heures après les portes fermées. Ils en faisoient souvent au dehors, dans, & sur le fossé lorsqu'il étoit plein d'eau. Les Auteurs dogmatiques ne le disent pas, tant il y a peu à y apprendre.

Enée, dans son Traité de l'art de soutenir un siége, dont Casaubon nous a donné une traduction Latine, ne dit pas un mot de ces sortes de précautions. En récompense il nous régale d'une multitude de choses communes, qui démontrent parfaitement qu'il n'entendit jamais rien dans cette partie de la guerre. Je ne vois nulle part dans les Historiens, car c'est là l'unique source où l'on puisse découvrir & ressusciter l'ancienne milice dans toutes ses parties; je ne vois nulle part, dis-je, qu'ils pratiquassent ce que nous appellons *tirer la garde*, c'est-à-dire, tirer au sort les différens postes de la ville, qui est une très-bonne méthode, que je crois moderne sans en connoître l'auteur, pour lui faire honneur de cette invention; mais je voudrois du moins dans un tems de siége, que le Commandant ou le Gouverneur fût présent à cette espéce de loterie, du moins de tems en tems, & voir si le Major de la place est à son devoir.

Les Anciens pratiquoient souvent une chose qui seroit fort de mon goût. Ils faisoient quelquefois un serment général & solemnel, & où chacun promettoit & signoit même de vivre & mourir ensemble, de découvrir tous les complots qui se trouveroient dans la ville, & d'avertir si quelqu'un tenoit quelque discours qui tendît à la révolte. Je ne sçai où j'ai lû cela, mais enfin je l'ai lû. Si je l'ai imaginé, la chose n'est pas moins bonne, de quelque part qu'elle vienne. Les assiégés faisoient une loi, qu'ils promettoient d'observer réligieusement, & d'être puni de mort, si quelqu'un s'avisoit

de

de parler de se rendre. Je me contenterai d'un seul éxemple que je vais copier de Polyen, Auteur stratagématique le mieux fourni de toute l'antiquité.

Des Athéniens assiégeoient Thase, les Thasiens firent cette loi ; Il y aura peine de mort pour le premier qui parlera de traiter avec les Athéniens. *Il y avoit longtems que le siége duroit, & la famine s'y étoit jointe, ce qui faisoit périr un grand nombre d'habitans. Hégetoride Thasien voiant cela, se mit la corde au cou, & se présentant à l'assemblée, dit :* Mes Compatriotes, faites de moi ce qu'il vous plaira, & comme vous le jugez expédient; mais sauvez le reste du peuple par ma mort, en abolissant la loi trop sévére que vous avez publié. *Les Thasiens pénetrés de ce discours, abolirent la loi, & conservérent Hégetoride.*

La plûpart des révoltes militaires comme les autres, dit un Auteur, ont ordinairement quelques degrés. On en voit former le dessein avant que l'éclat paroisse, elles s'avancent à pas lents & sourds : d'une démarche on passe à une autre, si l'on ne court sur le champ au reméde. Il y en a qui dès leur naissance montent à un tel excès, qu'à l'éxemple des grands incendies qui ont longtems couvé, ils jettent en un instant des flammes qu'il n'y a presque plus moien d'éteindre, & d'autres où se trouve un très-grand nombre d'Officiers & de soldats, qu'on n'auroit jamais soupçonnés & qu'on découvre presque à l'instant de l'éxécution. Celles-ci sont très-dangereuses, & les remédes très-difficiles à appliquer, & sur tout lorsque les troupes ont quelque sujet plausible de mécontentement. Le défaut de paie, avant le commencement & pendant le cours d'un siége, est la source des révoltes les plus difficiles à appaiser. Deux ou trois bréteurs faillirent à soulever toute la garnison de Saint-Omer en 1710. On craignoit le siége de cette ville, & cependant il étoit dû plusieurs paies. Le Marquis de Goesbriand, qui commandoit dans cette place, ne savoit par quel bout s'y prendre. Certains discours lâchés mal-à-propos & publiquement par certain Officier, beaucoup plus à son aise que les autres, qui n'avoient que leurs appointemens pour toute ressource, donnérent sujet de réfléxion à ces trois bréteurs, qui ne manquérent pas d'en faire part à leurs camarades, qui s'assemblérent en grand nombre en différens endroits de la ville, criant tout haut qu'ils voioient bien qu'on cherchoit à les faire périr de faim & de misére, en attendant que l'ennemi prêt à les assiéger achevât le reste : qu'on débutoit trop bien pour ne pas voir qu'ils seroient encore plus mal-traités si la place étoit une fois attaquée. Comme on craignoit, par mille autres discours dont on étoit averti, qu'ils ne pillassent la ville, on leur lâcha quelques Officiers principaux, qui appaisérent, calmérent les esprits des plus séditieux, & rassûrérent les autres qui chanceloient: & l'argent étant venu sur ces entrefaites, il n'en fut plus parlé. Je ne sai si on n'eût pas mieux fait de faire un éxemple des trois bréteurs, rien n'étoit plus aisé que de s'en défaire ; mais comme on ne paioit pas fort réguliérement, on craignoit que le reméde ne fût pire que le mal. La crainte du châtiment peut bien empêcher une sédition par le supplice des mutins; mais elle n'ôte pas la liberté de deserter lorsqu'ils voient augmenter leurs miséres, sans aucune espérance d'en voir la fin. On fit méme semblant d'ignorer le nom des auteurs de l'émeute. Ce parti, dans de semblables conjonctures, est toujours le meilleur & le plus prudent. L'Officier se justifia du mieux qu'il put. Ce qu'il y a de bien surprenant, c'est qu'un soldat de sa compagnie avertit le Commandant du discours que son Capitaine venoit de tenir.

Un Gouverneur qui est à la tête d'une méchante garnison, composée de troupes nouvelles, & d'Officiers nouveaux, est bien malheureux : s'il n'est tout des plus habiles, sa réputation court un très-grand risque. S'il falloit opter, je préférerois une telle garnison à des soldats aguerris, mais mutins. Une trop grande rigueur dans ceux-ci est tou-

toujours dangereuse; la douceur les rend toujours plus fiers & plus insolents: c'est le défaut de discipline qui produit cette insolence.

Après la mort d'Aléxandre ces vieilles bandes, qu'il avoit si bien instruites & disciplinées, se révoltérent mille fois, & tombérent ensuite dans le mépris. Il fallut enfin s'en défaire, & les tailler en piéces. Elles se vendoient au premier qui leur faisoit des offres plus avantageuses. Celui qui en proposoit de meilleures, les attiroit de son côté, & elles trahissoient l'autre en fuiant, ou en refusant de combattre. De nouvelles troupes ne sont pas si sujettes à se mutiner, on les rend obéissantes par la sévérité & par une éxacte discipline : rarement conjurent-elles contre la ville, à moins que les Officiers ne s'en mêlent. Le meilleur parti qu'un Gouverneur ait à prendre, est de leur tenir la bride un peu haute à l'égard du service, de distinguer extraordinairement ceux qui font leur devoir, & encore plus ceux qui vont au-delà, les animer par des paroles, les conduire dans les sorties, sans trop s'exposer; mais lorsque les affaires sont en danger, & que le salut de la place & l'honneur de la garnison, comme le sien propre, dépendent d'un coup de main & d'éclat, comme dans un assaut, il ne doit point faire difficulté de combattre comme un simple soldat. Il doit sans cesse éxercer sa garnison, répandre l'argent à pleines mains aux soldats qui se distinguent, pour engendrer l'émulation, animer tout le monde à bien faire, les piquer d'honneur, & leur faire voir qu'ils valent bien les vieilles troupes, & qu'ils ne peuvent mieux se venger de leur mépris qu'en faisant bien. S'il y a quelque corps de distinction dans sa garnison, il doit faire connoître aux autres qu'il leur seroit honteux de lui céder, & qu'il y va de leur réputation & de leur gloire de guérir ceux qui le composent de l'opinion où ils sont qu'il n'y a qu'eux de braves & de résolus. Rien n'excite davantage l'émulation, rarement ces sortes de garnisons complotent. Dès qu'on en a le vent, il faut punir les coupables sans rémission, avec la derniére rigueur, & promtement. En un mot, il faut user d'une grande sévérité en tout, quand la punition de quelques-uns doit servir d'éxemple aux autres. *Triste exemplum*, dit Tite-Live, *sed in posterum salubre*.

L'Histoire ancienne nous fournit des éxemples de conspirations, où les conjurés se connoissent à certaines marques dont ils conviennent, comme une espéce d'Ordre de Chevalerie, pour s'ameuter & se joindre ensemble au premier signal. Celles-ci ne sont pas moins à redouter. Il s'en est beaucoup trouvé de cette espéce qui ont échoué, parce qu'il est difficile de ne point s'appercevoir de ces marques, & de ne point soupçonner le dessein de quelque confrairie établie pour mal faire. J'ai deux éxemples à citer, qui feront la clôture de cet Article. J'emprunte l'un de Xénophon, & Polyen me fournit l'autre.

Hist. Grec. de Xénoph. L. II.

Les soldats d'Etéonice qui étoient à Kio, dit le premier, *s'entretinrent durant l'été tant des fruits du païs que de leur travail; mais l'hiver venu, manquant d'habits & de vivres, ils résolurent de se rendre maîtres de l'Isle. Ceux qui étoient du complot, portoient une canne pour s'entre-reconnoître, & étoient en si grand nombre, qu'Etéonice appréhendoit de les châtier; de peur que se voiant découverts, ils ne fissent éclater la conspiration, ou que leur châtiment n'irritât les esprits, & n'aliénât les alliés. Dans cette conjoncture il prit quinze hommes avec lui armés de poignards, & fit tuer le premier qu'il rencontra avec une canne à la main. Aussi-tôt toute la ville est en rumeur, chacun veut savoir le sujet de ce meurtre. Etéonice fait dire que c'est parce qu'il portoit une canne, ce qui la fit quitter sur l'heure à tous ceux qui la portoient. Ensuite il assembla les habitans, & les pria de contribuer au paiement de la flotte pour empêcher la sédition. Ils ne l'eurent pas plutôt fait, qu'il embarqua ses soldats, & allant de vaisseau en vaisseau, rassura leurs esprits, & les encouragea à bien faire, comme s'il n'eût rien sû de la conspiration, puisqu'il leur donna une montre.*

Il

Il faut de l'esprit, du courage, & beaucoup de fermeté dans une conspiration qui a gagné la plus grande partie d'un corps de troupes, & ébranlé l'autre, particuliérement lorsqu'elle est prête à éclorre, & qu'il n'y a point de milieu entre le salut d'une place ou d'une armée, & le châtiment des chefs de la révolte : quelque danger qu'il y ait à craindre dans l'application des remédes, on doit passer par dessus; on se sauve plus sûrement par une brusque résolution dans les maux extrémes, que de recourir aux remédes palliatifs, qui souvent augmentent le mal, bien loin de le diminuer.

Les Ephores, dit Polyen, *aiant été avertis que les Parthéniens avoient pour signal, lorsqu'ils voudroient commencer la sédition, de hausser un chapeau au milieu de la place publique, ordonnérent au Hérant de crier :* que ceux qui doivent hausser le chapeau sortent de la place. *A ce cri ceux qui avoient part à la conspiration se tinrent en repos, dans la persuasion où ils furent que tout étoit découvert.* Liv. II. c. 14.

Æneas Poliorcet exprime autrement ce cri, *dit D. Lobineau*, que ceux qui doivent hausser le chapeau ne le haussent pas.

ARTICLE XIX.

Si un Commandant de place, qui a des ordres précis de la Cour de se défendre jusqu'à la derniére extrémité, perd tout droit de commander, s'il n'agit conformément à ces ordres. Sentiment de l'Auteur sur cette difficulté. Si celui qui défendit la citadelle de Modéne méritoit d'être arrêté par les Officiers de sa garnison. Relation de ce siége.

JE n'ai pas cru devoir finir ce Traité de l'Attaque & de la Défense des Places des Anciens, sans faire part à mes Lecteurs d'une question qui fait trop bien à mon sujet pour n'y être pas inserée, & qu'aucun des Auteurs, que je sache, qui ont écrit du droit de la paix & de la guerre, ne s'est avisé de proposer, soit que les éxemples leur manquassent, soit qu'ils n'y aient pas apporté toute l'attention qu'elle méritoit. Je n'ai garde de la laisser échapper, elle enrichira d'autant le droit militaire; laissant au reste à ceux qui sont plus habiles, de décider pour ou contre mon sentiment. Car cela est du ressort des gens de guerre, qui sont beaucoup plus capables de porter un jugement solide sur cette matiére, que tous les Jurisconsultes du monde.

Je vais donc faire trois choses : proposer d'abord la question, qui est d'un genre tout nouveau, & qui néanmoins en contient deux ou trois autres, que nous démêlerons, & que nous résoudrons autant que nous en sommes capables. De là j'entrerai dans un détail éxact des circonstances les plus capitales du siége de la citadelle de Modéne, & de la conduite du Gouverneur & des Officiers principaux de la garnison, pour passer ensuite à l'éxamen de la difficulté, & autoriser mon sentiment par les raisons les plus fortes, les plus solides & les plus pressantes; en un mot la résoudre hardiment, comme si j'étois l'homme du monde le plus grave dans cette sorte de jurisprudence. Véritablement la modestie sieroit mieux qu'un ton décisif, si j'étois persuadé que la question fût obscure & douteuse, & qu'on ne pût pas établir là-dessus une jurisprudence certaine ; mais l'on verra qu'il n'y a rien de plus clair & de plus facile à décider. Je vais l'exposer à mes Lecteurs, afin qu'ils jugent pour ou contre mes décisions.

Un Gouverneur de place reçoit un ordre par écrit de la Cour, ou du Général qui commande sur la frontiére, de se défendre, & de ne se rendre qu'à la derniére extrémité: malgré cet ordre, il forme le dessein, & persiste sans aucune raison dans la résolution de se rendre & de capituler, sans assembler un Conseil de guerre, ou sans écouter ses oppositions, il emploie toutes sortes de mauvaises voies & de brigues pour engager tout ce qu'il y a d'Officiers de sa garnison à concourir avec lui, contre leur gré & leur avis envoie à l'ennemi proposer, régler & arrêter les articles de la capitulation, il les arrête en effet, sans que qui que ce soit les approuve & les signe, il introduit ensuite l'ennemi dans sa place le jour même: on demande si dans un cas aussi extraordinaire que celui-là, il est permis aux Officiers, s'il est de leur devoir de s'assembler, de s'opposer à un tel attentat, d'arrêter ce Gouverneur comme traître & rebelle aux ordres du Roi, & de nommer un autre Commandant en sa place?

On demandera peut-être, s'il s'est jamais trouvé dans le monde un Commandant de place assiégée qui ait pû fournir par sa conduite le sujet de la difficulté que je propose? Je répondrai à cette demande, qu'il s'en est trouvé un, & que le monde n'est pas si prêt à finir, qu'il ne puisse s'en rencontrer quelque autre avec le tems qui fournira l'occasion d'agiter cette difficulté; & si l'on s'en tient à mes décisions, on prendra, si je ne me trompe, le parti le plus raisonnable. Je n'ai trouvé nul éxemple dans l'Histoire qui puisse autoriser mon opinion. Peut-être que je suis en défaut à l'égard de ma mémoire. J'ai beaucoup lû, & toujours avec une attention extraordinaire; mais je n'ai pas tout lû. A tout hazard je vais donner la relation d'un fait aussi singulier que celui de ce siége. Je suis persuadé que le Lecteur, avide de curiosités historiques, me sçaura un très-grand gré de le lui avoir appris. Je ne doute point qu'il ne passât pour une fable, si je n'étois appuié des Officiers qui se sont trouvés avec moi dans ce siége, & qui vivent encore. Je suis persuadé qu'aucun ne me démentira. Ce qui surprendra peut-être, c'est que de tant d'Historiens qui ont écrit de la derniére guerre de 1701. en Italie, aucun n'en ait fait mention.

Ceux qui ont connu M. le Duc de Vendôme, & qui sont capables de juger du mérite d'un grand Capitaine, ne sçauroient sans injustice lui dénier cette qualité; mais comme il en est des grands hommes, chacun dans son espéce de grandeur, & particuliérement des Guerriers, comme des loix générales, qui souffrent toujours quelque restriction, je craindrois qu'on ne me soupçonnât de déguiser la vérité, par reconnoissance de l'amitié & de la confiance dont il m'honoroit, si je lui accordois toutes les parties qui renferment la science des armes. Il avoit sans doute de grands talens, & des qualités admirables; mais un peu moins d'acquis que de naturel & d'expérience dans les armes. Il n'a jamais mieux fait voir ce qu'il valoit dans une infinité de belles actions & d'entreprises extraordinaires, que dans la partie du métier estimée des Connoisseurs moins sçavante, quoiqu'elle ait plus d'éclat & plus de brillant, je veux dire dans l'offensive: car dans celle qui lui est opposée, il m'y parut toujours peu habile. Cela ne doit pas surprendre, il s'en trouve si peu qui l'entendent, que c'est une espéce de prodige qu'il s'en rencontre trois au plus sur cent des plus célébres Guerriers anciens & modernes, qui l'aient possédée au degré le plus éminent, & peut-être autant qui aient couru dans le médiocre. Ce Prince sentoit bien qu'il étoit en défaut de ce côté-là, c'est ce que les ignorans ne sentent jamais, s'imaginant qu'il est plus aisé de se défendre que d'attaquer, & font voir par là qu'ils n'entendent pas mieux la défensive que l'offensive. Ceux-ci sont quelquefois hardis, moins par connoissance que par l'inquiétude de l'espérance & de la crainte, qu'ils ne peuvent souffrir, ils cherchent à s'en délivrer: ce qui les porte à des résolutions extraordinaires, qui réussissent le plus souvent.

La

La campagne de 1706. où nous allions entrer, tenoit M. de Vendôme dans une perpétuelle inquiétude. Il n'avoit pas été d'avis de s'embarquer dans une défensive si éloignée de son humeur, mais la Cour le vouloit ainsi. J'avois travaillé pendant l'hiver à un projet réglé d'offensive. Je proposois, non de défendre l'Adigé, comme on l'avoit résolu, mais de passer cette riviére, & d'aller droit à l'armée Impériale, & de la combattre dans le païs même des Vénitiens. J'appuiois mon sentiment de raisons si fortes, que M. de Vendôme l'envoia écrit de ma main à la Cour, priant le Ministre de considérer qu'étant sur les lieux, on le devoit croire plus capable de décider de ce qu'il y avoit à faire, que ceux qui ne s'y trouvoient pas. On l'examina avec attention, à ce qu'on mandoit. La décision fut qu'il falloit s'en tenir à ce qui avoit été résolu; que de tous les partis on croioit que c'étoit le plus sûr & le plus prudent. Le Général pensoit le contraire, quoiqu'il parût de l'avis de la Cour. Je sçus depuis que M. de Saint-Fremont étoit l'auteur d'un si dangereux conseil, par les lettres qu'il en écrivit au Ministre; & comme il en étoit l'oracle, il fut plutôt écouté que M. de Vendôme. Il n'en fut jamais de plus pitoiable dans les armées. Le bon homme, qui n'entendoit rien de son métier, ne sçavoit pas qu'il seroit lui seul la cause de la perte de l'Italie. En effet les ennemis s'adressérent à lui, & passérent de son côté sans aucune résistance. Il lui étoit arrivé la même chose en 1701. sur la même riviére. Il fit voir dans cette campagne qu'il n'étoit pas changé en un autre homme, & qu'il étoit toujours ce qu'il avoit été toute sa vie.

Cette premiére disgrace fut suivie d'une autre. Les Impériaux se portérent promtement sur le Canal Blanc, qu'ils passérent sans résistance. Il étoit aisé de les obliger de repasser au plus vîte. Saint-Fremont s'y étant porté avec des troupes, n'osa tenter l'avanture, quoiqu'il fût supérieur à l'ennemi. On laissa enfin traverser les autres canaux qu'on auroit pû défendre, ou attaquer l'ennemi entre deux. Nos Généraux, du moins les principaux, s'opposérent à cette résolution de M. de Vendôme. Le Pô se présenta enfin. Il y avoit assez de troupes pour faire tête au passage. On s'en alla après une méchante décharge, comme l'on avoit fait sur l'Adigé & sur le Canal Blanc. Feu Son Altesse Roiale Monseigneur le Duc d'Orléans arriva sur ces entrefaites. M. de Vendôme aiant eu ordre de passer en Flandres, pour se mettre à la tête des forces que nous avions dans ce païs-là, S. A. R. trouva les affaires en ces termes: fusée d'autant plus difficile à démêler, que ce Prince se voioit dans un païs dont il n'avoit nulle connoissance; mais s'étant malheureusement livré à Albergotti & à Saint-Fremont, qui ne le connoissoient pas mieux que lui, & beaucoup même plus mal, puisqu'ils étoient incapables de voir des yeux de l'esprit, je jugéai de là que la perte de l'Italie étoit un événement infaillible, si je ne lui ouvrois mon cœur là-dessus, quoiqu'il m'en pût arriver.

Comme Son Altesse Roiale m'avoit fait l'honneur de me prendre auprès d'elle, par l'avis de M. de Chémerault, qui n'étoit pas bien aise que je suivisse M. de Vendôme, qui m'avoit fait l'honneur de me dire de le suivre en Flandres, je pris la liberté de lui dire en particulier qu'il prît bien garde à ces deux Messieurs, ausquels il paroissoit donner toute sa confiance, par ce qui étoit arrivé le jour auparavant à l'égard des postes qu'il falloit occuper pour traîner la campagne en longueur; qu'il m'avoit paru par ce qu'ils proposoient de faire, qu'ils raisonnoient comme des gens qui n'avoient nulle connoissance de rien; qu'ils le tromperoient infailliblement, & le précipiteroient dans quelque malheur, d'où il ne se tireroit jamais. Ce Prince me fit l'honneur de me répondre, que ma franchise lui plaisoit beaucoup; qu'il étoit conseillé par une foule de gens appointés contraires; que je lui ferois plaisir de lui dire nettement ce que je pensois du parti qu'il auroit à prendre. C'est, lui répondis-je, de faire tout le contraire de ce

que ces deux Messieurs vous proposent. Je vous tiens perdu, Monseigneur, si vous prenez le parti de la défensive, où ces Messieurs eux-mêmes, qui croient ce parti si salutaire, ne sont pas plus capables de se conduire que dans l'autre tout opposé: que s'il s'y fioit, il verroit bientôt de leurs œuvres à son grand regret; que tout fraîchement M. de Saint-Fremont venoit de se faire connoître; que l'autre, quoique brave, passoit son tems en des précautions inutiles, craignant sans cesse d'être attaqué, quelque loin de l'ennemi qu'il pût être, & n'attaquant jamais, quelque beau jeu que l'ennemi lui fournît, bien moins par foiblesse de cœur que par incapacité; & qu'à l'égard de Saint-Fremont, il étoit aussi peu capable d'attaquer que de se défendre; qu'il pouvoit s'en informer à tels & tels, que j'eus l'honneur de lui nommer. Quel seroit donc votre avis? Car je vois que vous parlez à vûe de païs. Ouï, Monseigneur, lui repliquai-je, daignez seulement m'écouter. J'en ai un à vous proposer, mais excellent: en un mot un bon coup à faire, la conjoncture ne peut être plus favorable.

Je pris donc la liberté de lui dire, que l'ennemi passoit le Pô; que son pont ne pouvoit être achevé de huit jours, à cause qu'il manquoit de bateaux; qu'il n'avoit guéres plus de dix mille hommes en déçà; qu'en deux marches il seroit sur lui; qu'il y avoit plus d'inconveniens à l'attendre en deçà du Panaro ou de la Séchia, que de le combattre en delà; que l'audace & les espérances du Prince Eugéne augmentoient contre un ennemi sur la défensive; qu'il falloit l'aller chercher, que ce parti étoit le seul qui fût digne de son courage. Il convint que j'avois raison. Mais à peine fus-je sorti, qu'il se vit accueilli de tant de conseils contraires, qu'il crut qu'il y auroit de l'imprudence de se roidir contre les sentimens de tant de gens graves, qui jugeoient qu'il ne falloit pas en venir si-tôt à une action générale; que Turin étant prêt de tomber, il y auroit de l'imprudence de mettre les affaires en risque: qu'on chasseroit bientôt l'ennemi, si une fois la place étoit prise. Là-dessus on proposa de garder le Panaro, ç'eût été sans doute le mieux. Mais comme on s'y prit trop tard, & que j'avois fait voir que la Séchia pouvoit se défendre, on m'y envoia pour la fortifier avec deux mille travailleurs. A peine étoit-elle en état de défense, que j'eus ordre de tout abandonner. Je pris la liberté d'écrire à Son Altesse Roiale, qu'elle prît bien garde à la démarche qu'elle alloit faire; que ceux qui lui donnoient ce conseil ne connoissoient point cette riviére, qu'elle étoit en état de défense jusqu'à la montagne, que j'étois persuadé qu'on la trompoit, & que M. le Chevalier de Maulévrier lui diroit la même chose. Il fallut un second ordre pour me faire rétirer. Je revins au camp. Les auteurs d'un tel conseil voiant que je jasois un peu trop, & craignant que Son Altesse Roiale ne changeât de sentiment, mirent tout en œuvre pour m'écarter d'auprès d'elle, & lui proposérent de me jetter dans Modéne, où il y avoit un Gouverneur incapable de commander, si l'envie prenoit au Prince Eugéne d'en faire le siége, ou de brusquer du moins la ville, la citadelle n'étant pas insultable. Je demandai d'abord sur quel pied, n'étant que Capitaine d'infanterie. On me répondit qu'on me remettroit une lettre de Son Altesse Roiale, par laquelle on chargeroit très-expressément le Gouverneur de la place de se conduire par mes conseils, au cas que sa place fût assiégée, & de m'écouter comme un homme en qui ce Prince avoit toute sorte de confiance; & comme il étoit content de moi, on étoit très-persuadé que je le serois de lui. J'obéis avec regret, quoique je fusse très-persuadé que le Prince Eugéne étoit trop habile Général pour s'amuser à perdre son tems à faire le siége de cette ville, & d'une citadelle très-forte, puisque le secours de Turin la feroit tomber d'elle-même comme les autres. En effet il laissa cette place derriére lui, & tira droit où il vouloit aller. Nous trouverons occasion de traiter plus particuliérement ailleurs de cette campagne. Venons à Modéne.

Nous étions campés à Santo-Benedicto. Comme de là à Modéne il n'y avoit pas beaucoup de chemin à faire, j'y arrivai d'assez grand matin le 28. de Juillet 1706. Je me rendis d'abord chez le Gouverneur, mais je pris mal mon tems: j'avois déja appris d'un Officier de Véxin, qu'une infinité de Maîtres s'étoient chargés de son éducation. Je le trouvai avec un Rabin célébre nommé Babaachai. Dès qu'il me vit, il me dit fort poliment qu'il sçavoit le sujet de ma venuë, & qu'il étoit ravi de m'avoir pour Collégue. Je lui répondis qu'on ne m'envoioit pas sur ce pied-là, mais pour lui obéir dans l'éxécution de ses ordres, & pour le soulager lorsqu'il m'en croiroit capable. J'apprens l'Hébreu, comme vous voiez, me dit-il, un peu tard à la vérité; mais j'espére d'en voir le bout, & de bien d'autres connoissances. Je lui répondis que je le louois d'emploier si bien son tems. Il renvoia le Rabin. Mais à peine étoit-il dehors, que voilà un Maître à danser qui entre. Vous me pardonnerez, dit-il, je metz ainsi la matinée à profit: l'après-dînée sera toute pour vous. Je lui répondis que s'il le permettoit, je le verrois en mouvement avec plaisir. Je le vis donc danser & bondir, avec une légéreté surprenante pour un homme de soixante-huit ans. Je crus en être quitte pour cette folie, mais je me trompois. Ceci passeroit peut-être pour un conte fait à plaisir, s'il n'y avoit mille gens qui vivent encore qui ne me démentiront pas, & bien d'autres qui ne liront point ceci sans se souvenir de la comédie du Bourgeois Gentilhomme. Le Maître à danser étoit à peine sorti, que voici entrer un Maître de musique. Je tombai de ma hauteur voiant cela. Voilà mon homme qui se met à chanter, ou pour mieux dire à croasser. J'en fus étourdi. Cela finit enfin par un Poëte, qui venoit aussi réguliérement que les autres, lui expliquer les plus beaux endroits du Tasse. Mais il s'en falloit de beaucoup que je fusse encore au fait de ce caractére, il étoit amoureux & dévot. On peut bien juger qu'il n'avoit aucun tems à perdre. Je fus obligé de le laisser là, & d'avoir recours au Commissaire Ordonnateur, sur qui le bon homme s'étoit déchargé de toutes les fonctions de Gouverneur, tant ses occupations étoient grandes. Je m'adressai donc à lui. Comme c'étoit un homme de ressource & fort expéditif, je le priai de venir avec moi à la citadelle, pour voir les mesures qu'il faudroit prendre pour la mettre en état de défense. Je lui demandai s'il y avoit un Ingénieur, il m'en fit voir un de sa façon qu'il avoit fait Officier dans Rangoni. C'étoit un homme qui avoit été Garde de M. de Modéne, sans esprit & sans nulle teinture de fortification. Je ne pus m'empêcher de rire. Je lui dis qu'il feroit bien de le renvoier, & que je ferois sa charge en attendant qu'il plût à Son Altesse Roiale de nous en envoier un. Je pris la liberté de lui en écrire; mais elle me fit l'honneur de me répondre qu'elle se fioit bien à moi, que je pouvois faire de ma tête, & tout comme il me plairoit.

La citadelle, que je trouvai bonne & réguliére, fut bientôt en état de défense. Il y avoit des munitions de guerre en abondance, soixante piéces de canon, que nous fîmes remonter en très-peu de tems. Il m'importoit trop de rendre compte à Son Altesse Roiale de l'état de la place, & du caractére du Gouverneur, je le fis avec une telle éxactitude qu'elle ne pût s'empêcher de rire. Je lui fis voir en même tems que les chambres vuides du Gouverneur pouvoient tirer à des conséquences fâcheuses, qu'il me chicaneroit dans les résolutions vigoureuses: que je la suppliois très-humblement d'envoier Boisandré, Lieutenant Colonel de Véxin; qu'étant de mes amis & d'un esprit ferme, nous agirions de concert. On l'envoia tout aussi-tôt, ce qui surprit le Commissaire & le Gouverneur, que nous laissâmes dans ses occupations ordinaires.

Le Prince Eugéne, qui avoit autre chose en tête que le siége de Modéne, passa le Panaro, & tira droit à Turin, comme je l'avois prévû. Il prit Régio chemin faisant, qui ne fit aucune résistance, où il mit une garnison, pour tenir en bride celle de Modéne.

déne. Nous eûmes le tems de nous fortifier, & de jetter pour dix mois de vivres dans la citadelle. J'étois logé avec Boisandré. Je le vis entrer dans ma chambre à cinq heures du matin. Il me dit qu'il y avoit deux jours qu'il étoit malade, qu'il m'avoit caché son mal, qu'il y en avoit tout autant qu'il dormoit aussi peu qu'une sentinelle. Je lui dis de ne point sortir. Mais comme certaine affaire lui tenoit au cœur, il voulut venir avec moi chez le Gouverneur. Environ sur le midi nous y allâmes ensemble, où nous trouvâmes plusieurs Officiers de sa garnison, & le Commissaire; & comme Boisandré parloit à celui-ci, de qui il n'étoit pas content, il tomba tout d'un coup roide mort, comme si on lui eût donné un coup de pistolet par la téte. Cet accident surprit tout le monde, & m'accabla de douleur.

L'événement de Turin aiant changé la face des affaires, les ennemis entrérent dans le Milanés. M. de Wésel fut détaché avec un corps de troupes pour tâcher de réduire Modéne, ausquelles il joignit quelques milices du païs, autant pour la montre que pour être en état d'occuper des postes autour de la ville pour nous affamer. Le Gouverneur craignant quelque brusque entreprise sur la ville, se retira dans la citadelle avec son Commissaire dès le même jour. Je n'oubliai rien pour l'en empêcher; mais celui-ci avoit tant de pouvoir sur l'esprit de l'autre, la peur l'avoit tellement gagné, que je vis bien qu'il étoit capable de le précipiter dans quelque mauvaise action, ce qui m'obligea d'écrire à Monseigneur le Prince de Vaudémont ce qui se passoit dans la place. Je lui fis voir l'importance de brider le pouvoir du Gouverneur, par un ordre formel de ne se rendre qu'à la derniére extrémité. Cette lettre, que je remis à un Gentilhomme de la ville, passa sûrement. Le lendemain le Gouverneur me dit qu'il vouloit absolument abandonner la ville, qu'un seul bataillon comme celui de Véxin n'étoit pas capable de la défendre. Je lui répondis que ce bataillon en valoit quatre, & que les Officiers étoient résolus d'y rester. Je lui fis appercevoir en même tems que cette action ne seroit pas approuvée à la Cour, qu'il sçavoit lui-même les ordres qu'il avoit reçûs de Son Altesse Roiale, que je le priois de penser sérieusement à la démarche qu'il alloit faire, qu'il prît garde que les mauvais conseils ne le perdissent d'honneur & de réputation. Il me répondit qu'il avoit assez acquis de l'un & de l'autre. Je lui répliquai qu'un seul mauvais conseil feroit évanouir tous les deux, s'il écoutoit davantage de semblables avis.

Comme les ennemis n'ignoroient rien de ce qui se passoit dans la ville, & que le bon homme ne se cachoit pas même au moindre Bourgeois, ils firent mine d'ouvrir la tranchée la nuit du 25. au 26. Octobre, à la portée du fusil de la porte du château. J'y courus, je fis faire grand feu. Je reconnus le lendemain un travail sur le chemin, je voulus les en déloger sur le champ par une sortie. Je le proposai au Gouverneur, qui s'y opposa, & me donna de si mauvaises raisons, qu'aucun ne douta que la tête ne lui eût tourné. J'en parlai à d'Autier, Capitaine des Grenadiers de Véxin, Officier plein de valeur, aujourd'hui Lieutenant Colonel de ce régiment, & à quelques autres Capitaines du même corps. Nous lui parlâmes avec tant de force, qu'il fallut bon gré mal gré qu'il nous permît de sortir. Les grenadiers de Bretagne & de Véxin furent commandés. D'Autier se mit à la tête. J'en fis armer la moitié de faulx enmanchées à revers & de pertuisannes, pour obliger le soldat d'aller droit à l'ennemi pour se garantir de son feu. Cela arriva comme je l'avois prévû, le logement fut emporté sans résistance; & ces armes donnérent tant de terreur aux ennemis, que d'Autier les chassa de tous les postes qu'ils occupoient de ce côté-là, avec un carnage épouvantable: ce qui fit évanouir les milices, qui désertérent toutes. Nous perdîmes dix à douze soldats, & il y eut quelques blessés, parmi lesquels étoient les deux Officiers de Véxin.

Les ennemis craignant quelque autre entreprise, nous laissérent en repos pendant quelques

ques jours; mais comme il leur arriva du renfort, le Baron de Wésel crut trouver mieux son compte dans une escalade sur la ville: espérant que par là il diviseroit tellement nos forces, en faisant plusieurs attaques, qu'il nous réduiroit à rien. Je voiois bien que c'étoit le seul parti qu'il eût à prendre, notre foiblesse pouvoit le déterminer: ce qui m'obligea à des précautions extraordinaires, & telles qu'on prend lorsqu'on s'attend à une attaque d'insulte, & dont on ne doute point.

La nuit du 19. au 20. Novembre nous fûmes escaladés de toutes parts, & les portes attaquées. Comme je m'étois fait une habitude de dormir habillé, je fus bientôt sur le rempart, quoique le feu eût commencé du côté de la porte du château, où d'Autier étoit avec ses grenadiers. Je n'eus garde d'y courir, bien assûré que les ennemis n'y trouveroient pas leur compte: aussi y furent-ils repoussés par trois fois. Il n'en fut pas de même au poste du jardin du Duc, où il y avoit dix hommes & un Sergent, par où les ennemis entrérent par le moien de quelques bateaux & de douze échelles appliquées contre le mur.

Je m'étois transporté à la porte de Saint Augustin, où les ennemis faisoient de puissans efforts pour l'enfoncer, & entrer par cet endroit dans la ville. J'avois fait mettre une piéce de canon sur le corps-de-garde qui enfiloit tout le pont, lorsque je trouvai sa lumiére chevillée, & toutes les autres que j'avois postées sur les flancs des bastions. J'eus beau même chercher les armes pour le service des piéces, je ne les trouvai point, les sentinelles m'aiant dit qu'on les avoit enlevées par ordre du Gouverneur. Malgré ce malheur, nous ne laissâmes pas que de nous bien défendre, lorsque Brugnac Capitaine de Véxin arriva avec douze hommes. Ce secours servit bien plutôt à favoriser notre retraite, qu'à nous défendre. Les ennemis, qui étoient dans la ville, l'avoient déja traversée: de sorte que nous fûmes pris par nos derriéres. J'eus le tems de tirer les deux fusées, qui étoient le signal dont nous étions convenus pour nous retirer dans la citadelle, au cas que l'ennemi pénétrât par quelque endroit. Il fut apperçû à la porte du château, où étoit d'Autier, qui défendit si bien son poste qu'il n'y put être forcé. Nous perdîmes peu de monde, à cause de l'obscurité de la nuit. Pendant cette bourrasque nous n'eûmes aucune nouvelle du Gouverneur.

Nous passâmes le reste de la nuit dans le chemin couvert jusqu'au grand jour, que nous entrâmes dans la citadelle. Je pris la liberté de demander au Gouverneur, si c'étoit par son ordre qu'on avoit chevillé la lumiére des piéces par où l'ennemi avoit insulté la ville, & enlevé les armes pour les servir, & ordonné aux canonniers d'entrer dans la citadelle. Il en parut surpris, ou il feignit de l'être, sans se formaliser davantage d'une trahison si manifeste.

Nous restâmes quelques jours tranquilles, pendant que les ennemis travailloient à nous bloquer dans la citadelle du côté de la ville & de celui de la campagne. J'avois déja averti qu'ils pouvoient nous donner trois ou quatre pieds d'eau de plus que nos fossés n'en pouvoient contenir, en retenant celles de la ville, qu'ils jetteroient toutes dans nos fossés. Je proposai de retirer nos poudres, & de les transporter dans un souterrain, où elles seroient à l'abri de l'inondation, mais ce fut inutilement, quoique les Messieurs de Véxin se joignissent à moi. Il nous fut impossible de rien gagner sur lui, pas même après avoir reçû une lettre de M. le Prince de Vaudémont, que je vais insérer ici.

Je vous ordonne expressément, Monsieur, de défendre la citadelle de Modéne jusqu'à la derniére extrémité, le service du Roi le voulant ainsi. CHARLES DE LORRAINE.

On lui mandoit ensuite par un chiffre de suivre l'exemple du Gouverneur du château de Milan, qui avoit menacé de brûler la ville, si elle refusoit de lui envoier des vivres.

i par cette lettre qu'on lui avoit écrit que nous en manquions, bien
ons pour huit mois encore, & même au-delà.

ce lettre fit si peu d'effet sur le cœur de cet homme, qu'il n'eut pas le courage de ur la ville, quoique les ennemis nous tirassent à ricochet d'une batterie à boulets es qu'ils avoient dressée sur un de ses bastions. Comme il s'en trouvoit incommodé, u'il craignoit d'être brûlé dans l'endroit où il s'étoit d'abord retiré, il fit tirer nos res & nos farines d'un souterrain à l'épreuve, où ils étoient en sûreté, & les fit trans-rter dans la maison du Major de la citadelle, bâtie sur le souterrain, où il se mit à ouvert de l'orage & des bombes dont nous étions ménacés.

Pendant ce déménagement de nos vivres & de nos farines, qui ne furent sauvés de l'incendie que par la malhabileté des canonniers ennemis, ceux de la ville travailloient à nous jetter toutes leurs eaux dans la citadelle, & de nous en donner jusqu'aux oreil-les dans notre chemin couvert, & par tout. Je proposai, comme j'ai déja dit, de retirer nos poudres; mais le Gouverneur, aiant encore l'imagination toute pleine des bombes dont nous étions menacés, n'écouta aucune de mes raisons, non plus que celles de la Garde, Major de la citadelle, & de quelques Officiers de Véxin, hors le Com-mandant, qui fut toujours neutre: de sorte que ne pouvant rien gagner sur lui, j'aban-donnai cette affaire, & ne pensai plus qu'à chercher des remédes pour sauver au moins une partie des poudres, en les transportant dans un petit souterrain fort suspect, lu aiant fait dire que la garnison se souleveroit s'il y apportoit le moindre obstacle, tant l soldats étoient indignés des pratiques du Commissaire & du Gouverneur lui-même, q se conduisoit avec si peu de précautions qu'on auroit dit qu'il ne faisoit rien s ordre.

Cependant je cherchai quelque remède pour nous délivrer des eaux qui commenç à nous gagner. Je n'en vis point d'autre que de rejetter sur les ennemis eux-mêm eaux qu'ils nous donnoient si libéralement. Il falloit de l'argent pour cet ouvrag Commissaire en avoit, mais il n'y eut pas moien d'en tirer de lui pour fournir dépense. Je donnai tout ce que j'avois du mien. Je perçai donc le chemin co où je pratiquai une vanne, pour l'ouvrir lorsque les eaux seroient bien hautes, donner un courant capable d'emporter un coffre de plus de douze pieds de composé d'un pilotage & de forts madriers, entre lesquels les ennemis avoien terres battuës. Ce coffre étoit tiré à travers d'un ruisseau pour faire remonte ger les eaux dans nos fossés, outre celles qui nous venoient du côté de la vi avoit que celui-là où je les pouvois rejetter. Je poussai donc mon travail fa qu'auprès du ruisseau. Les ennemis s'en étant apperçûs, & craignant que à réussir dans cette entreprise, se logérent dans une cassine, d'où je fu lendemain d'une grêle de coups de fusil. Comme je m'en vis incommo commençois à perdre du monde, outre que cela retardoit mon travail, tai point jusqu'à la fin, je dis au Commissaire d'artillerie de faire feu su mais il me répondit qu'il n'avoit aucun ordre. Je trouvai cet ordre fo fus me plaindre au Gouverneur, qui me dit qu'il vouloit conserver je fisse comme je l'entendrois. Je me retirai sans lui répondre. Je pri de Véxin, & m'étant mis à leur tête, je marchai droit à la cassine. C point fortifiée, celui qui y étoit craignant d'y être brûlé, prit le après une méchante décharge, & après y avoir mis le feu je fis ma & sans perte.

Cette action, à quoi le Gouverneur ne s'attendoit pas, le mit me, sans pourtant sortir de son souterrain. Je ne lui répondis a

m'en parla, sinon que j'avois éxécuté ses ordres, & que j'avois fait comme je l'entendois.

Les eaux avoient augmenté extraordinairement, & monté si haut, qu'elles avoient gagné le premier lit de nos barils de poudre. Je vis bien que je n'avois aucun tems à perdre. J'ouvris ma vanne, & je donnai un courant si violent & si heureux, qu'il rompit le coffre ou la digue tirée au travers du ruisseau, & l'emporta en un instant: les eaux se trouvant ramassées dans un espace fort peu large, à cause de la hauteur de ses bords, & par conséquent de la chaussée, qui la rendoit moins capable de soutenir un si grand poids.

Les ennemis, fâchés de nous voir délivrés de l'inondation, ne se rebutérent pourtant pas, ils refirent l'ouvrage plus solidement qu'ils n'avoient fait. Je laissai croître les eaux qui me venoient toujours du côté de la ville. Je les lâchai pour la seconde fois avec le même succès. Il falloit y revenir sur nouveaux frais, & avec plus de dépense. La digue soutint le courant tout entier; mais les eaux aiant passé par dessus pendant la nuit, elles formérent une nape, qui tombant d'en haut de près de quinze pieds, sappérent l'ouvrage par le pied, qui fondit en un instant avec un bruit épouvantable.

Le Gouverneur, voiant que je réussissois si bien contre son gré, & fâché de trouver tant de fermété dans les Officiers de Véxin, & tant de bonne volonté dans les soldats de ce régiment, & de quelques-uns du second bataillon de Bretagne, qui couroient avec moi au travail, quoique je n'eusse plus rien à leur donner, ne sçut plus de quel côté se tourner pour venir à son but.

Je n'accuse personne de l'action que je vais rapporter, parce que j'ai toujours ignoré l'auteur d'une telle infamie. On pensa à se défaire de moi, & j'en fus délivré par une espéce de miracle.

J'avois proposé une estacade ou une chaîne de poutres sur le fossé de la ville, qui communiquoit dans celui de la citadelle, de peur que les ennemis profitant de l'obscurité d'une nuit sans Lune ne vinssent par ce même fossé avec un nombre de bateaux pour se rendre maîtres de la fausse-braie, & qu'ils ne tentassent une escalade. Cet avis, que j'avois donné, leur servit de prétexte pour le dessein qu'ils avoient en tête. Plusieurs personnes y entrérent avec si peu de ménagement, qu'il fut aisé de le comprendre après le coup manqué. Le Gouverneur m'aiant fait venir chez lui, en présence de plusieurs Officiers & de l'Aide-Major de la citadelle; il me dit qu'il n'étoit que trop vrai que les ennemis vouloient tenter l'entreprise: qu'il avoit regret d'avoir négligé mon conseil; qu'on entendoit quelque bruit du côté où les ennemis pouvoient embarquer des troupes; qu'il ne faisoit que soupçonner; qu'il me prioit de passer dans le chemin couvert avec l'Aide-Major; qu'il avoit fait mettre en état les deux piéces de canon qui enfiloient le fossé de la ville de ce côté-là; qu'il avoit fait poster la compagnie des grenadiers de Bretagne sur le chemin des rondes pour me soutenir. Nous descendîmes dans le chemin couvert, sans que qui que ce soit soupçonnât une si méchante action. Comme il faisoit clair de Lune, & que la terre étoit toute couverte, je ne pouvois m'imaginer que les ennemis eussent choisi un tems si peu commode pour une surprise. Je descendis donc dans le chemin couvert. A peine approchois-je de l'endroit où je pouvois le mieux reconnoître, que mon Aide-Major se cacha derriére le retour d'une traverse. Je ne pus m'empêcher de le lui dire. Il me répondit que deux hommes étoient plus aisés à appercevoir; qu'il ne s'agissoit pas de combattre, mais de voir ce qui se passoit le long du fossé, comme s'il eût dû craindre dans un chemin couvert. Mais je reconnus bientôt que c'étoit là le plus grand péril, & que cet homme étoit du complot. Je fis une trentaine de pas encore, je me mis sur la banquette tout prêt à fran-

chir sur la palissade, lorsque je me vis tout à coup accueilli d'une décharge de coups de fusil que le Capitaine des grenadiers de Bretagne me fit faire, pour confondre les coups de ceux qui étoient chargés de cet infame assassinat. Trois ou quatre bales sifflérent par dessus ma tête. Dans l'instant il me fut tiré un coup de canon chargé à cartouches, mais le coup passa par dessus moi. Il y eut seulement quelques bales qui firent voler des éclats de palissade, & deux ou trois qui traversérent mon juste-au-corps sans me faire aucun mal. Soit que celui qui me tira fût malhabile, ou qu'il eût horreur d'un crime, je fus manqué. Je criai de toutes mes forces qu'on faisoit une mauvaise action, & digne des coquins qui s'en méloient. Je m'élance en même tems sur la palissade, pour être mieux assûré qu'on en vouloit à moi. Je courus le long du fossé, où je ne vis personne, sans que la sentinelle ennemie me tirât. Je revins sur mes pas. Je ne trouvai plus l'Aide-Major, de crainte que je ne vengeasse sur lui le peu d'adresse du canonnier, comme je lui avois promis. Je rentrai dans la citadelle, je me plaignis au Gouverneur d'une action si basse & si lâche. Toute la garnison en fut indignée. Le Commissaire ne parut point, non plus que l'Aide-Major. Ceux qui n'étoient pas entrés dans un si infame complot, restérent dans un morne silence. Le Gouverneur n'oublia aucune bassesse ni aucun terme de spiritualité pour m'appaiser, au lieu de faire une recherche éxacte pour se justifier d'une chose si inouïe : ce qui le fit beaucoup soupçonner. Je fis semblant d'être satisfait par le conseil de mes amis, de peur qu'on ne prît d'autres voies plus fines que la premiére.

Le Gouverneur voiant que rien ne lui réussissoit, & que toute l'éloquence & les promesses du Commissaire n'avoient pû ébranler la volonté des Officiers de la garnison dans le désir de se bien défendre, prit la plus étrange de toutes les résolutions, s'il s'en trouvoit une égale à la premiére. Il envoia secrétement à l'ennemi demander une conférence sur le glacis de la citadelle. Un certain Montigni, Officier déserteur de nos troupes, & Aide de camp de M. de Lengalerie, qui se trouvoit en ce tems-là auprès de M. de Wallis, qui n'étoit alors que simple Colonel, & Commandant dans la ville à la place du Général Wézel, tant on faisoit de cas d'un Gouverneur comme le nôtre pour mériter d'avoir un Général d'armée en tête. Ce Montigni se trouva au rendez-vous. Le Gouverneur sortit de la place. Je le priai de souffrir que je l'accompagnasse dans ce pourparler. Il le voulut bien, puisqu'il n'avoit qu'un mot à dire. Il l'embrassa, & lui dit en même tems à l'oreille qu'il avoit un très-grand désir de se rendre; mais qu'aiant affaire à des Officiers mutins & desobéissans, il ne voioit point d'autre expédient pour finir cette affaire que de nous assiéger, sinon dans les formes, puisqu'ils manquoient de troupes, du moins de nous battre par quelques piéces de canon; qu'il feroit en sorte que le sien les laisseroit en repos, & qu'il capituleroit pour peu que la place fût ouverte.

Les ennemis le satisfirent. Ils dressérent deux batteries, l'une de quatre piéces dans la ville, & l'autre d'autant dans une demi-lune à 150. toises du bastion qu'ils vouloient battre. Dès que je vis qu'ils se disposoient à cette manœuvre sans ouvrir la tranchée, j'opposai sept piéces de douze à la batterie qu'on avoit dressée dans la ville, & sept autres de vingt-quatre à celle de la demi-lune, comme plus éloignée. Dès le même jour elles furent en état de tirer, les soldats y aiant travaillé de bonne volonté, quoiqu'il y eût plus de vingt mille écus en caisse. Nous fîmes si bon feu que le Gouverneur, qui ne sortoit point de son souterrain, craignant que nous ne fissions taire le canon de la ville, envoia ordre au Commissaire d'artillerie de cesser, pour donner le tems à l'ennemi de réparer le désordre de leurs deux méchantes batteries, & de ruiner les nôtres. Celui qui commandoit l'artillerie, fort malhabile homme, obéit promtement. La raison que le Gouverneur allégua lorsque j'eus l'honneur de lui demander s'il étoit vrai qu'il eût

donné un tel ordre, fut qu'il vouloit ménager ses poudres, les ennemis n'aiant pas encore ouvert la tranchée, quoique nous ne manquassions pas de poudres, malgré le malheur qui nous étoit arrivé.

Nous nous assemblâmes avec les Messieurs de Véxin, pour voir les mesures qu'il faudroit prendre pour réduire le Gouverneur à nous paier de meilleures raisons, & à changer de sentiment. Informé de notre dessein, il vint lui-même nous parler, par la crainte qu'il eut que la garnison ne se soulevât. Il nous dit qu'on ne s'assembloit pas sans son ordre. On lui répondit qu'on étoit en droit de le faire, dès qu'il envoioit des ordres contraires au service du Roi, & à ceux qu'il avoit reçûs. Il répondit qu'il avoit de bonnes raisons, qu'il ne nous appartenoit pas d'y vouloir entrer, qu'il sçavoit ce qu'il avoit à faire, qu'il attendoit que la tranchée fût ouverte, & qu'en un mot il vouloit conserver le peu qu'il avoit de poudres. Hé bien, Monsieur, lui dis-je, j'ai un moien assûré de rendre inutile la batterie de la ville qui nous incommode le plus: donnez-moi cent cinquante hommes, & je vais sortir & tomber sur cette batterie, que j'enclouerai en un instant. On fut de cet avis, mais le Gouverneur n'eut garde d'y répondre: ce qui fit crier tout le monde sur lui. Je pris la parole, & le priai de me permettre de lui dire qu'à moins d'une intelligence avec l'ennemi, il ne pouvoit faire pis qu'il faisoit; que le Commissaire Ordonnateur en recevoit des lettres à tout moment, & qu'on l'en avoit averti inutilement; qu'aiant un ordre formel de se défendre jusqu'à la derniére extrémité, il falloit en passer par là; qu'il n'étoit pas maître de céder un dépôt qui devoit lui être sacré, & de tirer les vivres du seul magasin que nous avions pour s'y mettre à couvert, lui & son Commissaire; qu'il étoit le maître de nous faire tous périr sur une bréche; que nous y consentions très-volontiers, que nous étions faits pour cela aussi bien que lui; mais non pas pour nous rendre en lâches, comme il le prétendoit; que la place n'étoit pas plus à lui qu'à nous; que c'étoit à lui à la défendre, & à nous de lui obéir dans cela seul; que s'il ne vouloit pas se charger de cette besogne, nous la ferions bien nous-mêmes, & que nous en répondrions jusqu'au dernier homme. Il répondit que les mutins étoient toujours féconds en raisons. L'Aide-Major de Véxin prit là-dessus la parole, & lui demanda, s'il y pensoit bien de nous traiter de rebelles; si c'étoit l'étre que de s'unir tous contre un Chef qui va directement contre les ordres de son Général; qu'il en produisît de contraires, que nous étions prêts à nous y soumettre; que n'en aiant point, il falloit qu'il observât une autre conduite, & qu'il fit arrêter ceux qui avoient des intelligences avec l'ennemi; qu'il étoit le maître d'assembler le Conseil de guerre, où il seroit permis à chacun d'opiner comme il l'entendroit; mais qu'aucun ne seroit de son avis, puisque nous avions encore pour six mois de vivres, & suffisamment de munitions de guerre contre des gens qui manquoient de tout pour un siége, & même d'hommes pour nous attaquer. Il écouta tranquillement la harangue, & s'adressant à moi, il me demanda si je n'en avois pas quelqu'une à lui faire. Je lui répondis que je n'avois pas achevé la mienne, & qu'on m'avoit interrompu dans le meilleur; que M. d'Oriac avoit fort bien parlé; que j'étois persuadé qu'un Gouverneur de place, qui avouoit comme il avoit fait plusieurs fois, qu'il avoit des ordres précis d'attendre la derniére extrémité, se trouvoit trop bien bridé pour faire le contraire; que nous avions été obligés de nous assembler pour voir les moiens qu'il faudroit prendre pour empêcher une action qui alloit nous couvrir d'une infamie éternelle; qu'après avoir éxaminé tout ce qui se passoit dans la place, après avoir vû notre canon arrêté, quoique supérieur de la moitié à celui de l'ennemi, & nous être bien instruits de ce qu'il avoit dessein de faire contre les intérêts du Roi, nous étions en droit de le déposséder, & de nommer un autre Gouverneur à sa place; que nous n'étions pas assiégés dans les formes; qu'il n'y avoit point de bréche, ni aucun

travail qui fît connoître qu'on eût la moindre envie de nous assiéger; qu'il n'y avoit que six cens hommes des ennemis qui faisoient tout ce fracas. Que s'il se rendoit à quelques méchans boulets rouges, dont nous nous moquions, il se perdroit d'honneur & de réputation, après avoir conservé précieusement l'un & l'autre pendant quarante ans; qu'il avoit donné trop de marques de son courage à l'affaire de Chiari & par tout, pour vouloir finir sa carriére par une conduite contraire, qui nous couvriroit tous de honte & de deshonneur; que ceux qui se sont laissés séduire & surprendre aux conseils des lâches, écartent toujours de leur imagination les suites désagréables d'une mauvaise action; que la crainte du péril a coûtume de nous y précipiter; qu'à peine en est-on délivré par une lâcheté, que le voile tombe des yeux, & qu'on voit avec une vive douleur que l'on est tombé dans un crime qui couvre d'infamie; que je le suppliois de se souvenir du Commandant de Goito, qui s'étoit rendu lâchement, & dont les Officiers avoient été traités de misérables par M. Dillon, pour ne s'être pas opposés à la reddition d'un poste si important; qu'un Officier Général aussi plein de valeur, de mérite & d'intelligence que celui-là, ne lâche pas de telles paroles, sans être bien convaincu qu'une garnison est en droit de desobéir & de se moquer de la prétenduë dépendance d'un Gouverneur qui trahit les intérêts du Roi, & qui rend un dépôt dont le salut de toute une Province dépend absolument; qu'indépendamment des ordres qu'il avoit reçûs, il ne pouvoit ignorer que selon la loi inserée dans les provisions de tout Gouverneur de place, il étoit obligé de soutenir trois assauts au corps de sa place avant que de penser à se rendre, & qu'il ne le pouvoit faire, sans avoir auparavant assemblé le Conseil de guerre. Il répondit à toutes ces raisons, qu'il n'avoit jamais vû ni ouï dire qu'aucun Gouverneur eût jamais soutenu trois assauts au corps de sa place, pas même un seul, tant il étoit éxercé dans les choses qui s'étoient passées de son tems. Il devoit cependant sçavoir que le Gouverneur de Tortone s'étoit tout fraîchement fait tuer sur la bréche à la tête de sa garnison. Il répondit encore qu'on n'avoit jamais fait le procès à aucun de ceux qui s'étoient rendus sans en soutenir aucun; & qu'à l'égard du dernier chef, il vouloit bien nous apprendre qu'un Gouverneur étoit souverain & maître absolu dans sa place; qu'il n'avoit que faire d'un Concile ou d'une consulte de Médecins ignorans pour sçavoir s'il étoit sain ou malade; qu'il sçavoit mieux que nous l'état de sa maladie; que sa santé dépendoit du changement d'air, & de rendre un dépôt qu'il ne pouvoit plus garder sans témérité, & sans hazarder sa garnison pour un méchant trou qui n'en valoit pas la peine. Qu'en attendant que le Roi prononçât sur la supériorité du Concile sur le Gouverneur, qui représentoit sa personne, il étoit résolu de faire à sa tête, sans avoir recours à la nôtre; qu'il étoit las d'être enfermé, & encore plus las de nous entendre, & nous laissa là. Nous ne pûmes nous empêcher de rire de ce beau discours, & de convenir que la tête lui avoit tourné.

A peine nous eut-il quittés, que nous reçûmes un ordre de donner chacun notre avis par écrit. Ce fut un conseil du Commissaire. Nous y consentimes d'autant plus volontiers, que nous étions bien assûrés que le plus grand nombre ne seroit pas de son avis. En effet il ne s'en trouva que deux ou trois, que je n'ai garde de nommer, pour leur épargner cette honte. Le soir même, à l'insçû de tout le monde, il envoia au Colonel Wallis, qui commandoit le blocus. Le lendemain le Commissaire sortit de la citadelle, avec le Major & un Capitaine de Bretagne, pour dresser les articles de la capitulation. Tout fut reglé en peu de tems. On nous accorda tous les honneurs de la guerre, à cette condition qu'on visiteroit tous nos magasins: car on ne pouvoit s'imaginer que nous eussions encore pour quatre mois de vivres. Deux Lieutenans Colonels furent conduits par le Gouverneur en personne, qui leur fit connoître qu'on en

usoit

usoit de bonne foi. Le lendemain on remit une porte à l'ennemi, qui entra un moment après dans la citadelle par pure curiosité.

Nous devions sortir par la bréche; mais comme il n'y en avoit point, il fallut travailler à en faire une, pendant qu'on nous faisoit un pont de bateaux sur notre fossé. Comme l'ouvrage étoit considérable, nous ne pûmes sortir que le jour d'après au nombre d'environ mille combattans, pour défiler en présence de six cens hommes, le Gouverneur à la tête de sa garnison avec un grand bâton de plus d'une toise de longueur à la main. Nous fûmes escortés jusqu'à Bourgoforte, & de là nous nous rendîmes à Mantoue, où l'on ne nous attendoit pas si-tôt. Le Gouverneur y fut mal reçû. J'eus l'honneur de rendre compte à M. le Prince de Vaudémont de la conduite du Gouverneur, qu'il trouva digne d'être notée. Mais comme ce Prince avoit le malheur de se laisser gouverner presque toujours par des gens de peu de mérite, on s'adressa à je ne sçai quel homme qui avoit beaucoup de pouvoir sur son esprit, qui raccommoda un peu les affaires, & ne nuisit pas aux siennes. Cet homme avoit fait une espéce de fortune auprès de ce Prince. C'étoit un Poete sorti des montagnes d'Auvergne, grand faiseur de chansons caustiques, qui étoit venu en France avec ce Prince; & après avoir sollicité vainement un brevet de Colonel à la Cour sans avoir servi, il sortit d'auprès de ce Prince pour prendre une charge de gouverneur d'enfans dans je ne sçai quelle maison. Cet homme fit en sorte que le Prince m'ordonna de laisser cette affaire, & de ne faire aucun bruit. J'eus l'honneur de lui répondre que j'avois écrit à la Cour: mais mes gens bien munis de finance avoient pris de trop bonnes mesures. Ils trouvérent de si bons appuis, que bien loin d'être punis comme ils le méritoient, ils furent comblés de graces; & lorsque j'arrivai en France, où le régiment avoit passé après l'infortune de Turin, je fus surpris d'apprendre que mon Colonel, me croiant mort, avoit nommé à ma compagnie. Je m'en plaignis à M. le Maréchal de Tessé, qui en écrivit sur le champ à la Cour, & peu de jours après je fus remis dans mon emploi.

Après la campagne de 1707. je reçus ordre de me rendre à la Cour: feu M. le Duc de Vendôme m'aiant demandé au Roi pour servir auprès de lui en Flandre, ne m'aiant pû obtenir par une autre voie. J'avois le malheur d'avoir déplû au Ministre; & quoique j'eusse beaucoup de part dans son estime, j'étois bien assûré qu'à l'égard de son amitié je n'avois que faire d'y rien prétendre. On avoit voulu éxiger de moi certaines choses qui ne convenoient pas avec mes sentimens, je ne pus m'y déterminer. J'en avertis même M. de Vendôme. Un bon Courtisan en eût fait du moins un mystére, je ne crus pas devoir le cacher. C'est de toutes les fautes de ma vie celle dont je me répens le moins, & qui a contribué le plus à ma mauvaise fortune, & nullement les défauts que mes ennemis m'attribuent sans me connoître.

J'eus l'honneur de rendre compte de ma conduite au Ministre à l'égard de l'affaire de Modéne, & de lui parler avec la fermeté d'un homme de bien. Il n'étoit que trop persuadé de la vérité. Non seulement M. de Vendôme lui en avoit parlé, mais bien d'autres lui en avoient écrit. Il m'assûra n'avoir reçû aucune de mes lettres, ce qui me fit croire qu'elles avoient été interceptées. Je le suppliai très-humblement de m'ordonner le paiement de cinq à six mille livres qui m'étoient dûës: ce qu'il me promit de faire, & ce qu'il ne fit jamais, malgré les ordres du Roi, qui aiant été informé de cette affaire, du moins de quelque chose, ordonna que les six mille livres de pension accordées au Gouverneur de Modéne seroient réduites à la moitié, mais je ne fus pas pour cela mieux traité.

Tout ce qu'on put faire pour m'empêcher d'éclater, & de demander un Conseil de guerre sur les accusations du Gouverneur, qui me traitoit de rebelle dans ses lettres écrites au Ministre, & qui m'accusoit d'avoir voulu tellement brider son pouvoir, qu'il

qu'il s'étoit bien fait des choses contre ses intentions, & malgré les oppositions qu'il y avoit apportées; tout ce qu'on put faire, dis-je, fut de m'ordonner de garder un profond silence, & de ne plus parler d'une chose déja oubliée. Je vis bien d'où venoit cet ordre, & les personnes qui me l'avoient attiré. Deux femmes de grand crédit entreprirent de soutenir cet homme, & agirent si bien qu'elles mirent le Ministre de leur côté. Mais comme je vis bien que le personnage les emploioit pour que je ne fusse pas paié de ce qui m'étoit dû, & qu'il ne cessoit de se plaindre, je songeai à lui faire connoître à quel homme il avoit affaire. J'eus l'honneur de m'adresser à M. le Duc de Vendôme, & de le mettre au fait de la conduite de ce Gouverneur, & des dégoûts que je souffrois tous les jours, jusqu'à me refuser mes appointemens. Il ne manqua pas d'en parler au Ministre, qui, craignant que le Roi ne vînt à en être informé, en usa un peu mieux, du moins me donna de bonnes paroles. Mais comme mon homme ne discontinuoit pas de m'attirer des chagrins, en faisant en sorte qu'on m'amusât, sous prétexte qu'il falloit un certificat de lui, je me résolus de le pousser, s'il étoit assez imprudent pour me le refuser, bien que je sçûsse que je déplairois à certaines personnes en crédit & fort avides qui le soutenoient.

Avant que d'en venir à cette extrémité, je priai M. le Marquis de Goesbriand d'avoir la bonté de voir cet homme, qui crioit si fort. Il le vit, & lui dit sans façon qu'il prît bien garde à ses démarches; que tout le monde ne parloit ni ne pensoit comme lui à l'égard de sa défense de Modéne; qu'il alloit se précipiter dans le plus grand de tous les malheurs, & dans un pas très-dangereux, si je m'avisois de démander un Conseil de guerre; que les routes qu'il avoit déja prises, & les moiens dont il s'étoit servi avec son Commissaire, pour s'assûrer des supports & des amis auprès du Ministre, tomberoient par terre; que j'étois trop bien cramponné pour rien craindre, que j'avois pour moi la justice & la vérité; que le Ministre étoit juste & équitable; qu'il ne m'avoit pas encore écouté, mais qu'on trouveroit bien le moien de l'éclaircir; que si je rompois une fois la glace, il seroit perdu, & toutes ses machines démontées; qu'il vouloit bien l'avertir que je ne craignois ni les Grecs ni leurs présens; que j'étois trop piqué au jeu par deux assassinats qu'il ne pouvoit ignorer, & qui n'avoient pas réussi; que je ne l'en accusois pas, mais que cela n'empêcheroit pas que je ne lui fisse un très-grand tort, puisque je n'avois d'autre ennemi que lui-même & le Commissaire; que j'avois pour moi tous les Officiers de la garnison; que tout le monde étoit persuadé de mon innocence, & de mon zéle pour le service de mon Prince; que des gens de la Cour de la premiére volée avoient déja lâché quelques paroles au Roi sur l'affaire de Modéne, qui ne lui faisoient pas beaucoup d'honneur; que quand je serois aussi coupable qu'il prétendoit le faire accroire, cela n'empêchoit pas qu'il ne le fût beaucoup lui-même, pour s'être rendu comme il avoit fait: au lieu que j'étois loué de tout le monde pour m'être opposé à la capitulation tout comme les autres; qu'il ne se mît donc pas dans l'esprit d'avoir beaucoup de gens pour lui; que tout le monde lui tourneroit le dos, si je me mettois en tête de me plaindre & de l'accuser; qu'il prît encore une fois, bien garde à lui; qu'à la vérité le Ministre avoit témoigné à M. de Vendôme, que je ne lui déplairois pas de laisser là cette affaire; que j'avois regardé cet avis comme un ordre, mais qu'il falloit qu'il me ménageât; que sans cela il ne lui répondoit pas de ce qui lui arriveroit; qu'il lui conseilloit de me donner un certificat de mes services à Modéne; que je me souciois fort peu de ses éloges; que j'en avois besoin seulement pour être paié de ce qui m'étoit dû; que s'il le refusoit, il pouvoit compter qu'il seroit arrêté lui & son ami. Il parut si frapé d'un tel discours, qu'il remit sur le champ ce que je lui faisois demander, & que M. le Marquis de Goesbriand eut la bonté de me remettre, & de me conseiller de le donner au Ministre, avec une lettre, où je férois un détail de l'affaire de Modéne.

Cette

Cette lettre lui fit tomber le voile des yeux : car bien loin de m'excuser d'avoir soulevé tous les Officiers de la garnison contre la conduite du Gouverneur, je ne fis pas difficulté d'avouer que je n'avois rien oublié pour les engager tous à s'opposer de toutes leurs forces à la reddition de la place, puisque le Gouverneur alloit contre les ordres formels qu'il avoit reçûs de M. le Prince de Vaudémont de se défendre jusqu'à la derniére extrémité ; que nous n'avions soutenu aucun siége ; que la garnison avoit été toujours plus forte que l'ennemi ; que nous l'aurions chassé de la ville, s'il avoit voulu satisfaire à la bonne volonté de la garnison ; que les Messieurs de Véxin le lui avoient cent fois proposé ; qu'il n'y avoit jamais eu que cinq ou six cens hommes de troupes réglées ; que nous n'avions jamais été assiégés ; que nous n'étions bloqués que par les milices du païs ; qu'un Gouverneur qui déclare avoir reçû un ordre de se défendre jusqu'à la derniére extrémité, & qui produit cet ordre à tout le monde, lorsqu'il est dans l'intention d'y desobéir, doit du moins faire comprendre qu'il en a reçu de tout contraires, sans qu'on puisse trop l'obliger à les communiquer ; qu'en ce cas je me serois bien gardé de lui demander de les produire, quoiqu'il eût reçu un ordre de Son Altesse Roiale Monseigneur le Duc d'Orléans, d'agir de concert avec moi dans la défense de sa place, & de tenir jusqu'au dernier de sa garnison.

Que j'avois déclaré à tout le monde que nous passerions pour des lâches & des infames, si nous ne nous opposions à la résolution d'un Gouverneur qui parle de se rendre sans être attaqué dans les formes, nous trouvant dans une citadelle aussi forte & aussi importante que celle que nous défendions ; que le Gouverneur n'étoit pas d'un poids à capituler sans assembler du moins le Conseil de guerre ; qu'il ne l'avoit pourtant pas voulu faire ; qu'il sçavoit lui-même que le nom d'aucun Officier ne s'étoit trouvé dans la capitulation, & qu'il étoit ridicule d'y voir seulement celui d'un Commissaire de guerre, qui l'avoit lui-même fabriquée & sollicitée ; qu'on ne produiroit aucune Loi ni Ordonnance qui défendît à aucun Officier sur le pied où j'étois à Modéne, & aux premiers des Corps, de contrequarrer, ou de trouver à redire à un Gouverneur qui va directement contre les ordres du Roi, & qui veut se rendre, non seulement sans avoir auparavant assemblé le Conseil de guerre, comme je l'ai dit : mais encore sans avoir produit quelque ordre contraire au premier, ou quelques raisons bonnes ou mauvaises pour justifier une si honteuse conduite. Que le Gouverneur est bien maître absolu dans sa place pour faire agir & combattre ses troupes, mais qu'on ne me feroit jamais voir par aucune loi ni par aucun éxemple, qu'il fût en pouvoir de rendre un dépôt qui lui est confié, & de le céder sans aucune raison, puisqu'il avoit encore des vivres & des munitions de guerre pour plusieurs mois. Que si ma prétenduë rebellion passoit dans son esprit pour fort solide, je le suppliois de me faire la grace de m'écouter ; que ce que je prenois la liberté de lui demander étoit d'autant plus juste, qu'on ne refusoit pas aux criminels les plus avérés la liberté de se défendre.

Que tous ceux qui ont écrit du droit de la guerre étoient unanimes sur ce point, qu'il étoit du devoir & de l'honneur des Officiers de la garnison de s'opposer à tout ce que le Gouverneur entreprendroit contre le service du Maître, & contre ses ordres ; qu'ils étoient en droit de s'assembler, de lui faire des remontrances, & de le déposséder, ou de ne lui point obéir, s'il persistoit dans la résolution de rendre sa place, & de nommer en sa place & à la pluralité des voix un homme capable de la défendre & d'éxécuter les ordres du Souverain, à moins que ce Gouverneur ne produisît en plein Conseil de guerre des ordres contraires au premier. Que j'étois prêt de lui obéir en tout ce qu'il lui plairoit de m'ordonner touchant cette affaire, que je n'en parlerois plus, puisque c'étoit sa volonté : mais que je le suppliois très-humblement de faire attention à mes services, & de me faire la grace d'ordonner que je fusse paié de tout ce qui m'étoit

dû de mes appointemens, qui montoient à une somme assez considérable pour ne devoir pas la perdre.

M. le Duc de Vendôme aiant lû ma lettre, voulut se charger lui-même de la rendre au Ministre, qui en parut satisfait, & dit qu'il n'étoit que trop persuadé de mes raisons; & que s'il ne m'avoit pas demandé de me justifier auprès de lui sur cette affaire, il n'avoit d'autre raison à lui donner, sinon qu'il étoit déja convaincu de la mauvaise conduite du Gouverneur, qu'il auroit soin de moi, & qu'il tâcheroit de me faire tout le bien qui dépendroit de lui, & que je méritois au-delà de son pouvoir. L'on a pû voir s'il tint sa parole, & l'on verra un jour par mes Mémoires qu'il n'est pas le seul qui m'en ait manqué.

FIN.



HIS-

HISTOIRE
DE
POLYBE.

LIVRE SECOND.



HELLAS
ſive
GRAECIA
PROPRIA
MARE
JONIUM
CORCYRA
EPIRI PARS
Ambracia
Nicopolis
Paxi Ins
Leucas
Leucadia
Leucate Promont
Echinades Insulae
Ithaca
Neritos
CEPHALENIA
Same
Proni
Palae
ZACYNTHUS
Occidens
Oriens
39
38
37
36
35



HISTOIRE DE POLYBE.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Récapitulation du Livre précédent. Mort d'Amilcar, Asdrubal lui succéde dans le commandement des armées. Siége de Mydionie par les Etoliens. Combat entre les Etoliens & les Illyriens. Pouvoir de la fortune. Mort d'Agron Roi des Illyriens. Teuta sa femme lui succéde. Phénice livrée par les Gaulois aux Illyriens, & remise en liberté par les Etoliens & les Achéens. Imprudence des Epirotes.

ON a vû dans le Livre précedent, en quel tems les Romains, après s'être établis dans l'Italie, pensérent à étendre leurs conquêtes au dehors, comment ils passérent en Sicile, & pourquoi ils eurent, au sujet de cette Isle, la guerre avec les Carthaginois; quand ils commencérent à se faire des armées navales, & ce qui se passa dans ces deux Etats pendant tout le cours de cette guerre, qui

chassa les Carthaginois de la Sicile, & la soumit toute aux Romains, à l'exception du païs qui obéïssoit à Hiéron. On a vû encore comment s'est allumée la guerre entre les troupes étrangéres & la République de Carthage, jusqu'où les premiers ont porté leurs excès, & ce qu'ont produit les différens événemens de cette horrible révolte jusqu'à la victoire, qui extermina la plupart des séditieux, & fit rentrer les autres dans leur devoir. Passons maintenant à ce qui s'est fait ensuite, sans nous écarter de la briéveté que nous nous sommes d'abord proposée.

Mort d'Amilcar, Asdrubal lui succéde.

La guerre d'Afrique terminée, les Carthaginois envoiérent en Espagne une armée sous la conduite d'Amilcar. Celui-ci partit avec Annibal son fils, âgé pour lors de neuf ans, traversa le détroit formé par les Colonnes d'Hercule, & rétablit dans l'Espagne les affaires de sa République. Pendant neuf ans qu'il resta dans ce païs, il soumit à Carthage un grand nombre de peuples, les uns par les armes, les autres par la négociation. Enfin il finit ses jours d'une maniére digne de ses premiers exploits, les armes à la main (*a*) & dans un champ de bataille, où aiant en tête une armée très-nombreuse & très-aguerrie, il fit des prodiges de courage & de valeur. Les Carthaginois donnérent ensuite le commandement à Asdrubal, parent d'Amilcar, & Commandant des galéres.

Siége de Mydionie par les Etoliens.

Ce fut vers ce tems-là que les Romains passérent pour la premiére fois dans l'Illyrie. Cette expédition doit être considérée avec soin, si l'on veut entrer dans notre projet, & connoître bien les progrès & l'établissement de la domination des Romains. Voici donc pourquoi ils prirent cette résolution. Agron Roi d'Illyrie, & fils de Pleurate, avoit sur terre & sur mer les plus grandes armées qu'eussent jamais eu ses prédécesseurs. A force d'argent Démétrius, pére de Philippe, avoit gagné sur ce Roi, qu'il porteroit du secours aux Mydioniens, que les Etoliens assiégeoient, pour se vanger de ce qu'ils avoient refusé de les associer à leur République. Pour cela ils avoient levé une puissante armée, & s'étant allés camper tout autour de la ville, ils emploiérent, pour la réduire, toutes sortes de machines. Déja Mydionie (*b*) étoit aux derniéres extrémités, & les assiégés sembloient chaque jour devoir se

(a) *Il finit ses jours d'une maniére digne de ses premiers exploits, les armes à la main.*] Tite-Live ne s'accorde pas avec Polybe sur la mort de ce célébre Chef de guerre, il la raconte tout différemment. Bien loin de le faire mourir les armes à la main & dans le lit d'honneur, il prétend qu'il fut assassiné publiquement par un barbare. D'autres disent par un Gaulois, qui voulut venger la mort de son maître qu'Amilcar avoit tué, sans se soucier de la mort qu'on lui fit souffrir très-cruellement après le coup fait. Qui croirons-nous de ces deux Auteurs? Gardons-nous bien de balancer un instant en faveur de l'Auteur Latin. Le témoignage du Grec est bien autrement trebuchant que celui de l'autre, qui ne sortit jamais de l'Italie; au lieu que Polybe pouvoit avoir appris cette mort en Espagne ou en Afrique par des gens qui pouvoient s'être trouvés dans cette bataille, où ce grand homme périt, ou des Historiens Puniques, que Tite-Live apparemment n'entendoit point: car le Grec avoit parcouru l'Afrique, & de la maniére qu'il parle des affaires des Carthaginois, il paroît assez qu'il entendoit leur langue.

(b) *Déja Mydionie étoit aux derniéres extrémités.*] Je ne suis pas peu embarrassé, il faut que je l'a-

se rendre, lorsque le Préteur des Etoliens voiant son tems prêt à expirer, dit à ses troupes, qu'aiant essuié toutes les fatigues & tous les périls du siége, il étoit en droit de demander qu'après que la ville seroit emportée, on lui confiât le soin du butin, & qu'on lui accordât l'inscription des armes. Quelques-uns, mais sur tout ceux qui aspiroient à la même distinction, se récriérent sur cette demande, & détournérent les soldats de rien décider là-dessus, avant que la fortune fît connoître à qui cette faveur seroit dûë. Il fut cependant reglé, que le nouveau Préteur, qui prendroit la ville, partageroit avec son prédécesseur le soin du butin (a) & l'inscription des armes.

Le

l'avoue, sur l'éxistence de cette ville, dont parle mon Auteur. Ce qu'il y a de bien surprenant, c'est que Cellarius, d'ailleurs si éxact, n'en dit pas un mot, & cependant elle est le sujet d'un événement très-remarquable dans notre Historien. Comment se peut-il que tant d'Auteurs qui ont si bien écrit de la géographie des Anciens n'en aient point parlé? Le nom d'une ville considérable, qui soutient un si long siége, dont une bataille la délivre, peut quelquefois échaper à un ou deux Auteurs par inadvertance; mais ici on croiroit qu'ils se sont tous donnés le mot pour n'en rien dire. On n'a qu'à lire Cellarius dans sa Gréce pour reconnoître qu'il avoit lû Polybe avec beaucoup de soin, il le cite presque à chaque pas qu'il fait. Il y avoit véritablement un païs ou une nation qu'on appelloit la Mygdonie, mais il étoit enclavé dans la Macédoine & loin de la mer, selon Etienne de Bysance, & on ne sait pas même quelle en étoit la capitale. Il est besoin ici de conjectures pour trouver la Mydionie de notre Auteur, ce qui n'est pas fort aisé. Ne seroit-ce point un peuple limitrophe des Etoliens, dont la capitale devoit être assez proche de la mer? C'est de quoi je ne doute nullement. Mais où la placer, puisqu aucun Géographe n'en a fait mention? J'avois d'abord pensé à la mettre un peu dans les terres du golfe d'Embracie; mais je me suis ravisé, par cette raison, qu'il y a deux villes des deux côtés du détroit qui forment deux anses, qui laissent une fort petite ouverture: de sorte que les Illyriens n'eussent pû l'emboucher sans être découverts, outre que Polybe ne dit pas que les Illyriens fussent entrés par un détroit pour l'exécution de leur entreprise. D'ailleurs le golfe d'Embracie me semble un peu trop éloigné de l'Etolie & dans l'Acarnanie. Si les Etoliens se fussent ouvert une entrée dans ce païs, Polybe nous en eût appris quelque chose. Ce n'est pourtant pas une preuve fort concluante, puisque ces peuples avoient quelquefois poussé plus loin leurs brigandages; mais comme il faut aller toujours au plus sûr dans les choses où il n'y a que doutes & incertitudes, je panche fort à croire que cette ville étoit peu éloignée du païs des Etoliens, & que se trouvant à leur bien-séance, & peut-être assez riche pour leur donner envie de s'en rendre les maîtres, pour la piller, & la laisser là comme ils faisoient toutes les autres qu'ils ne pouvoient garder. Au sentiment de Polybe, de Tite-Live, & d'une infinité d'autres Auteurs Grecs & Latins, les Etoliens étoient regardés comme les brigans & les voleurs de la Gréce: c'étoit leur métier, & leur réputation étoit toute établie sur ce point. Je ne fais pas un port de mer de cette ville, je la place à une lieuë de la côte entre le fleuve Achelois & Leuvenus, puisque mon Auteur rapporte que les Illyriens, aiant débarqué de nuit ce qu'ils avoient de troupes, marchérent au secours de la ville, où ils arrivérent vers le jour.

(a) *Que le nouveau Préteur qui prendroit la ville partageroit avec son prédécesseur le soin du butin.*] C'est ici le conte de la peau de l'ours, qu'il ne faut pas vendre que la bête ne soit prise. Il ne faut pas partager un butin ou le pillage d'un païs en espérance de gagner une bataille qui n'est pas donnée, ni partager celui d'une ville qui n'est pas prise, comme il arriva aux Etoliens à Mydionie, qui partagérent leur proie avant que de la tenir. Il leur tomba souvent de ces sortes de peaux imaginaires, pour avoir ignoré le conte qui a dégeneré en proverbe, & qui a tout l'air de la vérité. On l'a appliquée à bien des Princes, à des Généraux d'armées, & à des Puissances liguées contre une autre que l'on croioit accabler; c'est une peau d'ours qui est encore toute entiére sur l'animal, tout plein de vie.

La plus celébre de toutes les peaux dont l'Histoire fasse mention, est celle de cette fameuse ligue de 1214. contre Philippe-Auguste Roi de France, contre lequel les puissances les plus redoutables de l'Europe s'unirent. L'Empereur Othon, Jean Sans-Terre Roi d'Angleterre, Ferrand Comte de Flandres, le Comte de Boulogne, ses vassaux mêmes, se déclarérent ses ennemis. On lui en suscita jusques dans sa famille, puisqu'Henri Duc de Brabant se révolta contre lui. Ajoutez à tant d'embarras des sujets révoltés dans le cœur de son Roiaume, c'est-à-dire les Albigeois, qui se mirent de la partie, soutenus du Roi d'Aragon. Philippe *n'eut pas même la consolation*, dit le Pére d'Orléans dans son Histoire

des

Combat entre les Etoliens & les Illyriens.

Le lendemain de cette décision, jour que le nouveau Préteur devoit être élû & entrer en charge, selon la coûtume des Etoliens, arrivent pendant la nuit proche de Mydionie cent bâtimens portant cinq mille Illyriens, qui débarquant sans bruit au point du jour, & s'étant rangés en bataille à leur maniére, s'en vont, partagés en cohortes, droit au camp des Etoliens. Ceux-ci furent d'abord frapés d'une descente si subite & si hardie, mais ils ne rabattirent pour cela rien de leur ancienne fierté ; ils comptoient sur le nombre & la valeur de leurs troupes, & firent bonne contenance. Ce qu'ils avoient d'infanterie pesamment armée & de cavalerie, & ils avoient beaucoup de l'une & de l'autre, ils le mirent en bataille dans la plaine à la tête du camp. Il y avoit là quelques postes élevés & avantageux, ils les firent occuper par une partie de la cavalerie & des armés à la légére. Mais ceux-ci ne pûrent tenir contre les Illyriens, qui au premier choc les accablérent & de leur nombre & de leur pesanteur, & menérent battant la cavalerie jusqu'aux pesamment armés des Etoliens. Fondant ensuite des hauteurs sur les troupes rangées dans la plaine, ils les renversérent avec d'autant plus de facilité, que les Mydioniens firent en même tems sur elles une vigoureuse sortie. Il en resta une grande partie sur le champ de bataille ; mais on fit un plus grand nombre de prisonniers, & on se rendit maître des armes & de tout le bagage. Les Illyriens, après avoir exécuté l'ordre de leur Prince, chargérent le butin sur leurs bâtimens, & reprirent la route de leur païs. Ainsi fut sauvée Mydionie, lorsqu'elle s'y attendoit le moins.

Pouvoir de la fortune.

On convoqua ensuite une assemblée des Citoiens, où l'on discuta entr'autres choses l'affaire de l'inscription des armes, & on y régla que l'on suivroit la loi que les Etoliens venoient d'établir, en sorte que l'inscription des armes seroient commune & au Préteur qui étoit actuellement

des Révolutions d'Angleterre, *dans une guerre où il n'avoit à combattre que des ennemis de l'Eglise, d'avoir le Pape dans ses intérêts.* Ce qui n'est pas surprenant, pour peu qu'on connoisse la politique de ce tems-là. Aussi les ligués ne manquérent pas de se partager la peau de l'ours, tout plein de vie & de force. On auroit cru que la bête étoit par terre, qu'il n'y avoit plus qu'à l'écorcher, tant ils en étoient avides.

Dindenaut prisoit moins ses moutons qu'eux leur ours. Le Comte de Flandres devoit avoir l'Isle de France, le Comte de Boulogne le Vermandois, l'Empereur la Bourgogne & la Champagne, le Roi d'Angleterre se contenta du païs de delà la Loire. Le Roi d'Aragon & les Albigeois ne comptérent pas moins sur une bonne portion de la fortune. Cela fait, nos chasseurs se mettent en campagne : l'ours se présente, & leur va au-devant. Les Albigeois sont dé aits & taillés en piéces à Muret, & le Roi d'Aragon y périt. Voilà deux portions de la peau de moins à distribuer. Le Roi d'Angle terre rencontre l'ours victorieux, tous les chasseu prennent la fuite ; l'épouvante saisit le Roi, il aba donne ses bagages & ses machines pour s'enfui & fait neuf lieuës sans débrider, autre bonne p tie de la peau dont l'Empereur & ses autres al doivent profiter. Point du tout, l'ours paroît d la plaine de Bouvines. Là se donne cette célébre taille, où plus de deux cens mille hommes fu défaits par une armée infiniment inférieure. L'E pereur s'enfuit, & ne fit pas moins de chemi tournant le dos, que Jean Sans-Terre en tou le sien. Le Roi, qui vit cette action d'O s'écria d'un ton moqueur, *nous ne verrons jourd'hui son visage.*

La ligue de 1688. fut à peu près semb mais celle sur laquelle les ennemis de la comptérent le plus, fut celle de 1701. malh sement l'affaire de Denain arriva fort mal à elle fit évanouir tous les projets.

lement en charge, & à ceux qui le feroient dans la fuite. La fortune montre bien ici quel eft fon pouvoir fur les chofes humaines, en favorifant tellement les Mydioniens, qu'ils couvrent leurs ennemis de la même infamie dont ils s'attendoient d'être eux-mêmes couverts, & la défaite inopinée des Etoliens nous apprend que l'on ne doit pas délibérer fur l'avenir, comme s'il étoit déja préfent; qu'il ne faut point compter par avance fur des chofes qui peuvent encore changer; & qu'étant hommes nous devons en toute occafion, mais fur tout dans la guerre, nous attendre à quelque événement que nous n'aurons pû prévoir.

Au retour de la flotte, Agron s'étant fait faire par les Chefs le récit du combat, fut dans une joie extréme d'avoir rabaiffé la fierté des Etoliens : mais s'étant adonné au vin & à d'autres plaifirs femblables, il y gagna une pleuréfie, qui le mit en peu de jours au tombeau. *Mort d'Agron Roi des Illyriens.*

Le Roiaume paffa entre les mains de Teuta fa femme, qui fe remit d'une partie des affaires fur la foi de fes amis. Cette Reine, dont l'efprit n'avoit rien au-deffus des perfonnes de fon féxe, ne penfoit qu'à la derniére victoire. Sans égard pour les Etats voifins, elle permit d'abord à fes fujets de pirater. Enfuite aiant équipé une flotte, & levé une armée auffi nombreufe que la premiére, elle éxerça de côté & d'autre par fes Généraux toutes fortes d'hoftilités. *Teuta fa femme lui fuccéde.*

Les Eléens & les Mefféniens furent les premiers à s'en reffentir. Jamais ces deux païs n'étoient en repos ni en fûreté contre les Illyriens, parce que la côte étant fort étenduë, & les villes, dont ils dépendent, bien avant dans les terres, les fecours qu'ils en pouvoient tirer étoient trop foibles & trop lents pour empêcher la defcente des Illyriens, qui par cette raifon fondoient fur eux fans crainte, & mettoient tout au pillage. Ils avoient pouffé un jour jufqu'à Phénice, ville d'Epire, pour y chercher des vivres. Là s'abouchant avec des Gaulois qui y étoient en garnifon à la folde des Epirotes, au nombre d'environ huit cens, ils prirent avec eux des mefures pour fe rendre maîtres de la ville. Les Gaulois donnent les mains au complot, les Illyriens font une defcente, emportent la ville d'infulte, & s'emparent de tout ce qu'ils y trouvent. A cette nouvelle les Epirotes fe mettent fous les armes. Arrivés à Phénice, ils campent devant la ville, aiant devant eux la riviére, & pour être plus en fûreté ils enlévent les planches du pont qui étoit deffus. Sur l'avis qu'ils reçoivent enfuite que Scerdilaïde arrivoit par terre à la tête de cinq mille Illyriens, qu'il faifoit filer par les détroits qui font proche d'Antigonée, ils envoient un détachement à la garde de cette ville; & du refte fe tranquillifent, font bonne chére aux dépens du païs, & ne s'embarraffent pas du fervice du camp. Les Illyriens avertis que les Epirotes avoient partagé leurs forces, & que le *Phénice livrée aux Illyriens par les Gaulois.*

service se faisoit avec nonchalance, partent de nuit, jettent des planches sur le pont, (*a*) passent dessus; puis s'emparant d'un poste avantageux, ils demeurent là jusqu'au jour. Alors on se met de part & d'autre en bataille devant la ville. Les Epirotes sont défaits, on en tua un grand nombre, beaucoup plus furent pris prisonniers le reste se sauva chez les Atintaniens.

Après cette défaite, ne voiant plus chez eux-mêmes de quoi se soutenir,

(a) *Jettent des planches sur le pont & passent dessus, puis s'emparant d'un poste avantageux.*] Cette négligence des Epirotes, à se tenir si peu sur leurs gardes au voisinage d'un ennemi vigilant & hardi, n'est pas une de ces choses qu'on regarde comme très-rares à la guerre. Il y a toujours de mauvais Officiers dans les armées, & un grand nombre qui regardent l'art des précautions comme une marque de timidité & de crainte de l'ennemi. Il ne faut pas s'étonner s'ils tombent souvent dans les piéges qu'on leur tend, & qu'ils soient surpris par tout où il plaît à cet ennemi de les aller voir.

Rien n'est moins rare que les surprises d'armées, de camps & de postes. Si l'on sçavoit la facilité qu'il y a de tenter ces sortes d'entreprises, elles seroient encore moins rares qu'elles ne le sont. L'art des précautions étoit beaucoup moins connu des Anciens que des Modernes. Ces exemples de négligence, de paresse, ou d'*imprévoiance*, s'il m'est permis de lâcher ce mot, sont d'une instruction admirable aux gens de guerre qui aiment leur métier: car les fautes, particuliérement celles de grand éclat, sont des leçons qui frapent bien davantage l'imagination, & s'impriment bien plus dans notre mémoire que les belles actions. En évitant les unes, on parvient aux autres. Il est certain que le désir d'imiter les grands exemples nous touche toujours moins que celui d'éviter les grandes fautes, & de s'en souvenir, pour ne pas tomber dans les malheurs qui naissent de la négligence & du manque de prévoiance. Lorsqu'on est surpris & battu pour être tombé dans ces deux défauts, qui sont toujours sensibles à tout homme de guerre, outre la crainte des reproches que l'on mérite, on a encore le chagrin de ne pouvoir éviter la perte entiére de sa réputation, sans qu'il soit guéres possible d'éviter un si grand deshonneur, parce que la surprise ne nous donne presque jamais le tems de nous reconnoître. Il naît de là, outre les reproches de négligence & d'ignorance de nos devoirs, un très-grand soupçon de lâcheté. Belle leçon pour les gens de guerre, & qui nous apprend a nous tenir sans cesse sur nos gardes.

Les Epirotes se croient fort en sûreté, aiant une riviére devant eux & la ville à dos; les Officiers n'ont-ils pas raison de se donner du bon tems, & de se réjouir dans la ville? Les soldats, qui voient cela, s'en donnent aussi à leur exemple. Il le faut bien dans un poste si assûré, & si fort à l'abri de toute surprise. Il est vrai qu'il y avoit sur la riviére un pont dont l'ennemi pouvoit profiter. Ils se contentent d'en enlever seulement les planches ou les madriers, & de laisser les poutres. L'ennemi, qui n'ignore rien d'une si admirable précaution, & qui veut tenter quelque chose, fait provision de planches; il n'a qu'à les poser dessus, & avant qu'il arrive assez de monde pour soutenir la garde qui se présente pour le défendre, le voilà de l'autre côté. Cette faute des Epirotes est une de celles qui sont les plus ordinaires dans les armées.

J'en ai vû mille fois de toutes semblables, mais heureusement ceux qui y tomboient n'ont point trouvé des Illyriens qui leur apprissent aux dépens de leur réputation & de celle de toute une armée à se précautionner un peu mieux. La plupart, pour ne pas dire presque tous, se contentent d'imiter les Epirotes, de retirer les madriers d'un pont & de les remettre le jour. J'avouë qu'on est souvent obligé d'en user ainsi dans un poste avancé, où il y a une riviére ou un ruisseau de difficile abord; mais cette précaution ne suffit pas lorsque le poste est de grande importance. Il faut non seulement ôter les planches & les retirer de son côté dès l'entrée de la nuit pour les remettre au jour, mais il faut encore fortifier la tête du pont d'un retranchement, ou d'arbres abattus avec toutes leurs branches, qu'on retire le matin pour le passage des fourrageurs, ou des détachemens qu'on envoie à la guerre.

Monglat me fournit un exemple dans ses Mémoires, qu'il est bon de remarquer à propos des planches. Il rapporte que le Duc de Weimar aiant assiégé Brisac en 1638. le Général Guents aiant inutilement attaqué ses lignes, fit la nuit du lendemain attaquer le fort qui étoit au bout du pont de bateaux du côté de Neubourg, & s'en rendit le maître; mais comme les ennemis craignirent que M. le Duc de Weimar ne vînt le reprendre par le pont, ils en firent enlever les planches en beaucoup d'endroits: la cavalerie voulant venir au secours par dessus le pont, eut bien de la peine à passer, parce que les cavaliers tomboient au fond des bateaux aux endroits où les planches manquoient, d'où l'on avoit grand-peine à les retirer; mais le Colonel Schomberg étant arrivé avec son infanterie, fit raccommoder les planches qu'on avoit ôtées, au lieu de les jetter dans le Rhin, ou de les transporter plus loin.

tenir, ils députérent aux Etoliens & aux Achéens pour les supplier de venir à leur secours. Ces peuples touchés de compassion se mettent en marche, & vont à Helicrane ; là se rendent aussi les Illyriens qu'avoit amenés Scerdilaïde, & qui s'étoient emparés de Phénice. Ils se postent auprès des Etoliens & des Achéens, dans le dessein de leur donner bataille. Mais outre que le terrain étoit desavantageux, ils reçurent de Teuta des lettres qui les obligeoient de revenir incessamment dans l'Illyrie, parce qu'une partie de ce Roiaume s'étoit tournée du côté des Dardaniens. Ainsi après avoir ravagé l'Epire, ils firent une tréve avec les Epirotes ; leur rendirent, avec la ville de Phénice, ce qu'ils avoient pris sur eux d'hommes libres, pour une somme d'argent, & aiant chargé sur des barques les esclaves & le reste de leur bagage, les uns se mirent en mer, les autres que Scerdilaïde avoit amenés s'en retournérent à pied par les défilés d'Antigonée. Cette expédition répandit une extréme fraieur parmi les Grecs qui habitoient le long de la côte. Auparavant ils craignoient pour leurs campagnes ; mais depuis que Phénice, la ville de toute l'Epire la plus forte & la plus puissante, avoit passé sous d'autres loix d'une façon si extraordinaire, ils crurent qu'il n'y avoit plus de sûreté ni pour eux-mêmes ni pour leurs villes.

Remise en liberté par les Achéens & les Etoliens.

Les Epirotes remis en liberté, loin de se vanger des Illyriens, ou de marquer leur reconnoissance aux Etats qui les avoient secourus, envoiérent des Ambassadeurs à Teuta, & de concert avec les Acarnaniens firent alliance avec cette Reine : alliance en vertu de laquelle ils prirent dans la suite les intérêts des Illyriens contre les deux peuples qui les en avoient délivrés : aussi grossiérement ingrats à l'égard de leurs bienfacteurs, qu'ils avoient auparavant été peu habiles à se conserver Phénice. Que nous tombions quelquefois dans des malheurs que nous n'avons pû ni prévoir ni éviter, c'est une suite de l'humanité, nous n'en sommes pas responsables, on en rejette la faute ou sur la fortune, ou sur quelque trahison : mais quand le péril est évident, & que l'on n'y tombe que faute de jugement & de prudence, alors on ne doit s'en prendre qu'à soi-même. Un revers de fortune attendrit, s'excuse, attire du secours ; une sottise, une grossiére imprudence ne mérite de la part des gens sages que de l'indignation & des reproches. C'est aussi la justice que les Grecs rendirent aux Epirotes. Sçachant que les Gaulois passoient communément pour suspects, pouvoient-ils sans témérité leur donner en garde une ville riche, puissante, & qui par mille endroits irritoit leur cupidité ? Pourquoi ne se pas défier d'un corps de troupes chassé de son païs par sa propre nation, pour les perfidies qu'il avoit faites à ses amis & à ses parens : dont plus de trois mille hommes reçûs ensuite par les Carthaginois, qui étoient alors en guerre, avoient pris occasion d'un soulévement des soldats contre les Chefs au sujet de la solde, pour piller Agrigente, où ils avoient été mis pour la garder, qui jettés

Imprudence des Epirotes.

dans Eryce pour la défendre contre les Romains qui l'assiégeoient, après avoir inutilement tenté de la leur livrer par trahison, s'étoient venus rendre dans leur camp : qui laissés ensuite dans Eryce sur leur bonne foi par les Romains, avoient pillé le Temple de Venus-Erycine: qui enfin aussi-tôt après la guerre de Sicile, connus par les Romains pour des traîtres & des perfides, avoient été dépouillés de leurs armes, mis sur des vaisseaux, & chassés de toute l'Italie. Après cela étoit-il de la prudence de confier à des gens de cette trempe la garde d'une République & d'une ville très-puissante ? Et les Epirotes ne furent-ils pas bien les artisans de leurs malheurs ? Cette imprudence valloit la peine d'être remarquée : elle apprendra qu'en bonne politique une garnison ne doit jamais être trop forte, sur tout lorsqu'elle est composée d'étrangers & de barbares.

OBSERVATIONS

Sur le combat de Mydionie.

§. I.

On croiroit en lisant le siége de Mydionie & la défaite des Etoliens devant cette place, que c'est une de ces avantures de roman, où l'on voit tout à coup paroître une armée qui semble n'être venuë que par enchantement & par art magique. En effet n'est-ce pas un grand sujet d'étonnement à un Général, qui se voit au moment de se rendre maître d'une place, d'apprendre que l'ennemi est à deux pas de lui, qu'il fait sa disposition, se range en bataille, & qu'il l'aura bientôt sur les bras, sans savoir d'où il est venu, & sans avoir sçû ni même soupçonné que la mer pût produire une telle avanture ? Ce sont là de ces événemens très-rares dans une Histoire, & qui plaisent infiniment.

Il faut avouër qu'un Général d'armée qui se trouve surpris de la sorte, doit être bien étonné. Ces sortes d'événemens sont rares à la guerre; mais il devroit être encore plus rare de se laisser surprendre. Cependant il n'est rien de plus ordinaire, quoique la guerre soit une science de prévoiance, de vigilance & de précautions. Le bon est que les Généraux Etoliens tenoient leur conquête pour certaine & infaillible. Il y a plus, ils se brouillérent si fort sur le partage du butin & de la gloire, & leur démêlé alla si loin, qu'il ne fallut rien moins que l'assemblée des Etoliens pour les mettre d'accord. Cette assemblée décida assez peu équitablement à l'égard de l'ancien Préteur. Elle ordonna que le nouveau, „ qui prendroit la ville, partageroit avec son prédécesseur l'administration du butin & l'inscription des armes, quoique le premier eût essuié tous „ les travaux & les périls du siége". Si le dernier eût prévû ce qui devoit arriver, il ne se fût pas si fort pressé, ni si fort échauffé, l'événement s'en moqua. Il ne fut pas si heureux que Pompée, qui prenoit le soin d'une guerre lorsqu'il s'appercevoit qu'elle tiroit à sa fin par les succès & la conduite des autres. Il n'arrivoit que lorsqu'ils étoient à la veille de recueillir le fruit de leurs peines & de leur courage. Le délié Romain laissoit défricher le champ pendant qu'il disposoit ses brigues, & n'arri-

voit qu'au moment de la moisson. C'étoit acquérir de la gloire à fort bon marché, si ce n'étoit la voler.

Le debat des deux Préteurs, & plus encore le résultat de l'assemblée des Etoliens sur cette affaire, me paroît assez burlesque. Notre Auteur fait là-dessus des réflexions très-sensées sur l'incertitude des affaires humaines, & sur les conjonctures fatales que la providence de Dieu se plaît à produire de tems en tems pour confondre les espérances les mieux fondées, & qu'on regarde comme infaillibles, tant il est véritable „ qu'il ne „ faut pas compter par avance sur des événemens qui peuvent encore changer, ni déli- „ bérer sur l'avenir, comme s'il étoit présent". C'est ce qui arriva aux deux Préteurs, sans penser à un tiers qui viendroit, & qui les mettoit tous deux d'accord, non quant au partage de la gloire & du butin, mais quant à celui de la honte.

Le même Pompée, que je viens de citer, & ceux de son parti, tombérent dans un semblable ridicule peu de jours avant la bataille de Pharsale. Car dans le conseil qui fut tenu, on ne disputa pas seulement sur la part que chacun prendroit à la gloire de la défaite d'un ennemi aussi redoutable que César; mais encore sur des choses bien plus agréables & pas moins chimériques, je veux dire sur la proscription de leurs ennemis riches & puissans, dont ils se flattoient de se partager les charges & les dépouilles. César survient là-dessus, qui les bat & les met en déroute, & fait évanouir toutes ces belles idées de vengeance & de butin : ils deviennent eux-mêmes la proie du vainqueur.

Les Etoliens attaquérent les Mydioniens dans le dessein de les piller, plutôt que de les forcer d'entrer dans la ligue, & les Illyriens songérent bien moins à la gloire de faire lever le siége en attaquant les Etoliens, qu'à se rendre les maîtres de leur camp & de le piller.

Cette entreprise des Illyriens paroîtra folle & téméraire à certains esprits trop bornés, qui n'examinent pas un dessein dans tout ce qui peut le faire réussir, & qui ne font aucune différence du douteux à l'impossible, dans le fond le dessein des Illyriens n'étoit que hardi. Il s'agissoit d'une surprise, tout le succès dépendoit du secret & de la promtitude de l'exécution : l'un & l'autre coupoit court aux expédients & aux ressources que donne le tems, que les attaques subites & imprévûës nous ôtent.

Les Etoliens n'avoient ni vaisseaux sur mer pour croiser sur ce parage, ni forces navales pour s'opposer au secours; ils ne soupçonnoient pas même qu'il pût en arriver aucun, Mydionie se trouvant trop éloignée de la mer pour qu'on pût craindre un secours capable de faire lever le siége. Quant à la diligence, elle n'étoit nécessaire que par rapport à l'extrémité où les assiégés se trouvoient. On la porte loin lorsqu'on se trouve dans l'attente d'un secours dont on est assûré. Les ressources sont infinies dans ce cas, il ne faut pas les attendre des lâches.

Ceux de la place étoient convenus avec eux qu'ils feroient une grande sortie pendant le combat, pour faire distraction des forces de l'ennemi. Les Illyriens se mettent en mer, abordent dans un endroit très-propre à un débarquement, mettent leurs troupes à terre à la faveur des ténébres, sans que l'ennemi s'en fût apperçu. Quelle négligence! N'est-il pas étonnant que cela arrive à des gens aussi vigilants & aussi fins que les Etoliens? Ce qui paroîtra encore plus surprenant, c'est que cinq mille hommes d'infanterie aient eu la hardiesse d'attaquer une armée infiniment supérieure, & formée de bonnes troupes, il s'agissoit véritablement d'une surprise, & d'une surprise d'armée, où le nombre n'est guéres mis en considération, lorsque ces sortes de desseins sont bien conduits & bien concertés, comme il paroît que celui-ci l'étoit.

Les Illyriens étant donc débarqués, marchent droit au camp ennemi. Les Etoliens surpris d'une avanture si extraordinaire, sortent de leur camp, & se rangent dans la plaine.

plaine. Il y a tout lieu de croire qu'ils se formérent sur une seule ligne, la phalange au centre (2), & la cavalerie (3) sur les aîles. Ils firent occuper les hauteurs qu'ils avoient en tête par des détachemens de cavalerie & d'infanterie légére (4), (5), soutenus les uns par les autres.

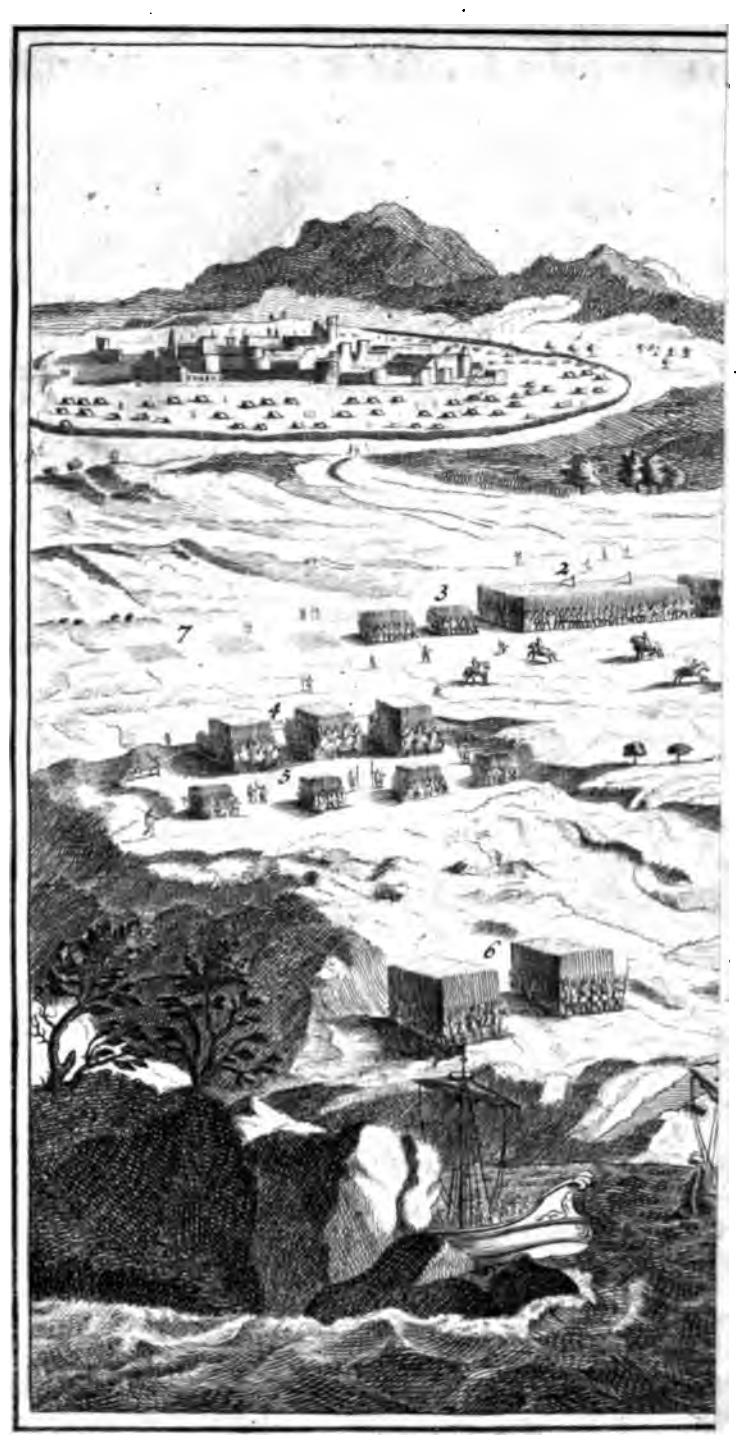
Les Illyriens n'avoient que de l'infanterie en fort petit nombre à opposer à de si grandes forces; ils se mirent en bataille *à leur maniére*, & cette maniére l'Auteur nous l'explique, & elle n'est pas si mauvaise qu'on croiroit bien. Ils se partagérent par cohortes ou par bataillons (6), ausquels ils dûrent donner beaucoup plus de hauteur que de front. C'est une conjecture de notre façon, diront quelques Lecteurs : nullement, leur répondrons-nous, c'est une vérité incontestable, & fondée sur les régles de la guerre & du bon sens. Ces gens-là avoient à combattre selon la méthode des Grecs, c'est-à-dire, en phalange, & la phalange étoit un corps sur seize de hauteur; il falloit donc attaquer du moins sur une épaisseur équivalente à celle de la phalange : car sans cela ces corps n'eussent fait que reboucher. Ils formérent donc de petites Colonnes à certaines distances les unes des autres, pour occuper les ennemis sur tout le front de leur ligne, afin que chacune pût agir indépendamment l'une de l'autre, & attaquer ou se défendre soit contre le choc de l'infanterie, soit contre celui de la cavalerie. Il n'y avoit pas à marchander, c'étoit un coup de nécessité de percer, de passer sur le ventre de l'une, & d'affronter l'autre. La retraite leur étoit interdite : point de salut que dans la victoire.

Les choses en cet état, les Illyriens marchent à ces hauteurs qu'ils avoient à leur droite & à leur gauche, & les attaquent brusquement. Le tems pressoit, il y avoit à craindre que les Etoliens ne revinssent de leur surprise. Ils renversent tout ce qui s'oppose à leur passage, & fondent d'en haut sur l'armée Etolienne, déja étonnée de la défaite de sa cavalerie prise en flanc & à ses aîles, pendant que les Colonnes l'attaquent vigoureusement & par différens endroits sur tout le front de la phalange. Sur ces entrefaites les assiégés de concert font une grande sortie, & les attaquent à dos : ce qui donna le branle, & causa l'entiére ruine des Etoliens. C'est le sort des armées surprises, & qui ne s'attendent à rien moins que de l'être, de ne tenir pas un instant; la ville fut sauvée, & le camp abandonné à des gens bien plus avides du butin, que poussés par des idées de gloire : objet trop délié pour des corsaires, & même pour des Etoliens, qui firent paroître moins de courage & de conduite à conserver leur bien qu'à prendre celui d'autrui.

Le rôle qu'ils jouent dans cette Histoire, est assez mêlé; ils éprouvérent de grandes disgraces, & la plûpart de leurs victoires n'ont jamais été bien complettes. Mais comme ils étoient aussi peu sensibles dans les unes, que peu touchés des autres, cette espéce d'indifférence ne leur ôtant rien de leur courage, qu'ils avoient très-grand, ni de leur jugement, que les autres perdent dans les malheurs de la guerre, leur ouvroit des ressources infinies qui les tiroient des embarras où ils tomboient par leurs fautes.

Polybe nous les représente comme des brigands & des voleurs, qui faisoient la guerre pour le pillage des villes & de la campagne. Ils étoient très-braves & d'une hardiesse surprenante dans tout ce qu'ils entreprenoient, ils paroissent tout autres dans cette affaire-ci : car bien qu'ils fussent tombés dans des fautes très-grossiéres, il leur étoit aisé de les réparer par le nombre & la valeur de leurs troupes : tant il est vrai que les surprises qui viennent d'une trop grande opinion de ses forces, & des avantages précédens, ne laissent ni vigueur ni courage aux hommes les plus déterminés. C'est une maxime de deux mille ans que celle-ci. La raison en est évidente, c'est que les choses imprévûës, & que l'on ne conçoit pas encore, sont estimées plus grandes qu'elles ne le sont en effet; on croit que l'ennemi n'oseroit entreprendre un dessein si hardi s'il n'avoit des ressources,

qui



BATAILLE DE MYDI

qui cependant sont plus dans l'imagination que dans la chose même : & sur ce fondement on ne fait presque aucune résistance, cette peur artificielle produit toutes les suites de la réalité, & si la valeur ne manque ni aux troupes ni aux Généraux, ceux-ci manquent dans la conduite, parce que la surprise nous ôte le jugement, ou tout au moins le tems de penser aux moiens qui pourroient nous guérir des chiméres, dont les Généraux ne sont jamais éxemts : car la surprise n'est jamais sans avoir la crainte & la peur pour compagnes inséparables, & alors il est impossible que l'on prévoie les accidens, & par conséquent que l'on y apporte du remède. Or il est mille fois plus aisé de les prévoir & d'y couper court en se précautionnant, que d'y apporter du remède lorsqu'ils sont arrivés. Cette matiére est très-importante, dévelopons-la un peu plus que nous n'avons fait dans nos Observations sur la guerre d'Eryce. Nous la connoissons par notre propre expérience, & nous ne raisonnons ici que sur ce que nous avons vû dans la derniére guerre de 1701. la plus féconde en événemens extraordinaires.

§. II.

Que les événemens de la guerre ne sont pas au-dessus de la prévoiance humaine. Qu'un habile Chef d'armée est souvent plus embarrassé contre un malhabile Général, que contre un autre qui l'égaleroit en intelligence. Raisons de l'Auteur.

JE ne dis pas qu'on puisse prévoir certains accidens, où les différentes manœuvres d'une science certaine & infaillible, font quelquefois tomber les plus habiles, quoique nous sçachions parfaitement qu'une longue expérience peut nous les faire prévoir. Mais supposons que cela ne se puisse pas, je soutiens qu'on peut tout au moins les rendre vains & inutiles par une défiance, non de celles qui sont assez ordinaires aux esprits trop fins, qui la poussent trop loin, mais de celles qui se bornent aux précautions que la guerre nous enseigne, qui sont de la competence de tout le monde, & qu'on peut apprendre avant même qu'on ait dormi à l'air d'un camp. Qui est le Général qui les ignore, s'il n'est le plus stupide de tous les hommes? Qui ne connoît pas au moins celles qui regardent sa conservation & sa sûreté dans un siége de place? Car hors de là, comme dans la conduite des armées, dans l'art de les ranger, dans les mouvemens généraux & dans la castramétation, il est besoin d'une prudence & d'une prévoiance plus subtile, plus rafinée, plus profonde, & qu'on acquiert bien plus par l'étude que par l'expérience, qui ne fait tout au plus que nous perfectionner, & nous donner des ouvertures beaucoup plus aisées : car cette expérience ne nous met au fait qu'à l'égard de ce que nous avons vû & éprouvé nous-mêmes. Dans les autres cas, qui nous sont encore inconnus, nous ne sommes pas grands prophétes sans l'étude. Il n'y a qu'elle qui puisse nous mener à la connoissance des événemens futurs. Ce qu'il y a de fâcheux dans un homme qui l'auroit, c'est qu'il se trouve souvent plus embarrassé contre un Général malhabile, comme nous l'avons dit ailleurs, qu'avec un autre qui lui seroit égal en sçavoir & en expérience. Avec celui-ci allant à ses fins par les principes & les régles de l'art, qu'il accommode à tout ce qu'un heureux génie peut inventer de fin & de rusé il sçait comment l'autre par les mêmes principes & les mêmes régles peut rendre tous ses desseins inutiles : au lieu que le malhabile agissant contre toutes les régles, peut faire des manœuvres qu'il n'est pas possible de prévoir. On se souviendra de celles de César & d'Afranius en Espagne, & de celles de Pompée à Dyrrachium.

C'est ainsi que deux habiles Généraux passent toute une campagne en divers mouvemens, sans aucun fruit & sans rien faire, sinon de s'attirer les éloges & l'admiration des ex-

experts & le blâme des sots, chacun dans son parti. Tels ont été ceux dont j'ai parlé plus haut, & tel a été Fabius Maximus contre Annibal.

Il n'en est pas ainsi d'un habile homme contre un ignorant. Celui-ci fait mille démarches fausses & ridicules, ausquelles l'autre ne s'attend pas. Il croit qu'il doit faire certains mouvemens qui devroient naître des précédens, ou de ceux qu'on lui oppose, & cependant il ne les fait pas; l'habile en est étonné, surpris & tout-à-fait déconcerté. Il trouve que les devants qu'il a pris lui sont inutiles, & souvent dangereux: de sorte qu'il ne sçait comment s'y prendre avec un tel Antagoniste, à qui les sottises & les saillies déréglées tiennent souvent lieu d'habileté. Ses fausses manœuvres devroient se terminer par quelque rude mortification. Il arrive tout au contraire que l'autre plus habile succombe quelquefois très-malheureusement, ou qu'il se voit réduit à l'absurde, parce qu'il a pris des mesures toutes différentes de son ennemi, s'imaginant que celui-ci fait la guerre en homme du moins sensé. Aussi voit-on des Généraux, qui à force d'être sots & ignorans en matiére de guerre, évitent les piéges d'un habile homme. Semblables aux filles du village de M. de Balzac, qui étoient trop sottes & trop stupides pour être trompées par un homme d'esprit.

Que dirons-nous d'Agésilaus, qui au jugement de Plutarque & de Cornelius Nepos trompoit ses ennemis, lors même qu'il leur faisoit sçavoir ses véritables desseins? Mais il ne trompoit que parce qu'il les avoit finement cachés en d'autres rencontres. Un Général d'armée qui s'est établi sur un tel systême de conduite, met un Antagoniste bien en peine, s'il n'est tout aussi fin & aussi rusé que lui. De tous les stratagêmes, je n'en vois point de plus incommodes que ceux-là.

J'ai ouï dire au feu Comte du Gua, que M. de Turenne s'étoit servi trois ou quatre fois de ces ruses Gréques, & jamais en vain. Je le crois bien, mais il ne faut pas les mettre à tous les jours, & particuliérement contre un ennemi qui n'est ni sot ni stupide. On me permettra d'en supposer un, qui est tout-à-fait tel, qu'il a évité nos piéges par cela seul, & que par cela seul le Général habile s'est trouvé la dupe d'un mouvement qui lui promettoit la victoire. Comptez que lorsque l'habile connoîtra les allures de son Antagoniste, & qu'il sera bien au fait de sa façon d'agir, il n'y sera plus attrapé, il s'y prendra de toute autre maniére. Qu'arrive-t-il alors à ces Généraux sots? On les jouë, & on les bat si bien & si pleinement, que l'opinion où l'on étoit de leur mérite à la guerre par une ou deux victoires remportées, se dissipe bientôt & se change en mépris.

Pharnaces étoit un de ces gens-là qui font la guerre sans art & fort étourdiment. Fier d'une grande victoire qu'il avoit remportée, & qu'il ne dût jamais à son intelligence, n'osa-t-il pas se mesurer avec César, & tenter l'avanture? Celui-ci avouë lui-même dans ses Commentaires, qu'il se vit un peu embarrassé contre un tel ennemi, qui dans sa façon de faire la guerre tenoit la conduite du monde la plus irréguliére, sans art & sans raison: de sorte qu'il ne sçavoit d'abord par où le prendre, ni par où emploier utilement ses stratagêmes. Je vais rapporter le passage, que je tire de la version de d'Ablancourt. (a)

César, à qui il tardoit de se délivrer des embarras de cette guerre, marche droit à Pharnaces, & va se camper dans un poste très-avantageux, le croiant un fort habile homme. „ Il n'étoit séparé de l'ennemi, dit-il, que par un grand vallon, quoiqu „ d'une hauteur à l'autre il y eût un quart de lieue. Pharnaces ne l'eut pas plutôt ap „ perçû, qu'il rangea son armée en bataille devant son camp, ce que César crut qu „ c'étoit pour faire montre de ses forces, comme c'est la coûtume, ou pour interromp „

(a) Cæs. Com. Guer. d'Alex.

„ ſon travail ; de ſorte qu'il fit continuer l'ouvrage, après avoir rangé ſeulement les „ troupes de la premiére ligne à la tête du retranchement.

Par tout le paſſage, & le commencement de cette fameuſe journée, qui décida de cette guerre, on voit manifeſtement que Céſar, comptant ſur l'avantage de ſon poſte, négligea les précautions ordinaires, perſuadé que ſon ennemi ne pouvoit entreprendre ſur lui ſans la plus étrange de toutes les folies. Pharnaces cependant deſcendit la montagne avec toutes ſes forces „ en un lieu, dit Céſar, où jamais homme ſage ne l'eût oſé atta- „ quer. Il crut qu'il le faiſoit par vanité, & fut quelque tems à rire de cette rodo- „ montade; mais comme il le vit deſcendre en bataille, & remonter à lui de même, „ alors touché d'une ſi incroiable hardieſſe ou témérité, il retira en hâte les troupes du „ travail, il leur fit prendre les armes, tandis que les autres s'apprêtoient à ſoutenir „ l'ennemi. Les chariots armés de faux cauſérent quelque deſordre d'abord dans l'é- „ tonnement & la confuſion, avant que l'armée fût en état de combattre; mais enfin „ accablés de tous côtés à coups de traits, Pharnaces, qui les ſuivoit, vint aux mains „ avec de grands cris. L'avantage du lieu ſervit de beaucoup à ſoutenir ſon effort, outre „ l'aſſiſtance des Dieux qui préſident aux batailles, & principalement à celles où il ne „ ſe peut rien faire par la raiſon.

Souvent les fauſſes démarches, les mouvemens irréguliers partent d'un deſſein ruſé & profond, il eſt aiſé à un habile homme d'en connoître la ruſe & l'artifice. M. de Turenne & M. le Prince de Condé ont ſouvent emploié ces moiens avec toute l'adreſſe & le ſuccès poſſible. Ils ont ſouvent attaqué par où on auroit cru qu'ils n'euſſent pas dû entreprendre. Le dernier, qui ſe mettoit toujours au-deſſous de l'autre, tant il en faiſoit eſtime, bien qu'il fût lui-même comparable aux plus grands Capitaines; celui-ci, dis-je, fit un trait d'un habile Général au ſecours de Cambrai, lorſqu'il ſervoit contre la France. Buſſi-Rabutin rapporte le fait dans ſes Mémoires. Je le trouve digne d'avoir place ici.

„ Le Maréchal avoit poſté d'abord l'aîle droite de ſa cavalerie ſur une grande avenuë; „ mais deux heures après aiant fait réfléxion que le Prince, qui ſavoit que le moindre „ Capitaine du monde ſeroit aſſez fin pour ſe poſter en pareille rencontre ſur un petit „ ſentier plutôt que ſur un grand chemin, auroit aſſez bonne opinion de lui pour croire „ qu'il feroit autre choſe, changea de poſte, & vint prendre celui d'une petite ave- „ nuë. Il eſt vrai que pour ſon malheur, le Prince jugea qu'il auroit fait la même „ réfléxion, & venant avec près de trois mille chevaux par le grand chemin où il n'y „ avoit que des eſcadrons clairſemés, entra dans Cambrai.

Je ne ſai d'où Buſſi a tiré cela, apparemment de quelque Lettre écrite de l'armée. Monglat dans ſes Mémoires rapporte la choſe tout autrement. Il falloit que l'un ou l'autre fût mal informé. Celui-ci ne dit pas qu'il fût alors à l'armée. Je conclus de là que Buſſi apprit cette action de M. le Prince de bon endroit, & je le crois plutôt que l'autre.

Par tout ce que je viens de dire, on peut juger combien la ſcience du Général d'armée eſt vaſte & profonde, & combien elle éxige de connoiſſances & d'eſprit ruſé. Il eſt difficile, quelque habile qu'il puiſſe être, qu'il pare jamais aux nouvelles ruſes: car pour s'en garantir, il faut les avoir penſées ſoi-même. Je ne vois pas que cela ſe rencontre en même tems dans deux Généraux qui ſe font la guerre. Je me ſouviens d'un trait de l'Hiſtoire de Cyrus (a) ſur l'article des nouvelles ruſes de guerre.

Cambyſe pére de Cyrus, dans les inſtructions qu'il donne à ſon fils, le compare aux nouveaux airs de muſique. „ Au reſte, lui dit-il, il ne faut pas que vous vous „ con-

(a) *Charpentier, Hiſtoire de Cyrus.*

„ contentiez de vous servir des ruses que vous avez apprises : il faut que de vous-même vous en inventiez de nouvelles à l'exemple des Musiciens, qui ne se contentent pas de chanter les airs qu'ils ont appris de leurs Maîtres, mais tous les jours en composent de nouveaux. En un mot, comme dans la musique les chansons qui sont faites depuis peu sont celles qu'on estime davantage; de même dans la guerre, les stratagêmes les plus récens sont les plus estimés, parce qu'ils ont plus d'effet, & qu'on n'a sçû les prévoir". On le peut quelquefois, lorsqu'on est par tout sur ses gardes, & qu'on n'est pas moins attentif aux postes les plus inabordables que dans ceux où l'on a le plus de raison de craindre.

§. III.

Que la science aidée d'une longue expérience, nous met en état de juger & de prévoir l'avenir, & de gagner les devants contre les desseins les mieux concertés.

LA prévoiance va plus loin qu'on ne pense dans les hommes d'un certain ordre d'esprit, de grande prudence, d'une expérience & d'une capacité consommée; mais il ne faut pas qu'on s'imagine que je porte cette prévoiance au-delà des bornes raisonnables. Ce seroit trop éxiger d'un Général d'armée, & donner plus d'étenduë à l'idée de la prévoiance qu'il ne lui en faut donner. Je ferois en un mot des hommes inspirés d'en haut, si j'y enfermois certains événemens extraordinaires ; ce qu'il n'est pas possible de prévoir de loin ni de près, comme les terreurs paniques, certaines tempêtes de vents impétueux, qui portent la pluie ou la poussiére en face d'une armée, & mille autres accidens que la prudence humaine ne sauroit prévoir ni parer. Dans le reste il ne me paroît pas que les événemens de la guerre soient au-dessus de la prévoiance des hommes, ils peuvent non seulement prévenir les mauvais, mais encore faire naître & produire les bons, & s'en rendre les maîtres par le moien des conséquences, mais on n'en doit négliger aucune.

Tous les cas différens qui peuvent arriver à la guerre, quelque singuliers & extraordinaires qu'ils puissent être, sont arrivés, & par conséquent doivent nous être connus autant par notre propre expérience, que par l'étude de l'Histoire qui nous les représente. Tout ce qui arrive aujourd'hui est arrivé il y a un siécle, il y en a deux, il y en a dix, si l'on veut.

Tous les stratagêmes de guerre qui se trouvent dans Frontin, dans Polyen, dans une infinité d'Historiens anciens & modernes, ont été imités par mille Généraux. Ceux de l'Ecriture Sainte, dont il y en a un fort grand nombre de très-remarquables, ont trouvé des imitateurs. Qui les ramasseroit, & y ajouteroit un Commentaire & de bons éclaircissemens, feroit un ouvrage d'une instruction merveilleuse, & fort savante. Quoiqu'ils soient surannés, & qu'ils aient été répétés mille fois, soit par les Grecs, soit par les Romains, soit par les autres peuples jusqu'à nous, nous y sommes au moins la plûpart toujours nouveaux. Tout est dit & tout est fait, c'est une circulation d'événemens toujours semblables, sinon dans toutes les circonstances, du moins dans le fond.

Un Général d'armée qui se trouve surpris, comme ceux des Etoliens, est inexcusable à tous égards : n'est-ce pas sa faute après tout ? Y seroit-il tombé, s'il eût pris les devants que la guerre nous enseigne, s'il eût réfléchi sur ce qu'il faut éviter & sur ce qu'il faut faire, s'il eût été sur ses gardes, s'il eût bien compris que la place pouvoit être secouruë ? Il sufit de savoir qu'on ne doit point compter sur la foi des peuples qui nous environnent, qu'il faut être dans une perpétuelle défiance, & qu'on ne doit rien négli-

négliger des précautions que la guerre nous prescrit. Si on les suit, l'ennemi se trouve lui-même envelopé dans son propre piége, & s'il sait qu'on est sur ses gardes, & qu'on est préparé à le bien recevoir, il n'entreprend rien. Voilà la prévision militaire, si je puis hazarder ce mot dogmatique.

Celui qui dans une bataille ne s'apperçoit pas que l'ennemi ruse à une de ses aîles, qu'il fait couler adroitement & sourdement des troupes de l'une qu'il affoiblit, pour les faire passer à l'autre par les derriéres de sa premiére ou de sa seconde ligne, ou qu'il fait passer une bonne partie des aîles de celle-ci; celui qui ne prévoit pas que cela peut arriver, qui n'est pas attentif à tous ces mouvemens, qui n'y apporte pas les remédes qui dépendent de sa vigilance & de la prévoiance, c'est un très-malhabile Général. Il dépend de lui de s'empêcher de tomber dans ces sortes de filets, & d'être battu & accablé à une de ses aîles. Les précautions en sont très-aisées, les Généraux du plus bas étage en sont capables. Néanmoins il y en a eu de ceux-mêmes qui lévent la tête par-dessus les autres, & des plus grands hommes mêmes anciens & modernes qui sont tombés grossiérement dans ces piéges.

Les Anciens convenoient qu'ils n'avoient nullement besoin de recourir aux Oracles pour prévoir les événemens de la guerre, ou pour les faire naître. Un Général profond dans la science des armes, & d'ailleurs instruit à fond des desseins primitifs de son ennemi, de la nature de ses forces, du païs où il s'engage pour venir à ses fins, de ce qu'il peut raisonnablement tirer de ses troupes & de sa tête, comme de son courage, peut aisément prévenir ses desseins & les réduire à l'absurde; & comme ces grands hommes étoient persuadés qu'à cet égard la prévision des choses futures étoit une science dont la connoissance n'avoit pas besoin de la biche de Sertorius, ou de la Nymphe de Scipion; ils la mettoient au rang des qualités nécessaires à un Général d'armée. Les grands Capitaines ont tous été remplis de cet esprit prophétique, qui plus, qui moins, selon l'étenduë de leur savoir. Qu'on suive M. de Turenne, celui de tous les Capitaines modernes que j'aie le plus en admiration, qu'on le suive dans toutes ses actions, & l'on verra qu'aucun ni des Anciens ni des Modernes ne l'a surpassé sur cet article.

Thémistocle disant un jour qu'*il estimoit que la plus grande qualité d'un Général d'armée étoit de savoir pressentir & prévoir les desseins des ennemis*, Aristide lui repartit par une autre maxime qu'il oublioit, & qui portoit peut-être quelque reproche de rapine & d'avarice; *que c'étoit assûrément une qualité nécessaire; mais qu'il y en avoit une autre dont il ne parloit point, qui étoit belle, & très-digne d'un Général: c'est d'avoir les mains nettes, & de ne se laisser pas dominer par l'argent.* Jamais Thémistocle ne fut accusé d'avarice & de rapacité, quoique nous sachions fort bien que les Anciens ont eu leurs Saint-Fremont comme les Modernes.

Quoique César en dise dans ses Commentaires (*a*) à l'égard de la bataille contre ceux de Hainault & de Cambresis, qu'il donna sur les bords de la Sambre, il est certain que sa prévoiance lui joua un très-mauvais tour en cette occasion. Il se laissa surprendre, & peu s'en fallut qu'il n'y pérît avec toute son armée. Car enfin il se vit réduit à l'extrémité, pour n'avoir pas fait reconnoître les bords de la riviére, & de là les endroits couverts qui en étoient proche. Il fut attaqué inopinément, & ce fut une espéce de miracle qu'il pût se tirer d'affaire. Sans Labiénus sa perte étoit infaillible, & sa honte toute assûrée.

Pourquoi remonter si haut? Descendons jusqu'à notre tems. L'action de Steinkerque en 1692. qui fut une suite de plusieurs combats très-sanglants, & d'abord desavantageux

(a) *Cæsaris Comm. lib. II.*

tageux aux François, n'est-elle pas toute semblable à celle du Général Romain ? Celui-ci fut surpris, l'autre le fut-il moins ? Tous les deux se tirérent d'affaire par leur grande habileté & par la valeur de leurs troupes. Si l'un & l'autre eussent prévû qu'ils pouvoient être attaqués, ils eussent acquis à la vérité moins de gloire ; mais ils se fussent aussi épargné la honte qu'il y a toujours d'être surpris.

M. le Maréchal de Luxembourg est entré un peu tard dans le catalogue des grands Capitaines ; mais enfin il y est entré, & dans un rang très-honorable, après les Turennes & les Condés. Semblable à César, il s'est trouvé deux fois surpris : celui-ci dans le combat dont j'ai parlé plus haut, & dans celui de Dyrracchium contre Pompée : l'autre à la bataille de Saint Denis en 1678. & à celle de Steinkerque.

A la bataille de 1690. M le Prince de Waldeck ne pouvoit-il pas tourner à son avantage la manœuvre hardie & délicate du Maréchal de Luxembourg, qui dégarnit toute la droite de sa cavalerie pour la transporter à sa gauche, en lui dérobant ce mouvement à la faveur des haies & des hauteurs des bleds ? Il pouvoit bien prévoir que cela se pouvoit faire par ces haies & par ces bleds. Combien d'exemples ne citerois-je pas ? Mais il faut attendre mes Mémoires pour apprendre les fautes de bien des gens.

Qu'un Général ne dise pas après-cela, pour excuser ses bévûës, sa défaite & sa honte, qu'il n'y a qu'une intelligence d'en haut qui puisse pousser si loin la prévoiance. C'est illusion toute pure. M. de Turenne étoit-il une intelligence d'en haut ! & cependant il prévoioit tout. Il faisoit usage de son esprit, de ses talens, de sa capacité, tout cela très-grand & très-étendu. Il dépend de nous de faire usage du premier, & de cultiver les autres, ou de les acquerir par l'étude, & de les perfectionner par l'expérience.

Tout ce qu'on peut faire, diront ceux qui n'aiment point à être conduits à la vérité par principes & par raisonnemens, est de remédier au présent, de prendre conseil de la chose même, & de se régler sur ce que l'on voit. Fort bien, j'y consens, mais ce n'est pas là la question. Il s'agit de prévoir les événemens qui rencontrent les remédes présens ; s'ils arrivent, on s'y sera préparé d'avance, on y coupera donc court, & cela dépend des mesures & des précautions. Peut-on disconvenir de cette maxime inviolable, & si souvent répétée, qu'un Général d'armée doit être en perpétuelle défiance, & perpétuellement sur ses gardes ? Pourra-t-on dire que c'est un grand préjugé de foiblesse & de crainte dans un Chef d'armée ? Dites plutôt un grand préjugé de courage, d'habileté & de prudence. Il y a une fort grande différence entre la précaution & la peur. Ce n'est pas manquer de courage que de craindre le danger, d'y jetter l'ennemi en commençant par bien établir le présent par des remédes de prévention, qui sont toujours doux en comparaison de ceux qu'il faut apporter aux maux lorsqu'ils sont arrivés, ou qui nous menacent de trop près. Ils sont alors fort incertains, fort douteux, & souvent impossibles, parce qu'on n'a pas le tems de les appliquer sans se précipiter dans un danger encore plus grand que le mal.

On sait assez que les Officiers paresseux, inappliqués & ignorans appellent inquiétude dans un Général ce qui est un soin nécessaire & raisonnable. Ils s'maginent même qu'on a peur, lorsqu'ils s'apperçoivent qu'on est sur les sûretés nécessaires qui les fatiguent, & qui interrompent le plaisir de ne rien faire, sans songer qu'on ne sauroit être trop en garde & en défiance, particuliérement dans les siéges. Les gens entendus distinguent assez les précautions d'un habile homme d'avec celles d'un ignorant. J'en ai vû beaucoup s'attacher uniquement aux inutiles, & négliger les nécessaires faute d'esprit.

Croit-on que les Généraux Etoliens eussent fait un trait de mal habiles gens, d'aller bien loin au-delà des précautions ordinaires ? Il s'en fallut bien, ils ne firent pas même

ce

ce que les Généraux les plus malhabiles pratiquent ordinairement; ils furent supris. Ils eussent dû avoir continuellement des partis en campagne, & des postes mêmes du côté de la mer. S'ils ignoroient qu'il y eût une armée navale en mer, s'ils ne croioient pas que cela fût possible, il n'étoit pas impossible que les alliés des Mydioniens ne fissent descendre quelque petit secours pour jetter dans la place. Cela ne suffisoit-il pas pour les obliger à se tenir sur leurs gardes? Cette négligence est impardonnable. Ils furent battus très-honteusement. Qui doute qu'ils ne dûssent l'être? Vous voiez rarement la vigilance jointe avec le malheur, dit un Jurisconsulte du quatorziéme siécle, (*a*) mais vous ne le pouvz séparer que rarement d'avec la paresse.

Les Etoliens étoient d'ailleurs informés que les Illyriens couroient la mer en grand nombre, & qu'ils n'étoient pas ennemis des Mydioniens. Je doute même que les Etoliens pûssent ignorer l'alliance qu'il y avoit entre ces deux peuples; & quand même ce dernier article leur eût été caché, ils n'eussent pas moins dû se précautionner contre les accidens inopinés: car bien que les devants dont j'ai parlé soient ordinaires & connus de tous les hommes, & un remède efficace contre les surprises d'armées; il y en a encore un autre qui ne l'est pas moins, & qu'on doit ajouter aux mesures proposées. Nous allons en donner une idée générale: car s'il falloit traiter cette matiére dans une juste étenduë, j'irois trop au-delà des bornes que je me suis prescrites dans cet ouvrage.

Je dis donc qu'un Général qui se trouve dans un cas semblable à celui des Etoliens, outre ses lignes de circonvallation & contrevallation contre les entreprises de la place, ses postes avancés, ses partis en campagne & ses patrouilles en dehors, il doit prendre encore d'autres sûretés qui ne me paroissent pas moins importantes & moins nécessaires. Il doit examiner tout le terrain aux environs de son camp, & tous les endroits par où l'ennemi peut venir pour le secours de la place, choisir le champ de bataille le plus avantageux qu'il est possible, & où chaque arme puisse être en sa place, s'il veut sortir de ses lignes & décider du succés du siége par une action générale.

Un homme qui observe une pareille conduite, ne sçauroit jamais être surpris, parce qu'il est préparé à tout événement. Ses troupes marchent au premier avis, elles connoissent leur champ de bataille. Chacun sçait son poste, & s'y porte sans confusion. On sçait même le terrain que l'ennemi doit occuper, on en connoît les avantages, comme les défauts, on se régle là-dessus. Le Général ne se trouve point embarrassé & incertain dans ses ordres. Il a tout son projet bien digéré dans la tête, il sçait ce qu'il a à faire, l'ennemi l'ignore entierement. S'il y a quelque mouvement à faire, c'est sans confusion & sans trouble. Il connoît sa ligne d'opposition, il la suit & coule dessus selon les mouvemens de l'armée du secours.

Voilà ce que les Etoliens négligérent, voilà ce que je conseillerois de pratiquer à tout Général qui s'engage dans un siége, lorsqu'il se trouve assez fort pour sortir de ses lignes, ce qui est sans doute le meilleur parti qu'on puisse prendre & que le Maréchal de Marsin assez médiocre Général, empêcha qu'on ne prît à Turin en 1706. par un ordre secret de la Cour qu'il produisit, & qui lioit les mains à un Prince (*b*) mille fois plus éclairé que lui; Voilà enfin une méthode toute simple, toute sensée, la plus sûre & la plus salutaire.

(a) *Philip. de Leyden, Tractatus juridico politici.*
(b) *S. A. R. M. le Duc d'Orléans.*

§. IV.

Cause de la défaite des Etoliens. Leur ordre de bataille. Celui des Illyriens par corps séparés. Excellence de cet ordre.

LEs Etoliens, braves, hardis & entreprenans autant qu'aucun peuple de la Gréce, ne furent battus que pour avoir manqué dans les sûretés que je viens de dire : s'ils eussent déterminé un champ de bataille, puisqu'ils étoient dans la résolution de sortir de leurs lignes, ils eussent combattu sans aucune distraction de leur forces, au lieu qu'ils occupérent un champ de bataille très-desavantageux, aiant en face à leurs ailes deux hauteurs qu'ils firent occuper par une partie de leur cavalerie (4) entrelassée de leur infanterie légére (5) ils dégarnirent par là leurs aîles (7) où il ne falloit point toucher, la cavalerie ne pouvant être en sa place sur ces hauteurs contre de l'infanterie, qui eut trouvé à qui parler, si ces deux postes eussent été occupés par des troupes pesamment armées; de sorte que leur phalange (2), quoiqu'infiniment supérieure aux Illyriens, se trouvant entiérement dépouillée de ses aîles, outre l'étonnement où la jetta la surprise, de voir la défaite de la cavalerie postée sur les deux éminences, perdit entiérement courage, car il paroît par les paroles de Polybe, que les ennemis ne leur donnérent pas même le tems de se reconnoître, *ils furent d'abord frapés d'une descente si subite & si hardie*, cela marque que les Etoliens furent surpris : de sorte qu'ils furent attaqués avec toute sorte de desavantage par une armée infiniment inférieure, comme on le verra bientôt par l'exposition de la conduite & l'ordre de bataille des Illyriens où nous allons bientôt entrer.

Les entreprises sur les armées sont du nombre de celles qu'un rien est capable de faire avorter, quelque bien concertées qu'elles puissent être, tout dépend du secret & de la diligence & de compasser si bien son tems, qu'on n'ait de nous aucunes nouvelles : j'ai donné dans mon premier tome, la méthode qu'on doit suivre dans ces sortes de desseins. On sçait bien qu'on ne sçauroit guére espérer de réussir dans le plein jour, quoiqu'il y ait des exemples que des petites armées en ont surpris & battu de grandes, car il y a des surprises de plein jour comme il y en a de nocturnes, mais il ne s'agit ici que de surprises. Or les surprises d'armées sont semblables aux sorties des places assiégées ; c'est-à-dire, qu'elles consistent dans cette impétuosité qui ne nous donne pas le tems d'examiner le danger & de le faire connoître aux soldats, d'autant qu'on ne le surmonteroit jamais si l'on en connoissoit la grandeur. Je ne sçai où j'ai lû cette maxime, *que tout ce qui est hazardeux ne l'est pas, & qu'il est presque toujours sage.*

On doit considérer l'entreprise des Illyriens sur ce pied-là, elle étoit d'autant plus facile, qu'elle éxigeoit moins de précautions & de mesures que celles qui nous obligent de fonder notre dessein sur une marche qu'on fait par terre & qui peut être aisément découverte. Or les Illyriens vinrent par mer, il ne s'agissoit que de débarquer secretement & diligemment ; & comme ils vinrent sur de simples galéres qui tiroient peu d'eau, & qui n'avoient qu'un seul rang de quarante ou cinquante rames, (*a*) d'une construction à peu près semblable à celle de nos galéres, la descente ne fut pas difficile, à peine furent-ils à terre, qu'ils allérent à l'ennemi, ils furent bientôt en présence : l'Auteur dit que les Illyriens arrivérent *pendant la nuit proche de Mydionie*, cent bâtimens portant *cinq mille hommes qui débarquent sans bruit au point du jour, & s'étant rangés en bataille à leur maniére, s'en vont partagés en cohortes droit au camp des Etoliens*, c'est-à-dire, sur plusieurs corps séparés (6), sur plus de profondeur que de front. S'ils se suf-

(*a*) *Thucyd. l. I.*

fussent formés selon la méthode des Grecs, quelqu'effort qu'ils eussent fait pour percer la phalange Etolienne, celle-ci infiniment supérieure en nombre, les eût débordés & envelopés; au lieu qu'ils laissérent un grand espace d'un corps à l'autre, parce qu'étant serrés & unis & les files fort hautes, ils pouvoient agir indépendamment les uns des autres. Car pour résister à des troupes ordonnées de la sorte, c'est-à-dire, en colonnes, il eût fallu que les Etoliens se fussent réglés sur cette disposition à laquelle ils n'étoient pas accoûtumés, & qui leur étoit peut-être inconnuë, quoiqu'Epaminondas eût été le premier des Grecs qui l'eût pratiquée. Quand même cette façon de combattre leur eût été connuë, ils n'eussent jamais eu le tems de doubler & couper leur phalange en plusieurs sections pour un plus grand effort; outre que la surprise & le peu de jour ne leur permettoit pas de reconnoître l'ordre & les forces qu'ils avoient en tête. Cette petite armée toute pleine de résolution & d'audace, attaque d'abord les deux éminences & les emporte. Elle n'eut garde d'en demeurer là, elle profite de ce premier avantage, fond d'en haut sur la phalange (2) & les autres corps (6) l'aiant en même tems attaquée par différens endroits la rompirent, pendant que les assiégés sortant en armes tombérent sur les derriéres & achevérent la défaite. Ce qui paroîtra bien hardi, c'est que ces corps aient osé affronter la cavalerie & la battre. Mais outre qu'il n'est rien d'impossible à une infanterie qui connoît sa force, lorsqu'elle est bien conduite & bien menée, il est apparent que les Illyriens étoient armés de ces sortes d'armes dont les Anciens se servoient aux combats de mer, c'étoit des especes de pertuisanes de la longueur de nos espontons, nous en traiterons dans le sixiéme Livre par un ordre de bataille, selon notre nouvelle méthode de se ranger & de combattre.

§. V.

Qu'une armée en bataille dans un païs de plaines, rangée selon la méthode ordinaire, extraordinairement superieure, ne sçauroit resister contre le petit nombre qui l'attaquera sur trois corps composés & ordonnés selon la méthode de l'Auteur.

LEs plus grands Capitaines anciens & modernes n'ont jamais compté sur le nombre de leurs ennemis, ni demandé combien ils étoient, mais où ils étoient, pour marcher à eux & les combattre. Bien des raisons leur faisoient prendre ce parti, entr'autres la valeur de leurs troupes & la confiance qu'ils avoient en elles, leur grande habileté dans l'art de se ranger, la sçavante distribution de chaque arme, & leurs divers ordres de bataille toujours plus rusés & toujours différens de celui de leurs ennemis: car tout dépend de cette différence pour être assûré de vaincre, & sur tout lorsqu'on est le plus foible, & qu'on a en tête une armée qui n'est pas moins aguerrie & moins bien disciplinnée. Il est donc besoin de ruser du moins dans la façon de combattre.

Je parle ici de deux armées qui se trouveroient à peu près dans le même cas que celles des Etoliens & des Illyriens, l'une plus forte en cavalerie & en infanterie, & l'autre bien foible dans l'une & dans l'autre: à l'égard de celle-ci, il y a trois choses à observer pour espérer de réussir, le secret & la diligence dans la marche, si l'on sçait que l'ennemi sortira de ses lignes; c'est ce que nous supposons ici. D'ailleurs la surprise est toujours sûre, parce qu'il est rare qu'une grande armée superieure à tout, & maîtresse de la campagne, soit beaucoup sur ses gardes par l'opinion de ses forces, & par celle où elle est de l'extraordinaire foiblesse de l'ennemi. C'est dans ces occasions que l'audace & la témerité apparente surmontent & applanissent tous les obstacles du nombre & des lieux. Mais comme il est à craindre qu'il ne s'en trouve beaucoup plus de ceux qui

d'armées, & dans toutes les parties des armes qu'il possédoit au degré le plus éminent : combien de siécles se sont-ils écoulés depuis ce grand homme jusqu'à M. de Turenne, qui a fait voir en lui le grand & le beau de la guerre & toutes les vertus de l'honnête homme ? Ces hommes à petites armées sont très-rares, & ne paroissent que de loin à loin ; j'en pourrois pourtant nommer un bon nombre anciens & modernes. Entre ces anciens, je n'en vois point qui égalent les Macchabées : je ne dis pas dans la hardiesse, dans la valeur & la confiance de leurs troupes, l'Histoire en fournit quelques-uns ; mais dans la façon dont ces grands hommes se rangeoient & combattoient contre des armées infiniment supérieures : l'excellence de leur tactique les mettoit à couvert contre l'avantage du nombre ; ils combattirent toujours sur trois, sur quatre corps séparés, sur plus de hauteur que de front, c'est-à-dire en Colonnes ; mais l'on voit par l'Ecriture, que cette méthode admirable étoit commune aux anciens Juifs. Comme ils étoient toujours ou presque toujours inférieurs à leurs ennemis, la nécessité de se défendre contre la puissance formidable de leurs voisins, leur fit inventer cette excellente façon de se ranger, qui finit avec les Macchabées. Je renvoie mon Lecteur pour en être convaincu au Supplément du Dictionnaire de la Bible de Dom Calmet Bénédictin, où j'ai donné tous les plans des batailles de l'Ecriture Sainte, avec des observations & des éclaircissemens sur chaque ordre. Cela est digne de la curiosité des Lecteurs.

CHAPITRE II.

Plaintes portées au Sénat Romain contre les Illyriens. Succès de l'Ambassade envoiée de sa part à Teuta leur Reine. Les Illyriens entrent par surprise dans Epidamne, & en sont chassés. Combat naval auprès de Paxes, & prise de Corcyre par les Illyriens. Descente des Romains dans l'Illyrie. Exploits de Fulvius & de Posthumius, Consuls Romains. Traite de paix entre eux & la Reine.

LOngtems avant la prise de Phénice les Illyriens avoient assez souvent inquiété ceux qui par mer venoient d'Italie. Mais pendant leur séjour dans cette ville, il s'en détacha de la flotte plusieurs, qui courant sus aux Marchands, pilloient, tuoient & emmenoient des prisonniers. D'abord le Sénat ne fit pas grand compte des plaintes qu'on lui portoit contre ces pirates. Mais alors ces plaintes devenant plus fréquentes, il envoia en Illyrie Caius & Lucius Coruncanius pour s'assûrer des faits. Quand Teuta vit au retour de ses vaisseaux, le nombre & la beauté des effets qu'ils avoient apportés de Phénice, ville alors la plus riche & la plus florissante de l'Epire, cela ne fit que redoubler la passion qu'elle avoit de s'enrichir des dépouilles des Grecs. Les troubles intestins dont son propre Roiaume étoit agité, la retinrent un peu de tems : mais dès qu'elle eut rangé à leur devoir ceux de ses

sujets qui s'étoient révoltés, elle mit le siége devant Issa, la seule ville qui refusât de la reconnoître.

Succès de l'Ambassade envoiée de sa part à Teuta leur Reine.

Ce fut alors qu'arrivérent les Ambassadeurs Romains. Dans l'audience qu'on leur donna, ils se plaignirent des torts que leurs Marchands avoient soufferts de la part des corsaires Illyriens. La Reine les laissa parler sans les interrompre, affectant des airs de hauteur & de fierté. Quand ils eurent fini, sa réponse fut qu'elle tâcheroit d'empêcher que leur République n'eût dans la suite sujet de se plaindre de son Roiaume en général; mais que ce n'étoit pas la coûtume des Rois d'Illyrie, de défendre à leurs sujets d'aller en course (a) pour leur utilité particuliére. A ce mot le feu monte à la tête au plus jeune des Ambassadeurs, & avec une liberté à qui il ne manquoit que d'avoir été prise à propos: *Chez nous, Madame*, dit-il, *une de nos plus belles coûtumes, c'est de venger en commun les torts faits aux particuliers, & nous ferons, s'il plaît à Dieu, en sorte, que vous vous portiez bientôt de vous-même à réformer les coûtumes des Rois Illyriens*. La Reine prit cette réponse en femme, c'est-à-dire, en très-mauvaise part. Elle en fut tellement irritée, que sans égard pour le droit des gens, elle fit poursuivre les Ambassadeurs; & tuer celui qui l'avoit offensée. Là-dessus les Romains indignés font des préparatifs de guerre, lévent des troupes, équipent une flotte.

Les Illyriens entrent par surprise dans Epidamne, & en sont chassés.

Au commencement du Printems Teuta aiant fait construire un plus grand nombre de bâtimens qu'auparavant, envoia encore faire le dégât dans la Gréce. Une partie passa à Corcyre, les autres furent mouiller à Epidamne, sous prétexte d'y prendre de l'eau & des vivres, mais en effet dans le dessein de surprendre la ville. Les Epidamniens les laissent entrer bonnement & sans précaution. Ils abordent les habits troussés, un pot dans la main, comme pour prendre de l'eau, & un poignard dans le pot. Ils égorgent la garde de la porte, & se rendent bientôt maîtres de l'entrée. Alors de leurs vaisseaux accoûrut vîte un se-

(a) *Que ce n'étoit pas la coûtume des Rois d'Illyrie de défendre à leurs sujets d'aller en course pour leur utilité particuliére.*] Je crois que les Illyriens étoient sur la mer ce que les Etoliens étoient sur terre, c'est-à-dire, que la subsistance de ces deux peuples étoit fondée sur le bien d'autrui. C'est une chose surprenante que les Grecs, qui étoient si puissans sur mer en ce tems-là, n'aient pas été en humeur de réprimer les courses de ces forbans, & qu'il ait fallu qu'ils aient eu recours aux Romains, qui n'avoient pas moins raison de s'en plaindre. C'est dans cette guerre contre Teuta, où ils commencérent de se rendre redoutables dans la Gréce par la conquête de l'Illyrie. Ce que cette Reine répondit aux Ambassadeurs Romains, qui lui demandoient raison des prises faites sur les Grecs, *que ce n'étoit pas la coûtume des Rois d'Illyrie de défendre à leurs sujets d'aller en course pour leur utilité particuliére*; ces paroles méritoient assez la réponse que lui fit le plus jeune de l'Ambassade. Cette excuse de Teuta étoit-elle bien solide? Comme s'il n'étoit pas en son pouvoir de l'empêcher; car quand même elle ne se seroit pas attirée une juste guerre par l'assassinat de l'un des Ambassadeurs, la guerre n'eût pas été moins juste & moins solemnelle, puisqu'elle étoit en pouvoir d'arrêter les courses de ses sujets sur mer: car *celui qui fait le mal n'est pas si coupable à mon avis*, fait dire Thucydide à un Envoié de Corinthe, *que celui qui le néglige, lorsqu'il peut y donner ordre*. Voilà un juste sujet de déclarer la guerre à une Puissance qui permet que ses peuples fassent le métier de Corsaires.

ſecours, ſelon le projet qui avoit été pris, & avec ces nouvelles forces il leur fut aiſé de s'emparer de la plus grande partie des murailles. Mais les habitans, quoiqu'attaqués à l'improviſte, ſe défendirent avec tant de vigueur, que les Illyriens (*a*) après avoir longtems diſputé le terrain, furent enfin obligés de ſe retirer. La négligence des Epidamniens dans cette occaſion, penſa leur coûter leur propre patrie; mais leur courage, en les tirant du danger, leur apprit à être plus vigilans à l'avenir, & plus attentifs.

Combat naval auprès de Paxes, & priſe de Corcyre par les Illyriens.

Les Illyriens repouſſés mirent auſſi-tôt à la voile, & aiant joint ceux qui les devançoient, ils cinglérent droit à Corcyre, & firent deſcente, & entreprirent d'aſſiéger cette ville. L'épouvante fut grande parmi les Citoiens, qui ne ſe croiant pas en état de réſiſter & de ſe ſoutenir par eux-mêmes, envoiérent implorer l'aſſiſtance des Achéens & des Etoliens. Il ſe trouva là en même tems des Ambaſſadeurs de la part des Apolloniates & des Epidamniens, qui prioient inſtamment qu'on les ſecourût, & qu'on ne ſouffrît point qu'ils fuſſent chaſſés de leur païs par les Illyriens. Ces demandes furent favorablement écoutées : les Achéens avoient ſept vaiſſeaux de guerre, on les équipa de tout point, & l'on ſe mit en mer. On comptoit bien faire lever le ſiége de Corcyre. Mais les Illyriens aiant reçû des Acarnaniens ſept vaiſſeaux, en vertu de l'alliance qu'ils avoient faite avec eux, vinrent au-devant des Achéens, & leur livrérent bataille auprès de Paxes. Les Acarnaniens avoient en tête les Achéens, & de ce côté-là le combat fut égal, on ſe retira de part & d'autre ſans s'être fait d'autre mal que des bleſſures. Pour

(a) *Que les Illyriens après avoir longtems diſputé le terrain furent enfin obligés de ſe retirer.*] On n'eſt jamais aſſûré de la victoire lors même qu'on croit la tenir, ou du ſuccès d'une entrepriſe qui nous réuſſit & qui ne pouvoit nous échaper ſans une eſpéce de prodige, lorſqu'on a en tête des ſoldats intrépides & des Chefs pleins de courage & de reſſource, qui ne deſeſperérent jamais dans les plus grandes infortunes. Voici des gens qui ne ſont pas moins braves & moins bien conduits qui ſurprennent une ville, qui ſont dedans, & cependant ils ne tiennent rien. Ils en ſont chaſſés après avoir fait tout ce qu'on peut humainement faire pour s'épargner cette honte. Nous avons vû de nos jours un événement ſemblable dans preſque toutes ſes circonſtances à celui d'Epidamne par les Illyriens. On entend bien que je veux parler de la ſurpriſe de Cremone en 1702. C'eſt une choſe ſurprenante que cet événement, que nos faiſeurs d'éloges regardent comme unique, comme une choſe ſans exemple dans l'Hiſtoire, qui n'eſt pourtant rien moins que ce qu'ils en penſent, & cependant cette Hiſtoire fourmille d'évenemens tout pareils à celui-là, & même plus éclatans. Il s'en trouve pluſieurs dans l'Ecriture, & ils ſont en ſi grand nombre dans les Hiſtoriens de l'antiquité, dans ceux de la moienne, & juſqu'au ſeiziéme ſiécle, que je ne puis m'empêcher de rire de l'ignorance de nos Auteurs panégyriſtes, qui nous debitent gravement que l'Hiſtoire ne nous fournit rien de ſemblable ni de comparable au fait de Crémone, comme s'ils parloient à des gens tombés du Ciel de la Lune. Je trouve plus de cent exemples paralléles à celui-là dans les Hiſtoriens de l'antiquité. Thucydide nous en apprend trois ou quatre très remarquables, & Polybe tout autant, qui ne le ſont pas moins. Celui d'Egire, qu'il rapporte dans ſon quatriéme Livre, me fournira l'occaſion de donner un détail entier de l'evénement de Crémone, qui ne déplaira pas à ceux qui veulent ſavoir la vérité pour s'inſtruire ou pour leur plaiſir : car tout ce qui opére des ſurpriſes d'éclat eſt toujours précieux, toujours recherché dans l'Hiſtoire, & très-digne d'être conſervé avec grand ſoin. Rien ne ſatisfait tant que cela, & ſur tout les choſes qui peuvent régler l'avenir par le paſſé & nous viennent de bonne main, qu'on a vûës ou appriſes de gens dignes de foi, & qui en ont été les témoins, & ſur tout lorſqu'ils n'ont aucun intérêt de mentir ou de flater.

Pour les Illyriens, aiant lié leurs vaisseaux quatre à quatre, ils approchérent des ennemis. D'abord il ne sembloit pas qu'ils se souciassent fort de se défendre. Ils prêtoient même le flanc, comme pour aider aux ennemis à les battre. Mais quand on se fut joint, l'embarras des ennemis ne fut pas médiocre, accrochés qu'ils étoient par ces vaisseaux liés ensemble, & suspendus aux éperons des leurs. Alors les Illyriens sautent dessus les ponts des Achéens, & les accablent de leur grand nombre. Ils prirent quatre galéres à quatre rangs, & en coulérent à fond une de cinq avec tout l'équipage. Sur celle-ci étoit un Carynien nommé Marcus, qui, jusqu'à cette fatale journée, s'étoit acquité envers la République de tous les devoirs d'un excellent Citoien. Ceux qui avoient eu affaire aux Acarnaniens, voiant que les Illyriens avoient le dessus, cherchérent leur salut dans la légéreté de leurs vaisseaux, & poussés d'un vent frais arrivérent chez eux sans courre de risque. Cette victoire enfla beaucoup le courage aux Illyriens : mais autant qu'elle leur donna la facilité à continuer le siége de Corcyre, autant elle ôta aux assiégés toute espérance de le soutenir avec succès. Ils tinrent ferme quelques jours : mais enfin ils s'accommodérent, & reçûrent garnison, & avec cette garnison Démétrius de Phares. Après quoi les Illyriens retournérent à Epidamne, & en reprirent le siége.

Descente des Romains dans l'Illyrie.

C'étoit alors à Rome le tems d'élire les Consuls. Caius Fulvius aiant été choisi, eut le commandement de l'armée navale, qui étoit de deux cens vaisseaux ; & Aulus Posthumius son Collégue celui de l'armée de terre. Caius vouloit d'abord cingler droit à Corcyre, croiant y arriver à tems pour donner du secours ; mais quoique la ville se fût renduë, il ne laissa pas de suivre son premier dessein, tant pour connoître au juste ce qui s'y étoit passé, que pour s'assûrer de ce qui avoit été mandé à Rome par Démétrius : qui aiant été desservi auprès de Teuta, & craignant son ressentiment, avoit fait dire aux Romains qu'il leur livreroit Corcyre, & tout ce qui étoit en sa disposition.

Exploits de Fulvius & de Posthumius.

Les Romains débarquent dans l'Isle, & y sont bien reçûs. De l'avis de Démétrius on leur abandonne la garnison Illyrienne, & l'on se rend à eux à discrétion, dans la pensée que c'étoit l'unique moien de se mettre à couvert pour toujours des insultes des Illyriens. De Corcyre Caius fait voile vers Apollonie, menant avec lui Démétrius, pour exécuter sur ses avis tout ce qui lui restoit à faire. En même tems Posthumius part de Brindes, & traverse la mer avec son armée de terre, composée de vingt mille hommes de pied & de deux mille chevaux. A peine les deux Consuls paroissent ensemble devant Apollonie, que les habitans les reçoivent à bras ouverts, & se rangent sous leurs loix. De là sur la nouvelle que les Illyriens assiégeoient Epidamne, ils prennent la route de cette ville ; & au bruit qu'ils approchent, les Illyriens lévent tumultuairement le siége, & prennent la fuite. Les Epidamniens

pris

pris ſous leur protection, ils pénétrent dans l'Illyrie, & rangent à la raiſon les Ardyéens. Là ſe trouvent des Députés de pluſieurs peuples, entr'autres des Parthins & des Atintaniens, qui les reconnoiſſent pour leurs maîtres. Enſuite ils marchent à Iſſa, qui étoit auſſi aſſiégée par les Illyriens, font lever le ſiége, & reçoivent les Iſſéens dans leur alliance. Le long de la côté ils emportent d'aſſaut quelques villes d'Illyrie; entr'autres Nytrie, où ils perdirent beaucoup de ſoldats, quelques Tribuns & le Queſteur. Ils y prirent vingt brigantins qui emportoient du païs un gros butin. Des aſſiégeans d'Iſſe, les uns, en conſidération de Démétrius, furent ménagés, & demeurérent dans l'Iſle de Pharos; tous les autres furent diſſipés, & ſe retirérent à Arbon. Pour Teuta, elle ſe ſauva avec un très-petit nombre des ſiens à Rizon, petite place propre à la mettre en ſûreté, éloignée de la mer, ſur la riviére qui porte le même nom que la ville.

Les Romains aiant ainſi augmenté dans l'Illyrie le nombre des ſujets de Démétrius, & étendu plus loin ſa domination, ſe retirérent à Epidamne avec leur flotte & leur armée de terre. Caius ramena à Rome la plus grande partie des deux armées: & Poſthumius aiant ramaſſé quarante vaiſſeaux, & levé une armée ſur pluſieurs villes des environs, prit là ſes quartiers d'hiver, pour tenir en reſpect les Adryéens, & les autres peuples qui s'étoient mis ſous la ſauvegarde des Romains.

Le Printems venu, il vint à Rome des Ambaſſadeurs de la part de Teuta, leſquels, au nom de leur Maîtreſſe, propoſérent ces conditions de paix: *Qu'elle paieroit le tribut qui lui avoit été impoſé, qu'à l'exception de peu de places, elle quitteroit toute l'Illyrie;* & ce qui étoit de plus de conſéquence, ſur tout par rapport aux Grecs, *que paſſé le Liſſe elle ne pourroit mettre ſur mer* (a) *que deux brigantins ſans*

Traité de paix entre Teuta & les Romains.

(a) *Elle ne pourroit mettre ſur mer que deux brigantins ſans armes.*] La premiére guerre Punique avoit appris aux Romains combien une Puiſſance ſe rend redoutable à ſes voiſins, lorſqu'elle eſt fournie d'une bonne & excellente marine, & qu'elle met tous ſes ſoins à ſe la conſerver forte & nombreuſe. Les Romains avoient éprouvé combien les Carthaginois s'étoient fait craindre ſur mer par le grand nombre de leurs navires de guerre, & encore plus ſur terre, car qui eſt maître de la mer l'eſt de la terre. Il ſeroit à ſouhaiter que cette maxime fût écrite ſur toutes les portes de l'appartement d'un Roi de France, qui a des voiſins qui en connoiſſent parfaitement la vérité. Faute de l'entendre, les Grecs & les Romains perdirent leur liberté, & les Athéniens ſe perdirent eux-mêmes, & la France l'aiant négligée dans la guerre de 1701. éprouva toutes ſortes de malheurs. Ce n'eſt que d'aujourd'hui que nous commençons à ouvrir les yeux, par la ſageſſe d'un Miniſtre ſi digne de nous gouverner.

La République Romaine fut ſi attentive & ſi alerte ſur les forces navales de ſes voiſins, qu'elle fit tous ſes efforts pour les ſurpaſſer en vaiſſeaux, & les accabler de leur nombre; & après les avoir vaincus, les réduire à abandonner la mer, & à s'en tenir au ſeul commerce. Les Illyriens reconnoiſſent-ils à peine combien il leur eſt avantageux d'avoir une forte marine & de bons hommes de mer, que les Romains leur déclarent la guerre avant qu'ils ſe fortifiaſſent davantage. A peine ſont-ils vaincus, & leur flotte diſſipée, qu'ils entrent dans leur païs, dont ils ſe rendent les maîtres, & obligent Teuta par un Traité qu'ils font avec elle, après lui avoir laiſſé un petit coin de ſes Etats; à conſentir que ſes ſujets ne navigueroient point au-delà de Liſſe avec plus de deux galiotes, qui même ne ſeroient point armées en guerre. Dans leur Traité fait avec Antiochus, il fut convenu qu'il abandonneroit tous ſes vaiſſeaux de guerre, à la réſerve de dix ſeulement, & qu'il détruiroit tout le reſte, & qu'enfin il ne paſſeroit pas en deçà des caps Calycadre & de Sarpedon; ils excep-

ſans armes. Ces conditions acceptées, Poſthumius envoia des Députés chez les Etoliens & les Achéens, qui leur firent connoître pourquoi les Romains avoient entrepris cette guerre, & paſſé dans l'Illyrie. Ils racontérent ce qui s'y étoit fait, ils lûrent le Traité de paix conclu avec les Illyriens, & retournérent enſuite à Corcyre, très-contens du bon accueil qu'on leur avoit fait chez ces deux nations. En effet ce Traité, dont ils avoient apporté la nouvelle, délivroit les Grecs d'une grande crainte. Car ce n'étoit pas ſeulement contre quelque partie de la Gréce que les Illyriens ſe déclaroient, ils étoient ennemis de toute la Gréce. Tel fut le premier paſſage des armées Romaines dans l'Illyrie, & la premiére alliance qui ſe fit par Ambaſſades entre les Grecs & le peuple Romain. Depuis ce tems-là il y eut encore des Ambaſſadeurs envoiés de Rome à Corinthe & à Athenes, & ce fut alors pour la premiére fois, que les Corinthiens reçûrent les Romains dans les combats Iſthmiques. Revenons maintenant aux affaires d'Eſpagne, que nous avons laiſſées au tems où nous ſommes.

toient ſeulement les navires qui porteroient la paie des troupes, ou qui tranſporteroient des Ambaſſadeurs ou des ôtages. Ils ne furent pas longtems ſans ſoumettre les Carthaginois à de plus dures conditions. On dit qu'on ne peut impoſer de ſervitude à la mer; je crois que cela eſt juſte à certains égards. Je crois que les Eſpagnols, les Portugais, les Hollandois peuvent exiger dans un Traité, que les vaiſſeaux qui ne ſeront pas de leur nation ne pourront trafiquer dans leurs Colonies ou dans leurs poſſeſſions aux Indes; mais prétendre que ceux de toute autre nation ne pourront commercer chez les autres Princes Indiens, cette prétention me paroît injuſte & exorbitante, on n'en trouvera point de pareille dans l'antiquité.



CHAPITRE III.

Conſtruction de Carthage la neuve par Aſdrubal. Traité des Romains avec ce grand Capitaine. Abrégé de l'Hiſtoire des Gaulois. Deſcription de la partie de l'Italie qu'ils occupoient.

ASdrubal revêtu du commandement des armées, ſe fit beaucoup d'honneur dans cette dignité par ſon intelligence & par ſa conduite. Entre les ſervices qu'il rendit à l'Etat, un des plus importans, & qui contribua le plus à étendre la puiſſance de ſa République, ce fut la conſtruction d'une ville, que quelques-uns appellent Carthage, & les autres Ville-neuve, ville dans la ſituation la plus heureuſe, ſoit pour les affaires d'Eſpagne, ſoit pour celles de l'Afrique. Nous aurons ailleurs une occaſion plus favorable de décrire cette ſituation, & les avantages que ces deux païs en peuvent tirer. Les grandes conquêtes qu'Aſdrubal avoit déja faites, & le dégré de puiſſance où il étoit parvenu, firent prendre aux Romains la réſolution de penſer ſérieuſement à ce qui ſe paſſoit en Eſpagne. Ils ſe voulurent du mal de

s'être

s'être endormis ſur l'accroiſſement de la domination des Carthaginois, & ſongérent tout de bon à réparer cette faute.

Ils n'oſérent pourtant pas alors ni leur preſcrire de loix trop dures, ni prendre les armes contre eux: ils avoient aſſez à faire de ſe tenir en garde contre les Gaulois, dont ils étoient menacés, & que l'on attendoit preſque de jour en jour. Il leur parut qu'il étoit plus à propos d'uſer de douceur avec Aſdrubal, juſqu'à ce que par une bataille ils ſe fuſſent débarraſſés des Gaulois, ennemis qui n'épioient que l'occaſion de leur nuire, & dont il falloit néceſſairement qu'ils ſe défiſſent, non ſeulement pour ſe rendre maîtres de l'Italie, mais encore pour demeurer paiſibles dans leur propre patrie. Ils envoiérent donc des Ambaſſadeurs à Aſdrubal, & dans le Traité qu'ils firent avec lui, ſans faire mention du reſte de l'Eſpagne, ils exigeoient ſeulement qu'il ne portât pas la guerre au-delà de l'Ebre: ces conditions acceptées, ils tournérent toutes leurs forces contre les Gaulois. Traité des Romains avec Aſdrubal.

A propos de ce peuple, nous ne ferons pas mal d'en donner ici l'Hiſtoire en racourci, & de la reprendre au tems qu'ils s'étoit emparés d'une partie de l'Italie. Le deſſein que je me ſuis propoſé dans mes deux premiers Livres, demande que j'en diſe quelque choſe. D'ailleurs outre que cette Hiſtoire eſt digne d'être connuë, & tranſmiſe à la poſtérité, elle eſt encore néceſſaire pour connoître en quels païs Annibal eut la hardieſſe de traverſer, & à quels peuples il oſa ſe fier, lorſqu'il forma le projet de renverſer l'Empire Romain. Mais montrons d'abord quel eſt, & comment eſt ſitué, par rapport au reſte de l'Italie, le terrain qu'ils occupoient: cette deſcription aidera beaucoup à faire concevoir ce qu'il y aura de remarquable dans les actions qui s'y ſont paſſées.

Toute l'Italie forme un Triangle, dont l'un des côtés, qui eſt à l'Orient, eſt terminé par la mer d'Ionie, & le golfe Adriatique qui lui eſt joint; & l'autre qui eſt au Midi & à l'Occident, par la mer de Sicile & celle de Tyrrhénie. Ces deux côtés ſe joignant enſemble, font la pointe du Triangle, & cette pointe c'eſt ce promontoire d'Italie qu'on appelle Cocinthe, & qui ſépare la mer d'Ionie de celle de Sicile. Au troiſiéme côté, qui regarde le Septentrion & le milieu des terres, ſont les Alpes, chaîne de montagnes, qui depuis Marſeille & les lieux qui ſont au-deſſus de la mer de Sardaigne, s'étend ſans interruption juſqu'à l'extrémité de la mer Adriatique, à l'exception d'un petit terrain où elles finiſſent, avant que de ſe joindre à cette mer. C'eſt du pied de ces montagnes, qui doivent être regardées comme la baſe du Triangle, & du côté du Midi, que commencent ces plaines dont nous avons à parler; plaines ſituées dans la partie la plus Septentrionale de l'Italie, & qui par leur fertilité & leur étenduë ſurpaſſent tout ce que l'Hiſtoire nous a jamais appris d'aucun païs de l'Europe. Elles ſont auſſi en forme de Triangle. La jonction des Apennins & des Alpes auprès de la mer Deſcription de cette partie d'Italie, que les Gaulois occupoient.

mer de Sardaigne au-dessus de Marseille, fait la pointe du Triangle. Les Alpes bornent le côté du Septentrion à la longueur de 2200. stades, & au Midi sont les Apennins qui s'étendent à 3600. La base de ce Triangle, c'est la côte du golfe Adriatique, & cette côte qui s'étend depuis Séne jusqu'à l'extrémité du golfe, est longue de plus de 2500. stades, en sorte que ces plaines ne renferment guéres moins de 10000. stades dans leur circonférence.

Pour la fertilité du païs, il n'est pas facile de l'exprimer. On y recueille une si grande abondance de grains, que nous avons vû le boisseau de froment, mesure de Sicile, à quatre oboles, & celui d'orges à deux. La métréte de vin s'y donne pour une égale mesure d'orges. Le mil & le panis y croissent à foison: les chênes répandus çà & là fournissent une si grande quantité de glans; que quoiqu'en Italie on tuë beaucoup de porcs, tant pour la vie que pour les provisions de guerre, cependant la plus grande partie se tire de ces plaines. Enfin les besoins de la vie y sont à si bon marché, que les voiageurs dans les Hôtelleries ne demandent pas ce que leur coûtera chaque chose en particulier, mais combien il en coûte par tête; & ils en sont souvent quittes pour un semisse, qui ne fait que la quatriéme partie d'une obole; rarement il en coûte davantage, quoiqu'on y donne suffisamment tout ce qui est nécessaire. Je ne dis rien du nombre d'hommes dont ce païs est peuplé, ni de la grandeur & de la beauté de leurs corps, ni de leur courage dans les actions de la guerre, on en doit juger par ce qu'ils ont fait. Les deux côtés des Alpes, dont l'un regarde le Rhône & le Septentrion, & l'autre les campagnes dont nous venons de parler; ces deux côtés, dis-je, sont habités, le premier par les Gaulois Transalpins, & le second par les Taurisques, les Agones & plusieurs autres sortes de Barbares. Ces Transalpins ne sont point une nation différente. Ils ne sont ainsi appellés, que parce qu'ils demeurent au-delà des Alpes. Au reste, quand je dis que ces deux côtés sont habités, je ne parle que des lieux bas & des douces collines: car pour le sommet de ces montagnes, personne jusqu'à présent ne s'y est logé: la difficulté d'y monter, & les neiges dont il est toujours couvert, le rendent inhabitable. Tout le païs depuis le commencement de l'Apennin au-dessus de Marseille & sa jonction avec les Alpes, tant du côté de la mer de Tyrrhénie jusqu'à Pise, qui est la premiére ville de l'Etrurie au Couchant, que du côté des plaines jusques aux Arretins, tout ce païs est habité par les Liguriens; au-delà sont les Tyrrhéniens, & après eux les Umbriens, qui occupent l'un & l'autre côté de l'Apennin: après lesquels cette chaîne de montagnes, laquelle est éloignée de la mer Adriatique d'environ 500. stades, se courbant vers la droite, quitte les plaines, & traversant par le milieu tout le reste de l'Italie, va gagner la mer de Sicile. Ces plaines, dont l'Apennin s'écarte, s'étendent jusqu'à la mer & à la ville de Séne.

Le Pô, que les Poëtes ont tant célébré ſous le nom d'Eridan, prend ſa ſource dans les Alpes à la pointe du dernier Triangle dont nous avons parlé; il prend d'abord ſon cours vers le Midi, & ſe répand dans les plaines; mais à peine y eſt-il entré, qu'il ſe détourne du côté du Levant, & va par deux embouchures ſe jetter dans la mer Adriatique. Il ſe partage dans la plaine, mais de telle ſorte, que le bras le plus gros eſt celui qui coule vers les Alpes & la mer Adriatique. Il roule autant d'eau qu'aucune autre riviére d'Italie, parce que tout ce qui ſort d'eau des Alpes & des Apennins du côté des plaines, tombe dans ſon lit, qui eſt fort large & fort beau, ſur tout lorſqu'au retour de la belle ſaiſon, il eſt rempli par les neiges fonduës qui s'écoulent des montagnes dont nous parlions tout à l'heure. On remonte ce fleuve ſur des vaiſſeaux par l'embouchure nommée Olana, depuis la mer juſqu'à l'eſpace d'environ 2000. ſtades. Au ſortir de ſa ſource, il n'a qu'un lit, & le conſerve juſqu'aux Trigaboles, où il ſe diviſe en deux. L'embouchure de l'un s'appelle Padoa, & celle de l'autre Olana, où eſt un port qui pour la ſûreté de ceux qui y abordent, ne le céde à aucun autre de la mer Adriatique. Ce fleuve eſt appellé par les gens du païs Bodencus.

On me diſpenſera bien de diſcuter ici tout ce que les Grecs racontent de ce fleuve, l'affaire de Phaëton & ſa chûte, les larmes des Peupliers, la nation noire qui habite le long du fleuve, & qui porte encore le deuil de Phaëton, & tout ce qui regard een un mot cette Hiſtoire tragique, & peut-être d'autres ſemblables. Une exacte recherche de ces ſortes de choſes ne convient pas à un préambule. Cependant nous en dirons ce qu'il faudra dans une autre occaſion, ne fût-ce que pour faire connoître l'ignorance de Timée ſur les lieux que nous venons de décrire.

Ces plaines au reſte étoient autrefois occupées par les Tyrrhéniens, lorſque maîtres du païs, où eſt Capouë & Nole, & qu'on appelle les champs Phlégréens, ils ſe rendirent célébres par la généreuſe réſiſtance qu'ils firent à l'ambition de pluſieurs voiſins. Ainſi ce qui ſe lit dans les Hiſtoriens des Dynaſties de ce peuple, il ne faut point l'entendre du païs qu'ils occupent à préſent, mais des plaines dont j'ai parlé, & qui leur fourniſſoient toutes les facilités poſſibles pour s'agrandir. Depuis, les Gaulois qui leur étoient voiſins, & qui ne voioient qu'avec un œil jaloux la beauté du païs, s'étant mêlés avec eux par le commerce, tout d'un coup ſur un léger prétexte fondirent avec une groſſe armée ſur les Tyrrhéniens, les chaſſérent des environs du Pô, & s'y mirent en leur place. Vers la ſource de ce fleuve étoient les Laëns & les Lébicéens : enſuite les Inſubriens, nation puiſſante & fort étenduë : après eux les Cénomans : auprès de la mer Adriatique les Vénétes, peuple ancien qui avoit à peu près les mêmes coutumes & le même habillement que les autres Gaulois, mais qui parloit une autre langue. Ces Vénétes ſont célébres chez les Poëtes tragiques, qui en ont débité force prodiges.

diges. Au-delà du Pô autour de l'Apennin, les premiers qui se présentoient étoient les Anianes, ensuite les Boiens; après eux vers la mer Adriatique les Lingonois, & enfin sur la côte les Sénonois. Voilà les nations les plus considérables qui ont habité les lieux dont nous avons parlé.

CHAPITRE IV.

Prise de Rome par les Gaulois. Différentes entreprises de ce peuple contre les Romains.

Tous ces peuples étoient répandus par villages qu'ils ne fermoient point de murailles. Ils ne savoient ce que c'étoit que meubles: leur maniére de vie étoit simple, point d'autre lit que de l'herbe, ni d'autre nourriture que de la viande, la guerre & l'agriculture faisoient toute leur étude, toute autre science ou art leur étoit inconnu. Leurs richesses consistoient en or & en troupeaux, les seules choses qu'on peut facilement transporter d'un lieu en un autre à son choix, ou selon les différentes conjonctures. Ils s'appliquoient sur tout à s'attacher un grand nombre de personnes, parce qu'on n'y étoit puissant & formidable qu'à proportion du nombre des clients dont on disposoit à son gré. D'abord ils ne furent pas seulement maîtres du païs; mais encore de plusieurs voisins qu'ils se soumirent par la terreur de leurs armes. Peu de tems après aiant vaincu les Romains & leurs alliés en bataille rangée, & les aiant mis en fuite, ils les menérent battant pendant trois jours jusqu'à Rome, dont ils s'emparérent, à l'exception du Capitole. Mais les Vénétes s'étant jettés sur leur païs, ils s'accommodérent avec les Romains, leur rendirent leur ville, & coururent au secours de leur patrie. Ils se firent ensuite la guerre les uns aux autres. Leur grande puissance excita aussi la jalousie de quelques-uns des peuples qui habitoient les Alpes. Piqués de se voir si fort au-dessous d'eux, ils s'assemblérent, prirent les armes, & firent souvent des excursions sur leur païs.

Pendant ce tems-là les Romains s'étoient relevés de leurs pertes, & avoient pour la seconde fois composé avec les Latins. Trente ans après la prise de Rome, les Gaulois s'avancérent jusqu'à Albe, avec une grande armée. Les Romains surpris, & n'aiant pas eu le tems de faire venir les troupes de leurs alliés, n'osérent leur aller au devant. Mais douze ans après, les Gaulois étant revenus avec une armée nombreuse, les Romains, qui s'y attendoient, assemblent leurs alliés, s'avancent avec ardeur, & brûlent d'en venir aux mains. Cette fermeté épouvanta les Gaulois, il y eut différens sentimens parmi eux sur ce qu'il y avoit à faire; mais la nuit venuë, ils firent une retraite qui approchoit fort

fort d'une fuite. Depuis ce tems-là ils restérent chez eux, sans remuer, pendant treize ans.

Ensuite voiant les Romains croître en puissance & en force, ils conclurent avec eux un Traité de paix, auquel pendant quatre ans ils ne donnérent aucune atteinte. Mais menacés d'une guerre de la part des peuples de delà les Alpes, & craignant d'en être accablés, ils leur envoiérent tant de présens, ils sçûrent si bien faire valoir la liaison qu'il y avoit entre eux & les Gaulois d'en deça les Alpes, qu'ils leur firent tomber les armes des mains. Ils leur persuadérent ensuite de les reprendre contre les Romains, & s'engagérent de courre avec eux tous les risques de cette guerre. Joints ensemble, ils passent par la Tyrrhénie, gagnent les peuples de ce païs à leur parti, font un riche butin sur les terres des Romains, & en sortent sans que personne fasse mine de les inquiéter. De retour chez eux, une sédition s'éléve sur le partage du butin, c'est à qui aura la meilleure part, & leur avidité leur fait perdre la plus grande partie, & du butin & de leur armée. Cela est assez ordinaire aux Gaulois, lorsqu'ils ont fait quelque capture, sur tout quand le vin & la débauche leur échauffent la tête.

Quatre ans après cette expédition, les Samnites & les Gaulois, joignant ensemble leurs forces, donnérent bataille aux Romains dans le païs des Camertins, & en défirent un grand nombre. Les Romains irrités par cet échec, revinrent peu de jours après avec toutes leurs troupes dans le païs des Sentinates. Dans cette bataille, les Gaulois perdirent la plus grande partie de leurs troupes, & le reste fut obligé de s'enfuir à vauderoute dans leur païs. Ils revinrent encore dix ans après, avec une grande armée pour assiéger Arretium. Les Romains accoururent pour secourir les assiégés, & livrérent bataille devant la ville; mais ils furent vaincus, & Lucius qui les commandoit, y perdit la vie. M. Curius son successeur, leur envoia demander les prisonniers, mais contre le droit des gent, ils mirent à mort ceux qui étoient venus de sa part. Les Romains outrés, sur le champ se mettent en campagne, les Sénonois se présentent, la bataille se donne, les Romains victorieux en tuent la plus grande partie, chassent le reste, & se rendent maîtres de tout le païs. C'est dans cet endroit de la Gaule qu'ils envoiérent pour la premiére fois une colonie, & qu'ils bâtirent une ville nommée Séne du nom des Sénonois, qui l'avoient les premiers habitée. Nous avons dit où elle est située, savoir près de la Mer Adriatique, à l'extrémité des plaines qu'arrose le Pô.

La défaite des Sénonois fit craindre aux Boiens qu'eux-mêmes & leur païs n'eussent le même sort. Ils lévérent une armée formidable, & exhortérent les Tyrrhéniens de se joindre à eux. Le rendez-vous étoit au lac Oadmon, & ils s'y mirent en bataille. Presque tous les Tyrrhéniens y périrent, & il n'y eut que quelques Boiens qui échapérent par la fuite. Mais l'année suivante ils se liguérent une seconde fois, & aiant en-

enrôlé toute la jeunesse, ils donnérent bataille aux Romains. Ils y furent entiérement défaits, & contraints malgré qu'ils en eussent, de demander la paix aux Romains, & de faire un Traité avec eux. Tout ceci se passa trois ans avant que Pyrrhus entrât dans l'Italie, & cinq ans avant la déroute des Gaulois à Delphes. De cette fureur de guerre, que la fortune sembloit avoir soufflé aux Gaulois, les Romains tirérent deux grands avantages. Le premier fut, qu'accoûtumés à être battus par les Gaulois, ils ne pouvoient ni rien voir ni rien craindre de plus terrible que ce qui leur étoit arrivé; & c'est pour cela que Pyrrhus les trouva si exercés & si aguerris (*a*). L'autre avantage fut, que les Gaulois

(a) *C'est pour cela que Pyrrhus les trouva si exercés & si aguerris.*] Cet endroit de mon Auteur m'engage à quelques remarques qui me paroissent d'assez grande importance, pour mériter que je m'y arrête un peu. Pyrrhus, Roi des Epirotes, issu d'un Pyrrhus fils d'Achille, qui naquit un peu avant la guerre de Troie, & qui se rendit si célébre par sa guerre contre les Romains, fut un des plus grands & des plus excellents Chefs de guerre de l'antiquité. C'est de celui-là dont mon Auteur veut parler; mais il n'a garde de dire comme certains Auteurs anciens, & une foule de modernes qui le suivent en queuë dans leurs opinions, que les Romains avoient appris de lui ce que nous voions d'admirable dans leur castramétation. Je les trouverois sûrement ces Auteurs moins déraisonnables, s'ils avoient dit qu'ils l'avoient tirée des Hébreux du tems de Moïse, qui campoient tout comme les autres, bien qu'ils ignoraissent en ce tems-là qu'il y eût jamais eu un Moïse au monde. Il est si peu vrai qu'ils aient trouvé un Maître dans ce grand Capitaine à cet égard-là comme dans bien d'autres, qu'il les trouva tout parfaits dans cet art qu'il croioit posséder lui seul. Car étant monté à cheval, & s'étant avancé sur le bord de la riviére de Siris, au-delà de laquelle l'armée Romaine venoit de camper, il fut tout émerveillé de leur bel ordre dans les campemens. Il s'étoit imaginé d'y trouver un sujet de glose, & de là un très-grand préjugé de la victoire; mais ne trouvant rien à redire, on peut bien juger qu'il en fut fâché, & s'adressant à un de ses amis qui étoit près de lui: *Mégaclés*, lui dit-il, *cet ordre des Barbares n'est nullement barbare, nous verrons si le reste y répondra.* Ce ne fut donc pas dans l'école du Roi des Epirotes que les Romains prirent leur leçon. Après cela fiez-vous à de tels Auteurs, qui nous débitent si absolument leurs songes creux & leurs réveries. Dom Bernard de Montfaucon m'a prévenu dans ce sentiment: s'il ne les appelle pas réveurs, c'est qu'il ne dit pas tout ce qu'il en pense. J'aurois voulu qu'il se fâchât un peu pour l'honneur de la République, & pour les guérir d'une erreur dont nos Savans sont fort entêtés. Je ne sçai comment Saint-Evremont a pû s'en coiffer.

Il se présente encore une autre question à discuter qu'il est besoin de résoudre; nous n'aurons nul recours aux forces d'Hercule pour y réussir, du moins je le pense ainsi. C'est à l'égard de la méthode des Romains dans leur tactique, c'est-à-dire, dans leur façon de se ranger du tems de Pyrrhus. Il est surprenant que Tite-Live & Plutarque aient garde un si profond silence sur les raisons qu'eurent les Romains de changer leur ancienne méthode pour en prendre une autre fort différente, qui tint bon jusqu'à Trajan, & disparut ensuite pour faire place à la phalange, qui se maintint encore fort longtems jusqu'au Prince Maurice, qui prit l'ancienne sous sa protection, que nous avons gâtée depuis plus de soixante ans, bien loin de la perfectionner.

Si Tite-Live avoit été un homme du métier, il eût déterré l'époque de l'ordonnance en quinconce, & nous eût peut-être appris le nom de l'Auteur. Je suis persuadé que l'ordre en phalange, c'est-à-dire, sur une seule ligne, étoit connu & pratiqué des Romains dès le tems des Rois, & qu'ils continuérent dans cette maniére de se ranger jusqu'après la guerre de Pyrrhus, qu'ils ne changérent que vers la première Punique. Avant celle-ci ils se rangérent toujours à la façon des Grecs & de tous les autres peuples du monde, c'est-à-dire, en phalange; mais leurs armes étoient différentes & plus avantageuses, comme nous le dirons ailleurs. Cela se remarque dans tous leurs combats, pour peu d'attention qu'on y apporte. Je défie qu'on puisse trouver des lignes qui se succédent les unes aux autres, & qui aillent tour à tour au combat. Pour être convaincu de mon sentiment, il n'y a qu'à examiner le récit des batailles les plus opiniâtrées & les plus violemment disputées, & qu'à les suivre dans le cours de l'action comme dans ce qui la termine.

Personne, dira quelqu'un, ne s'en étoit coiffé: soit, mais je m'en coiffe moi avec beaucoup de raison, & je crois que cela me sied à merveille. Sans parler des batailles en grand nombre dont Tite-Live, Denys d'Halicarnasse, Plutarque & tant d'autres nous régalent dans leurs Histoires, où il ne paroît nulle trace de l'ordre sur trois lignes & par corps séparés les uns vis-à-vis les intervalles de ceux qui précédent, je prie le Lecteur de jetter les yeux sur celle qui fut donnée contre Pyrrhus sur le bord de la riviére de Siris, bataille plus opiniâtrée

ſois réduits & domptés, ils furent en état de réunir toutes leurs forces, contre Pyrrhus d'abord, pour défendre l'Italie; & enſuite contre les Carthaginois, pour leur enlever la Sicile.

Pendant les quarante-cinq ans qui ſuivirent ces défaites, les Gaulois reſtérent tranquilles, & vécurent en bonne intelligence avec les Romains. Mais après que le tems eut fait ſortir de ce monde ceux qui avoient été témoins oculaires de leurs malheurs, la jeuneſſe, qui leur ſuccéda, gens brutaux & féroces, & qui jamais n'avoient ni connu ni éprouvé le mal, commença à ſe remuer, comme il arrive ordinairement. Elle chercha querelle avec les Romains pour des bagatelles, & entraina dans ſon parti les Gaulois des Alpes. D'abord le peuple n'eut point de part à ces mouvemens ſéditieux, tout ſe trâmoit ſecrétement entre les Chefs. De là vint que les Tranſalpins s'étant avancés avec une armée juſqu'à Ariminum, le peuple, parmi les Boiens, ne voulut pas marcher avec eux. Il ſe révolta contre ſes Chefs, s'éleva contre ceux qui venoient d'arriver, & tua ſes propres Rois Atis & Galatus. Il y eut même bataille rangée, où ils ſe maſſacrérent les uns les autres. Les Romains épouvantés de l'irruption des Gaulois, ſe mirent en campagne; mais apprenant qu'ils s'étoient défaits eux-mêmes, ils reprirent la route de leur païs.

Cinq ans après, ſous le Conſulat de Marcus Lepidus, les Romains partagérent entr'eux les terres du Picenum, d'où ils avoient chaſſé les Sénonois. Ce fut C. Flaminius, qui pour capter la faveur du peuple, introduiſit cette nouvelle loi, qu'on peut dire qui a été la principale cauſe de la corruption des mœurs des Romains, & enſuite de la guerre qu'ils eurent avec les Sénonois. Pluſieurs peuples de la nation Gauloiſe entrérent dans la querelle, ſur tout les Boiens, qui étoient limitrophes aux Romains. Ils ſe perſuadérent que ce n'étoit plus pour commander & pour faire la loi, que les Romains les attaquoient, mais pour les perdre & les détruire entiérement. Dans cette penſée, les Inſubriens & les Boiens, les deux plus grands peuples de la nation, ſe liguent enſemble, & envoient chez les Gaulois qui habitoient le long des Alpes &

trée qu'aucune que les Romains aient jamais donnee, & qu'ils perdirent pourtant. L'on voit aſſez que l'on combattit de part & d'autre ſur une ſeule ligne & ſur une très-grande profondeur, avec une perte infinie de part & d'autre. Le victorieux n'en ſortit guéres moins débiffé que le vaincu, ce qui lui fit dire : *c'eſt fait de nous, ſi nous remportons encore une victoire* : c'étoit celle de Cadmus, un Malplaquet, celle d'Aſculum, qui fut aſſez équivoque pour que chacun des deux partis pût s'en attribuer la victoire ſans ſcrupule. On n'y voit rien encore qui pût faire ſoupçonner que les Romains euſſent combattu ſur trois lignes; les éléphans y firent merveilles, parce qu'ils ne trouvérent point des iſſuës entre les corps. On ne voit ni Haſtaires, ni Princes, ni Triaires. Denys d'Halicarnaſſe dit bien un mot de ceux-ci, comme de ſoldats d'élite & expérimentés qu'on laiſſoit pour la garde du camp, ou pour ſervir quelquefois de réſerve, & puis c'eſt tout. Je conclus de tout ceci que l'apparition de l'ordre en quinconce arriva un peu avant la premiére guerre Punique, ſans qu'il m'ait été poſſible d'en déterrer l'inventeur, dont j'ai grand regret.

[...] Gésates (a), [...] du Rhône, & qu'on appelloit Gésates (a), [...] proprement [...] Pour
[...]ur une certaine solde, car c'est ce que signifie proprement [...]

(a) *On les appelloit Gésates, parce qu'ils servoient [p]our une certaine solde.*] Les Gésates étoient les [p]euples du Languedoc, ou plutôt, si je ne me trompe, ceux des Provinces méridionales des Gaules, qui comprenoient les Gascons, les Provençaux & les Liguriens. C'est mon opinion, les sçavans Bénédictins qui travaillent à l'Histoire du Languedoc ne l'embrasseront peut-être pas. Il se pourroit qu'ils auront raison, sans que je m'en fâche. Ils composoient différentes nations ou Cantons, en façon de Républiques ou Principautés; ils avoient des noms différens. Mais comme les Gésates étoient les plus puissans, tous les autres paroissent sous ce titre de Gésates. C'est le nom générique de tous ces peuples, qui, comme je l'ai dit, prenoient des denominations particuliéres des Cantons où ils demeuroient, comme ils prennent aujourd'hui, chacun étant connu sous le nom de sa Province. On appelle Gascons tout ce qui est en delà de la Loire, en un mot toutes les Provinces méridionales de la France; & bien que les Avignonois ne soient pas sujets de la France, nous ne laissons pas que de passer pour Gascons, & non pour Italiens, dont graces à Dieu nous n'avons pas les defauts, qui ne sont pas des plus petits.

Revenons à nos Gésates.

Lorsqu'il prenoit envie aux Princes de ces Cantons de se décharger de leur jeunesse pour chercher fortune ailleurs que dans leur païs, qui ne les pouvoit nourrir; ils en sortoient tous en foule, comme un torrent qui rompt ses digues, sous le nom de Gésates, & alloient dans un autre, dont ils chassoient les anciens habitans pour se mettre en leur place. Ces peuples sont aujourd'hui ce qu'ils étoient en ce tems-là, du moins depuis la riviére du Var jusqu'à l'Océan, braves, belliqueux, tout pleins de feu & d'ardeur; enfin une pépiniére de soldats, un Arsenal d'hommes tout faits pour la guerre. Mais cet Arsénal n'est pas si bien rempli qu'il l'étoit en ce tems-là, & s'ils n'en sortent pas pour occuper les terres de leurs voisins, pour les cultiver, & se mettre en leur place, on peut en voir la raison dans les Discours politiques de Machiavel.

Carthage n'étoit devenuë redoutable que par son commerce sur mer & ses flottes. Lorsqu'elle sentit qu'elle ne manquoit que de soldats pour étendre sa domination dans les Isles & dans le continent en Afrique & en Espagne, les Provinces méridionales dans les Gaules, c'est-à-dire, les Gésates en général, leur fournirent tant de soldats qu'ils voulurent. Les Carthaginois les transportoient dans le païs de leur domination, avec lesquels ils faisoient de bonnes conquêtes, qui les dédommageoient assez de ce qu'il leur en coûtoit non seulement pour leur solde, dont ils convenoient; mais encore pour les sommes qu'ils donnoient aux Princes qui leur permettoient ces levées. Cela se remarque dans Polybe & dans Tite-Live. Ces Gaulois faisoient métier d'aller tuër les autres pour de l'argent, & de s'entretuër quelquefois comme bons Compatriotes, parce qu'ils se vendoient indifféremment aux deux partis: de sorte que les mêmes drapeaux se trouvoient souvent opposés les uns contre les autres. Cela sembloit fort barbare & fort inhumain, comme s'il n'étoit pas libre à chacun d'aller exercer son métier par tout où il trouvera de l'ouvrages. On reprochoit la même chose aux Etoliens. Polybe & Tite-Live se fâchent bien fort contre cette conduite, comme si la guerre n'étoit pas semblable à l'amour, une passion violente & sujette à bien des bizarreries, & quelquefois monstrueuses.

Philippe de Macédoine, si célébre par sa guerre contre les Romains, & qui fera belle figure dans ces Commentaires, traitant de la paix avec Q. Flaminius, reprocha à un Préteur des Etoliens son infidélité & l'avarice de sa nation, qui n'avoit nulle honte de fournir des troupes à une Puissance, & d'en envoier à son ennemi; en sorte, lui disoit-il, que l'on voit vos enseignes dans les deux armées. Les Gésates faisoient plus que cela, car ils servoient indifféremment toutes les Puissances qui vouloient d'eux. On pouvoit comparer leurs Princes à des marchands de bœufs & de moutons, qui après les avoir vendus, les envoient à différentes boucheries pour être égorgés. Il y a bien des Etats aujourd'hui qui font le même métier.

Si les Suisses n'étoient pas Gésates ou Etoliens, nous étalerions bien autrement notre mauvaise humeur que n'ont fait Polybe & Tite-Live. Aujourd'hui que nous vivons dans les doux liens du Christianisme, qui bride & réprime nos passions les plus desordonnées, il n'est plus permis de s'échaper contre personne. Mais les Suisses nous ont tellement accoutumés à voir cette conduite, qu'ils nous l'ont fait trouver fort peu étrange. Ils vendent bravement leurs sujets à la France, son ancienne alliée, & sans doute celle de toutes dont les intérêts & la conservation leur doit être plus chére & en plus grande recommandation, & pour laquelle on ne trouvera jamais à redire qu'ils sacri-
fient la vie de leurs sujets, & qu'ils en retirent d[e]
bonnes pensions pour sa défense & pour son salu[t]
puisqu'ils n'ont pas & n'auront jamais de meilleu[rs]
Alliés & d'amis plus sincéres que les François,
qui leur en donnent de plus grandes marques:
l'on diroit qu'ils sont plus que leurs alliés, le[s]
fréres plutôt. L'amitié qu'ils ont pour eux s[e]
ble couler du sang dans le cœur, & c'est de [...]
tes les nations celle qu'ils ont le plus en est[ime]
Cela se remarque jusques dans la Maison d[e nos]
Rois. Il faut avouër aussi qu'on a raison d'es[...]
un peuple qui n'a point encore dégénéré [...]
ancienne vertu, & qui n'a d'autre reproch[e]
faire que celui dont je viens de parler, de f[...]
des troupes à différentes Puissances, à la f[...]
Princes d'Allemagne, pour les servir d[...]

Pour gagner leurs deux Rois Concolitan & Ancroeste, & les engager à armer contre les Romains, ils leur font présent d'une somme considérable; ils leur mettent devant les yeux la grandeur & la puissance de ce peuple: ils les flatent par la vûe des richesses immenses qu'une victoire gagnée sur lui ne manquera pas de leur procurer: ils leur promettent solemnellement de partager avec eux tous les périls de cette guerre: ils leur rappellent les exploits de leurs ancêtres, qui aiant pris les armes contre les Romains, les avoient battus à plate couture, & avoient pris d'emblée la ville de Rome; qui en étoient restés les maîtres & de tout ce qui étoit dedans pendant sept mois; & qui après avoir cédé & rendu la ville non seulement sans y être forcés, mais même avec recon-

guerres réciproques: car par cette conduite il arrive qu'ils mettent aux mains leurs propres sujets, les peres contre leurs enfans, les enfans contre leurs péres, les fréres contre les fréres, les parens & les amis les uns contre les autres, qui s'entr'égorgent: & pour qu'aucun d'eux ne doute qu'il a commis un homicide, & quelque chose de plus grand & de plus grave, leurs drapeaux les empêchent de tomber dans l'erreur. Quel nom donner à des gens qui s'engagent au service de deux ou trois Puissances qui sont en guerre, sinon celui de Gésates, de gens qui se louent pour & contre? Nous avons vû un corps de Suisses au service des Hollandois, qui subsiste encore, opposés pendant la derniére guerre à nos Suisses qui servent en France.

Les premiéres enseignes des Suisses parurent dans les armées de France sous Louis XI. Il voulut casser les francs Archers que Charles VII. avoit établis, au nombre de vingt-deux mille, & obliger les peuples à cultiver les arts & le commerce (a); & depuis ce tems là, cette nation sert la France. Voilà une alliance bien antique. Ce peuple s'acquit une grande réputation dans nos armées par son courage du tems de Louis XI, & peu après il étoit en état de se rendre maître de l'Italie, & de s'étendre au long & au large, s'il avoit voulu profiter des occasions qui se présentoient; mais ils ne se sont jamais proposé aucune gloire ni aucune grande conquête pour leur République. Ils sont aujourd'hui ce qu'ils étoient autrefois; ils travaillent à cultiver leurs terres, sans autre commerce que celui des Gésates: car les Puissances ausquelles ils fournissent des troupes leur font des pensions, pour avoir la liberté d'en lever autant qu'il leur est nécessaire, & dans le tems qu'il leur plaît.

Cette sorte de commerce n'étoit pas moins en usage parmi certains peuples de l'Asie. Dans la guerre de David contre les Ammonites, ceux-ci craignant d'être accablés de ses forces, implorérent le secours d'Adarézer Roi de Syrie; mais celui-ci n'osant se déclarer ouvertement contre David, qui l'avoit vaincu, & réduit à paier tribut, ni à abandonner les Ammonites, envoia sécrétement en Mésopotamie acheter des troupes pour marcher à leur secours, avec Sobac son Général pour les commander. On voit les mêmes Ammonites dans le Chapitre 10. des Rois acheter vingt mille hommes d'infanterie des Syriens de Rohob & de Soba: mais l'on ne voit pas que ces peuples fournissent également aux deux partis.

Je ne démanderai pas si cette politique est chétienne ou non, je laisse ce point à discuter aux Casuistes. Il s'en trouvera peut-être qui diront que cela est permis, en considérant la guerre comme un métier, où chacun a la liberté de s'engager ou de ne pas s'engager pour ou contre la Puissance pour laquelle ils inclinent plus ou moins. On répondra qu'il ne leur appartient pas de choisir; que c'est à la République, aux Magistrats des villes, ou aux divers Princes qui font ce commerce, à opter pour l'un ou pour l'autre, sans qu'il leur soit permis selon Dieu de fournir des troupes aux divers Etats qui sont en guerre les uns contre les autres. Il me le semble ainsi, au lieu que nous voions le contraire. Un frére prend parti chez les Hollandois, l'autre s'engage pour la France: celui-ci pour l'Espagne ou pour l'Angleterre, afin qu'à la premiére occasion ils puissent se tirer réciproquement en gens de bien & d'honneur, & en vrais Gésates, qui prenoient de l'argent de toutes parts, pour aider au salut des uns & à l'esclavage des autres. Je laisse à de plus habiles à examiner cette question, je suis persuadé qu'elle est également probable des deux côtés: car lorsqu'un païs ne peut fournir à l'entretien d'un peuple qui multiplie tous les jours, & qu'il ne peut sans injustice s'agrandir aux dépens de ses voisins, pour les chasser de leurs héritages & se mettre en leur place, je pancherois fort à croire que les Princes Gésates faisoient fort bien de se débarrasser de leur jeunesse moiennant certain profit. Je conclus de là que les Cantons, comme les autres Princes d'Allemagne, ne font point mal; leurs peuples s'aguerrissent, leur puissance devient redoutable, & personne n'ose attenter à leur liberté, non plus qu'eux à celle des autres: ce qui me semble fort légitime, & un acte de prévoiance & de grande sagesse.

(a) *Mem. recond. de Vitt. Siri. l. 2.*

connoiſſance de la part des Romains, étoient retournés ſains & ſaufs & chargés de butin dans leur patrie.

Cette harangue échauffa tellement les eſprits, que jamais on ne vit ſortir de ces Provinces une armée plus nombreuſe, & compoſée de ſoldats plus braves & plus belliqueux. Au bruit de ce ſoulévement, on tremble à Rome pour l'avenir, tout y eſt dans le trouble & dans la fraieur. On léve des troupes, on fait des magaſins de vivres & de munitions, on méne l'armée juſques ſur les frontiéres, comme ſi les Gaulois étoient déja dans le païs, quoiqu'ils ne fuſſent pas encore ſortis du leur.

CHAPITRE V.

Traité des Romains avec Aſdrubal. Irruption des Gaulois dans l'Italie. Préparatifs des Romains.

EN Eſpagne la puiſſance des Carthaginois s'étendoit & s'affermiſſoit de plus en plus pendant tous ces mouvemens, ſans que les Romains pûſſent y mettre obſtacle. Les Gaulois les preſſoient l'épée dans les reins; comment veiller ſur ce qui ſe paſſoit dans un Roiaume éloigné ? Ce qui leur importoit le plus, étoit de ſe mettre en ſûreté contre les Gaulois, ils y donnérent tous leurs ſoins. Après avoir mis des bornes aux conquêtes des Carthaginois par un Traité fait avec Aſdrubal, & dont nous avons parlé plus haut, ils ne penſérent plus qu'à finir une bonne fois avec l'ennemi le plus proche.

Huit ans après le partage des terres du Picenum, les Géſates & les autres Gaulois franchirent les Alpes, & vinrent camper ſur le Pô. Leur armée étoit nombreuſe & ſuperbement équipée. Les Inſubriens & les Boiens ſoutinrent auſſi conſtamment le parti qu'ils avoient pris. Mais les Vénétes & les Cénomans ſe rangérent du côté des Romains, gagnés par les Ambaſſadeurs qu'on leur avoit envoiés: ce qui obligea les Rois Gaulois de laiſſer dans le païs une partie de leur armée pour le garder contre ces peuples. Ils partent enſuite, & prennent leur route par la Tyrrhénie, aiant avec eux cinquante mille hommes de pied, vingt mille chevaux, & autant de chariots. Sur la nouvelle que les Gaulois avoient paſſé les Alpes, les Romains firent marcher Lucius Emilius, l'un des Conſuls, à Ariminum, pour arrêter les ennemis par cet endroit. Un des Préteurs fut envoié dans la Tyrrhénie. Caius Attilius, l'autre Conſul, étoit allé devant dans la Sardaigne. Tout ce qui reſta dans Rome de Citoiens, étoit conſterné, & croioit toucher au moment de ſa perte. Cette fraieur n'a rien qui doive ſurprendre. L'extrémité où les Gaulois les avoient autrefois réduits, étoit encore pré-

présente à leurs esprits. Pour éviter un semblable malheur, ils assemblent ce qu'ils avoient de troupes, ils font de nouvelles levées ; ils mandent à leurs alliés de se tenir prêts ; ils font venir des Provinces de leur domination les Regîtres où étoient marqués les jeunes gens en âge de porter les armes, afin de connoître toutes leurs forces. On donna aux Consuls la plus grande partie des troupes, & ce qu'il y avoit de meilleur parmi elles. Des vivres & des munitions, on en avoit fait un si grand amas, que l'on n'a point d'idée qu'il s'en soit jamais fait un pareil. Il leur venoit des secours, & de toutes sortes, & de tous les côtés. Car telle étoit la terreur que l'irruption des Gaulois avoit répanduë dans l'Italie, que ce n'étoit plus pour les Romains que les peuples croioient porter les armes ; ils ne pensoient plus que c'étoit à la puissance de cette République que l'on en vouloit ; c'étoit pour eux-mêmes, pour leur patrie, pour leurs villes qu'ils craignoient, & c'est pour cela qu'ils étoient si promts à exécuter tous les ordres qu'on leur donnoit.

Faisons le détail des préparatifs (*a*) de cette guerre, & des troupes que Préparatifs des Romains.

(a) ***Faisons le détail des préparatifs de cette guerre, & des troupes que les Romains avoient alors.***] Le dénombrement des forces des Romains, & les preparatifs qu'ils firent pour la subsistance de leurs troupes, sont à peine concevables, tant les irruptions Gauloises faisoient peur. Si Polybe n'avoit tiré des Regîtres publics tous les peuples qui se joignirent aux Romains pour soutenir cette guerre, je croirois qu'il nous débite une fable. Ce qui est digne de remarque, c'est que tous ces peuples étoient alliés des Romains. Cela veut dire qu'ils leur étoient soumis, du moins la plupart de ceux en qui consistoit le capital de leurs forces : car il y avoit autant de gens de guerre en Italie, qu'il y a maintenant à proportion de gens d'Eglise, de Capucins & de Capuchons, ce qui prouveroit presque que tout étoit soldat. Il me vient ici une réflexion sur la puissance Romaine.

Peu avant la guerre d'Annibal, Rome seule avoit pour la garde de la ville lorsque les Gaulois entrérent en Italie, outre les autres armées qui étoient dans la Campanie & en Sicile, cent cinquante mille hommes de pied & six mille chevaux. Les troupes de la Campanie composoient en tout deux cens cinquante mille hommes de pied & vingt trois mille chevaux, & toutes ces troupes étoient sous les ordres du Sénat, & prêtes à marcher au premier ordre. Toutes ces forces formidables alloient à sept cens mille hommes d'infanterie & de soixante & dix mille chevaux.

Je demanderois volontiers à mon Auteur les faits & gestes de cette armée envoiée en Toscane, je ne vois pas qu'elle mit le moindre obstacle à la marche des Gaulois ; ils font leur voiage tranquillement, & traversent les Apennins & des pas de montagnes très-dangereux, qu'il étoit très-aisé aux Romains de défendre & de chicaner, jusqu'à faire perdre patience aux Gaulois, & les obliger à se retirer faute de vivres. Cela me feroit soupçonner que les Romains s'endormirent, & qu'ils ne prirent pas les devans qu'ils auroient dû prendre : la tête ne leur avoit-elle pas tourné, ou à leurs Généraux, qui n'étoient que trop malhabiles ? Du moins Annibal les fit trouver tels à son arrivée. Je crois que l'épouvante avoit tellement saisi & empoigné tous ces peuples, que les armes leur tombérent des mains : car les Gaulois entrérent dans la Toscane sans la moindre résistance. Encore une fois, il étoit aisé aux Romains de prévenir l'ennemi dans la Toscane, & de lui en fermer l'entrée ; & cependant ils négligent de les aller attendre au passage des Apennins.

J'admire Polybe, qui dit, après avoir fait voir quelle étoit alors la puissance des Romains : *ce sont pourtant là ceux qu'Annibal vint attaquer jusques dans l'Italie, quoiqu'il n'eût pas vingt mille hommes*. Je ne le nie pas ; mais lorsqu'Annibal y entra, ce ne fut plus la même chose : car l'on croiroit, à voir leur puissance contre les Gaulois, & leur foiblesse à proportion contre Annibal, que tout ce que nous apprend Polybe de cette puissance contre les premiers n'est qu'une chimére. Leurs alliés disparoissent, peu embrassent le parti d'Annibal, & aucun ne joint ses forces à celles des Romains. Cela paroît surprenant. N'est-ce pas que les Puissances de l'Italie regardoient les Gaulois comme les ennemis communs, & que tous s'armoient généralement pour défendre leur liberté ? Au lieu que la guerre d'Annibal contre les Romains regardoit uniquement ceux-ci, & non leurs voisins ni leurs alliés.

que les Romains avoient alors. De là on jugera en quel état étoient les affaires de ce peuple, lorsqu'Annibal osa l'attaquer; & combien ses forces étoient formidables, lorsque ce Général des Carthaginois eut l'audace de lui tenir tête; quoiqu'il l'ait fait assez heureusement pour le jetter dans de très-grands embarras. Il partit avec les Consuls quatre légions Romaines, chacune de cinq mille deux cens hommes de pied & de trois cens chevaux : il y avoit encore avec eux du côté des alliés, trente mille fantassins & deux mille chevaux; plus de cinquante mille hommes d'infanterie & quatre mille chevaux, tant des Sabins que des Tyrrhéniens, que l'alarme générale avoit fait accourir au secours de Rome, & que l'on envoia sur les frontiéres de la Tyrrhénie avec un Préteur pour les commander. Les Umbriens & les Sarsinates vinrent aussi de l'Apenin au nombre de vingt mille, & avec eux autant de Vénétes & de Cénomans, que l'on mit sur les frontiéres de la Gaule; afin que se jettant sur les terres des Boiens, ils détachassent des autres, & rappellassent chez eux ceux qui en étoient sortis. Ce furent là les troupes destinées à la garde du païs. A Rome on tenoit prêt, de peur d'être surpris, un corps d'armée, qui dans l'occasion tenoit lieu de troupes auxiliaires, & qui étoit composé de vingt mille piétons Romains & de quinze cens chevaux, de trente mille piétons des alliés & de deux mille hommes de cavalerie : les Regîtres envoiés au Sénat portoient quatre-vingt mille hommes de pied & cinq mille chevaux parmi les Latins, & chez les Samnites soixante & dix mille piétons & sept mille chevaux. Les Iapyges & les Mésapyges fournissoient outre cela cinquante mille fantassins & seize mille cavaliers; les Lucaniens trente mille hommes de pied & trois mille chevaux; les Marses, les Maruciniens, les Férentiniens & les Vestiniens vingt mille hommes de pied & quatre mille chevaux. Dans la Sicile & à Tarente il y avoit encore deux légions, composées chacune de quatre mille deux cens hommes de pied & de deux cens chevaux. Les Romains & les Campaniens faisoient ensemble deux cens cinquante mille hommes d'infanterie, & vingt-trois mille de cavalerie. De sorte que l'armée campée devant Rome étoit de plus de cent cinquante mille hommes de pied & de six mille chevaux : & ceux qui étoient en état de porter les armes, tant parmi les Romains que parmi les Alliés, montoient à sept cens mille hommes de pied & soixante & dix mille chevaux. Ce sont pourtant là ceux qu'Annibal vint attaquer jusques dans l'Italie, quoiqu'il n'eût pas vingt mille hommes, comme nous le verrons plus au long dans la suite.

A peine les Gaulois furent-ils arrivés dans la Tyrrhénie, qu'ils y firent le dégât sans crainte, & sans que personne les arrêtât. Ils s'avancent enfin vers Rome. Déja ils étoient aux environs de Clusium, ville à trois journées de cette Capitale, lorsqu'ils apprennent que l'armée Romaine, qui étoit dans la Tyrrhénie, les suivoit de près & alloit les attein-

atteindre. Ils retournerent aussi-tôt sur leurs pas pour en venir aux mains avec elle. Les deux armées ne furent en présence que vers le coucher du Soleil, & camperent à fort peu de distance l'une de l'autre. La nuit venue, les Gaulois allument des feux, & aiant donné ordre à leur cavalerie, dès que l'ennemi l'auroit apperçûe le matin, de suivre la route qu'ils alloient prendre, ils se retirent sans bruit vers Fesule, & prennent là leurs quartiers, dans le dessein d'y attendre leur cavalerie; & quand elle auroit joint le gros, de tomber à l'improviste sur les Romains. Ceux-ci à la pointe du jour voiant cette cavalerie, croient que les Gaulois ont pris la fuite, & se mettent à la poursuite. Ils approchent, les Gaulois se montrent & tombent sur eux. L'action s'engage avec vigueur, mais les Gaulois plus braves & en plus grand nombre eurent le dessus. Les Romains perdirent là au moins six mille hommes: le reste prit la fuite, la plûpart vers un certain poste avantageux, où ils se cantonnérent. D'abord les Gaulois pensérent à les y forcer, c'étoit le bon parti, mais ils changérent de sentiment. Fatigués & harassés par la marche qu'ils avoient faite la nuit précédente, ils aimerent mieux prendre quelque repos, laissant seulement une garde de cavalerie autour de la hauteur où les fuiards s'étoient retirés, & remettant au lendemain à les assiéger, en cas qu'ils ne se rendissent pas d'eux-mêmes.

Pendant ce tems-là Lucius Emilius, qui avoit son camp vers la mer Adriatique, aiant appris que les Gaulois s'étoient jettés dans la Tyrrhénie, & qu'ils approchoient de Rome, il vint en diligence au secours de sa patrie, & arriva fort à propos. S'étant campé proche des ennemis, les fuiards de dessus leur hauteur virent les feux, & se doutant bien de ce que c'étoit, ils reprirent courage. Ils envoient au plus vîte quelques-uns des leurs sans armes pendant la nuit & à travers une forêt pour annoncer au Consul ce qui leur étoit arrivé. Emilius, sans perdre de tems à délibérer, commande aux Tribuns, dès que le jour commenceroit à paroitre, de se mettre en marche avec l'infanterie; il se met lui à la tête de la cavalerie, & tire droit vers la hauteur. Les Chefs des Gaulois avoient aussi vû les feux pendant la nuit, & conjecturant que les ennemis étoient proche, ils tinrent conseil. Anéroeste leur Roi dit qu'après avoir fait un si riche butin, (car ce butin étoit immense en prisonniers, en bestiaux & en bagages,) il n'étoit pas à propos de s'exposer à un nouveau combat, ni de courir le risque de perdre tout, qu'il valoit mieux retourner dans leur patrie, qu'après s'être déchargés là de leur butin, ils seroient plus en état, si on le trouvoit bon, de reprendre les armes contre les Romains. Tous se rangeant à cet avis, avant le jour ils lévent le camp, & prennent leur route le long de la mer par la Tyrrhénie. Quoique Lucius eût joint à ses troupes celles qui s'étoient réfugiées sur la hauteur, il ne crut pas pour cela qu'il fût de la prudence de hazarder une bataille rangée,

L. Emilius [illegible] au secours [illegible] de sa patrie.

 il

il prit le parti de suivre les ennemis, & d'observer les tems & les lieux où il pourroit les incommoder & regagner le butin.

CHAPITRE VI.

Bataille & victoire des Romains contre les Gaulois proche de Telamon.

LE hazard voulut que dans ce tems-là même Caius Atilius venant de Sardaigne débarquât ses légions à Pise, & les conduisit à Rome par une route contraire à celle des Gaulois. A Télamon, ville des Tyrrhéniens, quelques fourageurs Gaulois étant tombés dans l'avant-garde du Consul, les Romains s'en saisirent. Interrogés par Atilius, ils racontérent tout ce qui s'étoit passé, qu'il y avoit dans le voisinage deux armées, & que celle des Gaulois étoit fort proche, aiant en queuë celle d'Emilius. Le Consul fut touché de l'échec que son Collégue avoit souffert : mais il fut charmé d'avoir surpris les Gaulois dans leur marche, & de les voir entre deux armées. Sur le champ il commande aux Tribuns de ranger les légions en bataille, de donner à leur front l'étenduë que les lieux permettoient, & d'aller gravement au-devant de l'ennemi. Sur le chemin il y avoit une hauteur, au pied de laquelle il falloit que les Gaulois passassent. Atilius y courut avec la cavalerie, & se logea sur le sommet, dans le dessein de commencer le premier le combat, persuadé que par là il auroit la meilleure part à la gloire de l'événement. Les Gaulois, qui croioient Atilius bien loin, voiant cette hauteur occupée par les Romains, ne soupçonnérent rien autre chose, sinon que pendant la nuit Emilius avoit battu la campagne avec sa cavalerie pour s'emparer le premier des postes avantageux. Sur cela ils détachérent aussi la leur & quelques armés à la légére pour chasser les Romains de la hauteur. Mais aiant sçû d'un prisonnier que c'étoit Atilius qui l'occupoit, ils mettent au plus vîte l'infanterie en bataille, & la disposent de maniére que rangée dos à dos, elle faisoit front par devant & par derriére ; ordre de bataille qu'ils prirent sur le rapport du prisonnier & sur ce qui se passoit actuellement, pour se défendre & contre ceux qu'ils savoient à leurs trousses, & contre ceux qu'ils auroient en tête.

Emilius avoit bien oüi parler du débarquement des légions à Pise, mais il ne s'attendoit pas qu'elles seroient si proche ; il n'apprit sûrement le secours qui lui étoit venu que par le combat qui se donna à la hauteur. Il y envoia aussi de la cavalerie, & en même-tems il conduisit aux ennemis l'infanterie rangée à la maniére ordinaire.

Dans

Dans l'armée des Gaulois, les Géſates, & après eux les Inſubriens, faiſoient front du côté de la queuë, qu'Emilius devoit attaquer; ils avoient à dos les Tauriſques & les Boiens, qui faiſoient face du côté qu'Atilius viendroit. Les chariots bordoient les aîles; & le butin fut mis ſur une des montagnes voiſines, avec un détachement pour le garder. Cette armée à deux fronts n'étoit pas ſeulement terrible à voir, elle étoit encore très-propre pour l'action. Les Inſubriens y paroiſſoient avec leurs braies, & n'aiant autour d'eux que des ſaies légers. Les Géſates, aux premiers rangs, ſoit par vanité, ſoit par bravoure, avoient même jetté bas ces habits, & ne gardoient que leurs armes, de peur que les buiſſons qui ſe rencontroient là en certains endroits ne les arrêtaſſent, & ne les empêchaſſent d'agir. Le premier choc ſe fit à la hauteur, & fut vû des trois armées, tant il y avoit de cavalerie de part & d'autre qui combattoit. Atilius perdit la vie dans la mêlée, où il ſe diſtinguoit par ſon intrépidité & ſa valeur, & ſa tête fut apportée aux Rois des Gaulois. Malgré cela la cavalerie Romaine fit ſi bien ſon devoir, qu'elle emporta le poſte, & gagna une pleine victoire ſur celle des ennemis.

L'infanterie s'avança enſuite l'une contre l'autre. Ce fut un ſpectacle fort ſingulier, & auſſi ſurprenant pour ceux qui ſur le récit d'un fait, peuvent par imagination ſe le mettre comme ſous les yeux, que pour ceux qui en étoient témoins. Car une bataille entre trois armées tout enſemble, eſt aſſûrément une action d'une eſpéce & d'une manœuvre bien particuliére. D'ailleurs aujourd'hui, comme alors, il n'eſt pas aiſé de démêler, ſi les Gaulois attaqués de deux côtés, s'étoient formés de la maniére la moins avantageuſe, ou la plus convenable. Il eſt vrai qu'ils avoient à combattre de deux côtés; mais auſſi rangés dos à dos, ils ſe mettoient mutuellement à couvert de tout ce qui pouvoit les prendre en queuë. Et ce qui devoit le plus contribuër à la victoire, tout moien de fuir leur étoit interdit; & une fois défaits, il n'y avoit plus pour eux de ſalut à eſpérer: car tel eſt l'avantage de l'ordonnance à deux fronts.

Quant aux Romains, voiant les Gaulois ſerrés entre deux armées & envelopés de toutes parts, ils ne pouvoient que bien eſpérer du combat: mais d'un autre côté, la diſpoſition de ces troupes & le bruit qui s'y faiſoit, les jettoit dans l'épouvante. Le nombre des cors & des trompettes y étoit innombrable, & toute l'armée ajoutant à ces inſtrumens, ſes cris de guerre, le vacarme étoit tel que les lieux voiſins, qui le renvoioient, ſembloient d'eux-mêmes joindre des cris au bruit que faiſoient les trompettes & les ſoldats. Ils étoient encore effraiés de l'air & des mouvemens des ſoldats des premiers rangs, qui en effet frapoient autant par la beauté & la vigueur de leurs corps, que par leur nudité: outre qu'il n'y en avoit point dans les premiéres compagnies, qui n'eût le cou & les bras ornés de colliers & de bracelets d'or.

A l'aſpect de cette armée, les Romains ne pûrent à la verité ſe défendre de quelque fraieur, mais l'eſpérance d'un riche butin enflamma leur courage.

Les Archers s'avancent ſur le front de la premiére ligne, ſelon la coûtume des Romains, & commencent l'action par une grêle épouvantable de traits. Les Gaulois des derniers rangs n'en ſouffrirent pas extrémement, leurs braies & leurs ſaies les en défendirent: mais ceux des premiers, qui ne s'attendoient pas à ce prélude, & qui n'avoient rien ſur leurs corps qui les mît à couvert, en furent très-incommodés. Ils ne ſçavoient que faire pour parer les coups. Leur bouclier n'étoit pas aſſez large pour les couvrir, ils étoient nuds, & plus leurs corps étoient grands, plus il tomboit de traits ſur eux. Se vanger ſur les Archers mêmes des bleſſures qu'ils recevoient, cela étoit impoſſible, ils en étoient trop éloignés; & d'ailleurs comment avancer au travers d'un ſi grand nombre de traits? Dans cet embarras, les uns tranſportés de colére & de deſeſpoir, ſe jettent inconſidérément parmi les ennemis, & ſe livrent volontairement à la mort: les autres pâles, défaits, tremblans, reculent & rompent les rangs qui étoient derriére eux. C'eſt ainſi que dès la premiére attaque fut rabaiſſé l'orgueil & la fierté de Géſates.

Quand les Archers ſe furent retirés, les Inſubriens, les Boiens & les Tauriſques en vinrent aux mains. Ils ſe battirent avec tant d'acharnement, que malgré les plaies dont ils étoient couverts, on ne pouvoit les arracher de leur poſte. Si leurs armes euſſent été les mêmes que celles des Romains, ils remportoient la victoire. Ils avoient à la vérité comme eux des boucliers pour parer, mais leurs épées ne leur rendoient pas les mêmes ſervices. Celles des Romains tailloient & perçoient, au lieu que les leurs ne frapoient que de taille.

Ces troupes ne ſoutinrent que juſqu'à ce que la cavalerie Romaine fût deſcenduë de la hauteur, & les eût priſes en flanc. Alors l'infanterie fut taillée en piéces, & la cavalerie s'enfuit à vauderoute. Quarante mille Gaulois reſtérent ſur la place, & on fit au moins dix mille priſonniers, entre leſquels étoit Concolitan un de leurs Rois. Anéroeſte ſe ſauva avec quelques-uns des ſiens en je ne ſçai quel endroit, où il ſe tua lui & ſes amis de ſa propre main. Emilius aiant ramaſſé les dépouilles, les envoia à Rome, & rendit le butin à ceux à qui il appartenoit. Puis marchant à la tête des légions par la Ligurie, il ſe jetta ſur le païs des Boiens; y laiſſa ſes ſoldats ſe gorger du butin, & revint à Rome en peu de jours avec l'armée. Tout ce qu'il avoit pris de drapeaux, de colliers & de braſſelets, il l'emploia à la décoration du Capitole; le reſte des dépouilles & les priſonniers ſervirent à orner ſon triomphe. C'eſt ainſi qu'échoua cette formidable irruption des Gaulois, laquelle menaçoit d'une ruine entiére non ſeulement toute l'Italie, mais Rome même.

Après

Après ce ſuccès, les Romains ne doutant point qu'ils ne fuſſent en état de chaſſer les Gaulois de tous les environs du Pô, ils firent de grands préparatifs de guerre, levérent des troupes, & les envoiérent contre eux ſous la conduite de Q. Fulvius & de Titus Manlius, qui venoient d'être créés Conſuls. Cette irruption épouvanta les Boiens, ils ſe rendirent à diſcretion. Du reſte les pluies furent ſi groſſes, & la peſte ravagea tellement l'armée des Romains, qu'ils ne firent rien de plus pendant cette campagne.

L'année ſuivante Publius Furius & Caius Flaminius ſe jettérent encore dans la Gaule, par le païs des Anamares, peuple aſſez peu éloigné de Marſeille. Après leur avoir perſuadé de ſe déclarer en leur faveur, ils entrérent dans le païs des Inſubriens, par l'endroit où l'Adda ſe jette dans le Pô. Aiant été fort maltraités au paſſage & dans leurs campemens, & mis hors d'état d'agir, ils firent un Traité avec ce peuple, & ſortirent du païs. Après une marche de pluſieurs jours, ils paſſérent le Cluſon, entrérent dans le païs des Cénomans, leurs alliés, avec leſquels ils retombérent par le bas des Alpes, ſur les plaines des Inſubriens, où ils mirent le feu, & ſaccagérent tous les villages. Les Chefs de ce peuple voiant les Romains dans une réſolution fixe de les exterminer, prirent enfin le parti de tenter la fortune, & de riſquer le tout pour le tout. Pour cela ils raſſemblent en un même endroit tous leurs drapeaux, même ceux qui étoient relevés d'or, qu'ils appelloient les drapeaux immobiles, & qui avoient été tirés du Temple de Minerve. Ils font proviſion de toutes les munitions néceſſaires, & au nombre de cinquante mille hommes, ils vont hardiment & avec un appareil terrible ſe camper devant les ennemis.

Les Romains de beaucoup inférieurs en nombre, avoient d'abord deſſein de faire uſage dans cette bataille, des troupes Gauloiſes qui étoient dans leur armée. Mais ſur la réflexion qu'ils firent que les Gaulois ne ſe font pas un ſcrupule d'enfraindre les Traités, & que c'étoit contre des Gaulois que le combat devoit ſe donner, ils craignirent d'emploier ceux qu'ils avoient dans une affaire ſi délicate & ſi importante ; & pour ſe précautionner contre toute trahiſon, ils les firent paſſer au-delà de la riviére, & pliérent enſuite les ponts. Pour eux, ils reſtérent en deçà, & ſe mirent en bataille ſur le bord ; afin qu'aiant derriére eux une riviére qui n'étoit pas guéable, ils n'eſpéraſſent de ſalut que de la victoire.

Cette bataille eſt célébre par l'intelligence avec laquelle les Romains s'y conduiſirent. Tout l'honneur en eſt dû aux Tribuns, qui inſtruiſirent l'armée en général, & chaque ſoldat en particulier de la maniére dont on devoit s'y prendre. Ceux-ci, ſur les combats précédens, avoient obſervé que le feu & l'impétuoſité des Gaulois, tant qu'ils n'étoient pas entâmés, les rendoit à la vérité formidables dans le premier choc ; mais que leurs épées n'avoient pas de pointe, qu'elles ne frapoient

poient que de taille & qu'un ſeul coup; que le fil s'en émouſſoit, & qu'elles ſe plioient d'un bout à l'autre: que ſi les ſoldats, après le premier coup, n'avoient le loiſir de les appuier contre terre & de les redreſſer avec le pied, le ſecond n'étoit d'aucun effet. Sur ces remarques les Tribuns donnent (*a*) à la premiére ligne les piques des Triaires qui ſont à la ſeconde, & commandent à ces derniers de ſe ſervir de leurs épées. On attaque de front les Gaulois, qui n'eurent pas plutôt porté les premiers coups, que leurs ſabres leur devinrent inutiles. Alors les Romains fondent ſur eux l'épée à la main, ſans que ceux-ci puiſſent faire aucun uſage des leurs : au lieu que les Romains aiant des épées pointuës & bien affilées, frapent d'eſtoc & non pas de taille. Portant donc alors des coups & ſur la poitrine & au viſage des Gaulois, & faiſant plaie ſur plaie, ils en jettérent la plus grande partie ſur le carreau. La prévoiance des Tribuns leür fut d'un grand ſecours dans cette occaſion. Car le Conſul Flaminius ne paroît pas s'y être conduit en habile homme. Rangeant ſon armée en bataille ſur le bord même de la riviére, & ne laiſſant par là aux cohortes aucun eſpace pour reculer, il ôtoit à la maniére de combattre des Romains ce qui lui eſt particulier. Si pendant le combat les ennemis avoient preſſé & gagné tant ſoit peu de terrain ſur ſon armée, elle eût été renverſée & culbutée dans la riviére. Heureuſement le courage des Romains les mit à couvert de ce danger. Ils firent un butin immenſe, & enrichis (*b*) de dépouilles conſidérables, ils reprirent le chemin de Rome.

L'an-

(a) *Sur ces remarques les Tribuns donnent à la première ligne les piques*, ou les pertuiſannes *des Triaires*.] Je ne comprens point mon Auteur dans ce paſſage. Je ne vois nulle part dans ſon ſixiéme Livre de la diſcipline des Romains, ni dans aucun endroit de ſon Hiſtoire, ni dans aucun des Auteurs qui ont écrit de leur milice, qu'on deſarmât les Triaires de leurs pertuiſannes, pour les donner aux Haſtaires, & qu'on fît combattre ceux-ci avec l'épée & le bouclier. Je vois bien qu'ils s'enchaſſérent entre les diſtances des cohortes de la premiére ligne; mais pourquoi leur ôter leurs armes, puiſqu'ils combattent avec elles? D'ailleurs les Triaires formoient la troiſiéme ligne, ou pour mieux dire la réſerve. On ſçait bien qu'on les inſéroit ſouvent dans les Princes, ou dans les Haſtaires; mais on croiroit, de la façon dont l'Auteur s'exprime, que le poſte des Triaires étoit à la ſeconde ligne. Cet endroit eſt obſcur & fort embarraſſé. J'ai cru devoir paſſer cela, & dire qu'on fit paſſer les Triaires à la premiére ligne.

(a) *Enrichis de dépouilles conſidérables, ils prirent le chemin de Rome.*] Polybe vient de nous dire deux pages plus haut, que les Conſuls Publius Furius & Caius Flaminius entrérent avec une armée dans le païs des Gaulois de l'autre côté du Pô ſans aucune réſiſtance, & qu'ils ſe portérent juſques ſur l'Adda pour entrer dans le païs des Gaulois Inſubriens. Juſqu'ici je ne vois aucun embarras; mais lorſqu'il s'agit de la bataille qui fut donnée en deçà de cette riviére, & qui fut ſi glorieuſe aux Romains, il ne fait non plus de mention de Furius que s'il n'eût jamais été au monde. Il paroît aſſez qu'il n'y étoit pas. N'auroit-il pas eu ſa part de la gloſe des Officiers de l'armée, s'il s'y fût trouvé? Car on lui reprocha de ne s'être pas conduit en habile Général, pour avoir rangé ſon armée & combattu trop près du bord de la riviére qu'il avoit à dos. Notre Auteur attribuë toute la gloire de cette victoire à Flaminius, après avoir dit que l'intelligence des Tribuns & la valeur de ſes troupes réparérent la faute du Général. Oroſe (*a*) n'a parlé que de Flaminius, & ne dit pas un ſeul mot de l'autre. Venons à ſon triomphe, on le chercheroit inutilement dans Polybe. Son ſilence à cet égard me ſurprend un peu, il faut qu'il ait oublié qu'il triompha. Cela eſt cependant ſi vrai, que non ſeulement Tite-Live & Plutarque le diſent, mais que le triomphe ſe trouve dans un monument de pierre. Si l'on me demandoit où j'ai appris cette nouvelle, je ſerois fort embarraſſé; mais je

me

(a) *Oroſ. lib.* IV. *cap.* 13.

L'année suivante les Gaulois envoiérent demander la paix : mais les deux Consuls Marcus Claudius & Cn. Cornélius ne jugérent pas à propos qu'on la leur accordât. Les Gaulois rebutés, se disposérent à faire un

me souviens de l'avoir lû dans un Antiquaire qui en donne l'inscription.

Tite-Live prétend que les deux Consuls triomphérent. Il me permettra de n'en rien croire. Je me souviens très-bien de ne l'avoir pas remarqué dans l'inscription, où il n'est parlé que de Flaminius, non plus que dans Plutarque, qui dit seulement que les deux Consuls marchérent dans le païs des Gaulois Insubriens, & que le Sénat aiant appris que leur élection s'étoit trouvée irréguliére, leur écrivit de revenir incessamment à Rome, afin de se démettre de leur charge; mais que Flaminius soupçonnant le contenu de cette lettre ne l'ouvrit qu'après sa victoire. Ce qui choqua si fort le Sénat, pour avoir manqué au respect qu'il devoit à ses ordres, qu'il s'en fallut de bien peu qu'il n'entrât dans Rome sans triompher. Il triompha pourtant l'an 553. de Rome, pour descendre ensuite avec son Collégue de la qualité de Consul à celle d'un simple Senateur. Cela prouve manifestement que Furius ne triompha point. Apparemment qu'il fut détaché quelque part pour s'opposer aux Gaulois, qui n'avoient point bougé, craignant qu'ils ne prissent les armes, & qu'il ne se trouvât entre deux armées, dont l'une lui eût pû fermer le passage, pendant que l'autre l'auroit tenu en échec de l'autre côté, sans savoir comment se démêler d'un si mauvais pas, ni d'où tirer ses vivres.

Qui me diroit que Flaminius ne fut point chansonné & brocardé des soldats & des Officiers de son armée dans son triomphe, je n'en croirois rien. Ils ne pouvoient ignorer qu'ils avoient réparé, par leur valeur; & par la conduite des Tribuns, la sottise de leur Général. On peut juger que chacun la chanta de son mieux, & bien des choses de sa vie que nous ignorons aujourd'hui. Un recueil de vaudevilles en ce tems-là comme aujourd'hui, étoit une piéce très-nécessaire à un Historien qui vouloit écrire sincérement. Il ne faut pas douter que les Curieux de Rome ne fissent des recueils de chansons triomphales : c'est dommage qu'elles soient perduës. Il est certain que nous saurions bien des choses de la vie des Triomphateurs, qui ne leur faisoient pas beaucoup d'honneur. Je suis persuadé que les chansons contre les Généraux ne valoient pas celles que nous faisons contre les nôtres, lorsque leur conduite dans certaines entreprises prête le flanc à la glose des railleurs.

On n'entend plus parler de triomphe depuis les Romains, cela excitoit furieusement à bien faire. Bien que nos Généraux modernes victorieux ne traversent point une Capitale sur un char, cela n'empêche point qu'ils ne soient chantés, & qu'on ne leur reproche quelquefois qu'ils ont fait le moins lorsqu'ils pouvoient le plus, & qu'on ne leur fasse voir que la gloire ne leur est pas toujours dûë; qu'ils la doivent uniquement au courage de leurs troupes, à la bonne conduite de quelque Officier Général qui a fait de sa tête, & non de la leur, ou à la fortune : car il faut bien qu'il y entre l'une de ces trois choses dans les victoires des Généraux malhabiles, qui triomphent toujours de la gloire des autres. Ils ont beau s'en faire fête à la Cour & à la ville, ils ne prouvent rien; on s'en tient aux chansons, qui ne sont pas toujours des chansons, mais de bonnes vérités rimées. Ils sont encore moins épargnés lorsqu'ils se font battre.

Du tems même de Camillus, qui fut un grand Capitaine, ces sortes de chansons satyriques étoient déja tout établies dans les triomphes. Il éprouva dans le sien que sa conduite n'étoit pas si nette qu'on ne pût y trouver à réprendre. Je m'en rapporte à Plutarque. Il ne fut pas plus épargné pour être monté sur un char, traîné par des chevaux blancs, que s'il eût été à pied dans la ville pour rendre graces aux Dieux immortels de ses belles actions : jusques-là que les quatre chevaux blancs de son char fournirent matiére aux soldats de le bien railler. C'étoit la coûtume dans les triomphes de tomber sur les fautes du Général, & de lui dire ses vérités. C'est à quoi chacun n'avoit garde de manquer.

L'origine de cette coûtume est expliquée dans le septiéme Livre de Denys d'Halicarnasse. Les chansons sur les batailles perduës étoient sans doute les meilleures, aussi tout le monde se mêloit d'en faire. Je les crois aussi anciennes que la guerre. La raison de cela est, que les soldats sont naturellement railleurs, & fort alertes sur les sottises & le ridicule de leurs Généraux, ce qui fait que ces Généraux se corrigent de leurs défauts autant qu'il leur est possible. Les Grecs étoient grands faiseurs de chansons; leurs Généraux, qui n'alloient pas du bon pied en besogne, s'en trouvoient souvent accablés, bien que le triomphe leur fût inconnu. Polybe nous l'apprend. Alcée fit une chanson sur la bataille que Philippe Roi de Macédoine perdit en Thessalie contre les Romains. Ce Prince ne fit autre chose que d'y retorquer par une autre. Quel dommage que nous n'aions pas celles que les soldats chantérent dans les triomphes de César! Comme ils n'avoient rien à lui dire à l'égard de ses péchés de commission à la guerre, car sa conscience étoit fort nette sur ce point-là, ils l'attaquérent sur les foiblesses de sa vie. Le mal n'étoit pas grand, puisqu'il avoit cela de commun avec tout le reste des hommes. Comme il étoit un peu paillard, on le prit par cet endroit-là : il parut sous ce titre dans son triomphe.

un dernier effort. Ils firent lever à leur solde chez les Gésates le long du Rhône environ trente mille hommes, qu'ils tinrent en haleine, en attendant que les ennemis vinssent. Au Printems les Consuls entrent dans le païs des Insubriens, & s'étant campés proche d'Acerres, ville située entre le Pô & les Alpes, ils y mettent le siége. Comme ils s'étoient les premiers emparés des postes avantageux, les Insubriens ne pûrent aller au secours: cependant pour en faire lever le siége, ils firent passer le Pô à une partie de leur armée, entrérent dans les terres des Adréens, & assiégérent Clastidium. A cette nouvelle Marcus Claudius à la tête de la cavalerie & d'une partie de l'infanterie, court au secours des assiégés. Sur le bruit que les Romains approchent (a), les Gaulois laissent là Clastidium, viennent au devant des ennemis, & se rangent

phe. Il y parut encore sous celui d'avoir été un très-beau & très-aimable garçon dans sa jeunesse: aussi l'accusoit-on d'avoir été la femme de tous les maris, & le mari de toutes les femmes. On n'eut garde de laisser échapper cet article dans ses triomphes. Les soldats ne manquoient pas d'appeller les Romains à ce spectacle. Venez, leur disoient-ils dans leurs chansons; approchez; mais avant toutes choses & pour cause, gardez bien vos femmes, mettez-les sous la clef, si vous croiez qu'elles en valent la peine. Nous vous amenons des Gaules le plus grand Capitaine du monde, & le plus grand paillard de la terre. S'il est chauve comme la main, le mal n'est pas grand : sa tête est si bien couverte de lauriers, qu'il ne paroît rien de cette disgrace; & sa bourse est si bien remplie de l'or des Gaulois, qu'il a pillés sans miséricorde, que nous aurons tous lieu d'être contens, puisqu'il ne se plaît pas moins à donner généreusement qu'à prendre à toutes mains, lorsque l'occasion s'en présente.

Urbani servate uxores, Mœchum calvum adducimus.
Aurum in Gallia effutivisti, hic sumpsisti mutuum.

Suétone nous a conservé ce Distique chanté au triomphe de ce fameux Capitaine. Il n'étoit pas sans doute des plus mauvais, mais en voici un autre qu'il nous fournit qui emporte la piéce.

Gallias Cæsar subegit, Nicomedes Cæsarem:
Ecce Cæsar nunc triumphat, qui subegit Gallias.
Nicomedes non triumphat, qui subegit Cæsarem.

Si M. de Turenne avoit triomphé à Paris après tant de victoires remportées, les soldats dans leurs chansons lui auroient donné tous les éloges dont César étoit digne, sans qu'il fût possible de trouver le moindre défaut en lui. Il fût entré triomphant comme le Héros Romain dans sa patrie, orné de la vertu militaire toute pure, & de toutes les autres qui manquoient au premier, quoiqu'en petit nombre. Si Marlborough, que les Anglois ont comparé à ce fameux Romain, eût traversé Londres sur un char pour les victoires remportées sur nous, que de bons mots rimés les soldats n'auroient-ils pas décoché sur son avarice, qui a terni toutes ses belles actions, vice presque inconnu dans les Grands de cette nation.

(a) *Sur le bruit que les Romains approchent, les Gaulois laissent là Clastidium, & viennent au-devant des ennemis.*] Il eût été à souhaiter que Polybe fût entré dans un détail un peu plus circonstancié de cette bataille. Il n'en dit que deux mots, & nous laisse là : car il paroît que cette affaire fut considérable, on se choqua de front. Il paroît que les Gaulois furent dépouillés de leurs aîles de cavalerie, & que celle des Romains s'étant repliée sur l'infanterie, comme fit M. de Gassion à Rocroi, & M. d'Avarey à Almanza; *& les aiant ensuite envelopés*, dit l'Auteur, *& attaqués en queuë & en flanc, ils pliérent de toutes parts : une partie fut culbutée dans la riviére, & le plus grand nombre taillé en piéces.* Voilà un fait qui porte avec lui deux bonnes leçons, dont peu de Généraux ont sçû profiter. Les fuiards ne peuvent plus nuire, & la plus grande de toutes les folies est de les pousser trop loin. Il faut leur lâcher quelques troupes après, & revenir sur ses pas avec le gros, pour tomber sur les flancs & sur les derniéres de ce qui reste en entier, comme firent les Romains. C'est le défaut de la nation Françoise de perdre le fruit de sa valeur par l'excès de sa valeur même, plus impétueuse & plus étourdie que celle des autres nations moins vives & plus flegmatiques. J'ai cité deux Généraux François qui n'ont pas donné dans ce défaut, je les cite comme des gens rares. Il est certain que nous donnons beaucoup à l'art dans le commencement

gent en bataille. La cavalerie fond sur eux avec impétuosité, ils soutiennent de bonne grace le premier choc : mais cette cavalerie, les aiant ensuite envelopés & attaqués en queuë & en flanc, ils pliérent de toutes parts. Une partie fut culbutée dans la riviére, le plus grand nombre fut passé au fil de l'épée. Les Gaulois qui étoient dans Acerres abandonnérent la ville aux Romains, & se retirérent à Milan, *(a)* qui est la capitale des Insubriens.

Cornelius se met sur le champ aux trousses des fuiards, & paroît tout d'un coup devant Milan. Sa présence tint d'abord les Gaulois en respect : mais il n'eut pas si-tôt repris la route d'Acerres, qu'ils sortent sur lui, *(b)* chargent vivement son arriéregarde, en tuent une bonne par-

cement d'une affaire générale; mais j'ai remarqué en bien des occasions que nous y donnons peu, dès que le succès nous paroit assûré, & que le premier avantage remporté semble nous assûrer de la victoire.

Les esprits vifs & pleins de feu doivent être dans une perpétuelle défiance d'eux-mêmes, & prier quelqu'un de leurs amis de les avertir lorsqu'ils se laisseront emporter trop loin après les fuiards : car il ne se rencontre pas tous les jours des Princes Roberts, qui tombent trois fois dans les mêmes fautes sans pouvoir s'en corriger. Ce Prince etoit fiére de l'Electeur Palatin, son étourderie fut la cause de tous les malheurs arrivés à Charles I.

La seconde leçon qu'on peut tirer du fait dont parle mon Auteur, est de ne jamais attendre l'ennemi dans ses lignes, lorsqu'on est engagé dans un siége, & qu'on a assez de forces pour lui aller au-devant. Les Gaulois prirent ce parti, sans que l'evénement puisse faire preuve que ce n'est pas le plus sage & le plus prudent. Si feu Son Altesse Roiale Monseigneur le Duc d'Orléans ne se fût pas trouvé bridé par les ordres de la Cour, & que tous eussent concouru dans le Conseil à suivre le sentiment de ce Prince, les ennemis eussent été infailliblement battus.

(a) *Se retirérent à Milan, qui est la capitale des Insubriens*] Milan étoit en ce tems-là, & longtems avant une ville très-grande & très-peuplée, & si ancienne qu'elle peut être mise au nombre des villes dont on ignore l'origine. Elle a été de tout tems la Métropole de tout le pais, elle l'est encore aujourd'hui. Cellarius auroit fort bien fait de nous en dire quelque chose en passant, c'est ce qu'il ne fait point. „ Je me souviens, „ *dit Misson dans son Voiage d'Italie*, d'avoir lû dans „ quelque Auteur Latin, que *Mediolanum* ou *Me-* „ *diolana* fut ainsi appellée *à sue dimidia lana*. Ce „ pourceau demi revêtu de laine fut trouvé dans „ le lieu où furent jettés les fondemens de la vil- „ le". *Circa annum mundi 4009. Mediolana civitas conditur sic dicta, quod sibi apparuit sus, qua pro media parte portabat lanam pro pilis.*

Et qua Lanigera de sue nomen habet. Sidon. Apol.

Voilà ce qui arrive de toutes les villes dont on ignore l'origine. On invente toujours quelque fable impertinente pour trouver sa fondation. Justin remonte plus haut, & me paroît plus raisonnable. Il la met sous l'an du monde 3605. sous le régne de Dénys le Tyran. Il dit que les Gaulois s'étant ligués avec ce Prince, qui faisoit la guerre aux Crotoniates, passérent en Italie quelques mois après la prise de Rome; qu'ils chassérent les Toscans de leur pais, où ils s'établirent, & où ils fondérent les villes de Milan, de Côme, de Bresse, de Veronne, de Bergame, de Trente & de Vicence.

(b) *Il n'eut pas si-tôt repris la route d'Acerres, qu'ils sortent sur lui, chargent vivement son arriéregarde.*] L'attaque d'une arriéregarde demande de grandes précautions & des mesures prises d'avance. Peu de gens sont capables de conduire ces sortes d'actions. Nous manquons même de régles dans l'attaque & dans la défense, & personne n'en a écrit : cette partie de la guerre est englobée dans celle des retraites d'armées, que nous traitons dans toute son étenduë.

La plupart de nos attaques d'arriéregardes consistent en de grandes escarmouches, & cela ne va pas plus loin : marque évidente que ceux qui se chargent de cette besogne n'y entendent rien; ce qui fait que l'ennemi qui se retire fait son voiage tranquillement : au lieu qu'il faut joindre & aborder l'ennemi avec tout le poids & la force imaginable, & tâcher de le percer sans lui donner aucun relâche, pour pousser, s'il se peut, jusqu'à l'avantgarde ou au gros de l'armée & aux bagages dans le plus grand ordre qu'il est possible de faire. La cavalerie est de peu d'usage dans ces sortes d'actions; elle ne doit servir qu'à soutenir l'infanterie, qui doit charger sur plusieurs Colonnes, les escadrons entre leurs distances; mais il faut observer de ne pas pousser trop loin après le premier

partie, & en mettent plusieurs en fuite. Le Consul fait avancer l'avant-garde, & l'encourage à faire tête aux ennemis, l'action s'engage, les Gaulois fiers de l'avantage qu'ils venoient de remporter, font ferme quel-

mier avantage remporté, à moins qu'on ne soit en forces, soutenu de toute l'armée, & en état d'attaquer l'ennemi dans sa marche: alors il faut pousser aussi loin qu'on peut, vivement & tête baissée, pour ne lui pas donner le tems de se reconnoître, & celui de tourner & de debrouiller ses Colonnes parmi l'embarras des bagages. Mais lorsqu'on s'apperçoit que l'ennemi commence à se rallier & à se remettre de son trouble, par les secours qui lui arrivent à tout moment, qu'il tourne visage, & tient bon aux endroits favorables, c'est une marque que la résistance augmentera toujours jusqu'à se voir attaqué soi-même. Il est alors de la prudence de tenir la bride un peu haute à ses troupes, de laisser aller l'ennemi, & de le voir s'éloigner peu à peu, de peur que le Général ne se trouve trompé dans ce qu'il s'étoit résolu de faire, qui étoit d'attaquer cette arriére-garde, sans penser que pour avoir poussé trop loin il se voit peu à peu, & sans y prendre garde, engagé dans une action générale, sans pouvoir l'éviter, & à laquelle il ne s'étoit pas préparé, & rarement s'y trouve-t-on: car il faut un si grand art pour cela, que j'en connois peu de capables de mettre ce bel art en œuvre; & comme le païs change à chaque pas qu'on fait, il faut une attention infinie, & changer l'ordre de la marche selon la nature des lieux: ce qui ne seroit pas difficile, si cette partie de la guerre étoit réduite en principes & en méthode. Il vaut donc mieux prendre le parti que j'ai proposé, à moins que la situation des lieux ne nous soit si favorable & si avantageuse, que nous puissions espérer de tenir bon & d'y attendre l'ennemi, avec espérance de réussir.

Si les Gaulois, contens de leur premier avantage, ne se fussent pas abandonnés à leur impétuosité naturelle, les Romains n'eussent pas eu le tems de tourner sur eux avec toutes leurs forces, & se fussent retirés sur leurs pertes. Cette affaire, qui s'étoit d'abord engagée avec beaucoup d'ordre & de conduite, eut une fin malheureuse; elle devint générale. C'est à quoi les Gaulois ne s'étoient pas attendus, & selon toutes les apparences ils se trouvérent mal postés, & obligés de combattre malgré qu'ils en eussent pour s'être emportés trop loin, tant leur valeur étoit étourdie.

M. le Prince de Condé tomba dans la même faute à Senef en 1674. mais comme il ne s'est guéres vû de Héros de sa force, il se tira beaucoup mieux & plus glorieusement d'affaire que les Généraux des Gaulois, qui n'étoient pas si habiles; mais il y perdit tant de monde, qu'il avoua lui-même qu'il n'y avoit pas dequoi se féliciter. Il tomba fort à propos sur l'arriéregarde de l'armée du Prince d'Orange, la battit pleinement, se rendit maître des équipages, y mit le feu, & poussa toujours en avant. Tout autre moins ardent se fût contenté de cet avantage, il ne pouvoit être plus grand contre un ennemi infiniment supérieur. Le Prince d'Orange, averti de ce desordre, accourt en hâte au secours de son arriéregarde qu'on taille en piéces. Il la joint à la tête d'un grand corps de troupes, pendant que le gros s'avance en bataille: les ennemis font ferme à la faveur des haies & des houblonniéres qui bordoient le champ de bataille, d'où ils firent pleuvoir sur nos gens une grêle affreuse de mousquetades.

Le Prince de Condé fit attaquer tout ce front-là à diverses reprises, sans qu'il lui fût possible d'en déloger l'ennemi. Cette affaire fut terrible, & le Général plus qu'elle, c'est une des plus sanglantes dont on ait ouï parler depuis longtems. Ce grand Capitaine se gouverna au commencement en Guerrier profond & déterminé, il poussa fort avant dans ces houblonniéres sans en voir le fond, tout lui réussit comme aux Gaulois; mais la fin ne répondit pas tout-à-fait au commencement, il trouva à chaque pas qu'il faisoit de nouveaux obstacles & de nouveaux ennemis qui succédoient aux autres. Il y perdit une infinité de monde, sans se rebuter ni sans vouloir quitter partie, trouvant l'affaire trop engagée: tant il est ordinaire aux courages un peu trop embrasés de continuer à suivre une entreprise, quand on s'y est une fois embarqué, & à laquelle on ne s'engageroit pas, si on prévoioit quand on l'a commencée où elle doit aboutir.

S'il se comporta en grand homme, on ne peut s'empêcher de dire qu'il se piqua un peu trop au jeu, il en passa même les bornes. On le vit enveloppé d'un feu effroiable de mousquetades. Il y parut en vrai Héros qui voit tout perdu, s'il ne se livre lui-même aux plus grands dangers, en Hercule, *Hercules furens*, en Hercule saisi de fureur, plus mauvais que celui de Sénéque, qui conserve pourtant ce qu'il y a de divin en lui: car au milieu de cet orage sa cervelle ne se démonta jamais, tant il l'avoit bonne & ferme. S'il en falloit croire bien des gens, qui ont été les témoins de cette sanglante journée, cette tête tergiversa. Ils disent qu'*il fut au commencement grand Capitaine, sur le milieu plus soldat que Capitaine; & sur la fin ni l'un ni l'autre, puisqu'il est sûr qu'il ne sçavoit plus où il en étoit, non plus que les autres*. Je suis bien assûré que les ennemis ne le sçavoient pas mieux que nous, & qu'ils ne se virent pas peu embarrassés lorsque nous eûmes péné-

quelque tems; mais bien-tôt enfoncés, ils prirent la fuite vers les montagnes. Cornelius les y pourſuivit, ravagea le païs & emporta de force la ville de Milan. Après cette déroute les Chefs des Inſubriens ne voiant plus de jour à ſe relever, ſe rendirent aux Romains à diſcrétion.

Ainſi ſe termina la guerre contre les Gaulois. Il ne s'en eſt pas vû de plus formidable, ſi l'on en veut juger par l'audace deſeſpérée des combattans, par les combats qui s'y ſont donnés, & par le nombre de ceux qui y ont perdu la vie en bataille rangée; mais à la regarder du côté des vûes qui ont porté les Gaulois à prendre les armes & de l'inconſidération avec laquelle chaque choſe s'y eſt faite, il n'y eut jamais de guerre plus mépriſable; par la raiſon, que ces peuples, je ne dis pas dans la plûpart de leurs actions, mais généralement dans tout ce qu'ils entreprennent, ſuivent plutôt leur impétuoſité, qu'ils ne conſultent les régles de la raiſon & de la prudence. Auſſi furent-ils chaſſés en peu de tems de tous les environs du Pô, à quelques endroits près qui ſont au pied des Alpes; & cet événement m'a fait croire, qu'il ne falloit pas laiſſer dans l'oubli leur premiére irruption, les choſes qui ſe ſont paſſées depuis, & leur derniere défaite. Ces jeux de la fortune ſont du reſſort de l'Hiſtoire, & il eſt bon de les tranſmettre à nos neveux; pour leur apprendre à ne pas craindre les incurſions ſubites & irréguliéres des Barbares. Ils verront par là qu'elles durent peu, & qu'il eſt aiſé de ſe défaire de ces ſortes d'ennemis, pourvû qu'on leur tienne tête, & que l'on mette plûtôt tout en œuvre, que de leur rien céder

pénétré le village du Fay, & juſqu'à la ravine que les ennemis mirent devant eux dans leur retraite, où ils lui firent périr tant de monde, que la terre en fut toute couverte. Heureuſement la nuit arriva, & le ſilence avec elle, ſans qu'aucun vît goute dans ce qu'il reſtoit à faire pour la victoire: de ſorte que tout finit là, ſans qu'on ait pû ſçavoir encore qui des deux Généraux l'avoit gagnée. Chacun ſe l'attribua, & chacun de ſon côté remercia le bon Dieu par un *Te Deum*. Les plus équitables décident nettement en faveur du Prince, je ſuis de leur avis. Il paſſa la nuit ſur le champ de bataille, tout prêt à recommencer le lendemain. Les ennemis n'eurent garde de l'inviter, ils s'en allérent. Franchement de telles journées ne méritent pas un triomphe, lorſqu'elles n'aboutiſſent qu'à inonder un champ de bataille de ſang & de carnage. Chez les Anciens le Prince de Condé eût été couronné; ſon action n'eût point paſſé pour équivoque, il en eût eu tout l'honneur, puiſque l'ennemi ſe retira à la faveur des ténébres, & laiſſa là le champ, les morts, & tout ce qu'il faut pour dreſſer un trophée très-ſanglant à la vérité, mais en ſçauroit-on dreſſer d'autre lorſqu'on commence une action en grand Capitaine, & qu'on la finit dans la réſolution de ſurmonter ce qu'il n'eſt guéres poſſible de vaincre? Il ne laiſſa pas que d'aller juſqu'au ravin, qu'il eût emporté, ſi la nuit ne fût ſurvenuë.

Les manes de M. le Prince d'Orange me le pardonneront; il pouvoit fort bien ſe diſpenſer de s'attribuer la victoire, & les autres auroient fort bien fait d'épargner les frais du *Te Deum*: les Muſiciens de Bruxelles & de Madrid ne ſeroient pas pour cela morts de faim, bien qu'en ce tems-là ces ſortes de chants de réjouiſſance fuſſent presque oubliés. La victoire étoit uniquement dûe à M. le Prince. Il étoit demeuré maître du champ de bataille, des morts, & des bleſſez, du bagage, des houblonniéres, du bois, du village du Fay & des priſonniers. Eſt ce avoir remporté la victoire que de s'être bien défendu? Si cela étoit, il y auroit bien des batailles perduës qui ſe trouveroient gagnées, & celle de Malplaquet pourroit être miſe au nombre de celles là, quoiqu'à dire vrai elle ne fut jamais perduë. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt qu'il a dépendu toujours de nous de la gagner au commencement & vers le milieu de l'action. Je décrirai cette bataille, l'on verra ſi elle vient d'un bon Peintre.

Les Romains las & recrus d'une marche forcée & tout hors d'haleine se défendirent avec tout le courage qu'on sçauroit desirer dans une surprise, c'est-à-dire, que ceux qui sont le mieux résistent peu lorsqu'ils sont surpris; tout ne périt pas, il s'en trouva un très grand nombre qui percérent; c'est la premiére chose à laquelle l'on doit d'abord penser dans une embuscade, & qui se sauvérent par différens endroits: le reste aiant donné par un autre, gagnérent une hauteur avantageuse, où l'ennemi ne pensa pas d'abord à les attaquer.

Les Gaulois délivrés d'un ennemi si incommode, n'avoient rien de mieux à faire que de forcer les débris de cette hauteur; ils se contentent de les investir, & remettent au lendemain ce qui eût dû être exécuté sur le champ & tout à la chaude: voilà ce que j'ai crû devoir dire & démêler de ce combat, qui précéda la bataille de Télamon, une des plus mémorables & des plus célébres de l'antiquité; mais comme la gloire & les longues prospérités des Roiaumes & des Empires ne sont pas comme des flots de la mer qui s'arrêtent à un certain point, sans que jusqu'ici nous en aions pû découvrir la raison ni la cause, & qu'il est facile au contraire de trouver l'une & l'autre dans les causes des bons & des mauvais succès des affaires humaines, sur tout de celles de la guerre, qui dépendent du plus ou du moins d'esprit, de cœur, d'intelligence & de conduite dans ceux qui en sont chargés: on ne sera pas étonné si cette guerre contre les Gaulois fut heureuse & glorieuse aux Romains, par les devans qu'ils avoient pris contre un ennemi si redoutable, sans prétendre pourtant qu'ils ne dûssent pas beaucoup au hazard ou à la fortune: car l'Histoire tant féconde en événemens singuliers & tout extraordinaires, ne nous fournit aucune guerre où le merveilleux ait plus dominé que dans celle-ci, sans être faux; elle commença & finit la même campagne, & toujours avanturiére de roman. Il falloit que la gloire & les prospérités des Romains finissent par des coups de bonheur imprévus: car ce qui préceda la victoire elle-même tient du surprenant; leur gloire & leurs prospérités atteignirent jusques-là, c'étoit-là la derniére borne, il ne leur fut plus permis d'aller plus loin, & de monter plus haut. La guerre d'Annibal, ce Guerrier habile & entreprenant, fécond en desseins extraordinaires, fit éclipser l'étoile de Rome, par l'ascendant qu'il prit sur elle: guerre malheureuse qui arriva peu après, & qui fit connoître à ce peuple qu'il falloit descendre: ce ne fut qu'un tissu de défaites, de plaies & d'infortunes, qui le réduisirent au dernier degré de ruine & d'humiliation, & qui couvrit cette Capitale si fiére & si orgueilleuse d'une honte éternelle, & d'autant plus grande, que tous les maux qu'elle souffrit, elle les dût uniquement à la mauvaise conduite de son Sénat, & à l'ignorance étourdie de ses Généraux. Après cette digression je reviens à mon sujet.

J'ai déja dit que les Gaulois avoient fait investir les débris de l'armée Romaine qui s'étoient retirés sur la hauteur; leur circonspection est un peu trop outrée dans une nation naturellement vive & promte: & qui agit plûtôt qu'elle ne délibére, particuliérement dans les desseins, dont le succés dépend d'une résolution promte & subite. Pour le coup les Gaulois sortirent de leur sphére d'activité, & l'on peut dire que la prudence des Généraux dégénéra en une vraie imprudence. Ils songent à se reposer des fatigues d'un combat contre des gens plus fatigués encore, & dans l'espérance de les vaincre sans combattre, ils remettent la partie au lendemain. Ne sçait-on pas qu'on ne doit jamais remettre au lendemain une affaire qui peut être exécutée sur le champ? Leur faute ne sçauroit être excusée. On se souviendra du proverbe ancien dont l'origine nous vient de Thébes: *à demain les affaires.*

Il en coûta cher à Archias, Gouverneur de Thébes, qui le premier lâcha ces paroles, pour avoir remis au lendemain la lecture d'une lettre, où il eût appris, s'il l'eût ouverte, le détail d'une conjuration des Thébains, qui éclata quatre ou cinq heures après,

&

& il n'en falloit qu'une pour la faire tomber. Thébes secoua le joug des Lacédémoniens, & les suites leur furent autant fâcheuses & honteuses, qu elles furent glorieuses aux Thébains, tant la paresse & la négligence sont dangereuses à la guerre, & forment presque toujours une queuë dont on voit à peine le bout.

Les Gaulois anciens comme les modernes ont eu leur *Archias* comme Lacédémone. Si ces premiers n'eussent pas remis au lendemain ce qu'ils pouvoient faire sur l'heure, leur victoire eût été complette, & Télamon ne se fût pas rendu célébre par leur défaite. Emilius arriva tout à propos avec son armée, sans que le reste des vaincus sçût même qu'il fût en chemin, encore moins ceux qui s'étoient refugiés sur la hauteur. Frapé du malheur de cette armée, qu'il eût pû joindre à la sienne, il se pressa d'aller dégager les tristes restes de ces troupes réfugiées sur la hauteur, qu'il délivra par miracle, & qui augmentérent de beaucoup ses forces. Ce renfort le consola par l'espérance de réparer bientôt un si grand échec. Il n'eût peut-être jamais pensé, ni eu la hardiesse de se mettre aux trousses des victorieux, & de les suivre dans leur retraite sans cette jonction, ou du moins se fût-il contenté de les serrer de moins près, & par là les Gaulois se fussent trouvés en état de combattre l'armée d'Atilius qui alloit donner dans leur marche sans le savoir: ils l'eussent infailliblement surpris & battu avant qu'Emilius en eût la moindre nouvelle. On peut juger par ce que je dis, combien une faute qui ne semble rien est sujette à propagation à la guerre : aussi dit-on qu'il n'y fût jamais de petites fautes, & qu'elles grossissent à chaque moment.

Je ne sai même si les Généraux Gaulois, après la défaite des troupes de la hauteur, s'ils l'eussent tentée, & celle de l'autre Consul, n'eussent pas tourné tête sur Emilius, animés par la défaite de deux armées. Dans ces cas il est très-rare qu'une troisiéme ose tenir tête & tenter la fortune d'un combat contre un ennemi victorieux de deux. Ces exemples sont fort rares, il s'en trouve pourtant dans l'Histoire de tous les tems, & c'est dommage que je ne puisse en citer quelqu'un : je résisterai à la tentation, de peur de sortir du sujet que je traite.

Il semble que les Généraux Gaulois se défiérent du succès de leur entreprise à la venuë de l'armée d'Emilius, dont ils redoutoient l'audace & la force. Leur butin les inquiétoit, ils en avoient trop pour une entreprise qui doit être exemte de tous embarras, & trop peu pour satisfaire leur avarice & leur avidité. Il fallut une bonne harangue pour les rendre plus modérés, & se contenter de leur pillage. Ils ouvrirent alors les yeux sur les difficultés qui se présentoient lorsqu'ils commencérent à craindre, & se contentérent de leur butin lorsqu'ils apperçûrent qu'ils se mettoient en danger de le perdre. En effet ils avoient une infinité de raisons de se défier du succès d'un aussi grand dessein que celui de marcher à Rome. Ils trouvérent les Romains & toute l'Italie en armes. Ils ne doutoient point non plus que l'armée d'Emilius, qui venoit d'arriver fortuitement, ne se renforçât toujours plus par la jonction des troupes des alliés, dont ils ne pouvoient ignorer la marche. Ils venoient à peine de battre & de dissiper une armée entiére, qu'il en reparoît une autre le même jour, c'étoit la tête de l'Hydre ; ils savoient d'ailleurs que toute l'Italie étoit remplie de troupes qui filoient de toutes parts, & qui prenant des routes différentes, signifioient assez qu'on cherchoit à les arrêter d'un côté, pendant qu'on songeoit à leur couper les vivres & la retraite de l'autre. Ils avoient, comme je l'ai dit, remporté une grande victoire, & dissipé une armée dont les parties séparées s'étoient déja réunies, par leur négligence, à une autre toute fraîche & plus forte, qu'ils virent arriver avec étonnement un moment après la déroute de la premiére.

§. II.

Bonheur des Romains avant la bataille de Télamon.

ON est tellement prévenu en faveur des Anciens Grecs & Romains, que ceux qui se sont chargés de leurs éloges, qui ne sont pas sans doute d'un goût médiocre, leur distribuent l'encens avec tant de profusion, qu'Alexandre n'en a jamais tant brûlé pour ses Dieux : de l'autre part ceux qui sont du parti des Modernes n'en font pas un moindre dégât ; mais c'est de l'odeur & de la fumée perduë, dont les gens raisonnables se trouvent très-incommodés. Les premiers sont peu modérés sur l'article de l'éloge à bien des égards, & les autres en tout sur celui des Modernes. Il est certain qu'en ce qui regarde l'éloquence, les Anciens nous laissent assez loin d'eux. De peur que l'imagination de mes Lecteurs n'aille trop loin, je les avertis que je ne prétens point m'ériger en Juge sur cette matiére : je sens trop bien mon incompétence pour n'en pas faire un aveu public. Je veux bien m'en tenir aux décisions des plus grands génies, qui tous déposent en faveur du mérite des Anciens : que les autres, dont l'autorité est moins respectable, gardent leur encens pour quelque autre sujet qui fasse un peu plus d'honneur à leur jugement. Je suis donc pour les Anciens quant à l'éloquence en vers & en prose de toute espéce ; mais ceux qui les poussent si haut sur ce point-là, ne nous les donnent pas toujours pour infaillibles à l'égard de leurs guerres. J'écarte celles des Grecs, où nous entrerons bientôt, & même la seconde Punique, que mon Auteur appelle la guerre d'Annibal, laquelle a mis en œuvre une infinité de savans Ecrivains anciens & modernes, que la partialité ou la prévention a poussés jusqu'au point de farder les défauts & les infortunes. Je parle ici des Romains : car leurs Historiens font si bien par leur éloquence ou par leur ignorance dans un métier qu'ils ne savent pas, qu'ils font trouver le grand & le beau dans des dits, dans des faits & dans une conduite, où un homme de guerre qui les écoute avec attention trouve à peine le médiocre, & souvent la sottise dans toute son étenduë.

Les éloges versés à grands flots sur la conduite & l'habileté des Généraux Romains dans la guerre qui fait le sujet de ces observations, & qui finit par la victoire de Télamon, ne sont ni solides ni vrais : la prévention est telle en leur faveur, que tout ce qui arriva de fortuit dans cette guerre, est attribué à sagesse, à prévoiance, à profondeur de génie & d'intelligence, & ce n'est rien de tout cela : on le voit par la narration ; c'est au hazard, c'est à la fortune des Romains, encore d'intelligence avec eux, qu'il faut faire honneur de tous ces grands événemens : la victoire de Télamon est l'effet & la suite nécessaire de cette bizarrerie.

Ce qu'il y a de bien singulier, c'est qu'aucun de ceux qui se sont mêlés de faire des remarques sur les guerres des Romains ; ni Plutarque qui a traité de la fortune des Romains, ni Rapin qui avoit l'esprit si solide, & qui les connoissoit si bien, ni Saint-Evremont qui a pris leur esprit dans tous leurs âges par leurs guerres ; ni enfin l'Abbé de Saint-Réal, ni mille autres, n'aient fait paroître qu'ils aient pris garde à un événement de fortune si remarquable que celui de Télamon, qui leur eût fourni une infinité de belles réfléxions à faire : car lorsque tout sembloit concourir au succès des affaires des Gaulois, qu'ils passent les Apennins sans opposition, qu'ils entrent dans la Toscane, qu'ils la traversent, qu'ils ne sont qu'à trois marches de Rome, qu'ils défont en chemin une grande armée qui s'oppose à leur passage ; lorsqu'il semble que tout leur rit pour faire leur voiage tranquillement, qu'ils se félicitent d'un si grand bonheur ; une autre armée, encore plus forte & mieux commandée que celle qu'ils viennent d'anéantir,



RMEZ ENTRE DEUX ARMÉES ROMAINES.

furvient à l'improviste, qui les fait tomber en admiration du pouvoir de la fortune, & dans la crainte & l'étonnement d'avoir encore un ennemi plus fort à combattre. Il y a là dequoi donner à penser aux hommes les plus résolus & les plus intrépides, il y parut aussi par le parti que les Gaulois prirent d'abandonner leurs entreprises, & de s'en aller d'où ils étoient venus; ils délibérent là-dessus, & tous s'y déterminent.

Ils quittent donc le chemin de Rome, & rebroussent vers leur païs. Emilius qui est averti de leur marche, les suit de fort près, bien moins dans le dessein d'entrer dans aucun engagement, que dans celui de tomber sur leur arriére-garde; ce qui lui étoit aisé contre un ennemi embarrassé d'équipages & d'un butin immense, dit mon Auteur, qui fut, selon mon sentiment, le sujet capital de leur retraite plutôt que de leur crainte. Ils arrivent auprès de Télamon, où ils campent en front de bandiére dans un poste avantageux, & dans une plaine rase & découverte, où toutes leurs troupes se trouvoient en état d'agir sur grand front, & sans craindre à leurs aîles, faisant face à Emilius, qui plante son camp tout auprès.

„ Le hazard voulut, dit mon Auteur, que dans ce tems-là même Caius Atilius venant de Sardaigne débarquât ses légions à Pise, & les conduisît à Rome par une route contraire à celle des Gaulois". Ceci est un peu obscur. Il est certain qu'Atilius tomboit sur leur marche, qui étoit sur le chemin de Rome, d'où les Romains n'étoient pas encore sortis; cette route contraire ne veut dire autre chose, sinon que le Consul ne tournoit pas du côté où ils marchoient. La narration le prouve, puisque Polybe ne dit pas qu'Atilius eût fait une contremarche, ou ait quitté la route qu'il avoit déja prise.

Il marchoit droit à l'ennemi sans le savoir. Autre hazard, on prend un fourrageur Gaulois qui étoit au fourrage, on le questionne, & l'on est fort étonné d'apprendre qu'on est tout près de l'armée Gauloise, qu'Emilius la suivoit en queuë, & qu'il étoit campé en présence. Atilius surpris d'une avanture si extraordinaire & si favorable, marche en grand ordre, & vient se poster sur les derriéres des ennemis, leur coupe par ce mouvement leur retraite & les vivres. Les Gaulois surpris d'une telle avanture, & de se trouver entre deux armées, les vivres coupés, & leur retraite à la pointe de leurs armes; comme ils ne s'épouvantoient pas aisément, & que la nécessité de se défendre éléve plutôt le cœur qu'elle ne l'abbat, ils songérent à se tirer d'un pas si dangereux par leur courage & par leur conduite.

Ils rangent leur infanterie en phalange selon leur façon de combattre; mais comme ils se trouvoient entre deux armées, & par conséquent dans la triste nécessité de s'opposer à toutes les deux, il fallut diminuer de la moitié de l'étenduë de leur front, & former deux phalanges rangées doș à dos, dit l'Auteur, dont (2) faisoit face à Atilius, & l'autre (3) étoit opposée à Emilius. Ils mettent leur cavalerie (4) (5) sur deux lignes aux aîles de leur infanterie, ils les couvrent de part & d'autres des chariots (6) (7). Cette précaution aux aîles de leur cavalerie ne laisse aucun lieu de douter de la supériorité des Romains, qui les surpassoient à leurs aîles.

Les Gaulois avoient une éminence (8) peu éloignée d'une de leurs aîles, où ils firent passer leur butin & tous leurs bagages (9), qu'ils firent garder par un corps de leur infanterie (10). C'est dans cet ordre admirable que les Gaulois attendirent le choc des deux armées Romaines, qui n'eurent garde de laisser échaper une si belle occasion & leurs avantages.

Les Généraux Gaulois avoient en face, à l'aîle de leur cavalerie opposée à celle d'Atilius, une hauteur (15) dont il leur importoit de se rendre les maîtres, & dont les Romains s'étoient saisis; & comme elle pouvoit beaucoup les incommoder dans le détail du combat, ils la firent attaquer. Il paroît par ce qui suit de la narration de mon

 Au-

Auteur, que le combat fut très-vif & fort obstiné. Les Gaulois, qui connoissoient la conséquence de ce poste, y firent marcher des troupes fraîches pour tâcher d'en déloger les Romains, lorsqu'ils apprirent qu'Atilius étoit là en personne : ce qui leur fit changer de dessein. Emilius, qui ignoroit que son Collégue étoit arrivé, apprit avec étonnement par ce combat engagé sur cette hauteur, qu'on contemploit de son armée, que l'ennemi étoit enfermé de toutes parts. Une chose si extraordinaire remplit son armée d'espérance & d'ardeur. On n'en étoit pas moins plein dans l'autre. Les trois armées ne tardérent pas longtems d'en venir aux mains. Les Gaulois soutinrent le choc avec un courage & une obstination extraordinaire, Polybe nous le fait assez voir, & se battirent en gens qui n'ont d'autre salut à espérer que dans la victoire, en vrais desespérés, réduits au parti de combattre à forces inégales pour vaincre ou pour mourir à la peine. Après un combat très-grand & très-contesté, les Gaulois sont enfin rompus & enfoncés à leur cavalerie : l'infanterie dépouillée de ses aîles est environnée de toutes parts. Les Romains en font un carnage horrible. La phalange du côté d'Emilius est poussée sur les derniers rangs de celle qu'elle avoit à dos, & qui combattoit contre les légions d'Atilius, qui la rejettent sur l'autre; toutes les deux sont enfin percées, le trouble & la confusion s'y mettent sans aucun remède à un si grand mal. Les Romains serrés & dans un grand ordre, les pressent de toutes parts, & les égorgent comme des bêtes. Ainsi périt cette armée formidable, bien moins par faute de conduite, de courage & de résolution, que par le desavantage de ses armes, qui seules furent la cause de son malheur.

On croira, à l'aspect d'un événement si extraordinaire, que l'Histoire ne nous fournit rien de semblable, qu'il est unique dans son espéce, nullement : c'est ce que nous ferons voir dans le cours de ces observations, & une habileté égale dans l'ordre & la distribution des troupes à celle que les Généraux Gaulois firent paroître dans le leur : car l'on peut dire à leur gloire, qu'ils se gouvernérent avec tout l'art & toute l'adresse possible; c'est de toutes les ordonnances à deux fronts, celle qui paroît la meilleure, suivant la tactique de ces tems antiques, & sans qu'on puisse les accuser d'avoir manqué en rien de ce qui dépendoit de leur courage & de la profondeur de leur vûë.

Notre Auteur, qui est homme du métier, forme d'abord une question qui lui paroît digne d'être proposée. „ D'ailleurs, dit-il, aujourd'hui, comme alors, il „ n'est pas aisé de démêler, si les Gaulois attaqués des deux côtés, s'étoient formés „ de la maniére la moins avantageuse, ou la plus convenable. Il est vrai qu'ils avoient „ à combattre de deux côtés; mais aussi rangés dos à dos, ils se mettoient mutuelle„ ment à couvert de tout ce qui pouvoit les prendre en queuë. Et ce qui devoit le „ plus contribuer à la victoire, tout moien de fuir leur étoit interdit; & une fois „ défaits, il n'y avoit plus pour eux de salut à espérer : car tel est l'avantage de l'or„ donnance à deux fronts.

L'Auteur est un peu équivoque dans cette premiére proposition, on ne comprend pas trop bien ce qu'il veut dire. Il est certain qu'au sens qu'on doit l'entendre, la situation où se trouvoient les Gaulois, étoit très-délicate & très-dangereuse à tous égards, la raison en est évidente : car supposant que la ligne opposée à Emilius eût tenu bon, & poussé même les Romains, & que celle contre Atilius eût été battuë, mise en déroute, & suivie chaudement, qui peut disconvenir que les fuiards n'eussent été rejettés & renversés sur celle qu'ils avoient à dos, & qu'ils n'y eussent mis le trouble & la confusion? Et par-là la victoire échapoit au Consul, puisque la ligne eût été attaquée à chaque bout en même tems, ce qui est le grand défaut de l'ordre à deux fronts des Anciens. Aussi les Gaulois l'éprouvérent-ils : nous ferons bientôt voir qu'on en peut trouver un meilleur. Il faut avouër que leur situation étoit triste & fâcheuse, dans un sens : c'é-

toit

toit sans doute ce qu'on pouvoit imaginer de meilleur & de plus sûr pour résister contre deux armées par rapport à leur tactique.

Si cette conduite des Généraux Gaulois fut l'effet de l'extrémité où ils se trouvérent, elle n'est pas moins digne de louange : car dans ces cas imprévûs, où les difficultés & les obstacles se présentent en foule, les esprits & les courages communs perdent le jugement, & la tête leur tourne ; ils ne voient aucun moien ni nulle ressource pour s'en délivrer, au lieu que les autres n'en manquent jamais. Il est certain que les Gaulois eussent infailliblement ruiné & culbuté ces deux armées, si leurs armes eussent été égales à celles de leurs ennemis.

Quant à la seconde proposition de notre Auteur, il n'y a aucune replique : elle est fondée sur la nécessité de vaincre, ou de succomber les armes à la main. Les Gaulois se trouvérent dans cette nécessité, qui fait vaincre effectivement : des Généraux en très-grand nombre s'en sont toujours bien trouvés ; soit que le hazard les y ait précipités, ou de dessein prémédité ; elle avoit d'autant plus de force sur l'esprit des soldats en ce tems-là, qu'ils n'avoient que deux choix à faire, la victoire ou un honteux esclavage, sans esperance d'en revenir : sujet de harangue très-court & très-persuasif, qui portoit les troupes dans le généreux desespoir de remporter l'une pour éviter l'autre. Il n'y a pas ce me semble de meilleur motif que celui-là pour se tirer d'un mauvais pas, lorsque toute notre fortune se trouve à la pointe de nos armes. Il arrive assez souvent même que les soldats sont animés par un tout autre motif que celui de leur gloire & de leur salut ; un butin de rien, une plaisanterie lâchée à propos en guise de harangue, fait quelquefois le coup, & fait remporter la victoire. Un petit conte nous le fera voir, il vient très à propos pour égaier la matiére. Je le tiens d'un Officier digne de foi, qui fut du nombre des auditeurs de la harangue.

Un Lieutenant-Colonel de je ne sçai quel régiment, car j'ai tout oublié, se trouvant à Fleurus tout prêt à charger, & ne sçachant comment animer ses soldats, très-mécontens d'être entrés en campagne sans être habillés, leur dit : Mes amis, voici dequoi vous consoler, puisque vous avez le bonheur d'être en présence d'un régiment tout vêtu de neuf ; le besoin ne sçauroit être plus grand, chargeons vigoureusement, & habillons-nous. Cette plaisanterie, qui marquoit un fort grand mépris pour l'ennemi, fit un tel effet sur l'esprit de ses soldats, qu'ils coururent dessus, le battirent, & chacun s'habilla de la tête aux pieds presque sur le champ.

En certaines occasions, & sur tout dans les batailles, le sérieux fait moins d'impression dans l'esprit & dans le cœur des soldats pour les animer à bien faire, que ne fait le plaisant, & dans celui-ci deux mots suffisent. Témoin Léonidas ; lorsqu'il alla défendre le pas des Thermopyles, quelqu'un lui criant, voilà les Perses qui s'approchent de nous : & nous d'eux, lui répondit-il. Comme la plûpart étoient étonnés de leur nombre, un autre se prit à dire, que le Soleil seroit obscurci de leurs fléches lorsqu'ils seroient à portée : tant mieux, lui dit Léonidas, nous combattrons à l'ombre. Nous trouverons ailleurs que dans ce Paragrafe, qu'il faut finir, l'occasion de parler des harangues militaires, que j'approuve fort, lorsqu'elles consistent en trois ou quatre mots, comme celles d'Henri IV.

§. III.

Bataille de Télamon.

LA victoire est toujours louable, soit que le Général la doive au hazard ou à son adresse : cela a été dit en Grec & en Latin, & l'Arioste s'en est accommodé.

Fu il vincer sempre mai laudabil cosa
Vincasi o per fortuna o per ingegno.

J'y consens : mais comme toutes les maximes sont à facettes, & qu'elles ne se battent pas moins entr'elles que les erreurs & les vérités, l'on peut fort bien, sans donner le moindre soupcon d'esprit vain & singulier, envisager cette maxime du côté contraire; puisqu'il est souvent arrivé qu'une armée battuë, abîmée, & ruinée de fond en comble, sans qu'elle ait pû de longtems s'en relever, a paru sous ses débris mille fois plus glorieuse & plus digne de nos éloges, que celle qui l'a accablée de ses forces & de sa puissance : je ne parle pas ici d'une belle retraite, qui dans l'opinion des connoisseurs vaut pour le moins une victoire complette : je parle de nos Gaulois bien battus en bataille rangée, sans qu'on puisse en attribuër la cause, ni aux Généraux qui la commandoient, ni au peu de courage & de fermeté des soldats qui la composoient, ni même à l'ordre de la guerre : quelque Dieu s'en est donc mêlé, dira-t-on, quelqu'une de ces machines d'Homére qu'il produisoit dans les grands besoins ? Non : mais le hazard, ou plusieurs hazards accrochés les uns aux autres, qui concoururent tous au bonheur des Romains, sans que leurs Chefs pûssent légitimement rapporter le succès d'une si grande victoire ni à leur prévoiance, ni à leur habileté : ils profitérent de l'occasion heureuse de combattre, qu'ils ne pouvoient éviter, quand même ils l'auroient voulu. On ne voit d'ailleurs rien que de commun dans tout ce qu'ils firent, rien que de grand, de courageux & de profond dans les Chefs des Gaulois.

Que Polybe, si fertile en réflexions & en digressions sur les événemens les plus mémorables de son Histoire, n'ait pas pris à tâche d'établir ici tout ce qu'il sçavoit du lieu commun du grand pouvoir de la fortune, j'avouë qu'il a grand tort en si beau sujet de parler. Je n'en vois point qui en soient plus dignes. Ceux qui ne croient pas que les cas fortuits favorisent certains Généraux très-ignorans & très-malhabiles, & traversent les autres sans aucun égard aux talens & aux grandes qualités dont ils sont ornés pour remporter la victoire, & n'avoir nul besoin de grandes victimes dans les mesures qu'ils prennent pour ranger de leur côté bon gré mal gré cette fortune inconstante; ceux-là, dis-je, se trompent beaucoup : car ils prétendent que pour réussir en tout, il suffit d'avoir de bons & gros escadrons & des bataillons de même force, & de se comporter avec cela selon les régles les plus fines & les plus sûres de l'art, en y joignant toutes celles de la prudence & du courage. Tout cela s'est trouvé dans les Généraux Gaulois au degré le plus éminent, sans qu'ils aient réussi avec de tels avantages ; les cas fortuits ont fait pancher la balance, ils ont été tous pour les Romains, & le médiocre de cet art & de ces régles, comme je l'ai déja dit. Il s'en falloit bien même qu'ils fussent aussi braves & déterminés que leurs ennemis, quoiqu'ils le fussent beaucoup.

Ce qu'il y a de bien singulier & de fort rare dans cette action célébre, qu'on ne voit jamais ou presque jamais dans les autres : (car, pour le dire en passant, la cause ordinaire de la perte ou du gain d'une bataille, est que l'un des deux partis fait moins de fautes, & que l'autre en commet une infinité,) c'est qu'on ne voit rien de tout cela dans cette journée ; les vaincus comme les victorieux n'en commirent aucune, pas la moindre inadvertance : chose merveilleuse & presque incroiable, si la vérité n'y paroissoit pas dans tout son éclat.

Je n'oserois assûrer si les Gaulois étoient plus foibles, ou plus forts. Polybe ne s'explique pas là-dessus, il ne paroît pas par le commencement & les suites du combat, qu'ils surpassassent les Romains à leurs aîles ; les précautions qu'ils prirent pour n'être pas doublés de ce côté-là, me portent à croire qu'ils étoient inférieurs aux Romains. Véritable-

tablement, ils diminuérent le front de leur armée de la moitié, pour faire face des deux côtés; mais cela ne prouveroit point qu'ils fussent plus forts, puisqu'ils se trouvoient enfermés entre deux armées, qui eussent combattu sur une étenduë double : j'infére de là, que les Gaulois devoient être plus foibles. Ce que notre Auteur dit des premiers rangs des deux phalanges, marque une grandeur de courage & un mépris de la mort à peine concevable; ils avoient jetté leurs habits, & paroissoient nuds de la ceinture en haut. Il leur arrivoit souvent de combattre de la sorte; mais ils ne sont pas les seuls qui aient paru ainsi nuds dans le combat. Strada dans son Histoire de la guerre de Flandre, rapporte qu'à la bataille de Malines (a) on fut surpris *de voir les Ecossois combattre nuds, ou pour faire montre de leur hardiesse, ou à cause de la chaleur. Quoiqu'il en soit, ils se dépouillérent de leurs habits, se contentant de leur chemise, & quelques-uns même l'aiant quittée & l'aiant mise à l'entour de leurs hanches : ils paroissoient nuds parmi des soldats armés, & la plûpart n'en étoient pas moins forts ni moins assurés que ceux qui étoient couverts de leurs armes.*

Des hommes aussi intrépides & aussi bien ordonnés, qu'il étoit possible de l'être, méritoient de vaincre, & cependant ils furent vaincus, après un combat très-opiniatré, bien moins par un plus grand courage & par une plus grande habileté dans les Généraux Romains, que par un avantage très-grand qui ne les quitta jamais, & qui contribua infiniment plus à leurs victoires, & que l'excellence de leur discipline militaire, quoiqu'elle semble venir d'une inspiration divine plutôt que d'une tête mortelle, & qu'elle soit capable non seulement de former d'excellents Officiers & des soldats intrépides & obéissans, mais encore d'honnêtes gens de tous les deux. Devineroit-on quel peut être cet avantage dans toutes leurs guerres contre les Gaulois, comme contre toutes les autres nations qu'ils soumirent à leur Empire, indépendamment de cette discipline admirable? Il est bon de l'expliquer sans épuiser la matiére.

Cet avantage, dont je parle, se trouvoit dans la nature de leurs armes offensives & défensives, & dans leur façon de combattre, le tout dans un si haut dégré de perfection, qu'aucun de leurs ennemis ne leur en opposa de comparables; & l'aveuglement de ceux-ci fut tel, qu'ils ne pensoient jamais à les imiter que lorsque toute la terre fut soumise à leur Empire, si l'on excepte Pyrrhus & Annibal. Plutarque & tant d'autres Auteurs qui ont traité de la fortune des Romains, n'en ont presque rien dit. Les Gaulois, les Allemans, comme les plus dignes de leur être opposés; les Grecs mêmes, & tous les autres peuples de l'Occident & de l'Asie, ne leur opposérent presque que des armes offensives; mais quelles armes! très-mauvaises, très-foibles en comparaison de celles des Romains. Elles devenoient sans forces & de nul effet de près, & comme l'on dit boucliers contre boucliers. Celles des Gaulois, car il s'agit ici de ce peuple, étoient très-petites : de loin ils ne se trouvoient point à couvert des armes de jet des Romains; de près elles les embarrassoient bien plus qu'elles ne leur étoient utiles. Leurs épées sans pointe n'étoient d'usage que dans les coups de taille, encore falloit-il les redresser au second, tant elles étoient de mauvaise trempe. C'est ce que Polybe nous apprend dans la description de la bataille de l'Adda. Il leur falloit un espace pour assener leur coup & fraper avec force; comment conserver cet espace, ses rangs & ses files, & être obligé de reculer pressés & poussés par la profondeur des rangs de derriére? Cela doit sembler impossible contre des troupes serrées & unies qui avançoient toujours, & qui les obligeoient à reculer pour conserver cet espace qu'on leur enlevoit. J'y reviens encore, mouvement impraticable, ou tout au moins très-difficile contre des ennemis qui vont toujours en avant armés de toutes piéces, couverts de leurs grands boucliers, & dont les épées courtes & tranchantes servoient également à fraper d'estoc comme de taille : au lieu

(a) Cette bataille se donna en 1578. dans une plaine entre la riviére de Demer & une forêt.

lieu que les Gaulois ne pouvoient se servir que du tranchant, mais de nul effet sur des casques & des cuirasses à toute épreuve; étoit-il bien aisé de vaincre de telles gens armés de la sorte, & bien difficile à ceux-ci de tuer beaucoup de monde, & d'en perdre peu? Si les Gaulois eussent armé leurs troupes à la Romaine, je ne sai si Rome se fût élevée au point où elle parvint. Quel aveuglement! que l'expérience de tant de guerres contre Rome ne leur ait pû ouvrir les yeux pour changer dans la façon de leurs armes, tant la coûtume à de force & de pouvoir sur les hommes : non seulement elle résiste aux oppositions de la raison, au simple bon sens, à l'expérience même qui nous presse de changer ce qui est visiblement mauvais, ruineux & absurde même, en ce qui est visiblement bon & salutaire contre les avantages que nos ennemis remportent sur nous, qui ne viennent uniquement que du défaut de nos armes & de l'excellence des leurs; encore une fois, cet aveuglement des Gaulois est à peine concevable. Polybe ne dit-il pas lui même que *si leurs armes eussent été semblables, ils remportoient la victoire*? Qui peut douter un instant d'une vérité si palpable? La coûtume n'agit-elle pas avec la même force sur nous à l'égard de certaines pratiques dont nous ne saurions nous guérir, quoique contraires à la raison & aux régles de la guerre? ne sommes-nous pas encore Gaulois sur ce point-là?

Parlons de bonne foi, croit-on que les Turcs fussent si aisés à vaincre aujourd'hui, s'ils étoient armés comme nous? Cette nation est très-brave, mais mal disciplinée; mais du moins elle combat à la Gauloise, elle vient d'abord aux mains. Il ne lui manque que de changer dans ses armes pour remporter la victoire. Sont ils plus grossiers que les Moscovites? Il s'en faut bien: Dieu veuille qu'ils ne se ravisent pas comme eux, & qu'ils ne changent pas en leur discipline & en leurs armes. Ils sont aveugles aujourd'hui, ils peuvent ouvrir les yeux demain; qui doute qu'ils ne les ouvrent? Quelque Visir ou quelque Bacha réfléchira sur les disgraces passées, pour peu qu'il ait de bon sens. Le moien, dira-t-il, de pénétrer un bataillon ou une ligne Chrétienne, serrée & hérissée de leurs fusils & de leurs baionnettes? Nos défaites nous ont assez fait voir qu'il n'y a rien de plus dangereux & de plus mal aisé contre des armes si redoutables. Nos épées ou nos sabres ne sauroient fraper que de taille à une certaine distance contre les coups alongés des baionettes des soldats Chrétiens, contre lesquels nous ne saurions jamais résister. Il faut donc imiter les Chrétiens, & les combattre avec des armes semblables : quelqu'un raisonnera bien. C'est ce qu'un Visir peut faire, sans être pourtant fort habile.

Pour revenir aux Romains, ils avoient par dessus les avantages dont j'ai parlé, leurs armes de jet, qu'ils lançoient avec beaucoup d'adresse avant que d'en venir aux mains: si l'on y ajoute encore les armés à la légére, qui étoient des escarmoucheurs qu'on lâchoit avant le combat, qui se répandoient sur tout le front de l'armée, & qui faisoient pleuvoir une grêle de fléches & de pierres, dont l'effet étoit d'autant plus grand & les coups plus assûrés, que les Gaulois ne connoissoient point alors cette espéce de milice, du moins elle n'étoit pas alors en usage parmi eux.

Voilà en peu de mots ce que j'avois à dire de l'avantage des armes des Romains sur celles des Gaulois; mais comme cette matiére est fort intéressante & guéres moins instructive, & que notre Auteur en parle en plusieurs endroits de son Histoire, & particuliérement dans la bataille de l'Adda, qui suit de près celle-ci, nous en dirons quelque chose dans nos observations sur cette fameuse journée.

Moralement parlant, il étoit impossible que les Romains ne fussent pas victorieux; ils combattoient avec trop d'avantage contre des troupes intrépides à la vérité, bien commandées, bien menées, & en grand nombre; mais ce n'étoit pas assez. Il falloit à de tels ennemis des armes capables de soutenir & de résister contre une infanterie aussi bien armée que celle des Romains. Je laisse à ceux-ci leurs armes défensives, cet avantage

tage étoit peu considérable contre des Gaulois : bien qu'ils n'en eussent pas eux-mêmes, il leur importoit peu d'être nuds contre des gens armés de toutes piéces ; la victoire ne leur eût jamais échapé, si leurs armes offensives eussent été semblables à celles des Romains. On a pû voir si leurs épées n'étoient pas la chose du monde la plus méprisable. Ajoutez encore à ce desavantage qu'ils étoient dénués d'armes de jet, qui ne laissent pas que de tuer bien du monde avant qu'on ait joint l'ennemi. Il paroît assez que les Gaulois ne s'en soucioient guéres ; il en périssoit quelques-uns avant que d'en venir aux mains, après quoi toutes ces armes devenoient inutiles. Ce n'étoit sûrement pas le plus fâcheux, mais c'étoit leurs épées qui ne valoient rien : car si elles eussent été courtes, pointuës, de bonne trempe, en un mot semblables à celles de leurs ennemis, c'étoit fait des deux armées Romaines. Polybe l'assûre positivement. Il connoissoit la valeur & l'audace déterminée de cette nation. Il met cette bataille entre les plus mémorables de l'antiquité, car je doute qu'on eût vû ni jamais ouï parler d'un semblable événement avant ce tems-là, ni je ne pense pas que l'Histoire nous en fournisse beaucoup après. Il se peut que ma mémoire m'ait failli sur ces sortes d'événemens extraordinaires, j'ai cherché inutilement dans les Historiens Grecs & Latins. Il y a quelques exemples d'armées enfermées entre deux ; mais avec des circonstances si différentes de celles de Télamon, qu'on ne sçauroit guéres les mettre en paralléle ensemble. J'en trouve deux seulement, l'un admirable qui fera le sujet du Paragrafe suivant, & l'autre que je tire de l'Auteur de la conquête de l'Espagne par les Mores, que je vais rapporter.

Abencimague Roi de Fez faisant la guerre à celui de Suz, ce dernier nommé Abenragel s'étant mis en campagne avec des forces égales à celles de son ennemi, „ à quel-
„ ques trois mille chevaux près, mais qui devint bientôt supérieure par la jonction de
„ trois mille piétons, *dit l'Auteur*, & quatre mille hommes de cavalerie qui lui fu-
„ rent envoiés par Abensuleiman. Abenragel ordonna que ce renfort prît les ennemis
„ par leurs derriéres, pendant qu'il les attaqueroit lui-même de front ; & en attendant
„ que ce secours qui se tenoit en embuscade exécutât ce qui lui étoit ordonné, Aben-
„ ragel en vint aux mains avec les ennemis pour les amuser : la nuit sépara les combat-
„ tans, & favorisa la marche des troupes d'Abensuleiman ; elles donnérent le lende-
„ main en même tems qu'Abenragel avec tant de furie, que l'armée de Fez fut en-
„ tiérement rompuë ; & comme elle se trouvoit entre deux armées, & toute retraite
„ enlevée, on en fit un carnage épouvantable.

§. IV.

Bataille à deux fronts de Médaba. Explication de cet ordre célébre. Remarques sur les chariots de guerre. Que le terme de Currus *peut être équivoque dans l'Hébreu.*

L'Auteur de l'art d'élever un Prince, qui est un très-bon Livre, dit que la connoissance de l'Histoire est non seulement une science qui regarde le passé, mais qu'elle est encore la science de l'avenir, qu'*on y apprend ce qui se fera par ce qui s'est déja fait.* Ce qui est arrivé de grand, de surprenant & de merveilleux il y a mille, deux mille ans, arrivera dans cent ans, dans trois siécles, mille ans après, si l'on veut ; mais enfin il arrivera. La raison qu'il en donne est fort remarquable : c'est qu'*il y a dans le monde moral*, dit-il, *une certaine révolution d'événemens : à peu près comme il y a dans le monde physique une succession de saisons.*

La bataille de Télamon est sans doute un évenement fort singulier & fort extraordinaire, il tient même du merveilleux. Ce qui la produisit, hors ce merveilleux dont l'Histoire ne nous fournit aucun exemple, bien qu'il soit peut-être arrivé, j'y trouve

plusieurs faits à peu près paralléles. J'ai crû longtems que celui-ci étoit le premier en tête l'original de toutes les batailles sur un semblable modéle; mais il est bon d'hésiter en tout, & d'aller le moins vîte qu'il est possible dans nos décisions: car le hazard, plutôt que ma mémoire, m'a fait rencontrer un exemple tout pareil à celui de Télamon, c'est-à-dire une armée entre deux, & dans un ordre tel que celui des Gaulois. Mais il y a un si grand nombre de siécles entre celui-ci & l'autre, que cela surprend. Ce n'est pas un espace de trois ou quatre siécles, mais de plusieurs autres au-delà: car cette bataille s'est donnée l'an du monde 2967, 1037. avant l'Ere Chrétienne, environ cent ans après la guerre de Troie, & huit cens soixante ans avant celle de Télamon.

On peut juger combien il faut remonter & pousser loin dans l'antiquité des tems & au-delà d'Hérodote & d'Homére, puisqu'on le fourre par tout, tant son Poëme est révéré, & tant il a fait & fait encore de bruit dans le monde, quoiqu'il ne nous ait débité que des fables: car l'on soupçonne fort l'existence de la guerre de Troie, qui n'est peut-être qu'une imagination tirée toute entiere de son cerveau. Quoiqu'il en soit, j'ai remonté au-delà des Grecs, & le hazard m'a fait trouver dans l'Ecriture, en cherchant toute autre chose, que les Gaulois ne sont pas les premiers qui se sont trouvés obligés de combattre entre deux armées, en belle plaine & en bataille rangée, faisant front des deux côtés.

Le régne de David, fécond en événemens extraordinaires, nous expose un Télamon, mais beaucoup plus admirable & plus merveilleux: car les Gaulois n'eurent jamais intention de s'enfermer entre deux armées, de faire front de deux côtés, & de gagner deux victoires en un jour, sur le même terrain & à la même heure. Je ne pense pas qu'on ait lû ni ouï parler d'une action plus brillante & plus remarquable.

Joab, Général de ce Prince belliqueux, se mit en tête d'attaquer deux armées formidables, & de se mettre entre deux, quoiqu'il en pût arriver. Il sentit bien qu'il ne pouvoit l'éviter, & nonobstant il s'embarque dans une entreprise si délicate, tant il étoit brave, résolu & capable de s'en bien démêler. L'événement est si digne de la curiosité de mes Lecteurs, & de ceux particuliérement qui se nourrissent de l'Ecriture; enfin si grand & si éclatant, qu'il paroît assez que l'Auteur sacré l'a jugé digne d'une mémoire éternelle: car il ne le rapporte pas seulement au second des Rois, mais encore dans le premier des Paralipoménes, dans la guerre des Israëlites contre les Ammonites & les Rois alliés de ce peuple. Il paroît que les armées de ceux-ci étoient fort considérables. L'Ecriture n'explique pas le nombre des troupes Ammonites, elle „ dit seulement qu'ils envoiérent vers les Syriens de Rohob & les Syriens de Soba, „ & qu'ils firent lever à leurs dépens vingt mille hommes de pied, & qu'ils prirent „ aussi mille hommes du Roi de Maacha & douze mille d'Istob. Mais on va voir par les Paralipoménes que les troupes des Ammonites devoient composer une puissante armée. Ecoutons la suite.

„ Tous ces gens s'étant mis en marche, vinrent camper vis-à-vis de Médaba, & „ les Ammonites s'étant assemblés de toutes leurs villes, se préparérent à la guerre.

„ Lorsque David eut été informé de tous ces préparatifs, il envoia Joab avec tou- „ tes ses meilleures troupes.

„ Les Ammonites s'étant avancés pour le combattre, rangérent leur armée en ba- „ taille, près de la porte de la ville, & les Rois qui étoient venus à leur secours, „ campérent séparément dans la plaine.

C'est-à-dire les Syriens de Soba, de Rohob, d'Istob, & de Maacha, qui formoient une armée de trente-trois mille hommes d'infanterie, comme il est marqué dans les Rois.

„ Ainsi

„ Ainsi Joab aiant remarqué qu'on se préparoit à le combattre, & de front & par
„ derriére, prit l'élite des troupes d'Israël, & marcha contre les Syriens.
„ Et donna le reste de l'armée à Abisaï son frere, pour marcher contre les Am-
„ monites;
„ Et il lui dit: si les Syriens ont de l'avantage sur moi, vous viendrez à mon
„ secours: & si les Ammonites en ont sur vous, j'irai aussi pour vous secourir.
„ Agissez en homme de cœur, & combattons généreusement pour notre peuple, &
„ pour les villes de notre Dieu: & le Seigneur ordonnera de tout, comme il lui plaira.
„ Joab marcha contre les Syriens avec les troupes qu'il commandoit, il les battit
„ & les mit en fuite.
„ Les Ammonites voiant la fuite des Syriens, s'enfuirent aussi eux-mêmes de devant
„ son frére Abisaï, & se retirérent dans la ville, & Joab s'en retourna à Jérusalem.

Voilà ce que nous apprend l'Ecriture de cette mémorable journée, rien de plus précis & de plus net dans ses circonstances les plus capitales. L'Auteur sacré ne spécifie point l'ordre & la distribution des troupes des trois armées; mais comme nous n'ignorons pas la tactique des Juifs, il est presque impossible de s'y méprendre, pour peu d'expérience que l'on ait de la guerre, quand même on ne seroit pas guerrier, puisqu'il ne faut que lire la description des faits; & pour peu d'attention que l'on leur donne, on est assuré de réussir: ajoûtez à cela que l'Ecriture elle-même en une infinité d'endroits, nous explique clairement la maniére dont on se rangeoit, qui étoit la même que celle des autres peuples de l'Asie, & qu'ils ont conservée jusqu'aujourd'hui, à la profondeur des files près, qui ne la défigurent point: nous ne sçaurions donc nous tromper dans l'ordonnance que nous en donnons.

Les Juifs combattoient à leur infanterie par grands corps sur une même ligne droite, avec de petits espaces entre eux, pour laisser des retraites & des issuës pour les blessés & pour les ordres qu'on avoit à donner. Cela veut dire qu'ils combattoient le plus ordinairement en phalange parfaite, & sur un front de grande profondeur. Xénophon dit dans son Histoire de Cyrus que l'infanterie de Crésus, dans la bataille qu'il perdit contre les Perses, étoit sur trente de hauteur. Je suis persuadé que les Juifs se rangeoient sur les mêmes principes de leurs voisins lorsqu'ils se trouvoient en force; mais lorsque leur foiblesse ne leur permettoit point de se ranger de la sorte, ils combattoient sur plusieurs corps d'infanterie séparés les uns des autres en maniére de Colonnes, pour percer en différens endroits de la ligne: ce qui leur réussit toujours.

Joab, jugeant bien qu'il ne pouvoit combattre les Ammonites (2), sans avoir en même tems les Syriens (3) à dos, qui étoient auparavant postés en (4), & qu'ils tourneroient infailliblement leur armée, se forma sur deux lignes ou deux phalanges (5) (6) la cavalerie (7) sur les aîles, & l'infanterie (5) (6) au centre. On me dira peut-être qu'il n'est point question de cavalerie dans cette bataille, que l'Ecriture n'en dit pas un mot. Je n'ai garde de le nier; mais j'ai des raisons qui me déterminent à mettre de la cavalerie dans les trois armées. Ces raisons sont si fortes, que je ne crois pas qu'on puisse les révoquer en doute. Je sçai bien qu'il est parlé dans les Paralipoménes, qui suppléent à ce qui manque de cette bataille au Livre des Rois, de trente-deux mille chariots de guerre.

Dom Calmet prétend, non pas sans beaucoup de fondement, dans son Commentaire, que ce nombre lui paroît excessif. Je suis de son avis. *Il se peut faire*, dit-il encore, *qu'il y ait quelque faute dans les nombres, & qu'on ait mis trente-deux mille chariots pour trente-trois mille hommes.* Dans ce cas-ci je croirois assez qu'il se trompe: qu'il laisse les trente-deux mille hommes tels qu'ils sont. L'Auteur des Paralipoménes ne se méprend point; il n'en parle pas, parce qu'il ne fait que suppléer dans

ce qui manque au Livre des Rois. Quoiqu'il ait manqué dans l'exactitude historique, il peut y avoir trente mille chariots au pied de la lettre; mais il se peut bien que le terme de *Chariot* dans l'Hébreu signifiât toute autre chose, & qu'il fût pris pour de la cavalerie.

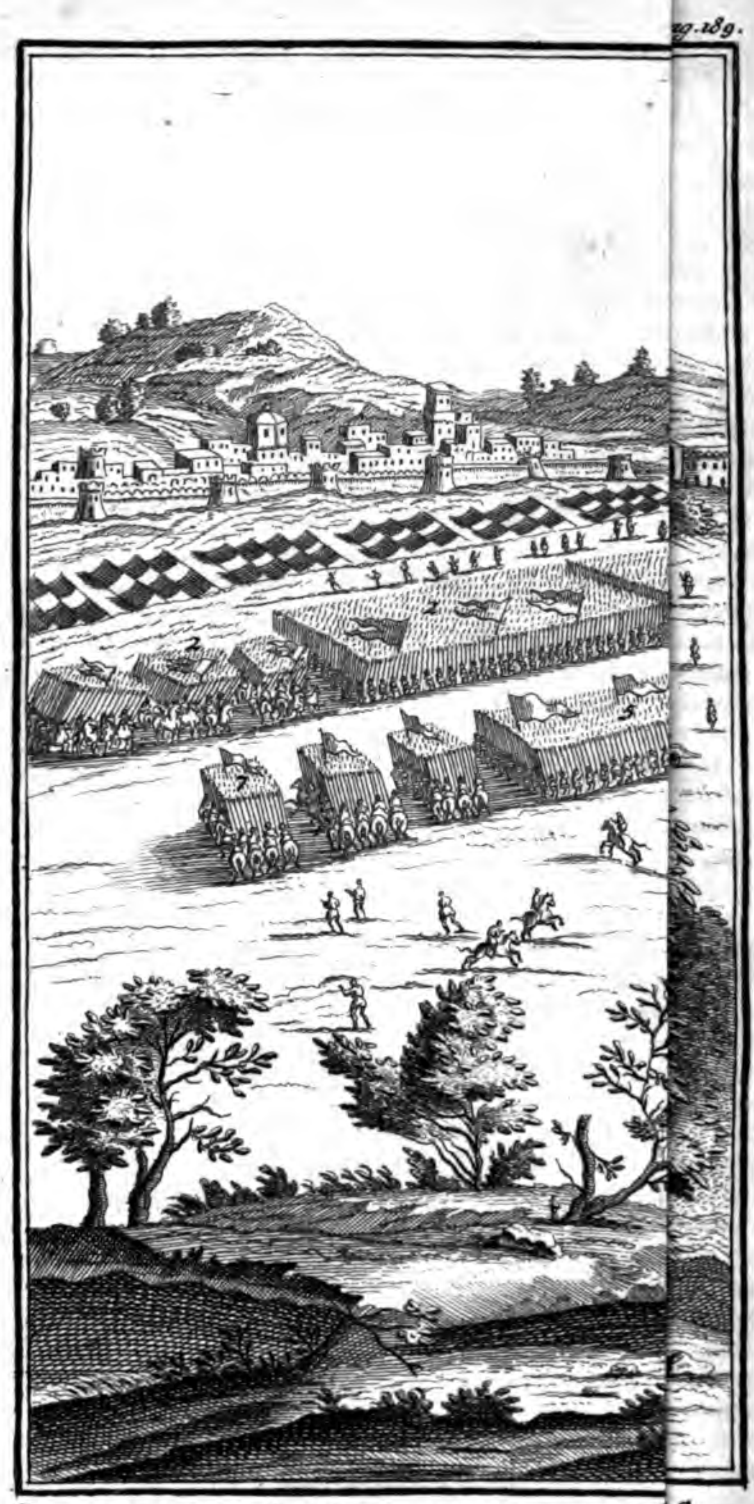
Ce nombre de trente-deux mille chariots de guerre n'est pas moins excessif dans une armée de ce tems-là, que les sept mille que David défit dans la seconde bataille qui termina cette guerre contre les Ammonites: car ce nombre de chariots au sens littéral, me paroît aussi peu croiable que les trente-deux mille; & quand il n'y auroit que deux hommes à chacun, cela feroit soixante & quatre mille hommes, & deux chevaux à chacun, voilà autant de chevaux. Quelle étenduë de païs ces chariots sur une ligne ne contiendroient-ils pas? Le calcul ne seroit pas difficile; mais il le seroit beaucoup de croire que le front de l'armée occupât un égal terrain: il faudroit sans doute un million d'hommes. Ce n'est pas là ce qui embarrasse le plus. Les chariots de guerre ont été longtems en usage chez les peuples de l'Asie; voit-on que les Rois d'Assyrie, des Médes, des Perses, en aient jamais eu autant qu'il est dit des Rois & des peuples voisins des Hébreux? A peine en verra-t-on deux cens. Xénophon nous assûre que Cyrus avoit trois cens chariots de guerre dans la bataille qu'il donna contre Crésus Roi de Lydie. Il ne paroit pas que celui-ci en eût davantage, quoiqu'il fût presque plus fort de la moitié que son ennemi.

On en voit beaucoup moins dans celle de Cyrus le jeune contre son frére Artaxerxès, de même que dans l'armée de Darius contre Alexandre le Grand. On en voit fort peu dans l'armée de Darius contre Alexandre le Grand. On en voit fort peu dans l'armée de Xerxès contre les Grecs; enfin on n'a jamais ouï parler d'un tel nombre de chariots de guerre, je ne dis pas de trente-deux mille, mais de sept cens, dans aucune armée: inutilement les chercheroit-on dans l'Histoire. Concluons de là que ces chariots n'étoient rien moins que des chariots, & que ce mot étoit peut-être équivoque dans l'Hébreu. Je m'en rapporte aux Sçavans dans cette langue, qui se trouvent souvent bien embarrassés dans un nombre infini de termes qui fournissent differens sens & différentes choses.

Je viens maintenant à la cavalerie, dont cette digression qui m'a paru nécessaire, m'a un peu éloigné. Je suis d'autant plus persuadé qu'il y en avoit dans les trois armées, qu'il en paroît un très-grand nombre dans la derniére bataille qui décida du sort des Ammonites & des Rois leurs alliés peu de tems après: car pourquoi y en auroit-il si prodigieusement dans celle-ci, & point dans l'autre? Puisque l'Ecriture nous apprend dans les Rois, „ que l'armée d'Israël les mit en fuite, & que David „ tailla en piéces sept cens chariots de leurs troupes, & quarante mille chevaux. *Occidit David de Syris septingentos currus, & quadraginta millia equitum.* Je ne sçai s'il n'eût pas été mieux de traduire, que David se rendit maître de tous ces chariots, & qu'il tailla en piéces tous ceux qui étoient dessus. Le terme *Occidit* à la lettre & sans équivoque, signifieroit que David tua sept cens chariots: ce qui seroit ridicule. Si l'on traduisoit de la sorte, les termes de tailler en piéces me paroissent fort équivoques: car bien des Lecteurs croiront que David fit rompre & mettre en piéces les chariots sans toucher aux hommes; au lieu que l'on conservoit les chariots comme une marque de victoire, & dont on peut se servir.

Cette bataille à deux fronts de Médaba est infiniment plus remarquable que celle de Télamon. Il paroît que Joab commença cette grande action par les Syriens, qu'il attaqua les premiers: bien assûré que s'il venoit à les battre avant qu'Abisaï eût rien engagé contre les Ammonites, ceux-ci prendroient aussi-tôt la fuite, de peur d'avoir affaire aux deux fréres après la défaite des Syriens. C'est ce qui arriva: car les

Am-



BATAILLE SUR DEUX FRONTS DES S.

Ammonites éfraïés d'une si subite déroute, ne tinrent pas un instant. Joab, qui étoit si grand homme de guerre, & qui comptoit de rendre bientôt raison de l'armée qu'il avoit en tête, ne manqua pas de prendre tout ce qu'il avoit de troupes d'élite dans son armée pour faire un bon coup, & d'avertir son frére d'aller un peu moins vîte de son côté, comptant que la défaite de ceux de Syrie améneroit infailliblement la ruine des autres. Venez à moi, dit-il à son frére, si j'ai du pire; je serai à votre secours, si la fortune ne vous est pas favorable. Mais son frére n'en eut nul besoin, les Ammonites lâchérent le pied au premier avantage de Joab, comme ce grand homme l'avoit prévû.

Il est surprenant que l'Histoire nous fournisse un si grand nombre d'exemples, & que l'on ne voie cependant nulle part dans les Auteurs stratagématiques anciens & modernes, à moins que ma mémoire ne soit en défaut, qu'ils les aient remarqués, bien que les Tacticiens, entre autres Elien & l'Empereur Leon, beaucoup au-dessus de l'autre, parlent fort des armées à deux fronts, sans nous citer aucun exemple. Ils en parlent même comme d'une chose qui peut arriver, sans qu'il paroisse qu'elle soit arrivée. Il me paroît nécessaire de traiter cette façon de combattre, comme digne d'être réduite en principes & en méthode, & comme d'une chose qui est souvent arrivée, & qui arrivera infailliblement dans la suite des tems. Tâchons donc de prescrire des régles, & une maniére de se ranger qui puisse servir un jour à ceux qui pourront en avoir besoin: car nos principes & notre méthode seront bien différens de ceux des Anciens, qui ne sont pas sans de grands défauts; au lieu que nous tâchons de les lever, & que nous les levons même par notre principe des Colonnes, qui s'accommode à tout: car la vérité est toujours suivie d'une foule d'autres vérités, & rien ne l'arrête en son chemin: elle améne avec elle les remédes & le salut.

§. V.

Qu'un Général d'armée qui s'est engagé dans un païs tout ennemi, doit être préparé à tout événement, tant contre les forces qu'il sçait avoir en tête, que contre celles qu'il peut avoir en même tems en queuë. Précautions dans la marche. Explication de l'ordre de bataille à deux fronts, selon le principe de l'Auteur. Qu'il y a différentes méthodes de combattre, lorsqu'on se trouve enfermé entre deux armées.

On a pû remarquer que l'ordre de bataille à deux fronts des Anciens, n'est pas sans quelque défaut; la phalange est de tous celui qui y est le moins sujet. Celui des Romains, qui est le nôtre d'aujourd'hui, y est si peu propre, que je ne vois pas qu'il fût possible de soutenir un moment contre deux armées en face de deux côtés, en combattant sur un tel principe. Je suis persuadé qu'aucun Général n'oseroit le faire, & qu'il se verroit obligé de combattre sur deux lignes sans intervalles entre les corps, comme les Allemans le pratiquent contre les Turcs. Concluons de là, que tout ordre de bataille, qui ne s'accommode pas à tout, qui n'est pas formé pour être en état de combattre des deux côtés, au cas d'un malheur semblable à celui des Gaulois; concluons, dis-je, qu'il ne vaut rien, ou qu'il vaut peu. Il seroit même aisé de démontrer, si c'étoit ici le lieu, que l'ordre en quinconce, c'est-à-dire sur deux lignes & une réserve, les bataillons de la seconde vis-à-vis les espaces de ceux de la premiére, du moins à l'égard de la nation Françoise, est très-foible, & peu capable d'un bon effort. Nous n'aurons garde de nous servir de celui-ci, non plus que de celui des anciens, beaucoup meilleur: nous prendrons un peu de l'un & de l'autre, sans nous éloigner de notre systéme des Colonnes, sur lequel nous demeurerons toujours

 ferme

ferme & constant, comme étant le plus parfait, le plus simple, & celui contre lequel personne n'a pû encore trouver la moindre objection, tant la vérité a de force & de pouvoir.

Lorsqu'une armée entre dans un païs tout ennemi, qu'elle s'y engage autant qu'elle peut pour une expédition importante, comme celle des Gaulois, qui en vouloient à une Capitale, à Rome même; on marche avec une extréme circonspection, parce qu'on n'est pas toujours assûré des mouvemens des ennemis, dont les forces en grand nombre sont répanduës en différens endroits. On n'est pas toujours informé de leur véritable dessein. Dans ces sortes de conjonctures, & lorsqu'on craint également par tout, on se dispose de telle sorte, qu'on puisse éviter d'être surpris de quelque côté que l'ennemi paroisse, & faire en sorte qu'on soit préparé à tout événement, que chaque armé se trouve en sa place, & réponde à la nature du païs qui lui est propre dans les mouvemens qu'on est obligé de faire dans les cas imprévûs. Il y a mille choses, mille détails en certains momens qui dépendent bien plus de la science que de l'expérience. Il y a une profondeur & un art surprenant dans certaines marches. Montécuculi excelloit particuliérement dans cet art des mouvemens généraux de toute espéce; ses marches étoient nettes, simples, sçavantes, & ses Colonnes disposées & distinguées de telle sorte, que de quelque côté que l'ennemi parût, elles se trouvoient tout d'un tems & d'un même mouvement en bataille. Peu l'ont approché dans cette science. C'est où le Maréchal Duc de Villeroi excelloit particuliérement, & ce n'est pas l'éloge d'un Général du commun: il a été malheureux avec un si beau talent, mais il méritoit de réüssir, & il auroit réüssi, s'il eût eu des Lieutenans qui eussent sçû le seconder.

Il ne s'agit pas ici des Modernes, chacun sçait combien les Anciens nous surpassent dans cette grande partie de la guerre: car je ne vois point dans l'Histoire qu'aucun Général moderne ait connu ce grand art des précautions dans les marches où l'on craint de se trouver enfermé entre deux armées. Quoi de plus grand, de plus profond & de plus rusé que la marche de Cyrus contre Crésus! Xénophon n'auroit-il pas eu dessein de traiter ces sortes de marches d'une façon historique, pour ôter la sécheresse & les épines du dogme, afin de joindre ensemble l'instruction & le plaisir à la douceur de son stile? Ce grand Capitaine, plus heureux qu'un César & qu'un Turenne, a sçû trouver pour trompette de ses belles actions un Historien du premier ordre, & un Guerrier parfait; ce grand Capitaine, dis-je, fit une marche dans la vaste plaine de Tymbraia, en homme qui craignoit de se trouver enfermé entre deux grandes armées: car bien qu'il marchât dans le dessein de donner la bataille, il chercha à rendre inutile ce qui pouvoit l'attaquer à dos, & à être toujours en état de se défendre ou d'attaquer, sans qu'il fût possible à l'ennemi de le surprendre dans l'embarras d'une marche. Quoi de plus admirable que ce qu'il fit! Il traversoit une plaine d'une vaste étenduë pour aller à l'ennemi. Il marchoit en bataille & sur un grand front, sa cavalerie sur les aîles, & son infanterie au centre, sur douze de profondeur. Comme la disproportion de ses forces étoit infinie, que Crésus le surpassoit extraordinairement à ses aîles, qu'il pouvoit totalement l'environner de ses forces, même de sa seule infanterie, quoiqu'elle fût rangée sur trente-deux de file, il songea à s'empêcher d'être attaqué à dos; il faisoit donc marcher ses chariots de guerre sur une seule ligne: son armée venoit ensuite. Une troisiéme ligne étoit composée de ses troupes légérement armées: ensuite son camp suivoit, c'est-à-dire, ses bagages, femmes, enfans, valets; enfin tout l'attirail d'une grande armée entre deux lignes de chariots, marchant près-à-près les uns des autres, laissant très-peu d'intervalle entre eux. Ce camp enfermé formoit un carré long sur un front égal à son armée en bataille, les côtés étant couverts d'une longue file de chariots marchant

chant à la queuë les uns des autres, & couverts encore d'une autre ligne de chariots de guerre.

La premiére ligne des chariots étoit composée de chariots à tours chargés d'Archers, chacun étant traîné par seize paires de bœufs. Voilà comme ce grand Capitaine traversa cette plaine immense de Tymbraia pour aller à l'ennemi, sans craindre de combattre dans un poste desavantageux : aussi ne combattit-il qu'où il voulut; mais comme tous les païs ne sont pas les mêmes, une grande armée qui craindroit de s'enfermer entre deux autres, se trouveroit fort embarrassée dans un ordre tout différent. Il faut quelque chose de moins composé & de plus simple : ni l'ordre en phalange, ni l'ordre en quinconce, c'est-à-dire, celui des Romains ou le nôtre, que Plutarque appelle en Spirale dans la vie de Philopœmen, ne sont pas trop aisés à se débrouiller promtement dans une marche où l'on est sans cesse au moment d'être attaqué ou d'être investi : ce qui n'arrive point dans mon systême des Colonnes, qui se déploient & se dégagent aisément dans une marche; puisqu'elles agissent & combattent indépendamment les unes des autres, & qu'un corps ne peut s'enchâsser entre elles sans s'exposer à être vû, chargé & chauffé de tous les côtés.

Le sçavant Valiére, Maréchal des camps & armées du Roi, a bien eu raison de dire, qu'avec dix mille hommes rangés sur ce principe, & marchant dans le même ordre, il percera une armée de trente mille hommes, se fera faire large sans rien craindre, & passera outre. Nous ferons voir bientôt que c'est tout autre chose d'une armée enfermée entre deux, & qu'elle ne peut combattre sur mes principes sans percer aisément & sans peine des deux côtés, & passer sur le corps à tout ce qui osera s'opposer à son passage ; mais tout dépend d'une promte résolution & d'un effort vigoureux : car de s'amuser à brûler de la poudre, c'est s'exposer au plus grand de tous les dangers.

Il y a plusieurs choses à observer; mais celle qui me paroît la plus importante à un Général qui se trouve dans un tel coupe-gorge, est la connoissance des troupes de son armée, & des armes sur lesquelles il compte le plus, soit dans le nombre ou dans le courage. En ce cas, si l'infanterie est plus foible ou moins en réputation que la cavalerie, ce qu'on ne remarque pas dans l'infanterie Françoise, qui est le bouclier de l'Etat, on fait soutenir l'une par l'autre. Je suis persuadé qu'il faut toujours suivre cette méthode comme la plus sûre, la plus sensée & la plus conforme aux régles de la guerre, quand même il n'y auroit aucune disproportion dans le nombre, dans la valeur & dans l'expérience. On doit s'en faire un axiome constant & inviolable. Voici l'ordre sur lequel je voudrois combattre, c'est aux Connoisseurs à en juger.

En ce tems-ci un Général d'armée qui se trouveroit coupé dans une plaine & dans une situation semblable à celle des Gaulois, c'est-à-dire, fort approchante de la surprise, feroit sans doute front des deux côtés. Il ne formeroit que deux lignes, & sa réserve entre deux pour le secours de l'une ou de l'autre. Mais s'il en usoit ainsi, les bataillons rangés selon la belle méthode d'aujourd'hui, sur quatre de file, en conservant des intervalles entre eux, il seroit perdu. Quelles mesures faudroit-il donc prendre, & sur quel ordre faudroit il combattre, dira-t-on, pour s'empêcher de tomber dans un si grand malheur, ou s'épargner la honte de mettre armes bas? Je répondrai à cela qu'il y a des moiens infaillibles pour se tirer d'affaire très-aisément, & qu'il n'y a rien de desespéré. Il y a plusieurs cas qui peuvent changer & varier la disposition & la distribution de chaque arme, cela dépend du tems & des lieux. Nous nous en tiendrons au cas où se trouvérent les Gaulois, sans négliger les autres, où la surprise nous donne le tems de prendre certaines précautions, pour remédier aux événemens fortuits.

Je suppose une armée campée dans une plaine, la cavalerie sur les aîles, & l'infanterie au

au centre. Au premier avis que les ennemis sont prêts à nous attaquer, on donnera divers ordres en même tems. On fera d'abord abattre les tentes, & chaque régiment fera un monceau de ses équipages pour débarrasser la plaine du camp; on ordonnera en même tems de fermer & d'enveloper tout cet espace des chariots (2) de l'armée, attachés bout-à-bout l'un à l'autre, laissant des sorties & des retraites (3) vis-à-vis de chaque brigade de la largeur d'un chariot en long. Pendant qu'on se parquera de la maniére dont je viens de l'expliquer, le Général changera toute la disposition de son armée, & la rangera sur deux lignes, l'une opposée à l'armée A, & l'autre à B, la cavalerie (4) entrelassée des Colonnes (5) de deux bataillons chacune. Que si les bataillons sont de huit cens hommes, on n'en formera qu'une, & l'on repartira les autres derriére la cavalerie (4) pour lui servir non seulement de réserve, mais pour se couler entre eux, & tomber en même tems du même choc sur la seconde ligne ennemie C, observant de ne point toucher aux Colonnes des aîles. Chaque escadron sera entrelassé de deux compagnies de grenadiers (6), pour s'enchâsser entre les escadrons ennemis & les prendre en flanc.

Comme les aîles sont toujours les premiéres attaquées, & qu'on engage ordinairement en ces endroits-là, non pas toujours avec raison, je les fortifie d'autant plus, que je me suppose également débordé de l'armée A, & de l'autre B. Je les couvre d'une file de chariots (7) bout-à-bout, comme l'enceinte (2) entre ces chariots (7), outre les Colonnes (8) qui couvrent mes deux lignes à dos l'une de l'autre; je les fortifie des deux Colonnes (9) & (10), l'une faisant face du côté de A, & l'autre de B.

On s'imaginera peut-être que cette enceinte ou ce parc de chariots & de charettes dételées, n'est que pour couvrir mes équipages, & tout ce qui regarde l'attirail d'une armée; il y a plus que cela: car il faut mettre tout à profit dans une armée, & sur tout dans ces sortes d'affaires où il s'agit du salut de tous. Je mets donc ces chariots à plus d'un usage; on fera monter dessus tout ce qu'il y a de cavaliers démontés de l'armée, de soldats convalescens ou hors d'état de marcher, les valets armés, ceux des vivres & de l'artillerie qu'on mêlera parmi: de sorte que l'ennemi ne sçauroit attaquer ni s'approcher des deux lignes sans s'exposer à une grêle de coups de fusil qui leur seront tirés d'en haut.

On me dira peut-être qu'il vaudroit beaucoup mieux attendre l'ennemi derriére ce retranchement de chariots, que d'en sortir des deux côtés, & de le combattre en rase campagne, où le nombre fait beaucoup contre le foible, lorsque celui-ci n'a nul obstacle à lui opposer qui puisse suppléer à ce défaut. Sans doute que ce parti seroit beaucoup meilleur dans toute autre conjoncture, mais dans celle-ci il n'y a pas à choisir. Il faut nécessairement combattre fort ou foible, & ne pas même attendre au lendemain: car si un Général attendoit l'ennemi qu'il a en tête & à dos derriére ses retranchemens, il rendroit sa perte infaillible. Il n'y a point de Général, quelque mal-habile qu'il soit, auquel il puisse venir à l'esprit d'attaquer une armée qu'on peut détruire sans combattre; en un mot qui va se ruiner, non dans un mois ni dans deux, mais dans trois ou quatre jours faute de vivres, lorsqu'il peut se dispenser de le faire, & de mettre tout au hazard contre des gens qui n'ont d'autre espérance de salut que dans leur desespoir & les armes à la main. Les plus lâches dans ces sortes d'occasions prennent généreusement ce parti comme les plus braves. A plus forte raison une armée telle que celle des Gaulois, & commandée par des Généraux d'une valeur & d'une conduite éprouvée: contre de tels ennemis, c'est le seul parti qu'on ait à prendre que de ne rien hazarder. On se retranche dans son camp, & on se met en état de ne rien craindre contre une résolution desespérée, comme fit Amilcar contre les rebelles d'Afrique, & l'on attend que la faim fasse ce qu'on ne peut emporter par la force sans se mettre en risque de tout perdre. Il est

eſt aiſé à celui qui ſe voit enfermé entre deux armées, & dans une ſituation ſi affreuſe, de s'appercevoir du deſſein de ſon ennemi.

On peut ſe réſoudre à ſe retrancher lorſqu'on attend quelque ſecours, bien qu'on ſe trouve enfermé entre deux armées. On doit alors inſulter le camp des deux côtés. Qui croiroit qu'on peut trouver un tel exemple? J'en ai pourtant à citer, & ces ſortes de faits méritent d'avoir place, dans un ouvrage tel que celui-ci. C'eſt Plutarque qui me le fournit dans la Vie de Camillus.

Dans la guerre que les Romains eurent à ſoutenir contre les Æques, les Volſques & les Latins, „ Camillus aiant été élû Dictateur pour la troiſiéme fois, ſur les nouvelles „ que l'armée commandée par les Tribuns militaires étoit aſſiégée par les Latins & par „ les Volſques, fit prendre les armes à ceux qui n'étoient plus en âge de les porter; & „ faiſant un grand circuit autour du mont Marcius, ſans être apperçû des ennemis, il „ alla camper derriére eux; & par un grand nombre de feux, qu'il fit allumer, il avertit les aſſiégés de ſon arrivée. A cette vûë ils reprirent courage, & réſolurent de „ ſortir pour combattre; mais les Latins & les Volſques ſe renfermérent dans leur camp, „ qu'ils retranchérent & fortifiérent avec de bonnes paliſſades, & avec quantité d'arbres qu'ils mirent en travers, parce qu'ils étoient entre deux armées, & réſolurent „ d'attendre de leur païs de nouvelles troupes, & le ſecours des Toſcans.

„ Camillus s'apperçut de leur deſſein, & pour ne pas tomber dans le même inconvénient, en ſe laiſſant enveloper, il ſe hâta de les prévenir. Il remarqua que leurs „ retranchemens étoient de bois, & que tous les matins il ſe levoit un vent très-fort du „ côté des montagnes. Aiant donc préparé beaucoup de feux, & mis à la pointe du „ jour ſon armée en bataille, il commanda à une partie d'aller commencer l'attaque d'un „ côté à coups de traits avec de grands cris; & lui à la tête de ceux qui devoient jetter les feux dans le camp du côté où le vent avoit accoûtumé de donner, il attendoit l'heure favorable : dès que le Soleil fut levé, & que le vent eût commencé à „ ſouffler avec violence, l'attaque étant déja commencée de l'autre côté, il donna le „ ſignal à ſes troupes. En même tems on jetta dans les retranchemens un nombre infini de dards enflammés, qui tombant ſur les pieux, qui étoient fort ſerrés, & ſur les „ arbres entaſſés les uns ſur les autres, les embraſérent dans le moment. La flamme, „ avec une extréme rapidité, ſe communiqua à toute l'enceinte, & gagna le dedans du „ camp. Les Latins, qui n'avoient aucun moien pour l'éteindre, ſe voiant de tous „ côtés environnés de feux, ſe ſerrérent d'abord tous enſemble dans un lieu fort étroit: „ mais enfin la néceſſité les obligeant de ſortir, ils tombérent entre les mains de leurs „ ennemis, qui les attendoient en bataille devant leurs retranchemens. Tous ceux qui „ ſortirent furent preſque taillés en piéces, ceux qui reſtérent furent la proie des flammes, juſqu'à ce que les Romains ſe mirent eux-mêmes à éteindre le feu pour piller le „ camp.

Le meilleur & le plus prudent de tous les partis qu'un Général puiſſe prendre pour ſe tirer d'embarras dans une conjoncture ſi délicate, lorſqu'il eſt averti aſſez à tems qu'outre l'armée qu'il a en queuë dans ſa retraite, il y en a une autre en tête prête à lui tomber ſur les bras; le meilleur parti, dis-je, qu'il ait prendre, eſt de ſe camper dans le poſte le plus avantageux qu'il trouvera ſur ſa marche. S'il ne peut tomber ſur celle qui le harcelle avant la venuë de l'autre, il doit choiſir un terrain où il y ait des arbres en quantité dans ſon camp & aux environs, détacher un grand nombre de travailleurs avec des haches, avec ordre d'abattre tous les arbres qui ſe trouveront dans la plaine du camp ou aux environs, avec toute la hâte & la diligence poſſible. Lorſque l'armée ſera arrivée au campement, on détachera autant de ſoldats qu'il ſera néceſſaire pour amener & traîner ces arbres à force de bras, par le moien de pluſieurs cordages qu'on attachera

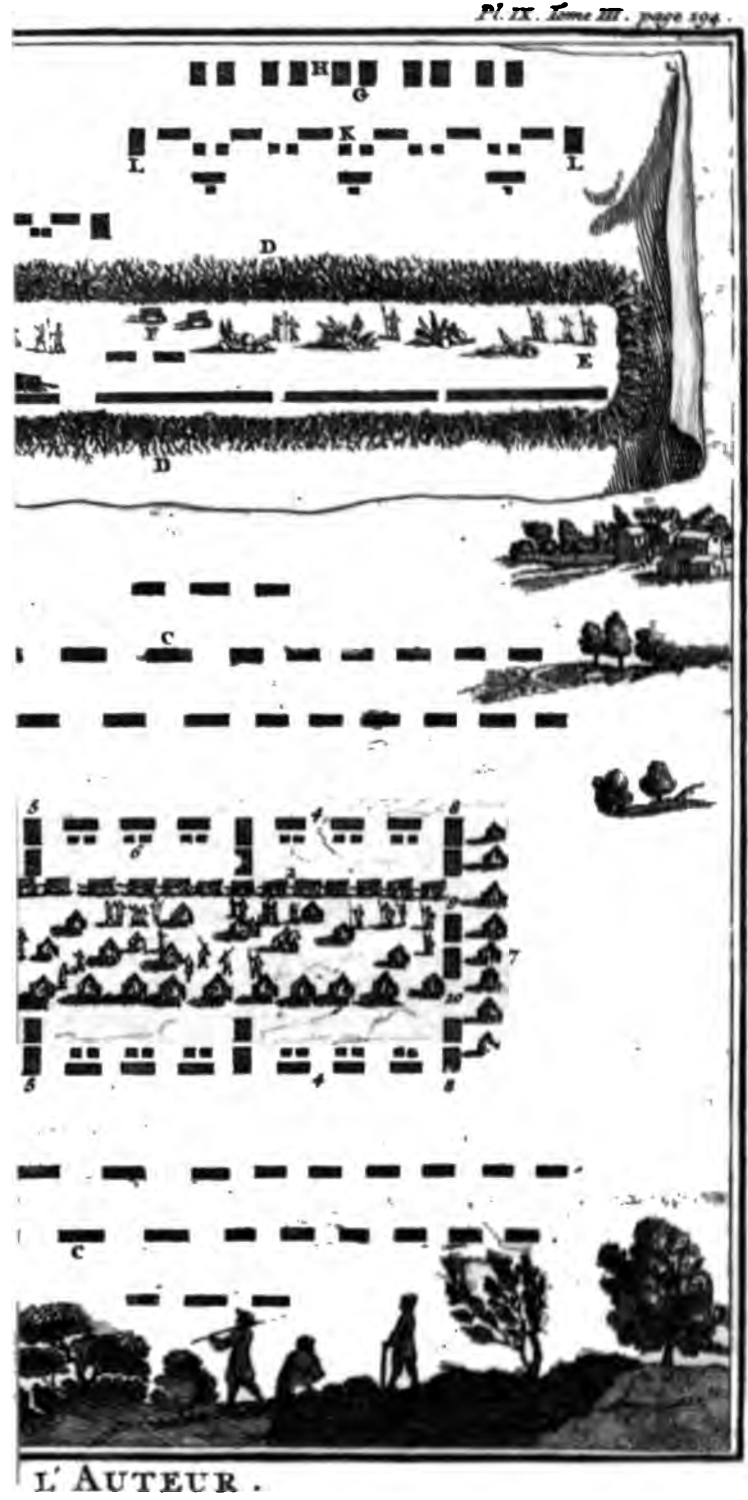
chera au tronc, selon leur grosseur · on emploiera encore les chevaux de l'artillerie, des vivres, & des chariots d'équipages, pour hâter l'ouvrage. A mesure qu'ils arriveront, on formera une enceinte de ces arbres autour du camp, on les rangera près-à-près l'un de l'autre sur une même ligne droite D, les branches s'entrelassant les unes dans les autres. On en usera de même aux deux côtés E, obstacle admirable, infiniment plus redoutable que les meilleurs retranchemens. Tandis qu'on se parquera de la sorte, les soldats s'occuperont à aiguiser les bouts des branches les plus capables de résister, sans toucher aux plus foibles, & sans les défeuiller.

Si le païs ne permet pas de se parquer de la sorte, & s'il n'y a pas un assez grand nombre d'arbres, on y suppléra par les chariots dont j'ai parlé, qu'on enfoncera jusqu'au moieu des rouës pour être plus fermes, comme firent les Spartiates pour défendre leur ville contre Pyrrhus. Si l'on n'a pas le tems de se couvrir entiérement, on aura du moins celui d'opposer une ligne de chariots ou d'arbres abattus contre l'une des deux armées qu'on redoute le plus, pour l'amuser de ce côté-là, tandis qu'on se préparera à attaquer l'ennemi de l'autre côté avec toutes ses forces, & qu'on laissera un nombre de troupes capables de garnir tout l'abattis. C'est dans ces occasions, comme par tout, où l'on reconnoît combien les armes de longueur sont nécessaires & avantageuses dans la défense des retranchemens, & plus encore dans les abattis, c'est-à-dire, la pique, les halebardes & les pertuisannes. A défaut de ces armes, où l'on reviendra sans doute, car il ne faut pas désespérer que le bon sens ne nous revienne, on se servira de baionettes; qu'on mettra par la douille au bout de longs bâtons, qui est une arme fort dangereuse, & dont les soldats se servent ordinairement en maraude.

Comme il faut mettre tout à profit dans les cas extraordinaires, & où il s'agit du salut de tous, on armera les valets de l'armée de ces sortes d'armes, & des mousquetons de la cavalerie qu'on leur distribuera; je dis les mousquetons de la cavalerie, qu'on se gardera bien de lui laisser, pour l'obliger à combattre l'épée à la main, moien infaillible pour la réduire dans l'avantageuse nécessité de joindre l'ennemi à coups d'armes blanches. Les valets, les soldats & les cavaliers combattront entremêlés ensemble : ce mélange ne peut faire qu'un bon effet, car les uns s'animent à l'exemple des autres.

Pendant qu'on se préparera pour défendre l'abattis, & qu'on y aura laissé un nombre d'escadrons partagés en trois corps F, pour servir de réserve; on mettra l'armée en bataille, pour attaquer une des deux armées en belle plaine. Voici l'ordre sur lequel je voudrois combattre. Je range mon armée sur trois ou quatre corps G, l'infanterie sur autant de Colonnes qu'il y a de bataillons. Deux Colonnes H, opposées à chaque bataillon ennemi du côté où l'on veut donner pour un plus grand effort, & pour être en état, par la facilité de percer la premiére ligne, de pousser à la seconde, sans perdre aucun tems. La cavalerie K, sera en seconde ligne, les escadrons entremêlés de compagnies de grenadiers & de pelotons des soldats les plus ingambes de l'armée. Les dragons à pied L, partagés aux aîles sur douze ou seize de profondeur, ou en Colonnes. Le reste de la cavalerie M, entre les intervalles des corps. On marchera à l'ennemi dans cet ordre, sans tirer un seul coup, sinon à la longueur d'une halebarde. Dès l'instant qu'on aura percé, la cavalerie s'abandonnera sur l'ennemi déja rompu ou à demi desordonné; pour l'empêcher de se reconnoître, elle repliera sur ses flancs. Comme elle se trouvera sans mousqueton, elle se verra dans la nécessité de se servir de l'épée & de le serrer de près pour ne pas lui donner le tems de charger ses armes, soit contre la cavalerie, soit contre l'infanterie, pendant que les pelotons & les compagnies de grenadiers s'introduiront dans les espaces des escadrons & des bataillons ennemis pour les prendre en flanc.

Il



L'AUTEUR.

Il ne faut point douter que l'abattis qui couvre le camp, ne soit en même tems attaqué : mais pour peu qu'on le soutienne, cela suffit pour être en état de lui donner du secours. Car l'on peut voir par mon systéme & ma façon d'attaquer, qu'une affaire est bientôt expédiée contre des gens qui combattent d'une maniére toute opposée à ma méthode, contre laquelle des bataillons minces ne sauroient tenir un moment.

Il y a peu d'exemples dans l'Histoire, comme il me semble l'avoir dit, d'une avanture aussi extraordinaire que celle des Gaulois. Il est très-difficile de se tirer d'embarras & de s'empêcher de combattre, lorsqu'on se trouve ainsi enfermé entre deux armées. Il faut nécessairement passer sur le corps de l'une pour espérer de venir à bout de l'autre : il peut y avoir quelque espérance de retraite, lorsqu'on peut marcher par l'un de ses flancs ; mais lorsqu'elles sont si proches, je ne vois aucun reméde que celui que j'ai proposé, qui est sans doute le seul capable de nous sauver. Les Gaulois auroient pû prendre ce parti. Ils ne le prirent pas, & se virent dans la fâcheuse nécessité de faire front des deux côtés : le défaut de leurs armes fut l'unique cause de leur malheur. Dans ces cas une petite armée se tirera plutôt d'affaire qu'une grande ; dans une nécessité le plus court est d'abandonner ses équipages & tout ce qui peut retarder la marche, & de tâcher de profiter de l'avantage de la nuit, ou de percer, quoiqu'il en puisse arriver. La nuit est toujours l'heure la plus commode. Télésinus le Samnite ne se tira d'affaire contre Sylla, (qui l'avoit enfermé entre son armée & celle de Pompée) qu'en abandonnant tout ce qui pouvoit l'embarrasser. Il y a toute sorte d'apparence qu'il se servit de cette ruse, & sans attendre que toute retraite lui fût interdite. Cet exemple mérite d'être rapporté.

Télésinus, aiant ramassé assez de troupes avec un Appuléien, nommé Lamponius, se hâtoit de marcher à Preneste, pour délivrer Marius qui y étoit assiégé ; mais voiant que Sylla & Pompée venoient à lui à grandes journées chacun de son côté, l'un pour le rencontrer de front, & l'autre pour le joindre, & tomber sur la queuë de son armée, & ne pouvant avancer ni reculer, il prit son parti sur le champ en grand homme de guerre, & en Capitaine très-expérimenté, qui s'étoit trouvé en des occasions très-difficiles & très-dangereuses. Il décampe à la faveur de la nuit, & marche droit à Rome, il s'en fallut de fort peu qu'il n'y entrât d'emblée, car elle étoit sans défense & sans gardes, mais quand il fut à dix stades de la porte Colline, il se contenta de passer la nuit devant ses murailles, se glorifiant en lui-même & en se promettant de grandes choses de ce qu'il avoit abusé tant de Capitaines, & sur tout deux Généraux aussi habiles & d'une aussi grande réputation que Sylla & Pompée.

Passons maintenant à l'Analyse de ces deux ordres de bataille, il m'importe de la faire, car tout le monde n'est pas en état d'en bien comprendre l'avantage.

Je déclare qu'on ne ne me sauroit opposer des raisons bien solides contre mon premier ordre de bataille, encore moins contre le second. On sera d'abord surpris qu'étant inférieur à l'ennemi, & attaqué de front & à dos, je dispose mes troupes sur une seule ligne hors de l'enceinte de mes chariots ; ne vaudroit-il pas mieux, dira-t-on, s'enfermer entre les deux lignes de chariots ? Non, il ne seroit pas mieux, il ne s'agit point ici de se défendre : car l'on voit bien que si l'ennemi est repoussé, il n'aura garde de se retirer sur ses pertes & d'abandonner l'entreprise ; il se retranchera des deux côtés, & nous réduira bientôt à sa miséricorde, & à nous rendre faute de vivres. Il s'agit donc d'attaquer plutôt que de se défendre, & l'ordre que je propose est très-propre pour un violent effort, auquel il est moralement impossible de résister. Chaque arme se trouve épaulée par l'autre ; la cavalerie est entrelassée de compagnies de grenadiers qui combattent avec elle & de grosses Colonnes entre chaque régiment de cavalerie. Or ces Colonnes, en s'ouvrant un passage, donnent lieu à la cavalerie de pénétrer plus aisément entre

deux, & d'empêcher que ce qui est rompu ne se rallie jamais. Les aîles sont fortifiées de bonnes Colonnes pour un plus grand effort de ce côté-là. Ajoutez la réserve (11), composée de tous les dragons de l'armée. Que si l'ennemi attaque, comme il est à présumer, il se verra accablé du feu des troupes qui sont sur les chariots qui le voient tout à découvert. On a encore cet avantage, qu'en battant l'une des deux armées, l'autre ne sauroit plus résister. Voilà quant au premier. Quant au second, je me contente de me défendre derriére mon abattis d'un côté, pendant que j'emploie toutes mes forces de l'autre sur quatre corps, assuré de percer par tout, n'étant pas possible qu'une armée qui se trouve ouverte en quatre endroits puisse jamais en revenir & se rallier, étant par tout séparée, outre qu'on tourne d'abord sur les aîles aux endroits où l'on a percé.

OBSERVATIONS

Sur la bataille de l'Adda entre les Romains & les Insubriens.

§. I.

Fautes de Polybe difficiles à excuser.

LES Romains n'ignoroient sans doute pas où Flaminius combattoit contre les Insubriens, la victoire étoit trop éclatante : je veux que les Grecs en fussent également informés ; est-ce qu'un Historien n'écrit que pour ceux de son tems ? Ne doit-il pas considérer la postérité ?

Quelque dessein que l'on ait d'aller serré dans une Histoire, il y a certains petits détails qu'on ne sauroit écarter sans manquer aux régles qu'elle nous prescrit, & sans la dépouiller de circonstances en apparence peu importantes, mais qui fournissent des lumiéres pour l'intelligence des faits que Polybe rapporte, & sans lesquelles il est difficile de les bien comprendre. Dans celui-ci il me laisse dans un défilé de doutes & de conjectures, dont j'ai eu toute la peine du monde à trouver l'issuë.

Qui sait sur quelle riviére cette bataille a été donnée ? Notre Auteur ne la nomme pas ; c'est un péché d'omission & de commission qui passe le véniel dans un Historien tel que le mien. Ceux qui sont un peu exercés dans la Géographie, savent parfaitement que cette riviére ne peut être que l'Adda ; mais ceux qui l'ignorent, & qui seroient curieux de savoir où elle est, ne la trouveront pas, si l'Auteur ne le leur apprend.

On ne peut pas dire que ce grand Historien ignorât la Géographie, c'est peut-être de tous les Anciens celui qui a le moins commis de fautes sur ce point. Je dis le moins, car il est tombé dans quelques-unes. Celle dont je vais parler me paroît assez considérable pour mériter d'être relevée. Il est certain qu'il avoit beaucoup voiagé, mais il me permettra de lui dire qu'il ne connoissoit pas parfaitement le bas Pô ; s'il l'eût examiné avec un peu plus d'attention, ou qu'il eût consulté les gens du païs, il n'eût jamais pris la Paduse (a) ou le petit Pô pour une riviére qui se décharge dans ce fleuve ; c'en est un bras qui se jette dans la mer entre *Spina* & *Brundium*, c'est aujourd'hui le Pô de *Ariana*.

C'est au-dessus de la Paduse que Flaminius passa avec toute son armée pour entrer dans le païs des Insubriens ; il fit le trait d'un habile homme de passer le plus gros bras de

(a) *Padusa sive* Spineticum.

de ce fleuve, pour n'avoir plus que l'*Eridan* à traverser, qui en est un autre bras. Il le passa en effet, non pas sans quelques obstacles que lui firent trouver les Gaulois de ces quartiers-là.

Les Romains traversérent ensuite tout le païs des Cénomans, ausquels ils se joignirent, pour marcher droit dans celui des Insubriens. On sent assez par tout ce que nous dit l'Auteur de la marche de l'armée Romaine, depuis le Pô jusqu'à l'Adda, qu'il ne connoissoit pas trop bien le païs: car pourquoi nous parler du passage du Clusion, qui n'est qu'un ruisseau à peine connu, plutôt que de celui du Mincio & de l'Oglio, qui sont deux riviéres navigables, où il les passa? Il nous importoit fort peu de sçavoir la marche, il pouvoit la laisser, sans que qui que ce soit y prît garde le moins du monde; mais les gens du métier comme les autres lui reprocheront d'avoir négligé d'entrer dans l'explication du champ de bataille des deux armées. Il ne dit pas si les Gaulois surpassoient les Romains à leurs aîles, ou si l'Adda faisant un coude, Flaminius s'y étoit appuié pour couvrir ses flancs: encore falloit-il nous apprendre où ce Général passa la riviére. Ajoutons encore aux fautes de notre Auteur celle d'avoir oublié de nous donner l'ordre de bataille des Insubriens: négligence d'autant moins pardonnable, qu'il est d'une exactitude admirable à l'égard de celui de Flaminius.

§. II.

Passage de l'Adda par Flaminius.

LE païs (*a*) des Insubriens étoit l'objet de l'ambition des Romains. Ils avoient tenté plusieurs fois cette conquête sans aucun succès, & même avec honte. Leurs guerres contre ces peuples belliqueux n'eurent d'abord pour principe que la bienséance & leur agrandissement; mais dans celle-ci il y avoit plus que ces deux raisons, elle devint néceſſaire & indispensable. Elle eût été très-difficile & très-dangereuse dans un autre tems; mais les succès de la précédente aiant changé toute la face des affaires, & amené des conjonctures plus favorables, la guerre fut résoluë, & Flaminius eut ordre de passer le Pô avec son armée, & d'entrer dans le païs des Insubriens. Toute la force de ces peuples consistoit dans leur union, ils formoient plusieurs petites Républiques & plusieurs Principautés différentes. Il étoit difficile que les divers intérêts & la jalousie entre les plus puissans qui tâchoient d'opprimer les plus foibles, ne les portassent pas à conspirer également & tous ensemble à leur mutuelle conservation.

Les Romains comprirent parfaitement les difficultés de cette entreprise, s'ils les avoient tous sur les bras par une ligue générale, & qu'ils n'en viendroient jamais à bout, s'ils ne les combattoient par parties. Ils tâchérent donc de les desunir & de s'allier avec les uns pour s'en servir à la ruine des autres. C'étoit là leur politique, & celle que je conseillerois de prendre contre toute puissance formée de plusieurs Souverainetés telles que celles des Princes d'Allemagne.

La défection des Cénomans du parti des Insubriens, fut un effet de l'intrigue & de l'adresse des Romains. Si ces premiers eussent connu leurs véritables intérêts, ils se fussent bien gardés de se ranger du côté des derniers, & de les aider dans la conquête d'un païs, laquelle seroit bientôt suivie de la perte de leur liberté.

Flaminius n'ignoroit pas que les Princes des Insubriens étoient à la tête de cinquante mille hommes, & qu'ils lui venoient au-devant, il voulut les prévenir lui-même; & craignant qu'ils ne se portassent sur l'Adda pour lui en défendre le passage, il fit une telle diligence, qu'il y arriva devant eux.

(*a*) *Le Milanois.*

Je n'ai que des conjectures à donner à l'égard de l'endroit où l'armée Romaine traversa la riviére, s'il m'est permis d'en juger par la connoissance que j'ai de son cours. Je suis tenté de croire qu'ils la passérent au dessous du lac de Come, peut-être au même endroit où le Prince Eugéne tenta inutilement le passage de cette riviére en 1705. Flaminius fut plus heureux que ce grand Capitaine, il ne trouva personne pour le défendre, il se hâta de la passer sur un pont de bateaux. Quand il n'eut plus affaire de ce pont, il le fit descendre, & longeant cette riviére qu'il avoit à sa gauche, il s'arrêta dans un endroit qui lui parut propre pour y attendre l'ennemi, qui marchoit à lui pour le combattre. Là il refit son pont; quoiqu'il paroisse par les paroles de Polybe qu'il n'avoit nul dessein de se conserver un passage pour la retraite au cas que l'événement ne répondît pas à ses espérances, il prit une résolution digne de la grandeur de son courage. Comme il se vit en-delà de la riviére, dans un païs tout ennemi, & ses derriéres suspects, & par conséquent sa retraite très-difficile & très-dangereuse, il voulut la rendre impossible; & se fiant peu au pouvoir de son éloquence pour animer ses soldats à bien faire, comme c'étoit la coûtume, il trouva le secret, sans qu'il fut besoin de paroles, de les obliger à combattre jusqu'à la derniére extrémité, & par conséquent de remporter la victoire, en leur ôtant toute espérance de retraite. Il paroît qu'il s'y étoit résolu de longue main: car lorsqu'il rétablit son pont, ce n'est pas qu'il eût changé de dessein, le véritable sujet fut sa défiance à l'égard des Cénomans, dont la fidélité lui étoit suspecte; & comme il craignoit que leur secours ne changeât de nature, & qu'ils ne se tournassent contre lui pendant le combat, il leur fit repasser la riviére: & content de les voir au-delà, il fit tout aussi-tôt replier son pont, & par ces précautions injurieuses à des alliés, il réduisit encore ses soldats au parti des desespérés de vaincre ou de mourir en gens de cœur.

Cette action de Flaminius me fait souvenir d'une autre toute semblable du Prince Maurice de Nassau. Ce grand Capitaine étant sur le point de donner la bataille de Nieuport contre l'Archiduc Albert, qui étoit à la tête d'une armée infiniment supérieure à la sienne, renvoia tous les vaisseaux qui avoient transporté son armée en Flandres, disant à ses soldats qu'il falloit passer sur le ventre des ennemis ou boire toute l'eau de la mer, qu'ils prissent là-dessus leur parti; que quant au sien ils ne s'en missent pas en peine, puisqu'il étoit résolu ou de vaincre par leur valeur, ou de ne pas survivre à leur honte, s'ils se laissoient battre par des gens qui ne les valoient pas, quand même ils seroient mille fois plus forts. Ces paroles, qui sentoient parfaitement son homme déterminé à tout gagner ou à tout perdre, & tout plein de cette maxime très-sage & très-vraie, qu'une armée qui voit ses derriéres libres combat avec moins de courage & moins de résolution; ces paroles, dis-je, firent un tel effet sur le cœur de ses soldats, qu'ils marchérent à l'ennemi avec tant d'audace & d'espérance de vaincre, qu'ils vainquirent effectivement: tant cette maxime des Anciens est véritable, qu'il y a des occasions où l'on doit plus consulter le courage que la prudence, & que la plus forte raison pour exciter les soldats à bien faire, est de leur montrer qu'ils n'ont de ressources qu'en eux-mêmes pour se tirer des plus grands dangers. Il n'y a pas d'argumens plus persuasifs que ceux-là, ni de meilleur compliment à faire à des troupes qui se trouvent en pareils cas.

Qu'on prenne bien garde à cette réflexion qui me vient à l'esprit. Ni le Consul Romain, ni le Prince Maurice, ne firent rien qui ne fût fondé sur les régles de la prudence, & digne de deux Capitaines qui ne font rien témérairement. L'un avoit passé la mer, & débarqué son armée avec beaucoup de hardiesse & beaucoup de dangers dans sa descente, si les ennemis s'en fussent apperçûs; l'autre passe une riviére très-large & très-rapide dans son cours; ni celui-ci ni l'autre n'eussent jamais pû trouver la moindre ouver-

ouverture ni la moindre espérance de retraite, s'ils eussent été vaincus. Où trouver des chaloupes en assez grand nombre pour recevoir les fuiards de toute une armée battuë & mise en confusion, le victorieux les suivant sans relâche & les taillant en piéces; de l'autre aiant un pont à passer où à peine peut-il tenir quatre hommes de front? Cette armée s'écoulera-t-elle & défilera-t-elle par ce pont? Cela n'est pas concevable. Il auroit donc été ridicule à Flaminius de laisser son pont, & plus encore au Prince Maurice de compter sur ses chaloupes: l'un marqua une grande sagesse de renvoier ses vaisseaux, & l'autre n'en fit pas moins paroître en pliant son pont: belle leçon pour les Généraux qui se trouvenr en pareil cas.

Bien que ces sortes d'actions ne se rencontrent que de loin à loin dans l'Histoire, cela ne veut pas dire qu'elles soient d'une grande rareté: car quand il y auroit un intervalle d'un ou de deux siécles de l'une à l'autre, le monde est assez vieux pour nous fournir un grand nombre de ces sortes de résolutions, qui sont vraiment dignes non-seulement d'un homme ferme, résolu, d'un grand cœur, d'un courage intrépide & d'une ame fort élevée; mais encore d'un homme qui sent ce qu'il vaut, qui n'est pas venu pour faire retraite, & qui veut l'interdire à ses troupes, pour les obliger à bien combattre & à prendre confiance en lui.

L'action de Flaminius, quoique belle & résoluë, n'est pas comparable à celle du Prince Maurice: on en conviendra sans difficulté; mais je doute qu'elle soit au-dessus de celle de Tariff, Général de l'armée du Roi Almanzor, qui fut envoié en Espagne en 714. pour en faire la conquête à la tête d'une armée de si petite considération, qu'il n'avoit en tout que six mille hommes de pied & trois cens chevaux, & cependant cette petite armée en terrassa une de trente mille homme de pied & de trois mille chevaux. Cette disproportion de forces surprendra peut-être; mais cette disproportion n'est pas dans le nombre, elle est dans la valeur des troupes & dans l'habileté du Général More, & il n'y avoit rien de tout cela dans l'armée Espagnole. Tout autre que Tariff auroit cru faire un trait de grande prudence de se rembarquer & de repasser le détroit à la vûe d'une armée si extraordinairement supérieure. Il n'en fit pourtant rien, tant l'honneur d'une si belle conquête lui tenoit au cœur. Il falloit avoir beaucoup de courage pour faire ce qu'il fit; mais comme celui de ses soldats n'étoit pas si grand, il les réduisit au parti des desepérés, en leur ôtant toute voie de retraite. Il s'étoit embarqué sur des vaisseaux marchands; il ordonna sécrétement qu'on y mît le feu, de crainte que ses troupes ne regardassent derriére elles pendant le combat, & ne réserva qu'un canot pour porter les nouvelles de sa défaite ou de sa victoire: encore voulut-il qu'il se retirât en pleine mer pendant la bataille, qui fut très-sanglante & très-opiniâtrément disputée, dit l'Historien fort gravement, ce que je n'ai garde de croire. Il vaut mieux dire que le Général Espagnol se gouverna selon sa capacité, qui n'étoit pas grande, & ses troupes firent ce qu'elles pûrent pour bien fuir.

Fernand Cortés, qui valoit bien Tariff, étant entré dans le Mexique à la tête de cinq à six cens hommes & quelques chevaux, se mit en tête d'en faire la conquéte, & en vint à bout; mais pour ôter toute espérance de retraite à ses soldats, & les obliger par là à se battre jusqu'au dernier, ou à remporter la victoire, il fit mettre le feu à sa petite flotte, & marcha à la conquête du païs.

Cela sent son ame Espagnolle,
Et plus grande encore que folle.

§. III.

§. III.

Diſpoſition de l'armée Romaine. Ce qu'on penſe de celle des Gaulois Inſubriens. On blâme ſouvent le Général par l'endroit qui fournit le plus aux éloges des connoiſſeurs.

LEs deux armées combattirent dans une plaine fort près de la riviére. Les Romains l'avoient à dos. Ils ſe rangérent ſelon la méthode ordinaire ſur trois lignes, la cavalerie (2) ſur les aîles, ſur une ſeule ligne, & l'infanterie (3) au centre. Il faut remarquer que les Triaires (5) étoient en ce tems-là en ſi petit nombre, qu'on peut dire qu'ils ne formoient qu'une réſerve, chaque corps ne formant que ſoixante; mais comme c'étoit l'élite des ſoldats Romains, & qu'ils étoient placés vis-à-vis les intervalles des Princes (6), je les conſidére comme une ligne étant diſtribués de la ſorte, contre l'ordinaire de nos réſerves.

Il falloit néceſſairement que Flaminius eût appuié ſes aîles à l'Adda même : car s'il ſe fût éloigné de ſes bords, il eût été infailliblement ſurpaſſé par celle de l'ennemi, & envelopé par ſa cavalerie; il eſt très-probable que la riviére formoit un coude à l'endroit où le Conſul Romain ſe mit en bataille.

Comme il n'eſt rien de plus important que de préparer les troupes aux actions que l'on prévoit, & que l'on ne doit pas moins prévoir au milieu d'une paix profonde, que dans le plus fort d'une guerre, par un exercice perpétuel & par une image ſouvent répétée des grandes manœuvres & de campemens en certain tems de l'année; les Tribuns ou Colonels des légions n'oubliérent rien de ce qu'il falloit faire pour les inſtruire en général, dit Polybe, & chaque ſoldat en particulier de la maniére dont on doit s'y prendre. Quel avantage pour un Général lorſqu'on le délivre de ce ſoin important! Et quelle gloire pour les Chefs des légions! Auſſi notre Auteur dit qu'elle leur fut attribuée toute entiére. On croiroit par ces paroles de l'Auteur, que ces ſortes d'exercices des légions chacune en particulier, & de toute une armée enſemble, étoit une nouveauté. Rien de plus ordinaire dans les armées Romaines; mais il eſt certain que depuis ce tems-là, & pendant le cours de la ſeconde Punique, ces exercices généraux devinrent plus fréquens, parce qu'on en connut l'importance, non ſeulement ils les pratiquoient en tems de guerre, mais encore plus fréquemment dans la paix, parce que les armées campoient toujours. Cette méthode des Anciens étoit admirable, & la ſeule capable de former d'excellens Officiers dans les grandes parties de la guerre.

M. Le Blanc, Miniſtre de la guerre, qui n'agit que ſur de grandes penſées, & qui voit de loin, a bien ſenti l'excellence de cette diſcipline autant que l'importance & la néceſſité de l'introduire dans nos troupes, en formant différens campemens dans pluſieurs endroits voiſins de nos frontiéres, pour les dreſſer dans les grandes manœuvres militaires qu'une longue paix a fait oublier. On ne ſçauroit trop admirer ce Miniſtre éclairé dans ce qu'il vient de faire. Plus ce projet eſt rare, plus il eſt illuſtre & glorieux à un génie véritablement militaire.

Pour revenir à l'ordre de bataille du Conſul Romain, il eſt certain qu'une ſi grande diſcipline dans ſes troupes l'enhardit à commencer cette guerre par un coup de grand éclat. Je préſume qu'il ſe rangea d'abord ſelon que je viens de l'expliquer. Mais lorſqu'il fut en préſence, il changea ſon ordre de bataille un peu avant le combat. Il fit paſſer les Triaires (5) à ſa ſeconde, qui s'enchâſſérent dans les diſtances d'entre les cohortes des Princes (6), ſans doute pour ſe porter entre celles des Haſtaires (7) qui formoient la premiére ligne, au moment qu'on en viendroit aux mains. La raiſon de

ce changement dans les armes, eſt une marque très-grande de ſon habileté & de ſon bon ſens. Il n'ignoroit pas à quelles gens il avoit affaire, il craignoit leur premier abord, cette fougue impétueuſe & violente contre laquelle il falloit être en garde pour s'empêcher d'être emporté dès le premier choc. Il ne voioit rien de plus redoutable & de plus digne de ſon attention; il ne pouvoit mieux faire que de leur oppoſer les Triaires, qui étoient armés différemment des autres : car leurs armes de longueur, ſemblables à nos anciennes pertuiſannes, étoient capables de diminuer beaucoup de leur fougue. Le ſeul aſpect de ces armes portoit la terreur avant même qu'on en eût éprouvé les coups, & ſur tout contre un front d'hommes rangés en phalange ſur une très-grande profondeur: car les Gaulois combattoient de la ſorte, méthode qui convenoit parfaitement à leur humeur. Le choc d'un ſi grand corps parut toujours terrible & redoutable aux Romains contre leur maniére de ſe ranger par corps ſéparés ſur une moindre profondeur, ne combattant que ſur dix de file.

Les Inſubriens trouvérent l'armée rangée dans l'ordre dont j'ai parlé plus haut; ils s'y conformérent à l'égard de la diſtribution de chaque arme, comme il paroît par le commencement & les ſuites du combat : car on ne peut rien aſſûrer de certain de leur ordre de bataille. Polybe n'en fait pas la moindre mention. On voit bien qu'ils mirent leur cavalerie (8) ſur les aîles; & quant à leur infanterie (9), il y a beaucoup d'apparence qu'ils la rangérent en phalange, ſelon leur coûtume ordinaire, ſur une grande profondeur. Je pancherois fort à croire qu'ils formérent deux lignes en phalange, vû le prodigieux nombre de leurs troupes, ſi ſupérieures à celles de l'ennemi. Je ne me hazarde pourtant pas de la mettre ſur deux. Ce que je puis aſſûrer, c'eſt que les Gaulois ont toujours combattu en phalange, non ſemblable à celle des Grecs & des peuples de l'Aſie, qui ſont les premiers qui ont pratiqué cette façon de combattre, mais en phalange coupée par corps irréguliers, c'eſt-à-dire, qu'ils laiſſoient de petits intervalles entr'eux, leur coûtume étant de ſe ranger par nations. Cela ſe voit dans Céſar : (a) *Separatim ſingularum copias collocaverat.* Tenons-nous-en donc à cet ordre de bataille, puiſqu'on voit par tout dans l'Hiſtoire que les Gaulois ſuivoient cette façon de ſe ranger & de combattre, qui pour une nation comme la Françoiſe n'eſt pas ſi mauvaiſe qu'on pourroit ſe l'imaginer. Polybe met cette bataille au nombre des plus célèbres *par l'intelligence*, dit-il, *avec laquelle les Romains s'y conduiſirent.* J'y conſens, mais lorſqu'on fait tant que de nous le dire, il faut nous faire voir qu'elle eſt telle effectivement, en nous expliquant d'abord la diſpoſition des deux armées. Il ne dit pourtant pas un mot de celle des Gaulois. Comment juger de l'intelligence du Général victorieux, ſi le gain d'une bataille conſiſte uniquement dans la valeur des troupes ? Pour rapporter la gloire d'une action à celui qui commande, il faut examiner ſi l'ennemi qu'il avoit en tête n'étoit pas ignorant : ce qui ne ſe peut qu'en expliquant comment, & dans quel ordre il a combattu : car on accuſe Flaminius d'une faute très-capitale, que nous rapporterons bientôt, quoiqu'il paroiſſe que c'eſt un ſophiſme de guerre de ſes ennemis jaloux de ſa gloire, puiſqu'il ne pouvoit s'empêcher d'éviter une faute ſans ſe précipiter dans un plus grande. Il n'y a pas à choiſir entre le mal & le pire. Selon ſes envieux injuſtes & les ſots de Rome, qui leur applaudiſſoient, il eût dû prendre ce dernier, c'eſt-à-dire, qu'il eût mieux fait de s'expoſer à une défaite infaillible, en s'éloignant un peu plus des bords de la riviére qu'il avoit à dos, ſans ſonger qu'en s'avançant au-delà il perdoit l'avantage d'aſſûrer ſes aîles, & s'expoſoit à une défaite évidente par le petit nombre de ſes troupes. Je l'ai dit ce me ſemble ailleurs, qu'avant que de juger d'une action de guerre on doit conſidérer pluſieurs circonſtances avec beaucoup d'attention. Il n'y

(a) *Caeſ. Comm. de bel. Gal. l. VII.*

n'y a que les ignorans & les ames basses & sans vrai courage, toujours blessées d'un mérite un peu trop brillant, & toujours absurdes dans leurs raisonnemens, qui puissent gloser sur les entreprises les mieux concertées, & dont le succès fait voir la sagesse.

Toutes les armées sont pleines de ces sortes de gens, ce qui ne seroit pas un grand mal, si les Conseils de guerre que l'on tient pour sonder les sentimens de ceux qui y sont appellés, n'étoient pleins de ces sortes d'esprits timides, ou de prudens ridicules, qui croient voir des précipices dans les routes les plus unies. Ils trouvent des piéges semés par tout, comme si l'ennemi présidoit dans les Conseils. Ils voient tout au travers d'un microscope. Un poltron dans ces sortes d'assemblées est un fort mauvais meuble, & un homme fort contagieux. Il s'oppose à tout, rejette tout : de sorte qu'on ne feroit rien, que l'on n'entreprendroit jamais rien s'il étoit cru; & malheureusement il l'est presque toujours. Ce qu'il y a de plus fâcheux & de plus chagrinant pour le Général qui s'est laissé aller, souvent malgré lui, aux raisons de ces gens-là; c'est que lorsque l'entreprise est abandonnée, & qu'on s'en plaint ou à la Cour ou à l'armée, ils crient le plus haut contre l'inexécution du projet, ils tiennent alors un langage tout contraire, ils lévent les épaules. Ce n'étoit pas notre sentiment, disent-ils, nous n'avons proposé les difficultés que pour les applanir & rendre l'exécution plus facile; ils accusent sans honte le Général de son peu de hardiesse à entreprendre, & même de lâcheté. Il avoit une bonne occasion en main, il n'en a pas profité : ce n'est pas notre faute.

Pour prendre une bonne résolution, dit quelque part Procope, il faut être dégagé de crainte & de honte. Quand la crainte s'est emparée de l'esprit, elle l'empêche de connoître les avis d'un petit nombre de gens de bien, qui sont toujours les plus foibles dans un Conseil. La honte n'empêche pas de les connoître; mais après qu'ils ont été connus, elle les couvre comme d'un voile qui en dérobe la vûë, & elle porte l'esprit à un autre avis tout contraire. On connoît l'illusion lorsqu'il n'y a plus de reméde & que l'occasion s'est échappée, & l'on est au desespoir de l'avoir perduë.

J'ai reconnu la vérité de cette maxime dans la derniére guerre de 1701. à l'égard d'un Général auquel on avoit remis un projet pour le secours de certaine place. Comme il avoit plus de valeur que d'habileté, il ne connut pas la facilité de l'entreprise, & les sophismes du grand nombre qui s'y opposoit, bien plus par les dangers qu'ils pouvoient courir que par les obstacles qu'ils y trouvoient, ou peut-être que leur peu d'esprit & de lumiére leur faisoient voir ce qu'un vrai courage n'eût jamais vû. Si un Général d'armée étoit en garde contre ces gens-là, il s'épargneroit bien de la honte, & profiteroit des occasions qui se présentent à tous momens. Un grand Ministre (*a*) dit fort judicieusement : „ que chacun conçoit les affaires selon sa capacité, les plus grandes „ semblent aisées aux hommes d'un bon entendement & de grand cœur, & ceux qui „ n'ont pas ces qualités trouvent tout difficile.

Je pencherois fort à croire que ces deux espéces de gens partagérent Rome sur la conduite de Flaminius, & qu'ils ne furent pas tous unanimes dans le blâme. Le parti des sots & des envieux ne triomphe pas toujours contre l'intelligence & la sagesse avérée qui se produisent par des faits d'un plus grand éclat. Il ne s'agissoit pas du projet de cette campagne, il n'y avoit aucun partage dans la louange, c'étoit tout ce qu'on pouvoit faire de mieux pour en espérer le succès; mais il s'agissoit de la disposition des troupes par rapport aux lieux, on la trouvoit défectueuse. Je l'ai dit plus haut, le Consul étoit de beaucoup inférieur à l'ennemi. Cela se sent assez par la narration de l'Au-

(a) *Le Cardinal de Richelieu.*



ULOIS INSUBRIENS.

uteur, toute abregée qu'elle eſt. Il avoit la riviére à dos; à quel expédient eût-il recourir pour aſſûrer ſes aîles, ſinon à celui dont j'ai parlé? Car s'il eût abandon-les bords, il ſe fût vû environné & doublé à ſes aîles.

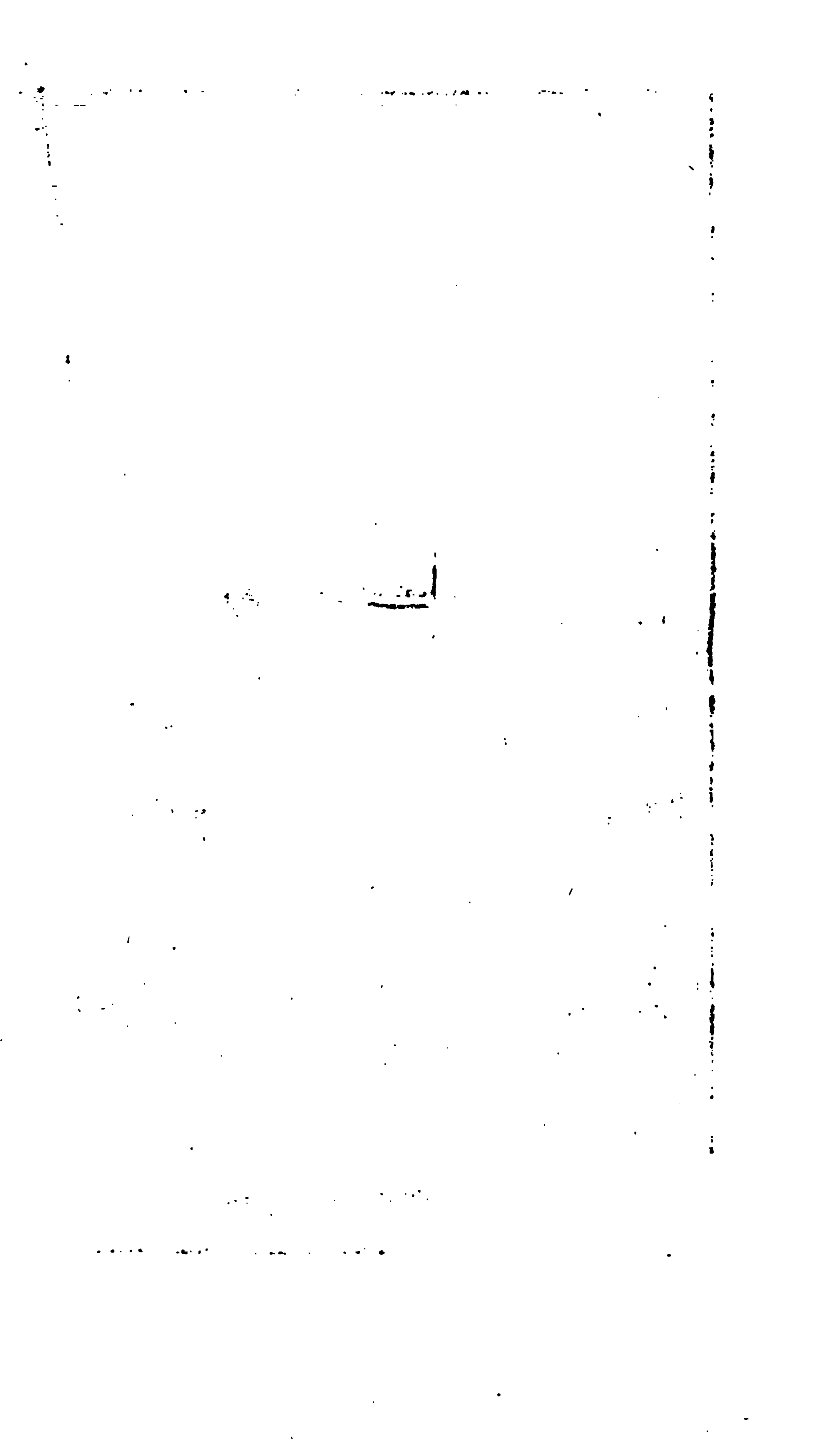
Polybe & Tite-Live conviennent que cette conduite fut fort blâmée à Rome. L'Au-r Latin, qui ne le juſtifie pas, ne me ſurprend point, chacun ſait que la guerre fut jamais ſon métier; mais l'autre qui l'entendoit ſi parfaitement, qui raiſon-& qui réfléchit preſque à chaque page ſi judicieuſement ſur les fautes des Géné-:, auroit pû, ſans trop s'incommoder, ſe moquer, comme je fais, de ces pe-Maîtres ignorans & envieux de l'armée Romaine: car les petits Maîtres ſont de tems, & les armées Romaines avoient les leurs comme nous les nôtres. Il y en tout état, de tous grades, de toutes conditions & de toutes profeſſions, dans épublique des Lettres, dans la Robe comme dans l'Epée. On peut dire que ıinius eſſuia bien des chagrins après ſa victoire, quoiqu'il ſoumit tout le païs à omination des Romains, & finit cette guerre avec beaucoup de gloire. Ce qu'il de ſurprenant, c'eſt qu'on n'ait pû trouver à réprendre à ſa conduite, & que Officiers de ſon armée aient été les premiers à la condamner. Avouons que rien ire plus la haine & la gloſe des envieux que les grandes actions. Celle-ci ès-belle & très-remarquable, & ſon ordre de bataille, qui lui attira tant d'af-:, étoit tout ce qu'il pouvoit faire de mieux & de plus ſage dans la ſituation ſe trouvoit par rapport au petit nombre de ſes troupes. Ce qui eſt intelligen-ſageſſe dans un certain tems, eſt ignorance & bétiſe dans un autre, parce es cas ſont différens. Cette maxime me fait ſouvenir de deux exemples qui ſi-t ce Paragrafe.

onſtantin le Grand dans la guerre contre Maxence, s'étant rendu maître d'une par-: l'Italie, marcha droit à Rome. A cette nouvelle Maxence paſſe le Tibre & vient encontre à neuf mille de cette Capitale. Il prit ſon champ de bataille dans un it appellé les *Roches rouges*. Il avoit en front l'armée de Conſtantin, & le Ti-dos; mais ſes troupes ſe trouvoient ſi près des bords du fleuve, que pour peu :s fuſſent pouſſées & perdiſſent de leur terrain, il falloit qu'elles ſe jettaſſent à Il étoit aiſé de prévoir que cela pouvoit arriver, & en effet la choſe arriva, & à cette ſeule & unique faute que Maxence dût ſa défaite & ſa honte, parce voit aſſez de troupes pour s'éloigner des bords de la riviére ſans crainte d'ê-ablé & tourné à ſes aîles.

s l'exemple que je vais citer (a) Flaminius eſt pleinement juſtifié. On y voit s Romains, qui ſe connoiſſoient ſi bien en guerriers, s'égaroient quelquefois jugement qu'ils faiſoient des actions ſur des ouïs-dire. L'exemple eſt d'un Capitaine de la moienne antiquité, diſons plutôt du plus célébre de ſon ſiécle, e Béliſaire dont je vais parler, auſſi grand par ſes victoires, que par ſon courage onſtance dans ſes malheurs.

grand Capitaine aiant donné une grande bataille contre Azaréthes Général de l'ar-s Perſes, après un combat très-rude & très-obſtiné, les Romains furent totale-éfaits par la lâcheté d'un corps d'Iſauriens. Béliſaire tint bon malgré la défaite artie de ſon armée qui avoit pris la fuite. Il y avoit un autre corps de Romains iſtoit encore par la valeur d'Aſcan. Mais cet Officier aiant été tué, la déroute preſque générale. Béliſaire ſe vit dans la néceſſité de tout abandonner & de faire le mieux qu'il put. „ Il alla joindre un corps d'infanterie qui tenoit encore :, dit le Préſident Couſin dans ſon Procope; il deſcendit de cheval pour com-„ battre,

loire de la guerre contre les Perſes, c. 18.



„ battre à pied, & en fit pareillement descendre ceux qui l'avoient suivi. Les Per„ ses qui couroient après les fuiards cessérent d'y courir, afin de fondre avec tou„ tes leurs forces sur Bélisaire. Tout ce qu'il put faire, ce fut de tourner le dos „ à la riviére, de peur d'être envelopé", (c'est que l'Euphrate faisoit un coude en cet endroit où il appuia ses aîles. Cela est manifeste : car s'il n'eût pas pris cette précaution, il eût été environné de toutes parts;) „ le combat fut extrémement opi„ niâtré, mais les forces n'étoient pas égales : ce n'étoit qu'une poignée de gens de „ pied qui combattoient contre la cavalerie des Perses. Cependant cette poignée de „ gens ne put être mise en fuite, ni être forcé. Ils étoient tellement serrés, & te„ noient leurs boucliers si bien joints, qu'ils faisoient plus de mal qu'ils n'en rece„ voient. Les ennemis poussérent plusieurs fois leurs chevaux afin de les rompre, mais „ leurs efforts furent inutiles. . . . . Tout le jour se passa de cette sorte. La nuit „ sépara les combattans. Bélisaire aiant trouvé un vaisseau, y entra, & passa dans l'Is„ le où les autres troupes Romaines s'étoient déja retirées après leur défaite". Il y a là un exemple formel de la supériorité de l'infanterie sur la cavalerie, & une preuve de sa force qu'elle ignore encore.

Je ne prétens pas prouver par ces deux exemples, & par tout ce que j'ai dit de l'excellence & de la courageuse conduite de Flaminius, qu'on ne peut aller au-delà de ce qu'il fit. Il hazarda beaucoup, je n'ai garde de le nier, & dans ces sortes d'affaires, où l'on ne voit aucun milieu entre la victoire & la ruine entiére d'une armée, dont le salut nous doit être cher, il faut prendre des mesures un peu plus solides & plus profondes, qui puissent nous promettre un succès heureux, ou du moins nous laisser moins incertains de l'événement.

César n'eut garde de combattre ainsi dans sa guerre contre les Belges (*a*) : car après avoir passé la riviére d'Aigne qu'il avoit à dos, & s'être campé sur l'autre bord, il vit bien à cause de sa foiblesse qu'il ne pouvoit combattre l'ennemi trop près des bords de la riviére qu'il avoit à dos, ni s'en éloigner sans éviter d'être investi & envelopé de toutes parts. Comme il lui importoit de combattre, de peur que l'ennemi n'augmentât de forces & de courage par le retardement, & par les secours qui lui venoient de toutes parts, *il fit tirer un grand retranchement de part & d'autre d'environ quatre cens pas, avec deux forts aux deux bouts chargés de machines, pour s'empêcher d'être envelopé par la multitude des Barbares, lorsqu'il seroit attaché au combat*, c'est-à-dire, qu'il fit tirer deux branches qui venoient tomber perpendiculairement à la riviére : *ensuite il laissa ses deux nouvelles légions dans son camp, pour servir en un besoin de corps de réserve, & rangea les six autres en bataille* entre les deux forts, & par cet expédient admirable il s'assûra à ses aîles, dont il se trouvoit même flanqué ; ce qui surprit si fort les ennemis, qu'ils n'osérent l'attaquer, quoiqu'ils y fussent d'abord résolus. Exemple très-remarquable, & très-digne d'être imité.

(a) *Cés. Guerr. des Gaul. l.* II.

Ré-

§. IV.

Réflexions sur la conduite des Généraux Insubriens. Ils ne perdirent la bataille que par le desavantage de leurs armes. Les Romains ne remportèrent la victoire que par l'avantage des leurs, & ils dûrent peu à leur façon de se ranger.

POlybe nous ôte tout moien de réfléchir & de raisonner sur les fautes & sur la bonne conduite des Généraux Insubriens. Presque en tout il y a du bon & du mauvais; beaucoup du premier & peu du second, fait que l'un est vaincu & l'autre victorieux, en faisant pourtant abstraction des évenemens imprévûs qui sont au-dessus de la prudence humaine. Ceci peut servir de bon préservatif contre le torrent de l'orgueil & de la vanité des Généraux enflés de leurs succès, & qui s'en font un peu accroire, pour les exciter à la modestie qui sied si bien à un veritable guerrier. Ils souffriront, s'il leur plait, que nous les avertissions qu'il n'y a point de journée, quelque éclatante & décisive qu'elle puisse être, où le victorieux n'ait quelque petit remors de conscience, quelque reproche à se faire sur sa conduite, & qui ne craigne la glose de certaines gens. Ce ne sont pas les ignorans qui sentent leur faute, après une victoire remportée, mais ceux qui ont beaucoup d'expérience. Ceux-ci dorment moins, parce qu'ils sont plus capables de les connoître; les autres très-profondément, parce qu'ils ne les comprennent pas. Ils ne comprennent pas même la cause de leur victoire, & ce qui peut avoir produit la défaite des ennemis. Je ne sçai ce que c'étoit que ces Généraux Gaulois Insubriens, & les reproches qu'ils avoient à se faire, notre Auteur n'en dit mot. Nous aurions dû en faire de même; mais, comme je l'ai dit, nul n'est battu sans cause, & nous sçavons parfaitement qu'ils ont été battus, & qu'ils devoient l'être: s'ils eussent été victorieux de leurs ennemis, j'aurois regardé cela comme une espéce de merveille, & cependant cette merveille est arrivée plusieurs fois à la honte des Romains, qui sûrement n'ont jamais été plus braves que les Gaulois. Un petit moment & nous éclaircirons cette énigme. Mais il faut auparavant examiner s'il y a quelque défaut mêlé de bonne conduite dans ces derniers, outre celui que nous expliquerons en son lieu.

Je m'imagine qu'il se trouvera des Lecteurs appliqués & militaires, qui blâmeront les Généraux Gaulois d'avoir manqué à se porter sur l'Adda, sur le bruit de la marche de l'armée Romaine, pour en défendre le passage. Cela eût été fort prudent à toute autre nation que celle-là. La défensive étoit tellement opposée à leur humeur, qu'il leur arrivoit rarement de s'embarquer dans cette sorte de guerre. Elle convient aussi peu aux François d'aujourd'hui, (car nous n'avons que changé de nom) qu'aux Gaulois des siécles les plus reculés; une nation vive, pleine de feu & d'ardeur, impatiente & violente en tout, tombera tout de son long dans une défensive. Ce n'est pas la connoître, que de prétendre qu'on puisse espérer d'en tirer parti. Foible, elle est propre aux actions les plus extraordinaires: il suffit de la bien mener. Forte, il y auroit de la lâcheté de la laisser sans action & sans rien entreprendre. Bien loin que les Insubriens pensassent à se porter sur l'Adda, pour en défendre le passage, ils le laissérent libre aux Romains pour les combattre en deça, & ne leur laisser aucune espérance de retraite s'ils étoient victorieux, & pour s'en conserver une toute assurée s'ils étoient vaincus: car c'est une erreur & une très-grande imprudence de prétendre qu'il vaut mieux combattre un ennemi en delà d'une riviére qui couvre notre frontiére, qu'en deça, & dans notre propre païs; la passera-t-il moins, si nous sommes battus après l'a-

voir traversée? Il vaut donc mieux l'attendre chez soi. Les Généraux Insubriens firent un trait de grande prudence de combattre les Romains dans leur païs: car s'ils eussent été battus, je doute qu'il en fût resté un seul pour porter la nouvelle de leur défaite. Jamais Rome ne joua un plus gros jeu; car si le Consul eût succombé dans cette guerre, les Romains fussent tombés dans le plus grand de tous les malheurs; les Gaulois d'au-delà des Alpes fussent rentrés dans l'Italie animés par cette victoire, pour venger la honte de Télamon, dans le tems qu'Annibal se préparoit pour leur faire la guerre. Je m'étonne que cette réflexion ne soit pas venuë à l'esprit de Saint-Evremont & de tant d'autres Auteurs politiques qui ont écrit des guerres des Romains.

Je ne sçai si véritablement les Insubriens s'entendoient avec les Cénomans (10), & si ceux-ci n'avoient pas comploté de se tourner contre les Romains pendant le combat. Polybe ne l'assure pas: il falloit que Flaminius agît sur de violentes présomptions, sur des indices plus que probables de leur perfidie pour les faire passer au-delà de la riviére, & rompre son pont, pour déranger toutes leurs mesures. Car autrement se seroit-il privé d'un secours si considérable contre un ennemi si supérieur en nombre, & si redoutable par sa valeur.

Je doute un peu de ce prétendu complot des Cénomans: car s'ils eussent eu un tel dessein en tête que de se jetter du côté des Insubriens, ceux-ci firent très-mal de mettre leurs affaires en risque par une bataille rangée. Ils n'avoient qu'à se retrancher à deux pas de l'armée Romaine & jetter un pont sur la riviére, pour communiquer avec les Cénomans & empêcher que le Consul ne rétablît le sien pour attaquer les Cénomans. En prenant ce parti, les Romains n'eussent sçû de quel côté se tourner, l'armée des Insubriens en tête, une riviére à dos, & les Cénomans en-delà & au milieu d'un païs tout ennemi, & les vivres absolument coupés. Remarque-t-on bien cela? Et remarque-t-on qu'il y a des Généraux qui manquent tous les jours une infinité d'occasions de couper les vivres à leurs ennemis, faute de méditer sur leurs mouvemens, dans un païs difficile? J'ai vû trois fois en Italie les Impériaux s'enchâsser entre des riviéres, où il étoit aisé, pour peu que les nôtres eussent pensé à se procurer les occasions, ou à les faire naître par des mouvemens bien concertés, ou à profiter de ceux des ennemis, qui n'étoient pas toujours prudens & réguliers; où il étoit aisé, dis-je, de les réduire au sort d'Afranius en Espagne, sans aucune espérance de se tirer des mauvais pas où ils s'étoient si souvent engagés. La campagne de 1706. en ce païs-là après le passage de l'Adige & du Canal blanc, après celui du Pô, pour le secours de Turin, en Flandres, & presque par tout, on a vû de ces sortes d'occasions dont nous n'avons sçû profiter. C'est dommage que je ne puisse les produire ici, comme tant d'autres qui se sont présentées à nos ennemis: tant on médite peu sur le païs, & tant il y a peu d'Amilcars, de Césars & de Turennes dans le monde.

On me répondra peut-être, pour revenir aux Insubriens, que s'ils eussent pris le parti de ne point combattre, & de se retrancher contre un ennemi qui s'étoit engagé dans un mauvais pas après le passage de l'Adda, les Romains n'eussent pas manqué de pénétrer leur dessein, & par conséquent de s'avancer sur eux, & de les attaquer avant qu'ils eussent pris un parti semblable. Je répons qu'en ce cas, ils quittoient les bords de la riviére où ils avoient cramponné leurs aîles, & par-là perdoient le seul avantage qu'ils eussent pour s'empêcher d'être envelopés & environnés de toutes parts. Peut-être ne couroient-ils pas grand risque, du moins à leur infanterie, & l'on peut dire qu'ils n'en couroient aucun, à moins qu'il n'y eût une telle inégalité à l'égard du nombre, qu'ils eussent été accablés: ce qui ne paroît pas dans l'Auteur.

Parlons sincérement, Flaminius tout habile & hardi qu'il étoit, n'eut jamais passé l'Adda, ni songé à attaquer une armée si nombreuse, si brave & si aguerrie que celle

des

des Insubriens, s'il n'eût réfléchi sur l'avantage des armes de l'infanterie Romaine, & sur les défauts de celles de ses ennemis. Aussi ne forma-t-il le plan de son entreprise que sur ces prudentes considérations. Malgré ces avantages, les Romains redoutoient extrémement les Gaulois. Mais oserois-je dire que cette crainte étoit plus dans l'imagination que dans le sujet qui la faisoit naître ? Cette terreur n'étoit fondée que sur les grandes pertes que les Gaulois leur firent éprouver en différentes occasions. Le souvenir de ces pertes, quoiqu'éloigné, leur étoit toujours présent : Car quand je me retrace toutes leurs victoires, quand je vois plusieurs armées Romaines battuës & taillées en piéces, quand je me représente Rome prise & ruinée, j'en suis étonné. Je regarde ces événemens comme quelque chose qui tient du prodige, comme incroiables. Peu s'en faut que je ne méprise ces Romains tant vantés, que je ne les regarde comme des ennemis peu redoutables, de n'avoir sçû vaincre de tels ennemis autant de fois qu'ils les combattirent, & dont la défaite étoit si aisée.

Bien des gens vont se récrier contre ce que j'avance ici. Quoi, diront-ils, les Gaulois si redoutés & si généralement estimés, par leur valeur, des nations les plus aguerries & les plus belliqueuses, étoient-ils si méprisables & d'une si facile défaite qu'il vous plaît de les représenter ? L'antiquité n'est-elle pas unanime sur la réputation de ces peuples ? Je n'ai garde de le nier : mais un peu de patience, & l'on verra que ce n'est nullement du côté de leur courage que je tourne mes piéces ; je ne m'oppose nullement à l'opinion générale, je conviens de tout. Je dis plus. Les Romains, plus qu'aucun autre peuple, ont toujours consideré les Gaulois comme les seuls ennemis dignes de leur courage. Je vais plus loin, je tiens qu'ils étoient au-dessus des Romains par la valeur, qu'ils valoient beaucoup plus, par cela même qu'ils les ont souvent battus, & qu'il falloit pour les vaincre le courage le plus intrépide. La raison qui me porte à décider de la sorte, est que la force des soldats Romains, quoique dressés par une discipline inspirée qui les portoit à tout oser & à tout faire, étoit bien moins dans la grandeur de leur courage & dans leur tactique, & que dans l'avantage de leurs armes sur celles de leurs ennemis, & plus particuliérement sur celles des Gaulois.

Ceux-ci combattoient presque nuds & desarmés contre des gens couverts d'armes défensives de la tête aux pieds, & armés d'épées courtes & tranchantes, & très avantageuses pour joindre de près l'ennemi, car les plus longues n'avoient guéres plus de dix-huit de nos pouces : chaque soldat légionnaire ou pesamment armé étoit muni de deux ou trois dards qu'il lançoit avant que d'en venir aux mains. Il falloit nécessairement que les épées de l'infanterie fussent courtes, sans cela ils eussent manqué dans l'avantage qu'il y avoit de joindre de près les soldats Gaulois : car ceux-ci étant armés de longues épées, qui ne frapoient que de taille & sans pointe, il falloit qu'ils fissent un écart en arriére pour éviter l'abord du soldat Romain ; ce qui n'étoit nullement possible à cause des rangs de derriére, & de la hauteur de leurs files. Il étoit aisé de les joindre, & de gagner le fort de leurs armes ; & quand même cet avantage eût manqué aux soldats Romains, que pouvoient-ils craindre des épées Gauloises, qui ne pouvoient rien sur des casques & contre des cuirasses à l'épreuve de toute arme blanche, & des boucliers qui leur couvroient presque tout le corps ; ce qui, pour ainsi dire, formoit un rempart mobile sur tout le front des cohortes. La phalange toute composée de piquiers, ne pouvoit pas non plus résister contre des armes semblables à celles des Romains. Les Grecs, qui la regardoient comme un corps impénétrable, sinon à une arme semblable, éprouvérent par leur défaite combien les armes de longueur étoient peu redoutables contre des armes courtes ; & ces Grecs si braves, si bien disciplinés, & infiniment au-dessus des Romains dans la science des armes, n'eurent jamais l'esprit d'apporter le moindre changement dans leurs armes, malgré l'expérience de leurs défaites. Car bien

que

que les armes de longueur soient avantageuses, elles perdent toute leur vertu, si elles ne sont soutenuës par un plus grand nombre de courtes. C'est pour cela que les Romains armérent leurs Triaires, c'est-à-dire, l'élite & les plus expérimentés soldats de leur infanterie, de pertuisannes qu'on appelloit *pilum*.

Flaminius comprit parfaitement l'avantage de cette arme, c'est pour cette raison qu'il la fit passer entre les espaces des cohortes de sa premiére ligne. On peut juger par tout ce que je viens de dire, quels dûrent être les avantages des Romains dans cette bataille célébre, contre des gens qui n'avoient pour toute arme défensive qu'une rondelle très-petite & très-légére : car quant aux offensives, rien de plus misérable. Qu'on écoute Polybe. Les Romains avoient observé par les combats précédens, „ que le feu „ & l'impétuosité des Gaulois, tant qu'ils n'étoient pas entâmés *& serrés de près*, les „ rendoit à la vérité formidables dans le premier choc ; mais que leurs épées n'avoient „ pas de pointe, qu'elles ne frapoient que de taille & qu'un seul coup ; que le fil s'en „ émoussoit, & qu'elles se plioient d'un bout à l'autre ; que si les soldats, après le pre- „ mier coup, n'avoient le loisir de les appuier contre terre & de les redresser avec „ le pied, le second n'étoit d'aucun effet.

Je demande au Lecteur judicieux, si cette manœuvre étoit bien possible contre des troupes qui alloient toujours en avant, qui les pressoient & qui les heurtoient de leurs grands boucliers, pendant qu'avec leurs épées courtes, larges & tranchantes, ils perçoient ces grands corps presque nuds, & qui ne pouvoient prendre aucun espace en arriére pour asséner leur coup, à cause de la profondeur & du pressement des rangs & des files. Encore une fois, leurs coups n'avoient ni force, ni roideur ; & quand ils auroient eu l'un & l'autre, que leurs épées n'eussent eu aucun des défauts dont Polybe parle, elles n'eussent été d'aucun effet sur les casques & les cuirasses des soldats Romains. Ils ne pouvoient surmonter leurs ennemis qu'en s'élançant sur eux, en les accablant du poids de leurs corps & de leur nombre : car cette masse d'hommes, ces rangs multipliés s'entre-poussant & s'animant les uns les autres comme les flots dans une grosse mer, amenoient & emportoient tout. Ce qui étoit devant eux, ce qui s'opposoit à leur passage, étoit moins vaincu qu'accablé. Il falloit que cela arrivât, ou fût arrivé dans les victoires que les Gaulois remportérent si souvent sur les armées Romaines : car autrement je ne vois pas qu'il fût possible aux Gaulois de surmonter des ennemis qui combattoient avec les avantages dont je viens de parler. Encore une fois, il étoit impossible aux Gaulois, quelque valeur & quelque intrépidité qu'ils eussent, que je pousse bien au-delà de ce que les Anciens en disent, de vaincre, de surmonter de tels ennemis, sans les accabler de leur nombre, les joindre, les embrasser, sans se soucier de la mort & des blessures qu'ils ne pouvoient éviter.

Je supprimerai dans ce Paragrafe les autres avantages des armes des Romains sur celles des Gaulois, & sur celles des autres peuples qu'ils ont soumis à leur domination, car la matiére est trop abondante & trop curieuse pour ne pas en parler ailleurs. Ces avantages étoient si grands, que ce doit être un sujet de surprise & d'étonnement, comment des peuples si pitoiablement armés, aient pû remporter tant de victoires sur les Romains. Ceux-ci ne devoient-ils pas être bien honteux d'en être battus ? Pour moi je m'imagine qu'il n'étoit pas possible de l'être armés comme ils l'étoient ; & lorsqu'on ajoutera ces armés à la légére, qui combattoient avec toutes sorte d'armes de jet, car je ne vois pas que les Gaulois s'en servissent communément, si l'on y ajoute encore leurs machines de guerre inconnuës aux Gaulois & aux Allemans, je reste comme immobile, lorsque je vois nos Sçavans modernes, je ne dis pas élever si haut leur discipline militaire, leur bel ordre dans les armées, leurs armes & leur tactique, tout cela est digne de leurs éloges, & d'être admiré ; mais de trouver un sujet légitime de les louër avec si peu de modéra-

tion

tion ſur la grandeur de leur courage, pour avoir terraſſé & anéanti ces prodigieuſes armées de Gaulois, qui ont ſi ſouvent inondé l'Italie de leur nombre, & pour les avoir enſuite vaincus & ſoumis dans leur propre païs: comme ſi c'étoit un grand prodige de vaincre des gens armés auſſi miſérablement qu'ils l'étoient. Faut-il un Achille armé de toutes piéces, muni d'un ou de pluſieurs dards & d'une épée excellente, pour ſurmonter, un brave homme à la vérité, mais nû, ſans dards, & armé ſeulement d'une méchante épée telle que Polybe nous la repréſente? Faut-il, dis-je, un Achille pour vaincre cet homme-là? Sans doute que non, un Therſite le feroit bien. Doit-on s'étonner après cela, ſi les Romains ſont victorieux de ces peuples, & de tous ceux qui ont combattu contre eux avec des armes Gauloiſes? Encore une fois, il y eût eu dequoi s'étonner & dequoi ſe moquer même que ces Romains tant vantés, dont j'admire tout ce qui mérite de l'être, ne fuſſent pas ſortis victorieux & pleinement de tous les combats qu'ils donnérent contre de tels ennemis, & cependant c'étoient les ſeuls de tous les peuples du monde qu'ils regardoient comme les plus redoutables, & ils l'éprouvérent bien dans la ſuite: car lorſque les Gaulois revinrent de leurs erreurs à l'égard de leurs armes, ils ſecouérent le joug comme tous les autres.

Mais il y a encore quelque choſe de plus ſurprenant, cela va même juſqu'à l'incroiable, que de tant de nations que les Romains ſoumirent à leur puiſſance, ſans en excepter les Grecs, aucune n'ait remarqué que leurs défaites ne venoient preſque uniquement que du défaut de leurs armes. Se peut-il qu'ils aient été ſi dépourvûs d'eſprit & de jugement, ou que les préjugés de la coûtume aient tant de force & de puiſſance, que d'être reſtés un ſi long eſpace de tems ſans changer de leur diſcipline & dans leurs armes, qui ſeules furent l'unique cauſe de tant de malheurs, & de la perte de leur liberté? L'expérience journaliére n'eût-elle pas dû leur ouvrir les yeux? Qui n'admireroit l'entêtement qui ſe remarque dans l'homme, dans certaines pratiques: quelque fauſſes, quelque mal fondées, quelque inſenſées, & quelque ruineuſes qu'elles puiſſent être, ils tiennent bon; tous les ſoutiennent & les défendent, comme ils défendroient leurs Dieux domeſtiques, leurs foiers & leurs Autels, lorſqu'ils pourroient s'en défaire pour en prendre de meilleures. Ne ſommes-nous pas encore Inſubriens, encore Theutons, encore Cimbres dans certains uſages dont nous connoiſſons le faux & l'abſurde? Ce n'eſt pourtant pas ce que je trouve le plus à reprendre, puiſque nos voiſins les ſuivent tout comme nous, & que ce défaut ne porte pas plus ſur l'un que ſur l'autre; mais c'eſt d'avoir abandonné ſans aucune raiſon ce que nous avons de plus redoutable & de plus aſſûré pour la victoire dans notre maniére de combattre, & dont nous avons été en poſſeſſion depuis un ſi grand nombre de ſiécles, & juſqu'après la mort du Maréchal de Luxembourg, un des plus grands Capitaines de ſon tems. Eſt-ce ignorance, eſt-ce caprice, ou faute de courage & de hardieſſe? Car il ſe peut qu'il y entre de tout cela. Depuis ce tems-là juſqu'à la fin de la guerre de 1701. nos Généraux, du moins la plûpart, ont ſuivi une méthode toute oppoſée à celle de nos péres & de nos plus grands Capitaines anciens & modernes, & entiérement contraire au génie & à l'honneur d'une nation comme la Françoiſe, vive, impatiente, & toute pleine de feu & d'ardeur, dont il importe ſi fort de profiter, bien loin de la laiſſer éteindre & d'en arrêter le cours par une prudence mal entenduë: cauſe manifeſte de toutes nos infortunes de la derniére guerre. Eſt-ce au peu de valeur & de fermeté de nos ſoldats & de nos Officiers qu'il faut les attribuer? Cela ſeroit très-injuſte. Je ne crois pas qu'on les en accuſe, c'eſt donc à ceux qui les commandent que l'on doit s'en prendre. Je ne tiens ce langage qu'après un grand nombre de vieux Officiers. Qu'on me juge

Nos ſoldats ne demandent qu'à être menés à l'ennemi par des gens qui en ſoient capables. Pourquoi les retenir lorſqu'il eſt beſoin de les faire avancer & de profiter de

 leur

leur fougue ? Pourquoi les obliger à tirailler toute une journée sans s'aborder, contre des gens qui ne sont redoutables que par leur feu, & dont on a raison dès qu'ils sentent qu'on va sur eux, & qu'on est prêt à les joindre ? Doit-on s'en prendre à nos soldats, s'ils n'ont pas combattu comme on auroit dû les faire combattre ? Non certainement, mais aux Généraux eux-mêmes qui sont à leur tête. Nous avons donc fait pis, & beaucoup pis que n'ont fait les Gaulois. Ceux-ci entraînés par le torrent, ont suivi de siécle en siécle les préjugés établis, sans examiner les choses à fond à l'égard de leurs armes, avec lesquelles ils avoient remporté de si grandes victoires : comme les Turcs qui n'ont rien changé dans les leurs sur la même opinion. S'ils n'y ont rien changé, du moins ils ont conservé constamment leur ancienne façon de combattre, & leurs Généraux ne s'avisérent jamais de brider & de violenter la nature, qui les portoit à joindre l'ennemi, quelque mal armés qu'ils leur parussent, & cela seul les rendit souvent victorieux, tant cette ardeur étoit difficile à vaincre; au lieu que nos soldats avec des armes semblables à nos ennemis, avec le même courage, le même feu & la même ardeur Gauloise, qui n'est pas éteinte en eux, ont été obligés de combattre à la façon de leurs ennemis, si contraire à celle qui leur est si naturelle, & qui les porte à l'action.

Qu'on ne cherche point d'autre cause de nos disgraces que celles-là : car toutes les fois que nos Généraux se sont conduits autrement que la plûpart n'ont fait dans la derniére guerre, nos ennemis n'ont eu garde de nous attendre. La boutade de Malplaquet en 1709. en est une bonne preuve. Qu'il me soit permis de faire encore une observation. Je suis persuadé que la suppression de la pique a beaucoup contribué à favoriser l'opinion insensée de ceux qui font consister le succès d'une action au plus ou au moins de feu de nos bataillons : car avant cette suppression nos piquiers, s'ennuiant de servir de but à celui de nos ennemis, excitoient les autres à les joindre. La boutade de Malplaquet ne vint que du grand feu des corps Hollandois, supérieur au nôtre, parce qu'ils tirent avec plus d'art par un continuel exercice, & pour s'en délivrer nos gens firent cette sortie dont j'ai parlé plus haut.

Cette misérable maniére de combattre, si estimée des ignorans, & nos bataillons minces, sont tout ce qu'on peut imaginer de moins sensé, de plus mauvais & de plus assûré pour se faire battre par des gens qui ne sauroient soutenir l'ardeur & la violence du choc de notre nation, & dont toute la force est de tirer; mais il faut combattre sur quatre, c'est l'usage d'aujourd'hui : comme si cet usage étoit de fort vieille date; mais pour en connoître les desavantages, il faut examiner si ceux qui en sont les auteurs sont plus habiles & plus éclairés que nos péres. Sans doute qu'on me répondra que non, ceux-ci s'en sont bien trouvés : les mauvais succès de la derniére guerre font voir le contraire à l'égard de ceux qui leur ont succédé. Il faut donc revenir à l'ancienne méthode de combattre, & nous ranger sur six de hauteur, quoiqu'il y ait quelque chose de mieux à faire. Tout ce que je viens de dire à l'égard de la coûtume, sert à persuader que son exemple n'est guéres moins puissant aujourd'hui qu'il l'étoit dans les siécles de la plus crasse ignorance.

Rien ne sent moins son vrai courage que de se battre de loin, sans oser se joindre la baionnette au bout du fusil, & ceux qui défendent cette insensée façon de combattre inconnuë il y a trente ans, sont peu dignes d'être à la tête d'une armée Françoise : car c'est tromper nos soldats & nos Officiers que de forcer ainsi leur humeur & leur inclination : c'est absolument leur abattre le courage.

Ce qui arriva à la bataille de Malplaquet, à la droite des retranchemens de la trouée, est une marque bien convaincante de ce que j'avance : car nos soldats s'ennuiant, derriére le retranchement, d'une défensive si fort opposée à leur humeur, sans prendre conseil que de leur courage, & par une boutade digne de la nation, sortirent tout d'un

coup,

coup, tombérent avec une telle furie sur les assaillans, & les chargérent si brusquement, qu'ils les culbutérent & les mirent en fuite, avec un meurtre effroiable, & les poussérent jusqu'à leur cavalerie. Que si le Général, ou les Officiers Généraux qui commandoient en cet endroit-là, eussent profité de cet avantage, & fait suivre le reste de l'infanterie qui étoit en seconde ligne, & plusieurs lignes de cavalerie, à la tête desquelles étoit la Maison du Roi, qui crêvoit de dépit de voir des gens qui ne remuoient & n'agissoient non plus que des statuës, la journée étoit terminée, la victoire complette & décisive, & la guerre finie; la retraite de cette armée effroiable devenoit une imagination, sans qu'elle le sçût, contre une autre victorieuse, une riviére à dos bordée de marais impraticables, & la meilleure de nos places. Qu'on se détrompe de notre gauche, elle étoit bien : car après avoir été chassée du bois, elle se trouva postée où elle eût dû être au commencement : tant ceux qui furent chargés de choisir un champ de bataille en cet endroit-là, étoient entendus dans l'art de poster des troupes. Encore une fois, si l'on eût saisi une si belle occasion, que la valeur de nos soldats nous avoit fournie, cette armée formidable qui nous attaquoit avec tant de desavantage, eût été perduë, abimée, & taillée totalement en piéces.

Comme ces braves qui sortirent ne furent jamais suivis ni soutenus, comme je viens de le dire, & que celui qui commandoit en cet endroit-là, témoin d'un événement si extraordinaire, ne songea jamais à faire sortir le reste des troupes qui soutenoient cette valeureuse infanterie, elle se retira sans rien faire. Les ennemis voiant cela, admirérent autant la valeur de nos soldats, que le peu de vûë de celui qui commandoit en cet endroit, qui manqua de profiter d'une occasion si favorable; ils se ralliérent, & se postérent tous en masse aux retranchemens de la trouée qui faisoient les deux bois, qu'ils attaquérent, & où ils ne trouvérent qu'une très-foible résistance, tant ceux qui les défendoient avoient de penchant à la retraite; en un mot ils firent une méchante décharge, & puis s'en allérent.

Je ne pense pas que qui que ce soit s'avise de trouver à dire dans ce récit, je suis témoin oculaire, & par conséquent très-bien informé de ces circonstances, & de beaucoup d'autres que j'écarte pour une meilleure occasion : ajoutez à cela qu'il y a peu d'Officiers qui ne soient en état de décrire cette bataille. La raison de cela est, que nous combattîmes sur un si petit front, qu'on pouvoit voir d'un coup d'œil de la droite à la gauche, la nature des lieux ne permettant pas à une armée de près de cent mille hommes de s'étendre sur un grand front : aussi se rangea-t-on de part & d'autre sur plusieurs lignes redoublées à la cavalerie, ce qui fit qu'on oublia les dix-huit régimens de dragons dont j'ai parlé plus haut, ausquels on eût dû faire mettre pied à terre pour réparer les affaires à notre centre. Il n'en falloit pas à beaucoup près tant pour rejetter l'ennemi dans la trouée; mais on les oublia, & cependant la bataille ne fut jamais perduë, & la défaite des ennemis étoit assûrée, si quelques-uns de nos Généraux n'eussent été d'avis de se retirer après la blessure du Maréchal de Villars. C'est dans cette action que l'on peut dire que les soldats furent plutôt trompés que vaincus : car personne n'ignore leur répugnance à faire retraite, & les discours qui furent tenus à la gauche & ailleurs.

Je ne nommerai pas ceux qui proposérent cette retraite au Maréchal de Boufflers, quoiqu'ils fussent doués d'un très-grand courage. Ce Général combattit toujours à la tête de la Maison du Roi avec cette intrépidité qui lui étoit si naturelle, sans s'être porté autre part, ni s'être informé de ce qui se passoit ailleurs qu'au poste où il étoit: car il n'y avoit que deux jours qu'il étoit arrivé à l'armée, où il n'étoit venu, disoit-il, que sur le pied d'un Volontaire, & soutint ce personnage jusqu'à la fin, de peur de blesser la délicatesse de bien des gens. Quoiqu'il en soit, deux ou trois personnes mal informées de l'état des choses, ignorant encore les desseins du Maréchal de Villars, qui

s'étoit retiré après la blessure, lui dirent que tout étoit perdu à la gauche, & que le reste penchoit à la fuite, ce qui étoit encore moins véritable : c'étoit bien plutôt nos ennemis qui songeoient à se retirer de ce mauvais pas; mais il est très-vrai que le Maréchal fut trompé, & qu'outre les dix-huit régimens de dragons toujours oubliés dès le commencement de la bataille jusqu'à la fin, il y avoit près de vingt bataillons qui n'avoient pas encore chargé, & tout cela étoit en état de faire pencher la balance de notre côté, parce que la victoire dépendoit de regagner ce que nous avions perdu dans la trouée; ce qui étoit d'autant plus facile, que la Maison du Roi, contre laquelle l'ennemi ne vouloit avoir aucune prise, empêchoit par la terreur qu'elle donnoit, qu'il ne profitât de son avantage, puisqu'il n'osa jamais la pousser. On ne connut pas même la facilité de le déloger du poste qu'il venoit de gagner, & que nous abandonnâmes par la courte résistance des troupes dont j'ai parlé : malheur qu'on eût pû réparer, & qui nous conduisoit à la victoire. Finissons ici : car toutes les fois que je pense à cette journée, le dépit me prend par les fautes & les négligences où nous tombâmes.

On peut dire que cette journée a été la pierre de touche, où l'on a éprouvé le peu de mérite de certains Généraux qu'on regardoit auparavant comme des Turennes, & de la vertu de quelques autres, qui en avoient du moins toute la modestie & la valeur, s'ils n'étoient aussi éclairés que lui : car ils sentirent bien, après avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre de gens qui ne sont point consultés, & qui ne reçûrent jamais aucun ordre, du moins à la gauche; ils sentirent bien, dis-je, qu'ils avoient été trompés comme les soldats. La victoire se déclara plusieurs fois, il falloit la suivre à la trace : mais ils avoient les yeux de l'entendement trop bouchés. Combien de Généraux croient tout perdu lorsqu'ils ont en main l'occasion de vaincre, qu'ils laissent pourtant aller faute de lunettes?

Bien que ces derniéres circonstances ne soient pas absolument de l'essence de ma premiére remarque, je n'ai pourtant pû m'en dispenser, parce qu'elles servent à faire voir combien on s'expose, & combien l'on manque d'occasions, lorsqu'on réduit le soldat à combattre, non selon son esprit & son humeur, mais selon celle de celui qui commande. Il doit agir selon cette humeur. S'il ne peut s'y conformer, il n'est point digne d'être à leur tête, & encore moins s'il ne se fait pas une étude de celle de son ennemi, & de sa façon de combattre : sans cela il est incapable de rien faire. C'étoit le grand talent d'Annibal, qui arma ses Gaulois à la Romaine. Par là il en fit ses meilleures troupes; il sçut profiter de leur ardeur, qui jointe à des armes semblables à celles des Romains les rendit vainqueurs dans tous les combats qu'ils donnérent.

§. V.

La tactique des Anciens & leur méthode de combattre, est au-dessus de celle des Modernes.

LEs Romains changeoient quelquefois leur ordre de bataille, le varioient & sortoient souvent de l'ordre ordinaire de leur milice; mais on ne remarque pas que ces changemens fussent aussi fréquens que chez les Grecs, plus grands tacticiens que les Romains. On voit mille variations d'ordres tous excellens, profonds, legers & très-sensés dans leurs Historiens & dans leurs Ecrivains stratagématiques. Les Auteurs tactiques Grecs, qui ont échapé des malheurs des tems, ne nous débitent que des façons de combattre, qui n'existent guéres que dans leur cerveau : on n'y voit presque rien des siécles antiques plus éclairés. Elien & l'Empereur Leon qui ont écrit des différens ordres de bataille, & dans des siécles où la science militaire étoit toute brillante de lumiére

matiére & de bon sens, les ont pris des Historiens les plus illustres de la Gréce: tout le reste est pure imagination.

Je trouve les peuples de l'Asie plus sçavans & plus variés dans leurs ordres. Celui de Cyrus contre Crésus dans la plaine de Tymbraia est admirable, & digne d'un grand Capitaine: supposé que Xénophon n'ait pas romanisé l'Histoire de ce célébre Chef de guerre, ce que je ne sçaurois me persuader par une infinité de raisons peu favorables à Hérodote. Je crois en avoir donné quelques-unes dans les Volumes précedens, & ce n'est pas ici le lieu d'épuiser entiérement cette matiére.

Les Hébreux sont ceux qui ont le plus souvent varié leurs ordres selon leur foiblesse, leurs forces, les occasions & la capacité des Généraux, & il faut avouër qu'ils surpassoient beaucoup les autres nations sur la tactique, cela se remarque en une infinité d'endroits de l'Ecriture. Ce saint Livre nous fournit de bonnes leçons, des instructions admirables, des ruses & des stratagêmes excellents dans cette partie du Général d'armée. Les Commentateurs ne l'ont pas remarqué: je n'ai garde d'y trouver à dire, ils ont cherché toute autre chose dans l'Ecriture que ce que j'y cherche; la guerre n'étant pas leur métier, ils se sont tournés sur les choses divines, c'est dequoi je les louë, & je ne crois pas qu'on me blâme de prendre ce qu'ils ont rejetté, dont ils n'avoient que faire, & je m'en accommode très-bien.

Ce que je viens de dire des Grecs, des Romains & des peuples de l'Asie, n'est que pour faire voir l'énorme sottise de ceux qui prétendent que les Anciens n'étoient que des enfans en comparaison des Modernes. Le monde se rafine en vieillissant, dit Tacite, je le veux, mais c'est dans le luxe, dans la débauche, les plaisirs de toute espéce & dans tous les vices imaginables. Mais à l'égard du grand & du beau dans certains arts & certaines sciences, & particuliérement dans celle des armes, il s'en faut bien que nous les aions surpassés. Ceci n'est que pour rendre raison de ma foi, & de ma créance sur la préférence des Anciens sur les Modernes. Je serois très-déraisonnable, si je préférois ceux-ci aux autres. Je ne disconviens pas que les Modernes ne nous aient fourni un grand nombre d'exemples admirables de grands Capitaines qui ont donné des ordres de bataille, des ruses & des stratagêmes, qui, bien qu'imités des Anciens, ne leur sont pas moins glorieux par cela seul, qu'ils étoient capables de les mettre en exécution, & ceux-là sont en assez grand nombre.

On a pû voir combien je m'écarte de la méthode ordinaire par mon nouveau systême, qui s'accommode à tout, parce qu'il est tout vrai & tout simple; au lieu que notre maniére de combattre & de nous ranger, n'est propre que dans certaines situations, qu'elle est assez superficielle, très-foible & trop composée, qu'elle est absolument opposée à l'esprit & à l'humeur de la nation Françoise, & qu'elle ne vaut rien pour l'abord & le choc des corps; qu'elle n'est bonne que pour se battre de loin, pour faire crever de dépit les gens sensés pleins de cette ardeur martiale, vive & impatiente, si naturelle à notre nation, & pour faire tuër une infinité de braves gens sans nécessité. On peut comparer nos batailles à deux armées navales, qui se canonnent toute une journée, qui se coulent reciproquement à fond & sans s'aborder, maniére de combattre qui donne véritablement une très-grande idée de l'intrépidité & de la valeur des troupes; mais dès qu'on se tourne du côté du Général, & qu'on examine une si étrange conduite, il perd beaucoup de l'estime qu'on pourroit faire de son courage, s'il agissoit tout au contraire de ce qu'il fait. Les Connoisseurs pensent tout autrement de lui que les autres qui ne le sont pas. Ils prétendent que ce courage n'égale pas leur prudence, & que celle-ci est une vraie imprudence.

La méthode de nos Corsaires est bien différente, ils vont au fait très-promtement, abordent sans délibérer & bravement. Par cette méthode ils font un moindre dégât de

poudre & de boulets, ils perdent infiniment moins de monde, & l'affaire est plutôt & plus glorieusement terminée, & la perte beaucoup moins grande, puisqu'en passant toute une journée à se canonner, on perd le vaisseau & tout l'équipage: tant il est véritable que la peur ôte le jugement, puisqu'elle nous porte à éviter & à fuir un petit danger pour nous précipiter dans un plus grand. Je n'avance rien ici que je ne puisse appuier du sentiment de nos plus habiles marins, ni rien à l'égard de nos combats de terre qui ne soit approuvé des Généraux les plus expérimentés, qui ne sont que trop surpris d'avoir changé l'ancienne méthode d'aller droit à l'ennemi & sans tirer, & de combattre sur une plus grande profondeur que nous ne faisons, & c'est cette profondeur que je condére non seulement comme un axiome de la droite raison, mais comme un des principaux fondemens de la tactique.

§. VI.

On peut éviter les défauts dans lesquels les Romains tombérent en combattant trop près de l'Adda, par une disposition moins dangereuse, plus simple, plus sûre & plus rusée, tirées des principes de l'Auteur.

SUivant la méthode que nous avons établie à l'égard de notre tactique, la disposition de Flaminius n'a rien que de fort commun; elle est même foible, comparée à celle que nous allons proposer. Celle-ci est plus sçavante, *plus simple & plus rusée* qu'aucune autre. Je l'appelle la triangulaire émoussée; elle a toute la force de l'ordre oblique, parce qu'elle tient toutes les aîles d'une armée en échec, sans qu'il soit possible de l'embrasser.

Il y a quelques exemples dans les Auteurs stratagématiques de ces sortes d'ordres de bataille; mais ils différent beaucoup dans la distribution de chaque arme, & dans la figure, qui ne représenta pas un angle tronqué. C'est, je pense, la meilleure façon de se ranger, lorsqu'une armée se trouve inférieure à une autre, & qu'elle se voit dans la nécessité de combattre avec une riviére à dos, dont on ne sçauroit assûrer ses aîles sans approcher de ses bords, ou sans choisir un endroit où la riviére forme un rentrant ou un coude, ce qu'on ne rencontre pas toujours: de sorte qu'on est souvent obligé de former une potence à chaque aîle, encore combat-on toujours trop près de l'eau; ce qui expose une armée à mille fâcheux inconvéniens.

Il y a mille mouvemens retrogrades qu'on ne sçauroit guéres éviter pendant le cours d'un combat, si l'on n'a un espace de terrain convenable derriére soi. Souvent même le coude, ou le retour de la riviére, que nous avons choisi pour champ de bataille, ne nous permet pas de déplier toutes nos forces, & de nous ranger sur un front conforme au nombre de nos bataillons & de nos escadrons. Il est vrai qu'on peut avoir recours aux Colonnes propres à combattre dans toutes sortes de situations; mais où placer la cavalerie, s'il y en a plus que le rentrant n'en peut contenir? Outre qu'on perd l'avantage que le rentrant fournit pour placer le canon, dont la différente situation des batteries & l'obliquité des tirs font que les boulets prennent l'ennemi. Si le coude est si enfoncé qu'on puisse se ranger sur plusieurs lignes, c'est fuir un mal pour se jetter dans un plus grand, & je ne vois rien de plus dangereux que cette maniére de se ranger & de combattre. Je ne l'ai que trop fait voir dans cet ouvrage, il seroit superflu de le répéter. Pour éviter tous ces défauts qui se présentent en foule, nous allons donner un ordre de bataille qui les léve tous, & qui nous met en état de résister contre la supériorité du nombre, & de réduire l'ennemi non seulement à n'opposer qu'un front égal, mais à voir la plus grande partie de ses troupes

pes inutile. Par ce moien il n'en pourra tirer qu'un foible secours à son centre, ne sçauroit éviter d'être percé & séparé à ses aîles, le plus grand danger que puisse c rir une armée.

Le Général aiant fait choix d'un champ de bataille & pris le terrain convenable tous les mouvemens qu'il s'est résolu de faire, l'armée s'y rendra dans l'ordre sur le il s'est résolu de combattre. Il se formera d'abord sur deux lignes ponctuées & paralléles (2) (3), où il attendra l'ennemi (4), comme s'il étoit dans le dessein de combattre sur ce même terrain. Les choses en cet état, l'infanterie (5) qui fait le centre ne bougera. Au premier signal les deux aîles de la cavalerie feront demi tour à droit, ou tourneront de tête à queuë, & courront par un quart de conversion; les traces ponctuées (6) (7) appuiant leurs aîles à la riviére. Par ce mouvement l'armée formera un triangle émoussé, dont la riviére sera la base. Les deux branches (2) (3) seront formées, comme je l'ai dit, de toute la cavalerie entrelassée des Colonnes (8) (9), les escadrons enchâssés de pelotons (10) aux endroits (11). L'infanterie (5) rangée en Colonnes, les deux des aîles (12) de trois sections, le centre fortifié d'une Colonne de deux sections (13, chaque Colonne soutenuë d'une compagnie de grenadiers (14) pour lui servir comme de réserve. La seconde ligne (15) de quatre Colonnes & d'une ligne de cavalerie (16); & comme ce sont les têtes qui donnent, & qui décident ordinairement, & qu'il s'agit ici d'un bon effort, & de percer ces bataillons minces (18), sur lesquels nous combattons, il n'est pas possible qu'ils puissent résister contre le choc de mes Colonnes, dont la force est en elles-mêmes & qui n'ont rien à craindre à leurs flancs, ou à leurs faces.

La plus grande partie de l'artillerie (20), sera postée en-deça de la riviére, le plus près des bords qu'il sera possible, & dans les endroits où elle pourra prendre des revers obliques & de flanc, s'il prenoit envie à l'ennemi de se replier sur les branches ou côtés (2) (3), ce qui ne me paroît guéres pratiquable sans s'exposer non seulement à un feu prodigieux de canon, auquel il n'en pas possible de répondre, mais encore à une grêle de coups de fusil de l'infanterie (21) qui borde les bords de la riviére en deçà.

Pour bien comprendre l'avantage de cette disposition, il m'importe d'en donner l'analyse, afin que l'on en connoisse plus précisément la force, & pour être mieux éclairci de la vérité, méthode dont je ne m'écarterai jamais dans tous mes ordres de bataille. Je ne vois pas de meilleur moien pour arrêter les saillies de mes Critiques, & les réduire à ne sçavoir où se prendre.

L'ordre triangulaire en avant, ou l'*embolon* vuidé de toute une armée, est une ordonnance dont les Grecs, plus grands tacticiens que les Romains, se sont servis en une infinité d'occasions, lorsqu'ils craignoient d'être surpassés & envelopés à leurs aîles. Elien dans sa tactique nous en fournit quelques-uns; mais je n'en vois aucun de semblable à celui que je propose dans le cas dont il s'agit, ni dans les Auteurs tactiques & stratagématiques Anciens & Modernes, & même dans les autres: car je ne sçache point qu'aucun Capitaine ait émoussé l'angle de telle sorte, qu'on y pût mettre un bon front de soldats d'elite, de sorte que la pointe opposée à l'ennemi étoit tout ce qu'il y avoit de plus foible; au lieu que je fais de la tête (5) mon capital & le seul objet de mon salut & de la victoire, & que je réduis mon ennemi à la nécessité d'attaquer cette tête, sans qu'il lui soit possible de se tourner & de se replier sur les branches ou les faces (2) (3), sans les exposer dans un danger manifeste d'être battus de flanc & à dos par les divers feux établis (20) (21), qui voient ou enfilent toute la plaine.

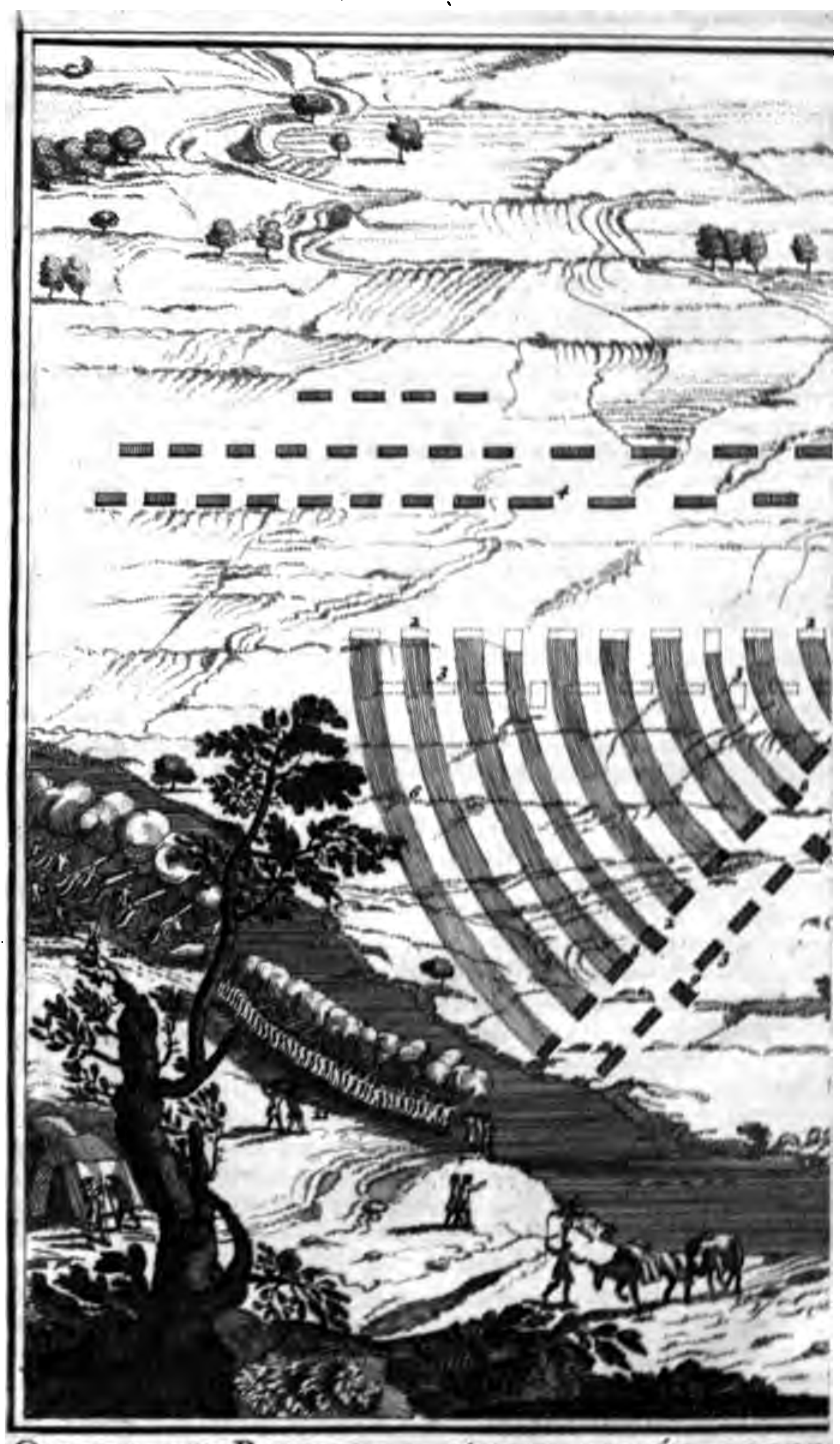
Végéce ne fait aucune mention de l'ordre triangulaire dans son chapitre.

20. (a) des différens ordres de bataille. Son septiéme Livre, qui est le dernier, est remarquable : car bien qu'il regarde l'ordonnance étenduë, c'est-à-dire, sur une ou deux lignes droites & paralléles, qui est sa premiére, comme la plus foible & la plus mauvaise de toutes; il propose, dans une situation à peu près semblable à celle de Flaminius, de porter ce qu'on a de meilleure infanterie au centre, & de former plusieurs coins, c'est-à-dire, plusieurs corps sur une grande profondeur & peu de front, pour donner de tête sur le centre de l'armée ennemie, & la séparer de ses aîles. C'est tout ce qu'il trouve, dit-il, de plus avantageux pour remédier au défaut de l'ordre paralléle, lorsqu'on craint d'être doublé & envelopé à toutes les deux ou à une seule, si l'on peut tourner l'autre du côté de la riviére; mais l'on voit bien que Flaminius ne pouvoit le faire sans prêter le flanc. L'ordre triangulaire & émoussé n'est sujet à aucun de ces défauts, ce qui n'est pas difficile à comprendre au premier coup d'œil jetté sur la figure que j'en donne.

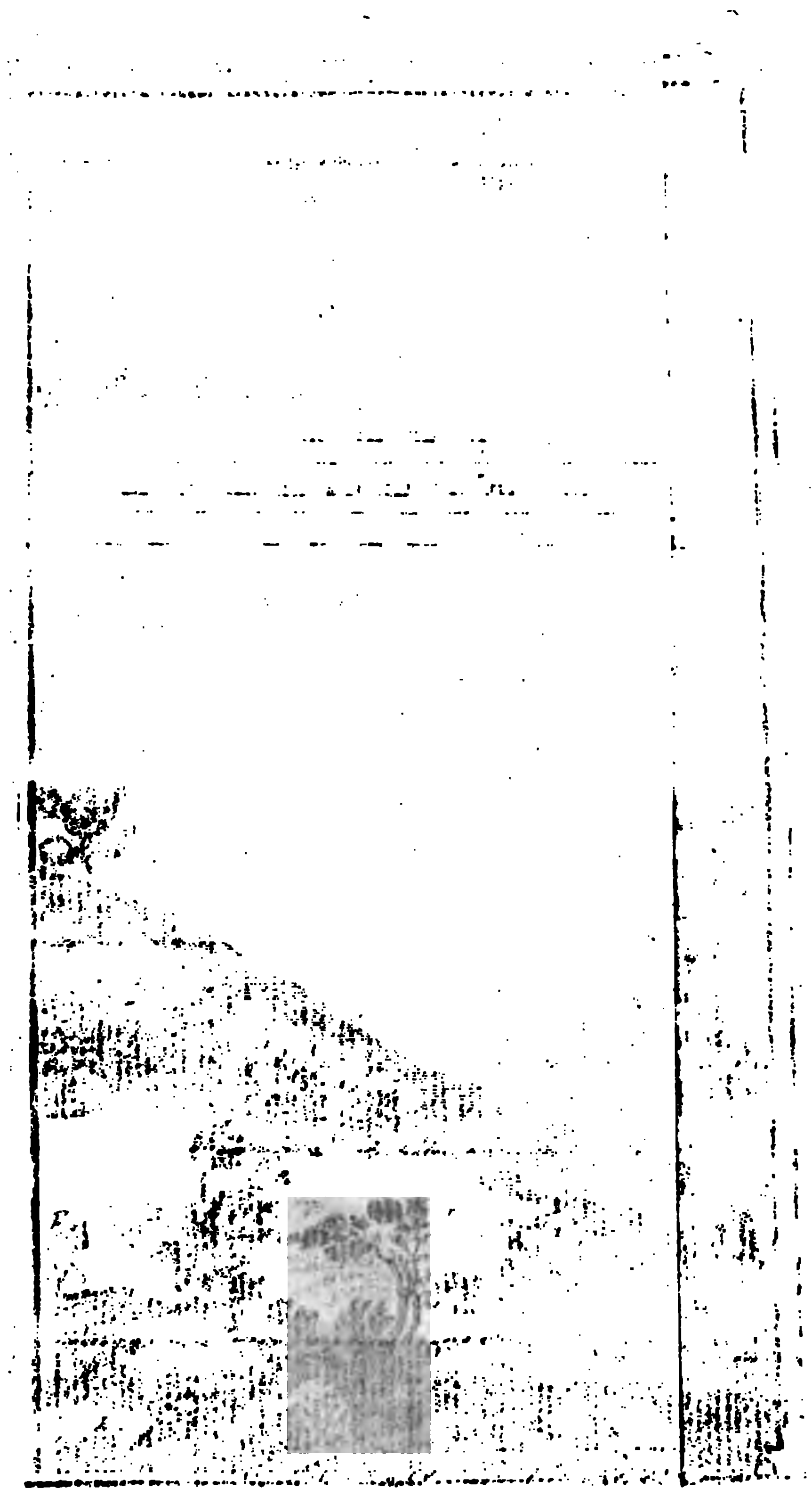
Quant à mon infanterie, je la dispose & la range de telle sorte qu'on ne sçauroit l'attaquer que par la tête (5), & la déborder sans courre les mêmes risques qu'on rencontre aux branches (2) (3), les Colonnes offrant une égale force à leur tête & à leurs flancs; outre que cette façon de se ranger est bien moins propre à se défendre qu'à attaquer: de sorte que l'ennemi, quoique supérieur, se trouve lui-même obligé de se défendre, ou pour mieux dire, hors d'état de soutenir le choc de ces Colonnes redoutables, contre le choc desquelles nos bataillons minces ne sçauroient tenir un instant. Il se voit par là coupé en deux, & séparé de ses aîles, pris en même tems en flanc à droit & à gauche. Après le coup fait, & lorsque cela arrive, les branches feront la conversion à droit & à gauche courant les mêmes lignes ponctuées (6) (7), pour tomber en même tems sur les aîles (4).

Il est d'une armée attaquée & ouverte au centre, comme d'une chaîne qui ferme un port dont on romproit le chaînon du milieu, il n'y a plus de reméde, il faut que tout passe & tout suive; l'armée se trouvant ainsi séparée à ses aîles, l'une ne sçauroit aller au secours de l'autre. Mes Colonnes victorieuses au centre, faisant les unes à droit les autres à gauche deviennent front, c'est-à-dire, qu'elles attaquent par les faces (22). On me dira peut-être que l'ennemi en tombant sur la tête de mes Colonnes à son centre, suivra le même mouvement de conversion (6) (7) pour attaquer en même tems les branches (2)(3) malgré les feux établis sur les deux bords de la riviére, j'y consens; mais que deviendront ces deux aîles (4), si elles se trouvent ouvertes à leur centre, qui ne sçauroit resister à une masse d'infanterie si bien ordonnée? Alors sa retraite deviendroit impossible, puisqu'il trouvera en front les deux branches (2) (3) & mes Colonnes à dos & à ses flancs, & mes pelotons qui s'introduiront entre les distances des escadrons de sa cavalerie. Encore une fois, je ne vois rien de plus dangereux ni de plus triste à un Général d'armée, que de se voir ouvert & coupé absolument à son centre: aussi voit-on tous les jours des batailles qui ne décident rien, qui n'ont aucune suite qui puisse faire voir qui est le vainqueur, parce que le combat s'engage à quelque aîle, & même à toutes les deux; mais lorsqu'on attaque au centre, le désordre influë nécessairement sur le reste, sans qu'il soit guéres possible d'y remédier. Pour un ou deux Généraux qui se tirent d'un mauvais pas, il y en a mille qui y restent. La bataille d'Hogstedt nous en fourniroit un bel exemple, si c'étoit ici le lieu d'en parler. Une petite armée qui occupe un front de peu d'étenduë, se trouvant percée au centre, & victorieuse à quelque aîle, pourroit réparer les affaires en tournant subitement sur l'ennemi, sans s'amuser à courir après les fuiards. C'est ce qui arriva à la bataille d'Almanza en

(a) Veget. L. III.



ORDRE DE BATAILLE D'UNE ARMÉE OBLIG



en 1707. Le centre commençoit à péricliter, ou pour mieux dire les ennemis avoient percé à ce centre. On voit le triste instant que la bataille étoit perduë, si le Maréchal de Bervik n'y fût accouru avec du secours, assuré à ses aîles par les ordres admirables qu'il avoit donnés, & par l'habileté des Chefs; il eut toujours l'œil à son centre, qu'il sentoit le plus foible : car c'est dans les endroits où il y a le plus à craindre, qu'un habile Général tel que lui doit choisir son poste.

La droite de la premiére ligne de notre cavalerie, où étoit la Maison du Roi d'Espagne, venoit d'être renversée, sans que l'ennemi profitât de ce premier avantage, qu'il eût dû suivre, & sans que la seconde en fût fort émuë. On m'a assûré que le Marquis d'Asfeldt, qui la commandoit, l'avoit préparée à ne point s'étonner si la premiére venoit à plier, l'aiant avertie, au cas que ce malheur arrivât, qu'elle avoit ordre de plier, & que ce n'étoit qu'un piége. La ruse n'étoit point mauvaise, quoiqu'elle ne soit point nouvelle dans l'Histoire; mais cela ne laisse pas que d'être fort glorieux à cet Officier Général, qui l'a raconté à plusieurs de ses amis. Cette aîle pourtant, toute composée de troupes d'élite, plia véritablement: mais revenant de sa premiére fraieur par la belle contenance de la seconde, elle reprit cœur; & s'étant promptement ralliée, elle fait encore une seconde charge. Elle ne fut pas plus heureuse, elle fut encore poussée & aussi peu suivie. La seconde ligne fit mine de s'ébranler, lorsque la premiére se remet encore de son trouble, & fait face à l'ennemi, qui ne sait pas profiter de cet avantage. Tout étoit perdu, quand même la seconde ligne qui la soutenoit eût recommencé un nouveau combat, à cause de ce qui se passoit à notre centre. Nous ne pouvions éviter notre perte, bien qu'on eût tâché de remédier à cette aîle & à ce centre par des troupes tirées de la seconde ligne qui vinrent au secours. Tout cela n'eût fait que retarder de quelques momens notre entiére ruine, sans l'avantage que nous remportâmes à notre gauche, où le Marquis d'Avarey commandoit: car après avoir poussé, renversé & dissipé entiérement la droite de la cavalerie ennemie, bien loin de s'amuser à la poursuite, comme c'est la coûtume, il tourna subitement sur l'aîle de l'infanterie ennemie, qui restoit encore en son entier, la prend en flanc, & la met dans une confusion épouvantable; la terreur court jusqu'aux troupes du centre, qui venoient de percer au nôtre, où l'on comptoit tout perdu. Leur gauche, qui se croioit déja victorieuse, s'appercevant de ce desordre, & voiant le feu & la fumée venir de son côté d'un mouvement tout extraordinaire, s'étonne & ne pousse pas plus loin son avantage sur notre droite, qui, pour ainsi dire, ne tenoit plus qu'à un filet; elle reprend courage, & s'ébranle pour charger l'ennemi. Tout plie & tout s'enfuit, la déroute devient générale par la savante manœuvre & le courage de celui qui commandoit notre aîle gauche, manœuvre qui n'est pas de tous les jours. La cavalerie ennemie s'enfuit, & laisse là l'infanterie sous le couteau. Treize bataillons se retirérent jusqu'à un bois fort clairsemé qui n'étoit pas loin, & dont ils ignoroient les routes pour pousser plus loin leur retraite. On ne fut pas d'avis de marcher à eux, soit par l'avantage des lieux, qu'on s'imaginoit fort solides, soit de crainte d'avoir à combattre contre des gens desespérés qui vendroient chérement leur vie: mais ils firent voir qu'ils en étoient plus ménagers, ils envoiérent un tambour pour se rendre prisonniers de guerre. Le Maréchal de Bervik, qui venoit de s'acquerir une si grande gloire, détacha le Marquis d'Asfeldt avec de la cavalerie, qui les desarma, & les prit tous sans qu'il en coûtât une amorce.

Voilà ce que j'ai appris de cette victoire d'un grand nombre d'Officiers Espagnols, François, & même des ennemis, généralement tous unanimes & dignes de foi. Un narré des principales circonstances d'une action, qui n'est fondé que sur un rapport unique, peut être suspect lorsqu'il ne reste plus de témoins qui puissent assûrer qu'on est bien ou mal informé; mais dans celui-ci les témoignages existent encore. Le Lecteur

peut donc ajouter une entiére créance à tout ce que je viens de dire, & fera sans doute très-bien de rejetter tout récit qui s'y trouvera contraire.

Voilà ce que j'avois à dire pour démontrer la vérité & la solidité de mon ordre de bataille, lorsqu'on se voit dans une situation aussi embarrassante que celle où Flaminius se trouva sur les bords de l'Adda, dont il ne pouvoit s'éloigner sans risquer la perte de son armée. Ces sortes de cas arrivent ordinairement au passage d'une riviére, lorsqu'on se rencontre au-delà contre un ennemi supérieur, & dans un terrain qui ne nous permet pas d'assûrer nos aîles. Cette bataille, qui est selon mon Auteur une des plus mémorables de l'antiquité, se rapporte dans presque toutes ses circonstances à celle de Cassano en 1705. donnée sur la même riviére, & fort près de l'endroit où les Romains combattirent. J'ai donc cru devoir transporter dans cet ouvrage un événement qui quadre si bien à celui dont je viens de parler dans ces observations, & dont je suis trop bien instruit pour craindre que qui que ce soit puisse trouver à redire au récit que j'en vais faire: car il ne s'est vû de nos jours une si violente affaire d'infanterie, ni qui ait été dépêchée & terminée si promtement. Elle est d'ailleurs si neuve, par la négligence de nos Officiers, qui ne l'ont point décrite, que je ne crois pas devoir me piquer de briéveté dans ce qui n'est pas bien connu : car bien que celle de Malplaquet en 1709. où je me suis trouvé, tout comme à l'autre, ait passé pour une des plus mémorables journées qui se soient vûës depuis plus de deux siécles, par la multitude des combattans des deux côtés, & qu'elle ait été très-meurtriére & très-obstinée, on ne pourra s'empêcher de convenir dans ce que je vais dire de l'autre, que la valeur de nos troupes fut poussée au-delà des bornes ordinaires : car les choses parurent si desespérées à la plupart de nos Généraux, qu'ils ne crurent pas qu'on pût jamais y apporter aucun reméde, & si pourtant on tint bon dans le désordre même. Dans cette triste situation, où les soldats les plus intrépides, après avoir fait tout ce qui dépend d'eux, peuvent céder au nombre qui les accable, & s'enfuir même sans honte, comme il parut dans quelques-uns, qui ne furent pas imités des autres, l'on remarqua dans les Généraux la même patience & le même courage qu'on admira dans nos troupes. Bien que la plupart crussent tout perdu, on n'en vit pourtant aucun qui fût d'avis de se retirer. Il eût été à souhaiter que quelques-uns de ceux de Malplaquet eussent marqué un peu moins d'impatience, après la blessure du Maréchal, puisqu'il n'y avoit rien de desespéré, ni rien qui ne pût être aisément réparé, comme il me semble l'avoir dit ailleurs.

Chacun sait qu'à l'égard du nombre, la disproportion n'étoit pas fort grande; & quand même elle l'eût été, nos retranchemens suppléoient assez à ce qui manquoit du côté du nombre : au lieu que dans l'affaire dont je vais parler, qu'aucun jusques ici n'a bien sçûë, par l'ignorance des Auteurs (*a*) qui ont écrit l'Histoire du régne de Louis XIV. les deux armées ne combattirent nullement dans un égal avantage de forces & de terrain, l'un & l'autre se trouvérent du côté des Impériaux. Notre foiblesse étoit telle, qu'elle sembloit à peine permettre le moindre équilibre : car il s'en falloit de fort peu que nous fussions plus foibles de la moitié, outre qu'il fallut combattre adossés contre une riviére; enfin le desavantage qu'avoient les Romains sur cette même riviére.

(*a*) Larrey. & Limiers.

§. VII.

§. VII.

Paralléle de M. le Duc de Vendôme & du Prince Eugene de Savoie.

LE Prince Eugéne avoit bien tout autant envie d'entrer dans le Milanois pour en faire la conquête, que les Romains en firent paroître au passage de l'Adda. Ce païs si beau, si fertile & si opulent, a été de tout tems un sujet de guerre & de dissensions entre la France & la Maison d'Autriche. La derniére de 1701. a été très-longue & très-ruineuse à la France. Il s'étoit donné une infinité de combats & de batailles très-rudes & très-sanglantes, qui ne décidoient pourtant rien : la victoire passoit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Le vainqueur se trouvoit souvent avec les marques effectives du vaincu ; celui-ci, tout prêt à recommencer, ne perdoit jamais l'espérance de se raquitter de ses pertes. Tout cela produisit une infinité d'entreprises extraordinaires sur des camps & sur des villes, qui ne réussissoient pas toujours, des marches hardies & très-hazardées, & des retraites honorables ; on cédoit deux lieuës de païs, & pour en gagner deux autres plus loin il falloit une autre victoire. On cherchoit l'occasion, elle ne tardoit pas à se présenter. Qu'arriva-t-il ? Le parti jadis victorieux trouvoit à qui parler, & s'en retournoit honteux & battu, sans que pour cela aucun combat, quoique toujours sanglant & longtems soutenu, décidât de la moindre chose : chacun s'en attribuoit le succès. On remercioit Dieu également des deux côtés, l'un pour s'être conservé dans son poste, & rendu maître du champ de bataille, des morts & des blessés, & l'autre pour s'être couvert d'un ruisseau, qu'il trouvoit tout à propos dans sa retraite à une demie marche du lieu où la bataille s'étoit donnée, & où il restoit en repos, sans rien faire le reste de la campagne. En un mot tout calcul fait, on trouvoit que tout le monde y avoit perdu, & qu'aucun n'y avoit gagné, si l'on excepte quelques drapeaux que le vaincu trouvoit de moins dans son armée. Les deux partis vécurent six ans dans cette vie équivoque, lorsque l'action de Turin nous réduisit à céder la place, par la faute de l'un de nos Officiers Généraux.

Ces événemens de compensation ne faisoient que perpétuer la guerre : il est difficile que cela n'arrive pas entre deux armées également aguerries & bien commandées. On voit très-rarement qu'elles remportent de grands avantages l'une sur l'autre, particuliérement dans un païs comme l'Italie, où l'on ne sauroit céder un pas de terrain, qu'un habile homme ne se trouve posté à deux en deçà, & qu'il ne fasse trouver une infinité de pas dangereux & des obstacles sans nombre, qu'un malhabile Général, qui n'aura aucune connoissance du païs, ne verra jamais. Il n'y a que le plus ou le moins de capacité entre deux Généraux, qui puisse bien décider dans ces sortes de guerres toutes de conduite.

La fortune nous fut contraire pendant certain tems, l'on n'en ignore pas la cause ; mais dès que M. de Vendôme se fût mis à la tête des armées, sans aucun partage dans le pouvoir, M. le Prince Eugéne, qui vit toutes ses machines démontées, eut besoin de toute son adresse pour lui résister.

J'ai cru que je ferois plaisir au Lecteur, avant que d'entrer dans le détail d'une bataille si célébre, si je transportois dans cet endroit tout ce que nous savons par nous-mêmes, ou que nous pouvons avoir appris du génie & des qualités militaires de ces deux grands Capitaines, sans les épargner dans leurs défauts, pour ne pas imiter les Panégyristes, qui ne touchent qu'aux plus beaux endroits. Ces sortes de choses sont le plus souvent inconnuës, elles échapent toujours ou presque toujours à ceux qui n'ont pas été les témoins des actions qui se sont passées, & qui, pour n'être pas du métier, ne sauroient

roient jamais bien juger du caractére de deux Généraux opposés l'un à l'autre, de leur capacité ou de leur ignorance: ce n'est qu'en examinant l'enchaînement de plusieurs faits heureux ou malheureux, & en les comparant ensemble, qu'on peut parvenir à cette connoissance.

S'il faut juger du caractére de ces deux grands hommes par les moiens qu'ils ont choisis pour réussir dans leurs entreprises, plutôt que par leurs succès, nous avouërons ingénûment qu'il leur est souvent arrivé de s'engager dans des affaires très-difficiles & très-dangereuses, sans prendre des mesures fort concertées.

Tous deux braves, hardis & entreprenans, tous deux également aimés & adorés de leurs troupes : ce qui améne nécessairement leur confiance & l'espérance de vaincre.

M. de Vendôme avoit cet avantage sur le Prince Eugéne, qu'il tiroit de ses troupes tout ce qu'on pouvoit attendre de la valeur la plus déterminée. Cette bonne volonté dans ses soldats, sa hardiesse à s'exposer lui-même dans les plus grands dangers, son sang froid dans le malheur des siens, son habileté à les en tirer, le portoient souvent aux desseins le plus extraordinaires, & lui rendoient facile & aisé ce que les esprits communs & les courages médiocres regardoient comme insurmontable : qualités admirables, qu'on ne remarquoit pas moins dans M. le Prince Eugéne; ce qui augmentoit la gloire de l'autre.

Il s'embarquoit souvent dans des entreprises peu méditées & formées moins qu'à demi, où il réussissoit pourtant : mais dans ces cas le succès venoit bien plutôt de son courage, & de la confiance que ses troupes avoient en lui, que de la conduite, de l'ordre & de la direction. Comme il avoit un coup d'œil admirable, & qu'il conservoit tout son jugement au milieu des plus grands dangers, il trouvoit sur le champ les moiens de se tirer des affaires les plus imprudemment engagées, par sa négligence à prendre les devants nécessaires pour les faire réussir : dans d'autres il mettoit en œuvre tout ce que la guerre a de plus grand & de plus achevé. Ceux qui disent que dans tout ce qu'il a fait son bonheur alla toujours plus loin que les lumiéres de son expérience & de son savoir, sont peu équitables. Qu'ils appliquent ce reproche à tout autre qu'à ce grand homme.

Il ne paroît qu'il poussât fort loin la prévoïance dans ses projets de campagne, ils avoient peu de suite & de liaison. Il pensoit en gros ce qu'il feroit, sans se mettre souvent trop en peine de méditer sur ce que son ennemi pouvoit faire : la présence des objets sembloit le mettre en ordre & en régle.

Le Prince Eugéne lui ressembloit assez de ce côté-là, je dis assez, mais non pas entiérement. Sa conduite & sa maniére de faire la guerre, m'ont toujours paru plus suivies & plus réguliéres, & l'ordre un peu mieux observé; sa vigilance & sa prévoïance portoient plus loin; ses vûës étoient, sinon plus longues, du moins plus assûrées. Il vouloit savoir par lui-même autant que par les yeux d'autrui, & entre ceux-ci il savoit mieux choisir. Il ne donnoit pas moins à la fortune que l'autre, & l'on ose dire que dans tous les deux la valeur de leurs troupes réparoit souvent la faute du Général.

La guerre de défensive moins brillante, mais plus savante & plus profonde, n'étoit pas le fait de M. de Vendôme. Je l'ai trouvé toujours très-embarrassé lorsqu'il s'y voioit réduit. Le commencement de la campagne de 1706. en est une bonne preuve, la plûpart des Officiers Généraux de son armée n'y étoient pas plus habiles : de sorte qu'il se vit dépourvû de tout conseil. J'ignore encore si M. le Prince Eugéne excelle dans cette partie de la guerre autant que M. de Staremberg, le seul peut-être de l'Europe qui y excelle le plus particuliérement : je ne la crois pas trop de son goût. Je remarque

que

que ceux qui la propofent font toujours les moins capables de la foutenir, & fans difficulté les moins entreprenans. Quoiqu'il en foit, les voies les plus courtes convenoient mieux à leur humeur. L'art des précautions n'étoit peut-être pas ce qu'ils connoiffoient le mieux, ils n'en prenoient que peu. Ce n'étoit que dans les cas extraordinaires, & dans une néceffité extréme, qu'on s'appercevoit qu'ils s'y entendoient parfaitement, & qu'ils les négligeoient dans d'autres avec connoiffance de caufe.

Tous deux intrepides, ils penfoient bien moins à fe défendre qu'à attaquer. L'avantage d'un pofte ou d'un terrain, étoit quelquefois ce qu'ils confidéroient le moins; leur impatience naturelle les emportoit, & ne leur permettoit pas d'en profiter & d'y attendre l'ennemi; ils le quittoient pour l'aller chercher & le combattre dans le fien.

M. de Vendôme s'abandonnoit le plus fouvent à la valeur de fes troupes, fur laquelle il comptoit entiérement, plutôt que fur la difcipline militaire, qu'il négligeoit un peu trop: ce qui eft un grand défaut à un Général d'armée. Il étoit plus propre à l'affoiblir qu'à la maintenir en vigueur, & à former de mauvais Officiers que de bons, quoiqu'il leur fournît de grands exemples, autant par fes belles actions que par fa conduite. M. le Prince Eugéne étoit plus éxact à la maintenir en vigueur, parce qu'il en fentoit le befoin, & formoit par là d'excellens Officiers, & capables de le remplacer un jour.

L'autre s'appercevoit fouvent qu'il manquoit de bons Officiers Généraux, il en avoit pourtant; mais fes amis moins habiles, qui le gouvernérent toujours, prenoient un très-grand foin de lui en diminuer le mérite: ce qui faifoit qu'il n'emploioit pas toujours les meilleurs, plutôt par un trop grand excès de complaifance ou de foibleffe pour fes amis, que par défaut de difcernement: auffi n'en tira-t-il jamais de grands fecours. En un mot on a toujours remarqué, que ceux qu'il emploioit le plus étoient ceux qui valoient le moins: les autres, comme je l'ai dit, fur l'intelligence & la valeur defquels il auroit pû compter & dormir en repos, étoient le plus fouvent négligés. Il reconnut en bien des occafions combien il péchoit en cela: car ces gens fe firent toujours battre, & ne réuffirent en rien; & bien que ce Prince fût convaincu de fon tort, il ne fe corrigea pas pour cela, & le dernier (a) qu'il emploia, comme le plus ignorant, fut la caufe de la perte de l'Italie.

Il ne dut fes fuccès qu'à lui-même & à fes talens naturels. Il avoit une préfence d'efprit furprenante, & il l'avoit toujours égale dans les crifes les plus périlleufes. Sa grande réfolution augmentoit celle de fes troupes, & lui tenoit fouvent lieu de forces & de nombre: le moindre faux mouvement de l'ennemi, la moindre inadvertance, le moindre avantage du terrain étoit faifi & mis à profit, prenant dans l'action ces momens précieux, rapides & imprévus qui le conduifoient à la victoire, lorfqu'on attendoit le moment fatal de fa perte. Et cette victoire, il la devoit autant à fes rares talens, qu'à la paffion que fes foldats avoient de mériter fon eftime en fe précipitant dans les plus grands périls, pour rétablir une affaire un peu précipitamment embarquée.

Ces qualités, & fa hardieffe à entreprendre, furent toujours redoutables à fes ennemis. J'ai remarqué que fa conduite contre M. le Prince Eugéne étoit un peu plus circonfpecte & plus méfurée, & qu'il ne hazardoit pas toujours comme il auroit pû & même dû faire en certaines occafions; mais cela ne lui arrivoit que lorfqu'il tomboit dans un païs, dont il n'avoit nulle connoiffance, par raport à l'ennemi qu'il croioit fouvent plus avantagé du terrain qu'il ne l'étoit effectivement, il prenoit alors des précautions extraordinaires. Il connoiffoit fon ennemi, il fçavoit bien qu'il n'étoit pas

(a) *M. de Saint-Fremont.*

pas homme à demeurer en repos & à négliger les occasions que son courage & la nature des lieux pouvoit lui fournir. J'ai observé la même conduite & les mêmes circonspections dans son Antagoniste. Je jugeai de là qu'ils se craignoient & s'estimoient réciproquement. Car bien que la défensive fût fort éloignée de leur humeur, ils prenoient souvent ce parti sans grand sujet. La nature du terrain n'y contribuoit-elle pas? Bien des gens le prétendent: mais je crois que pour en bien juger, il ne faut pas moins connoître le génie de ces deux grands hommes, que le païs où ils ont fait la guerre, & ce sera moins un Officier Général qu'un Officier particulier: celui-ci peut aller par tout, c'est ce que l'autre ne sçauroit faire s'il n'est bien accompagné, & ce n'est pas là la voie qu'on prend pour cette sorte d'étude; c'est cependant cette étude qui peut nous mettre en état de juger solidement du caractére militaire des grands Capitaines. Il ne faut jamais trop s'arrêter dans ce qu'ils ont fait, on courroit risque de se tromper dans le jugement qu'on pourroit en porter; mais dans ce qu'ils ont pû faire & les moiens qu'ils ont eus en main pour exécuter ce qu'ils ont voulu. Je ne vois rien qui puisse nous y conduire plus sûrement, qu'une intelligence parfaite de tout un front de frontiére. Sur ce pied-là, je pourrois peut-être décider à l'égard de l'Italie, que je connois parfaitement, & avouer que ces deux grands hommes n'ont pas toujours fait ce qu'ils pouvoient faire, & qu'ils ont souvent laissé passer des occasions qui auroient pû terminer la guerre, bien moins faute de sçavoir & d'intelligence à la guerre, qu'ils possédoient si bien, que faute de connoissance du païs: connoissance qu'ils ne pouvoient avoir, parce qu'il n'y a qu'un Officier particulier qui soit en état de l'acquerir.

Cette circonspection dans ces deux Généraux, n'auroit été rien moins que prudente ailleurs qu'en Italie, du moins à l'égard de quelques-uns des nôtres. Les combats qui s'y sont donnés sont infinis, & M. le Prince Eugéne ne les cherchoit pas moins que l'autre, persuadés que celui-là est maître des événémens qui cherche le premier à combattre. Il n'est rien de plus certain, mais il n'est rien de plus vrai aussi qu'il ne faut s'y déterminer qu'à son plus grand avantage; ce qui se trouvoit rarement dans un païs tel que l'Italie. Voilà peut-être le sujet de cette circonspection reciproque.

M. de Vendôme étoit plus ouvert & moins rusé dans ses entreprises; celles de M. le Prince Eugéne étoient plus méditées: en un mot il joignoit l'acquis au naturel, brave, vigilant, infatigable dans ses travaux, caché & couvert dans ses desseins, voiant très-clair dans ceux des autres, toute l'adresse pour agir sans se laisser appercevoir, net dans ses marches, & très-capable de les cacher, admirable sur tout dans l'art des subsistances, vivant où les autres fussent morts de faim, fournissant aux dépenses de la guerre par la guerre même, ce qui est le propre d'un grand Capitaine, se souciant peu des plaintes de ceux qu'il mangeoit. Nous faisions tout le contraire, quoiqu'ils fussent très-méprisables en effet, & que nous eussions pû vivre à leurs dépens. Exact observateur de la discipline militaire qui s'évanouissoit dans les armées de l'autre.

Habile & profond dans la connoissance des Officiers de son armée, qu'il sçavoit emploier selon leurs talens, & dont il tira des services sans nombre. Prudent & libéral distributeur des graces de la Cour, dont il étoit le maître, & ennemi des mauvais Officiers: rarement excusoit-il les fautes, il sçavoit en faire la différence & en connoître les sources.

M. de Vendôme les excusoit & les souffroit même, il se contentoit de blâmer la lâcheté connuë & avérée, sans la punir pour servir d'exemple aux autres, & bien souvent l'a-t-on vûe couronnée. Cela venoit bien moins de son incapacité à connoître les bons sujets, que d'un excés de bonté & de complaisance pour ses amis, ausquels il n'avoit pas la force de rien refuser, & ces amis n'étoient pas toujours des Officiers généraux, c'étoient le plus souvent ses propres domestiques. Il arriva de là que les postes les plus im-

importans de la frontiére, qui demandoient d'être remplis par des Officiers habiles & courageux, furent presque toujours la proie des plus mauvais & des moins braves de son armée. Cette conduite tira à de si grandes conséquences, que tous ces Messieurs, qui pouvoient faire une bonne résistance, ne tinrent pas un instant, & se rendirent lâchement & de la maniére du monde la plus honteuse & la plus infame. Quand on songe à tout cela, on ne se sent point porté à le louër.

Cette conduite de M. de Vendôme étoit sans doute digne de blâme, & l'on peut dire que la guerre de 1701. jusqu'au Ministére de M. Voisin, a été le régne d'un grand nombre de mauvais Officiers & le découragement des bons, qui n'avoient pas plus de part aux graces, que s'ils n'en avoient pas eu aux dangers: car ce qui auroit dû reculer & faire mépriser les autres, les menoit grand train à la fortune.

On louë avec raison & avec justice l'application & l'attention de M. le Prince Eugéne dans le choix des Officiers de son armée, ausquels il destinoit les postes & les emplois importans; & ceux-mêmes qui lui étoient les plus attachés, n'étoient pas préférés aux autres, s'il leur connoissoit un moindre mérite. Il alloit même plus loin, il tâchoit d'attirer au service de son Maître, par de grandes récompenses, & par de plus grandes espérances, les Officiers habiles qui servoient dans les armées ennemies, dont il tira tous les services qu'on peut attendre raisonnablement de la valeur & de l'expérience.

Puisque j'ai tant fait que d'exposer à mes Lecteurs les qualités militaires de ces deux excellens Chefs de guerre, je ne crois pas qu'aucun trouve à redire que je les fasse connoître par celles de l'esprit & du cœur. Quant aux mœurs, ce n'est pas ici mon affaire: ils ont eu leurs passions & leurs foiblesses comme les autres hommes; qui est-ce qui en est exemt?

Je n'ai qu'une connoissance fort imparfaite de M. le Prince Eugéne dans ce qui regarde les qualités de l'ame. Ceux qui l'ont fréquenté plus particuliérement, m'ont dit que c'étoit un Prince de beaucoup d'esprit, cultivé par l'étude des belles Lettres & la lecture des Historiens anciens & modernes; grand politique, & qui sçait parfaitement se servir de ces ruses d'intrigues, dont l'art est une des principales parties qui caractérisent le grand Capitaine; juste, équitable, bon ami, affable, desintéressé, noble & grand dans ses pensées, libéral avec discernement, patient dans la disette & dans les adversités qu'il a souvent éprouvées. La force d'esprit avec laquelle il surmonta tous les obstacles & toutes les difficultés qu'on lui fit trouver en son chemin en Italie, marquent une élevation d'ame, une grandeur de courage, une supériorité & une force d'esprit & de raison, qu'on ne trouve guéres que dans les vertus les plus antiques. Ses grands talens pour la guerre, joints à beaucoup d'acquis, la grandeur de son courage dans l'exécution de ses desseins, sa constance à les suivre & à les tourner de differens côtés, se sont fait tellement remarquer par les succès, malgré les infinies difficultés & les disgraces qu'il eut à essuier dans l'Italie, que si jamais quelqu'un s'avise de décrire cette guerre avec toute l'exactitude qu'elle mérite, il fournira des leçons admirables aux Princes & aux Généraux d'armées, qui leur apprendront qu'il ne faut jamais desespérer, ni se rebuter dans les plus grandes infortunes, & que les ressources sont ordinairement plus grandes dans les malheurs les plus accablans que dans les petits.

Si l'on excepte les sciences ausquelles M. de Vendôme ne s'est jamais appliqué, & les affaires de politique où il ne fut, si je ne me trompe, jamais emploié, toutes les vertus dont je viens de parler étoient renfermées dans ce Prince au plus haut degré qu'elles pouvoient aller.

On voioit également en lui la bonté & la beauté d'un excellent naturel, l'humeur affable, douce & bien-faisante, incapable de haïr encore moins de se vanger, simple & sans

jamais ami ne donna des marques plus illustres de son amitié. L'Histoire nous a-t-elle jamais fourni d'exemples d'un héroïsme semblable ? Il n'appartenoit qu'à un cœur tel qu'étoit celui de M. de Vendôme de nous fournir, & de nous faire voir qu'il y en a de véritables : car il est certain que cet Officier, quoique très-brave, & orné même de grandes qualités, ne contribua jamais en rien par son esprit & par sa capacité aux victoires de ce grand Capitaine. Qu'on me fasse voir des Guerriers qui aient jamais consenti à ces sortes de partages & de transmigrations de gloire ; & cependant ce grand homme, pour y revenir encore, revêt son ami de sa propre gloire ; il n'est pas content si cet ami ne triomphe avec lui dans le même char, où il ne mérita jamais la moindre place : puisque personne n'ignoroit dans l'armée que Saint-Pater & d'Albergotti s'étoient très-distingués par leur valeur & par leur conduite, & qu'ils ne desespérérent jamais ; ils tinrent bon à la tête des troupes. Il est vrai que M. de Vendôme en parla avec beaucoup d'éloge, & qu'il écrivit même à la Cour ; mais son ami eut lui seul part aux graces du Roi, ce qui augmenta d'autant plus l'horreur de son ingratitude envers M. de Vendôme. On l'accuse de s'être attribué tout le succès de cette victoire, & d'avoir écrit au Ministre, & à plusieurs de ses amis de la Cour, qu'il avoit tiré ce Prince d'un des plus furieux embarras où il se fût jamais trouvé, & dans une situation d'autant plus fâcheuse, que la tête lui avoit tourné. Voilà l'homme sur l'amitié duquel cet ami généreux, cette ame noble & grande, comptoit si fort, & dont il fut si longtems la dupe, comme il l'a été de presque tous, sans rien faire pour ceux qui lui demeurérent toujours fidéles.

On dit que Dieu est libéral de ses graces à ceux qui le prient incessamment, perpétuellement & sans relâche ; mais il faut avoir le cœur net pour s'en rendre digne. M. le Duc de Vendôme n'y regardoit pas de si près : pourvû qu'on l'importunât sans cesse, il faisoit grace sur le reste. Sans cette importunité on n'avoit rien à espérer, quelque valeur que l'on eût, quelques services qu'on lui rendît. Or la véritable valeur est toujours modeste & peu intriguante ; au lieu que la fausse & la lâcheté même la plus avérée, est toujours immodeste, importune, plaintive & éloquente, parce qu'elle a besoin de beaucoup d'art pour se couvrir. Il n'en falloit pas infiniment auprès d'un Prince d'une vertu si fort à l'antique, si brave & si courageux, qui eut toujours de la répugnance à croire que ses amis manquassent des vertus & des qualités d'ame qu'il remarquoit en quelques autres, qui ne faisoient pas tant de bruit, & qu'ils pûssent enfin le tromper dans le partage des graces qui dépendoient de lui, ou qu'il pouvoit obtenir de la Cour à l'égard des sujets que ces gens-là lui proposoient, ou dans ce qu'ils lui demandoient pour eux-mêmes, & cependant la plupart en étoient indignes, comme il ne parut que trop par leur conduite.

Il étoit né naturellement libéral ; mais les pilleries de ses domestiques, qu'il souffroit, & qui s'enrichirent tous, le laissoient toujours dans cet état violent, où les cœurs généreux se trouvent, lorsqu'ils sont hors d'état de répandre sur les honnêtes gens les biens que les fripons leur ôtent. Sur ce pied on ne peut absolument assûrer s'il étoit tel que bien des gens le prétendent ; & si l'on ne peut pas dire de lui, lorsqu'il avoit de l'argent, ce que disoit Saint-Evremont des personnes libérales, qu'ils ne sont pas ordinairement les plus justes, & qu'ils donnent le plus souvent par une impulsion peu réguliére. Celui-là a le cœur véritablement grand & généreux, dit-on encore, qui choisit par préférence les sujets où le mérite & la vertu se trouvent joints à la mauvaise fortune.

Il étoit au-dessus de l'argent au-delà de ce qu'on peut dire. Il le méprisoit à un tel point, que lorsqu'il plaisoit à son Intendant de lui en donner, il s'en défaisoit tout aussi-tôt en faveur des premiers venus, sans choix ni sans régle : bien différent de quel-

choisit un (a) d'une vertu & d'une intégrité à l'antique pour avoir inspection sur les Hôpitaux, avec des apointemens convenables pour cet emploi. Il s'en acquitta autant qu'il dépendoit de son pouvoir ; mais il étoit si bridé, qu'il n'eut que celui d'ordonner, sans qu'il fût en droit de faire punir les coupables. Tout alloit le mieux du monde dès qu'il paroissoit ; mais à peine couroit-il à un autre Hôpital à quelques lieuës de là, qu'on reprenoit le train ordinaire ; & bien qu'il fût appuié des plus honnêtes gens, & estimé de toute l'armée, il s'attira une foule d'ennemis très en credit à l'armée, parce qu'ils en avoient à la Cour, & des desagrémens de la part de celui dont l'emploi le mettoit en pouvoir de remédier à tous ces desordres, & l'obligeoit à le soutenir : ce qui affligeoit extrémement M. de Vendôme. Flobert ne se rebuta point pourtant de tant de dégoûts qu'il recevoit, il demeura toujours incorruptible. Ce n'étoit pas là le moien de s'avancer ni de s'enrichir comme tant d'autres, aussi sortit-il de l'Italie aussi riche qu'il y étoit entré : vertu rare & mémorable, conservée au milieu de cette forêt de pillards & de corrompus.

Rien de plus triste & de plus surprenant que la misére de nos soldats dans les Hôpitaux, ils y mouroient bien moins de leurs maladies ou de leurs blessures, que faute de soins, de remédes & de nourriture. Ce qu'il y eut de plus triste & de plus ruineux pour les Officiers, est que les Commis usoient de cette fraude d'être longtems, & presque toujours des années entiéres sans faire de nouveaux états, & sans effacer les noms des soldats morts pour en avoir la paie.

On n'en demeura pas là, on trouva un autre expédient pour butiner & piller, afin de finir au plutôt la ruine des Officiers par les retenuës qu'on faisoit journellement sur toute l'armée, sous prétexte de quelque dégât, ou de maraudes, ou de pillages de quelques châteaux ou villages qu'ils faisoient monter au-delà du dommage : invention admirable qui nous vint des armées de Flandres, & dont on se trouva encore mieux en Italie. A peine paioit-on vingt mille livres sur cent mille qu'on avoit retenu sur l'armée : friponnerie prodigieuse, & qu'on croiroit à peine, si mille témoins qui vivent encore n'en attestoient la vérité.

Les Officiers & les soldats accablés de tant de miséres, sans qu'il fût possible à M. de Vendôme d'y remédier, hors dans les retenuës, lorsqu'on s'apperçut de la fraude, tombérent dans une honteuse misére & dans le dernier découragement. Cela leur abattit tellement le cœur, qu'on ne remarqua plus la même volonté dans nos troupes, & l'on vit une foule de fripons triompher impunément de leurs miséres. Ces gens transformés tout d'un coup de pauvres en riches, aux dépens des Officiers & de la vie des soldats, d'inconnus & d'obscurs en illustres & en célébres, leur dépense étoit telle, qu'il s'en falloit bien que les Généraux dédaignassent de manger à leur table, chacun enchérissoit l'un sur l'autre avec une profusion de vins de Champagne & de Bourgogne, & de viandes les plus exquises, qu'on peut dire que la plupart enchérirent sur l'énormité de Vitellius dans certains repas qu'ils donnérent. Ces faits sont véritables, & personne n'oseroit les révoquer en doute. Si l'on se plaint que j'aie trop alongé cette digression, du moins la postérité ne s'en plaindra pas non plus de ce que j'ai poussé un peu trop loin le paralléle de deux Guerriers célébres, & dignes d'être mis au rang des plus grands Capitaines qui aient paru depuis longtems : cette connoissance ne sera pas inutile, & servira de clef à ce que je pourrai dire ailleurs de leurs actions, qu'on peut mettre en regard avec quelques-uns que mon Auteur rapporte dans son Histoire.

(a) *Le Sieur de Flobert, Commissaire de la Gendarmerie.*

§. VIII.

Bataille de Cassano. Réflexions sur la conduite des deux Généraux.

J'Ai avancé dans le Paragrafe précédent, que dès que M. le Duc de Vendôme parut en Italie, la fortune nous fut favorable. M. le Prince Eugéne auroit fort souhaité d'avoir tout autre Général en tête. Il changea un peu dans sa façon de faire la guerre, il devint moins audacieux & plus circonspect : il devoit attendre du tems, & essuier en attendant plusieurs disgraces. La guerre de Piémont étant déclarée, M. de Vendôme y passa, & le Grand Prieur de France son frére alla commander en Lombardie.

M. le Grand Prieur ne manquoit pas de courage, il en avoit même beaucoup; & quant à l'expérience, il en avoit plus qu'aucun de ses Officiers Généraux. Mais ce beaucoup en tout étoit étouffé par un défaut très-essentiel, parmi quelques autres, & qui n'est pas excusable dans un homme de guerre : il le poussa même aux derniéres bornes. C'étoit justement celui qu'un fameux Capitaine (a) mettoit au nombre des plus grands. Un Général d'armée, disoit-il, doit être un homme de toutes les heures, & ne dormir que le moins qu'il peut. Il avoit raison. Henri IV. pensoit de même, & il étoit tel en effet. On disoit de lui qu'il restoit moins au lit que le Duc de Maienne à table : l'on conjectura de là que le premier l'emporteroit sur l'autre.

La conjecture fut encore plus forte à l'égard du Prince Eugéne fort éveillé, & le Grand Prieur fort endormi, qui joignoit au défaut de dormir beaucoup, & de rester au lit toute la journée, du moins jusqu'à trois ou quatre heures après midi, celui de M. de Maienne; mais je ne sai si celui-ci bûvoit un peu trop quelquefois. Alexandre le Grand fut accusé de ces deux défauts; mais ni l'un ni l'autre ne nuisirent jamais à l'avancement de ses affaires, mais beaucoup à sa réputation. On les lui reprocha pourtant en bien des occasions. On peut lire Arrien sur ces deux défauts. A l'égard de son penchant pour dormir, je ne me souvenois plus dans quel Auteur j'avois lû certain conte qu'on rapporte de lui : le hazard me l'a fait trouver dans le Dictionnaire de Bayle. Il dit qu'Alexandre aiant trouvé Diogéne endormi, lui cita le vingt-quatriéme vers du second Livre de l'Iliade :

Stertere perpetuam non dignum est Principe noctem.

Diogéne lui rétorqua tout aussi-tôt la suite du passage d'Homére.

Cui populique salus, & tanta negotia curæ.

Il ne pouvoit pas lui répondre avec plus de présence d'esprit & plus à propos, dit l'Auteur. Diogéne se justifioit, & marquoit en même tems ce qu'Alexandre devoit faire. Il montroit que s'il y a de la faute à dormir, c'est lorsque l'on est chargé du gouvernement des peuples : j'ajoute, & plus encore lorsqu'on est à la tête des armées. Un Prince peut bien dormir quelquefois sur la foi & la vigilance d'un Ministre, à l'égard des affaires qui regardent le gouvernement de son peuple; mais il n'en est pas ainsi du Chef d'une armée. Revenons à Cassano.

Le Prince Eugéne ouvrit la campagne le 30. de Mai 1705. par l'insulte de la cassine.

(a) Le Prince Maurice d'Orange.

ne de Mofcolini ou la Bouline, que le Grand Prieur avoit fait occuper, & qui n'étoit éloignée que de cinq ou six cens pas de sa droite. Il y marcha en personne avec un grand corps de grenadiers, & d'un autre de cavalerie qui les soutenoit. Le Prince de Virtemberg fut chargé de cette entreprise, mais elle n'eut pas tout le succès qu'il en attendoit. Il y fit assommer une infinité de braves gens. Il la força à la fin après un combat qui dura depuis dix heures du soir jusqu'au crepuscule du jour; mais il ne la prit pas. Il se rendit maître de la basse-cour & d'un colombier avec beaucoup de perte. Il trouva dans un cellier des gens si peu d'humeur à céder, & si résolus, qu'il y perdit son escrime; mais comme les événemens les plus fâcheux irritoient bien plus ce grand Capitaine qu'ils ne l'abattoient, il regarda cette disgrace comme un non avenu: c'est ce que doit faire tout Chef de guerre qui s'est acquis l'estime & la confiance de ses troupes. Elles s'accoûtument par là à se mettre au-dessus des disgraces les plus accablantes.

Après une action si brillante, où les ennemis perdirent beaucoup de soldats d'élite, le Grand Prieur, qui eût dû se tenir alerte sur les desseins de M. le Prince Eugéne, continua toujours dans son train de vie ordinaire, il s'endormit très profondément; pendant que son ennemi actif & vigilant, dormant peu & pensant beaucoup, se sert de l'avantage de la nuit, décampe, nous dérobe une marche pleine & entiére, puisqu'il étoit plus de deux heures de jour que nous n'avions nulles nouvelles de ce mouvement. Nous décampâmes & nous forcâmes de marche. Le Prince Eugéne revira sur nous dans le dessein d'engager une affaire; mais s'étant ravisé sur la bonté de notre poste (a), il ne jugea pas à propos d'y user ses troupes, & tira droit à l'Oglio, qu'il passa à la faveur de son canon. Nous avions six bataillons dans Palazuolo. Celui qui y commandoit (b) ne jugeant pas le poste tenable, ni le Grand Prieur disposé à le secourir sans courre les risques d'une bataille rangée, Toralba aiant pris trop tard son parti pour sa retraite, fut suivi d'un corps de Prussiens qui le joignirent, l'attaquérent, le battirent, & lui-méme fut fait prisonnier: la plus grande partie de ses troupes se sauva par différentes routes.

M. le Grand Prieur apprenant toutes ces nouvelles, ne se crut plus assûré dans son camp de Soncino. Il y avoit un assez bon château, où il jetta du monde, & décampant ensuite, passa le canal Palavicino pour marcher à Ombriano, poste inaccessible; mais qui ne couvroit pas le Cremonois, comme Saint-Fremont l'avoit prétendu. Il étoit aisé de reconnoître, du train dont le Prince Eugéne s'y prenoit, qu'il iroit bientôt à son but. Enfin il en fit tant, que le Grand Prieur fut hors de mesure.

M. le Duc de Vendôme, averti des manœuvres du Grand Prieur, quitta son armée de Piémont, qui assiégeoit alors Chivas, & la laissant sous les ordres du Duc de la Feuillade, court en hâte à son frére campé à Ombriano. Sa diligence fut extréme, tant il étoit inquiet des démarches du Grand Prieur, qui se trouvoit d'autant plus embarrassé, qu'il n'avoit presque aucun Officier Général en qui il pût se confier. Deux des principaux concouroient même à sa perte & à sa honte, par des conseils bien différens de ceux qu'ils auroient dû lui donner, sous je ne sçai quelles apparences chim..iques de commandement de l'armée, dont quelqu'un leurroit chacun en particulier, s'ils pouvoient faire en sorte d'engager le Grand Prieur dans quelque pas dangereux, d'où il ne se pût tirer, & qui pût fournir matiére à le rappeller.

Celui-ci ne s'attendoit pas à la venuë de M. le Duc de Vendôme son frére, ni même quelques-uns des Généraux. Certain Officier lui écrit, comme il en avoit reçû ordre,

(a) *Manerbia*.
(b) *M. de Toralba, Lieutenant Général Espagnol.*

dre, de venir à nous sans perdre aucun tems: car il jugea le Grand Prieur perdu dès ses premiéres démarches. Il fit si bien connoître à M. de Vendôme le piége où son frére alloit donner, qu'il partit sur le champ, avec ordre à M. d'Albergotti de prendre dix bataillons & autant d'escadrons qu'il tira du siége, & de venir le joindre. D'Albergotti sentit bien la conséquence de cet ordre, il marcha avec une si incroiable diligence, qu'on fut étonné d'apprendre qu'il n'étoit qu'à une marche de nous.

La présence de M. de Vendôme ranima cette armée abattuë, & rabattit un peu des espérances des ennemis; mais comme ils avoient fait un nombre de pas qui pouvoient avoir des suites fâcheuses pour nous, & qu'il falloit aller au-devant des autres, qui pouvoient naître des premiéres, cela inquiétoit beaucoup M. le Duc de Vendôme, lorsque le corps que commandoit M. d'Albergotti arriva fort à propos. Après cette jonction nous décampâmes d'Ombriano pour nous approcher de M. le Prince Eugéne, qui sentit par ce mouvement hardi qu'il avoit un tout autre homme en tête que le Grand Prieur. Nous campâmes à Casal-Morano, qui couvroit la gauche, Sorezino à notre droite, que l'on prit pour quartier général: de sorte que les armées étoient en présence. Les ennemis nous avoient déja prévenus aux quatorze Navilles, c'est-à-dire, quatorze canaux à vingt ou trente pas les uns des autres, poste d'une extréme importance. M. de Vendôme y marcha en personne avec tous ses grenadiers & des troupes détachées, & les fit attaquer tout à la chaude. On força les ponts les uns après les autres; mais on trouva un peu plus de résistance aux derniers. Les soldats de la queuë voiant qu'on n'attaquoit que par une tête, & s'ennuiant de leur inaction, perdirent patience; ils se jettent à l'eau à droit & à gauche le long des bords pendant qu'on étoit à forcer les ponts, quoiqu'ils eussent de l'eau par dessus les épaules en quelques endroits. Les ennemis étonnés de cette boutade, se voiant au moment d'être pris à dos, & coupés dans leur retraite, à laquelle ils songeoient déja, abandonnérent ce poste sans presque aucune résistance.

Les deux armées étoient campées fort près l'une de l'autre, comme je l'ai dit. Nous crûmes quelque tems qu'il y auroit une action; mais il n'y eut qu'une marche de nuit que l'ennemi nous déroba fort finement & fort habilement, ce qui étonna fort M. de Vendôme. Je ne sçai si le Grand Prieur en fut fort fâché, je pense que non: de sorte qu'à cet égard là, les deux freres n'eurent rien à se reprocher, & chacun pouvoit retorquer sur l'autre. Le sujet de cette marche étoit le passage de l'Adda, qui ouvroit le Milanois à l'armée Impériale, & le passage dans le Piémont, où elle vouloit aller secourir M. le Duc de Savoie qui menaçoit ruine.

Il falloit user d'une extréme diligence pour se porter promtement sur cette riviére. M. le Prince Eugéne s'y transporta en deux marches forcées dans un endroit si favorable pour la construction de son pont, qu'il ne crut pas que le Marquis de Broglio, qui étoit de l'autre côté avec un ou deux bataillons & quelque cavalerie, osât jamais lui disputer le passage. Il avoit peu de monde, & quand il en auroit eu suffisamment, la partie n'étoit pas égale.

M. de Vendôme n'apprit ce déménagement de l'armée Impériale qu'au grand jour: ce n'est pas qu'il n'eût donné de bons ordres pour être averti; mais ils furent si mal observés, que celui qui en fut chargé, oublia qu'il dût les exécuter lui-même, & le lieu par où l'ennemi pouvoit passer, & se coucha tranquillement, tant le narcotique étoit à la mode dans cette armée.

M. de Vendôme ne perd pas un moment à cette nouvelle, il décampe pour marcher au vieux camp d'Ombriano, & de là à Cassano, pour se mettre à portée de l'ennemi: c'est un village de l'autre côté de l'Adda, où nous avions un pont de batteaux, dont M. le Prince de Vaudemont avoit fait retrancher la tête à l'ouverture

ture



ture de la campagne, par un ouvrage fort considérable, capable de contenir sept à huit cens hommes de défense. Un habile Ingénieur Italien nommé Massoni l'avoit construit, & il fut très-blâmé de ce Prince de l'avoir fait si grand: comme si la tête d'un pont se fortifioit autrement que par de grands ouvrages. On verra bientôt qu'il ne pouvoit rien faire de plus sage, de plus salutaire & de plus conforme aux régles de la guerre. M. le Marquis de Broglio en passant ce pont y trouva fort à redire, & n'aiant heureusement pas eu le tems de le ruiner, en fit faire un autre dans l'intérieur en forme de demi lune, qui ne servit qu'à nous embarrasser.

Nous campâmes dans le bassin que forment l'Adda & le Ritorto. Comme nous n'avions aucun tems à perdre, pour défendre le passage de cette riviére, M. de Vendôme étoit parti un jour auparavant avec quinze bataillons & quelque cavalerie, qu'il tira de son armée, avec ordre au Grand Prieur de décamper le lendemain, & de marcher au pont de Cassano pour s'approcher plus près de l'ennemi, & d'attendre ses ordres dans ce camp-là, pendant qu'il accouroit au secours du Marquis de Broglio, qui étoit à Paradiso, maison de campagne qui appartient aux Jésuites de Bergame, qui est sur le haut Adda, un peu en deçà de cette riviére, vis-à-vis laquelle les ennemis avoient commencé de jetter leur pont.

Ce détachement, animé par la présence de son Général, pressa tellement sa marche, qu'il joignit le même jour le corps que commandoit le Marquis de Broglio, qui se trouvoit dans l'état du monde le plus fâcheux, une armée en tête, rien à lui opposer, & cette armée se trouvoit postée d'une maniére si avantageuse, qu'il est rare de rencontrer des postes semblables dans un passage de riviére. Jamais terrain ne fut mieux choisi. C'étoit une hauteur assez considérable, qui s'élevoit le long des bords de la riviére, & qui s'abaissant peu à peu des deux côtés, alloit se perdre assez loin, laissant pourtant un espace entre deux, pour le passage des troupes pour aller au pont. Cette hauteur commandoit sur toute la plaine.

Le Prince Eugéne, profitant en grand Maître de cette situation, y fit dresser plusieurs batteries & tirer des épaulemens paralléles les uns sur les autres, qu'il garnit d'un feu prodigieux d'infanterie.

C'eût été une imprudence d'approcher des bords de la riviére pour empêcher l'établissement de leur pont. C'auroit été exposer les troupes à un danger manifeste contre un feu si supérieur & si bien établi, & contre lequel il étoit impossible de se couvrir & de s'empêcher d'être vû d'en haut de la tête aux pieds. M. le Duc de Vendôme songe à s'en éloigner, & à laisser la plaine, c'est-à-dire, un espace assez considérable entre la riviére & le terrain qu'il avoit choisi. Mais comme il avoit un coup d'œil admirable, il sçut se servir habilement de tous les avantage qu'il pouvoit en tirer; c'étoit un endroit couvert de haies, de taillis, & d'arbres touffus, & de mille autres chicanes dont on sçait profiter dans l'occasion. Il y ajouta encore tous les obstacles de l'art, de sorte que nos retranchemens formoient comme un arc, dont la riviére faisoit la corde.

Pendant ce tems-là les ennemis jettent leur pont; mais comme l'Adda roule ses eaux d'un rapide extraordinaire, qui tient beaucoup du torrent, on perdit beaucoup de tems à le dresser, soit que la légéreté des pontons en fût cause, soit que ce fût l'impétuosité du courant, qui empêchoit la liaison des poutrelles. Mais ce qui contribua le plus à faire échouer cette belle entreprise, ce fut le retardement des pontons. M. le Prince Eugéne le dit lui-même. Je tiens ceci d'un Officier Général de grand mérite & très-entendu. Je vais rapporter ses propres paroles, pour faire voir combien il importe de faire marcher les pontons à la tête de tout lorsqu'il s'agit du passage d'une riviére. „ Ce „ Prince avoit sur nous une grande marche sur l'Adda, dit-il, & il a prétendu que si „ les pontons étoient arrivés à l'heure qu'ils devoient s'y rendre, le passage se seroit fait

„ com-

„ comme celui de l'Oglio sans obstacle; mais quelques chariots rompirent en chemin.

M. le Prince Eugéne aiant enfin établi son pont, il y fit passer quelques deux cens grenadiers; mais il s'apperçût bientôt que le débouché de son pont dans la plaine n'étoit pas la chose du monde la plus aisée, qu'il seroit attaqué infailliblement après qu'un certain nombre de ses troupes seroit passé, & que quand même l'ennemi ne prendroit pas ce parti-là, il lui étoit impossible de se former dans la plaine, que nous avions environnée d'un retranchement courbe ou en forme de croissant, dont les deux pointes alloient aboutir des deux côtés à la riviére; que tout cela étoit garni d'un feu prodigieux d'infanterie, & de plusieurs batteries; qu'en s'engageant dans ce coupe-gorge, où il falloit se former, il se voioit battu de tous côtés. Il envisage avec chagrin tout le péril où il alloit s'engager, il vit la perte de son armée, s'il passoit par dessus de si affreuses difficultés. S'il étoit battu dans un endroit si resserré, sa retraite étoit la chose du monde la plus chimérique: une riviére à dos, un pont où quatre hommes pouvoient à peine passer de front, & une riviére d'un cours de torrent & fort profonde, outre la hauteur de ses rives; tout cela lui passa par la tête, qu'il avoit si bonne & si sage: abandonner cette entreprise sans rien tenter de nouveau, & sans la faire suivre d'une autre plus éclatante qui pût lui faire oublier la honte de la premiére, sa réputation en étoit flétrie. Fâché d'être venu recevoir cette espéce d'affront de si près, il cherche tous les moiens possibles de se tirer de ce mauvais pas avec quelque honneur. L'occasion s'en présenta bien vîte. On vint lui dire que le Grand Prieur s'étoit campé dans le bassin de Cassano entre l'Adda, où nous avions notre pont & le canal ou naville du Ritorto, qui dérive de cette riviére, & qui se rejette dans la même riviére, où il y avoit un autre petit naville qui sortoit du premier, & qui va du côté de Rivolta.

Tout ce terrain entre le Ritorto & l'Adda, embrasse un fort petit espace. Ce qu'il y avoit de fâcheux, c'est que les bords du canal que nous bordions étoient contre nous, fort élevés & bordés de haies, de grands arbres & de taillis. C'est dans un poste si desavantageux où le Grand Prieur s'étoit campé. Nous avions le canal en face & la riviére à dos, & Cassano, qui est au-delà du pont, pour quartier général.

Le Prince Eugéne, qui vit son passage de l'Adda réduit à l'absurde, ravi de trouver une si belle occasion, que M. de Colménero lui offroit secrétement, & de tirer profit de l'inutilité de ses démarches, se servant de l'avantage de la nuit, plie secrétement son pont, décampe à la sourdine, & tire droit au Grand Prieur, dans le dessein de le combattre dans un endroit si avantageux pour lui, & si peu soutenable pour nous, & nous dérobe encore cette marche.

Le Duc Vendôme surpris de ces marches si souvent soufflées, & son armée diminuée d'un tiers par les troupes qu'il en avoit tirées, ne pouvoit digérer son chagrin, il se hâte de gagner le pont de Cassano, de le passer, & de se joindre à son frére, à qui il avoit écrit de marcher à Rivolta, où il le croioit déja. Il ne doutoit point que les ennemis n'eussent tiré de ce côté-là. En effet s'ils se fussent emparés de ce camp, ils nous eussent jetté dans un défilé très-dangereux: rien ne leur étant plus aisé que d'entrer dans le Crémonois, & de nous couper toute communication avec Crémone & Mantouë, où nous avions tous nos magasins. Mais ce n'étoit pas là leur véritable dessein, ce n'étoit que leur pis-aller. Le Grand Prieur le prévit mieux que son frére, & soupçonna même que celui-ci étoit conseillé par quelque traître, comme je le dirai bientôt. Le Prince Eugéne avoit des vûes plus grandes & plus profondes, qui le conduisoient plus sûrement & par des moiens plus courts & plus faciles à la conquête du Milanois, où il avoit de grandes intelligences que certain traitre lui avoit ménagées, & le mettoit du moins en état de traverser tout le païs pour passer en Piémont au secours du Duc de Savoie:

ce-

ce qui changeoit entiérement la face des affaires, & nous réduisoit à ne savoir plus où donner de la tête.

Tout le succès dépendoit du passage de l'Adda. Cette entreprise venoit d'échouer du côté de Paradiso, comme je viens de le dire; mais il n'y avoit rien encore de desespéré. Les ennemis n'ignoroient rien de tout ce qui se passoit dans notre armée, ils perçoient dans le plus secret de nos affaires, non seulement en Italie, mais plus encore en Flandres, l'argent d'Angleterre aiant presque tout corrompu. Ils ne trouvérent jamais tant de ressources que dans cette campagne-là. En effet nos affaires étoient en tel état par les démarches du Général de l'Empereur, & par la conduite du Grand Prieur, qu'il falloit ou abandonner le Mantouan & le Crémonois, pour sauver le Milanois, ou abandonner celui-ci pour garantir l'autre; il falloit opter. Il est certain que nous prenions le dernier parti sans le savoir & sans le prévoir, par l'adresse de Colménero, Lieutenant Général Espagnol, qui avoit des intelligences criminelles avec l'ennemi.

Colménero étoit un homme de fortune, qui étoit monté à tous les honneurs de la guerre dans le Milanois par son esprit & par son courage, plutôt que par les qualités qui nous rendent respectables & dignes de l'estime des honnêtes gens. Jamais homme peut-être n'eut tant de vices couverts, & si peu de vertus; il s'est rendu autant illustre par sa trahison, qui le conduisoit fort au-dessous de ses espérances, comme il l'éprouva peu de tems après, que par la corruption de ses mœurs: adroit à couvrir les vices qui pouvoient nuire à sa fortune, & encore plus à faire voir dans les honnêtes gens, dont il craignoit la concurrence, des défauts & des vices qu'ils n'avoient pas; fourbe & rusé, vindicatif, injuste, & d'autant plus caché dans ses mauvais desseins, qu'il paroissoit ouvert & libre dans ses paroles; avide du bien d'autrui, qu'il ne se faisoit pas conscience de prendre, & qu'il prodiguoit avec le sien propre, lorsqu'il s'agissoit de satisfaire son luxe & ses passions les plus desordonnées. Adroit & insinuant, & très-propre à se faire des amis par ses libéralités excessives, & à se faire voir par ses qualités estimables dans ce qui regardoit les affaires du gouvernement.

Cet homme s'étant acquis la confiance & l'amitié de M. le Prince de Vaudémont, qui l'avoit comblé de biens & d'honneurs, s'étoit tellement ensuite insinué dans l'esprit de M. de Vendôme, que ce Prince ne lui cachoit rien de ses desseins; & comme il lui voioit une grande intelligence du païs, rarement rejettoit-il ses conseils, tant il savoit les appuier de raisons spécieuses, & faisoit paroitre de zéle à lui découvrir les desseins de ses ennemis: car il faisoit même passer ses espions à l'armée Impériale au vû & au sçû de M. de Vendôme; les plus fins s'y fussent laissés prendre. Aussi ce Général donna-t-il dans ses piéges comme les autres.

Colménero, qui avoit dessein d'écarter le Grand Prieur de notre pont de Cassano, comme il est à présumer qu'il l'avoit promis au Prince Eugéne, dit à M. de Vendôme au camp de Paradiso, (je tiens ceci de ce Prince lui-même,) qu'il étoit très-bien informé que les ennemis tiroient du côté du Crémonois, que le pont abandonné & plié, & la marche de toute une nuit, étoit le véritable sujet de leur marche pour nous prévenir au poste important de Rivolta; que la conquête du Crémonois & du Mantouan le touchoit bien plus que le salut du Duc de Savoie, qui servoit de prétexte à un si grand dessein; que le meilleur parti qu'il avoit à prendre dans une telle conjoncture, étoit d'y marcher incessamment, & d'envoier des ordres plus précis au Grand Prieur de laisser là son pont de Cassano, & de courir à Rivolta; que cela lui suffiroit, sans se trop presser de le joindre avec ce qu'il avoit de troupes, de peur qu'en se hâtant trop il ne dégarnît l'Adda, de peur encore que les ennemis ne revinssent par une contremarche sur l'Adda, s'ils la savoient abandonnée, aiant laissé leurs ancres & leurs cordages dans la riviére pour refaire leur pont plus promptement; que s'il prenoit le parti qu'il

lui propofoit, il pouvoit fe promettre un heureux fuccès & de réduire par cette conduite les ennemis à paffer la campagne de camp en camp, & fans rien faire.

M. de Vendôme eut le malheur de fe rendre en partie aux perfides confeils de cet homme, qui faillit à le précipiter dans le piége du monde le plus dangereux; il refta pourtant fufpendu entre ce confeil & ce qu'on lui avoit mandé des deffeins de la Cour de Vienne, qui avoit extrémement à cœur le fecours du Duc de Savoie; ce qui le détermina à faire une marche forcée, malgré les raifons de l'Efpagnol. Il ne laiffa pas pourtant d'ordonner au Grand Prieur fon frére de marcher fans délai ni excufe au camp de Rivolta, & d'occuper ce pofte, de crainte que l'ennemi ne l'y prévînt, ordre donné contre toutes les régles de la prudence: car avant que de donner cet ordre, il falloit auparavant démêler les mouvemens de l'ennemi.

Le Duc de Vendôme fe trouvoit extrémement combattu entre ces raifons & celles qui lui paffoient par la tête, ce qui le rendoit inquiet & fort indéterminé dans le parti qu'il avoit à prendre; il ne voioit qu'embarras & que doutes dans les deffeins de l'ennemi. Le Grand Prieur étoit fi peu de l'avis de Colménero, qu'il fallut des ordres réitérés pour l'obliger à décamper de Caffano; il fe met en marche, mais fi tard & fi pefamment, qu'une partie des troupes de fon arriéregarde n'étoit pas encore hors du camp à onze heures du matin; mais la tête étoit arrivée à Rivolta, parce qu'il la fit preffer, aiant envie de s'y repofer & d'éviter les grandes chaleurs. Il eft certain que fi le Grand Prieur fût parti au premier ordre qu'il reçut du Duc de Vendôme fon frére, cette marche auroit été le dernier coup de notre perte.

Je ne fai pas d'où vint l'avis; mais il courut un bruit fourd dans l'armée dès le matin du 16. d'Août, que les ennemis étoient en pleine marche, & qu'ils tiroient droit à notre pont, car à peine le favoit-on peut-être à Paradifo. Je dis à trois ou quatre de nos Généraux, qui affûroient que les ennemis venoient d'échouer au paffage de l'Adda, que s'ils vénoient à nous pour nous combattre dans ce beau pofte, ils auroient bon nés, & que fûrement nous ne nous en tirerions pas fans y laiffer bien des chapeaux, & peut-être notre honneur: je dis ceci parce qu'il court un bruit parmi nos foldats qu'ils ont décampé de leur camp de Pembrato dès l'entrée de la nuit. Meffieurs le Marquis de Prâlin & de Vaudrai étoient du nombre. *Quoi vous donnez dans cette fottife*, me dit le dernier? Elle ne l'eft pas peut-être tant que vous diriez bien, lui répondis-je? & je vous déclare que fi j'étois à la place du Général de l'Empereur, & que je fuffe auffi bien affuré de notre fituation que je le fuis, & que vous l'êtes, j'aimerois mieux mille fois ne point paffer l'Adda, & vous battre ici avec le foin que nous avons pris pour nous empêcher de l'être: après cela je verrois de l'urine de tous tant que vous êtes, & la mine que vous feriez. Ils fe prirent tous à rire. „ Allez éveil-
„ ler le Grand Prieur qui dort comme une marmotte, pour lui apprendre cette nou-
„ velle, *me dit un autre*, & vous en ferez reçu comme un de la compagnie qui a vou-
„ lu tenter cette avanture, & cependant vous ne lui direz rien que de fort fenfé: les
„ précautions ne gâtent rien jamais, & il eft toujours bon de prévenir les événemens
„ quelque imaginaires qu'ils puiffent être; ce que vous dites peut arriver, mais ne
„ l'attendez pas pour cette fois-ci.

Puifque vous ne rejettez pas les précautions, lui dis-je, je vous prie d'agréer que je faffe un pont fur le Ritorto. Il y en a un de pierre à notre gauche, mais ce n'eft pas celui qu'il nous faut: il me paroît néceffaire d'en établir un au-deffous de la Pandine, qui eft dérivée du Ritorto, & qui laiffe un efpace de plus de cent cinquante pas entre l'Adda & elle. Nous fommes entaffés les uns fur les autres dans un baffin fort refferré; fi nous étions attaqués nous ferions perdus, les bords du Ritorto étant contre nous, un pont large de cent pieds nous donne une communication fûre en nous étendant fur

la

la Pandine, qui forme un angle avec le Ritorto, l'ennemi se trouveroit vû de flanc & de revers de ce côté-là, outre que ce poste nous assûre le chemin de Rivolta, puisque cette riviére y va tout droit. Messieurs de Prâlin & de Vaudrai furent de mon avis, mais les autres y furent contraires. Comme le bruit augmentoit toujours que l'ennemi marchoit, & qu'il tiroit droit de notre côté, je courus au Grand Prieur, qui ne faisoit que de s'éveiller. Il se moqua de moi, & ne se fâcha point; mais il me permit de retrancher les trois quarts de la largeur de mon pont, à quoi je travaillai sur le champ, & ce pont nous fut d'un usage infini, quoiqu'il ne fût pas achevé. Je n'eus pas le tems de mettre de la terre sur les fascines, aussi fut-il baptisé sous le nom de pont de fascines.

M. le Grand Prieur avoit marché à Rivolta, comme je l'ai dit, après l'établissement du pont de fascines sur lequel il avoit passé; mais comme on ne se pressa pas beaucoup, l'arriéregarde passoit à peine le pont que M. de Vendôme arriva, ce qui fit notre salut. Quelques bataillons même, entr'autres Médoc, Querci, Grancei & autres, dont j'ai oublié les noms, qui s'étoient alongés sur le chemin de Rivolta à la suite des brigades de notre cavalerie, rebroussérent sans aucun ordre sur l'avis que les ennemis paroissoient, & que la tête des troupes de Paradiso commençoit à passer sur notre pont de l'Adda.

Le Colonel du régiment de la vieille Marine, aujourd'hui Lieutenant Général, Officier de valeur, & distingué par son application & son mérite à la guerre, occupoit avec huit compagnies de grenadiers deux cassines qui étoient fort près de l'autre côté du pont de pierre, & qui n'étoient point retranchées. Du haut de ces cassines, on pouvoit voir tous les mouvemens des ennemis. Il ne douta point qu'ils ne marchassent à nous. Comme ces cassines n'étoient point tenables, il songea à faire rompre le pont qui étoit de pierre, & d'en faire autant à une écluse qui étoit au-dessus, & qui eût rendu le Ritorto tout-à-fait impraticable: mais ce fut inutilement : il falloit un tems considérable, & ce tems lui manquoit, les ennemis se trouvant si près, que nos gens qui tiroient des fenêtres leur tuérent & blessérent bien du monde.

M. le Prince Eugéne regarda ces cassines comme un objet digne de considération, par les manœuvres dignes de cet Officier, qui sembloit affecter de cacher son monde pour amuser l'ennemi, qui s'imagina que ces tirailleurs n'étoient pas là sans être bien soutenus; ce qui lui fit perdre plus de trois heures de tems, qu'il auroit pû mieux emploier, & nous donna celui de nous reconnoître & de prendre quelques mesures.

Sur ces entrefaites les quinze bataillons arrivent de Paradiso. M. de Vendôme, voiant la foule des équipages qui passoient dessus le pont pour gagner Cassano, que chacun tâchoit de sauver, & prévoiant ce qui alloit arriver, ordonna qu'on jettât ces équipages dans la riviére, pour laisser le passage libre aux troupes qui venoient de Paradiso. Il doutoit encore de la marche des ennemis sur nous, ne sachant rien encore de ce qui se passoit au poste des deux cassines d'au-delà du pont, où celui qui y commandoit étoit toujours resté, & la plûpart ignoroient son arrivée. Ce fut donc à ce pont de l'Adda que M. de Vendôme apprit que les ennemis paroissoient, & que ce n'étoit point au poste de Rivolta qu'ils en vouloient. Il pouvoit alors mander au Grand Prieur son frére de se rabattre sur Cassano avec ce qu'il avoit de troupes, ou de se tenir à portée de tomber sur la gauche de l'armée Impériale, & de l'envelopper tout entiérement; il n'y pensa pas à propos; & lorsque l'affaire fut embarquée, il n'étoit plus tems. La raison de cela est, qu'il avoit encore la tête remplie de sophismes de Colménero, dont il ne pouvoit se délivrer, quoiqu'il fût informé à chaque instant que l'ennemi venoit fondre sur nous.

Je n'étois pas alors auprès du Duc de Vendôme, j'étois après à chercher mon équipage, qu'on me disoit avoir été pris des ennemis, mes valets aiant fait fausse route, & il

il le fut en effet. C'est en courant après que je tombai sur la marche des ennemis, en face d'une grosse Colonne d'infanterie fort serrée & dans un grand ordre; j'en apperçûs une autre à deux cens pas au-delà sur la même ligne, & tout cela s'approchoit d'un mouvement lent & grave sur le Ritorto. A cette vûë je tourne bride, & je galope à M. de Vendôme, que je savois occupé à faire passer les troupes de Paradiso. Ce Prince s'entretenoit alors avec un Lieutenant-Colonel Suisse, qui avoit deserté de l'armée du Prince Eugéne depuis quelques mois pour entrer dans le service de France, avec des avantages qu'on n'accorde guéres qu'à des rendus du premier mérite. Cet homme l'assuroit, d'un ton de connoisseur, qu'il avoit longtems examiné les mouvemens de l'ennemi, & que bien loin de venir à nous il prenoit un chemin tout contraire, qu'il sembloit dresser sa marche du côté de Rivolta, & qu'il étoit à une bonne lieuë de nous, & cependant il n'en étoit qu'à deux pas.

La hardiesse de ce personnage me surprit. Je pris la liberté de dire à M. de Vendôme, qu'il prît bien garde d'ajouter foi à cette nouvelle; qu'il y alloit du salut de toute l'armée, que cet homme n'avoit rien vû ni rien observé. Il fut fort étonné de m'entendre, il voulut repliquer : je lui dis qu'on verroit bientôt s'il avoit raison, & là-dessus j'appris mon avanture à M. de Vendôme.

Ce Prince, toujours flottant, resta suspendu entre cet homme qui lui mentoit, & moi qui lui disois vrai; mais le Grand Prieur, qui s'entêtoit aisément de certaines gens, & le plus souvent à l'avantage de ceux qui avoient le moins de mérite, lorsque presque tous ses amis l'avoient quitté; le Grand Prieur, dis-je, l'avoit si prévenu en faveur de cet Officier, qu'il regardoit comme un oracle, quoique dans le fond ce ne fût qu'une balourde. Pendant cette dispute, qui me faisoit enrager, vû l'importance de la chose, un Officier envoié du poste des deux cassines nous réunit tous à la vérité, & indigna tout le monde contre ce Suisse, qui n'avoit bougé du quartier général. Il rapporta à M. de Vendôme que les ennemis venoient droit à nous dans un très-grand ordre; qu'il paroissoit une tête à deux cens pas des cassines, & qu'infailliblement nous les aurions sur les bras dans moins de demie heure; que les huit compagnies de grenadiers se disposoient à passer en deçà du pont de pierre, n'étant pas en état de tenir un instant contre une tête d'armée.

M. de Vendôme encore fort combattu, voulut s'éclaircir par lui-même de la vérité de ce rapport, & courut au pont. Il fut suivi de M. de Chémerault, du Chevalier de Fourbin, de Saint-Fremont, d'Albergotti & de quelques autres. Il arrive au poste du Colonel de la vieille Marine : quelle fut, bon Dieu ! sa surprise, lorsqu'il vit l'ennemi qui disposoit ses attaques, & un nuage de poussiére qui embrassoit tout le Ritorto qu'on approchoit. J'étois à côté de lui, il me regarda d'un air chagrin : vous aviez raison, me fit-il l'honneur de me dire, le mal n'est pas grand, & mes troupes de Paradiso passent le pont. Il ordonne qu'on fasse avancer ce qui étoit déja en deça, leur fait border le Ritorto sur une seule ligne A, n'en aiant pas davantage à opposer, laisse celui qui commandoit les huit compagnies de grenadiers pour faire tête au pont; il fit mettre pied à terre à ce qu'il avoit de dragons, qui s'alignérent avec le corps de l'infanterie, s'étendant le long du naville jusqu'à une écluse B, n'aiant pas assez de troupes pour étendre sa gauche jusqu'à son embouchure; au lieu que les ennemis étendirent leur droite jusqu'à cet endroit : de sorte que nous leur prétions le flanc, le naville formant un coude de ce côté-là, & l'Adda que nous avions à dos en formant un autre. Nous nous trouvions enfermés de toutes parts, ce qui n'étoit pas un si grand mal, si les bords du Ritorto du côté de l'ennemi n'eussent été contre nous.

Notre droite alloit tomber au pont de fascines C, ou pour mieux dire le centre de cette petite armée, qui se replioit au-delà du pont, bordant le petit canal de la Pandine D,

D, jusqu'à une caffine F, en deçà du canal, où Médoc, s'étoit appuié, qui étoit du nombre des corps qui avoient fait une contremarche, fur ce qu'ils apprirent que les ennemis paroiffoient. Les quatre brigades de la tête, qui s'étoient allongées du côté de Rivolta, n'ignoroient pas cette nouvelle; mais bien loin de s'avancer vers Caffano, elles firent halte, & reftérent fur leur terrain, fans imiter les bataillons qui étoient à leur queuë. Auffi ne leur en fçut-on pas beaucoup de gré; mais cette inaction ne laiffa pas de tenir en plus grand refpect la gauche de l'armée Impériale, qui pouvoit pourtant tirer un grand avantage d'une manœuvre qui ne fçauroit guéres fe juftifier.

Les deux brigades, qui étoient à la fuite des quatre premiéres, rebroufférent dès que ceux qui les commandoient s'apperçûrent que les régimens de Médoc & de Querci ne les fuivoient pas; & comme elles apprirent que M. de Vendôme alloit être attaqué, outre qu'ils voioient l'ennemi qui fe formoit le long du ruiffeau, & que le bruit du canon & le feu de l'infanterie commençoit de fe faire entendre derriére eux, elles coururent du côté d'où le bruit venoit. M. de Cadrieu étoit à la tête de l'une, & M. du Bourg Irlandois commandoit l'autre: ils firent même avertir les Officiers des autres brigades; mais comme ils ne vouloient pas marcher fans ordre, ces brigades n'eurent aucune part au combat non plus que la cavalerie, & ce qui avoit marché à Rivolta avec le Grand Prieur. Ces deux derniéres brigades nous furent d'un très-grand fecours par l'habileté & le courage de leurs Chefs. Nous avions quelque cavalerie en feconde ligne qui n'eut aucune part au combat, ni par conféquent à la gloire qu'il lui étoit libre de partager avec l'infanterie. Voilà notre difpofition.

Les ennemis s'étant approchés du pont, fe faifirent des deux caffines qui étoient au-delà, & que nous avions abandonnées, s'étendant le long du Ritorto, & leur infanterie s'en étant approchée à couvert de grands arbres qui en déroboient la vûe, fe trouva tout d'un coup poftée derriére fes bords, couverts de haies épaiffes & de taillis, au lieu que ceux de notre côté étoient ras & dominés extrémement.

La difficulté étoit de paffer le pont, auquel le Colonel de la vieille Marine faifoit tête avec fes grenadiers. M. le Prince Eugéne le fit reconnoître de fort près à la faveur des haies; mais comme on en avoit fait fauter quelques pierres, le Colonel de la vieille Marine, qui n'avoit pas eu le tems de le faire abattre, avoit fait jetter des branches d'arbres deffus pour fervir d'amufette. C'étoit un Aide de camp qui reconnut ce pont. Comme il n'avoit pas les meilleurs yeux du monde, il dit au Prince Eugéne qu'il étoit rompu, & qu'on avoit jetté des branches d'arbres deffus, qu'il prit pour un de ces piéges où il n'eft permis qu'aux bêtes de donner. Le Général de l'Empereur en jugea tout autrement. La chofe lui parut fi importante, qu'il s'approcha du pont pour le reconnoître, & pour voir à l'œil quel confeil il devoit prendre s'il étoit rompu; mais s'étant apperçû qu'il ne l'étoit pas, comme ces branches d'arbres fembloient le faire accroire, il fe difpofe à forcer le pont pendant qu'on faifoit un feu prodigieux de part & d'autre, le Ritorto entre deux, & dont nous nous trouvâmes accablés par la négligence de nos Généraux, qui ne penférent guéres à fe précautionner. Du moins auroient-ils dû faire rafer les haies & les taillis de l'autre côté du canal, & les peler de telle forte, que les ennemis y fuffent vûs tout à découvert; mais ils furent fi peu d'humeur à le faire, que l'on fut trop heureux d'établir le pont de fafcines. Ce qu'il y a de plaifant, c'eft que Meffieurs de Prâlin & de Vaudrai, qui crurent toujours ces précautions inutiles, y furent bleffés tous les deux à mort.

A la faveur d'un feu fi dominant, & fi avantageufement établi à la droite & à la gauche de notre pont, où nous perdions une infinité de monde, fans prefque voir qui nous tiroit, les ennemis attaquent notre pont en Colonne, ne pouvant faire autrement, & culbutent les grenadiers par le poids de leur nombre & malgré eux par les rangs de der-

derriére, qui s'entrepouſſoient & s'animoient réciproquement. Un choc ſi violent & ſi ſupérieur n'étoit pas ſoutenable, le Colonel de la vieille Marine fut emporté avec ce qui lui reſtoit de ſon monde: voilà les ennemis dans la plaine.

Les Impériaux ne profitent pas longtems de cet avantage; ce qui reſtoit des quinze bataillons qui venoient de Paradiſo n'étoit pas tout paſſé en-deçà du pont de l'Adda, lorſque le feu ſe trouva tout établi ſur le Ritorto; les ennemis commençoient à ſe former à la tête de l'ouvrage qui le couvroit, lorſque ces bataillons & les grenadiers qui s'étoient ralliés, s'avancent en bon ordre vers le Ritorto, & fondent avec cette incroiable impétuoſité ſi naturelle à la nation, les mettent dans le deſordre le plus affreux, les font ſauter hors de la plaine, font repaſſer le pont aux uns, pouſſent les autres dans la riviére, & laiſſent ſur le carreau tout ce qui oſa leur faire tête. Nous nous vîmes enfin les maîtres du terrain & du pont perdu.

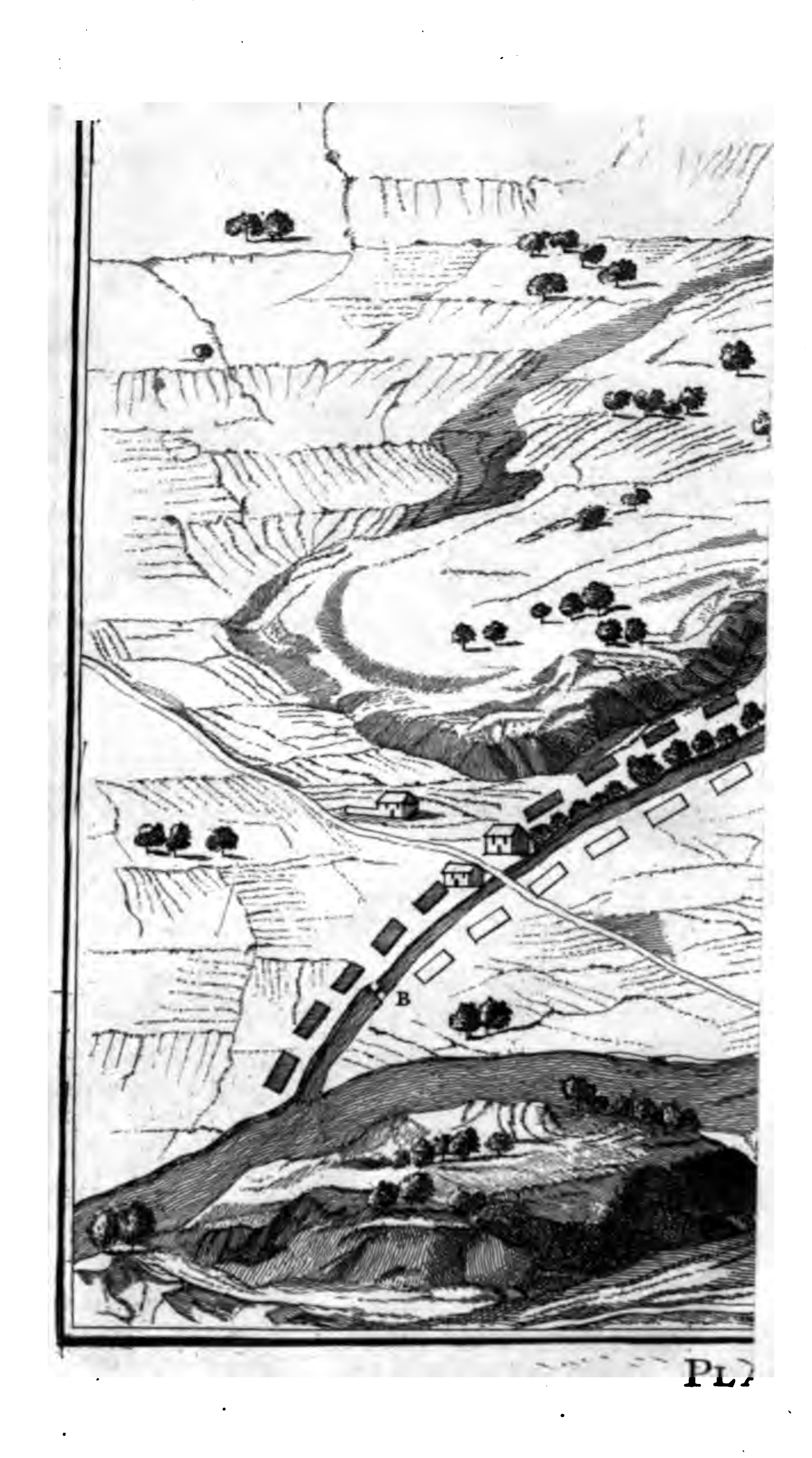
Toute l'eſpérance des ennemis conſiſtoit dans l'avantage qu'ils avoient en leur feu ſur le bord du Ritorto. Il redoubla avec tant de fureur, & fut ſi vif & ſi violent, qu'il ne s'eſt jamais rien vû de pareil, le canal étant ſi étroit qu'il n'y avoit pas un coup perdu. Ce meurtre dura près d'une heure, Le Prince Eugéne, voiant qu'il n'avançoit point, ordonne à M. de Linange de finir cette ſorte de combat, incapable de décider de toute la journée; le feu ceſſe tout d'un coup, les ennemis paroiſſent alors hors des brouſſailles du côté du pont de faſcines, où les bataillons ſe trouvoient plus clairſemés, & ſe jettent bravement à l'eau aſſez étourdiment pour des Allemans, ſans penſer qu'ils avoient leurs fournimens & leurs cartouches à conſerver. On les chauffa ſi vivement, qu'on leur tua une infinité de monde: comme ſi leur poudre étant mouillée, il ne leur fût plus rien reſté pour ſe défendre, quoiqu'ils euſſent leurs baionnettes au bout du fuſil.

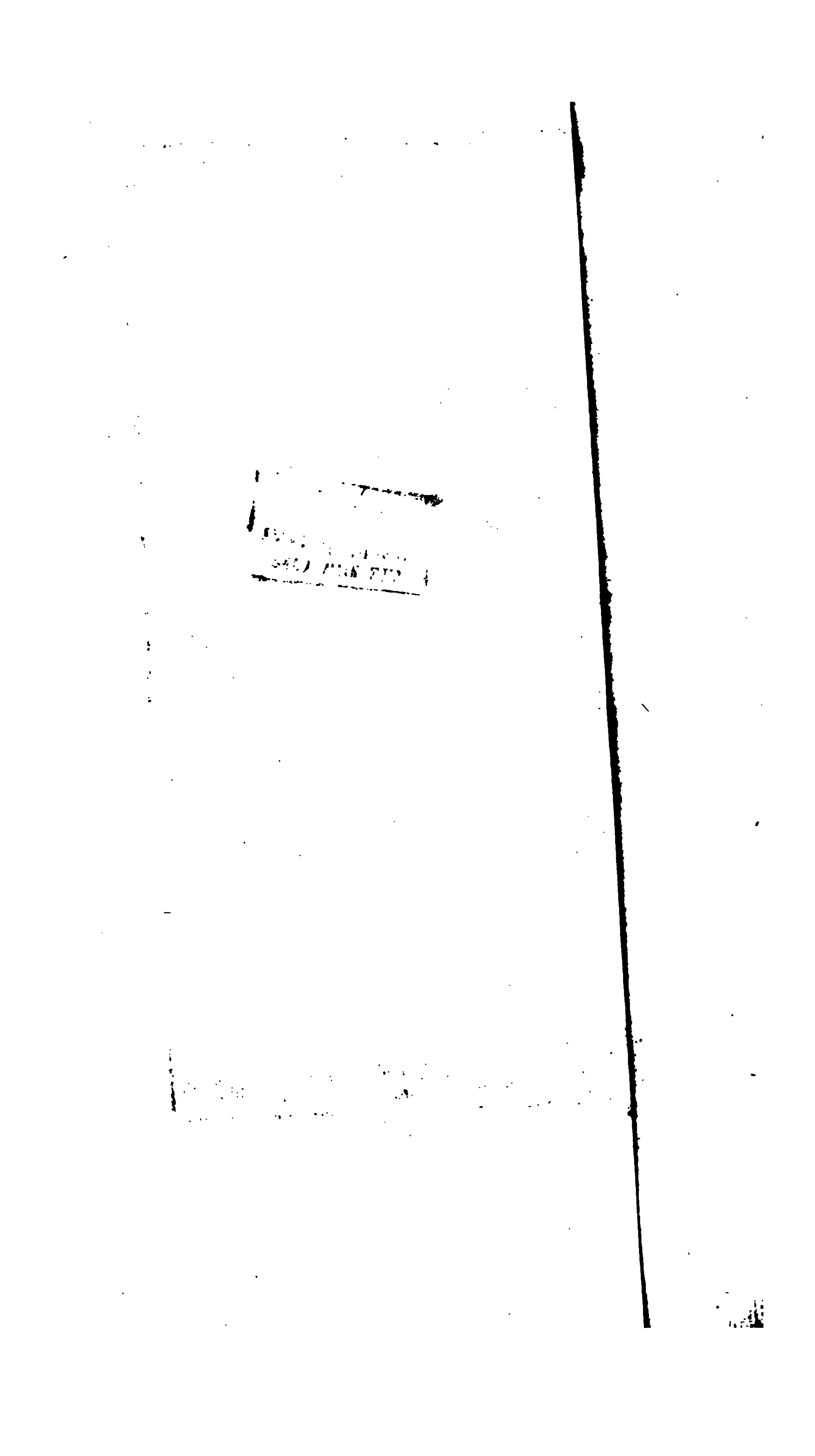
Pour revenir au Prince Eugéne, il ordonne en même tems une ſemblable manœuvre à ſa droite, au-deſſus & entre l'écluſe & le pont. Tandis qu'il ſe prépare à une ſeconde attaque au pont même d'où il venoit d'être chaſſé, les deux attaques de droite & de gauche facilitérent celle du pont de pierre; les dragons de notre gauche ne ſoutinrent pas longtems, le régiment jaune de Cailus aiant lâché le premier le pied, & donné l'exemple aux autres. Le pont ne tint plus après ce malheur, il fallut l'abandonner au dernier effort du Prince Eugene, qui conduiſoit cette attaque. Toute ſon infanterie du centre paſſe deſſus avec une rapidité extraordinaire, elle ne laiſſe rien devant elle qui pût lui réſiſter.

Le Duc de Vendôme, qui voit ſon infanterie ouverte & percée en trois endroits, ne s'étonne pas; il retourne promptement ſon armée du côté du pont de l'Adda, à l'ouvrage duquel il appuie en hâte la gauche de ſon infanterie G, la cavalerie H, ſoutenant en ſeconde ligne ſeulement pour la mine. Cependant les ennemis paſſoient le pont, & couloient tout devant eux à travers de la plaine juſques ſur le bord de l'Adda, où il y avoit une caſſine I, dont ils ſe ſaiſirent: les troupes des autres attaques ſe joignant à celles du pont, s'alignérent avec elles, & ſe formérent dans l'ordre K, pour recommencer un nouveau combat, à quoi nous nous préparâmes de notre côté.

Tous ces mouvemens ſe firent avec une vîteſſe ſurprenante, quoique tout l'ordre des deux armées fût renverſé. Les ennemis portérent leur gauche à l'Adda, un peu endeçà du château de Caſſano, & leur centre au pont du Ritorto, qui les ſéparoit du reſte de leur armée, qui s'étendoit au-delà par un repli pour faire front à notre droite, qui s'étendoit le long de la Pandine, ruiſſeau de rien. Cet événement ne changea pas moins dans notre diſpoſition, comme je l'ai déja dit; mais il ne changea rien dans celle de notre droite, où le Prince ne s'étoit point porté, ni aucun des Généraux.

Le Duc de Vendôme jugea bien que cette premiére action n'étoit qu'un prélude,


B



& qu'il s'en préparoit une autre qui décideroit. Il y eut pourtant une infinité de gens de tués, & plus de notre côté que de celui des ennemis, qui auront bientôt leur tour. Le Comte de Linange fut tué à son attaque en-deçà du Ritorto: c'étoit un Officier de mérite, qui a été regretté également dans les deux partis. De notre côté Messieurs de Prâlin & de Vaudrai, Lieutenans Généraux, y furent blessés à mort. M. de Moriat, Maréchal des logis de l'armée, resta sur la place, ainsi que le Chevalier de Fourbin & de la Héliniére Brigadier, M. de Mirabeau dangereusement blessé, & le Marquis le Guerchois, Colonel de la vieille Marine, blessé de trois coups de sabre sur la tête, pris prisonnier, & si bien accompagné à coups de bourrade, qu'il se vit couvert de contusions.

Le Prince Eugéne s'étant rangé dans l'ordre dont je viens de parler, entre l'Adda & le Ritorto, on ne fut pas longtems sans rentrer dans une seconde action; les deux armées s'étant approchées presque à la longueur de six halebardes, il s'engagea une affaire d'infanterie entre l'Adda & le Ritorto, la plus furieuse qu'on vît jamais. Le Prince Eugéne en vouloit sur tout au pont, unique sujet de sa marche rapide & nocturne, plutôt que celui d'une bataille, à laquelle il ne se fût jamais attendu. Il ne songeoit donc qu'à se rendre maître de l'ouvrage du pont par les troupes de sa droite, & ç'eût été un grand coup s'il eût réussi: il les fait avancer; mais il trouva, lorsqu'il l'eût approché de près, des obstacles insurmontables, outre que les avenuës se trouvérent embarrassées d'équipages culbutés & entassés les uns sur les autres. La raison de cela fut, que chacun cherchant à les faire passer en delà du pont pour les sauver à l'arrivée de l'ennemi, & cela empêchant les troupes qui venoient de Paradiso d'entrer dans le bassin par le pont, on empêcha qu'ils ne passassent: on les pilla même, & tout ce qu'on ne pouvoit emporter, coffres & paniers, restérent là entassés les uns sur les autres. Le desordre fut grand en cet endroit-là, & l'insulte de l'ouvrage alla à rien. Soutenu de toute une gauche qui y étoit appuiée, comment pouvoit-il être attaqué? outre qu'il s'y trouvoit des troupes au-delà de ce qu'il en falloit pour le défendre, bien des gens s'y étant retirés croiant l'affaire desespérée.

Cependant le combat continuoit sur tout le front du bassin, que nous occupions depuis le pont jusqu'à celui des fascines, c'est-à-dire, de l'Adda jusqu'au Ritorto, sans pouvoir même prendre aucun terrain en arriére, aiant encore la riviére à dos, qui faisoit un coude en cet endroit. Les ennemis avoient l'avantage du nombre, soutenu du courage & de la bonne conduite de leur Général, mais il ne put longtems les animer de sa présence & de sa bonne grace dans les plus grands périls; il fut blessé d'un coup de feu qui l'obligea de se retirer pour se faire panser, & de laisser le reste de la fusée à démêler à un autre, lorsqu'il étoit besoin de toute l'adresse & de l'expérience d'un grand Capitaine pour en voir le bout.

Nous n'étions pas gens à céder à nos ennemis en valeur & en audace, ni en bonne conduite. Notre Général n'étoit pas moins grand Capitaine. Nous suppléâmes à notre foiblesse par la nécessité de vaincre, nous soutînmes assez longtems tout le front de l'ennemi: car c'étoit dans ce bassin & vers le pont de fascines que se faisoit le plus grand effort; mais comme les régimens ne sont pas tous d'une égale valeur, le centre & une partie de la gauche sembla perdre de son terrain, & flotter beaucoup en arriére. Il y eut même assez de desordre pour déconcerter tout autre homme que M. de Vendôme, qui s'exposoit comme eût pû faire un avanturier dont la vie est sans conséquence. Il eut plusieurs Officiers tués auprès de lui, plusieurs aussi de ses domestiques. Il reçut même un coup dans sa botte sans être blessé. D'Argenson, un de ses Aides de camp, Officier de valeur & de mérite, eut le bras cassé auprès de lui: Cotron, son Capitaine des gardes, homme de fortune, &

qui lui étoit fort attaché, fut blessé d'un coup de feu au travers du corps, s'étant trouvé heureusement devant lui lorsqu'il le reçut ; mais ce ne fut jamais à dessein de lui parer le coup, comme on a voulu nous le faire accroire: ces sortes d'actions n'arrivent que dans les combats de mains, & les deux armées ne prirent jamais ce parti, dont j'ai de quoi m'étonner beaucoup : car si nous l'eussions pris, nous eussions beaucoup moins perdu de monde, & aucun de cette armée ne nous eût échapé. Reprenons notre sujet.

Les dragons Espagnols, ausquels on avoit fait mettre pied à terre, comme aux nôtres, qui donnérent tant de marques de leur valeur, se firent remarquer par leurs habits jaunes. La peur leur fit oublier qu'ils avoient une riviére à dos très-rapide & très-profonde, ce qui rendoit la retraite presque impossible: le plus grand nombre se jette dedans pour se sauver à la nâge; mais la plûpart périrent dans les eaux. Il s'en trouva bien d'autres qu'eux qui prirent la même résolution: tant il est vrai que l'esprit une fois troublé par la fraieur, croit que le péril qu'il fuit est toujours plus grand que celui où il se précipite. Les braves aiment mieux se faire tuër avec honneur, que de risquer avec honte un salut plus incertain que celui qu'on peut se procurer par la valeur.

Les ennemis, comme j'ai dit, firent plier quelques régimens; mais ceux qui eurent affaire à celui de la vieille Marine ne le connoissoient pas. Ils trouvérent à qui parler, ils furent attaqués eux-mêmes, & repoussés vertement avec grand meurtre: régiment digne des plus grands éloges, que M. de Vendôme regardoit comme la dixiéme légion de son armée, & qui s'est toujours conservé dans cette réputation de valeur, par le bon esprit qui régne dans les Officiers de ce corps, & dont les soldats sont tout remplis.

La brigade qui avoit plié à la gauche de celle-ci s'étant remise de son desordre par l'audace de l'autre, qui lui en avoit fourni le moien, le combat recommença, & s'échauffa de telle sorte, que nous reconnûmes bientôt que les ennemis manquoient plus de tête que de courage, la plûpart de leurs Officiers Généraux se trouvant blessés & les autres tués.

Cette résistance, à quoi l'ennemi ne s'attendoit pas dans une si petite armée, lui apprit à quelles gens il avoit affaire, & ce qui lui seroit arrivé si le Grand Prieur eût donné le moindre signe de vie, & si les quatre brigades qui s'étoient alongées le long de la Pandine, bien loin de notre droite, avoient imité les deux autres. Voilà une partie des choses qui se passérent dans le bassin, venons à la droite. J'en puis parler avec connoissance, & en homme qui voit au poste où il se trouve, & qui ne néglige pas de jetter les yeux sur les autres. Il ne falloit pas les avoir bien perçans pour découvrir le front d'un terrain d'une si petite étenduë.

Les affaires étoient en ces termes entre l'Adda & le Ritorto, lorsque les ennemis s'ébranlérent à leur gauche du côté de la Pandine, pour tomber en même tems sur notre droite, & nous occuper par tout. Nous avions le ruisseau devant nous, ou pour mieux dire, un filet d'eau & des endroits fourrés & plats du côté de l'ennemi, qui s'avança jusques sur le bord sans tirer un coup, c'est-à-dire, à deux longueurs d'halebarde de nous. Le combat s'engagea sur tout le front par un très-grand feu, sans que les ennemis osassent passer, comme ils avoient fait au Ritorto; mais comme ce tiraillement ne convient pas à la nation Françoise, le régiment de Querci, où j'étois alors Capitaine, & ensuite celui de Médoc, qui étoit à notre droite, s'impatientant de se voir tirés de si près & si longtems, passent le naville la baionette au bout du fusil. Cette résolution, qui venoit du soldat même, nous fit connoître ce qu'Homére disoit des Grecs, qu'il n'est pas permis de les combattre de loin, & qui peut les aborder en a bientôt raison, & qu'il en est de même des Allemans: car bien loin de nous recevoir avec

avec la même grace que nous allions à eux, ils ne nous attendirent pas, doit-on attendre autre chose lorsqu'on prend ce parti ? Nous les délogeâmes des endroits fourrés qu'ils occupoient sur le bord du naville : Médoc à notre droite, & Angoumois à notre gauche, passérent en même tems avec le même avantage. Il n'en fut pas ainsi de quelques régimens qui faisoient le centre de cette aîle, entr'autres Grancei ; les ennemis percérent en cet endroit, & s'avancérent jusqu'à une batterie de trois piéces, dont ils furent les maîtres un instant. Ce mouvement retrograde, qui nous partageoit à notre centre, eût causé notre perte, si ce régiment ne se fut aussi-tôt rallié par la valeur des Officiers ; il revint à l'ennemi, qu'il ramena aussi vîte qu'il étoit passé : il regagna son premier terrain, & s'y maintint bravement : de sorte que cet avantage de l'ennemi s'évanouit.

Les Impériaux après un feu des plus violens, s'éloignérent peu à peu de nous sans cesser de nous tirer, ni nous de leur répondre. On peut bien juger que toutes ces charges ne se firent pas sans qu'il en coûtat beaucoup de monde des deux côtés. De toutes les actions où je me suis trouvé, je n'en ai guéres vû où la perte des Officiers ait été plus grande à proportion du petit nombre de nos troupes. On aura un peu de peine à comprendre que ceux qui étoient à la tête de la cavalerie, ne se soient pas avisés de donner non seulement de notre côté, mais encore de celui de l'ennemi. Il ne s'est peut-être jamais rencontré d'occasion plus favorable. Je laisse à juger, si ceux qui sont si fort portés pour le grand nombre de cavalerie dans les armées ont raison.

Les ennemis ne firent rien davantage à leur gauche, je ne saurois trop m'en étonner. J'avois déja été blessé d'un coup de feu au commencement du combat, qui m'avoit emporté un doigt de la main, lorsque j'en reçus un autre qui me la fracassa entiérement. Je me trouvai hors de combat par cette seconde blessure, mais dans un tems où les ennemis sembloient être fort éloignés de recommencer un nouveau combat. Il n'y avoit pas fort loin de là à notre gauche. Jamais champ de bataille ne fut plus court, & le terrain plus cher & mieux disputé. Je me retirai du côté de l'ouvrage du pont le long de la riviére ; mais à peine en fus-je approché ; que je sentis qu'il ne faisoit pas trop bon en cet endroit-là, pour avoir trop pris sur la droite : il y avoit trente heures que je n'avois mangé, & je me sentois défaillir. Je m'avançai vers le grand ouvrage qui couvroit notre pont, où notre gauche étoit appuiée, auprès duquel & tout autour il avoit été tué une infinité de mulets & de chevaux d'équipage, comme je l'ai déja dit, qui n'avoient pû passer pour gagner l'autre côté de la riviére, & qui étoient enmoncelés les uns sur les autres péle-mêle avec les bagages & des corps morts en très-grand nombre, derriére lesquels je trouvai de nos gens qui s'y étoient remparés, & d'où ils faisoient un très-grand feu : l'ennemi n'étoit qu'à deux pas, tout me parut dans un assez grand desordre. Je reconnus d'abord M. de Saint-Pater, qui étoit à pied, & qui tâchoit de rallier ce qui sembloit pancher à fuir, lorsque je trouvai un passage pour entrer dans l'ouvrage, où je restai, ne pouvant passer sur le pont à cause du grand feu des ennemis qui tiroient de ce côté-là. Mon plus grand mal étoit au côté, où j'avois reçû une grande contusion : de sorte que ne pouvant demeurer assis, je montai sur la banquette, où je remarquai que nos drapeaux sembloient s'unir, s'approcher & se confondre les uns les autres en certains endroits. M. de Vendôme, qui se portoit par tout, sentit bien que les affaires prenoient une mauvaise tournure. Je le crus d'autant mieux, que je vis deux ou trois de nos Généraux dans le grand ouvrage, les autres aiant été tués ou blessés, & le reste étoit encore à charger & à animer les troupes ; & les deux qui se distinguérent le plus, de l'aveu de toute l'armée, furent Messieurs d'Albergotti, & de Saint-Pater : tous les deux chargérent plusieurs fois à la tête de l'infanterie avec un courage extraordinaire, & ne desespérérent jamais. M.

le Duc de Vendôme me fit l'honneur de me dire quelques mois après, qu'il douta quelque tems du succès, voiant que son infanterie s'affoiblissoit extrémement. Je la trouvai, dit-il, dans cette espéce de desordre & d'abattement que produisent plusieurs attaques qui redoublent plutôt qu'elles ne finissent, & je ne trouvois point de reméde à cela, n'espérant aucun secours de mon frére; mais je crois qu'il n'en eût pas eu grand besoin, si l'on eût ordonné aux soldats de joindre ces Messieurs-là la baionette au bout du fusil, le seul moien efficace d'en avoir raison.

Malgré les pertes que nous faisions de tant de braves gens de toute espéce, la présence de M. de Vendôme, qui étoit adoré des troupes, leur en faisoit oublier le péril, qu'il partageoit avec eux. Mais comme les soldats sont dans les armées comme des oiseaux dans les voliéres, comme je l'ai dit je pense ailleurs, où il y en a qui chantent & d'autres qui ne chantent point, il s'en trouva un grand nombre qui se précautionnérent pour mettre ordre à leur personne, & qui passoient le pont en foule par le revers de l'ouvrage du côté de l'eau. M. de Vendôme, dont l'esprit, l'habileté & le coup d'œil étoient au souverain degré, & lui faisoient trouver des ressources où les autres n'en voioient aucune, tira son salut de la lâcheté de ces fuiards qui passoient le pont. Il entre dans l'ouvrage avec un air gai, comme s'il avoit reçû une bonne nouvelle. Je pris la liberté de lui dire que j'appercevois quelques gens qui tiroient des fenêtres du château qui voioit l'ennemi de flanc, de front & de revers, qu'un plus grand nombre feroit un grand bien. Je le vois & je l'ai vû aussi, me fit-il l'honneur de me dire, & passe le pont en même tems avec les fuiards sans leur faire aucun reproche, & les fait entrer dans le château de Cassano L. Ce château étoit sur une hauteur en amphitéâtre, comme le village & les bords de la riviére; il ordonne de faire un grand feu des fenêtres, & de percer des créneaux autant qu'ils pourroient. En même tems il fait déceller le canon qui n'avoit pû passer, & le fait mettre aux emplacemens les plus favorables. Tous ces ordres furent donnés en un instant, & en un instant il repasse le pont, où il rencontre la Marguerine, Officier de mérite, Capitaine dans la vieille Marine, qui venoit d'être blessé, qui lui apprend que tout alloit bien vers le centre. Cette nouvelle, jointe à ce que je lui avois rapporté de notre droite, lui firent prendre de nouvelles espérances: mais le feu du château, qui commença alors, le mit en état de reprendre l'ascendant sur son ennemi, & de voir changer la face des affaires.

Ces fuiards y étant entrés, percérent une infinité de crenaux jusques sur les couverts; on vit tout d'un coup le château en feu: il en partit une telle tempête de coups de fusil, que je ne pense pas qu'il se soit rien vû de pareil, ni un plus beau spectacle militaire. Cette grêle les prenoit de toutes parts, de flanc, de front & à dos. On fit jouër en même tems l'artillerie qui n'avoit pû passer sur le pont, & jusqu'alors nous avoit été inutile. Elle mit un très-grand desordre dans les rangs, les prenant de toutes parts, à cause des différens emplacemens des batteries & de l'avantage des lieux. Elles emportoient des files entiéres, & d'autres placées en oblique faisoient encore un plus grand meurtre.

Les ennemis ne pûrent soutenir contre un feu si prodigieux & si continu, on s'en apperçût bien par leur contenance embarrassée. Car le Général qui commandoit cette armée après la blessure de M. le Prince Eugéne, voiant que ce seroit faire périr ses gens sans nécessité que de les laisser plus longtems exposés à un feu si terrible, songea prudemment à faire retraite; ne craignoit-il pas aussi que le Grand Prieur ne se réveillât par un si grand bruit de guerre de son profond assoupissement, & ne vînt tomber sur ses derriéres? Cela pourroit bien être, c'est en quoi il se trompoit pourtant: car ce Prince ne pensa jamais à venir à notre secours, ignorant, dit-il à son frére, à son retour de Rivolta, que les deux armées en fussent aux mains. Pour revenir à notre sujet, M. de

de Vendôme s'étant apperçû aux mouvemens des ennemis, qu'ils avoient dessein de quitter partie, pensa à profiter des avantages qui pourroient accélérer leur retraite. Nos soldats comprirent assez qu'il étoit tems de les pousser, de peur qu'ils ne se ravisassent: tant ils étoient rebutés & tant ils sentoient que la partie n'étoit pas égale. Les Généraux les eurent disposés en un instant pour un dernier coup de colier, qu'ils comptoient bien qui se donneroit sans peine, vû l'étonnement des ennemis, lorsqu'on s'apperçut qu'ils se retiroient par leur gauche en assez bon ordre par le pont, par l'écluse & par différens endroits du Ritorto, non sans être chauffés vigoureusement dans ce mouvement. Le régiment de Vendôme, qui étoit le plus près de l'ouvrage du pont, & ceux de sa droite, marchérent à la cassine qui étoit sur le bord de l'Adda, où ils avoient laissé deux ou trois hommes qui se rendirent. Voilà la fin de cette sanglante journée; nous fîmes un pont d'or à nos ennemis avec beaucoup de prudence, ne pouvant leur en faire un de feu & de fer bien acéré, à cause de notre foiblesse, qui ne nous permit pas de les suivre : graces au Grand Prieur, qui ne se remua non plus qu'un mort à Rivolta, où il étoit, & aux quatre brigades d'infanterie postées au coin de notre droite, où elles n'avoient que faire, & où ceux qui les commandoient auroient pû se dispenser de demeurer, & de rejetter les conseils d'un homme du mérite & de la valeur de M. de Cadrieu, aujourd'hui Maréchal de camp, qui n'eût garde de les imiter, & qui vint à notre aide sans ordre, jugeant bien que nous aurions grand besoin de son secours & de son expérience dans cette action, où il fut blessé d'un coup de feu au visage, qui joint à deux autres qu'il avoit reçûs au même endroit dans le cours de la guerre de 1688. acheva de le défigurer un peu plus qu'il ne l'étoit auparavant, si de blessures honorables sont capables de produire un tel effet, & si ce ne sont pas des agrémens dans un homme de guerre.

Cette fameuse bataille se donna le 15. d'Août 1705. le jour de Notre-Dame, & dura depuis deux heures après midi jusqu'à cinq. Les suites aboutirent à ruser tout le reste de la campagne; elle eût même fini par la ruine entiére de l'armée Impériale auprès de Créme, si M. de Vendôme eût emploié un tout autre Officier Général de son armée que M. de Saint-Fremont : car aiant appris que M. le Prince Eugéne, qui n'avoit pû passer le Serio à Montodino, s'étoit rabattu du côté de Créme pour le traverser en cet endroit-là, nous tirâmes de ce côté-là. Cette marche étoit importante : car si les ennemis eussent manqué ce coup, nous les eussions réduits à ne savoir où donner de la tête. M. de Vendôme détacha Saint-Fremont avec un grand corps de troupes, avec ordre de s'y transporter en diligence, pendant que le gros le suivroit; mais il en fit si peu, qu'on auroit dit qu'il étoit paié pour une marche pesante : ce qui empêcha la perte entiére de l'armée ennemie, que nous aurions même détruite à coups de canon presque sous les murailles de Créme.

Les ennemis laissérent sur le champ de bataille un grand nombre de leurs morts, & quelques Officiers Généraux, entr'autres M. le Comte de Linange, Lieutenant Général. Ils ont avoué que leur perte pouvoit monter à cinq mille hommes tant tués que blessés. C'est extrémement filouter sur les morts & sur les blessés. Les Prussiens furent les plus maltraités, pour être sortis du Ritorto avec leur poudre mouillée. Notre perte alla à près de trois mille hommes étendus sur le carreau, & un assez bon nombre de Capitaines & de Subalternes, & de blessés. Il est étonnant qu'on eût perdu tant de monde des deux côtés en si peu de tems.

Quoique M. de Vendôme, dans les lettres qu'il écrivit à la Cour, eût célébré, loué & chanté les services de M. de Chémerault dans les termes les plus magnifiques, cet Officier ne fit pas mieux les autres, tout brave qu'il étoit. Il ne quitta jamais M. de Vendôme, & par conséquent rien ne roula sur lui; au lieu que Messieurs d'Al-

bergotti, de Saint-Pater & quelques autres, se distinguérent extrémement par leur valeur & par leur conduite. L'on s'apperçut assez qu'il avoit été fort sobre en louanges à leur égard, & qu'il loua beaucoup les morts, qu'on ne pouvoit récompenser. Celui qui avoit amusé si longtems l'ennemi au pont du Ritorto, fut même oublié: les éloges d'un ami occupoient trop le Prince pour penser aux belles actions des autres. Je crois qu'il faut beaucoup rabattre des louanges qu'il lui donna, & cependant Chémerault fut le seul récompensé. Attribuons-les à l'excès de l'amitié que ce Prince avoit pour lui : car les amis outrent beaucoup les choses en faveur de ceux qu'ils aiment, & cependant cet ami lui étoit infidéle depuis le siége de Verrue. Il fut si peu reconnoissant de ce que M. le Duc de Vendôme avoit fait pour lui après cette action célébre, qu'il fut le premier à dire & à écrire à ses amis particuliers de la Cour, que la tête avoit tourné à ce Prince, & qu'il avoit passé le pont sans nécessité. On a pû voir si ce reproche étoit bien fondé, & s'il se fût tiré d'un pas si dangereux, sans prendre un parti si digne d'un grand Capitaine tel qu'il étoit.

Quant au *Te Deum* que les ennemis firent chanter à Tréville, pour remercier Dieu du prétendu gain de cette bataille, je n'en dirai rien : ils en usérent en bons Chrétiens, qui prennent avec une égale joie les biens & les maux de cette vie; ils le remercient dans leurs plus grandes disgraces comme dans ses plus grandes faveurs. Cette victoire, vaine & imaginaire, ne laissa pas de passer pour fort solide dans les armées des Alliés contre la France, en Flandres & en Allemagne. On y brûla beaucoup de poudre pour s'en réjouir. Les Musiciens furent fort emploiés en Hollande & en Angleterre. Larrey, qui a fait l'Histoire de Louis XIV. où il nous donne une relation de cette bataille, sans entrer dans un fort grand détail, ne sauroit être suspect : bien loin d'en faire un Senef, c'est-à-dire, une victoire fort équivoque, où chacun des Généraux peut se féliciter sans intéresser sa conscience, il paroît surpris de ce *Te Deum* de l'armée Impériale, & semble beaucoup s'en moquer. Il dit nettement que nous la gagnâmes pleinement & sans nulle équivoque.

On sera peut-être surpris que je me trouve si peu conforme au récit de l'Auteur de l'Histoire militaire de Louis le Grand (*a*), qui a donné une très-ample relation de cette bataille. On cessera bientôt de l'être, si l'on est bien instruit que tout ce qu'il rapporte de la derniére guerre, & même de la précédente, est si rempli de faussetés, qu'on diroit que l'Auteur s'est bien moins proposé de faire une Histoire, que de forger un roman & le panégyrique de tous les acteurs bons ou mauvais qu'il améne sur la scéne : de sorte qu'il n'y a de vrai dans sa relation de cette bataille, que la conclusion, qui est que nous l'avons gagnée. Se peut-il rien imaginer de plus romanesque, & qui sente mieux l'Amadis, que ces trois régimens Irlandois, Dillon, Galmoi & Figneral, qui ne pouvant agir ainsi que les autres, *se mirent*, dit il, *dans les fossés, aiant de l'eau jusqu'à la ceinture, & tenoient des branches d'arbres & des broussailles avec leurs dents, pour s'élever & voir les ennemis plus à découvert, & faisoient feu par ce moien sur leur flanc. Ils les incommodérent beaucoup.* On dit que nous ne faisons que récapituler en fait de ruses de guerre, & en voilà une toute nouvelle & très-capable d'orner un roman.

Puisque nous avons tant fait que de pousser le récit de cette journée dans toutes ses circonstances, on sera peut-être bien aise que j'entre dans quelques observations sur la conduite des deux Généraux : car les fautes des grands hommes qui ont paru de nos jours, comme leurs belles actions, sont mille fois plus utiles, & font beaucoup plus d'impression que celles qu'on tire des siécles les plus reculés.

Les

(*a*) Tome IV. pag. 613.

Les entreprises de grande importance méritent d'être pesées & méditées longtems avant que d'en venir à l'exécution. Il n'y en a aucune qui ne puisse être sujette à quelque accident, quel qu'il puisse être. Il n'y en a pas un seul qu'on puisse ignorer, du moins de ceux qu'on peut éviter par des précautions prises d'avance. Lorsqu'il s'agit de passer une riviére, où l'ennemi peut nous prévenir par une extréme diligence, quoique nous aions une marche sur lui, les pontons doivent marcher à la tête de tout, précédés de tous les grenadiers de l'armée. C'est là le point capital dans ces sortes de desseins, lorsqu'on n'a aucun tems à perdre, & qu'on a en tête un ennemi vigilant. M. le Prince Eugéne, pour ne l'avoir pas fait, tomba dans une faute semblable à celle du Connétable de Montmorenci, lorsqu'il marcha au secours de Saint-Quentin. J'ai rapporté cet exemple dans mon premier Tome pag. 45. où je renvoie le Lecteur. Ce n'est pas là la seule des précautions que l'on doive prendre. On doit avoir toujours des haquets de rechange, ou des chariots à pontons, au cas que quelqu'un vînt à se rompre, ce qui n'arrive que trop souvent. Le Prince Eugéne l'éprouva dans cette marche, ce qui fut l'unique raison pourquoi son entreprise échoua. Si celle de Denain n'échoua pas, cela ne prouve point que nos pontons eussent été postés où ils devoient être: c'est un bonheur attaché à la fortune du Général. La négligence de celui qui commandoit à Denain, ou plutôt son peu de hardiesse qui l'empêcha de se porter sur l'Escaut, lorsqu'il y vit toutes nos troupes qui attendoient ces pontons qui venoient derriére, renversa tous les desseins des Alliés contre la France : car s'il l'eût fait, cette belle entreprise eût manqué infailliblement.

Un de nos Officiers Généraux du premier mérite, dit dans un précis qu'il a fait de cette bataille, que le Général de l'armée Impériale *avoit bien pris son tems pour venir attaquer M. le Grand Prieur*, *puisque notre armée étoit séparée*, après que son passage de l'Adda se fut éclipsé. Bien des gens l'ont blâmé d'avoir plié son pont de l'Adda. Ils disent qu'il eût pû donner le change au Duc de Vendôme, en le laissant tout établi avec un petit corps de troupes pour l'amuser, pendant qu'il eût tiré droit à Cassano avec toutes ses forces : alors le passage de l'Adda devenoit infaillible. Il eût passé sur notre pont même, & fût tombé sur notre arriéregarde : la tête de notre armée étant déja arrivée à Rivolta, qui n'étoit qu'à deux lieuës de là.

Pour juger du solide de ce raisonnement, il faudroit écouter le Prince Eugéne. A tout hazard nous ne mettrons pas ceci en titre de méprise : car on ne peut pas appeller méprise ce qui n'est fait que pour de bonnes raisons. Ce Capitaine craignoit que le pont de Cassano ne fût rompu ou brûlé par ceux qu'on auroit laissés pour le garder, & qui n'auroient pû défendre l'ouvrage contre une tête d'armée, qui n'eût pas manqué de l'insulter tout en arrivant. Il fit donc fort prudemment de plier son pont, & de le charger sur ses haquets pour s'en servir au besoin.

Ces raisons sont fortes, ce me semble, & je doute que les critiques de ce grand Capitaine y trouvent à reprendre. Mais voici une faute que ces Messieurs n'ont pas remarquée, c'est une de celles qu'on peut mettre au rang des plus capitales, & qu'on ne sauroit attribuer à M. le Prince Eugéne sans injustice; mais uniquement à l'Officier Général qui commandoit la gauche de son armée, & qui n'exécuta pas les ordres de son Général autant qu'il auroit dû faire: puisqu'il devoit voir, s'il n'avoit les yeux tout-à-fait fermés, que non seulement notre droite étoit toute en l'air, mais si foible, & lui si fort, qu'il ne lui étoit pas difficile de nous accabler du nombre de ses troupes, & de nous culbuter dans la riviére, pour peu que nous eussions perdu notre terrain en arriére.

C'étoit cette droite contre laquelle il falloit faire le capital de cette journée, sans négliger notre gauche, pour empecher qu'elle ne se portât au secours de la droite. Toute

la valeur imaginable, toute l'adresse de M. de Vendôme, n'eût pû garantir la ruine entiére de notre armée. Cette droite, foible comme elle étoit, fut tellement négligée, que tous nos Officiers Généraux s'étoient transportés à la gauche, où tout le sérieux de l'action sembloit avoir passé. Cette droite, encore une fois, eût-elle pû soutenir contre des forces si supérieures? Elle eût été rejettée & repliée sur sa gauche, & obligée de passer le pont de la Ritortella, du moins les troupes les plus proches; ce qui est aisé à concevoir: car la plus grande partie ne pouvoit se sauver qu'en se précipitant dans l'Adda, & les meilleurs nageurs se fussent trouvés très-embarrassés. Cependant la gauche de l'armée, qui nous débordoit de plus de la moitié de notre front, n'attaqua que comme par maniére d'acquit, & très-mollement. Ce n'est pas que son feu ne fût tout aussi violent que celui de la droite; mais à quoi servoit cela? Il falloit passer le ruisseau, nous accabler du nombre de tant de bataillons & d'escadrons, & cette aîle qui nous surpassoit si fort eût dû tourner sur notre flanc; les ennemis ignorérent tous ces avantages. Bien loin de passer le naville, nous le traversâmes nous-mêmes, nous les chassâmes de leur terrain, nous nous y maintînmes, sans qu'ils témoignassent la moindre envie d'y revenir.

En prenant le parti que je viens de dire, ils eussent non seulement pû nous accabler du premier coup; mais ce qu'il y auroit eu de plus fâcheux, c'est qu'en nous rejettant derriére la Ritortella, ils se fussent trouvés sur nos derriéres, pendant que leur droite nous attaquoit de front. Je laisse à penser des suites de cette affaire, elle eût été de celles qui décident de tout un païs.

Toute la faute qu'on peut reprocher au Prince Eugéne, ne la pourroit-on pas aussi retorquer contre nos Généraux? Pourroit-on se persuader qu'aucun n'eût pensé, ni proposé de faire passer une partie de notre canon dans l'ouvrage qui couvroit notre pont? Quel desordre n'auroit-il pas fait? Je ne sçai en vérité comment le Duc a pû négliger une pareille chose, & qu'aucun n'eût réfléchi sur cette faute, même après l'événement. A cela près on ne sçauroit lui rien reprocher davantage, pas la moindre inadvertance dans cette action; tout étoit bien dans un terrain si bizarre, & tout alla mieux pour le salut de sa petite armée lorsque les ennemis passérent le Ritorto; car se trouvant alors obligé de retourner son armée, & de se couvrir en partie de l'Adda à sa gauche, & du Ritorto à sa droite, un peu au-dessus du pont de fascines, il se trouva où il devoit être, & communiquoit à sa droite par ce pont.

Ce Prince m'a fait l'honneur de me dire plusieurs fois, qu'on l'avoit blâmé par l'endroit qui lui donnoit le plus sujet de se faire fête, & qu'il devoit ce blâme à son ami infidéle; c'est d'avoir jetté un coup d'œil sur le château de Cassano, où il s'apperçut que l'ennemi ne pourroit tenir s'il le garnissoit d'un bon feu, puisqu'en effet ce château étoit sur son flanc, & d'avoir mis à profit non seulement des fuiards qui passoient le pont, mais encore des traîneurs en grand nombre des quinze bataillons qu'il avoit amenés de Paradiso: car il s'en falloit bien que tout eût passé. Pareille chose est arrivée au grand Condé, je tiens cette nouvelle historique de M. le Duc de Caderousse, Seigneur d'un très-grand mérite & très-digne de foi, à qui ce grand Capitaine l'a racontée, il lui dit même que le souvenir le flatoit extrémement. Voici ce que c'est.

Personne n'ignore le combat de la porte Saint-Antoine, que ce Prince soutint avec tant de valeur & de conduite; il dit que ses gens, après un combat très-rude & très-opiniâtré, ne pouvant soutenir l'effort des troupes roiales, lâchérent le pied, sans qu'il lui fût possible de les rallier & de leur faire tourner visage. Il prit le parti de monter à cheval & de gagner la tête de ses troupes qui fuioient en confusion dans la grande ruë, & marcha ainsi avec elles, comme si véritablement il eût pris le même parti. Tous ses

ſes ſoldats le voioient à leur tête, il alla peu à peu au pas grave; & lorſqu'il fut arrivé vers les halles, il tourna tout d'un coup: car ils s'étoient rangés d'eux-mêmes, leur aiant auparavant dit qu'une retraite en bon ordre étoit leur ſalut. Comme ils le ſuivoient, ils tournérent comme lui par une converſion à droit, qui tenoit pourtant un peu de la foule aux derniers rangs, qui ſe trouvoient ſur plus de quarante de hauteur: de ſorte que par ce mouvement cette maſſe d'infanterie ſe trouva tout d'un coup en face & à la vue de l'ennemi victorieux, qui fut fort étonné de ſe voir chargé, lorſqu'il penſoit la journée finie: ce qui ſauva M. le Prince, quoiqu'il avouât que le canon de la Baſtille, qui commença alors à tirer, ne lui aida pas peu à ſe tirer glorieuſement d'intrigue. Voilà un fait qui n'eſt pas venu à la connoiſſance de ceux qui ont écrit des grandes actions de ce Capitaine célébre, & que peu de gens ſçavent. Revenons à notre ſujet.

Nous terminerons ce récit par le Grand Prieur. J'ai regret de le trouver en priſe & livré à la gloze de toute l'armée: cela eſt fâcheux. Il étoit à Rivolta à deux lieuës de nous. Pourquoi cette inaction? diſoit-on. Pourquoi ne marcha-t-il pas au ſecours de ſon frére? Mais l'avertit-on? Lui envoia-t-on quelque ordre pour le faire avancer avec ce qu'il avoit de troupes? Il avoit ſans doute beau jeu s'il eût pris ce parti, il ne l'a pas nié: en effet il fût tombé dans le flanc de la gauche de l'ennemi, & qui plus eſt ſur ſes derriéres: il en demeura d'accord; mais vous, Monſieur, dit-il au Prince ſon frére, qui vous plaignez ſi fort de moi, & qui écouteriez mes raiſons, ſi vous n'étiez environné de gens qui ſont de mes ennemis, & encore plus des vôtres que vous ne penſez, avez-vous fait la moindre démarche pour me donner la moindre nouvelle de l'état où vous vous trouviez? Sur quelle raiſon m'avez vous envoié à Rivolta, malgré tout ce que j'ai pû dire pour m'en défendre? Car on ne fait pas de telles manœuvres ſans être auparavant informé des véritables deſſeins de l'ennemi par leurs mouvemens. Ne diroit-on pas que je ſuis un écolier, & que je ſois encore aux premiers élémens de mon métier? Je n'ai à me reprocher qu'une marche enlevée; ceux en qui vous vous confiez ont failli à vous perdre, vous qui devriez faire à votre tête, & ne pas déférer comme vous faites à des gens qui en ſçavent mille fois moins que vous, & dont la plûpart vous trahiſſent. Je crois qu'il avoit un peu de raiſon dans ce reproche, ce qui cauſa quelques aigreurs entre les deux fréres, & donna moien aux ennemis du Grand Prieur de les brouiller davantage. Parlons franchement, il n'étoit pas ſi coupable qu'on le prétendit. Cette bataille fut dépêchée en fort peu de tems, & il eſt certain que l'affaire tiroit à ſa fin lorſqu'il apprit la nouvelle qu'on en étoit aux mains à Caſſano. Mais deux lieuës ſont-ce un eſpace aſſez grand pour ne rien entendre du canon & de la mouſqueterie? Tous ceux qui étoient avec lui prétendent qu'ils n'entendirent rien. Quoiqu'il en ſoit, ſes ennemis, qui étoient ceux-là mêmes que le Grand Prieur déſignoit ſi bien, ne manquérent point d'augmenter la deſunion entre les deux fréres, & d'écrire à la Cour ce qu'il leur plut. Auſſi ne manqua-t-on pas de regarder par tout le Quiétiſme du Grand Prieur comme une choſe fort grave. Il fut même attaqué par des endroits encore plus ſenſibles à un Prince, qui n'eut jamais rien à ſe reprocher du côté du courage: car il en avoit infiniment plus qu'aucun de ſes ennemis, bien que la plûpart n'en manquaſſent pas.

CHA-

CHAPITRE VII.

Annibal succéde à Asdrubal. Abrégé de l'Histoire des Achéens. Pourquoi les peuples du Péloponése prirent le nom des Achéens. La forme de leur gouvernement rétablie dans la grande Gréce. Ils réconcilient les Lacédémoniens avec les Thébains.

ASdrubal avoit gouverné l'Espagne pendant huit ans, & par la douceur & la politesse dont il usa envers les Puissances du païs, plus que par les armes, il avoit fort étendu la puissance de sa République, lorsqu'une nuit il fut égorgé dans sa tente par un Gaulois, qui vouloit se venger de quelques torts que ce Général lui avoit faits. Annibal, quoique jeune, avoit déja donné tant de preuves de son esprit & de son courage, que les Carthaginois le jugérent digne de succéder à Asdrubal. Il n'eut pas été plutôt élevé à cette dignité, qu'à ses démarches il fut aisé de voir qu'il ne manqueroit pas de faire la guerre aux Romains: il la leur fit en effet peu de tems après. Dès-lors les Carthaginois & les Romains commencérent à se suspecter les uns les autres, & à se chercher querelle; ceux-là n'épiant que les occasions de se venger des pertes qu'ils avoient faites en Sicile; ceux-ci se tenant en garde contre les mesures qu'ils voioient prendre aux autres; dispositions des deux côtés, qui marquoient clairement que la guerre ne tarderoit pas à s'allumer entre ces deux Etats.

Abrégé de l'Histoire des Achéens.

Jusques ici nous avons rapporté de suite les affaires qui se sont passées en Sicile & en Afrique, & les événemens qu'elles ont produits. Nous voici enfin arrivés au tems, où les Achéens, le Roi Philippe & d'autres Alliés entreprirent contre les Etoliens la guerre que l'on appelle Sociale; où commença la seconde guerre entre les Romains & les Carthaginois; appellée par la plûpart des Historiens guerre d'Annibal; & où par conséquent nous avons promis de commencer notre propre Histoire. Mais avant que d'en venir là, disons quelque chose des affaires de la Gréce, & amenons-les jusqu'au tems où nous sommes; afin que ce préambule serve également pour tous les païs. Car ce n'est pas seulement ce qui est arrivé chez les Grecs ou chez les Perses, que je me suis proposé d'écrire, comme d'autres ont fait avant moi, mais tout ce qui s'est passé dans toutes les parties du monde connu, dessein pour l'exécution duquel le siécle où nous vivons m'a fourni des secours particuliers, dont je parlerai dans un autre endroit. Touchons donc au moins légérement, avant que d'entrer en matiére, ce qui regarde les peuples & les lieux les plus célébres de l'univers.

A l'égard des Asiatiques & des Egyptiens, il suffira de parler de ce qui s'est passé chez eux depuis le tems que nous venons de marquer. Car outre que plusieurs Auteurs ont écrit l'Histoire des choses antérieures à ce tems, & que ces choses ne sont ignorées de personne; de nos jours même il n'est arrivé aucun changement dans ces deux Etats, & la fortune n'y a rien introduit qui soit fort extraordinaire, ou qui vaille la peine qu'on fasse mention de ce qui a précédé. Il n'en est pas de même des Achéens & de la famille roiale des Macédoniens : nous ne pouvons nous dispenser d'en reprendre l'Histoire de plus haut, celle-ci étant entiérement éteinte, & la République des Achéens au contraire aiant fait dans notre siécle des progrès prodigieux, graces à l'union qui régne entre toutes ses parties. Dès le tems passé bien des gens avoient tâché de la persuader cette union aux peuples du Péloponése; mais comme c'étoit plutôt leur intérêt particulier, que celui de la liberté commune qui les faisoit agir, la division restoit toujours la même: au lieu qu'aujourd'hui la concorde s'y est si heureusement établie, qu'entre eux il y a non seulement alliance & amitié, mais mêmes loix, mêmes poids, mêmes mesures, même monnoie, mêmes Magistrats, mêmes Sénateurs, mêmes Juges. En un mot à cela près que tous les peuples du Péloponése ne sont pas renfermés dans les mêmes murailles, tout le reste soit en général, soit dans chaque ville en particulier, est égal & parfaitement uniforme.

Pourquoi les peuples du Péloponese prennent le nom d'Achéens.

Commençons par examiner de quelle maniére le nom d'Achéens, est devenu dominant dans le Péloponése. Ce n'est certainement ni par l'étenduë du païs, ni par le nombre des villes, ni par les richesses, ni par le courage des peuples. Car ceux qui dès l'origine portent ce nom, ne sont distingués par aucun de ces endroits. L'Arcadie & la Laconie occupent beaucoup plus de terrain, & sont beaucoup plus peuplées que l'Achaïe. On n'y céderoit non plus à aucune autre partie de la Gréce, pour le courage & pour la valeur. D'où vient donc qu'aujourd'hui c'est un honneur pour les Arcadiens, les Lacédémoniens & tous les peuples du Peloponése, d'avoir pris les loix des Achéens, & d'en porter le nom? D'attribuër cela à la fortune, c'est une chose ridicule & folle. Il vaut mieux en chercher la cause, puisque sans cause il ne se fait rien de bon ni de mauvais. Or cette cause c'est à mon sens qu'il n'est point de République, où l'égalité, la liberté, en un mot une parfaite Démocratie se trouve avec moins de mélange que dans celle des Achéens. Entre les peuples du Péloponése dont elle est composée, il y en a qui d'abord se présentérent d'eux-mêmes; d'autres en plus grand nombre eurent besoin qu'on leur fît voir l'intérêt qu'ils avoient d'y entrer; il fallut user de violence pour y attirer encore quelques autres, qui aussi-tôt après furent bien aises d'y avoir été contraints. Car les anciens Citoiens n'avoient aucun privilége sur ceux qui étoient associés de nouveau. Tout étoit égal pour les uns comme pour les autres

De cette maniére, la République parvint bientôt où elle aspiroit. Rien n'étoit plus puissant que les deux moiens dont elle se servoit pour cela, je veux dire, l'égalité & la douceur. C'est à ces deux choses que les Peloponésiens doivent cette parfaite union, qui fait le bonheur dont nous voions qu'ils jouissent présentement.

La forme du gouvernement des Achéens s'établit dans la grande Gréce.

Or cette forme de gouvernement s'observoit longtems auparavant chez les peuples de l'Achaïe. Voici une ou deux preuves de ce fait, entre mille que je pourrois en rapporter. Après que dans cette partie d'Italie, qu'on appelle la grande Gréce, les Colléges des Pythagoriciens eurent été mis en cendres, cette violence causa de grands mouvemens parmi les peuples, cela ne pouvoit manquer d'arriver, après un incendie où avoient péri misérablement (a) les principaux de chaque ville. On

(a) *Où avoient péri misérablement les principaux de chaque ville.*] Pythagore étoit de Samos, il florissoit au tems de Tarquin dernier Roi de Rome. Il fut le premier qui prit le nom de Philosophe, c'est-à-dire amateur de la sagesse, & jamais homme n'en parla mieux & ne l'éxerça plus que celui-ci. Il falloit que ses sermons fussent bien efficaces, & son éloquence bien pressante, pour produire dans le cœur des hommes une si violente irruption sur leurs penchans & leurs passions les plus desordonnées, & les porter aux vertus de plus difficile exécution. Ce qu'il y a de bien surprenant, c'est qu'il rangea les femmes sous l'empire de la sagesse, & fit sur elles une moisson si abondante, que leurs maris ne manquérent pas de l'en remercier, d'admirer le réformateur, & de le regarder comme un Dieu. A moins que d'être de nature toute divine, & même de la plus épurée, le moien de déraciner de leur cœur & de leur tête tant d'imperfections & de vices qui y ont pris de si profondes racines pour les péchés de leurs maris? Il en vint pourtant à bout, & s'il vous plait les passions de plus forte résistance & qui chicanent jusqu'à la mort, la coquetterie, celle de s'orner & de se parer; elles mirent tout sous les pieds jusqu'à leurs coiffures, il n'en fut plus parlé. S'il paroissoit un tel homme aujourd'hui dans Paris, je ne lui conseillerois pas d'aller faire un tour au Palais, il y passeroit mal son tems. Je doute qu'il ne mît les enfans de son côté, comme fit Conecte, qui détruisit par leur moien toutes les coiffures à grands coups de pierres. Je demanderois volontiers à nos Prédicateurs s'ils en feroient autant que Pythagore? Je pense que non: il y a longtems qu'ils s'épuisent à crier contre le luxe des femmes, & contre leurs passions les plus déréglées, sans pouvoir en venir à bout; tous leurs traits rebouchent sur leur cœur comme contre un roc, & cependant un Philosophe Paien fait sauter hors toutes ces coiffes, ces fichus, ces mouches, ce blanc & ce rouge, & tomber tous ces paniers de la ceinture en bas.

Lycurgue ne put venir à bout de ranger les femmes sous l'étendart de la vertu, il fallut qu'il capitulât avec elles à des conditions raisonnables: elles cédérent leurs parures; mais comme la coquetterie, c'est-à-dire la bonne, celle qui va au solide étoit la milleure piéce à conserver, Lycurgue la leur laissa. Ecoutons un Auteur moderne (*), qui en deux mots représénte Pythagore comme un homme presque divin.

Quand ce grand homme vint en Italie, selon le rapport de Porphyre, „ il changea la police „ d'un grand nombre de villes, & y rétablit la „ liberté en une seule exhortation: il gagna & „ attacha à sa Philosophie plus de deux mille „ hommes, il leur apprit à dompter leurs passions, à étouffer tous les mouvemens d'avarice „ & d'ambition, à mettre tous leurs biens en „ commun, à aimer la retraite, le silence & la „ contemplation ". Que mon Lecteur prenne d'abord garde à ce silence, car c'étoit là le noviciat par où il falloit que ses disciples commençassent pour être ensuite initiés dans les mystéres, il duroit plus ou moins selon les sujets, deux & le plus souvent cinq années pour ceux en qui il connoissoit un plus grand penchant à la jaserie. J'ai dit qu'on prît garde d'abord à ce silence, il faut bien se garder de croire qu'il s'étendît jusques sur les femmes, il n'en dit pas un mot: ç'eût été exiger l'impossible. Il ne s'agit que des hommes. Le Convertisseur sentoit bien qu'il n'y avoit aucune femelle capable de soutenir, je ne dis pas deux ans de pareil noviciat sans parler ni articuler un seul mot, mais deux minutes: la chose eût trop tenu du prodige. Il les laissa donc caquetter tant qu'elles voulurent: car sans cela sa secte fût tombée bientôt par terre, elles l'eussent deserté. A cela près tout alla le mieux du monde: chacun vivoit en commun, chacun apportoit ce qu'il avoit de patrimoine. On n'entendit plus parler de mien & de tien, on auroit crû que le monde ne faisoit que de naître, & que Saturne en avoit repris

(*) *Thomassin, Méth. d'étud. & d'enseig. la Philos. Liv. I. chap. 15.*

On ne vit ensuite dans les villes Gréques de ces quartiers que meurtres, que séditions, que troubles de toute espéce. Alors quoique l'on envoiât des Députés de presque toutes les parties de la Gréce pour rétablir la paix, il n'y eut que les Achéens, à la foi desquels on voulut bien se remettre & s'abandonner. Et ce ne fut pas seulement en cette occasion que le gouvernement des Achéens fut goûté dans la grande Gréce, quelque tems après on l'y adopta d'un consentement unanime. Les Crotoniates, les Sybarites, les Cauloniates commencérent de concert par élever un Temple à Jupiter Homorius, & bâtirent un édifice public, où se feroient les assemblées & les délibérations : ils prirent ensuite les loix & les coûtumes des Achéens, & convinrent entre eux de se conformer en tout à leur gouvernement. Si dans la suite ils le quittérent, ce ne fut que parce que la tyrannie de Denys de Syracuse & la puissance des Barbares voisins les y contraignirent.

Les Achéens reconcilient les Lacédémoniens avec les Thébains.

Après la fameuse défaite des Lacédémoniens à Leuctres, les Thébains, contre l'attente de tout le monde, voulant s'ériger en maîtres de la Gréce, il s'éleva quelques troubles dans tout le païs, mais particu-

pris le timon & le gouvernement, & cette merveille parut dans le plus grand nombre des habitans de Crotone. Une union si miraculeuse, une concorde si parfaite entre cette société de sages & de savans, fut mal interprétée de la canaille. On regarda tous ces gens-là de mauvais œil, on pretendit que leurs intentions n'étoient pas nettes, qu'ils s'assembloient dans un tout autre dessein que celui de parler de la vertu, & de s'exhorter tous à demeurer fermes & constans dans l'exercice des préceptes de leur Maître, & dans la recherche du vrai, & qu'ils conspiroient tous contre la liberté de la patrie. Cela leur sembla sérieux, ou ils l'affectérent; ils prirent des mesures pour s'en défaire, c'est-à-dire, pour détruire la vertu, qui leur faisoit ombrage.

La haine d'un certain parti contre l'autre monte souvent à un tel degré d'iniquité, que lorsque l'un ne trouve rien d'irrégulier dans les mœurs de l'autre, il s'en prend aux vertus mêmes, & aux actions les plus pures & les plus innocentes, & ausquelles on donne les interprétations les plus criminelles & les plus diaboliques. On le voit ici dans la conduite des Crotoniates contre les Pythagoriciens. Ils entreprirent d'en brûler trois cens, dit Justin (a) qui s'étoient assemblés dans une maison, & qui n'avoient aucun commerce avec les autres Citoiens qui n'étoient pas de leur secte. Ils exécutérent leur détestable dessein, il y en eut soixante *qui périrent dans cette sédition, le reste échapa à leur fureur, & s'exila volontairement.*

Justin ne dit pas que Pythagore se fût trouvé dans cette assemblée, il dit seulement que ce grand homme quitta Crotone pour aller demeurer à Matapont, où il mourut; & qu'après sa mort sa maison fut changée en un Temple: apparemment qu'on le consacra à la vertu, puisqu'il en fut un lui-même pendant sa vie. Si l'on avoit dessein en ce tems-ci d'en consacrer un à la vertu militaire, qui est celui qui refuseroit sa voix à M. de Turenne ? Car cette vertu dans toute son étenduë renferme presque toutes les autres. Selon Polybe il périt beaucoup plus de monde dans cet incendie qu'il ne paroît dans Justin. *Cette violence*, dit-il, *causa de grands mouvemens parmi les peuples. Cela ne pouvoit manquer d'arriver après un incendie où avoient péri misérablement les principaux de chaque ville.* Cela veut dire que les plus raisonnables s'étoient rangés du côté de l'orthodoxie, & que les peuples choisissoient les plus honnêtes gens pour les gouverner selon les loix de leur Législateur. Non seulement Pythagore entreprit & vint à bout d'anéantir le luxe, le libertinage, & de discipliner les mœurs des Crotoniates; mais il les dressa encore pour la guerre, *& leur inspira tant de valeur*, dit le Pére Petau dans son Abrégé chronologique de l'Histoire universelle, *que cent mille hommes de ces peuples, sous la conduite du fameux Milon leur compatriote, défirent une armée de trois cens mille Sybarites auprès du fleuve Sangar, & forcérent ensuite leur capitale, qu'ils rasérent.* Il n'y a pas là de quoi se récrier beaucoup sur cette victoire. Dix mille suffisoient de reste pour défaire de telles gens, supposé qu'ils fussent en ce tems-là ce qu'ils ont été par la suite. Je ne crois pas qu'il en fallût davantage aujourd'hui pour défaire deux cens mille Romains modernes.

(a) *Lib. XX. cap. 4.*

culiérement entre ces deux peuples, les premiers ne voulant point se confesser vaincus, & les autres ne voulant point les reconnoître victorieux. Pour terminer cette contestation, les uns & les autres ne prirent pas d'autres arbitres que les Achéens, portés à ce choix, non par la puissance de ceux-ci, car c'étoit presque le plus petit Etat de la Gréce; mais par la bonne foi & la probité qui éclatoient dans toutes leurs actions, de l'aveu de tous les peuples où ils étoient connus. Alors toute leur puissance ne consistoit que dans la bonne volonté d'en acquerir. Ils n'avoient encore rien fait ni rien entrepris de mémorable pour l'accroître, faute d'un Chef qui fût capable d'exécuter leurs projets. Dès qu'ils en avoient fait un, qui promettoit quelque chose, les Lacédémoniens aussi-tôt, & plus encore les Macédoniens s'efforçoient d'étouffer ses desseins, & d'en empêcher l'exécution. Mais quand dans la suite ils eurent enfin trouvé des Chefs tels qu'ils desiroient, ils ne furent pas longtems à rendre leur République illustre par cette action digne d'une éternelle mémoire, je veux dire par l'union qu'ils sçûrent si bien ménager entre tous les peuples du Péloponése. Le premier auteur de ce projet, fut Aratus *(a)* le Sicyonien. Philopœmen le poussa & le conduisit à sa fin, & c'est à Lycortas & à ceux qui sont entrés dans ses vûës, que l'on est redevable du tems que cette union s'est conservée. Je tâcherai dans le cours de cet ouvrage de m'arrêter où il conviendra, sur ce que chacun d'eux a fait, & sur les moiens dont ils se sont servis, en marquant le tems où chaque chose est arrivée. A présent je me borne à un récit succint des actions d'Aratus, parce qu'il a laissé de fidéles Mémoires sur ce qui le regardoit: ce qui touche les autres, nous en traiterons avec plus de soin & d'exactitude. Or il me paroît, que pour faciliter aux Lecteurs l'intelligence de ce que je dois rapporter, je ne puis mieux commencer qu'aux tems, où les Achéens distribués dans les villes par les Rois de Macédoine, formérent un nouveau gouvernement par l'union que ces villes contractérent entre elles,

(a) *Le premier auteur de ce projet fut Aratus le Sicyonien. Philopœmen le poussa & le conduisit à sa fin.*] Ce seroit ici un beau sujet de dissertation s'il me plaisoit de m'engager dans cette besogne, ce que je n'ai garde de faire. Je prie seulement mes Lecteurs de lire avec attention tout ce détail de la République des Achéens. On verra comment & par quels moiens elle monta à une si grande puissance par l'union de plusieurs petits Etats qui secouérent le joug de leurs Tyrans, après que celui-ci leur eût donné l'exemple. Rien ne m'a frapé plus que cela. On y remarquera une image parfaite de la République de Hollande, après qu'elle se fut soustraite au joug de l'Espagne. Il y a une telle conformité d'évenemens, que rien ne me semble plus surprenant. On y voit la même conduite & le même courage dans ceux qui entreprirent un si grand projet, les mêmes loix, la même politique comme les mêmes progrès; en un mot la naissance de la République des Achéens est la même en tout que celle des Provinces-Unies. Aratus la forma par son esprit & par son courage. Philopœmen, le plus grand Capitaine de son tems, la soutint & l'affermit contre les Puissances qui s'élevérent contre elle. Je m'assûre que le Lecteur appliqué prendra un très-grand plaisir de comparer ces deux Républiques ensemble, & de voir un premier Prince d'Orange en la personne d'Aratus, & un Prince Maurice dans celle de Philopœmen: car l'égard des loix des Achéens, de leur gouvernement & de leurs Magistrats, je ne vois rien qui ne soit conforme à la République de Hollande.

elles, gouvernement ſur lequel cette nation à fait monter ſa puiſſance au point où nous la voions de nos jours, & dont je parlois il n'y a pas longtems.

CHAPITRE VIII.

Premiers commencemens de la République des Achéens. Maxime fondamentale de ſon gouvernement. Exploits d'Aratus. Alliance des Etoliens avec Antigonus Gonatas.

CE fut en la cent vingt-quatriéme Olympiade que les Patriens & les Duméens commencérent à s'unir d'intérêts, c'eſt-à-dire au tems, où moururent Ptolémée fils de Lagus, Lyſimachus, Seleucus, & Ptolémée Ceraunus. Avant ce tems-là, tel étoit l'état des Achéens. Ils avoient eu d'abord pour Roi le fils d'Oreſte nommé Tiſaméne, qui chaſſé de Sparte au retour des Héraclides, ſe rendit maître de l'Achaïe. ſes deſcendans y régnérent ſucceſſivement juſqu'à Ogygés, ſous les enfans duquel ils changérent le gouvernement en République, mécontens de ce que ces enfans ne les gouvernoient pas ſelon les loix, mais en maîtres. Ils ſe maintinrent dans cet état juſqu'aux tems d'Alexandre & de Philippe, quoique leurs affaires ſelon les différentes conjonctures euſſent varié. Cette République étoit compoſée de douze villes, qui ſubſiſtent encore, à l'exception d'Olen & d'Elyce, qui avant la bataille de Leuctres fut engloutie par la mer. Ces villes ſont Patres, Dyme, Phares, Tritée, Leontium, Ægire, Pelléne, Ægium, Boure, Ceraunie, Olen & Elyce. Depuis Alexandre & avant l'Olympiade citée ci-deſſus, les Achéens furent ſi maltraités, ſur tout par les Rois de Macédoine, que les villes furent diviſées les unes des autres, & eurent des intérêts différens : d'où il arriva que Démétrius, Caſſander, & depuis eux Antigonus Gonatas, mirent garniſon dans quelques-unes, & que d'autres furent occupées & ſoumiſes par des Tyrans. Car c'eſt de cet Antigonus que ſont venus la plûpart des Tyrans de Gréce. Mais vers la cent vingt-quatriéme Olympiade les villes d'Achaïe commencérent à revenir à leur premiere union, environ dans le tems de l'irruption de Pyrrhus en Italie. Les premiéres villes qui ſe joignirent, furent Dyme, Patres, Tritée & Phares, & c'eſt pour cela qu'il ne reſte plus à préſent de monument de cette jonction. Environ cinq ans après les Ægéens aiant chaſſé leur garniſon, entrérent dans la République. Après eux les Bouriens firent mourir leur Tyran. Les Caryniens ſe joignirent auſſi en même tems. Iſeas leur Tyran voiant la garniſon chaſſée d'Ægium, le Roi des Bouriens maſſacré par Marcus & les Achéens, & qu'on alloit fondre bientôt ſur lui de tout côté, il ſe dé-

gmenter la puiſſance d'Aratus, qui étoit alors à la tête des affaires, & celle de la nation : Aratus s'oppoſant à tous leurs deſſeins, & renverſant tous leurs projets. Nous allons voir comment toutes choſes ſe paſſérent.

CHAPITRE IX.

Guerre de Cléoméne. Raiſon qu'avoit Aratus pour l'entreprendre. Il penſe à ſe liguer avec Antigonus. Députation de la part des Mégalopolitains pour ce ſujet.

ARatus voiant que ſi les Etoliens avoient honte de déclarer ouvertement la guerre aux Achéens, ce n'étoit qu'à cauſe des ſervices qu'ils venoient tout récemment d'en tirer dans la guerre contre Démétrius, mais que cela ne les empêchoit pas d'avoir des intelligences ſecrétes avec les Lacédémoniens ; qu'ils portoient tellement envie aux Achéens, qu'après que Cleoméne leur avoit enlevé par ſurpriſe trois villes de leurs alliés & aſſociées à leur gouvernement, ſçavoir Tegée, Mantinée & Orchoméne, non ſeulement ils n'en avoient point été fâchés, mais encore leur avoient aſſûré cette conquête ; que, quoiqu'autrefois la paſſion de s'agrandir leur fît ſaiſir le moindre petit prétexte pour leur faire prendre les armes contre les gens qui ne leur avoient fait aucun tort, ils ne faiſoient cependant alors nulle difficulté de violer les Traités, & perdoient volontairement de fort grandes villes, uniquement pour mettre Cléoméne plus en état de faire de la peine aux Achéens ; ſur ces conſidérations lui & les autres Magiſtrats voulurent bien n'entreprendre aucune guerre contre perſonne, mais ils réſolurent en même tems de s'oppoſer de toutes leurs forces aux projets des Lacédémoniens. C'eſt pourquoi dès que Cléoméne, en bâtiſſant Athénée dans le païs des Mégalopolitains, ſe fût déclaré ouvertement ennemi de la République ; alors les Achéens aſſemblérent le Conſeil, & il y fut réſolu que l'on ſe déclareroit auſſi ouvertement contre les Lacédémoniens. Telle fut l'origine de la guerre appellée de Cléoméne, & c'eſt en ce tems-ci qu'elle commença.

Raiſons qu'avoit Aratus pour l'entreprendre.

Ce fut alors que les Achéens prirent pour la premiére fois les armes contre les Lacédémoniens. Il leur parut beau de ne devoir la défenſe de leur ville & de leur païs qu'à eux-mêmes, & de ne mandier le ſecours de perſonne. Par là auſſi ils ſe conſervoient dans l'amitié qu'ils devoient à Ptolémée pour les bienfaits qu'ils en avoient reçus. La guerre faiſoit déja des progrés. Déja Cléoméne avoit aboli l'ancienne forme du gouvernement, ce n'étoit plus un Roi légitime, mais un Tyran, qui

qui pouſſoit cette guerre avec toute l'habileté & la vigueur poſſible. Aratus avoit prévû ces révolutions, & craignant les maux que la malice & l'audace des Etoliens pourroient attirer ſur ſa République, il crut qu'il devoit commencer par rompre leurs projets. Il connoiſſoit Antigonus pour un Roi appliqué aux affaires, prudent & d'une fidélité à toute épreuve; porté à faire des alliances & fidéle à les obſerver; au lieu que les autres Rois ne croiant pas que la haine & l'amitié viennent de la nature, n'aiment ou ne haïſſent qu'autant qu'ils trouvent leur intérêt (*a*) dans l'une ou l'autre de ces diſpoſitions. Il prit donc le parti de s'aboucher avec Antigonus, de le porter à joindre enſemble leurs forces, & de lui faire voir quelle ſeroit la ſuite & le ſuccès de cette jonction. Il ne crut pourtant pas qu'il fût à propos de s'ouvrir là-deſſus à tout le monde. Deux raiſons l'obligeoient de ſe tenir ſur la réſerve. Car il devoit s'attendre que Cléoméne & les Etoliens s'oppoſeroient à ſon deſſein; & de plus il n'auroit pû demander ouvertement du ſecours aux ennemis ſans abattre le courage aux Achéens, qui par-là n'auroient pas manqué de ſentir qu'Aratus ne comptoit pas beaucoup ſur leurs forces & ſur leur valeur. Ces raiſons firent qu'il penſa à exécuter ſon projet le plus ſecrétement qu'il lui ſeroit poſſible. Ce qui fut cauſe qu'il dit & fit bien des choſes au dehors qui paroiſſoient contraires à ſon deſſein, & qui cependant ne tendoient qu'à le couvrir. C'eſt auſſi pour cela qu'on ne trouve pas certaines choſes dans ſes Mémoires.

Quand il vit d'un côté que les Mégalopolitains ſoutenoient la guerre à re- Il penſe à ſe liguer avec Antigonus.

(a) *Au lieu que les autres Rois. . . . . n'aiment & ne haïſſent qu'autant qu'ils y trouvent leur intérêt.*] Démoſthéne le déclare dans ſa quatriéme Philippique comme Polybe. Les Rois ne ſavent ce que c'eſt qu'ami & ennemi, les bienfaits ne les lient point; ils s'aiment, ils s'uniſſent d'intérêts, ſauf à ſe haïr dès qu'il importera à leurs affaires. Il en eſt ainſi de toutes les Puiſſances de la terre. Les Achéens n'avoient pas trop à ſe fier à Antigonus, c'etoit un ennemi de leur République. Aratus reconnoît cette maxime, que les Puiſſances qui nuiſent aujourd'hui, nous ſeront très-utiles & très-ſalutaires demain. Le tems & les conjonctures font cela. Cet habile Préteur ſe ligua avec Antigonus fort à propos, de peur que ſes ennemis ne ſe joigniſſent à cette Puiſſance, & que la République ne s'en trouvât accablée. Cela a quelque apparence de raiſon: mais il paroît tout le contraire dans Plutarque, qui accuſe Aratus d'avoir fait une très-mauvaiſe action en livrant le Peloponéſe à l'ennémi commun par le Traité qu'il fit avec Antigonus, pour ſe venger des Lacédémoniens, qu'il n'aimoit pas. Il *fit tous ſes efforts pour empêcher les Achéens d'accepter les conditions* que Cléoméne leur propoſoit *de lui céder ſeulement le commandement de la Gréce: que pour le reſte il n'avoit aucun différend avec eux, & qu'il leur rendroit leurs priſonniers & leurs places.* Ces conditions étoient raiſonnables, mais Aratus s'opiniâtroit à les refuſer; *mais comme les Achéens n'adhéroient point* à ſon *ſentiment*, dit Plutarque plus bas, *parce qu'ils étoient effraiés de l'audace de Cléoméne, & que d'ailleurs ils trouvoient très-juſte & très-raiſonnable le deſſein des Lacédémoniens de remettre le Péloponéſe dans l'état où il étoit anciennement, il entreprit une action qui n'auroit été ni ſéante ni honnête à aucun des Grecs, qui étoit très-infame pour lui, & qui répondoit mal à tant de grandes choſes qu'il avoit faites & dans la paix & dans la guerre; il appella Antigonus en Gréce, & remplit le Péloponéſe des mêmes Macédoniens qu'il en avoit chaſſés dans ſa jeuneſſe, & leur aiant arraché la citadelle de Corinthe, & s'étant rendu ſuſpect à tous les Rois, & leur ennemi déclaré, ſurtout le mortel ennemi d'Antigonus, dont il dit mille maux, comme cela paroît dans les écrits qu'il a laiſſés.* Dans le reſte de ce paſſage, que je n'inſére pas ici, Plutarque déclame contre Aratus, & dépeint avec beaucoup de force toute l'horreur de cette action: car il eſt certain que Cléoméne, qui étoit un grand Capitaine, ne demandoit rien qui ne fût raiſonnable. Polybe juſtifie Aratus autant qu'il lui eſt poſſible; mais je ne vois pas comment il eût pû ſe tirer d'affaires ſans des flatteries baſſes & impies mêmes.

à regret, tant parce que, voisins de Lacédémone, ils avoient porté le poids de cette guerre avant tous les autres, que parce qu'ils ne recevoient nul secours de la part des Achéens, qui étoient aussi fort pressés; & de l'autre, que depuis les bienfaits qu'ils avoient reçûs de Philippe fils d'Amyntas, ils étoient fort prévenus en faveur de la Maison roiale de Macédoine, il ne douta point que se sentant accablés ils n'eussent au plutôt recours à Antigonus, & n'implorassent les forces des Macédoniens. Il communiqua son secret à Nicophanés & à Cercidas, deux Mégalopolitains, qui avoient chez son pére droit d'hospitalité, tous deux fort propres à son dessein. Par leur entremise il lui fut aisé de persuader aux Mégalopolitains de députer aux Achéens, & de les presser d'envoier demander du secours à Antigonus. Les Mégalopolitains choisirent pour Députés Nicophanés & Cercidas, & leur ordonnérent d'aller d'abord chez les Achéens, & de là aussi-tôt chez Antigonus, en cas que les Achéens y consentissent.

Députation de la part des Mégalopolitains à ce sujet.

Les Achéens l'aiant bien voulu, Nicophanés entre en conférence avec Antigonus. Sur sa patrie il ne dit que peu de chose, & que ce qu'il ne pouvoit se dispenser de dire; mais il s'étendit beaucoup sur les affaires présentes, selon les avis & les instructions qu'il avoit reçûes d'Aratus. Il fit voir à ce Prince ce que l'on devoit attendre de la ligue qu'avoient faite ensemble les Etoliens & Cléoméne, & où elle tendoit: que les Achéens seroient les premiers à en souffrir; mais qu'il avoit aussi des mesures à prendre pour s'en mettre lui-même à couvert; qu'il étoit évident que les Achéens attaqués de deux côtés ne pouvoient manquer de succomber; qu'il étoit encore plus visible que les Etoliens & Cléoméne, après s'être rendus maîtres des Achéens, ne s'en tiendroient pas à cette conquête; que la Gréce entiére suffiroit à peine pour rassasier la passion qu'ils avoient de s'agrandir, loin qu'ils voulussent la contenir dans les bornes du Péloponése; que Cléoméne pour le présent sembloit se contenter de commander dans cette Province; mais qu'il ne s'y seroit pas plutôt établi, qu'il ambitionneroit de dominer sur toute la Gréce, à quoi il ne pouvoit parvenir que par la ruine des Macédoniens: qu'il n'avoit donc qu'à se tenir sur ses gardes, & à examiner lequel des deux convenoit mieux à ses affaires, ou de se joindre avec les Achéens & les Béotiens pour disputer à Cléoméne dans le Péloponése l'Empire de la Gréce; ou, en manquant de se lier avec une nation très-puissante, de défendre dans la Thessalie son Roiaume contre tous les peuples de l'Etolie & de la Béotie joints aux Achéens & aux Lacédémoniens: que si les Etoliens par reconnoissance pour les services qu'ils avoient tirés des Achéens du tems de Démétrius, se tenoient en repos comme à présent, eux & les Achéens prendroient les armes contre Cléoméne; que si la fortune leur étoit favorable, ils n'auroient pas besoin d'être secourus; mais que si elle leur étoit contraire, & qu'outre cela les Etoliens vinssent tomber sur eux, qu'il prît garde de

ne

ne point laisser échaper l'occasion, & de secourir le Péloponése pendant qu'on pouvoit le sauver: qu'au reste il pouvoit être sûr de la fidélité & de la reconnoissance des Mégalopolitains; qu'Aratus trouveroit des assûrances qui plairoient aux deux partis, & qu'il auroit aussi le soin de lui donner avis du tems où il faudroit venir au secours. Antigonus trouva les avis d'Aratus fort sages & fort sensés, & suivit dans la suite les affaires avec beaucoup d'attention. Il manda aux Mégalopolitains qu'il ne manqueroit pas de les secourir, si les Achéens le trouvoient bon.

Les Ambassadeurs à leur retour rendirent la lettre du Roi, & se louérent fort de l'accueil favorable qu'il leur avoit fait, & des bonnes dispositions où il sembloit être. Les Mégalopolitains rassûrés par ce récit, coururent au Conseil des Achéens pour le presser de faire venir Antigonus, & de le mettre à la tête des affaires. Aratus de son côté s'étant fait instruire en particulier par Nicophanés des sentimens où étoit le Roi à l'égard des Achéens & de lui-même, il ne se possédoit pas de joie. Il voioit par là combien il avoit eu raison de former ce projet, & que d'ailleurs Antigonus n'étoit pas tant de ses ennemis, que les Etoliens l'avoient espéré. Il lui sembloit encore très-avantageux que les Mégalopolitains voulussent charger Antigonus du soin des affaires par l'entremise des Achéens. A la vérité il souhaitoit fort n'avoir pas besoin de secours; mais en cas qu'il fût contraint d'en demander, il aimoit encore mieux le faire par les Achéens en corps que par lui-même. Car il craignoit qu'Antigonus, après avoir défait Cléoméne & les Macédoniens, ne prît de mauvais desseins contre la République des Achéens, & que ceux-ci ne le rendissent responsable de tout le mal qui en arriveroit; ce qu'ils croiroient faire avec d'autant plus de justice, qu'il étoit auteur de l'injure faite à la Maison roiale des Macédoniens par la prise de l'Acrocorinthe. C'est pourquoi après que les Mégalopolitains eurent montré dans le Conseil des Achéens la lettre du Roi, qu'ils eurent fait connoître la bonne volonté où il étoit, qu'ils eurent prié de l'appeller au plutôt, tout le peuple commençant à goûter ce sentiment, Aratus entra dans le Conseil, parla avec éloge de la protection que le Roi vouloit bien leur accorder, & approuva fort la résolution que vouloit prendre le peuple. Mais il s'arrêta beaucoup à faire voir qu'il falloit essaier de défendre par eux-mêmes la ville & le païs, que rien ne seroit plus glorieux, rien de plus conforme à leurs intérêts; que si la fortune refusoit de les favoriser, il ne falloit avoir recours à leurs amis qu'après avoir de leur côté mis tout en usage; & ne les appeller qu'à la derniére extrémité.

Succès de la Députation.

Il n'y eut personne qui n'approuvât cet avis, & l'on conclut qu'on devoit s'y arrêter & soutenir cette guerre par soi-même. Mais après que Ptolémée desespérant de conserver les Achéens dans son parti, & espérant beaucoup plus des Lacédémoniens pour le dessein qu'il avoit de

Les Achéens après plusieurs défaites ont recours à Antigonus.

de traverser les vûes des Rois de Macédoine, se fut mis en tête de fournir des secours à Cléoméne pour l'animer contre Antigonus; après que les Achéens dans une marche en furent venus aux mains avec Cléoméne & en eurent été vaincus près de Lycée; qu'ils eurent été défaits une seconde fois dans les plaines de Mégalopolis, appellées Léodiciennes; que Leusiadas eut été battu; que toutes leurs troupes eurent été mises en déroute pour une troisiéme fois aux environs de Dyme près de l'endroit qu'on appelle Hécatombée; alors les affaires ne souffrant plus de délai, ils furent obligés de recourir unanimement à Antigonus. Aratus envoia son propre fils pour Ambassadeur, & confirma ce qui avoit été reglé pour le secours. Une chose embarrassoit. Antigonus ne sembloit pas devoir venir au secours, qu'on ne lui eût auparavant rendu l'Acrocorinthe, & que la ville même de Corinthe ne lui eût été donnée pour en faire sa place de guerre, & cependant les Achéens n'osoient livrer Corinthe aux Macédoniens contre le gré des habitans. On différa donc de délibérer sur ce point jusqu'à ce qu'on eût examiné quelles sûretés on pourroit donner.

CHAPITRE X.

Aratus rend l'Acrocorinthe à Antigonus. Les Achéens prennent Argos. Prise de plusieurs villes par Antigonus. Cléoméne surprend Messene.

CLéoméne aiant répandu la terreur de ses armes par les succès dont nous avons parlé, passoit ensuite d'une ville à l'autre sans crainte, gagnant les unes par douceur, les autres par menaces. Après s'être ainsi emparé de Caphie, de Pelléne, de Phenée, d'Argos, de Phlie, de Cléone, d'Epidauré, d'Hermione, de Tréséne, & enfin de Corinthe, il fut mettre le camp devant Sicyone. Ces expéditions tirérent les Achéens d'un très-grand embarras. Car les Corinthiens aiant fait dire à Aratus & aux Achéens de sortir de la ville, & aiant député vers Cléoméne pour la lui livrer, ce fut pour les Achéens une occasion favorable, dont Aratus se servit heureusement pour céder l'Acrocorinthe à Antigonus. En lui donnant cette place, la Maison Roiale n'avoit plus rien à lui reprocher; il donnoit une sûreté suffisante de la fidélité avec laquelle il agiroit avec Antigonus dans la suite, & outre cela il fournissoit à ce Roi une place de guerre contre les Lacédémoniens. Dès que Cléoméne eut avis du Traité fait entre Antigonus & les Achéens, il leva le camp de devant Sicyone, alla le mettre à Isthme, & fit entourer d'un fossé & d'un retranchement tout l'espace, qui est entre

entre l'Acrocorinthe & les monts Oniens, se tenant comme assûré de l'Empire du Péloponése.

Antigonus se tenoit prêt depuis longtems, & n'attendoit que l'occasion d'agir, jugeant bien, sur les conjonctures présentes, que Cléoméne & son armée n'étoient pas loin. Il étoit encore dans la Thessalie lorsqu'il envoia dire à Aratus & aux Achéens de s'acquitter de ce qu'ils lui avoient promis. Il vint ensuite par l'Eubée à l'Isthme. Car les Etoliens, non contens de ce qu'ils avoient fait, voulurent encore empêcher Antigonus de porter du secours. Ils lui défendirent de passer avec son armée dans Pyle, & que s'il le faisoit, ils s'y opposeroient à main armée. Ces deux Capitaines donc marchoient l'un contre l'autre, Antigonus s'efforçant d'entrer dans le Péloponése, & Cléoméne tâchant de lui en fermer l'entrée. Malgré les pertes qu'avoient faites les Achéens, ils n'abandonnérent pas pour cela leur premier projet, & ne cessérent pas d'espérer une meilleure fortune. Mais dès que certain Argien nommé Aristote se fut déclaré contre le parti de Cléoméne, ils coururent à son secours, & sous la conduite de Timoxéne prirent par adresse la ville d'Argos. C'est à ce succès qu'on doit principalement attribuer l'heureux changement qui se fit dans les affaires des Achéens. Ce fut là ce qui arrêta l'impétuosité de Cléoméne, & ralentit le courage de ses soldats, comme il est aisé de voir par les suites. Car quoiqu'il se fût emparé le premier des postes les plus avantageux, qu'il eût des vivres & des munitions en plus grande quantité qu'Antigonus, qu'il fût plus hardi & plus avide de gloire, cependant il n'eut pas plutôt appris que la ville des Argiens avoit été emportée par les Achéens, qu'il oublia ses premiers succès, qu'il se mit en marche, & fit une retraite fort semblable à une fuite, dans la crainte que les ennemis ne l'envelopassent de tout côté. Il entra dans Argos par surprise; mais il en fut ensuite chassé courageusement par les Achéens & par les Argiens mêmes, qui avoient du dépit de lui en avoir auparavant ouvert les portes. Ce projet renversé, il prit sa route par Mantinée, & s'en retourna ainsi à Sparte.

Les Achéens prennent Argos.

Sa retraite ouvrit l'entrée du Péloponése à Antigonus, qui prit aussitôt possession de l'Acrocorinthe. De là sans s'arrêter il marche à Argos, d'où, après avoir loué la valeur des habitans & reglé les affaires de la ville, il partit promtement & mena son armée en Arcadie. Il chassa les garnisons de tous les forts qui avoient été élevés par ordre de Cléoméne dans le païs des Egiens & des Belminates, & y aiant mis une garnison Mégalopolitaine, il vint à l'assemblée des Achéens à Egée. Il y rendit raison de sa conduite, il proposa ses vûes sur l'avenir, & on lui donna le commandement sur tous les alliés. Ensuite après avoir resté quelque tems en quartier d'hiver autour de Sicyone & de Corinthe, le Printems venu, il fait marcher son armée & arrive en trois jours à Tégée, où les troupes des Achéens le vinrent joindre. Il y mit

Prise de plusieurs villes par Antigonus.

ſon camp, & commença d'en faire le ſiége, qui fut pouſſé par les Macédoniens avec tant de vigueur, que les Tégeates ne le pouvant ſoutenir, ni ſe défendre contre les mines des aſſiégeans, vinrent en peu de tems à compoſition. Antigonus s'étant aſſûré la ville, paſſe à de nouveaux exploits, & ſe hâte d'arriver dans la Laconie. Il s'approche de Cléoméne qui en gardoit les frontiéres, & tâche de l'engager à un combat par quelques eſcarmouches. Cependant il apprend par ſes coureurs qu'il venoit à Cléoméne du ſecours d'Orchoméne. Il léve auſſi-tôt le camp, & s'avance vers cette ville. Il l'emporte d'inſulte, & va mettre le ſiége devant Mantinée, qui prit d'abord l'épouvante, & ouvrit ſes portes. Il marcha auſſi-tôt vers Erée & Telphyſſe, dont les habitans ſe ſoumirent volontairement. Enfin l'hiver s'approchant, il revint à Egée pour ſe trouver à l'aſſemblée des Achéens. Il renvoia les Macédoniens prendre des quartiers d'hiver dans leur païs. Pour lui il reſta à Egée pour délibérer avec les Achéens ſur les affaires préſentes.

Cléoméne ſurprend Meſſéne.

Dans le tems qu'il y étoit, Cléoméne voiant que les troupes étoient licentiées, qu'Antigonus n'avoit avec lui à Egée que des ſoldats étrangers, qu'il étoit éloigné de Mégalopolis de trois journées de chemin; que cette ville étoit difficile à garder, à cauſe de ſa grandeur & du peu de monde qu'il y avoit, qu'actuellement elle étoit mal gardée, parce qu'Antigonus étoit proche, &, ce qui le flattoit davantage, que les deux batailles de Lycée & de Laodicie avoient fait périr la plûpart des habitans en âge de porter les armes, il gagna quelques fuiards Meſſéniens qui ſe trouvoient alors dans la ville, & par leur moien y entra pendant une nuit ſans être apperçû de perſonne. Mais à peine le jour parut, que les Mégalopolitains ſe défendirent avec tant de courage, que non ſeulement Cléoméne fut chaſſé, mais courut encore riſque d'une défaite entiére. Même affaire lui étoit encore arrivée trois mois auparavant, lorſqu'il entra par adreſſe dans la ville par l'endroit qu'on appelle Colée. Mais alors comme ſon armée étoit plus nombreuſe, & qu'il s'étoit emparé le premier des poſtes les plus avantageux, il vint à bout de ſon deſſein. Il chaſſa les Mégalopolitains & ſe rendit maître de la ville, qu'il ſaccagea & qu'il détruiſit avec tant de cruauté, que l'on avoit perdu toute eſpérance qu'elle pût jamais être habitée. Je crois qu'il n'en uſa avec tant de rigueur, que parce qu'en ce tems-là il ne pouvoit ni chez les Mégalopolitains, ni chez les Stymphaliens, trouver perſonne qui fût d'humeur à épouſer ſes intérêts au préjudice de la patrie. Il n'y eut que chez les Clitoriens, peuple courageux & paſſionné pour la liberté, qu'il ſe rencontra un ſcélerat nommé Thearcés, qui ſe couvrit de cette infamie. Auſſi les Clitoriens ſoutiennent-ils & avec raiſon, que ce traître n'eſt pas ſorti de chez eux, & que c'étoit un enfant qui leur étoit reſté des ſoldats qu'on leur avoit envoiés d'Orchoméne.

Com-

Comme dans ce qui regarde la guerre de Cléoméne j'ai cru devoir préférer Aratus à tout autre Historien, & que quelques uns donnent la préférence à Phylarque, qui souvent raconte des choses tout opposées, je ne puis me dispenser de justifier mon choix : il est important que le faux n'ait pas dans des écrits publiés le même degré d'autorité que le vrai. En général cet Historien a écrit beaucoup de choses sans discernement & sur les premiers Mémoires qui lui sont tombés entre les mains; mais sans entrer ici en discussion, & sans le démentir sur une grande partie de ce qu'il dit, contentons-nous de considérer ce qu'il rapporte sur le tems dont nous parlons. Cela suffira de reste pour faire connoître quel esprit il a apporté à la composition de son Histoire, & combien il étoit propre à ce genre d'ouvrage. Pour montrer quelle a été la cruauté d'Antigonus, des Macédoniens, d'Aratus & des Achéens, il dit que les Mantiniens n'eurent pas été plutôt subjugués, qu'ils tombérent dans des maux extrémes; que cette ville, la plus ancienne & la plus grande de toute l'Arcadie, fut affligée de si horribles calamités, que tous les Grecs en étoient hors d'eux-mêmes, & fondoient en larmes. Il n'omet rien pour toucher ses Lecteurs de compassion, il nous parle de femmes qui s'embrassent, de cheveux arrachés, de mammelles découvertes; il nous représente les pleurs & les sanglots des hommes & des femmes, des enfans & de leurs vieux parens qui étoient enlevés péle-mêle. Or tout ce qu'il fait là pour mettre les événemens fâcheux comme sous les yeux de ses Lecteurs, il le fait dans tout le cours de son Histoire. Maniére d'écrire basse & efféminée que l'on doit mépriser, pour ne s'attacher qu'à ce qui est propre à l'Histoire, & qui en fait toute l'utilité.

Jugement que Polybe porte de Phylarque.

Il ne faut pas qu'un Historien cherche à toucher ses Lecteurs par du merveilleux, ni qu'il imagine les discours qui ont pû se tenir, ni qu'il s'étende sur les suites de certains événemens. Il doit laisser cela aux Poëtes tragiques, & se renfermer dans ce qui s'est dit & fait véritablement, quelque peu important qu'il paroisse. Car la Tragedie & l'Histoire ont chacune leur but, mais fort différent l'un de l'autre. Celle-là se propose d'exciter l'admiration dans l'esprit des Auditeurs, & de le toucher agréablement, par des discours qui approchent le plus qu'il est possible de la vraisemblance; mais il faut que celle-ci par des discours & des actions vraies instruise & persuade. Dans la Tragedie, comme il n'est question que de divertir les spectateurs, on emploie le faux sans façon, pourvû qu'il soit vraisemblable : mais dans l'Histoire, où il s'agit d'être utile, il ne faut que du vrai. Outre cela Phylarque ne nous dit souvent ni la cause des événemens qu'il rapporte, ni la maniére dont ils sont arrivés. Sans cela néanmoins on ne peut raisonnablement ni être touché de compassion, ni se mettre en colére. C'est un spectacle fort triste que de voir fraper de verges un homme libre. Cependant si ce n'est qu'une punition d'un crime qu'il a commis, cela passe avec rai-

raison pour justice; & si cela se fait pour corriger & instruire, non seulement on louë, mais on remercie encore ceux qui ont ordonné cette punition. Mettre à mort des Citoiens, c'est un crime abominable & digne des derniers supplices. Cependant on fait mourir publiquement un voleur ou un adultére sans crainte d'en être puni, & il n'y a point de récompense trop grande pour un homme qui délivre sa patrie d'un traître ou d'un tyran. Tant il est vrai que pour juger d'un événement, on ne doit pas tant s'arrêter aux choses qui se sont faites, qu'aux raisons & aux vûës qu'on a euës en les faisant, & aux différences qui sont entre elles.. Voici donc la vérité du fait.

CHAPITRE XI.

Les Mantiniens quittent la ligue des Achéens, & sont reconquis par Aratus. Ils joignent la perfidie à une seconde désertion, & ils en sont punis. Mort d'Aristomaque, Tyran d'Argos.

LEs Mantiniens se séparérent d'abord volontairement de la ligue des Achéens, pour se livrer eux & leur patrie aux Etoliens, & ensuite à Cléoméne. Ils avoient pris ce parti & se gouvernoient selon les loix des Lacédémoniens, lorsque quatre ans avant qu'Antigonus les subjugât, ils furent conquis par les Achéens., & leur ville emportée par l'adresse & les pratiques d'Aratus. Or dans ce tems-là même il est si peu vrai que leur séparation ait eu pour eux des suites fâcheuses, que ce dernier événement devint célébre par le changement subit qui s'étoit fait dans le génie de ces deux peuples. En effet Aratus n'eut pas si-tôt été maître de la ville, qu'il défendit à ses troupes de toucher à rien de qui ne leur appartenoit pas : & ensuite aiant assemblé les Mantiniens, il leur dit de ne rien craindre, & de demeurer comme ils étoient; que tant qu'ils resteroient unis à la République des Achéens, il ne leur seroit fait aucune peine. Un bienfait si peu espéré & si extraordinaire changea entiérement la disposition des esprits. On oublia les combats qui venoient de se donner; & les pertes qu'on y avoit faites; on se fréquenta les uns les autres, on se donna réciproquement des repas, c'étoit à qui se témoigneroit le plus de bienveillance & d'amitié. Et certes les Mantiniens devoient cela aux Achéens & à leur Chef, dont ils avoient été traités avec tant de douceur & d'humanité, que je ne sai si jamais personne est tombé au pouvoir d'ennemis plus doux & plus indulgens, ni si l'on peut se tirer de plus grands malheurs avec moins de perte.

Ils joignent la perfidie à une seconde désertion, & ils en sont punis.

Dans la suite voiant les séditions qui s'excitoient parmi eux, & ce que machinoient contre eux les Etoliens & les Lacédémoniens, ils dépêchérent des Députés aux Achéens pour leur demander du secours. On leur tira au sort trois cens hommes, qui laissant leur patrie & leurs biens,

biens, partirent auffi-tôt pour Mantinée, & y reftérent pour défendre la patrie & la liberté de ce peuple. Les Achéens ajoutérent encore à cette garde deux cens foldats mercénaires, qui devoient faire à Mantinée la même fonction. Peu de tems après une nouvelle fédition s'étant élevée parmi eux, ils appellérent les Lacédémoniens, les mirent en poffeffion de leur ville, & égorgérent tous les Achéens qui s'y trouvérent. On ne pouvoit commettre une infidélité plus grande & plus criminelle. Car après avoir effacé de leur fouvenir les bienfaits qu'ils avoient reçûs des Achéens, & l'alliance qu'ils avoient contractée avec eux, il falloit du moins ne leur faire aucun tort, & donner un faufconduit à ceux de cette nation qu'ils avoient dans leur ville. C'eft ce que le droit des gens ne permet pas de refufer même à fes ennemis. Ce droit néanmoins, les Mantiniens ofent le violer, & fe rendent coupables du plus grand des crimes, & cela pour perfuader Cléoméne & les Lacédémoniens de la bonne volonté où ils étoient à leur égard. Ofer maffacrer de leurs propres mains des gens qui les aiant auparavant conquis eux-mêmes, leur avoient pardonné leur défertion, & qui alors n'étoient chez eux que pour les mettre eux & leur liberté à couvert de toute infulte, fe peut-il rien de plus odieux & de plus perfide ? Quelle vengeance peut-on tirer de cet attentat qui paroiffe en approcher ? On dira peut-être qu'après en avoir fait la conquête on devoit les vendre à l'encan avec leurs enfans & leurs femmes. Mais felon les loix de la guerre on punit de cette peine ceux mêmes qui n'ont rien fait de criminel. Il auroit donc fallu faire fouffrir aux Mantiniens un fupplice plus rigoureux: de forte que quand même il leur feroit arrivé ce que dit Phylarque, les Grecs n'auroient pas dû en être touchés de compaffion; au contraire ils auroient dû applaudir à la punition qu'on auroit faite de ce crime. Cependant on ne leur fit rien autre chofe que mettre leurs biens au pillage, & vendre les perfonnes libres à l'encan. Malgré cela Phylarque, pour dire quelque chofe de merveilleux, invente une fable, & une fable qui n'a aucune apparence. Il penfe fi peu à ce qu'il écrit, qu'il ne fait feulement pas attention à ce qui fe paffa prefque en même tems à l'égard des Tégeates. Car après que les Achéens les eurent conquis, ils ne leur firent rien de femblable à ce qu'il rapporte des Mantiniens. Cependant fi c'eft par cruauté qu'ils traitérent ceux-ci avec tant de rigueur, apparemment qu'aiant fait la conquête des autres dans le même tems, ils ne les auroient pas plus épargnés. Puis donc qu'ils n'ont traité plus rigoureufement que les feuls Mantiniens, il faut que ceux-ci aient été plus coupables.

Il conte encore qu'Ariftomaque Argien, perfonnage d'une naiffance illuftre, defcendu de Tyrans, & lui-même Tyran d'Argos, étant tombé entre les mains d'Antigonus & des Achéens, fut relégué à Cenchrée, & qu'on l'y fit mourir dans les fupplices les plus injuftes & les plus cruels qu'on ait jamais fait fouffrir à perfonne. Toujours femblable à lui-même, *Mort d'Ariftomaque d'Argos.*

me, & gardant toujours le même ſtyle, il feint qu'Ariſtomaque pendant les ſupplices jettoit des cris dont tout les environs retentiſſoient; que les uns eurent horreur de ce crime; que d'autres ne pouvoient le croire, qu'il y en eut qui indignés coururent à la maiſon où ces cruautés s'exerçoient. Mais ç'en eſt aſſez ſur les déclamations tragiques de cet Hiſtorien. Pour moi je crois que quand Ariſtomaque n'auroit fait aucune injuſtice aux Achéens, ſes mœurs ſeules & les crimes dont il a deshonoré ſa patrie, le rendoient digne des derniers ſupplices. Phylarque a beau dire, pour en donner une grande idée, & pour inſpirer à ſes Lecteurs les ſentimens d'indignation où Ariſtomaque ſouffrant étoit lui-même, qu'il n'étoit pas ſeulement Tyran, mais qu'il étoit encore né de Tyrans; c'eſt ce qu'il pouvoit avancer de plus fort & de plus atroce contre ſon Héros. Ce nom ſeul renferme tout ce que l'on peut imaginer de plus exécrable. A l'entendre ſeulement prononcer, l'on conçoit tous les crimes & toutes les injuſtices qui ſe peuvent commettre. Je veux qu'on ait fait ſouffrir à ce perſonnage des tourmens très-cruels, comme l'aſſûre notre Hiſtorien, mais un ſeul jour de ſa vie devoit lui en attirer encore de plus cruels. Je parle de celui où Aratus entra par ſurpriſe dans Argos, accompagné d'un corps d'Achéens. Après y avoir ſoutenu de rudes combats pour remettre les Argiens en liberté, & en avoir été chaſſé, parce que les conjurés, qui étoient dans la ville, retenus par la crainte du Tyran, n'avoient oſé ſe déclarer; Ariſtomaque, ſous prétexte qu'il y avoit des habitans qui étoient entrés dans la conſpiration, & avoient favoriſé l'irruption des Achéens, ſe ſaiſit de quatre-vingt des premiers Citoiens, tous innocens de la trahiſon dont il les ſoupçonnoit, & les fit égorger ſous les yeux de leurs amis & de leurs parens.

Je laiſſe là les crimes du reſte de ſa vie, & ceux de ſes ancêtres. On ne tariroit pas ſur une ſi belle matiére. Concluons que ce n'eſt point une choſe indigne que ce Tyran ait ſouffert quelque choſe de ce qu'il avoit fait ſouffrir aux autres; mais qu'il ſeroit indigne qu'il n'en eût rien ſouffert, & qu'il fût mort dans l'impunité. On ne doit pas non plus ſe récrier contre Antigonus & Aratus, de ce qu'après l'avoir pris de bonne guerre, ils l'ont fait mourir dans les ſupplices. Ils l'auroient traité de cette maniére pendant la paix, que les gens ſenſés leur en auroient ſçû bon gré. Que ne méritoit-il donc pas après avoir ajouté à tant d'autres horreurs la perfidie qu'il a faite aux Achéens? Réduit peu de tems auparavant aux derniéres extrémités par la mort de Démétrius, & s'étant dépouillé du titre de Tyran, il avoit contre toute eſpérance trouvé un azyle dans la douceur & la générosité des Achéens, qui non ſeulement l'avoient mis à couvert des peines qui étoient dûës à ſa tyrannie, mais l'avoient encore admis dans leur République, & lui avoient fait l'honneur de lui donner le commandement de leurs armées. Le ſouvenir de ces bienfaits s'évanouit preſque auſſi-

aussi-tôt qu'il les eût reçûs. Dès qu'il vit quelque jour à se rétablir par le moien de Cléoméne, il ne tarda guéres à soustraire sa patrie aux Achéens, à quitter leur parti dans un tems où ceux-ci avoient le plus besoin de secours, & à se ranger du côté des ennemis. Après une pareille infamie, ce n'étoit pas à Cenchrée qu'il le falloit appliquer aux tourmens & le faire mourir pendant la nuit, on devoit le traîner par tout, & donner son supplice & sa mort en spectacle à tout le Péloponése. Cependant on se contenta de le jetter dans la mer pour je ne sçai quels crimes qu'il avoit commis à Cenchrée.



CHAPITRE XII.

Fidelité des Mégalopolitains pour les Achéens leurs alliés. Autres méprises de Phylarque.

LE même Historien, persuadé qu'il est de son devoir de rapporter les mauvaises actions, éxagére & raconte avec chaleur les maux qu'ont endurés les Mantiniens, & ne dit pas un mot de la générosité avec laquelle ils furent soulagés par les Mégalopolitains. Comme si le récit des mauvaises actions appartenoit plus à l'Histoire que celui des actions vertueuses; comme si le Lecteur tiroit moins d'instructions des faits louables, que de ceux que l'on doit avoir en horreur. Pour faire valoir la générosité & la modération dont Cléoméne usa envers les Mégalopolitains, Phylarque décrit la maniére dont il prit leur ville, l'ordre qu'il y mit pour qu'il ne lui fût fait aucun tort: il parle des courriers que ce Roi leur dépêcha aussi-tôt à Messène, pour leur demander qu'en reconnoissance des ménagemens qu'il avoit eus pour leur patrie, ils voulussent bien s'unir d'intérêts & agir de concert avec lui. Il n'oublie pas non plus que les Mégalopolitains ne pûrent pas souffrir qu'on achevât la lecture de la lettre du Roi, & qu'ils assommérent les messagers à coups de pierre. Mais ce qui est inséparable de l'Histoire, ce qui lui est propre, sçavoir les faits où l'on voit briller la constance & la générosité, il ne daigne pas seulement en faire la moindre mention. Il en avoit cependant ici une belle occasion. Ceux-là passent pour honnêtes gens, pour gens d'honneur, qui pensent bien de leurs amis & de leurs alliés, & qui ont le courage de faire connoître ce qu'ils en pensent: on louë, on remercie, on récompense ceux qui pour la défense de leurs amis & de leurs alliés regardent d'un oeil sec leur ville assiégée & leur patrie ravagée. Que devons-nous donc penser des Mégalopolitains? Ne méritent-ils pas que nous en aions l'idée du monde la plus grande & la plus magnifique? D'abord ils virent leur païs désolé par Cléoméne, leur fi-

jours avant la bataille, il vint un Ambassadeur de la part de Ptolémée dire à Cléoméne, que ce Prince ne jugeoit plus à propos de lui fournir de l'argent, & qu'il l'exhortoit de faire la paix avec Antigonus, que celui-ci, après avoir entendu l'Ambassadeur, jugea qu'il falloit au plutôt donner la bataille avant que cette nouvelle parvînt aux oreilles de l'armée, parce qu'il ne croioit pas pouvoir par lui-même paier ses troupes. Or si dans ce tems-là il avoit eu six mille talens, il auroit surpassé Ptolémée même en richesses; quand même il n'en auroit eu que trois cens, ç'auroit été autant qu'il en falloit pour soutenir tranquillement la guerre contre Antigonus. Notre Historien n'y pense donc pas, lorsqu'après avoir fait Cléoméne si puissamment riche, il le met en même tems dans la nécessité de tout attendre du secours de Ptolémée. Il a commis grand nombre de fautes pareilles par rapport au tems dont nous parlons, & dans tout le cours de son ouvrage. Mais ce que nous venons de dire suffit pour en faire juger, & d'ailleurs le dessein que je me suis d'abord proposé ne me permet pas d'en relever davantage.

CHAPITRE XIII.

Irruption de Cléoméne dans le païs des Argiens. Détail des forces de Cléoméne & d'Antigonus. Prélude de la bataille. Disposition des deux armées.

APrès la prise de Mégalopolis, pendant qu'Antigonus passoit son quartier d'hiver à Argos, Cléoméne au commencement du Printems assembla ses troupes, & leur aiant dit, pour les animer à bien faire, tout ce que les conjonctures demandoient, il se jetta sur le païs des Argiens. Il y eut bien des gens qui regardérent cela comme une témérité, parce que les avenuës de la Province étoient bien fortifiées. Mais à penser juste, il n'avoit rien à craindre, & il fit en homme sage. Les troupes d'Antigonus congédiées, il étoit aisé de juger premiérement qu'il pouvoit sans risque fondre sur le païs; & que quand il auroit fait le dégât jusqu'au pied des murailles, les Argiens, sous les yeux desquels cela se passeroit, ne manqueroient pas d'en savoir mauvais gré à Antigonus, & d'en faire des plaintes améres: que si Antigonus pour calmer le murmure du peuple sortoit de la ville & hazardoit une bataille avec ce qu'il avoit actuellement de troupes, Cléoméne avoit tout lieu de croire qu'il remporteroit aisément la victoire: qu'au contraire, si Antigonus demeuroit dans son premier dessein & restoit tranquille, son irruption aiant donné l'épouvante aux ennemis, & inspiré de la confiance à ses troupes, il pourroit sans danger se retirer dans son païs. Tout cela ne manqua pas d'arriver comme il l'avoit prévû. Les Argiens ne pû-

pûrent voir sans impatience leur païs saccagé ; assemblés par troupes, ils blâmoient hautement la conduite d'Antigonus. Ce Prince en grand Capitaine ne voulant rien entreprendre qu'avec bonne raison, se tint en repos. Cléoméne suivant son projet ravage le païs, & par-là jette l'épouvante parmi les ennemis, encourage ses troupes contre le péril, & retourne dans son païs sans avoir eu rien à souffrir.

Détail des forces de Cléoméne & d'Antigonus.

L'Eté venu, les Macédoniens & les Achéens étant sortis de leurs quartiers, Antigonus se mit à la tête de son armée, & s'avança vers la Laconie. Il avoit avec lui une phalange de Macédoniens composée de dix mille hommes, trois mille rondachers, trois cens chevaux; mille Agrianiens & autant de Gaulois; des étrangers au nombre de trois mille fantassins & trois cens chevaux; autant de fantassins & de cavaliers du côté des Achéens, tous hommes choisis; mille Mégalopolitains armés à la façon des Macédoniens, & commandés par Cercidas, un de leurs Citoiens. Les alliés étoient, les Béotiens au nombre de deux mille hommes de pied & deux cens chevaux; mille piétons & cinquante chevaux des Epirotes; autant d'Acarnaniens, & seize cens Illyriens que commandoit Démétrius de Pharos, en sorte que toute cette armée montoit à vingt-huit mille hommes de pied & douze cens chevaux. Cléoméne s'attendant à cette irruption, avoit fortifié tous les passages par des gardes, des fossés & des abattis d'arbres, & avoit mis son camp à Sélasie, aiant environ vingt mille hommes. Il conjecturoit sur de bonnes raisons que ce seroit par là que les ennemis s'efforceroient d'entrer dans le païs : en quoi il ne fut pas trompé. Le détroit est formé par deux montagnes, dont l'une s'appelle l'Eva & l'autre l'Olympe. Le fleuve Oenus coule entre les deux, & sur le bord est le chemin qui conduit à Sparte. Cléoméne aiant tiré une ligne devant ces montagnes avec un retranchement, posta sur le mont Eva son frére Euclidas à la tête des alliés, & se mit lui sur le mont Olympe avec les Lacédémoniens & les étrangers. Au bas le long du fleuve des deux côtés il logea de la cavalerie avec une partie des étrangers.

Prélude de la bataille.

Antigonus en arrivant voit que tous les passages étoient fortifiés, & que Cléoméne avoit assigné avec tant d'habileté les bons postes aux parties de son armée les plus propres à les défendre, que son camp ressembloit à un gros de soldats sous les armes & prêts à combattre; qu'il n'avoit rien oublié pour se mettre également en état d'attaquer & de défendre; qu'enfin la disposition de son camp étoit aussi avantageuse que les approches en étoient difficiles. Tout cela lui fit perdre l'envie de tenter l'ennemi, & d'en venir si-tôt aux mains. Il fut camper à peu de distance, & se couvrit du Gorgyle. Il resta là pendant quelques jours à reconnoître la situation des différens postes, & le génie des nations qui composoient l'armée ennemie. Quelquefois il faisoit mine d'avoir certains desseins, & tenoit en suspens les ennemis sur ce qu'il devoit exécuter. Mais comme ils étoient par tout sur leurs gardes, & que tous les

les côtés étoient également hors d'insulte, enfin l'on convint de part & d'autre qu'il en falloit venir à une bataille décisive. Il plut à la fortune de mettre aux mains ces deux grandes armées, qui ne cédoient en rien l'une à l'autre.

Contre ceux qui étoient au mont Eva, Antigonus fit marcher les Macédoniens armés de boucliers d'airain, & les Illyriens par cohortes alternativement. Cette première ligne étoit conduite par Alexandre fils d'Acméte, & Démétrius de Pharos. La seconde ligne étoit d'Acarnaniens & de Cretois. Derriére eux étoient deux mille Achéens tenant lieu de corps de réserve. Sa cavalerie, il la rangea sur la riviére, pour l'opposer à la cavalerie ennémie, & la fit soutenir de mille piétons Achéens & d'autant de Mégalopolitains. Pour lui prenant les étrangers & les Macédoniens, il marcha vers le mont Olympe pour attaquer Cléoméne. Les étrangers étoient à la premiére ligne. La phalange Macédonienne suivoit partagée en deux, une partie derriére l'autre, parce que le terrain ne lui permettoit pas de s'étendre sur un plus grand front. Le signal donné aux Illyriens pour commencer l'attaque au mont Eva, étoit un linge qu'on devoit élever proche du mont Olympe, parce qu'ils avoient passé le Gorgyle pendant la nuit, & s'étoient attachés au pied de la montagne. Pour les Mégalopolitains & la cavalerie, c'étoit une cotte d'armes de couleur de pourpre qu'on éleveroit en l'air d'auprès du Roi. Disposition des deux armées.

CHAPITRE XIV.

Bataille de Sélasie entre Cléoméne & Antigonus.

Lorsque le tems de l'attaque fut venu, que le signal eut été donné aux Illyriens, que chacun eut été averti de ce qu'il devoit faire, tous se montrérent & commencérent le choc au mont Eva. Alors les armés à la légére qui avoient d'abord été joints à la cavalerie du côté de Cléoméne, voiant que les derriéres des cohortes Achéennes n'étoient pas couverts, vinrent les charger en queuë. Ceux qui s'efforçoient de gagner le haut de la montagne se virent alors fort pressés & dans un grand péril, menacés en même tems de front par Euclidas qui étoit en haut, & chargés en queuë par les étrangers, qui donnoient avec fureur. Philopœmen comprit le danger, & prévoiant ce qui alloit arriver, il voulut d'abord en avertir les Chefs, qui ne daignérent seulement pas l'écouter, par la raison qu'il n'avoit jamais commandé, & qu'il étoit fort jeune. Alors aiant mis le feu sous le ventre à ses Citoiens, il fond avec impétuosité sur les ennemis. Les étrangers, qui chargeoient en queuë, entendant les cris & voiant la cavalerie aux mains, quittérent

les

les Illyriéns pour courir à leurs premiers postes & secourir la cavalerie de leur parti. Pendant ce tems-là les Illyriens, les Macédoniens & ceux qui avec eux étoient à la premiére ligne, débarrassés de ce qui les arrêtoit, montérent hardiment & avec confiance aux ennemis. Cela fit connoître dans la suite, que si l'attaque réussit de ce côté-là, on en eut l'obligation à Philopoemen. On dit à ce sujet qu'après l'action Antigonus aiant demandé à Alexandre, qui commandoit la cavalerie, pourquoi il avoit commencé le choc avant que le signal fût donné; & celui-ci aiant répondu que ce n'étoit pas lui, mais un jeune soldat de Mégalopolis qui avoit commencé contre ses ordres, il dit : ce jeune homme en saisissant l'occasion s'est conduit en grand Capitaine, & vous Capitaine vous vous êtes conduit en jeune homme. (*a*)

Eucli-

(a) *Ce jeune homme en saisissant l'occasion s'est conduit en grand Capitaine & vous Capitaine vous vous êtes conduit en jeune homme.*] On est quelquefois plus redevable, dit un Auteur éclairé, du gain entier d'une bataille à l'adresse d'un inconnu, qu'à l'expérience & aux soins des premiers Officiers. Le Genéral profite de l'obscurité des personnes intelligentes dans le métier, & s'attribuë tout l'honneur de plusieurs choses ausquelles il n'a pas souvent la moindre part. Il y en a même qui cachent autant qu'ils peuvent les services de ceux ausquels ils doivent les desseins & les succès de leurs entreprises. Cela ne s'est que trop souvent remarqué, & particuliérement de nos jours. Nous avons vû de simples Capitaines subalternes être la cause de grands événemens, sans que le Général en ait appris un seul mot à la Cour, ni rien fait pour eux. Ils n'en ont pas même fait honneur aux Officiers Généraux de leurs armées, lorsqu'ils ont eux seuls acceléré ou remporté la victoire. Je ne vois rien de plus indigne que cela, ni de moins soutenable; puisque toute une armée est témoin des actions de ces gens-là, on ne manque jamais de gens qui rendent justice au mérite. Voici Antigonus qui attribuë tout ce qui arriva d'heureux à sa gauche à Philopoemen, un simple Capitaine de cavalerie. Quel plus bel éloge que celui de dire à Aléxandre, que *ce jeune homme en saisissant l'occasion*, malgré les ordres contraires, *s'est conduit en grand Capitaine, & vous Capitaine vous vous êtes conduit en jeune homme?* c'est-à-dire, en Officier sans expérience.

J'ai rapporté dans mon second Tome un bel endroit de Sylla, qui démontre visiblement la grandeur d'ame & la magnanimité de ce fameux Général Romain. On ne sauroit trop le répéter, & je serois presque tenté de le faire, afin que ceux qui liront mon Livre, & particuliérement les Grands du monde, qui sont nés pour être un jour à la tête d'une armée, ne tombent pas dans le défaut de ceux qui cachent, comme beau meurtre, les actions des Officiers de leur armée, ausquels ils sont souvent redevables de leurs victoires, sans savoir qu'en leur rendant justice, & en leur procurant les graces dont ils sont dignes, ils relévent leur gloire bien loin de l'abaisser. M. de la Rochefoucault a raison de dire, que c'est en quelque chose se donner part aux belles actions que de les louer de bon cœur : à plus forte raison un Général d'armée. Je ne vois rien de plus grand & de plus digne d'un cœur magnanime, que de publier les actions & les services qu'on lui a rendus dans certaines entreprises. Qu'en coûte-t-il à sa gloire? On ne peut pas pour cela attribuer à d'autres l'honneur du succès & de l'exécution, parce que le meilleur avis devient inutile, si le Général auquel on le donne n'est pas capable d'en faire usage.

Dans la guerre de Spartacus, que Crassus défit avec tant de gloire, on vit Pompée s'en attribuer tout l'honneur, quoiqu'il n'y eût pas la moindre part, & qu'il ne se fût pas même trouvé à cette bataille; sinon qu'il rencontra en son chemin en venant au secours de Crassus quelques misérables restes de fuiards qu'il défit sans peine. Ce Pompée, le plus grand larron de l'honneur & des actions d'autrui qu'aucun de l'antiquité, n'a presque jamais rien fait qu'il ne le dût à quelqu'un de ses Lieutenans, ou à quelque Général qui avoit le premier défriché le champ. C'étoit un homme vain, plein d'ostentation, qui méprisa éternellement les services des autres, & qui rappelloit à lui seul toute la gloire des bons succès. Je lui ai reproché ce défaut dans mon Livre des *Nouvelles Découvertes sur la Guerre*. Plutarque le traite très-mal, & Ciceron encore plus. *Pompée*, dit l'Auteur Grec, *aiant heureusement rencontré* ceux qui s'étoient enfuis *de la bataille, il les mit en piéces : de sorte qu'il écrivit sur le champ au Sénat*, „ que Crassus avoit bien „ défait en bataille rangée ces fugitifs, mais que „ la racine de cette guerre, c'étoit lui seul qui „ l'avoit coupée". Voilà une impudence insupportable, & une action bien indigne. Le bon est qu'il fut crû à Rome, mais uniquement de la populace & des Sénateurs peuple, c'est-à-dire, aussi sots que lui. Là-dessus M. Dacier fait une remarque qui entrera toute entiére ici, tant elle me plait. *Il paroît étrange*, dit-il, *que Pompée, pour avoir achevé de défaire ces fugitifs, que Crassus venoit de battre, ait voulu s'attribuer la gloire d'avoir terminé*

Euclidas voiant les cohortes venir à lui, ne pensa plus à se servir de l'avantage du poste qu'il occupoit : au lieu qu'il falloit venir de loin au-devant des ennemis, fondre sur eux, rompre les rangs, reculer petit à petit, & gagner ainsi sans danger la hauteur. Par cette manœuvre il eût jetté la confusion dans les rangs des ennemis, il les eût empêché de faire usage de leurs armes & de leur ordre de bataille, & avantagé comme il l'étoit par la situation des lieux, il les eût entiérement mis en fuite. Mais se flattant que la victoire ne pouvoit lui manquer, il

né cette guerre, qui n'étoit plus rien. Mais c'est là le caractère des ambitieux, ils tournent tout à leur profit, & les actions memes des autres, encore se plaignent ils qu'on ne les loue jamais assez. On en voit souvent des exemples. Pompée auroit eu plus d'honneur à laisser à Crassus la gloire qui lui étoit dûe, & il méritoit que le Senat lui repondit ces mots de Térence:

Labore alieno magnam partam gloriam
Verbis sæpe in se transmovet qui habet salem,
Quod in te est.

Le grand Turenne avouoit lui-même qu'il avoit dû la gloire de plusieurs entreprises importantes & de très-difficile exécution aux gens du païs & à de simples Officiers de son armée, ausquels il en faisoit tout l'honneur, & ausquels il donna toujours des marques de sa reconnoissance par le soin qu'il prenoit de leur fortune. Il étoit trop illustre par lui-même, & trop juste pour trouver étrange qu'on rendît justice à la gloire des autres, & qu'on répandît dans le public ce qu'il disoit lui-même publiquement à la Cour & à l'armée, pour exciter chacun à bien faire. La gloire est délicate & modeste, dit je ne sçai quel Auteur, plus elle est fondée & plus elle s'éloigne de l'ostentation; elle n'a besoin pour se soutenir que de l'eclat des actions qu'elle fait faire. Les hommes ne sont pas toujours estimables par les vertus qu'ils font briller aux yeux du monde, on veut éprouver si leurs actions partent d'un fond de raison & d'honneur qui se soutienne également par tout. Il y a bien aussi des Officiers Généraux qui n'ont fait simplement que leur devoir, & exécuté les ordres de leur Général, & qui cependant s'attribuent le succès d'une bataille ou d'un combat sans y avoir même eu part. Cela s'est remarqué en plusieurs actions de la derniére guerre. Cette impudence est à peine concevable. Les Romains la laissoient si peu impunie, dit Polybe, qu'ils y attachoient une note infamante; la chose leur parut de si grande conséquence, qu'ils faisoient mourir à coups de bâton (a) les soldats qui s'attribuoient de fausses actions. Les armées sont toujours bien fournies de ces sortes de gens. Ecoutez les Officiers Généraux après la perte d'une bataille, il n'y en a pas un seul qui n'ait fait des choses surprenantes, & des actions qui orneroient tout un roman, & cependant la bataille se trouve perdue. Ils rejettent toute la faute sur le Général, & l'on sçait pourtant qu'ils n'ont rien compris dans ses ordres, ou qu'ils ne les ont pas executés, ou qu'ils n'ont pas sçû profiter des occasions qui naissent nécessairement de l'exécution de ces ordres. Ces gens-là eussent été punis du tems des Anciens; mais dans celui-ci toute la mauvaise humeur tombe sur le Chef. Je ne vois rien de moins équitable que cela.

La jalousie qu'un Général fait paroître à l'égard de certains Officiers Généraux de son armée, qui se distinguent par leur habileté, par leur expérience & par des actions eclatantes, est toujours injuste, mais moins basse que celle qui nous porte à cacher les services des Officiers particuliers. Il est des Généraux comme du Ministre d'un Prince; tout ce qu'il fait de grand & de beau n'a jamais diminué la gloire du Maître, dit Baltazar Gracian, si je ne me trompe: au contraire tout l'honneur du conseil retourne à la cause premiére, & pareillement tout le blâme. La renommée s'adresse toujours aux premiers Auteurs. Elle ne dit jamais, cet homme a eu de bons ou de mauvais Ministres, mais il a été bon ou mauvais ouvrier. Il faut donc tâcher de bien choisir les Ministres, puisque c'est d'eux que dépend l'immortalité de la réputation. On peut de même dire aux Généraux d'armées, choisissez de bons Officiers Généraux, servez-vous de leurs avis, profitez-en & rendez-leur justice, faites connoître qu'ils sont dignes de plus grandes récompenses & de monter plus haut : car ce n'est pas peu de chose que d'exciter l'émulation parmi les Chefs d'une armée, c'est beaucoup gagner encore que de la répandre dans toute une armée, & parmi les Officiers particuliers. C'est rendre un très-grand service au Prince que de les connoître, de s'en faire aimer, & d'avoir une attention toute particuliére à faire valoir leurs services & leurs actions. Un Général d'armée qui fait tout le contraire, est digne d'un mépris éternel, & ce qu'il y a de pis, c'est qu'il abbat le cœur de ses troupes, & rien ne les réjouit davantage que de le voir tomber dans quelque rude mortification. Les mauvais Généraux sont sujets à ces défauts-là, parce qu'ils

(a) *Gerardi Sichterman de pœnis milit. Rom.*

il fit tout le contraire de ce que je viens de dire. Il resta sur le sommet où il avoit été d'abord posté: croiant apparemment qu'on ne pouvoit laisser monter trop haut les ennemis, afin de les faire fuir ensuite par une descente roide & escarpée. Cependant il n'en fut rien. Au contraire comme il ne s'étoit pas gardé de terrain pour reculer, & que les cohortes approchérent entiéres & en bon ordre, il se vit enfin si serré qu'il fut obligé de combattre sur la croupe même de la montagne. Ses troupes ne soutinrent pas longtems la pesanteur de l'armure & de l'ordre de bataille. Les Illyriens aussi-tôt se mirent en état de combattre. Mais Euclidas, qui n'avoit de terrain ni pour reculer ni pour changer de place, fut bientôt renversé & obligé de prendre la fuite par ces descentes roides & escarpées, qui achevérent de mettre son armée en déroute.

Pendant ce tems-là la cavalerie étoit aux mains. Celle des Achéens se battoit vivement, & sur tout Philopœmen, parce que cette bataille devoit décider de leur liberté. Celui-ci eut dans cette action un cheval tué sous lui, & combattant à pied il reçut un coup qui lui traversa les deux cuisses.

Au mont Olympe les deux Rois firent commencer le combat par les armés à la légére & les étrangers, dont ils avoient environ chacun cinq mille. Comme l'action se passoit sous les yeux des deux Rois & des deux armées, ces troupes s'y signalérent, soit qu'elles combattissent par parties, soit que la mêlée fût générale. Homme contre homme, rang contre rang se battoient avec la derniére opiniâtreté. Cléoméne voiant que son frére avoit été mis en fuite, & que la cavalerie qui étoit dans la plaine commençoit à plier, il craignit que l'armée ennemie ne vînt fondre sur lui de tous les côtés, & se crut obligé de renverser tous les retranchemens de son camp, & d'en faire sortir par un côté toute son armée de front. Les trompettes aiant donné aux armés à la légére le signal

qu'ils sont vains & présomptueux; & lorsqu'ils se sont fait connoître tels qu'ils sont, & que la fortune les laisse là, on ouvre les yeux, on les remercie, & chacun en dit ce qu'il en pense.

Puisque nous sommes en train sur cette matiére, il faut l'épuiser. Les Princes guerriers qui commandent leurs armées, ne sont pas toujours exemts de foiblesses & d'injustices. Philippe Roi de Macédoine, & pére d'Alexandre le Grand, en étoit très-bien fourni. Démosthéne dans ses harangues n'a pas négligé cette passion de jalousie. *Si quelques-uns de son armée se distinguent par leurs actions*, dit-il, *aussi-tôt le Monarque jaloux les éloigne de sa personne.* Sa jalousie à cet égard paroissoit visiblement, quoiqu'il n'oubliât rien pour la couvrir & pour la cacher. Ceux qui se distinguoient le plus parmi ses Généraux, étoient assûrés d'être les plus maltraités & les plus mal auprès de lui. Je ne sçai si j'ai rapporté ailleurs certain passage de Polyen, qui dit que *ce Prince avouoit qu'il étoit plus touché du succès d'un stratagême que du gain d'une bataille. L'honneur du stratagême*, disoit-il, *m'est uniquement dû*, au lieu *que j'ai à partager la gloire du combat avec mes soldats & mes Capitaines.* L'on peut dire qu'Alexandre ne lui cédoit nullement en matiére de jalousie. Il ne pouvoit souffrir dans Perdicas, dans Lisymachus, dans Seleucus, dans Antigonus, dans Attalus, les qualités militaires qui leur attiroient l'estime de toute l'armée. Leur valeur faisoit ombrage à la sienne, le succès des entreprises dont ils étoient chargés étoit une diminution dans sa qualité de grand Capitaine; enfin toute vertu guerriére, toute prospérité un peu trop marquée, toute réputation trop étendue lui faisoit de la peine & l'empêchoit de dormir; au lieu que les autres reposent tranquillement à l'ombre des trophées & de la vertu de leurs Généraux, qu'ils respectent, qu'ils chérissent & qu'ils couronnent autant qu'ils peuvent. Tel fut toujours Louis le Grand, qualité admirable, & qui n'est pas une des moindres de sa vie.

signal de se retirer de l'espace qui étoit entre les deux camps, les phalanges s'approchent avec de grands cris de part & d'autre, tournent leurs sarisses & commencent à charger. L'action fut vive. Tantôt les Macédoniens reculoient pressés par la valeur des Lacédémoniens; tantôt ceux-ci étoient repoussés par la pesanteur de la phalange Macédonienne. Enfin les troupes d'Antigonus s'avançant piques baissées, & tombant sur les Lacédémoniens avec cette violence qui fait la force de la phalange doublée, les chassérent de leurs retranchemens. Ce fut une déroute générale, une grande partie des Lacédémoniens furent tués, le reste prit la fuite en desordre. Il ne resta autour de Cléoméne que quelques cavaliers, avec lesquels il se retira à Sparte; de là dès que la nuit fut venuë, il descendit à Gytium, où il s'embarqua sur les vaisseaux qu'il faisoit tenir prêts depuis longtems, & fit voile avec ses amis à Alexandrie.

Antigonus entra d'emblée dans Sparte. On ne peut rien ajouter à la douceur & à la générosité dont il usa envers les Lacédémoniens. Il remit leur République dans l'état où leurs péres la leur avoient laissée, & peu de jours après, sur la nouvelle qu'il reçut que les Illyriens s'étoient jettés sur la Macédoine & la ravageoient, il en partit avec toute son armée. Ainsi se termina cette grande affaire, lorsqu'on s'y attendoit le moins. Ce sont là les jeux ordinaires de la fortune (*a*). Si Cléoméne eût

(a) *Ainsi se termina cette grande affaire, lorsqu'on s'y attendoit le moins. Ce sont là les jeux ordinaires de la fortune.*] De la façon dont Polybe s'explique, ne diroit-on pas qu'il dépendoit de Cléoméne de refuser le combat? Il le sembleroit d'abord par ce passage, *enfin l'on convint de part & d'autre qu'il en falloit venir à une bataille décisive.* Mais pour cela il falloit que Cléoméne se fût déterminé à sortir de ses retranchemens, ce qui ne paroît nulle part dans le détail que Polybe fait de cette bataille. L'on voit au contraire que Cléoméne ne sortit de ses lignes, que lorsqu'Antigonus étoit au moment d'y entrer, & que les affaires étoient réduites à l'extrémité; *comme il craignit*, dit l'Auteur, *que l'armée ennemie ne vînt fondre sur lui de tous les côtés*, par la défaite de sa droite, *il se crut obligé de renverser tous les retranchemens de son camp, & d'en faire sortir par un côté toute son armée de front.* Il falloit donc qu'Antigonus eût attaqué les retranchemens de Cléoméne, puisque celui-ci dans l'extrémité où il se trouvoit voulut tenter la fortune. L'Auteur ne dit pas que les Lacédémoniens sortirent de leurs retranchemens, il sembleroit pourtant qu'Euclidas en vrai étourdi en fût sorti. La description de cette bataille est fort embarrassée, du moins aux deux aîles: car pour ce qui est du centre, où étoit la cavalerie, on ne voit pas qu'on se fût retranché de ce côté-là. Pour moi je crois qu'Euclidas fut forcé dans ses retranchemens, & qu'il pouvoit encore combattre en profitant de la hauteur qu'il avoit sur l'ennemi; mais il s'en alla comme fait tout mauvais Général qui ignore ses avantages, autant par son ignorance que par sa lâcheté, & celle d'Euclidas ne pouvoit être plus grande.

S'il dépendoit de Cléomene de traîner la guerre en longueur, & de ne point hazarder une affaire générale, qui décide toujours du sort du vaincu, & sur tout lorsqu'il est plus foible d'un tiers comme Cléoméne, il tomba sans doute dans une faute impardonnable. Comme Plutarque n'a fait que suivre Polybe, son autorité ne prouve rien, non plus que celle des autres qui l'ont suivi en queuë sur un rapport unique. Véritablement il paroît par ce que dit Polybe en deux endroits, qu'il dépendoit de Cléoméne d'éluder le combat. Mais lorsque je le vois sortir de ses retranchemens avec tout ce qu'il a de forces après un rude combat, qui ne put se passer qu'à l'attaque de ses lignes, j'avouë que je suis fort balancé dans mon sentiment. Passons le passage de Polybe sur la fortune, elle lui joua un mauvais tour. *L'on peut presque assurer*, dit Plutarque dans la vie d'Agis & de Cléomene, *que si ces courriers* qui portérent la nouvelle à Antigonus qu'une armée de barbares jointe aux Illyriens étoit entrée dans la Macédoine, *fussent* arrivés un moment *avant le combat, & lui eussent rendu leurs lettres, il se seroit retiré sur l'heure, &* *auroit*

eût reculé la bataille de quelques jours, ou si retiré à Sparte il y eût un peu attendu une occasion favorable de rétablir ses pertes, il se seroit maintenu dans la Roiauté.

A Tégée Antigonus remit encore la République dans son premier état, & en partit deux jours après pour Argos, où il arriva au tems que l'on célébroit les jeux Neméens. De là après avoir reçû de la République des Achéens en général & de chaque ville en particulier tout ce qui pouvoit immortaliser sa gloire & son nom, il s'avança à grandes jour-

auroit laissé là les Achéens. Mais la fortune, qui décide des plus grandes affaires, & qui en décide souvent par un seul petit instant, qui étant manqué produiroit des événemens tout contraires, marqua en cette occasion quel est le poids & la force d'un seul moment. Voilà bien de la morale de fortune que Plutarque debite après l'avoir tirée du fond de mon Auteur, qui raisonne souvent fort sensément & toujours après l'événement, car après tout Cléoméne ne pouvoit deviner qu'il entreroit une armée de Barbares dans la Macédoine. Si Antigonus eût été battu, on l'auroit accusé de s'être un peu trop pressé, & qu'en attendant encore deux jours il se fût retiré sans honte.

Pompée avoit raison de ne vouloir rien hazarder contre César, & de traîner la guerre en longueur, parce qu'il sentoit bien qu'il alloit se ruiner dans la Thessalie faute de vivres : car bien qu'il fût plus fort que César, il voioit bien que son armée n'étoit pas si aguerrie que celle de son Antagoniste. Il sentoit plus encore dans le fond du cœur qu'il avoit en tête un Guerrier au-dessus de lui par son habileté & par son courage. Il donna bataille à Pharsale, où il fit voir qu'il n'étoit pas moins malhabile Général que son armée étoit mauvaise; bien différent de Cléoméne, qui étoit plein de valeur & entendu, à la tête encore de soldats braves & aguerris; mais il falloit que celui qui commandoit sa droite lui ressemblât dans ces qualités, au lieu qu'il n'en eut jamais aucune. „Cassius & Brutus, *dit Montagne* (a), achevérent de „ perdre les reliques de la romaine liberté, de laquelle ils étoient protecteurs, par la précipitation & témérité, de quoi ils se tuérent avant le „ tems & l'occasion. A la journée de Serisoles M. „ d'Anguien essaia deux fois de se donner de l'épée „ *dans la gorge, desespéré de la fortune* du combat, „ qui se porta mal à l'endroit où il étoit, & cuida par précipitation se priver de la jouissance „ d'une si belle victoire. J'ai vû cent liévres se „ sauver sous les dents des levriers.

Aliquis carnifici suo superstes fuit. (b)
Multa dies variusque labor mutabilis ævi,
Rettulit in melius, multos alterna revisens
Lusit, & in solido rursus fortuna locavit. (c)

(a) Liv. II. ch. 3.
(b) *Sen. epist.* 13.
(c) *Æn.* I.

Cela n'est pas arrivé à l'infortuné Cléoméne, il continua de l'être jusqu'à la mort. S'il ne se fût pas embarqué pour l'Egypte, & qu'il se fût même livré à son vainqueur, tout plein de générosité & de grandeur d'ame, il eût sans doute mieux fait. Nous raconterons en son lieu ses tristes & malheureuses avantures, qui tiennent presque du roman. Je m'étonne que nos Poëtes dramatiques n'en aient pas fait un sujet de Tragédie, rien n'étoit plus aisé que de lui trouver une maîtresse, & sur tout à Alexandrie. Chacun sait combien cette ville fut féconde en coquettes, & de celles dont les bons tours ont passé jusqu'à nous. Nous ignorons ceux des Bourgeoises, qui ne le cedoient point à leur Reine. Là dans un païs où la coquetterie avoit ses temples & ses autels, & où la tête des maris étoit offerte en sacrifice, celle des Rois n'en étoit pas plus exemte que celle du moindre des sujets. Cléopatre entr'autres savoit de bons tours. César se trouva pris dans les piéges qu'elle lui tendoit, & de laquelle il eut un enfant; mais il sçut secouer le joug de ses charmes & se remettre en liberté, selon la pratique des Guerriers habiles, qui savent surmonter leurs passions par d'autres beaucoup plus glorieuses. Il n'en fut pas ainsi d'Antoine avec la même Princesse, qui sçut si bien enlasser son amant de ses filets & de ses chaînes, qu'il y demeura comme un sot. Cette passion ridicule, indigne d'un grand Capitaine, & de tout Guerrier jaloux de sa gloire, causa la perte de son honneur, de sa réputation & de sa vie, qu'il finit après l'extinction de l'une & de l'autre. Belle fin en vérité. Ce qu'il y a de pis, c'est que de Guerrier intrépide il devint très-lâche & très-efféminé.

Voiez je vous prie où m'a conduit cette sentence de Polybe, qui fait le texte de cette note ? A rien moins qu'à un secret historique, que jusqu'ici aucun de nos Historiens ne s'est avisé de nous apprendre, & si pourtant bon nombre de gens dans le monde le savent; mais il y en a aussi une infinité qui l'ignorent, & par consequent ce que je vais dire mérite d'être transmis à la postérité.

Nos affaires en Flandre prenoient un si mauvais train, que nous étions au moment de succomber sous les efforts de toutes les Puissances de l'Europe unies & conjurées contre nous, bien que l'Angleterre se fût détachée de la ligue; & le feu Roi sentit bien que la prise de Landreci laissoit la Champagne toute à découvert, en un mot tout le païs

journées vers la Macédoine. Il y surprit les Illyriens, les défit en bataille rangée. Mais les efforts qu'il fit en animant ses soldats & en criant pendant l'action, lui causérent une perte de sang, laquelle fut suivie de je ne sçai quelle maladie dont il ne releva point. C'étoit un Prince sur l'habileté & la probité duquel tous les Grecs avoient établi de grandes espérances. Il laissa en mourant le Roiaume à Philippe fils de Démétrius. Je me suis un peu étendu sur cette guerre, parce que ces tems-là touchant à ceux dont nous devons faire l'Histoire, j'ai cru qu'il seroit

païs jusqu'à la Capitale du Roiaume. Je ne sçai si ce grand Prince fit part de son dessein au Maréchal de Villars, ou s'il le lui fit sçavoir après la prise du Quesnoi. Je ne vois pas qu'il y ait lieu d'en douter un instant; mais je suis bien assûré qu'il ne s'ouvrit qu'à celui-ci & au Maréchal d'Harcourt. Je tiens ce que je vais décrire d'un Seigneur digne de foi, & d'un Maréchal de France, ausquels M. d'Harcourt en fit confidence.

Le Roi lui dit donc, dans un entretien qu'il eut avec lui, qu'il regardoit le Quesnoi comme perdu dès le moment que son armée couvroit Cambrai, & qu'il ne croioit pas que Landreci fût capable d'arrêter long-tems l'ennemi. *Ma vie*, lui dit-il, *a été trop glorieuse, & ma réputation trop nette pour en ternir l'éclat par une foiblesse. Mon parti est pris, Maréchal, je ne m'engagerai point dans un païs où l'on puisse me chicaner, & m'obliger à ne rien faire. La prise de Landreci & l'entrée dans la Champagne me déterminera, car c'est là le champ qui décidera de la fortune de mon Roiaume ou de ma gloire. Je suis donc résolu de me mettre à la tête de mon armée, & de la commander en personne. Je gagnerai la bataille, où je me ferai tuër en combattant. Je n'ai pas d'autre parti à prendre que celui-là; c'est le plus honnête, le plus glorieux & le plus digne de moi*. Le Maréchal lui dit: „ puisque „ Votre Majesté s'y trouve absolument résoluë, je „ la supplie de considérer qu'elle me donne sa meilleure „ cavalerie; qu'elle agrée, s'il lui plaît, que „ je ne lui sois point un Serviteur inutile, & que „ je ne demeure pas les bras croisés sur le Rhin „ & sans rien faire. Votre Majesté combattra à „ la tête de son armée en Flandres, je la supplie „ très-humblement de me permettre de lui amener „ toute sa cavalerie, d'être tous auprès d'elle „ les armes à la main, de mourir ou d'avoir part „ à la gloire, si nous sortons victorieux. A cela le Roi répondit: *Je le veux, Maréchal, soiez en repos, j'aurai attention de vous avertir à tems*.

Dès que le Maréchal fut arrivé à son armée du Rhin, il prit les mesures nécessaires, & disposa les choses de telle sorte, qu'il pût brusquement jetter toute son infanterie dans les places, & marcher droit en Champagne avec toute la hâte possible à la tête de sa cavalerie. Dans cette situation il apprit par un trompette de l'ennemi, que le bruit s'étoit répandu que nous avions été défaits à Denain. Dans ce moment le Maréchal prend son parti, & sous prétexte de conserver les fourrages, il fit marcher toute sa cavalerie sur la route qu'il avoit dessein de prendre, avec ordre de camper jusqu'à nouvel ordre à certain endroit qu'il lui indiqua, pour avoir deux ou trois marches d'avance. La cavalerie marcha; mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il vit le lendemain arriver le même trompette dans son camp avec une lettre du Général de l'armée Impériale, par laquelle il lui mandoit de ne pas croire que son trompette eût voulu lui en imposer sur ce qu'il lui avoit appris de ce qui s'étoit passé à Denain; qu'il en feroit ce qu'il lui plairoit: mais qu'il étoit obligé de lui apprendre qu'il étoit fort innocent, qu'il ne lui avoit rien dit que ce qui étoit public dans l'armée; qu'il étoit bien aise de le tirer d'inquiétude, & de lui donner occasion de lui rendre justice; qu'il souhaitoit de tout son cœur d'être le premier à lui apprendre que non seulement nous n'avions pas été battus à Denain, mais qu'il avoit reçû avis que nous y avions remporté un très-grand avantage, dont apparemment il auroit bientôt la confirmation & le détail, & il la reçut le même jour: ce qui changea toutes ses dispositions, comme la face des affaires de l'Europe.

Franchement j'aurois fort souhaité pour la gloire du Roi, que le Maréchal de Villars eût été privé de celle de Denain, qu'il eût laissé prendre Landreci sans coup ferir, & que les ennemis fussent entrés dans les plaines de la Champagne. Un grand Roi à la tête de son armée, brave, entendu, grand en tout, & aimé de ses troupes, qui ne demandoient pas mieux que de l'avoir pour témoin de leur valeur, & des Généraux qui ne cédoient en rien à ceux de nos ennemis; que seroit-il arrivé de cette affaire? Rien que la ruine entiére de leurs forces, composées la plûpart de troupes sans expérience: car ce qu'ils avoient de vieux soldats avoit péri à Malplaquet, ou dans les siéges qu'ils avoient faits; la seule réputation des succès précédens les soutenoit, chose imaginaire: ni leurs soldats ni leurs Officiers ne valoient pas les nôtres; ce qui ne s'est que trop remarqué à Denain, & aux siéges qu'ils ont soutenus après cette action. Ils eussent été infailliblement défaits & taillés en piéces sans miséricorde, leur retraite se trouvoit trop éloignée pour être assûrée. Je veux que les débris se fussent

Avant que d'entrer dans les ſuites & les circonſtances de cette grande journée, l'Auteur nous donne d'abord un état des forces des deux Rois; il entre enſuite dans la deſcription du camp retranché de Cléoméne, qui eſt tout ce que l'habileté & l'expérience la plus conſommée peuvent repréſenter de plus parfait dans cette ſçavante partie de la guerre : je dis ſçavante; car ſi l'on conſidére les différentes ſortes de guerres, les différentes maniéres de combattre, j'oſe avancer qu'il n'en eſt point de plus difficile, de plus digne d'un grand génie que celle des montagnes, de quelque nature qu'elle puiſſe être. Il n'appartient auſſi qu'aux Généraux du premier ordre de s'en bien démêler; & quoiqu'on ne connoiſſe jamais mieux la capacité & l'étenduë du génie & des vûes d'un grand Capitaine que dans une guerre défenſive, il ſe fait encore plus admirer dans les païs de montagnes que dans aucun autre; mais cette partie de la ſcience militaire n'eſt connuë que de peu de perſonnes. C'eſt ce que nous avons vû dans la derniére guerre de 1701, ſans remonter plus haut.

La guerre offenſive peut être à portée d'un Général médiocre & courageux; dans toute autre guerre que celle-ci, je doute qu'il puiſſe jamais bien réuſſir, ſi le hazard ne s'en mêle. Dans celle dont je vais parler, quand même il auroit en tête un ennemi très-inférieur, & qui l'entendroit mieux que lui, il faudroit qu'il ſuccombât contre le foible. J'ai cru devoir dire ce que je penſe de la guerre des montagnes avant que d'entrer en matiére.

Cléoméne, quoique brave & très-entendu, ſe crut trop foible pour réſiſter à Antigonus, & le combattre en raſe campagne. La défenſive fut ſon unique reſſource. Il ſongea de bonne heure à s'emparer des paſſages par où l'on entre dans le païs de Sparte. Il ſe campe ſur les hauteurs des deux montagnes qui bordent l'entrée de la valée de Sélaſie qui verſe dans la plaine, où Antigonus ſe campa. Il voioit de ſon camp l'ordre & la diſtribution des troupes des ennemis, & tous les mouvemens qu'ils pouvoient faire dans la plaine, qu'il avoit devant lui. Le poſte ne ſuffiſoit pas de lui-même pour le garantir des entrepriſes de ſon ennemi, qui étoit autant habile & entreprenant que ſage & aviſé.

Cléoméne eut beſoin de toute ſa prévoiance & de toute ſon habileté pour ſe mettre en état de défendre ces paſſages, & de ſe maintenir dans ſon poſte. Il connoiſſoit parfaitement le païs où les Macédoniens pouvoient pénétrer. Il fit rompre tous les chemins & les endroits qui lui parurent pratiquables, tira un retranchement le long des deux montagnes, & n'oublia rien de toutes les précautions que l'art put lui ſuggérer. Aſſûré de ce côté-là, il ſongea à fortifier les deux montagnes ſur leſquelles il avoit aſſis ſon camp, & profita en grand Capitaine de tous les avantages que la nature du terrain pouvoit lui offrir.

La riviére d'Oenus, qui roule ſes eaux au milieu de la valée, & l'Eva & l'Olympe, le ſéparoit de l'autre partie de ſon armée. Il jette des ponts pour communiquer de l'une à l'autre. Cette valée forme une plaine partagée par cette riviére. Il y poſte ſa cavalerie (2) (3), appuiée à l'une & à l'autre montagne, il entrelaſſe cette cavalerie de pelotons de ſon infanterie légére (4) (5), l'infanterie (6) (7) borda les retranchemens des deux montagnes. Voilà en peu de mots la deſcription du camp retranché de Cléoméne, & la diſpoſition de ſes troupes, qui fut un ſujet d'admiration pour Antigonus.

Celui-ci ne fit pas moins connoître par ſa conduite qu'il ne cédoit pas en intelligence à ſon ennemi, comme on le remarquera dans tout ce qui précéda & dans les ſuites de cette fameuſe journée, qui eſt bien moins conſidérable par le nombre des troupes qui combattirent des deux côtés, que par l'intelligence, la valeur & la bonne conduite des deux Rois. Les gens de guerre, comme ceux qui ne le ſont pas, verront ici le chef-d'œuvre de l'antiquité dans cette excellente partie de la ſcience des armes. Pour moi

j'avouerai

j'avouërai franchement que je ne vois rien dans les Modernes qui puisse entrer en paralléle avec ces deux grands exemples: car c'est purement l'art, & non pas le nombre des combattans, qui illustre une action.

Le Pére Dom Bernard de Montfaucon, célébre par son sçavoir & par tant de beaux ouvrages dont le public lui est redevable, parmi quelques batailles des Anciens, qu'il a inserées dans son Livre de l'*Antiquité expliquée*, nous donne une traduction de la bataille de Sélasie, où Polybe s'est surpassé dans le narré qu'il en fait en vrai guerrier. Un homme de guerre le plus expérimenté n'auroit sçû mieux choisir. Cela me surprit dans un homme de sa profession, dont il est rare que le goût soit tourné à ces sortes de choses; mais je cessai bientôt de l'être, lorsqu'on m'eut appris que ce sçavant Bénédictin avoit servi & fait trois campagnes dans les armées de M. de Turenne, avant que d'entrer dans son Ordre; ce qui suffit aux gens qui ont un grand sens, une grande lecture & beaucoup d'esprit, pour distinguer entre plusieurs grands exemples ceux qui peuvent être au goût des plus habiles du métier, & orner un ouvrage tel que le sien, où j'ai fait mon cours d'antiquité autant que mes forces l'ont pû comporter.

Pour revenir à mon sujet, il me paroît qu'Antigonus se trouva fort incertain du succès de son entreprise à la vûe de ce camp fameux de Cléoméne. Il se campe d'abord en présence, & se couvre du ruisseau du Gorgile, qu'il mit devant lui. Il resta quelques jours dans son camp (8) sans rien entreprendre, toujours dans l'incertitude & dans la crainte de manquer son coup. L'affaire lui parut sérieuse, & digne d'être examinée avec beaucoup de maturité avant que d'en venir à l'exécution. Il y trouvoit des difficultés infinies, & les obstacles de l'art plus grands que ceux de la nature; mais ils ne lui parurent pas insurmontables. Il prit sa résolution en brave & habile guerrier, à qui les desseins qui ne sont que hardis ne paroissent jamais au-dessus de sa capacité, de son courage & de sa prudence, qui est toujours la régle de sa conduite.

Antigonus observe avec une extréme attention la situation du camp des Lacédémoniens, la nature de leurs retranchemens, la disposition & la distribution de chaque arme, la pente de la montagne, & tout le terrain pour aller à eux. Il léve son camp pendant la nuit, & fait passer l'Oenus à toute la droite, pendant que sa gauche resta en deçà, avec ordre de passer le Gorgile & de s'avancer vers le pied de la montagne, en même tems qu'il en fait autant à sa droite. A la pointe du jour les deux armées se trouvérent fort près l'une de l'autre pour entrer en action. Voici l'ordre sur lequel Antigonus combattit du côté du mont Olympe, qui étoit la droite, où il se mit à la tête.

La premiére ligne de son infanterie étoit composée des Macédoniens & des étrangers soudoiés (9) rangés selon la nature du terrain, dont la droite appuioit à la montagne, & la gauche s'étendoit jusqu'à la cavalerie (10) qui faisoit le centre de l'armée avec un corps de mille Achéens, & d'autant de Megalopolitains partagés par pelotons (11) d'en-deçà comme d'en-delà de l'Oenus selon la coûtume des Grecs.

La seconde ligne étoit formée de la phalange Macédonienne; & comme le terrain ne lui permettoit pas de s'étendre sur un plus grand front, à cause des inégalités de la montagne à l'endroit où il jugea que Cléoméne feroit le plus grand effort, soit dans la défense, soit qu'il lui prît envie de sortir avec toutes ses forces; après avoir répoussé les différens corps qui combattoient à la tête, comme il ne doutoit point que cela n'arrivât, il double une partie de la phalange à la queuë de l'autre en maniére de Colonne (12) c'est-à-dire, qu'il la fit combattre sur trente deux de file, corps impénétrable, disposée de la sorte & contre lequel rien ne pouvoit résister qu'en se rangeant dans un

ordre semblable. C'est dans cette ordonnance que l'armée d'Antigonus combattit. Comme le terrain étoit différent à la gauche il changea quelque chose dans la disposition.

Les Macédoniens & les Illyriens (13) composoient la premiére ligne; la seconde (14) étoit formée des Acarnaniens & des Crétois soutenus d'une réserve (15) de deux mille Achéens, la cavalerie étoit épaulée d'un corps de mille fantassins, divisés par pelotons entre les distances des escadrons pour combattre avec eux.

Antigonus ouvrit l'action par la gauche, il ne le fit pas sans de grandes raisons, & ces raisons que nous allons déduire peuvent être d'une grande instruction aux Généraux d'armées qui peuvent en avoir besoin.

Comme ce grand Capitaine doutoit de la capacité & de l'expérience d'Euclidas, il jugea par-là que le côté du mont Eva devoit être le plus foible, puisque ce n'est pas tant l'avantage du terrain, les fortifications & la valeur des soldats qui vous assurent la victoire, que la science, l'expérience & le courage de ceux qui les commandent. Ce n'étoit pourtant pas-là l'unique raison qui l'obligea à attaquer d'abord l'Eva, il me paroît qu'il en eût d'autres qui n'étoient pas moins sensées & moins prudentes.

Comme l'élite des deux armées étoit du côté du mont Olympe, & que Cléoméne y étoit en personne, il jugea bien qu'il y trouveroit une grande résistance & que s'il étoit repoussé il avoit lieu de craindre que sa gauche ne se décourageât à la vûë de quelque événement sinistre, & qu'elle n'attaquât avec moins d'espérance & moins d'ardeur, au lieu qu'il évitoit cet inconvénient si elle entroit la premiére en action; car il est certain que la vûë d'un mauvais succès eût fait un effet contraire dans les troupes qui défendoient l'Eva, elles eussent augmenté de courage & de vigueur par l'avantage de celles de l'Olympe, ce qui pouvoit tirer à des conséquences fâcheuses pour Antigonus, rendre les troupes de la gauche inutiles & causer la perte de la bataille. D'ailleurs en commençant par la gauche & peu après à la droite, les troupes occupées au combat n'auroient pas le tems de réfléchir & de s'appercevoir de ce qui se passeroit autrepart.

Antigonus ne fut pas trompé dans ses conjectures, peu s'en fallut que la victoire ne lui échapât par l'imprudence de ceux qui attaquérent le côté des rétranchemens les plus proches de la cavalerie de la droite de Cléoméne. Ce mauvais succès fut aussitôt réparé par une plus grande imprudence des armés à la légére, qui soutenoient cette cavalerie dont Philopœmen qui n'étoit alors que Capitaine de cavalerie & qui fut depuis un des plus fameux guerriers de la Gréce, sçût bien profiter, car sans l'adresse & le courage de cet habile Officier, Antigonus n'eut pû garentir sa gauche d'une entiére défaite, ce qui eût influé sur sa droite, où la victoire fut longtems incertaine & fort balancée.

§. II.

Réfléxions militaires sur cette fameuse journée. Fautes de Cléoméne. Antigonus n'en fut pas exempt.

SI l'on examine avec soin la conduite de Cléoméne, on ne verra rien qui ne soit digne d'un grand Capitaine: s'il fut battu, on ne doit attribuër son malheur qu'à l'ignorance & à la lâcheté d'Euclidas; l'une porte des reproches qui nous servent souvent de leçons pour nous exciter à l'étude de notre métier & pour mieux faire à l'avenir, & l'autre nous couvre d'une honte éternelle. Il dépend de nous de nous rendre capables de commander, mais la lâcheté coule dans le sang: il ne dépend pas de nous d'être



E.

d'être braves & courageux, à moins d'une irruption violente du tempérament. Encore un coup il ne dépend pas de nous d'être braves, mais il dépend de nous d'être habiles. Que cette maxime soit imprimée fortement dans la tête de ceux qui sont nés pour la guerre, grands & petits, & que les péres la répétent sans cesse à leurs enfans, comme faisoit le Maréchal de Biron aux siens. Ce trait de morale militaire est venu au bout de ma plume. En profite qui voudra. Revenons à Cléoméne.

On ne doit pas moins l'estimer grand Capitaine par sa défaite, qu'Antigonus par sa victoire; mais la mauvaise fortune ne se justifie guéres qu'auprès d'un petit nombre de personnes intelligentes : les autres ne jugent que par l'événement, & ceux-là sont les sots dont ce monde est tout rempli.

Un Général ne peut-être par tout, il donne ses ordres: c'est à ceux qui en sont chargés de voir à l'œil, & les exécuter & de se régler selon le tems & les occasions; & s'ils n'agissent conformément, c'est sur eux que doit tomber tout le blâme. Cela est fort bien, mais il s'agit de sçavoir s'ils sont tous capables de donner de bons ordres, comme Cléoméne; il ne s'en trouve que trop qui prétendent s'être trouvés par tout où l'on a bien fait sans y avoir pourtant été, ni donné aucun ordre pour bien agir, ou qui s'y trouvent par hazard sans rien voir de ce qu'il faut faire & que d'autres font pour eux sans pourtant qu'ils leur en marquent leur reconnoissance, ni qu'ils en fassent mention dans les relations qu'ils envoient à la Cour. Ici Euclidas ne fit rien de tout ce qu'il devoit faire, la faute des armés à la légére pouvoit être aisément réparée, comme nous le dirons bientôt.

Notre Auteur s'embarrasse extrémement dans ses réflexions sur les fautes d'Euclidas; on ne sçait si les retranchemens furent d'abord abandonnés, ou s'il n'y en avoit point. Or il est évident que toute cette droite étoit retranchée comme la gauche. „ Euclidas voiant les cohortes venir à lui, *dit l'Auteur*, ne pensa plus à se servir de l'avantage du poste qu'il occupoit; au lieu qu'il falloit venir de loin au-devant des ennemis, fondre sur eux & rompre les rangs, reculer petit à petit, & regagner ainsi la hauteur sans danger. " J'ai lieu de beaucoup soupçonner que les retranchemens furent abandonnés, & qu'Euclidas s'étant retiré sur la hauteur, il négligea encore d'en profiter. Il n'étoit pas possible qu'il sortît de la ligne pour aller au-devant de l'ennemi, la retraite eût été impossible s'il eût été battu : cela n'étoit point dans les régles; on ne prend un tel parti qu'à la derniére extrémité, comme cela arriva à la droite de Cléoméne. C'étoit la méthode des Romains. Les Commentaires de César nous offrent une foule d'exemples de cette nature.

Celui qui commandoit la cavalerie du côté d'Euclidas, commit une faute impardonnable, quoiqu'assez ordinaire aux gens sans expérience; il se priva du secours de l'infanterie légére pour l'envoier contre ceux qui combattoient sur la hauteur à sa droite, quoiqu'il eût l'ennemi à deux pas de lui & prêt à le charger. C'étoit l'avertir de profiter de l'occasion, & c'est à quoi il ne manqua pas. Alexandre qui la commandoit n'eut pourtant pas l'esprit de s'appercevoir de la bévûe de son ennemi, ou s'il l'apperçut, l'on dira de lui comme de bien d'autres, que la prudence excéda de beaucoup sur le courage. Philopœmen, qui vit tout le péril où l'infanterie de la gauche s'étoit précipitée par son imprudence contre les armés à la légére de Cléoméne, qui la prenoient à dos & en flanc, en craignit les conséquences; *il voulut d'abord avertir les Chefs, qui ne daignérent pas l'écouter.* Persuadé que tout étoit perdu s'il n'attaquoit la cavalerie de Cléoméne avant que les armés à la légére se ravisassent, il prit son parti, & attaqua avec ce qu'il avoit de gens à ses ordres : ce qui fut l'unique cause du gain de cette bataille, & lui acquit une grande réputation. De là on jugea qu'il seroit un jour un des plus grands Capitaines de la Gréce.

Un Officier brave & entendu, qui voit les affaires en péril par l'ignorance & le peu de courage de celui qui les commande, est en droit de dire son sentiment, lorsqu'il voit qu'on néglige le parti qu'il faudroit prendre en certaines occasions, & de faire ce qui dépend de lui, s'il n'est point écouté lorsqu'il s'agit du salut commun; c'est ce que Philopœmen ne manqua pas de faire, & il en fut loué du Général.

Agésilas (a) disoit que dans les cas de cette nature on devoit considérer la chose en elle-même, & voir si elle n'est point d'une absoluë nécessité, & que c'étoit très-bien agir de faire de son propre mouvement, sans attendre que l'on commande, ce qu'on connoît être utile au bien public. Notre Auteur ne manque pas de rapporter le compliment qu'Antigonus fit à Alexandre après cette victoire, pour n'avoir pas connu l'occasion de vaincre. Il louë publiquement Philopœmen de son action, & d'avoir pris sur lui une affaire si importante, & où il s'agissoit du salut de toute l'armée. C'est en pareil cas que la desobéissance doit être louée plutôt que punie.

Euclidas eût bien pû s'appercevoir de la faute de celui qui commandoit à sa cavalerie, & prévoir ce qui pouvoit en arriver. Il eût pû la secourir par les troupes de sa gauche; & bien qu'il ne l'eût pas fait, & que sa cavalerie fût défaite, il n'y avoit rien encore de desespéré. Il eût dû la rallier dans la valée, & faire border la hauteur du côté de la riviére par la même infanterie qui avoit si imprudemment attaqué la cavalerie.

Rien n'empêchoit celle-ci, qui ne pouvoit être poursuivie dans la valée, de passer l'Oenus, & de se joindre à la cavalerie de l'autre côté de la riviére: car si la victorieuse l'eût passée, elle n'eût pû l'attaquer sans un desavantage manifeste. On peut voir par là que la défaite de la cavalerie d'Euclidas ne décidoit rien, si celui-ci eût eu la moindre expérience & la capacité nécessaire pour réparer ce malheur; mais il manquoit de l'une & de l'autre, & qui plus est de courage, sans lequel toute l'habileté imaginable ne sert de rien. Passons aux observations sur les manœuvres d'Antigonus à sa droite.

Bien des gens pourroient blâmer ce grand Capitaine de n'avoir pas attaqué le camp de Cléoméne tout en arrivant, pour ne pas lui donner le tems de se reconnoître. Cette maxime est bonne lorsqu'il s'agit d'insulter une armée retranchée dans une rase campagne; mais c'est autre chose sur des montagnes de difficile accès, & pleines de ravines & de rochers. Il faut y aller la sonde à la main, & avec de grandes précautions.

Antigonus marqua beaucoup de sagesse & de prudence dans cette conduite. Il lui importoit d'avoir une connoissance exacte de la situation du camp des ennemis, & des obstacles qu'il pouvoit rencontrer pour aller à eux, avant que de s'engager dans une entreprise si délicate. Je m'étonne que Cléoméne, si habile & si éclairé, ne se soit pas apperçû d'une faute qu'il fit qui me paroît très-considérable, & dont Polybe ne parle pas; il avoit tout le tems d'y remédier. Rien ne l'empêchoit de se retrancher à sa cavalerie, & de tirer une ligne au travers de la valée qui joignît à l'Eva & à l'Olympe. Il ne le fit pourtant pas. Le bon sens & les régles de la guerre exigeoient une semblable précaution, car dans les affaires de cette nature on engage toujours par les endroits les plus foibles. Il eût dû donc se fermer du côté de cette valée, & Antigonus eût beaucoup mieux fait d'ouvrir la scéne par cet endroit-là.

Cléoméne se tiroit sans doute d'un grand embarras s'il eût pris un semblable parti. Son infanterie légére, qu'il avoit entremêlée avec sa cavalerie, eût pû border le retranchement, soutenuë par toute sa cavalerie. Cette faute me paroît très-essentielle: car s'il se fût retranché, il étoit victorieux à sa droite, malgré la lâcheté d'Euclidas,

(a) *Plut. Ages.*

clidas, par ce que fit cette infanterie légére qui s'étoit détachée de sa cavalerie pour tomber sur ceux qui attaquoient la gauche d'Euclidas, qui furent battus; la cavalerie d'Antigonus eût-elle attaqué un retranchement, quoique dépouillé d'infanterie? On y eût pensé plus d'une fois, ou du moins on eût eu le tems de faire revenir l'infanterie légére. Je ne vois rien dans l'antiquité & parmi nous qui soit comparable à l'ordre & à la distribution des forces des deux armées; chaque arme se trouva dans son avantage, & soutenuë l'une par l'autre, & cette action, qui fut d'un détail extraordinaire, mérite d'être admirée & bien méditée.

Ce que Cléoméne fit à sa gauche est tout ce qu'on peut tirer de l'intelligence la plus profonde & des courages les plus intrépides. Sa résistance fut surprenante, & conduite avec tout l'art possible. Il ne desespéra jamais de se tirer glorieusement d'affaire, & Antigonus vit le moment de sa perte où il étoit, & sa gauche fort maltraitée au commencement du combat. Philopœmen le tira d'inquiétude, ce qu'il n'auroit jamais pû espérer ni attendre d'un simple Capitaine de cavalerie. Il reprit cœur par cet avantage, & prit de nouvelles espérances, pendant que Cléoméne, qui contemploit du haut de la montagne la lâcheté & les misérables manœuvres d'Euclidas, crevoit de dépit. Il vit bien qu'il n'y avoit plus de tems à perdre, & qu'il ne pouvoit réparer tant de sottises & l'étourderie des armés à la légére, que par une résolution promte & vigoureuse: car s'étant apperçû de la déroute de la cavalerie de sa gauche, & de la courte résistance de l'infanterie, & craignant que les victorieux ne tombassent sur les derriéres du reste de sa cavalerie qui étoit de l'autre côté de l'Oenus, pendant qu'on l'attaqueroit de front, & que les ennemis n'aiant plus rien à faire de ce côté-là ne vinssent prendre les revers de ses retranchemens, après avoir gagné ceux de sa droite, il ne trouva point d'autre expédient, dans un état si pressant, que celui d'une sortie générale. Il ramasse donc tout ce qu'il avoit de forces en cet endroit-là, sort de ses lignes par les barriéres & par les ouvertures qu'il dut y faire pratiquer, & fond d'en haut avec toute l'audace & la fierté possible: le choc fut rude & bien soutenu des deux côtés, & la victoire longtems balancée. Le malheur de Cléoméne étoit trop grand pour être en état de le réparer par sa valeur & par sa conduite. Il succomba, sans avoir rien perdu de sa gloire & de sa réputation.

Antigonus dut à l'ignorance & à la lâcheté d'Euclidas son salut & sa victoire. La maniére dont il fit combattre sa phalange ne contribua pas peu au succès de sa droite, ou pour mieux dire il dut tout à cette façon de combattre. L'avantage de la hauteur que ses ennemis avoient sur lui, leur courage & la bonne conduite de Cléoméne lui parurent si redoutables, qu'il ne vit pas de meilleur moien pour résister au poids & au choc de ces soldats intrépides, que de doubler les files de sa phalange pour la rendre impénétrable à la valeur de celle de Cléoméne, qui combattit sans doute sur moins de profondeur. Il eût peut-être pû la doubler, ce mouvement étant la chose du monde la plus aisée, la plus simple & la plus rapide. S'il eût pris ce parti, il eût extrémement embarrassé son ennemi. „ Enfin les troupes d'Antigonus, *dit notre Auteur*, s'avan„ çant piques baissées, & tombant sur les Lacédémoniens avec cette violence qui fait „ la force de la phalange doublée, ils les chassérent de leurs retranchemens." Antigonus ne pouvoit opposer une plus grande force aux Lacédémoniens qu'un corps sur trente-deux de profondeur, & bien lui valut qu'il eût songé de bonne heure à se ranger de la sorte contre un Général autant habile & résolu que Cléoméne.

Quoiqu'il en soit, celui-ci se conduisit avec tant de bon sens, d'adresse & d'intelligence, qu'on n'a rien à lui reprocher dans son infortune. Il est toujours injuste, disoit le grand Turenne, d'imputer à d'habiles gens ce qui n'a pas un succès heureux, lorsqu'on n'a rien négligé de ce qui dépend de l'art & de l'intelligence pour tourner

la victoire de son côté. Et quant à Antigonus il eût été bien malheureux s'il ne fût pas sorti glorieux de ce second combat après le succès décisif de celui de sa gauche.

§. III.

De la défense des armées retranchées dans les valées & sur les hauteurs des montagnes. Que celui qui se défend ignore ses avantages, & que ses craintes sont toujours chimériques; que l'assaillant n'est pas bien fondé dans les siennes. Excellente méthode de se retrancher.

CEtte bataille nous offre deux grands sujets à traiter : l'un regarde l'attaque, & l'autre la défense des armées retranchées sur les hauteurs & les défilés des montagnes de difficile accès. Je ne me suis pas apperçu jusques ici qu'aucun de nos Auteurs militaires ait encore écrit sur ces deux importantes parties de la science des armes, ce qu'ils en ont dit dans leurs ouvrages nous en donne à peine une idée, les Anciens n'ont même touché cette matiére qu'historiquement. Disons la vérité, les Modernes nous en apprenent encore moins, ils s'en sont tenus à certaines régles générales, à certain nombre de maximes, sur lesquelles on ne sçauroit rien établir de certain & d'assuré. La plûpart fausses & absurdes. Ce qu'il y a de bien surprenant, c'est que le plus grand nombre des gens de guerre les envisage & les considére comme des axiomes infaillibles, tant les préjugés de l'enfance ont de pouvoir sur les hommes. Il est bon qu'on soit desabusé. Si nous ne gagnons rien sur ceux qui s'y trouvent trop enfoncés, nous avons confiance que les autres, qui en sont exemts, & qui aiment à être conduits à la vérité par principes & par raisonnemens, trouveront ici tout ce qui peut être capable de les convaincre de la fausseté de l'ancienne méthode, & de l'évidence de celle que je propose.

Je ne sçaurois donc tirer mes principes d'aucun Auteur ancien ni moderne. Ce que les premiers peuvent en avoir écrit n'est pas parvenu jusqu'à nous; & quant aux seconds, ils n'ont rien débité sur ce point qui mérite notre estime & notre attention. Je ne vois d'autre ressource pour traiter ces deux matiéres si importantes & si graves, que de tourner les faits en préceptes & d'en inventer de nouveaux: ce qui ne suffit pourtant pas. Il y a bien des endroits où je manque de tout secours, & où je me vois obligé de mettre en usage mes propres lumiéres, & de tirer de mon propre fond ce que je ne puis tirer de l'exemple: car bien que la premiere idée de mon Systéme des Colonnes me soit venuë à l'esprit avant que de les avoir remarquées dans les Anciens, & que cette découverte n'ait fait que m'exciter à le porter à une plus grande perfection; j'ai poussé ce Systéme si loin, qu'il est devenu entre mes mains comme la matiére premiére, qui s'est accommodée à toutes sortes de formes pour produire divers effets & diverses figures. Tout est nouveau ou presque nouveau dans ce que je vais traiter, dans la méthode de se retrancher, ordre & distribution d'attaque, de défense & de conduite. Je me suis entiérement éloigné du chemin battu, qui m'a semblé n'être point celui qu'on doit suivre: persuadé qu'il n'y a point de prescription en faveur de l'ancienne, que je reconnois fausse, & presqu'en tout à l'égard de ces deux grandes parties de la guerre. Nous allons commencer par la défense pour finir par l'attaque, ou nous mêlerons toutes les deux ensemble lorsque nous ne pourrons l'éviter.

Un Chef d'armée qui s'est porté sur les hauteurs des montagnes pour en défendre les gorges & les entrées, doit avant toutes choses examiner le terrain & les endroits les plus

plus difficiles, comme les plus aisés, avec toute l'attention imaginable, & les endroits de revers par où l'ennemi pourroit se couler, & consulter les gens du païs avant que de se fixer au poste qu'il veut occuper: après quoi il reconnoîtra lui-même sa ligne de communication pour communiquer aux autres valées, tâchant de mettre derriére lui celles qui versent dans celles qu'il veut défendre. Son parti pris & son camp formé, il se retranchera sur les hauteurs qu'il veut occuper, & tirera une ligne qu'il fera passer sur les endroits les plus avantageux d'une montagne à l'autre, passant au travers de la valée, pendant qu'il fera abattre tous les arbres, les chênes, les haies, pour ne laisser rien devant lui qui puisse servir à l'ennemi, laissant toute la montagne pelée jusques dans la plaine. Il fera en même tems rompre les chemins par où l'ennemi pourroit se glisser, & les valons d'un accès facile, qu'il fera boucher par des abattis d'arbres, ou par de bonnes redoutes. Enfin il n'oubliera rien de tous ce que l'art pourra lui fournir pour rendre tout ce front impraticable.

Après s'être mis l'esprit en repos de ce côté-là, il ne négligera rien pour se bien retrancher, profitant de tous les avantages que le terrain pourra lui offrir, observant sur toutes choses de pratiquer à trente ou quarante toises de ses retranchemens, & d'espace en espace, des redoutes ou des fléches avancées, avec des communications, & ces communications doivent être entre deux terres bien palissadées de tous côtés, & où il puisse passer quatre hommes de front entre les deux banquettes: car il faut nécessairement que l'ennemi attaque ces ouvrages avant que d'aborder les retranchemens, ce qui n'est pas la chose du monde la plus aisée & de fort facile exécution, ces fléches se trouvant soutenuës & flanquées de tout le feu de la ligne; & si l'ennemi les laisse derriére, il s'expose à une tempête de feux différens qui le voient de la tête aux pieds, de flanc & à dos, pour peu qu'il lui plaise de s'engager dans ces coupe-gorges. Passons maintenant à la disposition.

La régle inviolable dans toutes les actions & les opérations de la guerre, est de mettre non seulement chaque arme en sa place, & au poste qui lui convient; mais il faut encore que l'une soit soutenuë par l'autre: c'est ce que je n'ai guéres vû pratiquer dans les affaires générales de toute espéce. Rarement la cavalerie se trouve protégée & appuiée de l'infanterie, & celle-ci de l'autre, aux endroits où toutes les deux puissent se soutenir & s'entre-secourir réciproquement. D'où vient cela? Je le dirois bien, mais ce n'est pas ici le lieu; c'est une matiére importante que je n'ai pas encore épuisée, & qui mérite de bonnes observations.

Dans ce qui regarde généralement l'attaque & la défense des armées retranchées, on manque rarement dans la maxime dont je viens de parler plus haut; mais je remarque qu'il n'y a aucune différence dans l'ordre & la distribution des deux armées. Il n'y a rien qui m'étonne davantage. Celui qui se défend devroit, ce me semble, l'emporter sur l'autre, malgré la supériorité du nombre, (car je suppose ici une égalité de courage,) qui ne doit être d'aucune considération contre le petit bien retranché, qui le réduit à combattre sur le même front, & qui supplée encore à sa foiblesse par l'avantage des lieux. Je le répéte encore, celui qui se défend à couvert d'un bon retranchement, doit surmonter l'autre. Cependant il est rare que celui-ci soit repoussé, il sort presque toujours victorieux: autre sujet d'étonnement. Quelle en peut être la raison? diront quelques-uns. Il est aisé de la trouver: elle est dans l'opinion, qui fait tout. Ajoutons encore l'insuffisance des Chefs, qui ne réfléchissent sur rien, & qui par là ignorent leurs véritables avantages. Semblables à leurs soldats, ils s'en forment de chimériques dans leurs ennemis; ils ne considérent que le petit nombre qu'ils ont à leur opposer, sans penser ni réfléchir sur les avantages réels qui suppléent à leur foiblesse: car s'ils les connoissoient, ou si les connoissant ils ne laissoient pas leurs troupes dans une ignorance

rance crasse là-dessus, ces sortes d'entreprises échoueroient presque toujours, & on réduiroit l'assaillant à ne rien espérer de la victoire que dans la sagesse des mesures prises de loin, & dans l'excellence de son ordre de bataille, & cette excellence est une fort grande rareté. On ne la remarque point dans une tactique telle que celle dont nous nous servons aujourd'hui.

Que peut-on espérer d'une armée qui ignore tous les avantages qu'elle a sur celui qui attaque? Les soldats ne sçavent rien, sinon qu'on se retranche, & que leurs Généraux se précautionnent extraordinairement; leurs Officiers n'en sçavent pas davantage, & là-dessus tous s'imaginent qu'ils ont grand peur, & qu'ils en useroient tout autrement s'ils ne sçavoient l'ennemi plus fort, plus brave, plus audacieux qu'ils ne le sont eux-mêmes, & mieux commandé: tout cela leur passe par la tête; & comme on les laisse dans cette opinion sans chercher à les en guérir, & qu'on ne les instruit pas des raisons que l'on a, vraies ou simulées, pour les encourager, (comme il importe de le faire selon la méthode des Anciens, lorsqu'on s'attend à être attaqué,) & qu'on ne prend pas même la peine de leur faire connoître aucun des avantages qui peuvent les obliger à une vigoureuse résistance, ils restent dans l'ignorance de toutes choses. Toutes ces premiéres idées, qu'ils se sont mises dans la tête, & dont on ne les a pas guéris, leur reviennent incessamment à l'esprit, & sur ce fondement ils ne font presque aucune résistance. Fâcheuse disposition d'esprit que la défensive produit le plus ordinairement, lorsqu'un malhabile Général s'en mêle.

Celui qui attaque combat sur des opinions bien différentes; il croit l'ennemi d'autant plus foible, & le méprise d'autant plus, que ses précautions sont plus grandes. Il combat avec plus de confiance, & ne craint rien, sinon que l'ennemi ne lui échape. On voit de tems en tems & de loin à loin des exemples contraires à ce que je viens de dire; mais c'est lorsque celui, qui se défend, a un Turenne, un Condé, ou quelque autre guerrier de cette force en tête. Nous allons donner la disposition que nous croions la meilleure, la plus sûre & la plus vraie dans la défense des armées retranchées, & la maniére de combattre avec avantage. On peut bien juger que je ne puiserai pas dans la routine.

Je suppose un terrain semblable à celui où Cléoméne se retrancha contre Antigonus. On tirera un retranchement de l'une à l'autre montagne, qui traversera en même tems toute la valée. L'infanterie (2) (3) bordera le retranchement, rangée sur une seule ligne, les bataillons au moins sur six de file, avec des réserves (4) (5) d'un bataillon chacune, rangés en Colonnes à une certaine distance les unes des autres, & plus près-à-près aux endroits où l'on jugera que l'ennemi formera ses principales attaques.

Les cavaliers démontés, car à la guerre il faut mettre tout à profit, jusqu'aux valets de l'armée,) seront entremêlés avec quelque infanterie aux postes les moins accessibles pour la montre seulement, & pour que ces postes ne paroissent point trop dégarnis: car il arrive souvent que l'ennemi attaque par les endroits les plus impraticables, & où l'on se doute le moins. C'est à quoi l'on doit prendre garde.

La cavalerie (6) (7) sera rangée dans la plaine entre les deux montagnes; & comme elle se trouve coupée en deux par la riviére, on y dressera plusieurs ponts (8), quand même elle seroit guéable, pour pouvoir communiquer sur tout le front de la ligne. On dressera deux grosses redoutes du côté de ces ponts pour faciliter le ralliement des troupes, afin qu'elles puissent se rallier sous leur feu, au cas que l'ennemi vînt à percer en ces endroits.

L'infanterie (9) (10) bordera la ligne, soutenue par la cavalerie en ces endroits-là comme par tout. On conservera un nombre d'arbres coupés avec toutes leurs branches pour jetter sur les bréches, ou pour former au plutôt un second retranchement de

ces

ces arbres, au cas qu'on craignît d'être emporté au premier : méthode excellente, & à laquelle on n'avoit jamais pensé. A l'égard du canon, on le postera dans les endroits les plus avantageux. Voilà en peu de mots l'ordre & la distribution des troupes d'une armée qui s'attend à être attaquée dans ses lignes, dans une situation de païs telle que celle que je viens de représenter. Il suffit qu'on se régle dans l'esprit de cet ordre de bataille dans une situation différente. Quant à la maniére de combattre, elle s'accommode à toutes sortes de situations. Mais avant que d'entrer en matiére, on croit qu'il ne sera pas inutile d'attaquer l'opinion d'un grand nombre de gens de guerre, qui s'imaginent faussement qu'il n'y a pas de meilleure méthode à observer que de combattre par détachemens plutôt que par corps. Cet aveuglement est à peine concevable. Il ne nous sera peut-être pas difficile de leur ouvrir les yeux, puisque tout ce que nous allons dire est fondé sur la connoissance que nous avons de l'infanterie, & que le bon sens seul suffit pour le faire concevoir.

Les Anciens, & les plus habiles parmi les Modernes, n'ont jamais défendu leurs retranchemens par piquets, mais par corps entiers, qu'ils faisoient soutenir par la cavalerie dans les endroits où elle pouvoit manœuvrer. Je ne vois point qu'on puisse se défendre autrement, si l'on veut faire une défense vigoureuse. On répondra que ces piquets se succédent les uns les autres, & que leur feu est plus vif, plus uni & plus suivi. Outre que cette méthode ne vaut rien, & qu'elle peut causer du desordre & du trouble, elle est encore très-pernicieuse : car si l'ennemi attaque par corps ceux qui relévent, & qu'il les repousse par la supériorité du nombre, ils sont bientôt intimidés par le desavantage & les mauvais succès des premiers qui ont été repoussés, & la peur influant sur ceux qui les soutiennent, & qui se voient obligés de repousser l'ennemi prêt à forcer un retranchement, & qui s'avance en masse, l'épouvante a déja gagné tout ce qui a combattu & couru sur presque toute la ligne, & lorsqu'on voit un fossé comblé on croit tout perdu, par la raison que les soldats & le plus grand nombre des Officiers ignorent leurs avantages. C'est se faire battre en détail que de suivre une méthode si insensée. Il y a plus, cette opinion ne paroît pas seulement dans la défense; il y a des gens en très-grand nombre, & malheureusement bien des Généraux s'y trouvent mêlés, qui prétendent qu'on doit se servir de cette méthode dans l'attaque comme dans la défense. Pour ceux-là il n'y a qu'à prier Dieu pour eux.

Je ne sai où j'ai lû, mais cependant je l'ai lû, que du tems que les Cardinaux commandoient nos armées de terre & de mer, le Cardinal de la Valette aiant assiégé Chivas, le Duc de Leganez marcha au secours de cette place; mais pour avoir attaqué nos lignes par détachemens, il fut repoussé plusieurs fois, sans que pour cet avantage le Cardinal passât pour grand Capitaine, non-plus que l'autre. J'ai en vérité honte de m'être amusé à réfuter un sentiment si étrange & si contraire aux régles de la guerre; car c'est affoiblir l'évidence, dit un Philosophe, que de perdre son tems à argumenter sur un point de controverse si insoutenable.

§. IV.

Conduite des Généraux pendant l'attaque & dans les cas inopinés.

Il y a une infinité de mesures & de précautions à prendre dans la défense d'une armée retranchée. Elles ne consistent pas toutes dans l'ordre de combattre & de se ranger. Il y a beaucoup d'autres choses à observer, qui ne sont pas moins importantes; la plûpart, pour éviter toute dispute de rang, postent les troupes & les Officiers Généraux, non selon la réputation des unes, & l'intelligence ou les talens des autres, mais

mais selon leur ancienneté : ce qui est très-mauvais, le poste devant être celui où l'on craint le plus. M. de Turenne sentit bien les conséquences de cette coûtume. Certain Général de son armée, qui s'étoit fait une étude particuliére de cette espéce de jurisprudence, peu digne d'y perdre son tems, & qui étoit l'oracle que les Officiers alloient consulter dans leurs doutes, fut le premier que ce grand Capitaine entreprit; il lui donna tant de dégoûts, qu'il fut obligé de se retirer chez lui, dit Saint-Evremont, avec cette capacité bagatelle & incommode, & dont il n'avoit que faire. Tout fut tranquille, & tout n'en alla que mieux.

Il seroit à souhaiter qu'un abus si pernicieux fût aboli pour une bonne fois; mais il a pris aujourd'hui de trop profondes racines. En vérité n'est-ce pas une chose bien ridicule, que de voir un Officier Général, qui a servi toute sa vie dans la cavalerie, comme je l'ai dit ailleurs, commander à l'infanterie, qu'il n'entend ni ne connoît pas, & le Général Fantassin à la cavalerie, où il n'entend rien ? C'est tout comme si l'on faisoit mettre pied à terre à la cavalerie pour combattre en titre de fantassins, pendant que l'infanterie monteroit sur les chevaux en guise de cavaliers.

Tout Général qui imitera M. de Turenne, fera fort bien : car lorsqu'il craignoit quelque action, & qu'il s'appercevoit de quelques endroits plus forts & plus avantageux les uns que les autres, & qu'il en remarquoit de plus propres à être attaqués, il se faisoit une loi d'y poster les corps sur lesquels il comptoit le plus, & les Généraux ausquels il avoit le plus de confiance, sans que qui que ce fût le trouvât étrange, parce qu'en effet cela est dans l'ordre.

Le Général ne doit pas seulement voir par lui-même le terrain qu'il occupe, & le païs aux environs, mais en avoir encore un plan très-exact : ce qui fournit des pensées qui peuvent souvent nous échaper à vûë de païs. C'est sur ce plan, comme sur les lieux, qu'on régle son projet de défense, & qu'on se précautionne sur l'attaque & sur ce que l'ennemi peut faire. L'étude & l'expérience nous mettent souvent en état de prévoir ce qui peut arriver de fâcheux, & les devants qu'il faut prendre pour y couper court.

Le Général aiant bien examiné son terrein & réglé son ordre de bataille, avec le nom des brigades, des régimens, & des postes que chacun occupe, il fera faire plusieurs copies du plan & du projet de défense, qu'il fera distribuër non seulement aux Officiers Généraux; mais encore aux Brigadiers & aux Colonels de l'armée.

Ce que je dis ici n'est pas la seule chose qui me soit venuë à l'esprit, il y a quelque chose de beaucoup plus grande importance. Il faut ajouter encore un fréquent exercice dans les troupes, les mettre souvent en bataille, leur faire border les retranchemens, les accoûtumer à tirer par rangs ou par pelotons, les exercer à de feints combats, pour leur aprendre à connoitre les divers obstacles qu'on peut faire trouver à l'ennemi dans son entreprise. Il n'y a sortes de combats, il n'y a sortes d'actions militaires, où les Grecs & les Romains ne fussent dressés, & où ils ne sûssent ce qu'ils avoient à faire. C'est ainsi qu'un Général habile & prévoiant prépare ses troupes à une vigoureuse résistance, & qu'on accoûtume le soldat à ce qui lui importe le plus de savoir : il n'est aujourd'hui que trop nouveau dans ces sortes d'affaires, comme dans les autres.

En suivant cette méthode, les troupes connoissent leurs forces & leurs avantages, lors même que l'ennemi a percé en quelque endroit. Je vais plus loin que cela dans une affaire d'aussi grande importance que celle de défendre l'entrée de tout un païs. Dans ces cas il faut aller à la conviction, & faire connoître aux soldats & aux Officiers que leurs avantages sont si grands, qu'il n'est pas possible qu'ils puissent être forcés dans leur poste, sans une lâcheté manifeste & sans une honte éternelle. Tout dépend de leur faire connoitre la force des retranchemens en eux-mêmes, & la difficulté de les fran-

franchir. On fera defcendre un nombre de foldats dans les foffés en préfence de tous les autres; on leur ordonnera de paffer les foffés, & de tacher de monter fur les parapets. Il leur fera alors aifé de remarquer la difficulté de cette befogne : ce qui vaut plus que tous les raifonnemens & les harangues du monde, pour leur faire connoître leurs avantages dans la défenfe. Ils connoîtront alors par l'expérience combien l'ennemi trouvera d'obftacles à furmonter, lorfqu'on lui réfiftera : car s'il eft difficile d'attaquer un retranchement avec tous fes avantages, quand on ne le défendroit pas, il eft à plus forte raifon plus difficile quand on le défend les armes à la main; au lieu que les armes de ceux qui veulent monter les embaraffent, & ne leur fervent de rien.

Ce que je viens de dire eft excellent; mais il faut encore exercer les troupes à tirer felon la méthode que le Comte de Saxe a introduite dans fon regiment : méthode dont je fais un très-grand cas, autant que de fon inventeur, qui eft un des plus beaux génies pour la guerre que j'aie connu, & l'on verra à la premiére guerre que je ne me trompe point dans ce que j'en penfe.

En fuivant cette méthode, les troupes n'ignorent rien de leurs avantages & de leurs forces, lors même que l'ennemi a percé en quelque endroit de la ligne : car il n'y a rien encore de defefpéré, quoiqu'aujourd'hui on croie tout perdu : tant l'opinion eft maîtreffe, lorfqu'on agit fur d'autres principes que ceux que je propofe. On verra que l'affaillant n'a pas beaucoup avancé en fon chemin, lors même qu'il a furmonté tous les obftacles qu'on lui a fait trouver, & qu'il s'eft enfin ouvert un paffage; il faut encore déboucher par les ouvertures du retranchement, fe former en deçà, toujours dans cette efpéce de defordre où l'on fe trouve après un combat fort opiniâtre. Je ne vois rien de plus difficile à la guerre. L'avantage eft toujours très-grand dans celui qui fe défend, qui peut fans peine obliger le victorieux de repaffer au plus vîte en l'attaquant brufquement, fans lui donner le tems de fe former & de profiter de fon avantage.

La principale attention du Général d'armée qui voit l'ennemi difpofé à l'infulter dans fes retranchemens, eft d'obferver avec foin l'ordre fur lequel il marche. Il jugera par là quelles peuvent être fes fauffes & fes véritables attaques, & l'on fe régle en un moment fur ce que l'on voit. Si dans quelques endroits l'ennemi attaque par Colonnes, on doit s'y fortifier plus qu'aux autres endroits, à caufe de fa pefanteur & de l'impétuofité d'un corps difficile à rompre, & contre lequel il n'eft pas aifé de réfifter. S'il pénétre une fois dans cet ordre, l'unique reméde eft de l'attaquer fur un ordre femblable fans délibérer, & à l'inftant qu'il a percé.

Lorfqu'il eft à une certaine diftance, on fait un grand feu de canon à cartouche. Les troupes borderont le retranchement fur huit de profondeur, & les corps qui fervent de réferve feront rangés en Colonnes, & les compagnies de grenadiers féparées pour les accidens inopinés, armées de pertuifanes, s'il eft poffible d'en avoir.

On fe conduira de cette maniére jufqu'à ce que l'ennemi s'approche du foffé, & qu'il fe jette dedans pour attaquer le retranchement, ou qu'il le comble. Il faut alors le chauffer autant qu'il fera poffible de faire, & lorfqu'il entrera dedans l'accabler de grenades des plus groffes & de petits facs à poudre, dont on doit avoir bonne provifion. S'il s'opiniâtre à paffer, & qu'enfin il gagne le parapet, on mettra l'arme blanche en ufage; on fera paffer aux premiers rangs les piques ou les pertuifannes alternativement mêlées avec les fufeliers, ou les feules armes blanches; l'on combattra toujours ferré & collé contre le parapet. Si l'on s'apperçoit qu'on ne puiffe pas longtems réfifter, on fera avancer les Colonnes des réferves & les grenadiers, pour attendre en bon ordre lorfque l'ennemi entrera; ou s'il y a bréche, l'on jettera deffus des arbres entiers avec toutes leurs branches, derriére lefquels l'on fe défendra.

Les compagnies de grenadiers (11) formeront un corps à la queuë de chaque brigade, pour ne les emploier qu'à la derniére extrémité. A l'égard des *réserves*, l'on en usera de même.

Si l'on s'apperçoit que les troupes se rebutent, que les affaires prennent un mauvais train, & que l'on se voie dans un danger éminent d'être emporté, une sortie promte & subite par l'endroit où l'on n'est point attaqué ou le moins pressé peut changer la face des affaires; c'est, je pense, le meilleur & l'unique parti que l'on puisse prendre: c'étoit la méthode ordinaire des Romains. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que leurs ennemis s'y trouvoient toujours nouveaux. Celle d'Alexia est une des plus belles que César ait fait. On en trouve une infinité dans ses Commentaires & dans l'Histoire; mais on n'en faisoit que dans les cas d'extrémité. Celle de Walstein attaqué dans son camp par Gustave-Adolphe, est célébre dans l'Histoire. Celle de Malplaquet l'est encore plus. On la doit uniquement à la vivacité Françoise, car elle se fit sans ordre: aucun Général n'y eut part. Si ces braves soldats & ces Officiers déterminés eussent été suivis, c'étoit fait de cette formidable armée, qui s'étoit engagée dans une entreprise très-mal entenduë; mais comme nos gens ne furent pas suivis du reste, après avoir taillé en piéces tout ce qui osa les regarder en face, & les avoir poussés jusqu'à leur cavalerie, ils s'en retournérent tranquillement. Je rapporterai cette bataille en son lieu, elle fait trop d'honneur à la nation, & à quelques Officiers Généraux ausquels on n'a guéres rendu justice. L'extrémité fait naître ces sorties, qui ne manquent jamais de réussir, tant elles sont rares en ces tems-ci. M. de Turenne a commencé de se faire connoître par la défense d'un camp retranché. Encore une fois, rarement voit-on échouër ces sortes de stratagémes; outre qu'il est peu ordinaire que celui, qui ne songe qu'à attaquer, pense beaucoup à se défendre.

Si l'on ne juge pas à propos de se servir de cet expédient, soit par manque de résolution ou par ignorance, ou qu'on soit attaqué vivement sur tout le front de la ligne, on se défendra comme je l'ai d'abord proposé; & si malgré la résistance opiniâtre des troupes, l'ennemi venoit à pénétrer en quelque endroit, & qu'une Colonne se fît jour, (car je suppose ici des Colonnes, des bataillons rangés selon la routine ne sont pas dignes d'attaquer mon systéme de défense,) on doit lui en opposer promptement une autre. Cela ne suffit pas, on doit alors changer toute la disposition de cette attaque, & se ranger par Colonnes chacune d'une section ou sur deux, si les bataillons sont de huit cens hommes, & attaquer dans cet ordre tout ce qui sera entré. Ces sortes de combats ne se font pas de loin & à coups de fusil, ce seroit tout perdre, mais à coups de main. Pendant ce tems-là on tâchera de se couvrir avec des arbres coupés. On ne sauroit trop en avoir provision.

Si les ennemis font leur principal effort du côté de la plaine, ou qu'ils attaquent en même tems de ce côté-là, on suivra la même méthode à l'égard de la défense; & dès le moment que l'ennemi aura percé en quelque endroit, la cavalerie s'abandonnera sur lui l'épée à main, pendant que les Colonnes chargeront par les faces.

J'ai deux observations à faire avant que de passer à l'attaque des armées retranchées. La première est d'avoir une attention particuliére à la droite & à la gauche, & aux endroits qui paroissent les plus impraticables, & où il semble que l'ennemi n'a aucun dessein. On doit y avoir l'œil, car rien ne prête plus à la ruse que les situations impraticables en apparence ou bizarres, où l'on peut cacher & détourner un corps de troupes qui se portent par où l'on s'attend le moins d'être attaqué, & où l'on se croit le plus en sûreté. Il n'y a pas de meilleur moien pour se garantir de ces sortes de surprises, que de suivre la méthode dont j'ai parlé: outre les cavaliers démontés, & même les valets de l'armée, on doit y faire porter de faux drapeaux; l'ennemi s'imagine alors qu'il

qu'il y a beaucoup de monde, & qu'on eſt averti, & perd l'envie de tenter par ces endroits. Bien valut à Céſar d'avoir attaqué le camp de Ptolomée par l'endroit le plus fort, & par où les Egyptiens s'attendoient le moins de l'être : car ſans cela ſon entrepriſe tomboit en ruine. L'exemple mérite d'être cité, quoique je penſe l'avoir rapporté ailleurs.

„ Ptolomée, ſur l'avis que Céſar marchoit à lui pour ſe joindre à Mithridate de Pergame, „ ſe retrancha ſur une montagne en un poſte très-avantageux, qui étoit „ bordé d'un côté de la riviére du Nil, (a) & de l'autre d'un marais; de ſorte qu'il „ n'y avoit qu'une avenuë du côté de la plaine, car l'autre face du camp étoit coupée „ en précipice. On n'en pouvoit aborder que par deux endroits, l'un du côté de la „ plaine, dont l'accès étoit très-facile, mais défendu par le plus grand nombre des en- „ nemis & les plus vaillans; l'autre du côté du Nil, par un petit intervalle qui étoit „ entre la riviére & le camp; mais on avoit à dos leurs vaiſſeaux, qui étoient bordés „ de gens de traits. Céſar voiant avec quelle ardeur ſes gens donnoient de part & d'autre „ ſans aucun fruit, & aiant pris garde que la face du camp, qui étoit ſur le haut de „ la montagne, étoit comme abandonnée, à cauſe de l'avantage du lieu, outre que „ ceux qu'on y avoit mis pour la défendre, ſoit par valeur ou par curioſité, étoient „ deſcendus vers le lieu où l'on combattoit; il envoia de ce côté-là Carſulenus, avec „ des troupes, qui tournérent la montagne, & donnérent par-là avec tant de vigueur, „ que les ennemis qui combattoient de l'autre côté, étonnés du bruit qu'ils enten- „ doient à leurs épaules, abandonnérent la défenſe pour ſe ſauver deçà & delà. Le „ camp fut donc forcé de tous côtés preſque en même tems; premiérement par l'atta- „ que de Carſulenus, brave & expérimenté Capitaine, qui s'étant rendu maître du ſom- „ met de la montagne, vint fondre ſur les ennemis, & en fit un grand carnage". Ce que je viens de dire ici n'eſt pas moins ordinaire chez les Modernes. Il y a mille exemples de ces ſortes de ruſes. Rien n'eſt plus commun dans l'attaque des lignes, que de voir que ce qu'on avoit cru le plus fort eſt emporté le premier.

La ſeconde choſe à quoi l'on doit avoir attention, eſt de bien imprimer dans l'eſprit du ſoldat de ne point s'étonner s'il arrivoit que l'ennemi forçât & pénétrât à quelqu'une de ſes attaques; mais de marcher tout auſſi-tôt & de tomber bruſquement ſans tirer un ſeul coup, pour ne point lui donner le tems de ſe former & de profiter de cet avantage, qu'il eſt aiſé de lui enlever par ce coup de réſolution. Il ſuffit quelquefois que trente ou quarante hommes paſſent en quelque endroit pour jetter l'épouvante, & faire croire qu'il en a paſſé un grand nombre. Toute l'Hiſtoire eſt parſemée de ces ſortes d'exemples, ſans que cela empêche les Généraux d'armées de ſe faire inſérer dans le catalogue des errans dans ces ſortes de faits : tant les malheurs d'autrui, quelque grands qu'ils ſoient à cet égard-là, les rendent peu prévoians, peu ſages & peu aviſés, & tant leur préſomption eſt grande.

L'inſulte du rocher d'Aorne, qu'Arrien rapporte dans la Vie d'Alexandre le Grand, eſt un des plus beaux endroits de ſon Hiſtoire; mais comme je l'ai cité dans mon ſecond Tome, j'y renvoie mon Lecteur. Je ſupprime même un grand nombre d'exemples fort remarquables pour une meilleure occaſion, puiſque ces obſervations ne ſont qu'un précis d'un ouvrage régulier de l'attaque & de la défenſe des armées retranchées. Je ne m'étendrai pas davantage ſur celle-ci pour paſſer à l'autre. Mais je ne ſaurois finir, ſans faire part à mes Lecteurs d'un exemple de nos jours, qu'il ſe peut fort bien qu'une infinité de ceux qui ſe ſont trouvés à l'action de Turin en 1706. ignorent encore. Tant une affaire eſt mêlée d'événemens tout mauvais, lorſqu'un Géné-

(a) *Ablanc. dans Ceſ. Comment. Guer. d'Alex.*

Général se trouve contrecarré par un ordre de la Cour par un autre fort inférieur ; fort malhabile, que celui-ci a tous ses semblables de son côté, c'est-à-dire les plus mauvais, & que chacun de ceux-là fait à sa tête, qui lui a déja tourné avant que l'ennemi puisse rien entreprendre.

L'armée ennemie aiant du côté de la Doire attaqué nos lignes, qui ne valurent jamais rien, & où l'on eut grand soin d'envoier peu de monde pour les défendre, parce qu'on s'attendoit que M. d'Albergotti, qui commandoit sur la hauteur des Capucins, y envoieroit du moins vingt bataillons, en aiant vingt-cinq de plus qu'il ne lui en falloit pour se défendre contre des gens qui n'avoient garde de l'attaquer. On se trouva trompé, il crut qu'on lui en vouloit. Les ennemis, qui n'y pensérent pas, & qui ne pouvoient jamais aller à lui, le Pô entre deux, attaquérent nos retranchemens au-delà de la Doire, & tout-à-fait à la droite, où étoit la brigade de la vieille Marine. Cet endroit étoit si peu garni, que cette brigade fut obligée de border la ligne sur deux de hauteur contre toute une armée. Inutilement cria-t-on au secours aux troupes qui étoient sur la hauteur des Capucins, on fut sourd. M. le Prince Eugéne fit attaquer tout ce front, où il fut repoussé; mais ce Prince, qui se rebutoit difficilement, & dont le coup d'œil est admirable, remarqua un endroit tout-à-fait à la droite où il n'y avoit qu'une compagnie de grenadiers; il vit de plus qu'on pouvoit y aller à couvert d'un rideau de terre, pendant qu'il occupoit toute cette droite. Il y fit aller quelques cinquante hommes pour tenter l'avanture, qui entrérent par cet endroit-là. On s'imagina d'abord qu'il y en étoit entré un plus grand nombre; de sorte que ce poste, qu'on ne pouvoit soutenir, à cause d'un gros qui suivoit, fut emporté : ce qui jetta l'épouvante par tout. Il ne seroit pas moins arrivé à cause de notre foiblesse. Si celui qui commandoit au poste des Capucins eût envoié les vingt bataillons que feu Son Altesse Roiale lui demandoit, cette entreprise des ennemis sur nos lignes échouoit infailliblement, malgré le Maréchal de Marsin & ses partisans.

§. V.

De l'attaque des armées retranchées. Ordre de bataille. L'avantage d'un camp retranché sur la hauteur est plus imaginaire qu'il n'est réel.

AVant que de s'engager dans une entreprise aussi difficile & aussi scabreuse que celle d'attaquer une armée retranchée dans un païs de montagnes & de valées, on doit faire reconnoître avec beaucoup de soin & d'exactitude le païs & la nature du terrain pour aller à l'ennemi, les hauteurs qui dominent, & la force de ses retranchemens : ce qui me paroît assez difficile. Il faut une grande expérience pour cela, & un coup d'œil admirable pour en bien juger: encore s'y trompe-t-on bien souvent. On ne sçauroit guéres bien les remarquer dans l'exactitude militaire que par deux moiens. D'abord en le faisant reconnoître plusieurs fois & en différens endroits par des Officiers expérimentés & entendus, & écrire à leur retour le rapport de chacun en particulier, & attendre celui des transfuges ou des prisonniers, qu'on doit tâcher de faire autant qu'il se peut pour comparer le tout ensemble : ceux qui vont reconnoître ne le faisant pas sans danger de se faire prendre ou de se faire tuer, outre que la nuit nous dérobe bien des connoissances. Il est d'ailleurs difficile d'approcher de fort près, à cause des patrouilles fréquentes & des petites gardes avancées qu'on envoie la nuit, divisées par petites pelottes de cinq ou six hommes chacune couchés sur le ventre à cinquante ou cent pas hors des retranchemens, pour n'être pas découverts, & par des sentinelles entre deux qui forment

ment comme une chaîne, qui ont ordre de laisser passer ceux qui vont reconnoître, pour les suivre ensuite, les enveloper ou les tuer, s'ils paroissent faire la moindre résistance. Je sai bien que ces sortes de précautions ne se pratiquent guéres, du moins je ne m'en suis jamais apperçû en pareilles occasions. Mais il peut arriver que quelqu'un s'en avise; & lorsque cela arrive, cette premiére voie devient très-difficile, ou presque impossible. Il ne reste donc que celle des transfuges & des prisonniers, qu'il ne faut jamais négliger, parce qu'elle est la plus sûre.

Lorsqu'on sera pleinement instruit de tout ce qu'il importe de savoir pour l'exécution d'une si grande entreprise, le Général réglera là-dessus son projet d'attaque. L'heure la plus propre pour ces sortes d'entreprises, est d'attaquer deux bonnes heures avant le jour. On ôte par là à l'ennemi tout moien de distinguer les véritables attaques d'avec les fausses, & de rien voir dans la disposition sur laquelle il est attaqué. Mais le plus important est sans doute l'ordre & la distribution des troupes, & des attaques fausses ou vraies. On n'est pas beaucoup embarrassé aujourd'hui, nous n'avons qu'une méthode aussi mauvaise, aussi fausse & aussi superficielle qu'on puisse jamais imaginer; de façon que celui qui doit être attaqué ne sauroit ignorer l'ordre de bataille, comme l'assaillant celui de son ennemi: de sorte que c'est au hazard ou à l'opinion où l'on est, que le plus fort doit l'emporter, à décider de la journée. Comme nous traitons cette matiére sur des principes certains & démontrés, nous nous garderons bien de nous régler sur l'ancienne méthode dans la disposition que nous allons proposer.

On régle le nombre des véritables attaques sur le plus ou le moins de troupes que l'on a; c'est encore le front qui détermine: car lorsque le terrain ne permet pas de former plusieurs attaques éloignées les unes des autres, comme cela est assez ordinaire dans un païs de montagnes, on fait une attaque générale, ainsi qu'il arriva à celle de Sélasie.

L'infanterie (a) formera la premiére ligne, entremêlée des Colonnes (b) en plus grand nombre & plus près-à-près aux endroits (c), où l'on veut faire le plus grand effort. Les bataillons d'entre les intervalles des Colonnes sur dix de profondeur.

La seconde ligne, ou pour mieux dire la réserve (e), sera partagée en plusieurs corps, pour se transporter selon les événemens: les compagnies de grenadiers (f) entre les espaces d'entre les Colonnes pour leur servir comme de réserve. Dans les attaques du côté de la plaine, la cavalerie (g) soutiendra l'infanterie (h).

Les dragons (k), qu'on ne distingue plus aujourd'hui de la cavalerie, & dont il semble qu'on ignore l'usage, mettront pied à terre, combattront avec l'infanterie & s'aligneront avec elle. Si l'on remarque des endroits sur la hauteur où la cavalerie puisse être de quelque usage, les dragons monteront à cheval pour soutenir l'infanterie. Nous nous dispenserons de pousser plus loin l'analyse de cet ordre de bataille, supposant le Lecteur au fait de mon Systême des Colonnes. Je dirai seulement que je compose mes Colonnes de deux sections, c'est-à-dire, de deux bataillons chacune. La raison de cela est d'avoir toujours deux Colonnes toutes portées, au cas qu'on vienne à pénétrer, & pour faciliter le passage aux autres, pour se mettre à côté & s'ouvrir pour donner entrée aux bataillons qui combattent entre elles. Ces bataillons doubleront alors leurs files pour former chacun une Colonne d'une section, & tout s'étendant à droit & à gauche le long du retranchement, tout entrera, & la bréche s'élargira peu à peu.

Comme je suppose que l'ennemi a porté des redoutes ou des fléches en avant à une certaine distance sur tout le front du retranchement, & qu'il importe de s'en rendre le maître, on les fera insulter par les grenadiers (f), ou par les dragons (k). L'attaque de ces fléches se doit faire en même tems que le combat s'engage aux retranchemens: ce

qui

qui ne me paroît pas la chose du monde la plus aisée. Lorsqu'on craint d'y trouver une trop grande résistance, il faut y joindre des bataillons, les attaquer avec toute la diligence possible, & emploier tous les moiens imaginables pour s'en rendre les maîtres. J'expliquerai ces moiens à la fin de ce Paragrafe.

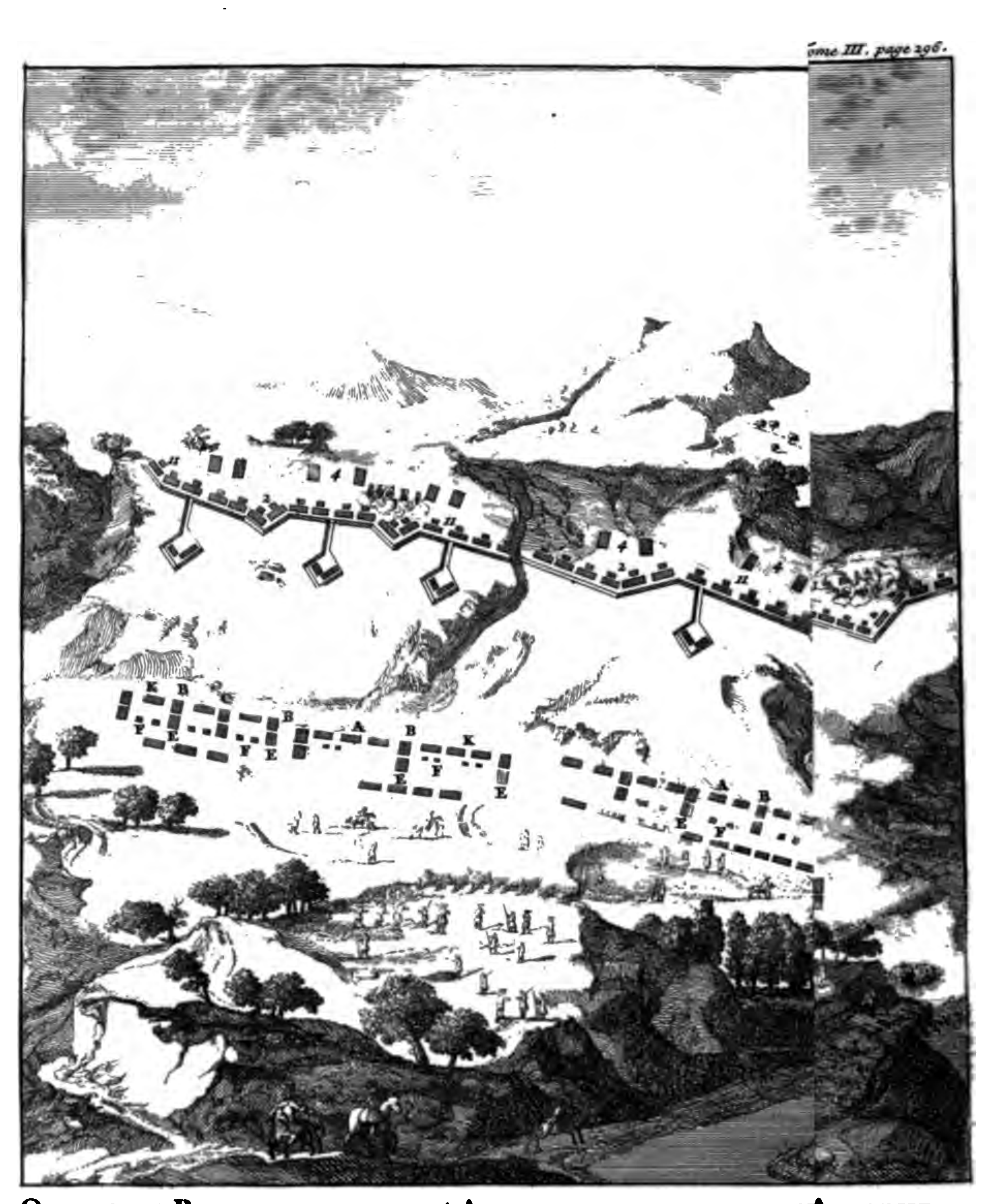
Lorsque l'ennemi est posté & retranché sur des hauteurs d'une pente douce & facile, on ne doit pas regarder cela comme un avantage dans celui qui se défend, & ne doit être d'aucune considération dans un Général habile. Il ne l'est que dans l'imagination des gens de petite intelligence. Le véritable avantage est dans les hauteurs roides & de difficile accès. On doit monter celles-ci au petit pas, de peur qu'en allant trop vîte les troupes ne perdent les forces & haleine, comme cela est arrivé à plusieurs Généraux qui ont échoué dans leurs entreprises, pour avoir marché avec trop de précipitation: car alors l'ennemi sortant tout d'un coup frais & résolu de ses retranchemens, s'il est capable de profiter d'une manœuvre si étourdie, il est en état de les défaire sans peine.

Celui qui attaque l'ennemi retranché sur des hauteurs, & qui marche à lui d'un pas grave & en bon ordre, est beaucoup moins exposé aux coups d'en haut qu'un autre qui agiroit dans la plaine. La raison est évidente, c'est que le soldat qui tire derriére un parapet se voit obligé de s'élever beaucoup, & de montrer tout son corps; & comme il s'en trouve peu qui osent le faire, de crainte de servir de but à ceux d'en bas, ils tirent en l'air ou plongent trop. Il est aisé de voir par-là qu'ils ne sauroient guéres incommoder que le premier rang. Le feu de bas en haut, c'est-à-dire, de celui qui monte la hauteur escarpée ou roide, n'est pourtant pas moins faux que l'autre; il est même moindre, n'y aiant que le premier rang qui puisse tirer; en un mot c'est fort peu de chose. La figure A. suffit pour le faire comprendre sans aucune explication.

Je crois qu'il ne sera pas hors de propos de fortifier ceci par quelques remarques importantes sur le desavantage d'une armée qui a la hauteur sur l'autre, pour faire connoître à ceux qui s'imaginent y trouver un si grand avantage, qu'ils peuvent se tromper dans leur opinion, & guérir les autres, qui le croient si redoutable, de la crainte où ils sont d'entreprendre au-delà de leurs forces & de leur courage. Selon ceux-ci on doit abandonner toute entreprise lorsque l'ennemi se trouve posté sur un tel terrein qu'il nous voit à plomb de la tête aux pieds, & qu'il nous découvre de toutes parts, sur quelque profondeur que nous puissions être, & où aucun de nos mouvemens ne sauroit jamais être caché dans le plein jour.

Je répons à cela, que la hauteur n'est favorable que dans un cas bien différent de celui dont il est question ici, c'est-à-dire, lorsque l'on combat sans aucun retranchement, & qu'on attend l'ennemi sur le haut, ou à mi-côte, pour fondre sur lui de haut & l'accabler par la pesanteur du choc, que la pente favorise, & qui augmente selon qu'elle est plus ou moins roide. Mais cet avantage ne regarde que l'infanterie, tout le contraire se rencontrant à l'égard de la cavalerie : car si celle-ci peut monter sans peine, l'autre ne sauroit descendre ni attaquer sans beaucoup de desavantage, puisque personne n'ignore que les chevaux ont plus de force en montant qu'en descendant. J'ai cru devoir soudre cette difficulté, qui m'a paru considérable, & faire voir en même tems qu'il est beaucoup plus avantageux à la cavalerie d'attendre le choc sur la créte ou sur le plateau que forme la hauteur, que de combattre sur la pente. A l'égard de l'infanterie, il est toujours plus avantageux d'attendre l'ennemi sur le haut bien serrée, & sur plusieurs Colomnes d'une section chacune, en laissant des intervalles entre elles capables de recevoir deux escadrons, pour les faire descendre au premier signal; & lorsque l'ennemi approchera à cinquante pas du haut de la montagne, elle s'ébranlera à l'instant pour fondre sur lui sans tirer.

Dans la bataille que Marius donna contre cette armée formidable de Teutons & d'Am-



ORDRE DE BATAILLE POUR L'ATTAQUE ET LA DEFFE[N]S[E DE L']AUTEUR.

d'Ambrons auprès d'Aix en Provence, il s'étoit retranché sur le haut d'une montagne, où il passa la nuit, après un combat où il avoit taillé en piéces une grande partie des Ambrons. „ Le lendemain au point du jour, (dit Plutarque,) il mit son ar-
„ mée en bataille sur la hauteur devant son camp, & envoia devant sa cavalerie dans
„ la plaine. Ce que voiant les Teutons, ils n'eurent pas la patience d'attendre que
„ les Romains fussent aussi descendus, afin de les combattre de plein pied & avec
„ un égal avantage pour le terrain; mais transportés de colére, ils prennent leurs ar-
„ mes, & vont de furie les attaquer sur la hauteur. Marius envoie par tout ses Offi-
„ ciers, & leur donne ordre d'attendre l'ennemi sans branler; & dès qu'il se seroit
„ avancé à la portée du trait, de lancer leur javelot, de mettre ensuite l'épée à la
„ main, & de les repousser en les heurtant avec leurs boucliers : car les lieux étant
„ glissans à cause de leur pente, ni les coups que ces Barbares donneroient n'auroient
„ de roideur, ni leur ordonnance serrée ne pourroit se maintenir, leurs corps étant
„ toujours dans un branle inégal & continuel, comme dans une tourmente, à cause
„ du penchant & de l'inégalité du terrain.

Voilà l'avantage d'une armée qui a la hauteur sur son ennemi, & combat hors d'un retranchement comme celle de Marius. Alors l'avantage est très-grand; mais il devient très-dangereux contre un ennemi qui borde la plaine, contre une armée qui a la hauteur sans oser sortir de son avantage, supposé que cette hauteur ne soit pas extrêmement roide, c'est-à-dire, de telle sorte que les rangs de derriére puissent tirer pardessus la tête de ceux qui les précédent. En ce cas il ne feroit pas bon pour celui qui seroit dans la plaine, & qui voudroit mesurer son feu avec celui de l'autre; mais si cet avantage manque, celui qui sera dans la plaine l'aura par-dessus lui. C'est ce qui arriva à Crassus contre les Parthes, car jamais Général de l'antiquité ne couronna sa défaite que celui-ci. L'exemple mérite d'avoir place ici.

„ Chemin faisant (les Romains) virent assez près d'eux, (dit Plutarque,) une
„ butte de sable assez élévée, où ils se retirérent. Ils attachérent les chevaux au milieu,
„ & firent tout autour une enceinte de leurs pavois pour se retrancher, espérant que
„ cela les aideroit beaucoup à les défendre contre les Barbares; mais il en arriva tout
„ autrement: car dans un lieu uni les premiers couvrent les derniers, & leur procu-
„ rent quelque relâche; au lieu que sur cette colline l'inégalité des lieux, (ou pour corriger le Traducteur, qui ne s'explique pas clairement par le terme d'*inégalité*, la hauteur,) „ faisant paroître les uns au-dessus des autres, & découvrant davantage
„ celui qui étoit derriére, les offroit aux coups; de sorte que ne pouvant se déro-
„ ber aux fléches, que les Barbares décochoient continuellement sur eux, ils en é-
„ toient tous également atteints, & ils déploroient leur malheureuse destinée de ce
„ qu'ils périssoient si misérablement, sans pouvoir se servir de leurs armes, & faire
„ sentir leur valeur à leurs ennemis.

Si la tête n'eût absolument tourné à Crassus, non pas seulement dans cette derniére action de la colline, qui décida de la perte de son armée & de sa vie, mais même avant le premier combat, comme la disposition de son armée en est une bonne preuve, rien ne lui étoit plus aisé que de se garantir des fléches des Parthes, en ordonnant à toute son armée de former la *tortuë*, comme fit Antoine contre les mêmes Parthes, contre lesquels il faillit d'éprouver un semblable sort. Mais il fit paroître plus de jugement que lui, & par conséquent plus de courage : car sans celui-ci dans les grands périls tout le reste se perd.

J'ai expliqué dans mon second Tome ce que c'étoit que la tortuë, mais je n'ai point parlé de celle de toute une armée. Antoine est, je pense, le premier des Romains qui la mit en exécution dans sa fameuse retraite. Plutarque rapporte dans la Vie de ce grand

Capitaine, que les Romains „ s'étant mis à descendre quelques côteaux dont la pente „ étoit roide, & où ils ne pouvoient marcher que fort lentement, (les Parthes) les „ attaquérent encore à grands coups de fléches. L'infanterie, qui étoit armée de grands „ boucliers, tourne tête, & enfermant au milieu d'elle ceux qui étoient légérement „ armés, le premier rang met un genouil à terre, & se couvre de ses grands pavois, „ le sécond rang en fait de même, élevant ses pavois au-dessus du premier, le troi-„ siéme de même: de sorte que cette continuation de pavois, comme un toît d'ai-„ rain, présente à la vûe comme les degrés d'un théâtre, & forme la plus sûre des „ défenses contre les traits & les fléches, qui ne font que couler dessus. Les Parthes „ prenant ce mouvement des Romains, qui avoient mis un genouil à terre, comme „ une marque qu'ils étoient recrus, jettent leurs arcs & leurs fléches, & les piques „ baissées ils s'approchent pour combattre à coups de main. Dans ce moment les „ Romains se lévent avec de grands cris, & se servant de leurs épieux, ils renver-„ sent morts les plus avancés, & mettent en fuite les autres. La même chose arriva „ les jours suivans, car ils faisoient peu de chemin.

Il me paroît par tout ce que je viens de dire, qu'à l'égard des armées retranchées l'avantage est toujours plus grand pour ceux qui se défendent à couvert d'un retranchement, que du côté de ceux qui attaquent, & qu'il l'est encore plus lorsqu'on a la hauteur sur son ennemi à corps découvert, & qu'on prend le parti d'en venir aux mains. Malgré tous les avantages des armées retranchées, dont nous avons parlé, on ne peut s'empêcher d'être surpris de les voir forcées en fort peu de tems, lorsqu'elles sont vigoureusement attaquées. Selon les régles de la guerre, cela ne devroit pas arriver, pour peu de fermeté que l'on ait à se défendre. Ce qui me surprend encore plus dans tout ceci, & l'expérience ne nous le démontre que trop, c'est que le soldat est moins brave & moins résolu derriére un retranchement qu'en rase campagne, & dans un avantage égal, sans sçavoir pourquoi, & sans que personne se soit encore avisé de lui expliquer ces avantages contre l'assaillant, & ces avantages sont infinis. C'est encore une question que nous résoudrons ailleurs. Tout ce que je puis avancer sûrement, c'est que ma méthode d'attaquer rend l'entreprise moins difficile & moins épineuse. Il faut en convenir.

Le plus difficile & le plus dangereux dans un camp retranché, est sans doute le comblement du fossé. On se sert de fascines: chaque soldat en porte une devant soi, ce qui sauve bien des coups de fusil avant qu'on arrive, lorsqu'elles sont bien faites & composées de menus bois. Lorsqu'on est arrivé sur le bord du fossé, les soldats se les donnent de main à main, pendant qu'on les passe par les armes. Il faut avouer que cette méthode est fort incommode & fort meurtriére. Apparemment qu'on n'en a pas d'autre, & que la vie des hommes est une chose trop bagatelle pour chercher quelque autre invention qui expédie un peu plus promtement une telle besogne; ce qui fait que le soldat s'impatiente & se rebute avant l'œuvre faite, & pour se garantir des bordées de ce nombre infini de feux de toute espéce qu'il est obligé d'essuier pendant tout ce tems-là, il se jette en confusion dans le fossé, & tâche de monter de là sur le retranchement, aimant mieux combattre avec un extrême desavantage que de s'exposer de sang froid à un ouvrage si long & si périlleux.

Cette audace, ou pour mieux dire cette folle témérité, dont l'ennemi pourroit profiter pour la victoire, produit sa défaite & sa honte. Bien loin de connoître sa force, & le peu d'avantage de celui qui attaque, il est étonné d'une telle hardiesse: il perd de sa résolution pour en trouver trop dans l'ennemi, il croit qu'il lui suffit qu'il soit dans le fossé pour se défier du succès; il le croit déja sur le parapet, quoiqu'il soit très-aisé de l'empêcher de monter. Il n'en faut pas davantage à la guerre pour perdre toute espérance,

espérance, & lorsqu'il paroît la moindre ouverture, pour peu de monde qu'il soit entré, ou qui paroisse vouloir percer, l'épouvante gagne bientôt en cet endroit-là: rarement est-il repoussé. On croit le mal sans reméde, lorsqu'il n'y a rien de plus aisé que d'y en apporter, de repousser ceux qui sont entrés, & de les culbuter dans le fossé sans danger & sans risque contre des gens qui ne sont jamais en ordre & bien assûrés, outre qu'ils sont toujours sans avoir un seul coup à tirer. L'on ne fait pourtant rien de ce qu'on est en état de faire. L'ennemi entre en foule, se forme, & l'autre se retire, & la terreur courant alors le long de la ligne, tout s'en va & tout se débande sans sçavoir souvent même où l'on a percé; & lorsque les deux partis se trouvent de sang froid, le victorieux admire son bonheur avec raison: & l'autre, s'il lui en reste la moindre parcelle, n'est pas moins étonné d'avoir été battu au milieu de tant d'avantages sur son ennemi, dont il n'a sçû profiter: ce qui fait voir la lâcheté dans toute son étenduë.

A l'occasion de ceci nous allons rapporter un exemple, dont j'ai dit quelque chose dans mon premier Tome pag. 238. qui remplit tout le sujet que je traite, & qui fait voir en même tems que l'opinion produit souvent les plus grandes disgraces, & cette opinion ne vient d'autre chose que du défaut d'expérience & d'incapacité dans le métier, ou si l'on veut d'indigence d'esprit & de jugement. On pardonnera tout cela au soldat si l'on veut; mais que cette opinion soit encore dans les Chefs, voilà ce qui n'est pas excusable. Il leur seroit facile de s'en guérir & de prendre les devants par la réflexion, & de se délivrer eux & les troupes d'un défaut qui est seul la cause de leur honte & de leur perte.

Nous occupions le poste du Pas de l'Ane pour couvrir Suze en 1707. Nous nous étions si puissamment retranchés, qu'il ne sembloit pas qu'il fût possible de nous y forcer. Ce poste est situé sur une hauteur rase & escarpée en bien des endroits, fort élevée & si roide, qu'il est très-difficile d'y pouvoir monter. Mais comme la difficulté d'une entreprise n'est pas tant dans l'avantage du terrain & de l'art, que dans l'intelligence de ceux qui se défendent, les Généraux ennemis formérent leur projet sur le peu d'opinion qu'ils avoient de ceux qui commandoient dans ce poste: apparemment qu'ils avoient raison.

Ils tâchérent de nous ôter tout soupçon qu'ils en voulussent à Suze, dont ils souhaitoient de faire le siége, pour se consoler de l'entreprise sur Toulon, où ils échouérent très-honteusement. Ils firent mine d'en vouloir à Fenestrelles, & d'attaquer M. le Comte de Muret, qui commandoit un corps de troupes au poste de la Pérouse, qui fermoit les deux valées de Prajelas & de Saint Martin. Celui qui commandoit dans ces valées, pressé par les lettres du Comte de Muret, qui lui mandoit qu'il avoit toutes les forces ennemies sur les bras, & que le salut de cette place dépendoit de la conservation de son poste, ne fit pas réflexion que le siége de Fenestrelles étoit une chose impossible, tant que les peuples de la valée de Saint Martin seroient pour nous, & que nous serions les maîtres des hauteurs, dont il n'étoit pas aisé de nous chasser. S'il eût raisonné à vûe de païs, il auroit pû s'appercevoir que les ennemis ne cherchoient qu'à couvrir leur véritable dessein, qui étoit de faire diversion de nos forces, & de nous affoiblir du côté de Suze, dont ils avoient résolu de faire le siége, & où ils n'eussent pas mieux réussi qu'à celui de Toulon, si le Maréchal de Tessé, qui avoit cinq marches sur eux, eût fait plus de diligence. Cela fut la cause de notre malheur. On tira une partie des troupes campées sous cette place, & nous marchâmes en hâte au secours du Comte de Muret, sans qu'on eût trop raisonné sur une démarche si délicate.

Les ennemis, qui s'apperçoivent que nous donnions dans le piége, qui n'étoit pas des plus fins, font un grand détachement de leur armée, à la tête de laquelle le Prince Eugéne étoit, & marchent avec tant de secret & de diligence, qu'ils entrérent dans la

valée de Suze avant que nous en eussions la moindre nouvelle. Cette marche, quelque bien compassée qu'elle fût, ne pouvoit nous être cachée. Elle nous le fut pourtant, tant nous dépensions en espions. M. le Prince Eugéne arriva inopinément, & se présente au Pas de l'Ane. De Vraigne Maréchal de camp, qui commandoit à ce poste, & qui se trouvoit alors hors d'état d'agir, accablé de maladie & de caducité, laissa cette fusée à démêler à de Bar (*) Brigadier, sujet tout-à-fait incapable de se charger d'une telle besogne.

Les ennemis connoissoient bien à qui ils avoient affaire; mais comme l'avantage du poste, la force des retranchemens & l'expérience des troupes corrigent quelquefois l'insuffisance du Chef, le Général de l'Empereur ne comptoit pas si fort sur le succès, qu'il ne cherchât dans son esprit tous les autres moiens qui peuvent nous l'assûrer, & qu'on ne doit jamais négliger dans les affaires de cette nature. Un païsan lui aiant fait remarquer un endroit dans les rochers assez loin de nos retranchemens, par où l'on pouvoit faire couler quelque monde, & s'emparer d'une hauteur sur les derriéres de nos retranchemens, on n'eut garde de négliger cet avis. On emploia toute la nuit à faire passer une cinquantaine de soldats, qui se saisirent d'une Chapelle sur le haut de la montagne. On les découvrit à la pointe du jour. Ils affectérent même de se faire voir dans le dessein de nous étonner, puisqu'ils se trouvoient sur nos derriéres; mais il étoit assez aisé de s'appercevoir que le mal n'étoit pas grand, & qu'ils n'étoient pas en assez grand nombre pour nous nuire. Tout autre que de Bar les eût fait attaquer: il en fut au contraire si épouvanté, qu'il se crut perdu.

Les Alliés, pour nous ôter le tems de revenir de notre surprise, s'approchent de la hauteur du Pas de l'Ane, y grimpent comme ils peuvent, & s'approchent de nos retranchemens, où il suffisoit pour rendre leurs efforts inutiles de faire rouler de gros quartiers de pierres, sans qu'il fût besoin d'autres forces, & ces pierres avoient été apportées pour cela. Mais celui qui commandoit, épouvanté & tremblant de la hardiesse des ennemis, songea à se retirer, & le fit de fort bonne heure sans avoir perdu un seul homme, pour ne pas exposer les troupes à une défaite manifeste.

On peut voir par cet exemple combien il importe à celui qui attaque comme à celui qui se défend, de bien reconnoître les passages des montagnes. Celui-ci ne doit pas non plus s'étonner quand il auroit passé quelques soldats, on n'a qu'à les faire attaquer sans abandonner son poste: hors l'opinion, qui souvent blesse plus que la réalité, comme je l'ai dit ailleurs, les accidens qui arrivent à la guerre sont moins grands qu'on ne pense, lorsqu'on sçait se posséder, qu'on ne se laisse point abattre, & qu'on y met promtement remède; mais pour cela il faut un degré d'esprit & d intelligence, où peu de gens parviennent.

Il me reste maintenant à parler de deux choses assez importantes: l'une regarde le comblement du fossé, & l'autre la conduite qu'on doit observer lorsqu'on aura forcé quelque endroit des retranchemens. A l'égard de ce dernier chef, nous n'en dirons qu'un mot en passant: nous aurons occasion d'en parler ailleurs dans un ouvrage régulier. Il nous suffit de dire qu'une Colonne formée de vingt-quatre de front & trente de hauteur, peut aisément combattre, se maintenir dans son terrain, résister à toutes les attaques & aux efforts de celui qui se défend par d'autres principes que les miens, & donner le tems aux autres Colonnes de se joindre à celle qui a percé à la faveur des travailleurs qui leur ouvriront des passages.

A l'égard du comblement du fossé, j'ai expliqué plus haut que notre méthode est fort mauvaise & très-dangereuse. Voici ce qu'il me paroît de mieux à faire pour passer en peu de tems un fossé, quelque large & profond qu'il puisse être, & pour conserver ses troupes d'une maniére qu'elles n'auront pas beaucoup à risquer.

On

(*) C'est le même qui rendit lâchement la Citadelle de Modene, & dont l'Auteur parle fort au long dans le dernier Article du *Traité de la Défense des Places*, pag. 111. & *suiv.* de ce Volume.

H

G

Balots pour le Comblement du Fossé d'un retranchement.

A

B

E

D

C

F

B

PONT PORTATIF POUR LE PASSAGE DU FOSSÉ D'UN RETRAN= CHEMENT ATTAQUÉ D'INSULTE.

On fera faire plusieurs chassis B. de sept à huit pieds de large sur dix à douze de longeur, suivant la largeur du fossé. Ces chassis seront composés de trois ou quatre solivaux de brin de sapin C, de quatre pouces de largeur sur cinq d'épaisseur, pour avoir plus de force pour soutenir le poids des soldats qui passeront dessus, avec des travers D. bien enmortaisés. On cloura dessus des planches de sapin E; & pour mieux assûrer ces ponts, on pratiquera aux extrémités les grapins F, qui s'enfonceront sur la berme ou sur les fascinages.

Ces ponts seront monté dans le camp, & portés sur des chariots derriére les Colonnes, à une certaine distance des retranchemens: après quoi des soldats commandés les prendront, & suivront à la queuë de chaque Colonne. Lorsqu'on sera arrivé sur le bord du fossé, on jettera les ponts dessus, observant de les poser & de les placer à côté les uns des autres, de maniére qu'ils puissent se toucher. Vingt ponts construits de la sorte suffisent pour le passage d'une Colonne, & laisseront encore des espaces suffisans pour celui des grenadiers. En 1708. je fis faire quarante de ces ponts portatifs pour le secours de Lille.

Voici encore un moien qui exige moins de préparatifs. On fera faire de grands sacs de grosse toile G. de huit pieds de long, qu'on remplira des deux côtés de paille, de feuilles d'arbres ou de fumier, qui est encore meilleur à cause du feu. On roulera sur trois rangs paralléles un nombre de ces balots à la tête & sur tout le front des Colonnes, qu'on jettera dans le fossé, d'abord le premier rang, ensuite le second, & ainsi des autres, s'il en faut plusieurs: deux ou trois de ces balots suffiront de reste pour combler le fossé, si on leur donne cinq pieds de diamétre. Comme il peut rester quelques vuides entre ces balots, à cause de leur rondeur, on jettera quelques fascines dessus, que les soldats des premiers rangs des Colonnes doivent porter. Cette méthode de combler un fossé me paroît très-simple & très-promte. Elle a encore cet avantage, que les soldats roulent ces balots devant eux à couvert. Les balots à fascines H. ne sont pas moins bons. La figure nous dispense d'entrer dans une plus grande explication.

DISSERTATION

Sur les Mines, & les avantages que l'on en peut tirer pour la défense des Places.

JE ne donne point dans cette Dissertation la construction des Mines, des Contremines, la position des Ecoutes, des Fourneaux, leurs charges, ni la maniére de s'en servir. C'est seulement une idée générale des avantages que l'on tireroit des Contremines, si elles étoient construites & défenduës comme elles le devroient être. Pour bien expliquer le tout, il faudroit entrer dans un détail de pratique, & sans compter la Trigonométrie entrer aussi dans une théorie sur le choc des corps, la communication des mouvemens, sur la résistance des solides, sur les différentes forces du choc & du ressort de la flamme des différentes quantités de poudre, sur les tems & les différentes maniéres dont elle s'enflamme dans les différentes bouches à feu selon que le feu y est porté; & enfin dans une science Physico-mathématique, qui exige un enchaînement de démonstrations qui demandent un gros Volume, dont ce Discours ne pourroit être que la Préface.

Quand l'Espagne fit la conquête du Roiaume de Naples sur la France, un Italien nommé François George, entretenu à Naples en qualité d'Architecte, proposa au Capitaine Pierre de Navarre, Général de l'armée Espagnole, faisant pour lors le siége du Château de l'Oeuf, de le rendre maître dans peu de ce Château, les François qui le défen-

défendoient eurent le sort d'éprouver le premier effet de la poudre dans les *Mines*. L'Architecte y travailla, & il parvint soit avec connoissance de cause, soit par hazard à placer des poudres de maniére, qu'il renversa une partie de la Forteresse & de la garnison dans la mer. Voilà l'origine de ces volcans artificiels, inventés pour faciliter la prise des places; mais il se trouve au contraire, & l'on n'y fait point assez d'attention, que c'est ce qu'il y a de meilleur pour leur défense.

On sçait que la perfection des Arts & des Sciences est réservée à la succession des tems. A l'égard de la science des Mines, à en juger par ce qui s'y est pratiqué, il y a des vérités qui selon toute apparence n'ont point encore été connuës; il s'en déduit des faits & des moiens si avantageux pour la défense des places, qu'il seroit déraisonnable de les avoir négligés.

Ce que j'ai vû de plus précis, sur la construction & sur l'effet des Mines, ce sont des Mémoires tirés de plusieurs expériences faites il y a environ vingt-cinq ans. On y donne suffisamment juste la charge des Fourneaux, & les différentes ouvertures qu'ils produisent dans les terres, selon leurs différentes lignes de moindre résistance *(a)*; je dis suffisamment juste, parce qu'il y a un ordre & une précision géométrique en ces choses dont on ne parle point dans ces Mémoires : par exemple on y remarque bien que la pratique a fait connoître, qu'il faut moins de poudre, en proportion des masses, pour une grande ligne de moindre résistance que pour une petite, & la raison spécieuse que quelques-uns en donnent, est qu'une grande quantité de poudre a plus de force à proportion qu'une petite quantité; mais ceux qui ont pensé ainsi auroient senti la fausseté de cette opinion, s'ils avoient pris garde qu'il faut faire attention au fardeau à enlever, & à la tenacité des parties qu'il faut séparer; que ce fardeau est toujours en raison triplée de la ligne de moindre résistance, & que la tenacité des parties à séparer n'est qu'en raison doublée; qu'entre les corps semblables les grands ont moins de superficie par rapport à leur masse, que les petits par rapport à la leur; que les tenacités étant mesurées dans les masses semblables & homogénes, par les superficies, elles suivent les mêmes proportions, & qu'enfin les charges des Fourneaux selon qu'ils sont plus grands, & par conséquent plus profonds, doivent se diminuer selon la proportion des tenacités, ou ce qui est la même chose selon la raison doublée de leurs lignes de moindre résistance, & que cette diminution doit se faire sur la charge premiérement établie par la raison triplée de ces lignes de moindre résistance.

Ce discours sur la seule proportion des charges, fait connoître la nécessité de la Géométrie pour l'usage certain des Mines. La simple pratique, non seulement n'entend point ce qui vient d'être dit, mais même il se rencontre des cas à l'occasion desquels elle ne réussit que rarement; elle suffit cependant pour l'attaque d'une place où il n'y a point de Contremines, parce que quand rien ne s'oppose au passage du Mineur, il est facile de renverser une Contrescarpe & d'ouvrir un Bastion; & si quelquefois avec cette facilité on voit des Mines ne point réussir, c'est une ignorance qui n'est pas pardonnable à ceux qui se mêlent de les faire construire, à moins que d'ailleurs quelque hétérogénité que l'on n'a pas pû appercevoir, ne nécessite la poudre à un autre effet que celui qui doit résulter dans une masse homogéne; mais la faute arrive plus souvent par ignorance que par les inconvéniens, d'autant qu'un homme qui sçait son fait distingue ordinairement les lieux où il doit craindre quelqu'un de ces inconveniens; & s'il ne voit pas les moiens d'y remedier, il doit du moins avertir le Général de ce qu'il craint.

On n'a point assez pris garde à quel point le nom de Contremine convient aux Mines

(a) J'appelle ligne de moindre résistance celle qui partant du centre du Fourneau tombe perpendiculairement sur le plan le plus voisin; c'est par ce plan que la poudre agit, & cette ligne est la même chose que l'axe du prétendu Cône.

métrique, s'il est permis d'en parler ainsi, à laquelle il faut avoir l'esparé.

On me permettra de représenter que quinze ou vingt Mineurs détachés, comme on fait ordinairement pour jetter dans une place menacée, ne sont pas suffisans; ils peuvent au plus établir quelques fourneaux çà & là sous le glacis, ce qui intimidera l'ennemi; mais le mal qu'il en reçoit n'est pas grand, & le peu que cela l'arrête ne vaut pas la peine d'y faire attention. D'ailleurs faute de communications on est obligé de charger ces fourneaux quand il approche du chemin couvert, ce qui est un grand desavantage. J'ajouterai encore que quand le nombre de ces Mineurs seroit plus grand, sitôt que leurs travaux ne se commencent que presque en même tems que ceux de l'ennemi, la situation des lieux fait souvent qu'il n'y a pas une grande ressource à en espérer.

Pour la préparation des Contremines que je propose, il faut du tems & de la dépense: l'un & l'autre ne sont pas si considérables qu'on pourroit se l'imaginer. En trois ou quatre mois, s'il ne se rencontre point de roc vif, on peut perfectionner une place en Contremines, & se rendre maître de la campagne jusqu'à soixante & soixante-dix toises au-delà de la palissade, bien entendu avec le nombre suffisant de travailleurs.

Pour la dépense, je l'estime peu de chose, par rapport aux millions que coûte la batice des places, à l'occasion desquelles il est important & nécessaire d'emploier toute l'industrie possible pour les conserver.

Je dirai donc que sur un front de Polygone de deux cens toises, je compte qu'il faut deux mille toises de galleries: ce qui pourroit coûter tant en matériaux qu'en main d'œuvre environ 35000. livres, & outre cela cent milliers de poudre à cette destination.

Une attention qu'il faudroit avoir si l'on entreprenoit de ces ouvrages, seroit de ne point travailler lentement & par parties. Il seroit à propos d'enveloper les parties susceptibles des Contremines d'une même place toutes à la fois, parce qu'il seroit fâcheux d'avoir un front préparé & d'être emporté par un autre; outre que cela apprendroit à l'ennemi une construction qu'il ne devinera toujours que trop-tôt.

La science des Contremines a un avantage sur celle des fortifications. Cette derniére est en partie arbitraire; mais la position & la construction des Contremines sont nécessitées par trois choses principales. La premiére, par le systéme de fortification de la place dont il s'agit; la seconde, par les différentes dimensions du solide des terres qui avoisinent la place, & la troisiéme par la nature de ces terres. Un autre avantage non moins considérable, est que cette position peut être différemment située: ce qui ôte toute connoissance à l'ennemi, quelque habile qu'il puisse être.

Les galleries coffrées en bois sont plus faciles à défendre, & sont plus commodes pour éviter certains accidens que celles qui sont maçonnées; mais comme on est obligé de revêtir de maçonnerie ces ouvrages pour qu'ils durent, il faut pour éviter ces mêmes accidens, que le ciel de la gallerie soit plat, c'est-à-dire, que la voûte en dedans soit plate, & non en ceintre, comme on les fait.

J'espére être en état de lever les objections que l'on pourra faire sur cette pratique de Contremines. Une des plus considérables, je croi, est la difficulté de manœuvrer dans des galleries, & de percer des terres, lorsqu'il y a eu plusieurs fois de la poudre brûlée aux environs. En effet les parties nitreuses & sulphureuses de la poudre, mêlées avec les vapeurs souterraines, en répandent une si épaisse & si insupportable dans les galleries & dans les terres, que les Mineurs ne peuvent y résister. Souvent ils s'évanouissent & meurent, si on n'a pas le soin de les retirer au plus vîte, mais dans la construction

tion des galleries, il y a des précautions à prendre pour y purifier & faire circuler l'air, ce qui remédie à cet inconvenient.

Je souhaite pour le bien du service qu'on ait égard à ce que je propose. J'ose même assûrer que l'on y feroit une sérieuse attention, si une fois l'on avoit expérimenté l'usage parfait des Contremines.

EXPLICATION

Des Figures, & de la disposition des Fourneaux.

POur observer la précision nécessaire dans la construction des Mines, il est à propos de connoître la figure de l'escavation que produit un Fourneau quand il jouë.

DE'FINITIONS.

L'escavation ou l'ouverture que produit l'effet d'un Fourneau dans les terres, est un Conoïde parabolique, ou un Paraboloïde : c'est la même chose.

A la guerre on donne le nom d'entonnoir à cette escavation.

Fig. 1. Quelques-uns ont cru que cet entonnoir étoit un Cone tronqué A O Z D, dont le diamétre O Z. de la petite base, est moitié du diamétre A D. de la grande base.

Fig. 2. D'autres ont mieux aimé donner à cet entonnoir la figure d'un simple Cone rectangle A F D.

Fig. 1, 2. & 2. Il faut remarquer que dans ces deux Cones, ainsi que dans le Conoïde A H O-B I S D, que l'axe ou la ligne F R, prise du centre du Fourneau F, jusqu'au point R. dans le plan de la base de l'entonnoir, est toujours égale à la moitié du diamétre de cette base.

Cette ligne F R, je la nomme ligne de moindre résistance.

Fig. 3. En examinant avec un peu d'attention l'entonnoir formé par l'effet d'un Fourneau, on s'apperçoit aisément que les côtés de cet entonnoir sont des lignes courbes, & non des lignes droites, comme il paroît par les Figures 1. & 2.

Pour connoître les dimensions de cet entonnoir, j'ai opéré ainsi que je vais l'expliquer.

REMARQUES.

Je dirai auparavant que les mesures, dont je vais parler, ne peuvent se prendre que lorsque le Fourneau a joué dans des terres vierges, douces & homogénes.

Les éboulis ne permettent pas de prendre ces mesures dans les terres que les Mineurs appellent folles, ou sans cervelle.

Il faut aussi savoir que l'hétéreogénité du roc & de la maçonnerie font que la poudre opére presque toujours des effets irréguliers.

EXPE'RIENCES.

J'ai mesuré un grand nombre de ces entonnoirs avec toute la circonspection que j'ai pû y apporter. A plusieurs j'ai fait sortir & nettoier les terres qui retombent dedans, quand le Fourneau a joué. J'ai aussi à quelques-uns fait approfondir des puits K M L I.

Après

Après bien des tatonnemens & des répétitions, je suis parvenu à la connoissance de certaines lignes qui gardent toujours entre elles les mêmes rapports dans chaque entonnoir, de quelque profondeur que soient lesdits entonnoirs.

Voici ces lignes. Le centre du Fourneau est F, la ligne de moindre résistance est FR. du Triangle isocelle rectangle AFR. J'ai pris la diagonale AF, je l'ai portée de B. en T. J'ai trouvé TR. égal à FB. B. est le fond de l'entonnoir, où les terres se trouvent noires & recuites par la flamme de la poudre. TR. égal à FB, m'a fait juger que F. pouvoit être le foier d'une parabole, dont B. est le sommet: RA. une ordonnée, & TR, ou FB, le quart du Paramétre.

J'ai pris arbitrairement BV, j'en ai retranché VE. égal à FB, j'ai tiré l'ordonnée EH, & j'ai trouvé FH. égal à BV.

J'ai trouvé FO. égal à 2 FB.

J'ai trouvé FK. égal à 2 FB, moins EX &. Ces égalités des lignes sont des propriétés de la parabole. J'ai trouvé les mêmes choses quand j'ai fait BC. égal à BF, en approfondissant les puits KMLI, & que j'ai pris du point C. les distances des ordonnées sur l'axe. Le point C. est l'intersection de l'axe prolongé & de la directrice LM. CF. égal à la moitié du paramétre.

Ainsi on peut conclure que l'entonnoir est un Paraboloïde, dont le centre du Fourneau F. est le foier & dont FR, partie de l'axe comprise entre le foier & le plan de la base, que j'appelle ligne de moindre résistance, est toujours moitié du diamétre AD. de la base, ou égale à l'ordonnée RA.

REMARQUE.

Comme la ligne de moindre résistance FR. est toujours perpendiculaire sur le plan extérieur AD, le plus voisin du Fourneau; la position du Conoïde après l'effet est déterminée par la situation de ce plan extérieur, soit qu'il soit horizontal, vertical ou incliné: par conséquent la position du Fourneau dépend de ce plan extérieur AD. Fig. 4, 5, 6, 7. & 8.

J'ai dit ci-devant que la position du Fourneau dépend de la situation du plan extérieur le plus voisin, cela est vrai; mais pour s'énoncer sans équivoque, il faut dire la position du centre du Fourneau. La place de ce foier dépend aussi de la masse que l'on veut pousser, chasser ou enlever. Cette masse détermine aussi la charge, & par conséquent la capacité du Fourneau.

Pour défendre par les Mines les approches & le chemin couvert d'une place, ménager juste le terrain, faire aux assaillans tout le mal possible, & selon toute apparence les rebuter par lesdites Mines; il y a un art, quoique fort simple, auquel on n'a point pensé, que je sçache jusqu'à présent.

Tout l'artifice consiste à imaginer un plan dans le solide des terres, qui coupe le plan du glacis sous un angle de quarante-cinq degrés.

DÉFINITIONS.

Ce plan imaginé dans le solide de[s] ter[res] [illegible] F [illegible]
des foiers; parce que c'est sur ce pl[an] [illegible]
doit être placé. Il est ici marqué p[ar] [illegible] A, [illegible]
marque les premiers Fourneaux, E. [illegible]
la largeur du plan. La ligne AA, [illegible]

Le plan du glacis est marqué par le [illegible]. PP. est la sommité du chemin couvert,

Fig. 10. couvert, DD. eſt la directrice. Les points 2, 3, 4. marquent ſur le plan du glacis la correſpondance perpendiculaire des foiers, ou ſi l'on veut les extremités des lignes de moindre réſiſtance. Les petits cercles marquent l'ouverture, ou l'effet de huit des premiers Fourneaux; les moiens marquent l'effet de quatre des ſeconds Fourneaux; les grands marquent l'effet de deux des troiſiémes Fourneaux.

La commune ſection du plan des foiers avec le plan du glacis, donne la directrice AA, ou DD.

PROFILS.

Figure 11. glacis horizontal ou de niveau. Figure 12. glacis dont le talus incline ou deſcend vers la campagne. Figure 13. glacis à revers dont le talus incline ou deſcend vers la place. La ligne GH. eſt la coupe du plan PP, XX. La ligne FL. eſt la coupe du plan AA, BB; ainſi FL. convient avec AB. Le point G. convient avec la ligne PP. le point directeur F. convient avec la directrice AA, ou DD. le point O. avec les foiers C. M, avec les E. L, avec les B. Z, X, Y, avec les 2, 3, 4.

Pour ne point endommager le parapet du chemin couvert par l'effet des Fourneaux, il faut obſerver de placer le point directeur F. ou les directrices AA, DD, à une diſtance du parapet G. ou PP, comme de trois, quatre, cinq ou ſix pieds, en cet exemple F. eſt à quatre pieds de G.

CONSTRUCTION.

Si les convenances me déterminent à placer le premier étage de Fourneaux à dix pieds ſous le glacis, je fais FZ. égal à dix pieds. Du point Z. j'abaiſſe ſur FZ, la perpendiculaire ZO, qui rencontre la diagonale FL. au point O, qui donne le foier O. OZ, eſt la ligne de moindre réſiſtance. Elle eſt par la conſtruſtion égale à dix pieds.

Sur la ligne AN, je fais AI, égal à FO. par le point I. Je tire la ligne CC, paralléle à AA. Sur la ligne CC, je marque de dix pieds en dix pieds les premiers Fourneaux C, qui par conſéquent ſe trouvent éloignés les uns des autres de leur ligne de moindre réſiſtance égale à dix pieds.

Pour les ſeconds Fourneaux.

Sur la diſtance de deux foiers voiſins CC, comme baſe, je décris un Triangle iſocelle CEC, dont je fais les côtés CE, CE, égaux chacun à la ligne de moindre réſiſtance OZ. du Fourneau O. ou C. Par le ſommet E. de ce Triangle, je tire la ligne EE. paralléle à CC, ou à AA. je marque les ſeconds Fourneaux E. ſur cette ligne EE, en ſorte que chaque E. ſe trouve vis-à-vis le milieu de l'eſpace qui eſt entre deux C. voiſins, alternativement de deux en deux. Sur la ligne AN, je prens la diſtance CE, je la porte au profil de O. en M. pour avoir le point M, centre du ſecond Fourneau; je tire MX, paralléle à OZ, & j'ai MX. pour ligne de moindre réſiſtance des ſeconds foiers M.

Pour

Pour les troisiémes Fourneaux.

Sur la distance de deux foiers voisins M, M, comme base, je décris un Triangle isocelle E B E, dont je fais les côtés E B, E B, égaux chacun à la ligne de moindre résistance M X. du second foier M ou E. Par le sommet B. je tire la ligne B B. paralléle à E E, sur laquelle je marque les troisiémes foiers B. dans le même ordre à l'égard des seconds, que celui qu'on a observé en marquant les seconds à l'égard des premiers. Sur la ligne A N, je prens la distance E B, je la porte au profil de M. en L, pour avoir le foier L, centre du troisiéme Fourneau; je tire la ligne L Y. paralléle à MX, & j'ai LY. pour ligne de moindre résistance des troisiémes foiers L.

PAR LE CALCUL.

Premiers Fourneaux.

La ligne de F Z ou ZO = 10. pieds = a. Ainsi F O ou AI = $\sqrt{2aa}$ = 14. pieds. 1. pouce 9. lignes.

Seconds Fourneaux.

Au Triangle isocelle CEC, par la construction CE = a. Ainsi $\sqrt{aa - \frac{aa}{4}}$ = OM ou CE, prise sur la ligne AB $\sqrt{aa4 - \frac{aa}{4}}$ = 8. pieds. 7. pouces 9. lignes. = b. Ainsi $\sqrt{\frac{bb}{2}}$ = ZX = MX — a = 6. pieds 1. pouce 6. lignes.

Troisiémes Fourneaux.

Au Triangle isocelle EBE, soit EB = M x = c. or EE. = $2a$. Ainsi EB. sur la ligne AB. ou ML. = $\sqrt{cc - aa}$. = 12. pieds 7. pouces 2. lignes. = d. Ainsi $\sqrt{\frac{dd}{2}}$ = XY = LY — c. = 8. pieds 11. pouces 4. lignes

On voit que pouvant approfondir, perpendiculairement sous un glacis de vingt-cinq pieds & environ un pouce, les premiers Fourneaux à dix pieds de profondeur; on voit, dis-je, qu'il y a de quoi placer trois étages de Fourneaux, sans que les premiers qui jouent endommagent les autres. Il est facile de placer autant d'étages de Fourneaux que la profondeur du terrain le permettra. En suivant la construction qui vient d'être expliquée, on voit que le profil & le plan des foiers s'aident mutuellement; le profil détermine certaines dimensions du plan des foiers, & le plan des foiers en détermine au profil.

La ligne de moindre résistance O Z. des premiers Fourneaux C. détermine la distance de C. à C. Elle donne aussi la distance des C. aux E. La ligne de moindre résistance M X. détermine la distance des E. aux B &. ainsi la distance des foiers inférieurs aux foiers supérieurs, est toujours la moindre résistance des superieurs; mais il se rencontre des terres foibles, qui nécessitent à augmenter les lignes de moindre résistance pour l'es-

pacement des Fourneaux. Je n'ai pas vû que cette augmentation ait passé $\frac{1}{3}$; c'est-à-dre, si la ligne de moindre résistance est de 12. pieds, l'espacement des foiers sera de 16. pieds. La pratique donne cette connoissance, du reste la construction est toujours la même.

Fin du troisiéme Tome.



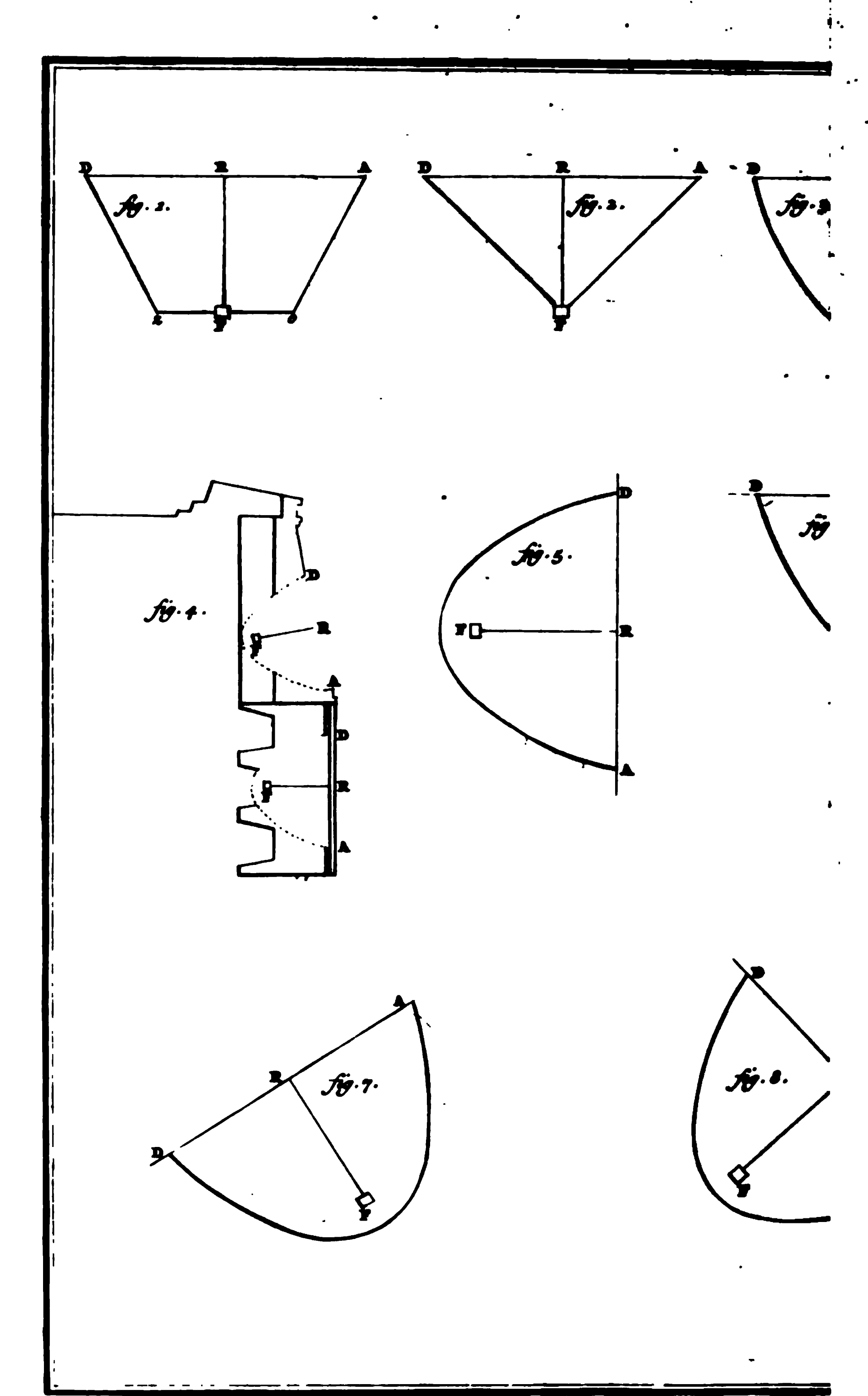
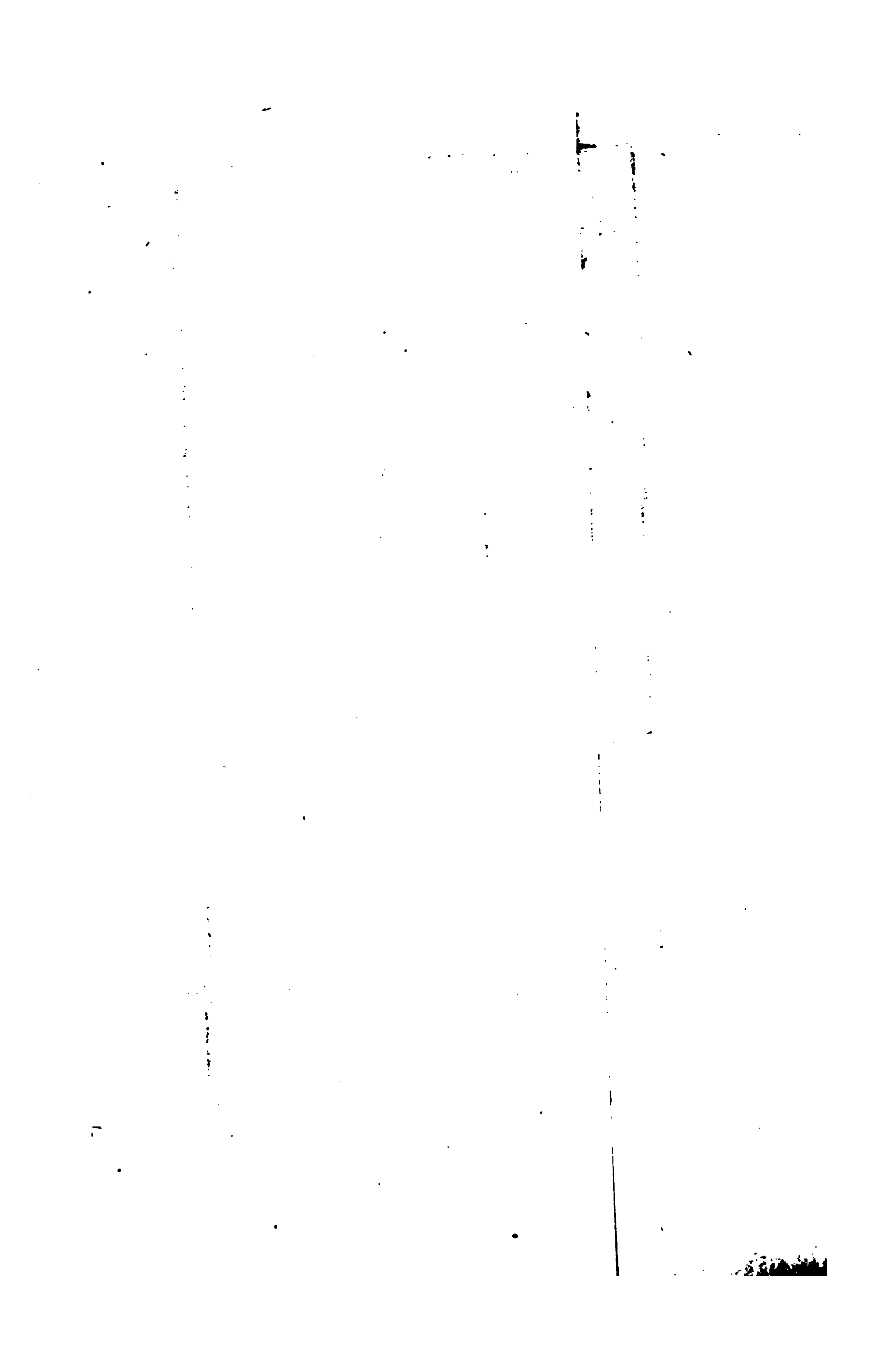


PLANCHE POUR LA DISSERTATION SUR LE





TABLE

DES CHAPITRES ET OBSERVATIONS

Contenus dans le troisiéme Tome.

Fin de la Tables des Chapitres.





